E. HATIN

HISTOIRE
PITTORESQUE
DES VOYAGES

4

HISTOIRE PITTORESQUE

DES VOYAGES.

VOYAGES AUTOUR DU MONDE.

T. IV.

IMP. DE MOQUET ET HOCQUELIN, RUE DE LA HARPE, 90.

HISTOIRE

PITTORESQUE

DES VOYAGES

DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE,

RECUEIL DES DESCRIPTIONS PITTORESQUES, DES RÉCITS CURIEUX,
DES SCÈNES VARIÉES, DES DÉCOUVERTES SCIENTIFIQUES,
DES MŒURS ET COUTUMES

QUI OFFRENT UN INTÉRÊT UNIVERSEL.

Extrait des voyages de Christophe Colomb, Pizarre,
La Condamine, Walter Raleigh, Mistriss Trolopp, Bullock,
Tavernier, Bernier, Tachard, Marco Polo, Chappe, Kaempfer, Morier,
Drouville, Burchkardt, André Brue, Bruce, Levaillant, Volney, Campbell,
Magellan, Byron, Wallis, Bougainville, Surville, Marion, Cook,
Lapeyrouse, d'Entrecasteaux, Peter Dillon,
Dumont d'Urville, etc., etc.;

PAR L.-E. HATIN.

Tome Quatrième.

PARIS,
CHEZ DUTERTRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
PASSAGE BOURG-L'ABBÉ, N° 20,
ET A LA LIBRAIRIE RUE HAUTEFEUILLE, 14.

1844.

HISTOIRE

PITTORESQUE

DES VOYAGES.

VOYAGES AUTOUR DU MONDE.

MAGELLAN.

Traité de Magellan avec l'Espagne. Départ de Séville. Arrivée à Rio-Janeiro. Détails sur les Brésiliens. Cannibales. Port de Saint-Julien. Nation de géants.

Balboa, en 1513, avait aperçu, du sommet des montagnes de Panama, un immense océan, jusque alors ignoré. Cette découverte faisait grand bruit dans toute l'Europe, et l'ambition des conquérants était puissamment excitée. Mais par quel chemin pénétrer dans ces mers inconnues ? Communiquaient-elles avec l'océan Atlantique? Ces questions occupaient tous les savants, et plusieurs années s'écoulèrent sans que personne se présentât pour tenter de les résoudre. Enfin, l'amour des richesses fit ce que n'avait pu faire l'amour de la science ; l'envie de participer aux riches productions des Moluques amena la découverte du passage qui conduisait par l'ouest à cet archipel, auquel jusque alors on n'allait que par l'est.

Magellan, gentilhomme portugais, d'une force de caractère et d'un courage à toute épreuve, avait fait plusieurs voyages dans les Indes, et servi avec distinction sous les ordres du célèbre Albuquerque. Dominé par la passion

des voyages, la fièvre de cette grande époque, il se livrait avec ardeur à l'étude de la géographie, quand la découverte de Balboa vint stimuler encore son ambition. Ses longues recherches, la remarque qu'il fit que le continent de l'Amérique allait au sud en se rétrécissant comme celui de l'Afrique, lui firent penser qu'il devait être possible d'en tourner l'extremité, comme on avait fait le cap de Bonne-Espérance, et il résolut de tout tenter pour s'ouvrir un passage dans le nouvel océan.

Il dressa donc un mémoire dans lequel il traçait le plan de ses découvertes et le présenta à la cour de Lisbonne. Mais il était du destin de cette cour de fermer l'oreille à toutes les propositions avantageuses, et de méconnaître ses meilleurs serviteurs. Les offres de Magellan furent reçues avec une sorte de mépris et rejetées comme l'avaient été celles de Colomb. Profondément blessé, il s'expatria et alla offrir ses services à Charles-Quint, s'engageant à démontrer que les Moluques et les autres îles d'où les Portugais tiraient tant d'épiceries appartenaient à l'Espagne, conformément à la ligne de démarcation tracée par le pape, et se faisant fort d'y arriver par la mer de l'Ouest.

Charles fit venir Magellan, et lui donna audience en présence de ses ministres. Magellan, qui avait déjà fourni des informations sur la richesse des productions des Moluques, n'eut pas de peine à prouver au roi que l'Espagne avait des droits sur ces îles, et la proposition de les faire valoir fut accueillie avec empressement. Les motifs sur lesquels cette prétention était fondée paraîtront très plausibles, si on se reporte au temps ou la question fut agitée. Alexandre VI avait partagé le monde en deux parties égales par une ligne qui, relativement à l'Europe, passait à l'ouest des Canaries et des Açores, et, de l'autre côté de la terre, marquait une séparation à 180° en longitude. Les Espagnols devaient avoir la possession de tous les pays qu'ils pourraient découvrir à l'ouest de cette ligne de démarcation, et les Portugais de ceux qu'ils découvriraient à l'est. Cette étrange donation, qui prouve combien était profonde encore l'ignorance de ce siècle, donna lieu à de nombreuses contestations, dont celle qui occupait alors la cour d'Espagne est la plus remarquable. Tous les cosmagraphes croyaient alors, d'après Ptolémée, que les côtes de Siam et de Cochinchine étaient à 180° de longitude, comptés du méridien des îles Canaries : il pouvait, en conséquence, y avoir des difficultés entre le Portugal et l'Espagne sur la possession de quelques points de ces côtes. Cependant les Moluques, situées à une grande distance à l'est, semblaient se trouver dans la moitié du monde concédée à l'Espagne. Cette dernière puissance pensa qu'elle donnerait plus de poids à ses prétentions si elle envoyait chercher ces îles du côté de l'ouest. Mais il fallait pour cela contourner la barrière que le continent d'Amérique semblait opposer de ce côté. Magellan s'y



J. David, del. Choubard, sc.

Ecosse

CHEF DE CLAN.

Voy. autour du Monde. T. IV. 3.

était engagé, et, pour prouver la possibilité de ce qu'il avançait, il montra au roi, sur une carte ou un globe ingénieusement enluminé, la route qu'il se proposait de suivre pour aller aux Moluques par l'ouest. L'on y voyait un détroit tracé immédiatement à la suite des terres les plus au sud de l'Amérique. L'on demanda à Magellan comment, dans la supposition où le détroit n'existerait pas, il arriverait dans le Grand-Océan. Il répondit qu'il lui était impossible de douter de la réalité du détroit; mais qu'en admettant même qu'il pût se tromper, il prendrait la même route que les Portugais, ajoutant qu'ils n'auraient aucun droit de s'en plaindre, puisqu'on pourrait toujours leur prouver que les Moluques étaient dans les limites assignées à l'Espagne par la décision du pape.

Magellan parvint à persuader le conseil d'Espagne, et Charles-Quint, dont le génie était capable d'apprécier un projet hardi, conçut une haute opinion de celui qui le lui présentait. Il voyait d'ailleurs ses raisonnements appuyés du témoignage d'un Portugais aussi renommé que Serrano, et d'un savant aussi célèbre que Falero. Il ne balança pas à lui accorder sa confiance. Ils les créa, l'un et l'autre, chevaliers de Saint-Jacques de Calatrava, et les nomma capitaines de vaisseau.

Le conseil d'Espagne conclut avec Magellan un traité dont les dispositions sont curieuses à connaître.

Magellan s'engage à découvrir les Moluques et les îles occidentales dans les limites assignées à l'Espagne par la ligne de démarcation, et de s'y frayer une route par la mer de l'Ouest. Le roi lui promet que, pendant dix ans, il ne permettra à aucun navigateur, sujet de l'Espagne, d'aller sur les traces de ses découvertes. Il accorde à Magellan le vingtième de toutes les richesses qu'on retirera des nouvelles découvertes, déduction faite des frais de l'armement. Magellan, et ses descendants nés en Espagne, auront le titre de général de tous les pays qui seront découverts. Ils auront la faculté d'envoyer, tous les ans, pour la valeur de 10,000 ducats dans les vaisseaux du roi, qui en rapporteront les retours, sans autres frais que les droits ordinaires. Si les îles que Magellan découvrira excèdent le nombre de six, la quinzième partie du revenu net de deux de ces îles lui sera accordée. Il recevra en outre le cinquième de ce que rapporteront les vaisseaux de la première expédition. Le roi s'engage à faire armer cinq vaisseaux. La flotte aura deux cent trente-quatre hommes d'équipage, payés et nourris pendant deux ans

Malgré ce traité, Magellan eut encore à combattre une foule d'oppositions que lui suscitèrent et la cour de Portugal, qui regrettait alors le refus de ses offres, et l'envie de quelques Espagnols puissants, jaloux de la faveur accordée à un étranger; et puis, l'entreprise paraissait à tous si hasardeuse qu'il

fallut des ordres du roi pour contraindre des pilotes à s'embarquer. Enfin il sut, à force de persévérance, surmonter tous les obstacles. Le corrégidor de Séville eut ordre en même temps de remettre à Magellan l'étendard royal, dans l'église de Sainte-Marie-de-la-Victoire, et de lui faire prêter serment, suivant l'usage de l'Espagne, de se conduire en loyal et fidèle serviteur du roi. Magellan reçut ce même serment de tous les officiers de la flotte, qui lui jurèrent de le suivre partout où il voudrait les conduire, et de lui obéir en tout ce qu'il leur commanderait. S'étant tous recommandés à Dieu, ils s'embarquèrent pour ce voyage qui devait immortaliser le nom de Magellan.

Le chef de l'expédition commandait *la Trinité ;* Juan de Cartagena *le Saint-Antoine ;* Louis de Mendoza *la Victoire;* Gaspar de Quesada *la Conception*, dont Sébastien del Cano était second ; enfin, Rodriguez Mendoza commandait *le Saint-Jacques*. Sur ces cinq navires, les deux premiers étaient de cent trente tonneaux chacun, les deux autres de quatre-vingt-dix, le cinquième de soixante. Ils portaient en tout deux cent trente-sept hommes d'équipage. C'était de bien faibles moyens pour une navigation dont le terme était inconnu !

Le flotte partit de Séville le 10 août 1519, mais ce ne fut que le 20 septembre suivant qu'elle appareilla de San-Lucar, à l'embouchure du Guadalquivir

A peine étaient-ils en mer qu'ils furent assaillis par le mauvais temps, et l'esprit d'insubordination se manifesta bientôt parmi les capitaines, qui n'obéissaient qu'à regret à un étranger. Mais Magellan sut leur imposer par sa fermeté. Un jour Cartagena demanda au pilote de la capitane pourquoi il ne naviguait pas d'après les instructions données à Séville, et signées par Magellan. « Laissez là les questions, reprit celui-ci ; votre devoir est de me suivre. » Le capitaine lui représenta qu'il aurait dû prendre là-dessus le conseil de ses officiers, et ne pas agir ainsi d'autorité ; qu'il n'était pas juste de décider une chose, puis d'en faire une autre ; qu'il était alors inutile de leur avoir donné la route par écrit. « Vous êtes dans l'erreur, reprit Magellan : la route par écrit vous devient utile dans le cas où des coups de vent vous écarteraient de l'escadre ; mais tant que nous marcherons de conserve, mon pavillon, dans le jour, et mon fanal, dans la nuit, doivent vous guider. »

Le 13 décembre les Castillans arrivèrent à Rio de Janeiro, sur la côte du Brésil, et imposèrent à cette baie le nom de Sainte-Luce. Les Indiens vinrent dans des pirogues chargées de volailles, de maïs, de fruits, de perroquets et d'autres oiseaux. Ils offraient un esclave pour une hache. Le général défendit, sous peine de la vie, d'acheter aucun esclave, pour ne pas donner lieu aux Portugais de se plaindre qu'il eût trafiqué sur leurs terres, et, d'ailleurs, pour épargner les vivres.

« Ici, dit Pigafetta, auquel on doit la relation de ce voyage, nous fîmes une

abondante provision de poules, de patates; d'une espèce de fruit qui ressemble au cône du pin, mais qui est extrêmement doux et d'un goût exquis (l'ananas); de roseaux fort doux (cannes à sucre), de la chair d'anta (tapir), laquelle ressemble à celle de la vache, etc. Nous fîmes d'excellents marchés: pour un hameçon ou pour un couteau l'on nous donnait cinq ou six poules; pour un petit miroir ou une paire de ciseaux nous obtenions assez de poisson pour nourrir dix personnes; pour un grelot ou pour un ruban les indigènes nous apportaient une corbeille de patates : c'est le nom qu'on donne à des racines qui ont à peu près la forme de nos navets, et dont le goût approche des châtaignes. Nous changions aussi chèrement les figures des cartes à jouer : pour un roi on me donna six poules, et encore s'imagina-t-on avoir fait une très bonne affaire.

» Nous avions alors le soleil à notre droite, et nous souffrions bien plus de la chaleur qu'en passant la ligne. La terre du Brésil, qui abonde en toutes sortes de denrées, est aussi étendue que l'Espagne, la France et l'Italie ensemble : elle appartient au roi de Portugal.

» Les Brésiliens ne sont pas chrétiens; mais ils ne sont pas non plus idolâtres, car ils n'adorent rien : l'instinct naturel est leur unique loi. Ils vivent très long-temps, car les vieillards parviennent ordinairement jusqu'à cent vingt ans, et quelquefois jusqu'à cent quarante. Ils vont tout nus, les femmes aussi bien que les hommes. Leurs habitations sont de longues cabanes qu'ils nomment *boï*, et ils se couchent sur des filets de coton appelés hamacs, attachés par les deux bouts à de grosses poutres; leur foyer est par terre. Un de ces boïs contient quelquefois jusqu'à cent hommes avec leurs femmes et leurs enfants; il y a par conséquent toujours beaucoup de bruit. Leurs barques, qu'ils appellent pirogues, sont formées d'un tronc d'arbre creusé au moyen d'une pierre tranchante, car les pierres leur tiennent lieu de fer, dont ils manquent. Ces arbres sont si grands, qu'un seul canot peut contenir jusqu'à trente et même quarante hommes, qui voguent avec des avirons semblables aux pelles de nos boulangers. A les voir si noirs, tout nus, sales et chauves, on les aurait pris pour les matelots du Styx.

» Les hommes et les femmes sont bien bâtis, et conformés comme nous. Ils mangent quelquefois de la chair humaine, mais seulement celle de leurs ennemis. Ce n'est ni par besoin ni par goût qu'ils s'en nourrissent, mais par un usage qui, à ce qu'ils nous dirent, s'est introduit chez eux de la manière suivante. Une vieille femme n'avait qu'un seul fils, qui fut tué par les ennemis. Quelque temps après, le meurtrier de son fils fut fait prisonnier et conduit devant elle. Pour se venger, cette mère se jeta comme un animal féroce sur lui, et lui déchira une épaule avec les dents. Cet homme eut le bonheur non seulement de se tirer des mains de cette vieille femme et de s'évader,

mais aussi de s'en retourner chez les siens, auxquels il montra l'empreinte des dents sur son épaule, et leur fit croire (peut-être le croyait-il lui-même) que les ennemis avaient voulu le dévorer tout vif. Pour ne pas céder en férocité aux autres, ils se déterminèrent à manger réellement les ennemis qu'ils prendraient dans les combats, et ceux-ci en firent autant. Cependant ils ne les mangent pas sur-le-champ, ni vivants; mais ils les dépècent et les partagent entre les vainqueurs. Chacun porte chez soi la portion qui lui est échue, la fait sécher à la fumée, et chaque huitième jour il en fait rôtir un petit morceau pour le manger. J'ai appris ce fait de Jean Carvalho, notre pilote, qui avait passé quatre ans au Brésil.

» Les Brésiliens se peignent le corps, et surtout le visage, d'une étrange manière et de différentes façons, les femmes aussi bien que les hommes. Ils ont les cheveux courts et laineux, et n'ont de poil sur aucune partie du corps, parce qu'ils s'épilent. Ils ont une espèce de veste faite de plumes de perroquets tissues ensemble, et arrangées de façon que les grandes pennes des ailes et de la queue leur forment un cercle sur les reins, ce qui leur donne une figure bizarre et ridicule. Presque tous les hommes ont la lèvre inférieure percée de trois trous, par lesquels ils passent de petits cylindres de pierre longs de deux pouces. Les femmes et les enfants n'ont pas cet ornement incommode. Ajoutez à cela qu'ils sont entièrement nus par devant. Leur couleur est plutôt olivâtre que noire. Leur roi porte le nom de cacique.

» On trouve dans ce pays un nombre infini de perroquets, de manière qu'on nous en donnait huit ou dix pour un petit miroir. Ils ont aussi de très beaux chats maimons jaunes, semblables à de petits lions.

» Ils mangent une espèce de pain rond et blanc, mais que nous ne trouvions pas de notre goût, fait avec la moelle ou plutôt l'aubier qu'on trouve entre l'écorce et le bois d'un certain arbre, et qui a quelque ressemblance avec du lait caillé. Ils ont aussi des cochons, qui nous parurent avoir le nombril sur le dos, et de grands oiseaux dont le bec ressemble à une cuiller, mais qui n'ont point de langue.

» Quelquefois, pour avoir une hache ou un coutelas, ils nous offraient pour esclaves une ou même deux de leurs jeunes filles; mais ils ne nous présentèrent jamais leurs femmes. D'ailleurs celles-ci n'auraient pas consenti à se livrer à d'autres hommes qu'à leurs maris : car, malgré le libertinage des filles, leur pudeur est telle, quand elles sont mariées, que jamais elles ne souffrent que leurs maris les embrassent pendant le jour. Elles sont chargées des travaux les plus pénibles, et on les voit souvent descendre de la montagne avec des corbeilles fort pesantes sur la tête. Mais elles ne vont jamais seules; leurs maris, qui en sont très jaloux, les accompagnent toujours avec des flèches

dans une main et un arc dans l'autre : cet arc est de bois de Brésil ou de palmier noir. Si les femmes ont des enfants, elles les placent dans un filet de coton suspendu à leur cou.

» Ces peuples sont extrêmement crédules et bons, et il serait facile de leur faire embrasser le christianisme. Le hasard fit qu'on conçut pour nous de la vénération et du respect. Il régnait depuis deux mois une grande sécheresse dans le pays, et comme ce fut au moment de notre arrivée que le ciel leur donna de la pluie, ils ne manquèrent pas de l'attribuer à notre présence. Lorsque nous débarquâmes pour dire la messe à terre, ils y assistèrent en silence et avec un air de recueillement, et, voyant que nous mettions à la mer nos chaloupes, qui demeuraient attachées aux côtés du vaisseau, ou qui le suivaient, ils s'imaginèrent que c'étaient les enfants du vaisseau, et que celui-ci les nourrissait.

» Le capitaine général et moi fûmes un jour témoins d'une étrange aventure. Les jeunes filles venaient souvent à bord s'offrir aux matelots pour obtenir quelque présent. Un jour une des plus jolies y monta, sans doute pour le même objet; mais ayant vu un clou de la longueur du doigt, et croyant n'être pas aperçue, elle le prit et l'enfonça bien vite entre les deux lèvres de ses parties naturelles. Croyait-elle le cacher, croyait-elle s'en orner? c'est ce que nous ne pûmes deviner.»

La flotte remit en mer le 27 décembre, et, côtoyant la terre, alla jusqu'au cap Sainte-Marie, à l'embouchure du Rio de la Plata. « C'est ici, dit Pigafetta, qu'habitent les cannibales ou mangeurs d'hommes. Un d'eux, d'une figure gigantesque, et dont la voix ressemblait à celle d'un taureau, s'approcha de notre navire pour rassurer ses camarades, qui par crainte s'éloignaient du rivage et se retiraient avec leurs meubles dans l'intérieur du pays. Désirant leur parler et les voir de près, nous sautâmes à terre au nombre de cent hommes, et les poursuivîmes pour en attraper quelques uns; mais ils faisaient de si grandes enjambées, que même en courant et sautant nous ne pûmes jamais parvenir à les joindre. »

Après beaucoup de traverses, ils trouvèrent, le 31 mars, par 49° 30' de latitude sud, un bon port, que Magellan nomma le port Saint-Julien, et où il résolut de passer l'hiver : car on sait que dans ces contrées australes cette saison a lieu depuis mai jusqu'en septembre, précisément dans le temps qui correspond aux grandes chaleurs de nos climats.

A peine le capitaine général avait-il annoncé que l'on hivernerait dans la baie de Saint-Julien, et réglé la distribution des vivres, que les équipages, excités par les mécontents, se plaignirent de la rigueur du froid et des privations qu'ils avaient à endurer; enfin tous demandèrent à retourner en

Espagne. Magellan fit tête à l'orage; mais il ne parvint à l'apaiser qu'en frappant de grands coups. Il fit écarteler deux des chefs de la sédition, et l'ordre se rétablit sur la flotte.

Le calme revenu, Magellan donna ordre à un de ses officiers d'aller reconnaître la côte au sud. Une tempête jeta son navire à la côte à vingt-cinq lieues du port Saint-Julien. Il fut brisé; heureusement l'équipage se sauva. Deux matelots vinrent par terre apprendre ce désastre au capitaine général, qui envoya un canot chargé de provisions au secours des naufragés, qu'il répartit sur les autres bâtiments de la flotte.

Magellan fit construire sur le rivage une maison en pierre où il établit la forge, afin de mettre en sûreté les travailleurs et leurs outils, quoique jusque alors il n'eût paru aucun Indien. Le froid était si vif, que trois hommes en perdirent l'usage de leurs membres; l'on se trouvait alors dans les jours les plus courts de l'année.

Quatre hommes qui avaient été envoyés pour reconnaître le pays, avec ordre de s'avancer jusqu'à trente lieues dans les terres, revinrent au bout de quelques jours : ils n'avaient trouvé qu'une contrée déserte en apparence, et dépourvue d'eau douce.

Il y avait deux mois que la flotte était dans le port de Saint-Julien sans que l'on aperçût aucun habitant du pays. Un jour, il en parut un sur le rivage; il était presque nu, chantait et dansait en même temps en se jetant de la poussière sur la tête. Le capitaine général envoya à terre un matelot avec ordre de faire les mêmes gestes comme signes d'amitié et de paix, ce qui fut très bien compris, et le sauvage se laissa paisiblement conduire dans une petite île où le capitaine était descendu. « Cet homme était si grand, dit Pigafetta, que notre tête touchait à peine à sa ceinture. Son visage était large et teint en rouge, à l'exception des yeux, qu'il avait entourés de jaune, et de deux taches en forme de cœur sur les joues. Ses cheveux, qui étaient en petite quantité, paraissaient blanchis avec quelque poudre. Il portait un manteau fait de peaux cousues ensemble, et une chaussure de la même peau. Il tenait de la main gauche un arc court et massif, dont la corde était faite d'un boyau; de l'autre main il portait des flèches de roseau courtes, ayant d'un côté des plumes comme les nôtres, et à l'extrémité, au lieu de fer, la pointe d'une pierre à fusil blanche et noire. Ces sauvages forment de la même espèce de pierre des outils tranchants pour travailler le bois.

» Le capitaine général lui fit donner à manger et à boire, et, parmi d'autres bagatelles, lui présenta un grand miroir d'acier. Le géant, qui probablement voyait pour la première fois sa figure, recula si effrayé, qu'il renversa quatre de nos gens qui étaient derrière lui. On lui donna des grelots, un petit miroir,

un peigne et quelques grains de verroterie. Ensuite on le remit à terre, en le faisant accompagner par quatre hommes bien armés.

» Un de ses camarades, le voyant de retour, courut en avertir d'autres. Ceux-ci, s'apercevant que nos gens armés s'approchaient d'eux, se rangèrent en file, étant sans armes et presque nus. Ils commencèrent aussitôt leur danse et leur chant, pendant lesquels ils levaient l'index vers le ciel, comme avait fait le premier, pour indiquer qu'ils nous regardaient comme des êtres descendus d'en-haut; ils nous montrèrent en même temps une poudre blanche dans des marmites d'argile, et nous la présentèrent, n'ayant autre chose à nous donner à manger. Les nôtres les invitèrent par des signes à venir sur nos vaisseaux. Les sauvages y vinrent en effet; les hommes, qui ne tenaient à la main que leur arc et leurs flèches, avaient chargé leurs effets sur leurs femmes, comme si elles eussent été des bêtes de somme.

» Les femmes ne sont pas si grandes que les hommes; en revanche elles sont plus grosses. Leurs mamelles tombantes ont plus d'un pied de long. Elles sont peintes et habillées de la même manière que leurs maris; mais elles couvrent leurs parties naturelles avec une peau mince. Elles n'étaient rien moins que belles à nos yeux; cependant leurs maris s'en montraient fort jaloux. Elles conduisaient avec des espèces de licous quatre animaux dont la peau leur sert à faire leurs manteaux. Cet animal, nommé guanaco, ressemble à un petit chameau.

» Ces hommes arrivés à bord, le capitaine général leur fit servir une chaudronnée de bouillie qui était capable de rassasier vingt hommes, mais les six Indiens la mangèrent entièrement. Le lendemain deux autres apportèrent à bord un guanaco; le capitaine leur fit donner à chacun une camisole rouge, dont ils furent fort satisfaits.

» Six jours après il en vint un plus grand et mieux fait que les autres; il avait aussi les manières plus douces; il sautait si haut et avec tant de force, que ses pieds s'enfonçaient profondément dans le sable. Il passa quelques jours avec nous. Nous lui apprîmes à prononcer le nom de Jésus, l'oraison dominicale, etc.; ce qu'il fit aussi bien que nous, mais d'une voix extrêmement forte. Enfin on le baptisa en lui donnant le nom de Jean. Le capitaine générale lui fit présent d'une chemise, d'une veste, de caleçons de drap, d'un bonnet et de diverses bagatelles. Il retourna vers les siens en paraissant fort content de nous. Le lendemain il apporta au capitaine un guanaco, et reçut de nouveaux présents pour qu'il nous en amenât encore d'autres; mais depuis ce jour nous ne le revîmes plus, et nous soupçonnâmes même que ses camarades l'avaient tué, parce qu'il s'était attaché à nous. Cet homme, voyant à bord jeter des rats à la mer, les demanda pour les manger, et pen-

dant six jours ne fit autre chose que de porter à terre les rats et les souris que l'on prenait.

» Ce ne fut qu'après plus de vingt jours d'intervalle que les Indiens reparurent. Ils étaient au nombre de quatre, sans armes; mais nous sûmes ensuite qu'ils les avaient cachées derrière des buissons. Ils étaient tous peints de différentes manières. Le capitaine voulut retenir les deux plus jeunes et les mieux faits pour les mener avec nous en Espagne, et, voyant qu'il était difficile de les arrêter par la force, il eut recours à l'artifice. Il leur donna une grande quantité de couteaux, miroirs, grains de verroterie, de sorte qu'ils en avaient les mains pleines; ensuite il leur offrit deux paires d'anneaux qui servent à enchaîner, et quand il vit qu'ils témoignaient le désir de les avoir, car ils aiment passionnément le fer, et que d'ailleurs ils ne pouvaient plus les prendre avec les mains, il leur proposa de les leur attacher aux jambes, pour les porter plus facilement chez eux. Ils y consentirent. Alors nos gens leur appliquèrent les cercles de fer et en fermèrent les anneaux, de sorte qu'ils se trouvèrent enchaînés. Aussitôt qu'ils s'aperçurent de cette supercherie, ils devinrent furieux, soufflant, hurlant, et invoquant Setebos, qui est leur démon principal, pour qu'il vînt à leur secours. »

Le capitaine, qui voulait aussi avoir de leurs femmes pour porter en Europe cette race de géants, ordonna d'arrêter les deux autres pour les obliger de nous conduire à l'endroit où demeuraient leurs femmes. Neuf hommes des plus forts suffirent à peine pour les jeter à terre et les lier, et même l'un d'eux parvint encore à se délivrer, tandis que l'autre fit de si grands efforts, qu'on le blessa légèrement à la tête. Enfin les Castillans le contraignirent à les conduire chez les femmes des deux prisonniers. Ces femmes, apprenant le malheur arrivé à leurs maris, poussèrent des cris affreux. Le chef des Castillans, voyant la nuit approcher, résolut d'attendre le lendemain pour amener ces femmes, et cependant fit bonne garde. Sur ces entrefaites, deux sauvages arrivèrent et passèrent le reste de la nuit avec les Castillans, sans témoigner ni mécontentement ni surprise. A la pointe du jour, ils dirent quelques mots aux femmes, et aussitôt, hommes, femmes, enfants, tous prirent la fuite, et ces derniers couraient encore plus lestement que les autres. Un homme caché dans un buisson tua un Castillan d'un coup de flèche. Il fut impossible d'atteindre les fuyards. On brûla la hutte des sauvages, et on enterra le mort, après avoir cherché en vain à le venger.

« Tout sauvages qu'ils sont, dit Pigafetta, ces Indiens ne manquent pas d'une certaine médecine. Quand ils ont mal à l'estomac, par exemple, au lieu de se purger comme nous ferions, ils se fourrent une flèche assez avant dans la bouche pour exciter le vomissement, et rendre une matière verte mêlée de

sang. Le vert provient d'une espèce de chardons dont ils se nourrissent. S'ils ont mal à la tête, ils se font une entaille au front, et dans toutes les parties du corps où ils ressentent de la douleur, afin que le sang sorte en plus grande quantité de l'endroit dont ils souffrent.

» Ils ont les cheveux coupés en forme d'auréole comme les moines, mais plus longs, et soutenus autour de la tête par un cordon de coton dans lequel ils placent leurs flèches quand ils vont à la chasse. Quand il fait bien froid, ils se lient étroitement les parties naturelles contre le corps. Il paraît que leur religion se borne à adorer le diable. Ils prétendent que dix à douze démons apparaissent à l'homme à l'agonie, chantant et dansant autour de lui. Setebos, leur chef, ou le grand diable, fait plus de bruit que les autres, qui se nomment Cheleoule. Ils sont peints comme ces sauvages. Celui qui resta plusieurs jours avec nous prétendit avoir vu une fois un démon avec des cornes et des poils si longs, qu'ils lui couvraient les pieds. Il jetait, ajouta-t-il, des flammes par la bouche et par le derrière.

» Ces peuples, auxquels notre capitaine donna le nom de Patagons, couvrent leurs huttes de la peau des mêmes animaux dont ils se vêtissent, et les transportent çà et là, n'ayant pas de demeures fixes. Ils vivent de viande crue, et d'une racine douce qu'ils nomment *capac*. Ils sont grands mangeurs : les deux que nous avions pris mangeaient chacun une corbeille pleine de biscuit par jour, et buvaient un demi-seau d'eau d'un trait. Ils mangeaient les souris toutes crues, même sans les écorcher. »

Découverte de la Terre du Feu et du détroit de Magellan. Navigation dans le Grand-Océan. Curieux détails sur les habitants de différentes îles.

Après cinq mois de séjour dans le port Saint-Julien, la flotte en sortit le 24 août, et alla faire du bois et de l'eau à l'embouchure de la rivière de Santa-Cruz, découverte par Serrano. On y séjourna près de deux mois, et l'on s'y approvisionna aussi d'une sorte de poisson très bon à manger. Avant de quitter cet endroit, Magellan enjoignit à chacun de se confesser et de communier en bon chrétien.

Enfin, vers la mi-octobre la flotte sortit de la rivière de Santa-Cruz, et, sans s'écarter de la côte, elle continua de faire route au sud, quoique avec grand'peine, à cause des mauvais temps. Le 21 octobre, jour de sainte Ursule, on découvrit un cap que Magellan nomma le cap des Onze Mille Vierges, à cause de la solennité du jour, et, apercevant en même temps une grande ouverture dans les terres, s'avança une lieue dans le détroit, jeta l'ancre, et dépêcha un canot avec dix hommes pour aller à terre et examiner le pays. Ils

avaient à peine parcouru une lieue sur le continent, qu'ils trouvèrent une maison où il y avait plus de deux cents sépultures d'Indiens, parce qu'ils ont coutume d'habiter les bords de la mer en été et d'y enterrer leurs morts, et l'hiver ils retournent dans l'intérieur. En revenant au vaisseau, les Castillans rencontrèrent une baleine morte échouée sur le rivage, et quantité d'os de ces monstrueux cétacés ; ce qui leur fit conjecturer que ces parages étaient fort sujets aux tempêtes.

Plus loin, Magellan prit hauteur, et trouva qu'il était par 52° 56' de latitude australe. Ne doutant pas que le détroit qu'il avait découvert ne fût le passage qu'il cherchait, il voulut s'en assurer encore mieux, et donna ordre au *Saint-Antoine* d'aller le reconnaître. Ce vaisseau courut cinquante lieues sans découvrir d'issue. Jugeant donc que l'on était dans un détroit qui communiquait à la mer du Sud, il revint annoncer cette nouvelle, qui fut reçue de toute la flotte avec de grands transports de joie.

Cependant Magellan assembla ses principaux officiers, et leur recommanda de dresser un état de leurs provisions, parce qu'il tenait le passage aux Moluques pour assuré. Il se trouva sur chaque vaisseau des vivres pour trois mois. Alors l'opinion générale fut qu'il convenait de poursuivre l'entreprise, et qu'il serait infâme de l'abandonner au moment où l'on était près de recueillir le fruit du voyage. Étienne Gomez, pilote du *Saint-Antoine*, fut d'un avis contraire. Il prétendit que, puisque l'on avait trouvé le détroit pour passer aux Moluques, la prudence ordonnait de retourner en Espagne pour y équiper une nouvelle flotte, parce que, ayant à traverser une mer immense, on s'exposerait à périr si l'on était surpris par des calmes ou des tempêtes.

Magellan répondit que la certitude même d'être réduit à manger les cuirs dont les vergues étaient garnies ne le détournerait pas d'effectuer ce qu'il avait promis à l'empereur, et qu'il espérait l'aide de Dieu pour conduire l'entreprise à une heureuse conclusion. Il défendit à tout l'équipage, sous peine de mort, de parler de retour, et ordonna que les navires fussent prêts à appareiller le lendemain matin.

Comme on aperçut, pendant la nuit, sur la terre, à gauche ou au sud, qui d'ailleurs était froide et stérile, un grand nombre de feux, on la nomma Terre du Feu.

On avança dans le détroit; sa largeur variait d'une portée de fusil à une portée de canon. Les côtes se montrèrent d'abord verdoyantes; plus loin, âpres, hautes, escarpées et couvertes de neige, excepté le long du rivage, où l'on voyait des forêts de grands arbres ; elles étaient coupées de baies larges et profondes. Arrivé à cinquante lieues de l'entrée, on découvrit un nouvau canal, qui s'enfonçait au sud et entre les montagnes. Magellan chargea *le Saint-*

Antoine d'aller le reconnaître, et de revenir dans trois jours. Cependant il continua sa marche pendant un jour, et s'arrêta avec les deux autres bâtiments pour attendre *le Saint-Antoine*. Six jours s'étant écoulés sans qu'il parût, il dépêcha *la Victoire* à sa recherche. Ce fut en vain. L'on présuma qu'il était retourné en Espagne. Cette supposition fut confirmée par l'événement. Mesquita, capitaine du *Saint-Antoine*, retournait au port où il avait laissé Magellan ; mais Étienne Gomez et d'autres factieux se saisirent de lui, le mirent aux fers, donnèrent le commandement à un autre, et firent voile pour l'Espagne.

La désertion du *Saint-Antoine* causa un vif chagrin à Magellan, parce que ce vaisseau emportait une partie considérable de ses vivres ; cependant il poursuivit sa route dans le détroit avec les trois vaisseaux qui lui restaient. Le 28 novembre il aperçut au sud le cap qui terminait la côte, et entra dans l'océan ouvert devant lui. Là, il rendit à Dieu des grâces infinies de ce qu'il lui avait accordé de trouver ce qu'il avait tant souhaité. Il ordonna des prières pour le remercier, et, voyant que la côte à droite courait au nord, il fit route de ce côté, pour s'éloigner promptement des climats froids.

« Nous pleurâmes tous de joie, dit Pigafetta. Le cap au sud fut appelé cap Désiré, parce qu'en effet nous désirions depuis long-temps de le voir. Nous donnâmes au détroit le nom de détroit des Patagons. » La postérité, plus juste, lui a imposé le nom du hardi navigateur qui le premier osa le franchir. Le nom de détroit de Magellan a été consacré, et devait l'être. Plus tard on appela cap Victoire celui qui termine le détroit au nord, d'après le vaisseau de l'escadre qui portait ce nom.

Depuis le moment où Magellan eut doublé ce cap, faisant route au nord, le temps fut presque toujours orageux jusqu'au 18 décembre, qu'il se trouva par 32° 30' de latitude australe. Les vents ne lui avaient pas été si contraires que la mer, qui l'incommodait beaucoup ; mais, à mesure qu'il s'approcha des climats chauds, ils devinrent plus doux et plus favorables, et enfin ayant passé au sud-est, il fit route au nord-ouest.

« Nous naviguâmes dans cette mer pendant trois mois et vingt jours, dit Pigafetta, sans goûter d'aucune nourriture fraîche. Le biscuit que nous mangions n'était plus du pain, mais une poussière mêlée de vers qui en avaient dévoré toute la substance, et qui, de plus, était d'une puanteur insupportable, étant imprégnée d'urine de souris. L'eau que nous étions obligés de boire était également putride et puante. Nous fûmes même contraints, pour ne pas mourir de faim, de manger des morceaux de cuirs de bœuf qui couvraient la grande vergue. Ces cuirs, toujours exposés à l'eau, au soleil et aux vents, étaient si durs, qu'il fallait les faire tremper pendant quatre ou cinq jours

dans la mer pour les rendre un peu tendres ; ensuite nous les mettions sur de la braise pour les manger. Souvent même nous avons été réduits à nous nourrir de sciure de bois, et les souris même, si dégoûtantes pour l'homme, étaient devenues un mets si recherché, qu'on les payait jusqu'à un demi-ducat la pièce.

» Ce n'était pas là tout encore. Notre plus grand malheur était de nous voir attaqués d'une espèce de maladie par laquelle les gencives se gonflaient au point de surmonter les dents, et ceux qui en étaient attaqués ne pouvaient prendre aucune nourriture. Dix-neuf hommes en moururent, et parmi eux le géant patagon, et un Brésilien que nous avions conduit avec nous. Outre les morts, nous avions vingt-cinq à trente matelots malades, qui souffraient des douleurs dans les bras, dans les jambes et dans quelques autres parties du corps; mais ils en guérirent. Quant à moi, je ne puis trop remercier Dieu de ce que, pendant tout ce temps, et au milieu de tant de malades, je n'ai pas éprouvé la moindre infirmité.

» Pendant cet espace de trois mois et vingt jours nous parcourûmes à peu près quatre mille lieues dans cette mer, que nous appelâmes Pacifique, parce que, durant tout le temps de notre traversée, nous n'essuyâmes pas la moindre tempête. Nous ne découvrîmes non plus pendant ce temps aucune terre, excepté deux îles désertes, où nous ne trouvâmes que des oiseaux et des arbres, et par cette raison nous les nommâmes les îles Infortunées. Nous ne trouvâmes point de fond le long de leurs côtes, et n'y vîmes que beaucoup de requins. Elles sont à deux cents lieues l'une de l'autre. D'après le sillage de notre vaisseau, que nous prîmes par le moyen de la chaîne de la poupe (ligne de loc), nous parcourions soixante à soixante-dix lieues, et si Dieu et sa sainte mère ne nous eussent pas accordé une heureuse navigation, nous aurions tous péri de faim dans une si vaste mer. Je ne pense pas que personne à l'avenir veuille entreprendre un pareil voyage.

» Le 6 mars 1521, étant arrivés à 12° de latitude septentrionale, nous découvrîmes une petite île du côté du nord-ouest, et ensuite deux autres au sud-ouest. La première était plus élevée et plus grande que les deux autres. Le capitaine général voulait s'arrêter à la plus grande, pour y prendre des rafraîchissements et des provisions ; mais cela ne nous fut pas possible, parce que les insulaires venaient sur nos vaisseaux, et volaient tantôt une chose et tantôt une autre, sans qu'il nous fût possible de les en empêcher. Ils étaient d'ailleurs en si grand nombre, que l'on ne pouvait plus se remuer. Le capitaine les fit mettre dehors, et il fallut en venir à la violence, parce qu'ils n'en voulaient pas sortir. Les insulaires en colère revinrent dans leurs pirogues, et jetèrent tant de pierres et de bâtons brûlés, que le général, qui

d'abord avait défendu de leur faire aucun mal, ne pouvant plus souffrir ces insultes, commanda de tirer l'artillerie. Quoique l'on en eût tué plusieurs, ils ne laissaient pas de revenir à nos vaisseaux pour troquer leurs denrées contre nos marchandises. Un soir, quelques uns eurent l'adresse de détacher le canot qui était amarré à l'arrière de la capitane, et l'emmenèrent à leur île. Le capitaine, irrité, envoya le lendemain deux chaloupes avec quatre-vingt-dix hommes armés, qui débarquèrent à un village situé au pied d'une montagne, brûlèrent une cinquantaine de maisons et plusieurs canots, tuèrent sept insulaires, et enlevèrent les vivres qu'ils trouvèrent. Les Indiens, qui s'étaient retirés sur la montagne, lançaient sur nos gens une si grande quantité de pierres, que l'on eût crut qu'il grêlait. Mais quand on vint à tirer les arquebuses, ils s'enfuirent plus haut. De cette manière, on recouvra le canot. Le capitaine général fit charger de l'eau et répartit les vivres entre tous les vaisseaux, puis ordonna que chacun rentrât à bord. Comme, après ces actes d'hostilités, il jugea qu'il ne pouvait pas s'arrêter plus long-temps dans ces îles, il en partit le lendemain en continuant sa route dans la même direction.

» Lorsque nos gens, continue Pigafetta, blessaient les insulaires avec leurs flèches, armes qu'ils ne connaissaient pas, de manière à leur traverser le corps d'outre en outre, ces malheureux tâchaient de retirer ces flèches de leur corps, tantôt par un bout et tantôt par l'autre; après quoi, ils les regardaient avec surprise, et souvent ils mouraient de la blessure; ce qui ne laissait pas de nous faire pitié. Cependant, lorsqu'ils nous virent partir, ils nous suivirent avec plus de cent canots, et nous montrèrent du poisson comme s'ils voulaient nous le vendre; mais quand ils étaient près de nous, ils nous lançaient des pierres et prenaient la fuite. Nous passâmes à pleines voiles au milieu d'eux; mais ils surent éviter avec beaucoup d'adresse nos vaisseaux. Nous vîmes aussi dans leur canots des femmes qui pleuraient et s'arrachaient les cheveux, probablement parce que nous avions tué leurs maris.

» Ces peuples ne connaissent aucune loi, et ne suivent que leur propre volonté; il n'y a parmi eux ni roi ni chef; ils n'adorent rien. Ils vont tout nus. Quelques uns d'entre eux ont une longue barbe, des cheveux noirs noués sur le front, et qui leur descendent jusqu'à la ceinture; ils portent aussi de petits chapeaux de palmier. Ils sont grands et fort bien faits. Leur teint est d'une couleur olivâtre; mais on nous dit qu'ils naissaient blancs, et qu'ils devenaient bruns avec l'âge. Ils ont l'art de se colorer les dents de rouge et de noir, ce qui passe chez eux pour une beauté. Les femmes sont jolies, d'une belle taille, et moins brunes que les hommes. Elles ont les cheveux fort noirs, plats et tombant à terre. Elles vont nues comme les hommes, si ce n'est

qu'elles couvrent leurs parties sexuelles avec un tablier étroit, fait de toile, ou plutôt d'une écorce mince comme du papier qu'on tire de l'aubier du palmier. Elles travaillent dans leurs maisons à faire des nattes et des corbeilles avec des feuilles de palmier, et d'autres ouvrages semblables pour l'usage domestique. Les uns et les autres s'oignent les cheveux et tout le corps d'huile de coco et d'une petite plante.

» Ce peuple se nourrit d'oiseaux, de patates, d'une espèce de figues longues d'un demi-pied (bananes), de cannes à sucre, et d'autres fruits semblables. Leurs maisons sont de bois, couvertes de planches, sur lesquelles on étend les feuilles de leurs figuiers (bananiers), longues de quatre pieds. Ils ont des chambres assez propres, avec des solives et des fenêtres, et leurs lits, assez doux, sont faits de nattes de palmier très fines, étendues sur de la paille assez molle. Ils n'ont pour toute arme que des lances garnies par le bout d'un os pointu de poisson.

» Les habitants de ces îles sont pauvres, mais très adroits, et surtout voleurs habiles : c'est pourquoi nous les appelâmes îles des Larrons.

» Leur amusement est de se promener avec leurs femmes dans des canots semblables aux gondoles de Fusine, près de Venise; mais ils sont plus étroits. Tous sont peints en noir, en blanc ou en rouge. La voile est faite de feuilles de palmier cousues ensemble, et a la forme d'une voile latine. Elle est toujours placée d'un côté, et, du côté opposé, pour donner un équilibre à la voile, et en même temps pour soutenir le canot, ils attachent une grosse poutre pointue d'un côté, avec des perches en travers pour lui servir d'appui. C'est ainsi qu'ils naviguent sans danger. Leur gouvernail ressemble à une pelle de boulanger, c'est-à-dire que c'est une perche au bout de laquelle est attachée une planche. Ils ne font point de différence entre la proue et la poupe, et c'est pourquoi ils ont un gouvernail à chaque bout. Ils sont bons nageurs, et ne craignent pas de se hasarder en pleine mer comme des dauphins.

» Ils furent si émerveillés et si surpris de nous voir, que nous eûmes lieu de croire qu'ils n'avaient vu jusque alors d'autres hommes que les habitants de leurs îles. »

Le 16 mars, au lever du soleil, on se trouva près d'une terre élevée, à trois cents lieues à l'ouest des îles des Larrons. On s'aperçut bientôt que c'était une île. Elle se nommait *Zamal* (Samar, une des Philippines). Derrière cette île on en vit une autre non habitée. Les Castillans apprirent ensuite que son nom était *Humunu*. Magellan résolut d'y prendre terre le lendemain pour faire aiguade avec plus de sûreté, et jouir de quelque repos, après un si long et si pénible voyage. Il y fit aussitôt dresser deux tentes pour les malades, et

ordonna de tuer une truie. Sans doute il l'avait prise aux îles des Larrons, où les navigateurs postérieurs ont trouvé beaucoup de cochons.

Le lundi 18, dans l'après-midi, l'on vit venir une pirogue avec neuf hommes. Magellan ordonna que chacun se tînt tranquille et gardât le silence. Ils montèrent à bord, et leur chef, s'adressant au capitaine général, lui témoigna par des gestes le plaisir qu'il avait de voir les Castillans. Quatre des plus apparents de la troupe restèrent sur le vaisseau, tandis que les autres allèrent appeler leurs compagnons occupés à pêcher, et revinrent avec eux.

Magellan, les voyant si paisibles, leur fit donner à manger, et leur offrit en même temps des bonnets rouges, de petits miroirs, des peignes, des grelots, de la toile, des bijoux d'ivoire, et autres bagatelles semblables. Les insulaires, charmés de la politesse du capitaine, lui donnèrent du poisson, un vase plein de vin de palmier, qu'ils appelaient *araca*, des bananes longues de plus d'une palme, d'autres plus petites et de meilleur goût, et deux cocos. Ils indiquèrent en même temps, par gestes, qu'ils n'avaient pour le moment rien de plus à offrir; mais que dans quatre jours ils reviendraient et apporteraient du riz, qu'ils appelaient *oumaï*, des cocos et d'autres provisions.

« Les insulaires, dit Pigafetta, se familiarisèrent beaucoup avec nous, et c'est par ce moyen que nous pûmes apprendre les noms de plusieurs choses, et surtout des objets qui nous environnaient. C'est aussi d'eux que nous apprîmes que leur île s'appelait *Zuloan;* elle n'est pas fort grande. Ils étaient polis et honnêtes. Par amitié pour notre capitaine, ils le conduisirent, dans leurs canots, aux magasins de leurs marchandises, tels que clous de girofle, cannelle, poivre, noix-muscade, macis, or, etc., et nous firent connaître, par leurs gestes, que le pays vers lequel nous dirigions notre course fournissait abondamment de toutes ces denrées. Le capitaine général les invita à son tour à se rendre sur son vaisseau, où il étala tout ce qui pouvait les flatter par la nouveauté. Au moment qu'ils allaient partir, il fit tirer un coup de bombarde qui les épouvanta étrangement, de sorte que plusieurs étaient sur le point de se jeter à la mer pour s'enfuir; mais on n'eut pas beaucoup de peine à les persuader qu'ils n'avaient rien à craindre, si bien qu'ils nous quittèrent assez tranquillement, et même de bonne grâce, en nous assurant qu'ils reviendraient incessamment comme ils nous l'avaient promis auparavant. L'île déserte sur laquelle nous nous étions établis est, comme je l'ai dit plus haut, nommée Humunu par les insulaires; mais nous l'appelâmes l'aiguade aux Bons Indices, parce que nous y avions trouvé deux fontaines d'une eau excellente, et que nous aperçûmes les premiers indices d'or dans ce pays. On y trouve aussi du corail blanc, et il y a des arbres dont les fruits, plus petits que nos amandes, ressemblent aux pignons de pin. Il y a aussi plusieurs es-

pèces de palmiers, dont quelques uns donnent des fruits bons à manger, tandis que d'autres n'en produisent point.

» Ayant aperçu autour de nous une quantité d'îles, le 17 mars, cinquième dimanche de carême (dimanche de la Passion), nous leur donnâmes le nom d'archipel Saint-Lazare (îles Philippines), parce qu'en Espagne on appelle ce jour-là le dimanche de Saint-Lazare.

» Le vendredi 22 du même mois, les insulaires tinrent parole, et vinrent avec deux canots remplis d'oranges, de cocos, une cruche pleine de vin de palmier, et un coq pour nous faire voir qu'ils avaient des poules. Nous achetâmes tout ce qu'ils apportèrent. Leur chef était un vieillard; son visage était peint, et il avait des pendants d'oreilles d'or. Ceux de sa suite avaient des brasselets d'or aux bras, et des mouchoirs autour de la tête.

» Nous passâmes huit jours près de cette île, et le capitaine allait journellement à terre, visitant les malades, auxquels il portait du vin de cocotier, qui leur faisait beaucoup de bien.

» Les habitants des îles près de celles où nous étions avaient de si grands trous aux oreilles, et le bout en était si allongé, qu'on pouvait y passer le bras.

» Ces peuples sont cafres, c'est-à-dire païens. Ils vont nus, n'ayant qu'un morceau d'écorce d'arbre pour cacher les parties naturelles, que quelques uns des chefs couvrent d'une toile de coton brodée en soie aux deux bouts. Ils sont de couleur olivâtre, et généralement assez replets. Ils se tatouent, et s'oignent tout le corps avec l'huile de cocotier et de gengeli, pour se garantir, disent-ils, du soleil et du vent. Ils ont les cheveux noirs, et si longs qu'ils leur tombent sur la ceinture. Leurs armes sont des coutelas, des boucliers, des massues et des lances garnies d'or. Pour ustensiles de pêche ils ont des dards, des harpons et des filets faits à peu près comme les nôtres. Leurs embarcations ressemblent aussi à celles dont nous nous servons.

» Le lundi saint, 25 mars, je courus le plus grand danger. Nous étions sur le point de faire voile, et je voulais pêcher du poisson. Ayant, pour me placer commodément, posé le pied sur une vergue mouillée par la pluie, je glissai et je tombai dans la mer, sans que personne s'en aperçût. Heureusement la corde d'une voile qui pendait dans l'eau se trouvait à ma portée; je la saisis, et je criai avec tant de force que l'on m'entendit et qu'on mit un canot à la mer pour me sauver, ce que je dois sans doute attribuer non pas à mes propres mérites, mais à la protection miraculeuse de la très sainte Vierge.

» Le jeudi 28 mars, ayant vu pendant la nuit du feu dans une île, nous mîmes le matin le cap de ce côté, et lorsque nous en fûmes à peu de distance, nous vîmes une petite barque qu'on appelle *boloto*, avec huit hommes, s'approcher de notre vaisseau. Le capitaine avait un esclave natif de Sumatra; il

essaya de leur parler dans la langue de son pays. Ils le comprirent et vinrent se placer à quelque distance de notre vaisseau; mais ils ne voulurent pas monter à bord, et semblaient même craindre de trop s'approcher de nous. Le capitaine, voyant leur méfiance, jeta à la mer un bonnet rouge et quelques autres bagatelles attachées sur une planche. Ils les prirent, et en témoignèrent beaucoup de joie; mais ils partirent aussitôt, et nous sûmes ensuite qu'ils s'étaient empressés d'aller avertir le roi de notre arrivée.

» Deux heures après, nous vîmes venir à nous deux *balangais* (nom qu'ils donnent à leurs grands canots) tout remplis d'hommes. Le roi était dans le plus grand, sous une espèce de dais formé de nattes. Quand le roi fut près de notre vaisseau, l'esclave du capitaine lui parla, ce qu'il comprit très bien, car les rois de ces îles parlent plusieurs langues. Il ordonna à quelques uns des gens de sa suite de monter sur le vaisseau; mais il resta dans son balangai, et aussitôt que ses gens l'eurent rejoint, il partit.

» Le capitaine accueillit avec beaucoup d'affabilité ceux qui étaient montés sur le vaisseau, et leur fit des présents. Le roi, qui en fut instruit, voulut, avant de retourner à terre, donner au capitaine un lingot d'or et une corbeille pleine de gingembre; mais le capitaine, tout en le remerciant, refusa d'accepter le présent. Vers le soir, l'escadre alla mouiller près de la maison du roi.

» Le lendemain 29, le capitaine envoya à terre l'esclave qui lui servait d'interprète, pour dire au roi que, s'il avait des vivres à nous envoyer, nous les paierions bien, en l'assurant en même temps que nous n'étions pas venus vers lui pour commettre des hostilités, mais que nous voulions être ses amis. Alors le roi vint lui-même au vaisseau dans notre chaloupe avec six de ses principaux officiers; il embrassa le capitaine, et lui fit présent de vases de porcelaine pleins de riz cru et couverts de feuilles, de deux dorades assez grosses, et de divers autres objets. Le capitaine lui offrit à son tour une veste de drap rouge et jaune, faite à la turque, et un bonnet rouge fin. Il fit aussi des présents aux hommes de sa suite, donna aux uns des miroirs, aux autres des couteaux. Ensuite il fit servir le déjeuner, et ordonna à l'esclave interprète de dire au roi qu'il voulait vivre en frère avec lui; ce qui parut lui faire grand plaisir.

» Il étala ensuite devant le roi des draps de différentes couleurs, des toiles, du corail et d'autres marchandises; il lui fit voir aussi toutes les armes à feu, jusqu'à la grosse artillerie, et l'on tira quelques coups de canon, dont ces insulaires furent fort épouvantés. Il fit armer de toutes pièces un Castillan, et dit à trois autres de lui porter des coups d'épée et de stylet, pour montrer au roi qu'un homme armé de cette manière était invulnérable, ce qui surprit

beaucoup ce prince ; c'est pourquoi, se tournant vers l'interprète, il le chargea de dire au capitaine qu'un tel homme pouvait combattre contre cent. — Oui, répondit l'interprète, au nom du capitaine, et chacun des trois vaisseaux a deux cents hommes armés de cette façon. On lui fit ensuite examiner séparément chaque pièce de l'armure, en lui montrant la manière dont on s'en servait. »

Magellan, comme on le voit, exagéra beaucoup le nombre des hommes qu'il avait sous ses ordres, puisqu'en tout il ne lui en restait pas deux cents. Si le récit de Pigafetta est sincère, on doit supposer que ce chef enfla ses forces, afin d'ôter au roi indien l'envie d'attaquer les vaisseaux, ce qui rend sa forfanterie excusable.

« Après cela, continue Pigafetta, le capitaine général conduisit le roi au château-d'arrière, et, s'étant fait apporter la carte et la boussole, il lui expliqua, à l'aide de l'interprète, comment il avait trouvé le détroit pour venir dans la mer où nous étions, et combien de lunes ils avaient passées en mer sans voir la terre.

» Le roi, étonné de tout ce qu'il venait de voir et d'entendre, prit congé du capitaine, en le priant d'envoyer avec lui deux Européens pour leur faire voir à son tour quelques curiosités de son pays. Le capitaine me nomma avec un autre pour accompagner le roi.

» En abordant à terre, le roi leva les mains au ciel, et se tourna ensuite vers nous ; nous en fîmes autant, ainsi que tous ceux qui nous suivaient. Le roi me prit alors par la main, un de ses officiers en fit autant de mon camarade, et nous nous rendîmes ainsi sous une espèce de hangar fait de roseaux où l'on gardait le balangai du roi, qui avait environ cinquante pieds de long et qui ressemblait à une galère. Nous nous assîmes sur la poupe et essayâmes de nous faire entendre par des gestes, parce que nous n'avions pas d'interprète avec nous. Les personnages de la suite du roi l'entouraient, se tenant debout, armés de lances et de boucliers.

» On nous servit alors un plat de chair de porc, avec une grande cruche pleine de vin. A chaque bouchée de viande, nous buvions une écuellée de vin, et lorsqu'on ne vidait par entièrement l'écuelle, ce qui n'arrivait guère, on versait le reste dans une autre cruche. L'écuelle du roi était toujours couverte, et personne n'y touchait que lui et moi. Chaque fois que le roi voulait boire, il levait les mains au ciel, les tournait ensuite vers nous, et au moment où il prenait l'écuelle avec la main droite, il étendait vers moi la gauche, le poing fermé ; de manière que la première fois qu'il fit cette cérémonie, je crus qu'il allait me donner un coup de poing. Il restait dans cette attitude pendant tout le temps qu'il buvait. M'étant aperçu que chacun l'imitait, j'en fis autant.

Ce fut ainsi que se passa notre repas, et je ne pus me dispenser de manger de la viande, quoique ce fût le vendredi saint.

» En attendant l'heure du souper, je présentai au roi plusieurs choses que j'avais apportées, et en même temps je lui demandai le nom de plusieurs objets dans leur langue. Ils étaient surpris de me les voir écrire.

» Le souper vint. On apporta deux grands plats de porcelaine : l'un contenait du riz bouilli, l'autre du porc cuit dans son bouillon. On suivit d'ailleurs les mêmes cérémonies qu'au goûter. Nous passâmes de là au palais du roi, qui avait la forme d'une meule de foin. Il était couvert de feuilles de bananier, et soutenu, à une assez grande distance de terre, sur quatre grosses poutres. On se servait d'une échelle pour y monter.

» Le roi nous fit asseoir sur des nattes de roseaux, les jambes croisées comme les tailleurs. Une demi-heure après, on apporta un plat de poisson rôti, coupé par morceaux, du gingembre qu'on venait de cueillir, et du vin. Le fils aîné du roi étant survenu, il le fit asseoir à notre côté. On servit alors un poisson cuit dans son bouillon, et du riz, pour en manger avec le prince héréditaire. Un Castillan, mon compagnon, but sans mesure et s'enivra.

» Leurs chandelles sont faites d'une espèce de résine qu'ils appellent *anime*, qu'on enveloppe dans des feuilles de palmier ou de bananier.

» Le roi, après avoir fait signe qu'il voulait se coucher, s'en alla, et nous laissa avec son fils, avec qui nous dormîmes sur une natte de roseaux, ayant la tête appuyée sur des oreillers faits de feuilles d'arbres.

» Le lendemain matin, le roi vint me voir, me prit par la main, et me conduisit dans l'endroit où nous avions soupé, pour y déjeuner ensemble; mais, notre chaloupe étant venue me chercher, je fis des excuses au roi, et je partis avec mon compagnon. Le roi était de très bonne humeur; il nous baisa les mains, et nous lui baisâmes les siennes. Son frère, qui était roi d'une autre île, vint avec nous, suivi de trois hommes. Le capitaine général le retint à dîner, et lui fit présent de plusieurs bagatelles.

» Ce roi nous dit qu'on trouvait dans son île des morceaux d'or gros comme des noix, et même comme des œufs, mêlés avec de la terre qu'on passait au crible pour les trouver, et que tous ses vases, et même tous les ornements de sa maison, étaient de ce métal. Il était vêtu fort proprement selon l'usage du pays, et c'était le plus bel homme que j'aie vu parmi ces peuples. Ses cheveux noirs lui tombaient sur les épaules, un voile de soie lui couvrait la tête, et il portait aux oreilles des anneaux d'or. De la ceinture jusqu'aux genoux, il était couvert d'un drap de coton brodé en soie; il portait au côté une espèce de dague ou d'épée, qui avait un manche d'or fort long; le fourreau était de bois très bien travaillé. Sur chacune de ses dents on voyait trois taches d'or,

de telle sorte qu'on aurait dit qu'il avait toutes ses dents unies par ce métal.

» Il fait son séjour dans une île où sont les pays de Butuan et de Calagan; mais quand les deux rois confèrent ensemble, ils se rendent dans l'île de Massana, où nous étions alors. Le premier s'appelle raja Colambu, le second raja Siagu.

» Le jour de Pâques, qui était le dernier jour du mois de mars, le capitaine général envoya de bonne heure l'aumônier à terre avec quelques matelots, pour y faire tous les préparatifs nécessaires pour dire la messe, et en même temps il dépêcha l'interprète vers le roi pour lui annoncer que nous irions dans son île, non pour dîner avec lui, mais pour remplir une cérémonie de notre religion. Le roi approuva tout, et nous envoya deux porcs tués.

» Nous descendîmes à terre au nombre de cinquante, armés seulement à la légère, et vêtus le plus proprement possible. Au moment où nos chaloupes touchèrent le rivage, on tira six coups de bombarde en signe de paix. Nous sautâmes à terre, où les deux rois, qui étaient venus à notre rencontre, embrassèrent le capitaine et le placèrent au milieu d'eux. Ensuite nous marchâmes en ordre jusqu'à l'endroit où l'on devait dire la messe, qui n'était pas très éloigné du rivage.

» Avant que l'on commençât le service divin, le capitaine général jeta de l'eau musquée sur les deux rois. Ils allèrent comme nous à l'oblation, et baisèrent la croix, mais ils ne firent point l'offrande. A l'élévation, ils adorèrent l'eucharistie, les mains jointes, imitant toujours ce que nous faisions. Dans ce moment, les vaisseaux, au signal donné, firent une décharge générale de l'artillerie. Quelques uns de nous communièrent après la messe, et ensuite le capitaine fit exécuter une danse avec des épées, ce qui causa beaucoup de plaisir aux deux rois.

» Après cela, il fit apporter une grande croix garnie de clous et de la couronne d'épines, devant laquelle nous nous prosternâmes, et les insulaires nous imitèrent encore en cela. Alors le capitaine fit dire au roi par l'interprète que cette croix était l'étendard qui lui avait été confié par son souverain, pour la planter partout où il aborderait, et que par conséquent il voulait l'élever dans cette île, à laquelle ce signe serait d'ailleurs favorable, parce que tous les vaisseaux qui dorénavant viendraient la visiter connaîtraient, en le voyant, que nous y avions été reçus comme amis, et ne leur feraient aucun mal, et que, dans le cas même ou quelqu'un d'entre eux serait pris, il n'aurait qu'à montrer la croix pour qu'on lui rendît sur-le-champ la liberté. Il ajouta que cette croix devait être placée sur la sommité la plus élevée des environs, afin que chacun pût la voir, et que chaque matin il fallait l'adorer; qu'en se conformant à cette pratique salutaire, ni la foudre ni les orages ne

leur causeraient aucun mal. Les rois, pénétrés de la vérité du discours du capitaine, le remercièrent, et le firent assurer par l'interprète qu'ils étaient satisfaits, et exécuteraient avec plaisir ce qu'il venait de leur proposer.

» Leur ayant fait demander si leur religion était celle des Maures ou des gentils, ils répondirent qu'ils n'adoraient aucun objet terrestre; mais, levant les mains jointes et les yeux au ciel, ils firent entendre qu'ils adoraient un être suprême qu'ils nommaient *Abba*, ce qui fit grand plaisir à notre capitaine. Alors le raja Colambu, levant les mains vers le ciel, lui dit qu'il aurait bien désiré de lui donner quelques preuves de son amitié. On s'enquit de lui pourquoi il avait si peu de vivres dans son île. « C'est, répondit-il, parce que je ne fais pas ma résidence dans cette île; je n'y viens que pour la chasse ou pour y avoir des entretiens avec mon frère; je demeure avec ma famille dans une autre île. »

» Le capitaine assura le roi que, s'il avait des ennemis, il se joindrait volontiers à lui avec ses vaisseaux et ses guerriers pour les combattre. Le roi repartit qu'il était en guerre avec les habitants de deux îles, mais que ce n'était pas le temps convenable pour les attaquer, et remercia le capitaine. L'après-midi, la croix fut plantée sur le sommet d'une montagne; la fête finit par une décharge de notre mousqueterie; le roi et le capitaine général s'embrassèrent, et nous retournâmes sur nos vaisseaux, en traversant des champs cultivés. Le capitaine avait demandé quel était dans les environs le port où il pourrait le plus facilement ravitailler ses vaisseaux, et trafiquer avec ses marchandises. On lui répondit qu'il y en avait trois : Leyte, Zebu et Calagnan (ou Caragua dans l'île de Mindanao); mais que celui de Zebu était le meilleur. On lui offrit des pilotes pour l'y conduire, et le capitaine fixa notre départ au lendemain, proposant au roi des otages pour répondre des pilotes jusqu'à ce qu'il les eût renvoyés. Les rois y consentirent.

» Le 1er avril, dans la matinée, nous allions lever l'ancre, lorsque le roi Colambu nous fit dire qu'il nous servirait lui-même de pilote, si nous voulions attendre qu'il eût fini sa récolte de riz et d'autres productions de la terre, priant en même temps le capitaine de lui envoyer du monde pour accélérer ce travail. Le capitaine satisfit au désir du roi; mais les deux princes avaient tant mangé et tant bu la veille, que, soit qu'ils fussent incommodés, ou seulement fatigués des suites de l'ivresse, ils furent hors d'état de donner aucun ordre, et nos gens restèrent à ne rien faire. Les deux jours suivants on travailla vivement, et la besogne fut achevée.

» Nous passâmes sept jours à Massana. Les insulaires ont le corps peint, et vont tout nus, se couvrant seulement les parties naturelles d'un morceau de toile. Les femmes portent un jupon d'écorce d'arbre qui leur descend de la

ceinture aux talons. Leurs cheveux noirs leur tombent quelquefois jusque sur les pieds. Leurs oreilles sont percées et ornées de bagues et de pendants d'or. Ces insulaires sont grands buveurs et mâchent continuellement un fruit appelé *areca*, qui ressemble à une poire ; ils le coupent par quartiers et l envelop-pent dans les feuilles de l'arbre appelé *betré*, qui ressemblent à celles du mûrier, et ils y mêlent un peu de chaux. Après qu'ils l'ont bien mâché ils le crachent, et leur bouche devient toute rouge. Ils prétendent que ce fruit leur rafraîchit le cœur ; on assure même qu'ils mourraient s'ils voulaient s'en abstenir.

Zebu. Ses habitants. Baptême du roi. Idoles. Singulières cérémonies. Bénédiction du cochon.

» Le dimanche 7 avril, nous entrâmes dans le port de Zebu. Nous passâmes près de plusieurs villages, où nous vîmes des maisons construites sur les arbres. Quand nous fûmes près de la ville, le capitaine fit arborer tous les pavillons et amener toutes les voiles, et l'on fit une décharge générale de l'artillerie, ce qui causa une grande alarme parmi les insulaires. Le capitaine envoya aussitôt l'interprète et un Castillan à terre pour rassurer le roi, en lui disant que c'était notre usage de faire ainsi ce grand bruit comme un salut et un signe de paix et d'amitié, pour honorer en même temps le roi et l'île. Ces explications tranquillisèrent les esprits.

» Le roi était environné d'un peuple immense ; il demanda le motif de notre arrivée dans son île. L'interprète répondit que le commandant des vaisseaux était au service du plus grand roi de la terre, et allait aux Moluques ; mais que, le roi de Massana, où sa flotte avait touché, lui ayant parlé avec de grands éloges du roi de Zebu, il était venu lui rendre visite, et en même temps prendre des rafraîchissements en échange de marchandises

» Le roi repartit que le capitaine était le bien-venu, mais que tous les vaisseaux qui entraient dans son port pour y trafiquer devaient commencer par payer un droit, ajoutant que quatre jours auparavant ce droit avait été acquitté par une jonque de Siam, qui avait chargé des esclaves et de l'or, et il appela un marchand maure arrivé de Siam pour le même objet, afin qu'il confirmât la vérité de ce discours.

» L'interprète répliqua que le capitaine, étant le serviteur d'un si grand roi, ne paierait de droit à aucun roi de la terre ; que, si le roi de Zebu voulait la paix, il avait apporté la paix, mais que, s'il voulait la guerre, il lui ferait la guerre. Le marchand de Siam, s'approchant alors du roi, lui dit en son langage : « *Cata raja chita,* c'est-à-dire : Seigneur, prenez garde à vous. Ces gens-là (il nous croyait Portugais) sont ceux qui ont conquis Calicut, Malacca, et



18

L. Massard del.

Choubard sc.

Détroit de Magellan.

Voy. Autour du Monde T. IV 25.

toutes les Indes. » L'interprète, qui avait compris le discours du marchand, ajouta que son roi était encore beaucoup plus puissant, tant par ses armées de terre que par ses escadres, que le roi de Portugal dont le Siamois venait de parler; que c'était le roi d'Espagne et l'empereur de tout le monde chrétien, et que, s'il eût préféré l'avoir plutôt pour ennemi que pour ami, il aurait envoyé un nombre assez grand de soldats et de vaisseaux pour détruire l'île entière. Le roi, fort embarrassé, dit qu'il se concerterait avec les siens, et donnerait sa réponse le lendemain. En attendant, il fit apporter aux députés du capitaine général un déjeuner de plusieurs mets, tous composés de viande, dans des vases de porcelaine.

» Nos députés ayant raconté ce qui leur était arrivé, le roi de Massana, qui après le roi de Zébu était le plus puissant de ces îles, descendit à terre pour annoncer les bonnes dispositions de notre capitaine général envers le roi de Zebu.

» Le lendemain, l'écrivain de notre vaisseau et l'interprète allèrent à Zebu. Le roi vint au devant d'eux, accompagné de ses officiers, et après avoir fait asseoir nos deux députés devant lui, il leur dit que, convaincu par ce qu'il venait d'entendre, non seulement il ne prétendait aucun droit, mais que, si on l'exigeait, il était prêt à se rendre lui-même tributaire du roi de Castille. On lui répondit que l'on ne demandait autre chose que le privilége d'avoir le commerce exclusif de son île. Le roi y consentit, et chargea les députés d'assurer le capitaine général que, s'il voulait être véritablement son ami, il devait se tirer du sang de son bras droit et le lui envoyer, et qu'il en ferait autant de son côté; ce qui serait de part et d'autre le signe d'une amitié loyale et inébranlable. L'interprète l'assura que la chose se ferait comme il le désirait. Alors le roi lui dit que tous les capitaines ses amis qui entraient dans son port lui faisaient des présents, et qu'ils en recevaient d'autres en retour; qu'il laissait au capitaine le choix de donner le premier ces présents ou de les recevoir. L'interprète répondit que, puisqu'il paraissait mettre tant d'importance à cet usage, il n'avait qu'à commencer; à quoi le roi consentit.

» Le mardi matin, le roi de Massana vint à bord de notre vaisseau avec le marchand maure, et après avoir salué le capitaine de la part du roi de Zebu, il lui annonça que ce prince était occupé à rassembler tous les vivres qu'il pouvait trouver pour lui en faire présent, et que dans l'après-midi il lui enverrait son neveu avec quelques uns de ses ministres pour établir la paix. Le capitaine les remercia, et il leur fit en même temps voir un homme armé de pied en cap, en leur disant que, dans le cas qu'il fallût combattre, nous nous armerions tous de la même manière. Le Maure fut saisi de peur en voyant un homme armé de cette manière; mais le capitaine le tranquillisa, en l'assurant

que nos armes étaient aussi avantageuses à nos amis que fatales à nos adversaires; que nous étions en état de dissiper tous les ennemis de notre roi et de notre foi, avec autant de facilité que nous en avions à nous essuyer la sueur du front avec un mouchoir. Le capitaine prit ce ton fier et menaçant pour que le Maure allât en rendre compte au roi.

» Effectivement, après dîner nous vîmes venir à bord le neveu du roi, qui était son héritier présomptif, le roi de Massana, le Maure, le gouverneur ou ministre, et le prévôt major, avec huit chefs de l'île, chargés de conclure un traité de paix et d'alliance avec nous. Le capitaine les reçut avec beaucoup de dignité; il s'assit dans un fauteuil de velours rouge, donnant des chaises de la même étoffe au roi de Massana et au prince; les chefs s'assirent sur des chaises de cuir, les autres sur des nattes.

» Le capitaine s'informa si c'était leur coutume de faire les traités en public, et si le prince héréditaire de Zebu et le roi de Massana avaient les pouvoirs nécessaires pour conclure un traité d'alliance avec lui. On répondit qu'ils y étaient autorisés et qu'on pouvait en parler en public. Le capitaine leur fit sentir alors tous les avantages de cette alliance, pria Dieu de la confirmer dans le ciel, et ajouta plusieurs autres choses qui leur inspirèrent de l'amour et du respect pour notre religion.

» Il demanda si le roi avait des enfants mâles. On lui répondit qu'il n'avait que des filles, dont l'aînée avait épousé son neveu, qui, par cette raison, était regardé comme prince héréditaire. En parlant de l'ordre de succession parmi eux, nous apprîmes que, lorsque les pères sont parvenus à un certain âge, l'on n'a plus de considération pour eux, et que le commandement passe alors aux fils. Ce discours scandalisa le capitaine, qui condamna cet usage, attendu que Dieu, qui a créé le ciel et la terre, s'écria-t-il, a expressément ordonné aux enfants d'honorer leurs père et mère, et menacé de châtier du feu éternel ceux qui transgressent ce commandement; et pour leur faire mieux sentir la force de ce précepte divin, il leur dit que nous étions également soumis aux mêmes lois divines, parce que nous sommes tous également descendus d'Adam et d'Ève. Il ajouta d'autres passages de l'Histoire Sainte, qui firent grand plaisir à ces insulaires, et excitèrent en eux le désir d'être instruits des principes de notre religion; de sorte qu'ils prièrent le capitaine de leur laisser, à son départ, un ou deux hommes capables de les enseigner, et qui seraient fort honorés parmi eux. Mais le capitaine leur fit entendre que la chose la plus essentielle pour eux était de se faire baptiser, ce qui pouvait s'effectuer avant son départ; qu'il ne pouvait maintenant laisser parmi eux aucune personne de son équipage; mais qu'il reviendrait un jour leur conduire plusieurs prêtres et moines pour les instruire sur tout ce qui regarde notre sainte reli-

gion. Ils témoignèrent leur joie à ce discours, et ajoutèrent qu'ils seraient bien contents de recevoir le baptême; cependant qu'ils voulaient consulter leur roi sur ce sujet. Le capitaine leur dit alors qu'ils ne devaient pas se faire baptiser soit par la crainte que nous pouvions leur inspirer, soit par l'espoir d'en tirer des avantages temporels, parce que son intention n'était pas d'inquiéter personne parmi eux pour avoir préféré de conserver la foi de ses pères; il ne dissimula pas toutefois que ceux qui se feraient chrétiens seraient les mieux traités. Tous s'écrièrent que ce n'était ni par crainte, ni par complaisance pour nous, qu'ils allaient embrasser notre religion, mais qu'ils s'y déterminaient par un mouvement de leur propre volonté.

» Le capitaine leur promit de leur laisser des armes et une armure complète, d'après l'ordre qu'il en avait reçu de son souverain; mais il les avertit en même temps qu'il fallait baptiser aussi leurs femmes, sans quoi ils devaient se séparer d'elles et ne pas les connaître, s'ils ne voulaient pas tomber en péché. Ayant su qu'ils prétendaient avoir de fréquentes apparitions du diable qui leur faisaient grand'peur, il les assura que, s'ils devenaient chrétiens, le diable n'oserait plus se montrer à eux qu'au moment de la mort. Ces insulaires, émus et persuadés de tout ce qu'ils venaient d'entendre, répondirent qu'ils avaient pleine confiance en lui; sur quoi le capitaine pleura d'attendrissement, et les embrassa tous.

» Il prit alors entre ses mains celle du prince de Zebu et celle du roi de Massana, et dit que, par la foi qu'il avait en Dieu, par la fidélité qu'il devait au roi d'Espagne son seigneur, et par l'habit même qu'il portait, il établissait et promettait une paix perpétuelle entre le roi d'Espagne et le roi de Zebu. Les deux ambassadeurs firent la même promesse.

» Après cette cérémonie on servit à déjeuner; ensuite les Indiens présentèrent au capitaine, de la part du roi de Zebu, de grands paniers pleins de riz, des cochons, des chèvres et des poules, en faisant leurs excuses de ce que le présent qu'ils offraient n'était pas plus digne d'un si grand personnage.

» De son côté, le capitaine général donna au prince un drap blanc de toile très fine, un bonnet rouge, quelques filières de verroterie et une tasse de verre dorée, le verre étant très recherché parmi ces peuples. Il ne fit aucun présent au roi de Massana, parce qu'il venait de lui donner une veste de toile de Cambaie et quelques autres choses. Les personnes qui accompagnaient l'ambassadeur reçurent aussi des dons du capitaine.

» Après que les insulaires furent partis, je fus envoyé à terre avec une autre personne par le capitaine, pour porter au roi les présents qui lui étaient destinés : ils consistaient en une veste de soie jaune et violette, faite à la turque, un bonnet rouge et quelques filières de verroterie, le tout dans un plat

d'argent, et de plus deux tasses de verre dorées que nous portions à la main.

» En arrivant dans la ville, nous trouvâmes le roi dans son palais, assis à terre sur une natte de palmier, au milieu d'une foule nombreuse. Il était tout nu, n'ayant qu'une pièce de toile de coton qui couvrait ses parties naturelles, un voile brodé à l'aiguille autour de la tête, un collier de grand prix au cou, et aux oreilles deux grands cercles d'or enrichis de pierres précieuses. Il était de petite taille, replet, avait le corps peint de différentes manières, par le moyen du feu; il mangeait des œufs de tortue, contenus dans deux vases de porcelaine; devant lui étaient quatre cruches pleines de vin de palmier, et couvertes d'herbes odoriférantes. Il buvait au moyen d'un roseau.

» Après que nous lui eûmes rendu notre salut, l'interprète lui dit que le capitaine son maître le remerciait du présent qu'il avait reçu, et lui envoyait en retour quelques objets, non comme une récompense, mais comme une marque de l'amitié sincère qu'il venait de contracter avec lui. Alors nous le vêtîmes de la veste, nous lui mîmes le bonnet sur la tête, et nous étalâmes devant lui les autres présents. Avant de lui offrir les tasses de verre, je les baisai et je les élevai au dessus de ma tête. Le roi en fit de même en les recevant. Ensuite, il nous fit manger des œufs de tortue, et boire de son vin avec les tuyaux dont il se servait. Pendant que nous mangions, ses députés qui étaient venus sur le vaisseau lui rapportèrent tout ce que le capitaine avait dit touchant la paix, et ses exhortations pour embrasser le christianisme.

» Le roi voulait aussi nous donner à souper; mais nous nous excusâmes, et prîmes congé de lui. Le prince son gendre nous conduisit dans sa propre maison, où nous trouvâmes quatre jeunes filles qui faisaient de la musique à leur manière. L'une battait un tambour pareil aux nôtres, mais posé à terre; l'autre avait auprès d'elle deux timbales, et dans chaque main une espèce de petite massue, garnie à l'extrémité de toile de palmier, dont elle frappait tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre; la troisième battait de même une grande timbale; la quatrième jouait de deux petites cymbales, qui rendaient un son fort doux. Elles se tenaient toutes si bien en mesure, qu'on devait leur supposer une grande intelligence de la musique. Ces cymbales, qui sont de cuivre, se fabriquent dans la pays de Sign Magno (la Chine), et leur tiennent lieu de cloches : on les apelle *ogon*. Ces insulaires ont aussi une espèce de violon dont les cordes sont de cuivre, et une musette qu'ils nomment *sabin*.

» Ces jeunes filles étaient fort jolies, et presque aussi blanches que nos Européennes, et, quoiqu'elles fussent déjà formées, elles n'en étaient pas moins nues. Quelques unes avaient cependant un morceau de toile d'écorce d'arbre qui leur descendait depuis la ceinture jusqu'aux genoux. Le bout de leurs oreilles était percé d'un trou fort grand, qu'un cercle de bois maintenait ou-

vert, et élargissait toujours davantage. Elles avaient les cheveux noirs et longs, et la tête ceinte d'un petit voile. Elles ne portent jamais ni souliers ni aucune autre chaussure. Nous fîmes la collation chez le prince, puis nous retournâmes à nos vaisseaux.

» Un de nos gens étant mort pendant la nuit, je retournai le 10 au matin chez le roi, avec l'interprète, pour lui demander la permission d'enterrer le corps, et le prier de nous indiquer un lieu pour la sépulture. Le roi était entouré d'un cortége nombreux; il nous répondit que le capitaine pouvait disposer de lui et de tous ses sujets, et, à plus forte raison, de sa terre. J'ajoutai que pour enterrer le défunt nous devions consacrer l'endroit de la sépulture, et y planter une croix. Le roi y donna son consentement, et dit qu'il adorerait, comme nous, la croix.

» On consacra le mieux qu'il fut possible un espace même de la ville destiné à servir de sépulture aux chrétiens, selon les rites de l'Église, afin d'inspirer aux insulaires une bonne opinion de nous. Dès le même jour deux hommes y furent enterrés.

» Ayant débarqué, ce jour-là, beaucoup de marchandises, elles furent déposées dans une maison que le roi prit sous sa protection, ainsi que quatre hommes que le capitaine y laissa pour trafiquer en gros. Ce peuple a des poids et des mesures; ses balances sont faites d'un bâton soutenu au milieu par une corde. A l'extrémité du bâton est suspendu, par trois petites cordes, le bassin de la balance; à l'autre, se trouve un plomb dont la pesanteur équivaut à celle du bassin. On attache au dessous de ce plomb des poids qui représentent des livres, des demi-livres, et en quantité suffisante pour peser ce qui est mis dans le bassin. Ils ont aussi leurs mesures de longueur et de capacité.

» Ces insulaires sont adonnés au plaisir et à l'oisiveté. Leurs maisons sont construites en poutres, en planches et en roseaux; elles ont des chambres comme les nôtres, et sont élevées sur des pilotis. L'espace vide au dessous sert d'étable et de poulailler. C'est là qu'ils tiennent leurs cochons, leurs chèvres et leurs poules.

» Le 12 nous ouvrîmes notre magasin. Les insulaires admirèrent avec étonnement toutes nos marchandises. Ils échangeaient de l'or pour les gros objets en fer et en cuivre; les bijoux et les autres petits objets se troquaient contre du riz, des cochons, des chèvres et autres comestibles. On nous donnait dix pièces d'or, chacune de la valeur d'un ducat et demi, pour quatorze livres de fer. Le capitaine général défendit de montrer trop d'empressement pour l'or: sans cette injonction, chaque matelot aurait vendu tout ce qu'il possédait pour se procurer ce métal, ce qui aurait ruiné pour toujours notre commerce.

» Le roi ayant promis à notre capitaine d'embrasser la religion chrétienne, on avait fixé, pour cette cérémonie, le dimanche 14 avril. On dressa pour cet effet, dans la place que nous avions déjà consacrée, un échafaud garni de tapisseries et de branches de palmier. Nous allâmes à terre au nombre de quarante, outre deux hommes armés de pied en cap, qui précédaient la bannière royale. Au moment que nous descendîmes sur le rivage, les vaisseaux firent une décharge de toute l'artillerie, ce qui ne laissa pas d'épouvanter les insulaires. Le capitaine et le roi s'embrassèrent. Nous montâmes sur l'échafaud, où il y avait pour eux deux chaises de velours vert et bleu. Les chefs des insulaires s'assirent sur des coussins, et les autres sur des nattes.

» Le capitaine fit dire au roi que, parmi les autres avantages dont il jouirait en devenant chrétien, il aurait celui de vaincre plus facilement ses ennemis. Le roi répliqua que, même sans cette raison, il était content de se faire chrétien; mais qu'il aurait désiré de pouvoir se faire respecter de certains chefs de l'île, qui refusaient de lui être soumis, en disant qu'ils valaient autant que lui, et ne voulaient pas lui obéir. Le capitaine fit appeler ces chefs, et chargea les interprètes de leur dire que, s'ils n'obéissaient pas au roi comme à leur souverain, ils les ferait tous exterminer, et donnerait leurs biens au roi. A cette menace, tous les chefs promirent de reconnaître l'autorité du roi.

» Le capitaine assura le roi qu'il reviendrait dans ce pays avec des forces beaucoup plus considérables, et qu'il le rendrait le plus puissant monarque de toutes ces îles, récompense qu'il croyait lui être due, comme ayant le premier embrassé la religion chrétienne. Le roi leva les mains au ciel, remercia le capitaine, et le pria instamment de laisser chez lui des personnes pour l'instruire dans la religion chrétienne; ce que le capitaine promit de faire, mais à condition qu'on lui confierait deux fils des principaux de l'île pour les conduire en Espagne, où ils apprendraient la langue espagnole, afin de pouvoir, à leur retour, donner une idée de ce qu'ils y auraient vu. »

Le roi, dont le nom était raja Humabon, fut baptisé, avec le prince héréditaire, le roi de Massana, le marchand maure dont il a déjà été parlé, et plus de cinq cents insulaires. Le roi fut nommé Charles; le prince, Ferdinand; le roi de Massana, Jean, et le marchand maure, Christophe. Les autres reçurent différents noms. On célébra ensuite la messe, puis l'on alla dîner à bord, à l'exception du roi, qui s'excusa d'y venir. Après dîner, l'on baptisa la reine, l'épouse du prince, celle du roi de Massana, et plus de quatre cents autres femmes avec des enfants. La reine, jeune et belle personne, était vêtue d'une pièce de toile blanche et noire. Elle avait sur la tête

un grand chapeau fait de feuilles de palmier, en forme de parasol, surmonté d'une triple couronne, formée des mêmes feuilles, qui ressemblait à la tiare du pape, et sans laquelle elle ne sort jamais. Sa bouche et ses ongles étaient peints d'un rouge très vif.

Presque tous les habitants de Zebu et des îles voisines étaient convertis à la religion chrétienne; un seul village refusa de l'embrasser. Aussitôt l'esprit d'intolérance, malheureusement si commun chez les navigateurs et les conquérants du seizième siècle, se déploya dans toute sa fureur. Le village fut brûlé, et l'on éleva sur ses ruines une croix de bois, parce que les habitants étaient idolâtres. S'ils eussent été mahométans, ajoute Pigafetta, la croix eût été de pierre, pour marquer l'endurcissement de leur cœur.

Magellan descendait tous les jours à terre pour y entendre la messe, à laquelle accouraient aussi plusieurs nouveaux chrétiens. Il leur faisait une espèce de catéchisme, et leur expliquait les principaux points de la religion. Il fit prêter serment de fidélité au roi d'Espagne par le roi de Zebu, deux de ses frères, et les principaux chefs de l'île.

Quoique Magellan eût commandé aux nouveaux chrétiens de brûler les idoles, non seulement ils en gardaient encore, mais ils leur offraient même des sacrifices de viande. Le capitaine général en fut instruit et réprimanda les insulaires. Ils crurent s'excuser en disant qu'ils faisaient ces sacrifices pour un malade auquel ils espéraient que les idoles rendraient la santé. Ce malade était le frère du roi, qu'on regardait comme l'homme le plus sage et le plus vaillant de l'île. Il était si malade, que depuis quatre jours il ne parlait plus. Magellan leur répondit que, s'ils brûlaient sur-le-champ leurs idoles, et si le prince se faisait baptiser, il guérirait, ajoutant qu'il consentait à perdre la tête si ce qu'il disait ne s'accomplissait pas. Sur cette assurance, le prince consentit à recevoir le baptême. Dès lors il éprouva du soulagement, et graduellement recouvra la santé. Les temples furent abattus, et les idoles brûlées.

« Les idoles de ce pays, ajoute Pigafetta, sont de bois, creuses par derrière. Elles ont les bras et les jambes écartés, et les pieds tournés en haut. Leur face est large; il leur sort de la bouche quatre grosses dents semblables à des défenses de sanglier. Elles sont généralement peintes. Une des plus singulières cérémonies de ces insulaires est la bénédiction du cochon. On commence la cérémonie par battre des quatre grandes timbales; on apporte ensuite trois grands plats, deux chargés de poisson rôti, de gâteaux de riz et de millet cuit, enveloppés dans des feuilles. Sur le troisième sont des linceuls de toile de Cambaie, et deux bandes de toile de palmier. Deux vieilles femmes, dont chacune tient à la main une grande trompette de roseau, se pla-

cent sur un des linceuls que l'on a étendus à terre, saluent le soleil, et s'enveloppent des autres toiles. La première de ces deux vieilles se couvre la tête d'un mouchoir, et le lie sur son front de manière à y former deux cornes, et, prenant un autre mouchoir à la main, elle danse et sonne en même temps de la trompette, en invoquant de temps en temps le soleil. L'autre vieille prend une des bandes de toile de palmier, danse et sonne également de la trompette, et, se tournant vers le soleil, lui adresse quelques mots. La première saisit alors l'autre bande de toile de palmier, jette le mouchoir qu'elle tenait à la main, et toutes deux dansent long-temps autour du cochon lié et couché par terre. Cependant la première continue à parler d'une voix basse au soleil, et l'autre lui répond. On présente ensuite une tasse de vin à la première. Elle la prend, sans cesser de danser et de s'adresser au soleil, l'approche quatre ou cinq fois de sa bouche en feignant de vouloir boire; mais elle verse la liqueur sur le cœur du cochon, et rend la tasse. On lui donne une lance, qu'elle agite, toujours en dansant et parlant, et la dirige plusieurs fois contre le cœur du cochon, qu'elle perce à la fin d'outre en outre, d'un coup prompt et bien mesuré. Aussitôt qu'elle a retiré la lance de la blessure, on la ferme et on la panse avec des herbes salutaires. Durant toute cette cérémonie, brûle un flambeau, que la vieille, après avoir tué le cochon, prend et met dans sa bouche pour l'éteindre. L'autre vieille trempe dans le sang du cochon le bout de sa trompette, et en touche le front des assistants, en commençant par celui de son mari; mais elle ne vint pas à nous. Les deux vieilles se déshabillent, mangent ce qui se trouve sur les deux premiers plats, et invitent les femmes à prendre part au festin. On épile ensuite le cochon au feu. Jamais on ne mange de cet animal qu'il n'ait été purifié auparavant de cette manière. Les vieilles femmes seules peuvent accomplir cette cérémonie.

» J'ai aussi été témoin de cérémonies singulières qui s'observent à la mort de leurs chefs. Les femmes les plus considérables du pays, vêtues de longues robes blanches, se rendirent à la maison du mort, au milieu de laquelle le cadavre était placé dans une caisse. On tendit des cordes à l'entour pour former une espèce d'enceinte; on attacha à ces cordes des branches d'arbres, et au milieu de ces branches on suspendit des draps de coton en forme de pavillons. Les femmes, suivies chacune d'une domestique qui la rafraîchissait avec un éventail de feuille de palmier, s'assirent sous ces pavillons. D'autres femmes, l'air triste, étaient assises autour de la chambre. L'une d'elles coupa avec un couteau les cheveux du défunt. Une autre, qui avait été sa femme principale, s'étendit sur lui, et appliqua toutes les parties de son corps contre le sien. Tandis que la première coupait les cheveux, celle-ci pleurait; elle chantait quand la première s'arrêtait. Tout autour de la chambre étaient pla-

cés des vases de porcelaine remplis de feu, où l'on jetait, par intervalle, de la myrrhe, du storax et du benjoin, ce qui répandait une odeur fort agréable. Ces cérémonies continuent cinq à six jours, pendant lesquels le mort reste dans la maison. Je crois que l'on a soin de l'embaumer avec du camphre pour le préserver de la putréfaction. Enfin, on ferme la caisse avec des chevilles de bois, et on la porte au cimetière, qui est un endroit clos et couvert de planches.

» On nous assura que toutes les nuits un oiseau noir de la grosseur d'un corbeau venait à minuit se percher sur les maisons, et par ses cris faisait peur aux chiens, qui se mettaient tous à hurler, et ne cessaient qu'à l'aube du jour. Nous fûmes témoins de ce phénomène, dont on ne voulut jamais nous dire la cause. »

Mort de Magellan. Accueil fait aux Espagnols par le roi de Butuan. Bornéo. Audience du roi. Détails sur les Moluques.

La réception amicale que les Espagnols avaient éprouvée dans cet archipel promettait une issue heureuse à leur expédition. Il en fut autrement. Le courage bouillant de leur chef les précipita dans des difficultés qui lui furent surtout fatales. Près de l'île de Zebu se trouve l'île de Matan, avec un port du même nom. Le 26 avril, un des deux chefs de cette île, où Magellan avait déjà brûlé un village, lui envoya un de ses fils avec deux chèvres, en lui faisant dire que, s'il ne lui donnait pas tout ce qu'il lui avait promis, c'était la faute de l'autre chef, qui ne voulait pas reconnaître l'autorité du roi d'Espagne; enfin, il lui demandait du secours pour attaquer son ennemi. Magellan envoya dire à l'autre roi qu'il brûlerait ses villages, s'il ne payait pas le tribut. « Qu'il vienne, répondit le chef, je l'attends. » Magellan fait aussitôt armer trois canots, y embarque soixante hommes, et se met à leur tête, sans vouloir écouter aucune observation.

« Le 27, au point du jour, dit Pigafetta, nous sautâmes dans l'eau jusqu'aux cuisses, les chaloupes ne pouvant approcher de terre à cause des rochers et des bancs de sable. Nous étions quarante-neuf en tout, ayant laissé onze personnes pour garder nos embarcations. Nous fûmes obligés de marcher quelque temps dans l'eau, avant de pouvoir gagner la terre.

» Nous allâmes droit au village, où nous ne trouvâmes personne; mais à peine eûmes-nous mis le feu aux maisons, qu'un bataillon de cinq cents insulaires nous prit en flanc d'un côté. Tandis que nous nous défendions contre celui-là, il en parut un second d'un autre côté; enfin un troisième nous attaqua de front. Ils se précipitaient sur nous en jetant des cris horribles. Notre capitaine

fut obligé de diviser sa petite troupe en deux pelotons ; mais nous chargeâmes ces barbares avec tant de vigueur que nous pûmes nous réunir. Cependant ils combattaient avec un acharnement sans égal ; les blessures qu'ils recevaient ne faisaient que les rendre plus furieux. D'ailleurs, se fiant à la supériorité du nombre, ils nous jetaient des nuées de lances de roseaux, des pieux durcis au feu, des pierres, de la terre, de sorte qu'il nous était fort difficile de nous défendre. Une flèche empoisonnée vint percer la jambe du capitaine.

» On avait combattu la plus grande partie du jour ; la poudre manquait aux arquebusiers, et les flèches aux arbalétriers. Les Indiens nous serrèrent de plus près. S'étant aperçus que leurs coups ne nous faisaient aucun mal quand ils étaient portés à notre tête ou à notre corps, à cause de notre armure, mais que nos jambes étaient sans défense, ils ne dirigeaient plus leurs flèches, leurs lances et leurs pierres, que contre nos jambes, et en si grande quantité, que nous ne pûmes y résister. Les bombardes que nous avions sur nos chaloupes ne nous étaient d'aucune utilité, parce que les bas-fonds les empêchaient d'approcher de terre assez près pour nous secourir.

» Le capitaine, voyant notre situation critique, ordonna la retraite. Nous nous retirâmes donc sans cesser de combattre. Nous étions déjà à la distance d'un trait d'arbalète de nos canots, ayant de l'eau jusqu'aux genoux ; les insulaires nous poursuivaient toujours de près ; ils reprenaient leurs lances, et nous jetaient la même jusqu'à six fois. Comme ils connaissaient notre capitaine, c'était principalement vers lui qu'ils dirigeaient leurs coups ; deux fois ils firent tomber son casque. Cependant il ne céda pas, et nous combattions en petit nombre à ses côtés. Ce combat si inégal dura près d'une heure. Un insulaire réussit enfin à pousser le bout de sa lance dans le front du capitaine. Ce vaillant homme, irrité, le perça de la sienne, qu'il lui laissa dans le corps. Il voulut tirer son épée ; il ne put en venir à bout, parce qu'il avait reçu une grave blessure au bras droit. Les Indiens, qui s'en aperçurent, se précipitèrent sur lui ; l'un d'eux lui assena un si furieux coup de sabre sur la jambe gauche, qu'il le fit tomber sur le visage ; alors ils le tuèrent à coups de lances. C'est ainsi que périt notre guide, notre lumière, notre soutien.

» Lorsqu'il tomba, et qu'il se vit accablé par les ennemis, il se tourna plusieurs fois vers nous, pour voir si nous avions pu nous sauver. Comme il n'y avait aucun de nous qui ne fût blessé, et que nous nous trouvions tous hors d'état de le secourir ou de le venger, nous gagnâmes nos canots. C'est donc à notre capitaine que nous dûmes notre salut, parce qu'au moment où il périt, les insulaires se jetèrent en foule vers l'endroit où il était tombé.

» Cette malheureuse bataille se donna le 27 avril 1521, qui était un same-

di, jour que le capitaine avait choisi lui-même, parce qu'il l'avait en dévotion particulière. Huit de nos gens et quatre Indiens baptisés périrent avec lui, et peu d'entre nous retournèrent à nos vaisseaux sans être blessés. Ceux qui étaient restés dans les chaloupes voulurent nous protéger avec les bombardes, mais la grande distance où ils étaient fut cause qu'elles nous firent plus de mal qu'à nos ennemis, qui cependant perdirent quinze hommes. »

Magellan, quoique d'une taille extrêmement petite, savait prendre un grand ascendant sur les autres hommes; on a vu sa fermeté dans les périls de toute espèce qu'il surmonta par son audace. Il se comporta dans certaines circonstances avec une rigueur qui tient presque de la férocité; toutefois il faut convenir qu'il sut se concilier les esprits, puisque, dans une occasion critique, son propre équipage et une partie de ceux des autres vaisseaux se déclarèrent pour lui et soutinrent son autorité.

Le roi de Zebu, du consentement des Espagnols, envoya dire aux habitants de Matan que, s'ils voulaient rendre les corps des soldats tués, et particulièrement celui du capitaine général, on leur donnerait la quantité de marchandises qu'ils pourraient demander. Mais ils répondirent que rien ne pourrait les engager à se défaire du corps d'un homme tel que Magellan, et qu'ils voulaient le garder comme un monument de leur victoire sur les chrétiens. Le corps de ce vaillant homme resta donc au pouvoir de ces barbares, et fut privé des honneurs que les compagnons de ses travaux voulaient lui rendre.

« Mais, s'écrie Pigafetta, la gloire de Magellan lui survivra. Il était orné de toutes les vertus; il montra toujours une constance inébranlable au milieu de ses grandes adversités. En mer, il se condamnait lui-même à de plus grandes privations que le reste de l'équipage. Versé plus qu'aucun autre dans la connaissance des cartes nautiques, il possédait parfaitement l'art de la navigation, ainsi qu'il l'a prouvé en faisant le tour du monde, qu'aucun autre n'avait osé tenter avant lui. »

Le lendemain de la mort de Magellan, les équipages des navires élurent pour lui succéder Edouard Barbosa, Portugais et son neveu, et Jean Serrano, Espagnol. Mais ces nouveaux commandants n'exercèrent pas leurs fonctions bien long-temps. Le malheur semblait poursuivre l'escadre depuis qu'elle avait perdu celui qui l'avait le premier conduite dans ces régions lointaines. Le roi de Zebu, sous prétexte de resserrer l'alliance conclue avec les Espagnols, les invita le 1er mai à un festin, annonçant en même temps qu'il voulait leur remettre le présent dont il avait l'intention de faire hommage au roi de Castille. Barbosa fit appeler les capitaines pour leur dire qu'il allait se rendre à l'invitation du roi de Zebu. Serrano, qui craignait quelque perfidie,

tâcha de le dissuader de ce dessein, ajoutant que dans les conjonctures actuelles c'était une témérité de sortir des vaisseaux, et que le roi de Zebu pouvait fort bien envoyer son présent. Barbosa persista dans sa résolution, et piqua tellement par sa réponse l'amour-propre de Serrano, que celui-ci sauta le premier dans la chaloupe. Les Espagnols étaient au nombre de vingt-quatre, les mieux portants de l'équipage, ajoute Herrera. Il y en eut deux qui, soupçonnant les Indiens de mauvaise foi, revinrent à bord des vaisseaux. A peine les autres étaient-ils assis pour dîner, qu'ils furent tous égorgés, à l'exception de Serrano, qui s'était fait aimer des insulaires.

On attribua ce désastre aux insinuations de l'interprète, qui, maltraité par Barbosa, avait quitté la flotte et fait entrer le roi de Zebu dans ses projets de vengeance. Les Espagnols qui étaient sur les vaisseaux entendirent les cris plaintifs de leurs compagnons. Aussitôt ils levèrent l'ancre, s'approchèrent du rivage, et tirèrent plusieurs coups de bombarde sur les maisons. Ils virent alors Serrano que l'on conduisait nu et garrotté vers le bord de la mer. Il les pria de ne plus tirer, sans quoi les Indiens allaient le massacrer; puis il leur raconta la catastrophe de ses compagnons, ajoutant que l'interprète s'était joint aux insulaires. Il conjura les Espagnols restés à bord de le racheter avec des marchandises, parce qu'autrement les Indiens le tueraient. Mais Jean Carvallo, qui avait la principale autorité, et quelques autres, refusèrent de traiter de la rançon de Serrano, défendirent même aux canots d'approcher de terre, firent lever l'ancre et mirent à la voile. On vit ramener Serrano au village, et à peine y fut-il entré que l'on entendit de grands cris. On aperçut aussi les insulaires qui travaillaient à abattre les croix élevées sur leur terrain.

Les Espagnols allèrent mouiller à la pointe de l'île de Botol, éloignée de dix-huit lieues de Zebu; et, voyant leur nombre tellement diminué qu'ils ne suffisaient plus pour manœuvrer trois navires, ils brûlèrent *la Conception*, qui était le plus vieux. Carvallo commanda *la Trinité*, et Gonçale Gomez d'Espinosa, *la Victoire*. Comme ils avaient acquis à Zebu des lumières sur les Moluques, ils se mirent à la recherche de ces îles.

Ils abordèrent à Butuan, qui est une ville de Mindanao. Le roi vint au vaisseau, et, pour donner une preuve d'amitié et d'alliance, il se tira du sang de la main gauche, et s'en frotta la poitrine et le bout de la langue. Tous les Espagnols firent la même cérémonie. Quelques uns allèrent à terre et accompagnèrent le roi à sa maison, située sur une rivière qui était à deux lieues de distance du mouillage; ils y allèrent dans des pirogues que les principaux personnages de la suite du prince conduisaient à la rame. « En entrant dans la maison, à deux heures du matin, dit Pigafetta, on vint à notre rencontre avec des flambeaux faits de cannes et de feuilles de palmier roulées, et rem-

plies de la résine appelée *anime*. Pendant qu'on préparait le souper, le roi, avec deux chefs et deux femmes assez jolies, vidèrent un grand vase plein de vin de palmier, sans rien manger. Ils m'invitèrent à boire comme eux; mais je m'excusai en disant que j'avais déjà soupé, et je ne bus qu'un coup. En buvant, ils pratiquaient les mêmes cérémonies que le roi de Massana. On servit dans des jattes de porcelaine le souper, qui n'était composé que de riz et de poisson fort salé. Ils mangeaient le riz en guise de pain. Voici comment ils le font cuire : on met dans un grand pot de terre qui ressemble à nos marmites une grande feuille qui couvre entièrement le dedans du vase; ensuite on y jette l'eau et le riz, et on couvre le pot; on laisse bouillir le tout jusqu'à ce que le riz ait acquis la fermeté de notre pain, et on l'en tire par morceaux. C'est de cette manière qu'on cuit le riz dans toutes les îles de ces parages.

» Le souper fini, le roi fit apporter une natte de roseaux avec une autre faite de feuilles de palmier, et un oreiller de feuilles. C'était mon lit, où je couchai avec un des chefs. Le roi alla coucher ailleurs avec ses deux femmes.

» Le lendemain je fis une tournée dans l'île. J'entrai dans plusieurs cases habitées comme celles des autres îles; j'y vis beaucoup d'ustensiles et fort peu de vivres. Après le dîner, je réussis à faire comprendre au roi, par mes gestes, que je désirais de voir la reine. Il en parut ravi, et nous nous mîmes en chemin vers la cime d'une montagne où est sa demeure. Je lui fis une révérence, qu'elle me rendit. Elle était occupée à tresser des nattes de palmier pour un lit. Je m'assis auprès d'elle. Toute sa maison était garnie de vases de porcelaine, appendus aux parois, ainsi que quatre timbales de diverses grandeurs. Un grand nombre d'esclaves des deux sexes étaient au service de la reine. Je retournai déjeuner à la case du roi; ce prince fit apporter des cannes à sucre.

» Nous trouvâmes dans cette île des cochons, des chèvres, du riz, du gingembre, et tout ce que nous avions vu dans les autres; mais l'or y est la production la plus abondante. On m'indiqua des vallons en me faisant entendre, par des gestes, qu'il y avait dans ces lieux plus d'or que nous n'avions de cheveux sur la tête; mais que, faute de fer, l'exploitation de ce métal exigerait trop de travail.

» Ayant demandé à retourner au vaisseau, le roi et quelques uns des principaux de l'île voulurent m'y accompagner dans le même balangai. Pendant que nous descendions la rivière, je vis sur un monticule, à droite, trois hommes pendus à un arbre. Ayant demandé ce que cela signifiait, on me répondit que c'étaient des malfaiteurs. »

Les Espagnols firent route ensuite à l'ouest-sud-ouest, et abordèrent à Cagayan, île presque déserte. Le petit nombre des habitants étaient des Maures

exilés de Bourné (Bornéo). « Ils vont nus, ajoute Pigafetta, comme ceux des autres îles, et sont armés de sarbacanes et de carquois pleins de flèches qu'ils empoisonnent avec des herbes; ils ont aussi des poignards avec des manches garnis d'or et de pierres précieuses, des lances, des massues et des petites cuirasses faites de peaux de buffle. Ils nous crurent des dieux ou des saints. Il y a dans cette île de grands arbres, mais peu de vivres.

» En suivant la même direction, nous arrivâmes à une grande île bien pourvue de toutes sortes de vivres, ce qui fut un grand bonheur pour nous, car nous étions si affamés et si mal approvisionnés que nous nous vîmes plusieurs fois sur le point d'abandonner nos vaisseaux et de nous établir sur quelque terre pour y terminer nos jours. Cette île se nomme Palaoan (Palaouan ou Paragoa). Les insulaires font cuire le riz sous le feu, dans des cannes ou des vases de bois; de cette manière il se conserve plus long-temps que celui qu'on fait cuire dans des marmites. Du même riz on tire, au moyen d'une espèce d'alambic, un vin meilleur et plus fort que le vin de palmier. En un mot, cette île fut pour nous une terre promise. »

On fit alliance avec le roi, en observant, de même que dans les autres îles, la cérémonie de se tirer du sang et de s'en frotter. « Les habitants de Palaoan, selon le récit de Pigafetta, vont nus comme tous ces peuples; mais ils aiment à s'orner de bagues, de chaînettes de laiton et de grelots. Ce qui leur plaît néanmoins le plus est le fil d'archal, auquel ils attachent leurs hameçons. Presque tous cultivent leurs propres champs. Ils ont des sarbacanes, et de grosses flèches de bois, longues de plus d'une palme, et garnies d'un harpon; quelques unes ont la pointe d'une arête de poisson, et d'autres de roseau empoisonné avec une certaine herbe. Ces flèches sont garnies, par le haut, non de plumes, mais d'un bois fort mou et fort léger. Au bout des sarbacanes ils attachent un fer, et quand ils n'ont plus de flèches, ils se servent de la sarbacane en forme de lance.

» Ils ont aussi d'assez grands coqs domestiques, qu'ils ne mangent pas, par une espèce de superstition ; mais ils les entretiennent pour les faire combattre entre eux. A cette occasion l'on fait des gageures, et l'on propose des prix pour les propriétaires des coqs vainqueurs. »

On navigua ensuite au sud-ouest; on reconnut une grande île (Bornéo) dont on suivit la côte pendant cinquante lieues avant de trouver un mouillage. Le lendemain, 9 juillet, le roi envoya aux vaisseaux une assez belle pirogue remplie de provisions. Six jours après, trois autres pirogues apportèrent encore des provisions et des mets préparés. Ceux qui montaient ces embarcations témoignèrent aux Espagnols une grande satisfaction de les voir arriver dans leur île pour faire du bois et de l'eau, et les assurèrent qu'ils pouvaient

y trafiquer autant qu'il leur plairait. Un accueil si obligeant engagea les Espagnols à se rendre auprès du roi, au nombre de sept, et à lui porter des présents. Gomez d'Espinosa, capitaine de *la Victoire*, était à leur tête. Ils s'embarquèrent dans une des trois pirogues.

« Étant arrivés à la ville (Bornéo), nous fûmes obligés, dit Pigafetta, de rester dans la pirogue pour attendre l'arrivée de deux éléphants couverts de soie. Nous montâmes sur les éléphants, et nous nous mîmes en marche, précédés de douze hommes portant chacun une partie de nos présents dans un vase de porcelaine couvert de soie. Arrivés à la maison du gouverneur, nous y passâmes la nuit sur des matelas de coton doublés de soie, dans des draps de toiles de coton de Cambaie.

» A midi nous allâmes au palais du roi, dans le même équipage que la veille. Toutes les rues par où nous passions étaient bordées d'une haie de soldats armés de lances, d'épées et de massues. Nous mîmes pied à terre dans la cour du palais; nous montâmes par un escalier, accompagnés du gouverneur et de plusieurs officiers, puis nous entrâmes dans un grand salon rempli de courtisans. Nous nous assîmes sur des tapis, et les présents furent placés devant nous. A l'extrémité de ce salon, il y avait une salle un peu moins grande, tapissée en soie. L'on haussa deux rideaux de brocart qui laissèrent voir deux fenêtres par lesquelles l'appartement se trouva éclairé. Il s'y trouvait trois cents hommes de la garde du roi, armés de poignards, dont la pointe était appuyée sur leur cuisse. Une porte au fond de cette salle était fermée aussi d'un rideau de brocart : il fut haussé, et nous aperçûmes le roi assis devant une table avec un petit enfant, et mâchant du bétel. Derrière lui il n'y avait que des femmes.

» Un des courtisans nous dit alors : « Vous ne pouvez parler au roi, mais si vous désirez lui faire savoir quelque chose, vous pouvez vous adresser à moi; je le dirai à un courtisan supérieur, celui-ci le dira au frère du gouverneur, qui est dans cette salle, et qui, au moyen d'une sarbacane placée dans un trou de la muraille, exposera vos demandes à un des principaux officiers qui sont auprès du roi, et ce dernier les transmettra au monarque. » Il nous avertit de faire trois révérences au roi, en élevant nos mains jointes au dessus de nos têtes et en levant alternativement les pieds. Nous étant conformés à ce cérémonial, nous fîmes savoir au roi que nous appartenions au roi d'Espagne, qui désirait vivre en paix avec lui, et ne demandait, pour ses sujets, que la permission de trafiquer dans son île.

» Le roi nous fit répondre qu'il était charmé que le roi d'Espagne fût son ami, et que nous pouvions nous pourvoir, dans ses états, d'eau et de bois, enfin y trafiquer à notre volonté. Nous lui offrîmes alors les présents que nous

avions apportés : c'étaient un habit à la turque de velours vert, une chaise de velours violet, cinq brasses de drap rouge, un bonnet, une tasse de verre avec son couvercle, une écritoire dorée, et trois cahiers de papier. A chaque chose qu'il recevait, il faisait un petit mouvement de tête. On donna à chacun de nous de la brocatelle et des draps d'or et de soie, qu'on nous mettait sur l'épaule, ensuite on l'ôtait pour nous le remettre plus tard. On nous servit un déjeuner de clous de girofle et de cannelle, après quoi on laissa tomber tous les rideaux et l'on ferma les fenêtres.

» Tous ceux qui étaient dans le palais du roi avaient autour de la ceinture du drap d'or pour couvrir les parties naturelles, des poignards avec des manches d'or garnis de pierreries, et plusieurs bagues aux doigts.

» Nous remontâmes sur nos éléphants pour retourner à la maison du gouverneur. Sept hommes nous précédaient portant les présents du roi, qu'on posa sur notre épaule gauche, quand nous fûmes arrivés. Nous donnâmes deux couteaux pour récompense à chacun des sept hommes. »

On apporta aux Espagnols, de la part du roi, un souper copieux; ils dormirent veillés par deux insulaires; le lendemain ils retournèrent à bord.

« La ville est bâtie dans la mer même, excepté la maison du roi et de quelques uns des principaux chefs. Elle contient vingt-cinq mille feux. Les maisons sont construites en bois, et portées sur de grosses poutres pour les garantir de l'inondation; lorsque la marée monte, les femmes qui vendent les denrées comestibles traversent la ville dans des barques. Devant la maison du roi s'élève une grande muraille bâtie de grosses briques, avec des barbacanes comme une forteresse, et munie de cinquante-six bombardes de bronze, et six de fer. On en tira plusieurs coups, dit Pigafetta, pendant les deux jours que nous passâmes dans la ville.

» Le roi, qui est maure, se nomme raja Siripada. Il est fort replet et peut avoir environ quarante ans. Il n'est servi que par des femmes, qui sont les filles des principaux habitants de l'île. Personne ne peut lui parler que par le moyen d'une sarbacane, comme nous avons été obligés de le faire. Il a dix secrétaires occupés à écrire ce qui le concerne sur des écorces d'arbre très minces, qu'on nomme *chirisoles*. Il ne sort jamais de son palais que pour aller à la chasse. »

Gomez d'Espinosa, après avoir raconté à Carvallo tout ce qu'il avait vu, lui conseilla de s'éloigner jusqu'à ce qu'ils eussent une connaissance plus particulière de ce peuple. Le commandant suivit cet avis. Cependant l'on eut besoin de goudron, et l'on envoya cinq hommes dans un canot pour acheter de la cire, afin d'en faire une préparation qui pût suppléer au goudron. Trois jours se passèrent sans que les Espagnols vissent revenir ces hommes. Les



Iles Moluques.

Voy. Autour du Monde. T. IV. 41.

soupçons qu'ils concevaient s'augmentèrent quand, le 29 juillet, ils aperçurent près d'eux plusieurs grandes jonques, et cent cinquante *tungoulis* ou petites barques qui s'avançaient vers eux en trois divisions. Aussitôt ils mirent à la voile avec tant de précipitation qu'ils abandonnèrent une ancre. Ils commencèrent par attaquer les jonques, et en prirent une dans laquelle était le fils du roi de l'île de Luçon, qui venait d'une expédition contre une petite île au sud de Bornéo.

Carvallo rendit la liberté à ce chef moyennant une forte somme d'or; particularité dont il n'instruisit pas ses compagnons; il se contenta de leur dire que le prisonnier avait promis de renvoyer les Castillans. Mais il n'en revint que deux; les trois autres, parmi lesquels était le fils de Carvallo, furen retenus à terre. Les Espagnols, de leur côté, gardèrent à bord seize insulaires et trois femmes, pour les conduire en Europe.

« On dit, continue Pigafetta, que le roi de Burné a deux perles grosses comme des œufs de poule, et si parfaitement rondes, qu'étant posées sur une table bien unie, elles ne peuvent jamais rester en repos. Quand nous lui apportâmes nos présents, je lui fis connaître par mes gestes que je désirais beaucoup de les voir. Il promit de nous les montrer; mais nous ne les avons jamais vues. Quelques uns des chefs me dirent qu'ils les connaissaient. »

Comme les Espagnols avaient reconnu que Jean Carvallo n'avait pas la capacité nécessaire pour commander l'expédition, on le remit dans son emploi de pilote-major. Gomez d'Espinosa fut nommé capitaine de *la Trinité*, et Sébastien del Cano, capitaine de *la Victoire;* puis l'on continua de chercher les Moluques.

Ils passèrent devant un grand nombre d'îles en continuant à suivre la direction du sud-ouest, et, le 6 novembre, ils en reconnurent quatre assez hautes à quatorze lieues dans l'est. Le pilote qu'ils avaient pris à Siragan leur dit que c'étaient les Moluques. « Nous rendîmes alors grâce à Dieu, ajoute Pigafetta, et en réjouissance nous fîmes une décharge de toute notre artillerie. On ne sera pas étonné de la grande joie que nous éprouvâmes à la vue de ces îles, quand on considérera qu'il y avait vingt-sept mois moins deux jours que nous courions les mers, et que nous avions visité une infinité d'îles, toujours en cherchant les Moluques.

» Les Portugais ont débité que les îles Moluques sont placées au milieu d'une mer impraticable à cause des bas-fonds qu'on rencontre partout, et de l'atmosphère nébuleuse et couverte de brouillards; cependant nous avons trouvé le contraire, et jamais nous n'eûmes moins de cent brasses d'eau jusqu'aux Moluques mêmes.

» Le vendredi, 8 du mois de novembre, trois heures avant le coucher du

soleil, nous entrâmes dans le port de l'île de Tadore (Tidor). Nous allâmes mouiller près de la terre par vingt brasses d'eau, et tirâmes toute notre artillerie.

» Le lendemain le roi vint dans une pirogue, et fit le tour de nos vaisseaux. Nous allâmes à sa rencontre avec nos canots, pour lui témoigner notre reconnaissance. Il nous fit entrer dans sa pirogue, où nous nous plaçâmes auprès de lui. Il était assis sous un parasol de soie qui le couvrait entièrement. Devant lui se tenaient un de ses fils, qui portait le sceptre royal; deux hommes avec des vases d'or pleins d'eau pour lui laver les mains, et deux autres avec des coffrets dorés remplis de bétel. Il nous complimenta sur notre arrivée, en nous disant que depuis long-temps il avait rêvé que des navires devaient venir des pays lointains aux Moluques, et que, pour s'assurer si ce songe était véritable, il avait examiné la lune, dans laquelle il avait remarqué que ces vaisseaux arrivaient effectivement, et que c'était nous qu'il attendait.

» Il monta ensuite sur la capitane, et nous lui baisâmes tous la main. On le conduisit au gaillard d'arrière et dans la chambre, où, pour ne pas être obligé de se baisser, il voulut entrer par le capot. Nous le fîmes asseoir sur une chaise de velours rouge, et lui endossâmes une veste à la turque, de velours jaune, et, pour lui témoigner mieux notre respect, nous nous assîmes sur le plancher vis-à-vis de lui.

» Lorsqu'il eut appris qui nous étions, et le but de notre voyage, il nous dit que lui et tous ses peuples seraient très contents d'être les amis et les vassaux du roi d'Espagne; qu'il nous recevait dans son île comme ses propres enfants; que nous pouvions descendre à terre et y demeurer comme dans nos maisons, et que, pour l'amour du roi notre souverain, il voulait que dorénavant son île portât le nom de Castille.

» Nous lui fîmes alors présent de la chaise sur laquelle il était assis, et de l'habit que nous lui avions endossé. Nous lui donnâmes aussi une pièce de drap fin, quatre brasses d'écarlate, une veste de brocart, des coupons de damas jaune, et d'autres étoffes de l'Inde tissues en or et en soie, une pièce de toile de Cambaie très blanche, deux bonnets, six filières de verroterie, douze couteaux, trois grands miroirs, six ciseaux, six peignes, quelques tasses de verre dorées, et d'autres objets. Nous offrîmes à son fils un coupon de brocart d'or et de soie, un grand miroir, un bonnet et deux couteaux. Chacun des neuf principaux personnages qui l'accompagnaient reçut un coupon de soie, un bonnet et deux couteaux. Nous fîmes aussi des dons à tous ceux qui se trouvaient à sa suite, tel qu'un bonnet, un couteau, etc., jusqu'à ce que le roi nous eut avertis de ne plus rien donner. Il dit qu'il était fâché de n'avoir rien à présenter au roi d'Espagne qui fût digne de lui; mais qu'il ne

pouvait offrir que sa personne. Il nous invita d'approcher, avec nos vaisseaux, des habitations, ajoutant que, si quelqu'un des siens osait pendant la nuit essayer de nous voler, nous n'avions qu'à le tuer à coups de fusil. Après cela, il partit fort satisfait de nous ; mais il ne voulut jamais incliner la tête, malgré toutes les révérences que nous fîmes. A son départ, nous le saluâmes d'une salve de toute notre artillerie.

» Ce roi est maure, âgé à peu près de quarante-cinq ans, assez bien fait et d'une belle physionomie. Il était vêtu d'une chemise très fine avec les manches brodées en or ; une draperie lui descendait de la ceinture jusqu'aux pieds, qui étaient nus. Un très beau voile de soie couvrait sa tête en forme de mitre. Son nom est raja Mansour ; il est grand astrologue. »

Dans un nouvel entretien, le roi de Tidor protesta encore de son attachement pour les Espagnols, et, voyant leur empressement à charger leurs vaisseaux de clous de girofle, il leur dit que, n'ayant pas dans son île la quantité de clous secs dont ils avaient besoin, il irait en chercher à l'île de Bachian.

Le 12 novembre, les Espagnols portèrent à terre, dans un hangar, les marchandises qu'ils destinaient aux échanges. Le trafic eut lieu sans la moindre difficulté, et le mercredi 10 décembre, les vaisseaux étant chargés de clous de girofle, et bien approvisionnés de vivres, on fit toutes les dispositions pour le départ. *La Victoire* appareilla la première, et gagna le large, où elle attendit *la Trinité*. Celle-ci avait beaucoup de peine à lever l'ancre. On s'aperçut d'une voie d'eau. Ce navire fut obligé de rester à Tidor pour la réparer. Comme on craignait que *la Victoire* ne fût trop chargée, on la fit rentrer dans le port ; on porta une partie de la cargaison à terre, et, tout étant prêt pour le départ, que l'on ne pouvait retarder pour ne pas laisser passer la saison favorable, ce bâtiment quitta Tidor le 11 décembre, à midi.

Les Espagnols, durant leur séjour à Tidor, vécurent constamment en bonne intelligence avec les habitants. Le roi envoya son fils à Motir pour y chercher des clous de girofle, afin que les cargaisons fussent plus promptement complétées. Il cherchait à prévenir les désirs de ses hôtes ; ceux-ci, de leur côté, faisaient tout ce qu'ils croyaient lui être agréable. Les Indiens qu'ils avaient pris dans les jonques dont ils s'étaient emparés trouvèrent moyen de parler au roi. Il s'intéressa en leur faveur, et pria Espinosa de les lui donner pour qu'il pût les renvoyer chez eux, ce qui rendrait le nom espagnol cher et respectable à tous ces peuples. On lui remit les trois femmes et tous les hommes, à l'exception de ceux de Bornéo. Quelques jours après, les Espagnols ayant refusé d'aller à terre prendre part à un grand festin qu'il voulait leur donner, parce que le souvenir de la catastrophe de Zebu leur faisait soupçonner une trahison, il vint à bord sur leur demande, sans marquer la moindre défiance.

Ils avaient prétexté que, voulant partir au plus tôt, ils le priaient de les excuser, et cependant l'attendaient pour lui remettre les esclaves qu'ils lui avaient promis. Il leur dit que lorsqu'il était chez eux il se regardait comme dans sa propre maison, qu'il les priait de ne pas hâter leur départ, attendu que la saison n'était pas encore bien favorable, et qu'ils pourraient rencontrer des bâtiments de leurs ennemis les Portugais. « Si vous partez, ajouta-t-il, sans me laisser le temps de préparer pour votre roi des présents dignes de lui, tous les rois mes voisins diront que je suis un ingrat d'avoir reçu des présents de la part d'un si grand prince que le roi de Castille sans lui rien envoyer en retour; ils diront aussi que vous ne partez ainsi à la hâte que par la crainte d'une trahison de ma part, et toute ma vie j'aurai le nom d'un traître. » Alors il fit apporter le Coran, le baisa dévotement et le porta plusieurs fois sur sa tête en prononçant des prières; puis il jura par Dieu et par ce livre sacré qu'il serait toujours ami fidèle du roi d'Espagne. Le commer e s'établit librement entre les insulaires et les Espagnols, et ceux-ci achetèrent autant de clous de girofle qu'ils voulurent. On leur en apportait de toutes parts, car le roi envoyait des présents à ses voisins pour qu'ils en fournissent aux Espagnols, et allait lui-même les y engager.

Pigafetta donne sur les Moluques différents détails que nous allons offrir à nos lecteurs, parce qu'il est curieux de les comparer avec ceux qui nous ont été transmis par d'autres voyageurs arrivés plus tard dans cet archipel lointain.

« Les îles où croissent les girofliers sont au nombre de cinq: Ternate, Tidor, Motir, Machian et Bachian; Ternate est la principale. Le roi de la dernière dominait presque entièrement sur les quatre autres. Tidor, où nous étions, a son roi particulier; Motir et Machian n'en ont point. Leur gouvernement est populaire, et lorsque les rois de Ternate et de Tidor sont en guerre entre eux, ces deux républiques démocratiques fournissent des combattants aux deux partis. Bachian a son roi.

» Il n'y avait pas plus de cinquante ans que le mahométisme s'était établi dans ces îles. Lorsque le roi vint à bord de la capitane, il se boucha le nez, à cause de l'odeur de lard qu'il sentait partout. Il nous pria, peu de jours après notre arrivée, de tuer tous les cochons que nous avions à bord, pour lesquels il nous offrit une ample compensation en chèvres et en volaille. Nous eûmes cette complaisance pour lui, et nous les tuâmes dans l'entrepont, afin que les maures ne s'en aperçussent pas, car ils avaient une telle répugnance pour ces animaux, que, lorsqu'ils en rencontraient par hasard, ils fermaient les yeux et se bouchaient le nez, pour ne pas les voir et ne pas sentir leur odeur.

» Vis-à-vis de Tidor est Giaïlolo (Gilolo), très grande île, habitée par les

maures et les gentils. Les maures y ont deux rois, dont l'un, à ce que nous dit le roi de Tidor, a eu six cents enfants, et l'autre cinq cent vingt-cinq. Les gentils n'ont pas autant de femmes que les maures, et sont moins superstitieux. La première chose qu'ils rencontent le matin est l'objet de leur adoration pendant toute la journée. Le roi des gentils, nommé raja Papoua, est très riche en or, et habite l'intérieur de l'île. On y voit croître parmi les rochers des roseaux, aussi gros que la jambe d'un homme, qui sont remplis d'une eau fort agréable à boire; nous en achetâmes plusieurs. L'île de Giaïlolo est si grande qu'un canot a de la peine à en faire le tour en quatre mois.

» Un des rois maures de Giaïlolo vint à notre bord. Nous lui fîmes des présents qui lui plurent beaucoup. Il nous dit fort gracieusement que, puisque nous étions les amis du roi de Tidor, nous devions être aussi les siens, parce qu'il aimait ce roi comme son propre fils; il nous invita à l'aller voir dans son pays, en nous assurant qu'il nous y ferait rendre de grands honneurs. Il est très puissant et fort respecté dans toutes les îles des environs.

» En m'informant des usages de Tidor, j'appris que le roi peut avoir pour son plaisir autant de femmes qu'il le trouve bon; mais une seule est réputée son épouse, et toutes les autres ne sont que ses esclaves. Il avait hors de la ville une grande maison où logeaient deux cents de ses femmes les plus jolies, avec un pareil nombre d'esclaves, destinées à les servir. Le roi mange toujours seul, ou avec son épouse, sur une espèce d'estrade élevée, d'où il voit toutes ses femmes assises autour de lui, et, après avoir dîné, il choisit la compagne de sa couche pour la nuit suivante. Lorsque le roi a fini son repas, ses femmes mangent toutes ensemble, s'il y consent; sinon chacune va dîner en particulier dans sa chambre. Personne ne peut voir les femmes du roi sans une permission expresse de sa part, et si quelque imprudent osait approcher de leur habitation, soit de jour, soit de nuit, il serait tué sur-le-champ. Pour garnir de femmes le sérail du roi, chaque famille est obligée de lui fournir une ou deux filles. Raja sultan Mansour avait vingt-six enfants, huit garçons et dix-huit filles. Il y avait dans l'île de Tidor une espèce d'évêque (moufti), qui avait quarante femmes, et un grand nombre d'enfants.

» Les maisons des insulaires sont construites comme celles des îles que nous avions déjà vues, mais moins élevées au dessus de terre, et entourées de cannes en forme de haie. Les femmes de ce pays sont laides; elles vont nues comme celles des autres îles, n'ayant que les parties sexuelles couvertes d'une pagne faite d'écorce d'arbre. Les hommes vont également nus, et, malgré la laideur de leurs femmes, ils en sont très jaloux. Ils étaient surtout

fâchés de nous voir quelquefois arriver à terre avec nos brayettes ouvertes, parce qu'ils s'imaginaient que cela pourrait donner des tentations à leurs femmes. Tout le monde va pieds nus.

» Pour faire leurs étoffes d'écorce d'arbre, ils prennent un morceau d'écorce, et le laissent dans l'eau jusqu'à ce qu'il s'amollisse. Ils le battent ensuite avec des gourdins pour l'étendre en long et en large autant qu'ils le jugent convenable, de façon qu'il devient semblable à une étoffe de soie écrue, avec des fils entrelacés intérieurement comme s'il était tissu.

» Ils font leur pain avec le bois d'un arbre qui ressemble au palmier. Ils prennent un morceau de ce bois, et en ôtent certaines épines noires et longues; ensuite ils le pilent et en font du pain qu'ils appellent *sagou*. Ils font provision de ce pain pour leurs voyages de mer. »

La Trinité, après s'être radoubée à Tidor, en partit le 16 avril 1522, laissant dans cette île une partie de sa cargaison, et cinq Castillans, tant pour garder les marchandises, que pour former une espèce de comptoir qui pût aider les premiers navires que l'on s'attendait à voir arriver d'Espagne aux Moluques. Parvenu dans la haute mer, Espinosa voulut faire route à l'est pour gagner l'Amérique; mais, après avoir lutté quatre mois contre les mauvais temps, il fut forcé de reprendre la route des Moluques, et à son arrivée il y fut capturé par les Portugais.

La Victoire fut le seul vaisseau de l'escadre qui revit l'Europe. Elle avait quitté Tidor le 21 décembre 1521. Elle passa au milieu de plusieurs îles et fit route au sud-sud-ouest. Échappée à une tempête, elle atterrit à Malloua, près de Solor. « Les habitants, dit Pigafetta, sont sauvages, et ressemblent plutôt à des bêtes brutes qu'à des hommes. Ils sont anthropophages et vont tout nus, sauf un petit morceau d'écorce d'arbre à la ceinture. Mais quand ils vont combattre, ils se couvrent la poitrine, le dos et les flancs, de morceaux de peaux de buffle ornés de coquillages et de dents de cochon; ils s'attachent par devant et par derrière des queues faites de peaux de chèvres. Leurs cheveux sont retroussés sur leur tête au moyen d'une espèce de peigne de cannes à longues dents, qui passent de part en part. Ils enveloppent leur barbe dans des feuilles, et l'enferment dans des étuis de roseau. Cette mode nous fit beaucoup rire. En un mot, ce sont les hommes les plus laids que nous ayons rencontrés pendant tout notre voyage.

» Ils ont des sacs faits de feuilles d'arbre dans lesquels ils enferment leur manger et leur boisson. Leurs arcs, ainsi que leurs flèches, sont faits de roseaux. Aussitôt que leurs femmes nous aperçurent, elles s'avancèrent vers nous l'arc à la main, dans une attitude menaçante; mais nous ne leur eûmes pas plus tôt fait quelques petits présents, que nous devînmes leurs bons amis.

» Nous passâmes quinze jours dans cette île pour radouber les flancs de notre vaisseau, qui avait beaucoup souffert. Nous y trouvâmes des chèvres, des poules, du poisson, des cocos, de la cire et du poivre. Pour une livre de vieux fer on nous donnait quinze livres de cire. »

Un des pilotes moluquois raconta aux Espagnols que dans ces parages il y avait l'île d'Aroucheto, dont les habitants n'ont pas au delà d'une coudée de haut, et dont les oreilles sont aussi longues que tout leur corps, de sorte que, lorsqu'ils se couchent, l'une leur sert de matelas, et l'autre de couverture. Ils ont les cheveux coupés, et vont tout nus. Leur voix est aigre; ils courent avec beaucoup d'agilité; ils habitent sous terre, vivant de poisson, et d'une espèce de fruit qu'ils trouvent entre l'écorce et la partie ligneuse d'un arbre. Ce fruit, qui est blanc et rond comme les dragées de coriandre, se nomme *ambulon*. Nous aurions volontiers visité cette île, dit Pigafetta, si les bancs de sable et les courants ne nous en avaient pas empêchés.

La Victoire entra dans le port de San-Lucar le 6 septembre 1522, après un voyage de trois ans et quatorze jours. Il n'y avait plus à bord que dix-huit hommes d'équipage, épuisés de fatigues, et la plupart malades.

Sébastien del Cano eut ainsi la gloire d'avoir ramené en Europe le premier vaisseau qui eût achevé le tour du globe; voyage qui démontra d'une manière incontestable que la forme de la terre était sphérique. Charles-Quint était alors à Valladolid; on lui présenta Sébastien del Cano et ses compagnons. Ce monarque, qui savait apprécier le courage et la persévérance nécessaires pour réussir dans les grandes entreprises, récompensa magnifiquement le capitaine de *la Victoire*, et ceux qui l'accompagnaient. Ils reçurent des pensions et des distinctions honorables. Cano obtint entre autres des armoiries surmontées d'un globe du monde, avec cette devise : *Primus circumdedisti me*. Le navire *la Victoire* fut soigneusement conservé à Séville, où il finit par périr de vétusté.

BYRON.

Patagons. Colosse effrayant. Iles du Désappointement, du Roi-George, Byron. Détails sur les habitants.

La découverte du détroit de Magellan fut regardée par l'Europe comme un avantage commun auquel tous les navigateurs avaient le même droit. L'Espagne fit de vains efforts pour en interdire le passage aux étrangers; bientôt des vaisseaux de toutes les nations s'élancèrent dans le Grand-Océan par la nouvelle route. Mais, de toutes ces premières expéditions, celle de Le Maire et Schouten, qui, en 1616, doublèrent le cap Horn, et découvrirent le détroit qui immortalisa le nom du premier de ces navigateurs, est à peu près la seule qui ait été entreprise expressément pour faire des découvertes. Les autres n'avaient pour but que de faire des courses sur les Espagnols, et, si quelques découvertes ont eu lieu dans le cours de ces expéditions, elles ont été dues uniquement au hasard. L'avidité seule avait conduit dans ces parages éloignés la plupart des navigateurs européens, et, si l'on admire la hardiesse qui les portait à affronter les périls inséparables de voyages aussi longs au milieu de mers jusque alors peu fréquentées, l'humanité gémit de voir employer à la destruction le courage et les talents dont ces marins donnaient fréquemment des preuves signalées.

Le peu de succès qui avait accompagné quelques unes de ces expéditions hasardeuses avait graduellement ralenti l'ardeur à les entreprendre. On les voit d'abord très nombreuses à la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième. Elles sont équipées aux frais des gouvernements. A la fin de ce siècle, au contraire, et au commencement du dix-huitième, ce ne sont plus que des particuliers qui s'y livrent. Les flibustiers y ont la principale, et même l'unique part. L'expédition de l'amiral Anson est la dernière qu'un gouvernement ait formée. Elle eut un plein succès; mais il ne put faire oublier les désastres dont elle avait été accompagnée.

Enfin, en 1764, une carrière plus noble s'ouvrit à l'ardeur des hommes qu'une navigation longue, difficile, dangereuse, n'était pas capable de rebu-

ter. Le goût des voyages de découvertes se ranima. Les gouvernements conçurent qu'ils pouvaient acquérir plus de solide gloire en employant quelques vaisseaux à étendre la connaissance du globe, qu'en envoyant des flottes nombreuses porter au loin la dévastation chez leurs ennemis. L'Angleterre donna l'exemple. Sa situation, sa marine plus considérable que celle des autres pays, l'étendue de son commerce, le génie de ses habitants, lui devaient naturellement inspirer l'idée d'entreprendre des voyages dont il était possible qu'un jour elle retirât des avantages réels. Le prince qui la gouvernait alors s'empressa d'adopter les plans qu'on lui soumit pour faire examiner par ses flottes les portions du globe qui n'avaient pas encore été suffisamment explorées, et ce monarque éclairé sut ainsi mettre à profit ses moyens et ses forces pour ordonner et diriger des entreprises dont le succès a parfaitement répondu à ses vues.

George III, ayant formé le projet d'envoyer ses vaisseaux à la découverte des terres inconnues, confia le commandement de l'expédition au commodore Byron, qui avait déjà parcouru l'océan Atlantique avec l'escadre d'Anson.

Le préambule des instructions remises à Byron était ainsi conçu: « Comme il y a lieu de croire qu'on peut trouver dans la mer Atlantique, entre le cap de Bonne-Espérance et le détroit de Magellan, des terres et des îles fort considérables, inconnues jusqu'ici et situées dans des latitudes commodes pour la navigation, et dans des climats propres à la production de différentes denrées utiles au commerce; enfin, comme différentes îles situées dans l'espace qu'on vient de désigner n'ont pas encore été examinées avec assez de soin pour qu'on puisse avoir une idée exacte de leurs côtes et de leurs productions, quoiqu'elles aient été découvertes et visitées par des navigateurs anglais, le roi, ayant égard à ces considérations, et n'imaginant aucune conjoncture aussi favorable à une entreprise de ce genre que l'état de paix profonde dont jouissent heureusement ses royaumes, a jugé à propos de la mettre à exécution, etc. »

L'expédition, composée de deux bâtiments, *le Dauphin* et *la Tamar*, partit des Dunes le 21 juin 1764, et reconnut, le 20 décembre, le cap des Vierges, qui forme au nord l'entrée du détroit de Magellan. Byron jeta l'ancre à deux milles du rivage, pour observer la côte des Patagons.

« Au moment où nous jetions l'ancre, dit-il, j'observai avec ma lunette une troupe d'hommes à cheval qui arboraient une espèce de pavillon ou mouchoir blanc, et qui du rivage nous faisaient signe d'aller à terre. Curieux de connaître ce peuple, je fis mettre en mer mon grand canot; je m'y embarquai avec M. Marshall, mon second lieutenant, et un détachement de soldats bien armés. Nous nous avançâmes vers le rivage, suivis d'un autre canot sous les

ordres de M. Cumming, mon premier lieutenant. Lorsque nous n'étions plus qu'à une petite distance de la grève, nous vîmes que cette troupe se montait à environ cinq cents hommes, dont quelques uns étaient à pied, et le plus grand nombre à cheval. Ils étaient rangés sur une pointe de roche qui s'avance dans la mer à une distance assez considérable, et continuaient de faire flotter leur pavillon, et de nous inviter par des gestes et par des cris à nous rendre auprès d'eux. Mais la descente n'était pas aisée, parce qu'il y avait peu d'eau et de très gros rochers le long du rivage. Je n'aperçus entre leurs mains aucune espèce d'armes; cependant je leur fis signe de se retirer en arrière, ce qu'ils firent sur-le-champ. Ils ne cessaient pas de nous appeler à grands cris, et bientôt nous prîmes terre, mais non sans difficulté; la plupart de nos gens eurent de l'eau jusqu'à la ceinture. Descendu à terre, je fis ranger ma troupe sur le bord du rivage, et j'ordonnai aux officiers de garder leur poste jusqu'à ce que je les appelasse ou que je leur fisse signe de marcher.

» Après avoir fait cette disposition, j'allai seul auprès des Indiens; mais les voyant se retirer à mesure que j'approchais, je leur fis signe que l'un d'eux devait s'avancer. Ce signe fut entendu, et aussitôt un Patagon, que nous prîmes pour un des chefs, se détacha pour venir à ma rencontre. Il était d'une taille gigantesque, et semblait réaliser les contes des monstres à forme humaine. La peau d'un animal sauvage, d'une forme approchant des manteaux des montagnards écossais, lui couvrait les épaules. Il avait le corps peint de la manière du monde la plus hideuse; l'un de ses yeux était entouré d'un cercle noir, l'autre d'un cercle blanc; le reste du visage était bizarrement sillonné par des lignes de diverses couleurs. Je ne le mesurai point; mais si je puis juger de sa hauteur par comparaison de sa taille à la mienne, il n'était guère au dessous de sept pieds.

» A l'instant où ce colosse effrayant me joignit, nous prononçâmes l'un et l'autre quelques paroles en forme de salut, et j'allai avec lui trouver ses compagnons, à qui je fis signe de s'asseoir au moment de les aborder, et tous eurent cette complaisance. Il y avait parmi eux plusieurs femmes d'une taille proportionnée à celle des hommes, qui étaient presque tous d'une stature égale à celle du chef qui était venu au devant de moi. Le son de plusieurs voix réunies avait frappé mes oreilles dans l'éloignement, et lorsque j'approchai, je vis un certain nombre de vieillards qui, d'un air grave, chantaient d'un ton si plaintif, que j'imaginai qu'ils célébraient quelque acte de religion. Ils étaient tous peints et vêtus à peu près de la même manière. Les cercles peints autour des yeux variaient pour la couleur: les uns les avaient blancs et rouges, les autres rouges et noirs. Leurs dents, qui ont la blancheur de l'ivoire, sont unies et bien rangées. La plupart étaient nus, à l'exception d'une

peau jetée sur les épaules, le poil en dedans; quelques uns portaient aussi des bottines ayant à chaque talon une petite cheville de bois qui leur sert d'éperon. Je considérais avec étonnement cette troupe d'hommes extraordinaires, dont le nombre s'accrut encore de plusieurs autres qui arrivèrent au galop, et que je ne réussis qu'avec peine à faire asseoir à côté de leurs compagnons. Je leur distribuai des grains de verroterie jaunes et blancs, qu'ils parurent recevoir avec un extrême plaisir. Je leur montrai ensuite une pièce de ruban vert; j'en fis prendre le bout à l'un d'entre eux, et je la développai dans toute sa longueur, en la faisant tenir par chacun de ceux qui se trouvaient placés de suite. Tous restèrent tranquillement assis. Aucun de ceux qui tendaient ce ruban ne tenta de l'arracher des mains des autres, quoiqu'il parût leur faire plus de plaisir encore que les grains de verroterie. Tandis qu'ils tenaient ce ruban tendu, je le coupai par portions à peu près égales; de sorte qu'il en resta à chacun la longueur d'environ trois pieds; je la leur nouai ensuite autour de la tête, et ils la gardèrent sans y toucher aussi long-temps que je fus avec eux.

» Une conduite si paisible et si docile leur fait, en cette occasion, d'autant plus d'honneur, que mes présents ne pouvaient s'étendre à tous. Cependant, ni l'impatience de partager ces brillantes bagatelles, ni la curiosité de me considérer de plus près, ne purent les porter à quitter la place que je leur avais assignée.

» Il serait naturel à ceux qui ont lu les fables de Gay, s'ils se forment une idée d'un Indien presque nu, qui, paré des colifichets d'Europe, revient trouver ses compagnons dans les bois, de se rappeler le singe qui avait vu le monde. Cependant, avant de mépriser leur penchant pour des morceaux de verre, des colliers de verroterie, des rubans et d'autres bagatelles dont nous ne faisons aucun cas, nous devrions considérer que les ornements des sauvages sont au fond les mêmes que ceux des nations civilisées, et qu'aux yeux de ceux qui vivent presque dans l'état de nature la différence du verre au diamant est pour ainsi dire nulle; d'où il suit que la valeur que nous attachons au diamant est plus arbitraire que celle que les sauvages mettent au verre.

» Les Indiens que je venais de décorer n'étaient pas entièrement étrangers à ces bagatelles brillantes. En les considérant avec plus d'attention, j'aperçus parmi eux une femme qui avait des bracelets de cuivre ou d'or pâle, et quelques grains de verre bleu attachés à deux longues tresses de cheveux qui lui pendaient sur les épaules; elle avait une taille énorme, et son visage était peint d'une manière plus effroyable encore que le reste du corps. J'étais curieux d'apprendre d'où elle avait eu ces bracelets et ces grains de verroterie;

je fis, pour m'en instruire, tous les signes dont je pus m'aviser; mais je ne réussis pas à me faire entendre. Un de ces Patagons me montra le fourneau d'une pipe qui était de terre rouge. Je compris bientôt que la troupe manquait de tabac, et qu'il souhaitait que je pusse leur en procurer; je fis un signe à mes gens qui étaient sur le bord de la mer, rangés dans le même ordre où je les avais laissés, et aussitôt trois ou quatre d'entre eux accoururent, dans la persuasion que j'avais besoin de leur secours.

Les Indiens, qui, comme je l'avais observé, avaient presque toujours eu les yeux fixés sur eux, n'en virent pas plus tôt quelques uns s'avancer, qu'ils se levèrent tous en poussant un grand cri, et furent sur le point de quitter la place, pour aller sans doute prendre leurs armes, que vraisemblablement ils avaient laissées à très peu de distance. Pour prévenir tout accident et dissiper leurs craintes, je courus au devant de mes gens, et, du plus loin que je pus me faire entendre, je leur criai de retourner, et d'envoyer un d'entre eux avec tout le tabac qu'on pourrait lui donner. Les Patagons revinrent alors de leur frayeur, et reprirent leur place, à l'exception d'un vieillard, qui s'approcha de moi pour me chanter une longue chanson. Je regrettai beaucoup de ne pas l'entendre. Il n'avait pas encore fini de chanter, que M. Cumming arriva avec le tabac. Je ne pus m'empêcher de sourire de sa surprise. Cet officier, qui avait six pieds, se voyait pour ainsi dire transformé en pygmée à côté de ces géants, car on doit dire des Patagons qu'ils sont plutôt des géants que des hommes d'une haute taille. Dans le petit nombre des Européens qui ont six pieds de haut, il en est peu qui aient une carrure et une épaisseur de membres proportionnées à leur taille : ils ressemblent à des hommes d'une stature ordinaire dont le corps se trouverait tout à coup élevé par hasard à cette hauteur extraordinaire; un homme de six pieds deux pouces seulement qui surpasserait autant en carrure qu'en grandeur un homme d'une taille commune, robuste et bien proportionné, nous paraîtrait bien plutôt être né de races de géants, qu'un individu anormal par accident. On peut donc aisément s'imaginer l'impression que dut faire sur nous la vue de cinq cents hommes dont les plus petits étaient au moins de six pieds six pouces, et dont la carrure et la grosseur des membres répondaient parfaitement à cette hauteur gigantesque.

» Après leur avoir distribué du tabac, les principaux d'entre eux s'approchèrent de moi, et, autant que je pus interpréter leurs signes, ils me pressaient de monter à cheval, et de les suivre à leurs habitations. Mais il eût été imprudent de me rendre à leurs instances : je leur fis signe qu'il était nécessaire que je retournasse au vaisseau. Ces chefs en parurent fâchés, et ils revinrent prendre leur place.

» Durant cette conférence muette, un vieillard posait souvent sa tête sur des pierres, fermait les yeux pendant près d'une demi-minute, portait ensuite la main à sa bouche, et montrait le rivage. Je soupçonnai qu'il voulait me faire entendre que, si je passais la nuit avec eux, ils me fourniraient quelques provisions; mais je crus devoir me refuser à ces offres obligeantes.

» Lorsque je les quittai, aucun d'eux ne se présenta pour nous suivre, tous restèrent tranquillement assis. J'observai qu'ils avaient avec eux un grand nombre de chiens, dont ils se servent, je pense, pour la chasse aux bêtes fauves, qui font une grande partie de leur subsistance. Ils ont de très petits chevaux, et en fort mauvais état, mais très vites à la course; les brides sont des courroies de cuir avec un petit bâton pour servir de mors; leurs selles ressemblent beaucoup aux coussinets dont nos paysans se servent en Angleterre. Les femmes montent à cheval comme les hommes, et sans étriers, et tous allaient au galop sur la pointe de terre où nous descendîmes, quoiqu'elle fût couverte d'une infinité de grosses pierres glissantes.»

Byron entra ensuite dans le détroit de Magellan pour faire de l'eau et du bois, et alla mouiller dans le port Famine, où il était à l'abri de tous les vents, excepté du côté du sud-est. Sa provision achevée, le 5 janvier 1765, il rentra dans l'océan Atlantique pour reconnaître les îles Falkland. Il en prit possession au nom du roi de la Grande-Bretagne, et, après s'être radoubé dans le port Saint-Julien, il pénétra une seconde fois dans le détroit de Magellan, le 18 février.

Deux jours auparavant il avait aperçu, le long de la côte des Patagons, un vaisseau inconnu faisant la même route que lui. Comme ce vaisseau semblait régler ses manœuvres sur celles de Byron, il devint suspect au commodore, qui fit monter huit canons sur le pont de sa frégate, et ordonna de se mettre en état de défense. A la fin, ce vaisseau arbora pavillon français. Byron sut depuis que c'était *l'Aigle,* de Saint-Malo, commandé par Bougainville, venu dans le détroit pour couper du bois, qu'il devait porter à la nouvelle colonie dont l'établisssement dans les îles Malouines ou Falkland lui était confié. Ainsi ce petit archipel avait déjà deux maîtres.

Durant son second séjour dans le détroit de Magellan, Byron eut des rapports avec les Indiens qui habitent ses deux rives, près de son embouchure dans le Grand-Océan. Ceux-là n'étaient pas des géants. Un officier qu'il avait envoyé reconnaître la côte du nord lui rapporta qu'il avait rencontré des Indiens dont les pirogues étaient bien différentes de celles qu'il avait déjà vues dans le détroit. Elles étaient faites de planches cousues ensemble, au lieu que les autres ne consistaient qu'en écorces d'arbres nouées aux deux bouts, et maintenues à distance, dans le milieu, par un morceau de bois. Ces

Indiens lui parurent les plus stupides de toutes les créatures humaines. Malgré la rigueur du froid, ils n'avaient pour vêtement qu'une peau de phoque qui leur couvrait les épaules. Leur nourriture faisait soulever le cœur. Elle consistait en un gros morceau de chair de baleine, déjà en putréfaction et d'une puanteur insupportable. L'un d'eux découpait avec les dents cette charogne, et en présentait les morceaux à ses compagnons, qui les mangeaient avec la voracité des bêtes féroces. Cependant ils ne montrèrent pas d'indifférence pour les effets des Anglais qui leur convenaient, car, un matelot s'étant endormi, les Indiens lui coupèrent le derrière de son habit avec une pierre tranchante qui leur sert de couteau.

Tandis que Byron était mouillé près du cap Upright, sur la côte de la Terre du Feu, huit Indiens débarquèrent vis-à-vis des Anglais, et allumèrent du feu; on leur fit vainement des signes pour les engager à monter à bord. Alors Byron s'embarqua dans sa yole, et alla les trouver. Ayant gagné leur bienveillance par de petits présents, il leur donna du biscuit. « Je remarquai avec autant de plaisir que de surprise, dit-il, que, si un morceau tombait à terre, aucun d'eux ne le ramassait sans m'en avoir demandé la permission. Nos gens se mirent à couper des herbes; aussitôt les Indiens coururent en arracher, et la portèrent au canot, qui en fut bientôt rempli. Cette attention, de la part de ces bonnes gens, me toucha; je leur exprimai le plaisir que j'en éprouvais. Ils parurent sensibles à ce témoignage de ma satisfaction. Lorsque je retournai à bord, ils m'accompagnèrent dans leur pirogue. Arrivés près du vaisseau, ils s'arrêtèrent pour le considérer avec une surprise mêlée de terreur, et cinq seulement se décidèrent, avec beaucoup de peine, à monter à bord. De petits présents les eurent bientôt rassurés. Un de nos officiers joua du violon, des matelots dansèrent. Ce petit spectacle enchanta les Indiens. Impatients d'en marquer leur reconnaissance, l'un d'eux courut à la pirogue, et en rapporta un petit sac de peau de phoque, où était une graisse rouge dont il frotta le visage du joueur de violon. Il voulait me faire le même honneur : je refusai; mais j'eus beaucoup de peine à me défendre de recevoir cette marque d'estime. Ces Indiens avaient conçu tant d'attachement pour nous, que ce ne fut pas chose aisée de les déterminer à rentrer dans leur pirogue. »

Sorti du détroit de Magellan le 9 avril 1765, le commodore eut, le 26, la vue de l'île Masafuéro, et chercha ensuite inutilement la terre de Davis. Il fut porté de là aux îles qu'il nomma du Désappointement parce qu'il ne put jamais y aborder.

« Le 7 juin, je gouvernai, dit-il, sur la petite île, dont l'aspect, à mesure que nous en approchions, offrait une riante perspective. Tout autour régnait une plage d'un beau sable blanc; l'intérieur est planté de grands arbres qui, en

étendant leurs branches touffues, portent au loin leur ombre, et forment les bosquets les plus délicieux qu'on puisse imaginer. Cette île paraissait avoir près de cinq lieues de circonférence; d'une pointe à l'autre s'étendait un récif sur lequel la mer se brisait avec fureur, et de grosses lames qui battaient toute la côte en défendaient l'accès de toutes parts. Nous nous aperçûmes bientôt que l'île était habitée; plusieurs Indiens parurent sur la grève, armés de piques de seize pieds au moins de longueur; ils allumèrent plusieurs feux, que nous supposâmes être des signaux, car l'instant d'après nous vîmes briller des feux sur l'autre île qui était au vent à nous; ce qui nous confirma qu'elle avait aussi des habitants.

» J'envoyai un canot armé, sous les ordres d'un officier, pour chercher un mouillage; mais il revint avec la désagreable nouvelle qu'il avait fait le tour de l'île sans avoir trouvé de fond à une encablure du rivage, qui était bordé d'un rocher de corail très escarpé. Le scorbut faisait alors parmi nos équipages le plus cruel ravage; nous avions plusieurs matelots sur les cadres. Ces pauvres malheureux, qui s'étaient traînés sur les gaillards, regardaient cette terre fertile, dont la nature leur défendait l'entrée, avec des yeux où se peignait la douleur; ils voyaient des cocotiers en abondance, chargés de fruits dont le lait est peut-être le plus puissant anti-scorbutique qu'il y ait au monde; ils supposaient avec raison qu'il devait y avoir des limons, des bananes et d'autres fruits qu'on trouve généralement entre les tropiques, et, pour comble de désagrément, ils apercevaient des écailles de tortues éparses sur le rivage. Tous ces rafraîchissements, qui les auraient rendus à la vie, n'étaient pas plus à leur portée que s'ils en eussent été séparés par la moitié de la circonférence du globle; mais en les voyant, ils sentaient plus vivement le malheur d'en être p ivés.

» Informé de la profondeur des eaux, je ne pus m'empêcher de faire le tour de l'île, quoique je susse qu'il fût impossible de se procurer aucun des fruits qu'elle produisait. Tandis que nous en prolongions les côtes, les naturels accoururent sur la plage, en poussant des cris et en dansant. Souvent ils s'approchaient du rivage, agitaient leurs longues piques d'un air menaçant, se jetaient ensuite à la renverse, et demeuraient quelques instants étendus sans mouvement, et comme s'ils eussent été morts; ce qui signifiait sans doute qu'ils nous tueraient si nous tentions la descente. Nous remarquâmes, en côtoyant le rivage, que les Indiens avaient planté dans le sable deux piques, au haut desquelles ils avaient attaché un morceau d'étoffe, qui flottait au gré du vent, et devant lequel plusieurs d'entre eux se prosternaient à chaque instant, comme s'ils eussent invoqué le secours de quelque être invisible pour les défendre contre nous.

» Durant cette navigation autour de l'île, j'avais renvoyé nos canots pour sonder une seconde fois le long du rivage; mais, lorsqu'ils voulurent s'en approcher, les sauvages jetèrent des cris effroyables, agitant leurs lances avec fureur, et montrant, avec des gestes menaçants, de grosses pierres qu'ils ramassaient sur la rive. Nos gens ne leur répondirent que par des signes d'amitié et de bienveillance, leur jetèrent du pain et plusieurs bagatelles propres à leur plaire. Mais aucun d'eux ne daigna y toucher. Ils retirèrent à la hâte quelques pirogues qui étaient sur le bord de la mer, et les portèrent dans le bois; ils s'avancèrent ensuite dans l'eau, et paraissaient épier l'occasion de pouvoir saisir le canot pour le tirer sur le rivage. Les nôtres, qui se doutaient de leur dessein, et qui craignaient d'en être massacrés s'ils tombaient dans leurs mains, brûlaient d'impatience de les prévenir en faisant feu sur eux; mais l'officier qui les commandait les en empêcha. Ce n'est pas que je ne me fusse cru en droit d'obtenir par la force des rafraîchissements, qui nous devenaient d'une nécessité indispensable pour nous conserver la vie, si nous eussions pu mettre à l'ancre, et que les sauvages se fussent obstinés à nous en refuser; mais rien n'aurait pu justifier l'inhumanité de leur ôter la vie pour venger des insultes imaginaires ou même d'intention, sans qu'il nous en revînt le plus léger avantage. »

Dans l'impossibilité de pouvoir tirer de ces îles aucune espèce de rafraîchissements pour des malades dont la situation devenait chaque jour plus déplorable, Byron fit voile à l'ouest.

« Le 9 juin, dit-il, nous eûmes connaissance d'une autre terre. C'était une île longue, basse, entourée d'un rivage de sable blanc, que bordait une ceinture de rochers de corail. L'intérieur du pays, couvert de beaux arbres, notamment de cocotiers, présentait un coup d'œil agréable. Nous en prolongeâmes la côte du nord-est à un demi-mille de distance. Dès que les insulaires nous aperçurent, ils allumèrent de grands feux, sans doute pour répandre l'alarme parmi les habitants les plus éloignés, et coururent au rivage, armés de la même manière que les sauvages des îles du Désappointement. On apercevait dans l'intérieur de l'île une grande lagune qui, du côté opposé ou du sud-ouest, n'était séparée de la mer que par une langue de terre étroite. Un village indien était situé au milieu d'un bois de cocotiers.

Deux canots armés, que j'envoyai sonder le long de la côte, me rapportèrent que partout elle était bordée d'un rocher aussi escarpé qu'un mur, à l'exception d'une ouverture qui communiquait avec la lagune, et dont la largeur égalait à peine la longueur d'un vaisseau. Pendant que nous étions en travers devant cette entrée, quelques centaines d'Indiens, rangés en bon ordre, s'avancèrent dans l'eau jusqu'à la ceinture, armés comme les naturels des autres

îles; ils poussaient des hurlements affreux. Bientôt des pirogues descendirent la lagune pour se joindre à eux. Nos canots s'efforçaient de leur faire des signes d'amitié. Quelques pirogues se détachèrent de l'île et s'avancèrent vers nos gens. Je crus d'abord que c'était dans de bonnes intentions, et qu'il allait s'établir entre nous un commerce d'amitié; mais nous reconnûmes bientôt que l'unique dessein des Indiens était d'échouer nos canots sur le rivage. Un grand nombre s'élancèrent dans la mer et nagèrent vers nos embarcations; l'un d'eux, sautant dans le canot de *la Tamar*, saisit avec prestesse la veste d'un matelot, se jeta à l'eau et plongea ainsi jusqu'au rivage, où il reparut avec sa capture à la main. Un autre avait empoigné la corne du chapeau d'un quartier-maître; mais il le tirait à lui au lieu de le lever, ce qui donna le temps au quartier-maître de se défendre. Nos gens supportèrent patiemment ces petites insultes. Les Indiens avaient l'air de triompher.

» N'ayant pu réussir à trouver un mouillage en cet endroit, je naviguai vers la pointe occidentale de l'île. Quand nous y fûmes arrivés, j'aperçus une autre île au sud-ouest, à la distance de quatre lieues. Nous étions en ce moment à une lieue de celle dont nous prolongions la côte. Deux doubles pirogues, montées chacune par trente Indiens armés, s'avancèrent à la voile vers nous. Nos canots se trouvaient assez loin sous le vent à nous, et les pirogues, passant entre le vaisseau et la côte, semblaient se hâter d'aller les attaquer. Je fis signal à nos canots de leur donner la chasse. Les Indiens, les voyant venir à eux, prirent l'épouvante; ils amenèrent à l'instant leurs voiles, et nagèrent vers la terre avec une vitesse surprenante. Arrivés près du rivage, ils passèrent à travers les brisants, et aussitôt échouèrent leurs pirogues. Nos canots les suivirent. Les Indiens, craignant une invasion, se présentèrent armés de pierres et de massues pour empêcher la descente. Cette résistance força nos gens à faire feu sur eux; ils en tuèrent trois. L'un de ces malheureux, qui avait reçu trois balles à travers le corps, eut encore le courage de lever une grosse pierre, et mourut en la lançant sur ses ennemis; il vint tomber près de nos canots. Les sauvages n'eurent pas la hardiesse de l'enlever, et, emportant avec eux les autres morts, ils se retirèrent sur un îlot situé au milieu de la lagune. Nos canots revinrent avec les deux pirogues qu'ils avaient poursuivies; l'une avait trente-deux pieds de long, l'autre un peu moins; toutes deux étaient d'une construction très curieuse. Les planches, ornées de sculptures en différents endroits, étaient proprement cousues ensemble, et une bande d'écaille de tortue appliquée très artistement sur chaque couture empêchait l'eau de pénétrer dans la pirogue. Le fond est très étroit, ce qui oblige de les accoupler en les assujettissant l'une à côté de l'autre par des traverses séparées par un espace de sept pieds; un mât étroit est placé dans le milieu de chaque

pirogue, et la voile, faite de nattes, est tendue entre les deux mâts. Les cordages, qui paraissent être d'écorce de cocotier, ont la force des nôtres. Quand ces pirogues sont à la voile, plusieurs personnes se tiennent assises sur les pièces de bois qui les unissent.

» L'après-midi je renvoyai les canots prendre encore une fois les sondes autour de l'île. Ils trouvèrent de nouvau le mouillage impraticable. Cependant j'observai un grand nombre d'Indiens sur la pointe voisine de l'endroit où nous les avions laissés le matin; ils paraissaient empressés à enlever plusieurs pirogues qui étaient sur le bord de la mer. Craignant qu'ils ne fussent tentés de renouveler un combat qui ne pouvait que leur être funeste, je leur fis tirer un coup de canon dont les balles passant par dessus leurs têtes produisirent l'effet que j'en attendais : en un clin d'œil ils disparurent tous.

» Nos canots ramassèrent sur l'île quelques cocos, mais n'aperçurent pas un seul habitant. Le lendemain j'allai à terre avec les hommes les plus malades. Les maisons des Indiens étaient absolument vides; je n'y trouvai que des chiens, qui ne cessèrent d'aboyer tant que nous fûmes à terre. Ces maisons, ou plutôt ces cabanes, de très chétive apparence, et couvertes en branches de cocotiers, étaient délicieusement situées, à l'ombre de grands arbres d'espèces différentes. La grève, le long de la mer, était couverte de corail et de coquilles de grosses huîtres perlières. Je ne doute pas qu'on ne pût établir ici une pêcherie de perles peut-être plus avantageuse qu'en aucun autre endroit du monde. Nous ne vîmes les naturels que de loin : les hommes étaient nus; les femmes portaient une espèce de tablier qui les couvrait de la ceinture au genou.

» Nos gens, en visitant les cabanes des Indiens, y trouvèrent la barre d'un gouvernail qui était rongée de vers, et qui avait évidemment appartenu à une chaloupe hollandaise; un morceau de fer battu, un morceau de cuivre, et de petits outils en fer qui provenaient sans doute des Hollandais auxquels avait appartenu la chaloupe. Il serait difficile de savoir si les Hollandais périrent avec leur vaisseau sur cette côte, ou s'ils furent massacrés par les naturels; mais il paraît probable que leur vaisseau ne retourna jamais en Europe, puisqu'il n'existe aucune relation de son voyage, ni des découvertes qu'il a pu faire. Si ce vaisseau quitta cette île, on ne devine pas pourquoi il y laissa le gouvernail de sa chaloupe; si, au contraire, il fut mis en pièces par les Indiens, il doit y avoir dans cette île des restes plus considérables de ferrements. Mais nous n'eûmes pas le temps de faire des recherches relatives à cet objet.

» A une très petite distance des maisons des insulaires, nous vîmes d'autres bâtiments carrés, assez ressemblants à des tombeaux; ils étaient ombragés

par de grands arbres; les murs et le comble en étaient de pierre. Nous trouvâmes aussi près de ces bâtiments plusieurs caisses pleines d'os de morts, et sur les arbres qui les ombrageaient on voyait suspendus des os et des têtes de tortue, et des poissons de diverses espèces, renfermés dans une corbeille de rosea.

» Nos canots firent plusieurs voyages à terre, d'où ils rapportèrent des cocos et une grande quantité de plantes anti-scorbutiques. Ces provisions nous furent d'un si grand secours, que bientôt il n'y eut plus personne attaqué du scorbut. L'eau de source de cette île est très bonne, mais peu abondante; les puits qui la fournissent sont si petits, qu'on les assèche en y puisant trois fois plein une écale de coco. Comme ils ne tardent pas à se remplir de nouveau, il n'y a point de navire qui ne pût aisément y faire sa provision d'eau.

» Nous ne vîmes dans cette île aucun animal venimeux; mais les mouches y sont insupportables; elles nous couvraient de la tête aux pieds, et nous incommodaient même dans nos bâtiments. Je remarquai un grand nombre de perroquets et d'autres oiseaux qui nous étaient entièrement inconnus, une espèce de pigeons d'une beauté rare, et si doux et si familiers qu'ils nous approchaient sans crainte; ils nous suivaient souvent dans les cabanes des Indiens.

» De toute la journée nous n'aperçûmes ni habitants ni fumée dans aucun endroit de l'île. Ils craignaient sans doute qu'elle ne nous découvrît le lieu de leur retraite.

» Le lendemain 12, je m'approchai de l'île que j'avais vue à l'ouest de la précédente. On ne trouva pas de fond le long de la côte. Elle se présente à peu près comme celle que nous venions de quitter; elle renferme de même une lagune dans l'intérieur. Dès que les Indiens aperçurent notre vaisseau, ils accoururent en foule sur le rivage. Ils suivirent nos mouvements pendant que nous prolongions la côte. Une si longue course semblait les fatiguer, probablement à cause de l'excès de la chaleur : car quelquefois ils se plongeaient dans la mer, ou bien s'étendaient sur la plage pour être couverts par les lames qui venaient s'y briser; puis ils recommençaient à courir.

» Nos canots, s'étant approchés du rivage, tâchèrent de faire entendre par signes aux Indiens qu'ils avaient besoin d'eau. Ceux-ci les comprirent aussitôt, et leur firent signe de s'avancer le long de la côte. Les canots arrivèrent vis-à-vis d'un village construit comme celui que nous avions vu dans l'autre île. Le nombre des Indiens augmenta dans cet endroit. Cependant nous nous tenions prêts à soutenir de notre artillerie nos canots, qui rangeaient le village d'aussi près qu'il leur était possible. En ce moment un vieillard, suivi d'un jeune homme, descendit du village vers le bord de la mer; il était de

haute taille et avait l'air vigoureux; une barbe blanche lui descendait jusqu'à la ceinture, et ajoutait à son aspect vénérable. Les Indiens, à un signe qu'il fit, se retirèrent à une certaine distance. Il s'avança sur le bord de la mer. D'une main il tenait un rameau vert, et de l'autre il pressait sa barbe contre son sein. Il prononça dans cette attitude un long discours; sa prononciation cadencée pouvait faire croire qu'il chantait; cette espèce de chant n'avait rien de désagréable. Nous ne regrettions pas moins de ne pas le comprendre que de n'en pouvoir pas être compris nous-mêmes. Cependant, pour lui donner des marques d'amitié, nous lui jetâmes quelques bagatelles pendant qu'il parlait encore; mais il n'y toucha point, et ne voulut pas permettre aux siens de les ramasser avant qu'il achevât sa harangue. Alors il s'avança dans la mer, jeta son rameau vert à nos gens, et prit ensuite nos présents. Toutes les apparences nous donnant une bonne idée de ces Indiens, nous leur fîmes signe de poser bas les armes; la plupart les quittèrent sur-le-champ.

« Un officier, encouragé par ce témoignage d'amitié, se mit à la nage, et, traversant les lames, arriva dans l'île. Les Indiens l'entourèrent aussitôt, et se mirent à examiner ses habits avec beaucoup de curiosité; sa veste attira surtout leur admiration. Alors il s'en dépouilla pour la donner à un de ses nouveaux amis, complaisance qui produisit un mauvais effet, car un insulaire lui dénoua sa cravate, la lui arracha et prit la fuite. L'officier, comprenant qu'on finirait par ne rien lui laisser sur le corps, se hâta de regagner le canot à la nage. Plusieurs Indiens nagèrent jusqu'à nos canots, les uns avec des fruits d'autres avec des écales de coco remplies d'eau douce. Nos matelots, qui désiraient beaucoup d'obtenir des perles, montraient aux Indiens des écailles d'huîtres perlières, qu'ils avaient ramassées sur la plage de l'île où nous étions descendus; jamais ils ne parvinrent à se faire entendre. La côte n'offrait aucun mouillage : nous ne pûmes nous descendre sur cette île. Nous lui donnâmes, ainsi qu'à celle qui en est voisine, le nom d'îles du Roi-George. »

Les jours suivants Byron aperçut et nomma les îles du prince de Galles, du Danger, et du duc d'York.

« Le 2 juillet, des volées d'oiseaux nous annoncèrent une île que nous vîmes bien le lendemain. Elle était basse, unie, couverte de beaux arbres, entre lesquels se distingue le cocotier. Je m'approchai de terre le plus qu'il me fut possible, malgré les brisants, et je découvris un grand nombre d'insulaires assemblés sur la plage. Bientôt plus de soixante pirogues ramèrent vers nos vaisseaux, et en un moment se rangèrent autour de nous; elles étaient fort bien construites, et extrêmement propres. Chacune contenait trois Indiens au moins, et six au plus.



Ile Byron.

Voy. Autour du Monde *T. IV. 61.*

» Nous ayant considérés quelque temps, l'un d'eux se jeta à la mer, nagea vers le vaisseau, et y grimpa comme un chat. Dès qu'il fut monté sur le pont, il s'y assit en faisant de grands éclats de rire; il parcourut ensuite tout le vaisseau, s'efforçant de dérober tout ce qui lui tombait sous la main, mais sans succès : car son état de nudité complète ne lui permettait de rien cacher. Les matelots le vêtirent d'un pantalon et d'une veste, ce qui nous divertit beaucoup, car il avait les gestes et les manières d'un singe nouvellement dressé. On lui donna du pain, qu'il mangea avec une sorte de voracité, et, après avoir fait nombre de tours grotesques, il s'élança par dessus bord dans la mer, avec sa veste et son pantalon, et regagna sa pirogue. Il n'y fut pas plus tôt rentré, que plusieurs autres, à son imitation, nagèrent vers le vaisseau, grimpèrent jusqu'aux sabords, s'insinuèrent par là dans l'intérieur, se saisirent de tout ce qu'ils rencontrèrent, et, se replongeant incontinent dans la mer, nagèrent à une très grande distance, quoiqu'il y en eût parmi eux qui, ayant les mains pleines, les tenaient hors de l'eau pour ne pas mouiller ce qu'ils emportaient.

» Ces insulaires étaient grands et bien faits; ils avaient le teint bronzé-clair, les traits du visage assez agréables, et remarquables par un mélange d'intrépidité et d'enjoûment, qui est frappant. Leurs cheveux, qu'ils portent dans toute leur longueur, sont noirs. Les uns les ont noués derrière la tête en une grosse touffe; les autres en font trois nœuds. On en voit avec de longues barbes, d'autres n'ont que des moustaches; quelques uns portent seulement un petit bouquet de poils à la pointe du menton. Ils sont entièrement nus, n'ayant sur le corps que des colliers, des bracelets et des ceintures, qui sont faits de coquillages assez artistement arrangés. Tous avaient les oreilles percées, mais sans aucun ornement; quelques uns cependant doivent en porter parfois de très pesants, car les lobes de leurs oreilles leur descendaient jusque sur les épaules, ou bien étaient fendus en totalité. Un de ces Indiens, qui paraissait jouir de quelque considération, avait pour ceinture un cordon garni de dents humaines : c'étaient vraisemblablement les trophées de ses exploits guerriers, car il ne voulait l'échanger contre rien de ce qu'on pouvait lui offrir. Les uns étaient sans armes, d'autres en avaient de très dangereuses : c'était une espèce de lame très large par un bout, et garnie des deux côtés, sur une longueur d'environ trois pieds, de dents de requin, aussi tranchantes que des lancettes. Nous leur montrâmes des cocos, en leur faisant signe que nous en avions besoin; mais, loin de nous donner quelque espoir de nous en fournir, ils s'efforçaient d'enlever ceux que nous avions.

N'ayant pu trouver de mouillage à cette île, je la quittai avec le regret

de n'avoir procuré aucun soulagement à mes malades. Elle fut nommée par mes officiers île Byron. »

Après avoir laissé reposer quelque temps son équipage dans une des îles des Larrons, Byron entra dans la mer de Chine par le nord des Philippines, et le 5 novembre il mouilla devant Poulo-Timon, île située à la côte orientale de la presqu'île de Malacca.

« Dès que les habitants, qui sont Malais, virent approcher nos canots, dit Byron, ils accoururent en grand nombre sur le bord de la mer, tenant d'une main un coutelas, et de l'autre une pique armée d'une pointe en fer. Leur cric était passé dans leur ceinture. Malgré ces apparences menaçantes, nous débarquâmes, et commençâmes à traiter avec ces insulaires. Nous ne pûmes nous procurer qu'une douzaine de poules, une chèvre et un chevreau. Nous offrîmes en échange des couteaux, des haches et d'autres outils. Ils les refusèrent d'un air de dédain, et nous demandèrent des roupies. Comme nous n'en avions pas, je me trouvais fort embarrassé, lorsque je songeai à leur offrir des mouchoirs. Ils consentirent à accepter les meilleurs.

» Ces peuples sont d'une stature au dessous de la médiocre, mais très bien proportionnés. Leur couleur est bronzée et presque noire. Nous vîmes parmi eux un vieillard qui, à quelque différence près, était vêtu comme un Persan. Les autres étaient nus, à la réserve d'un mouchoir roulé autour de leur tête en guise de turban, et de quelques morceaux d'étoffes dont ils se ceignent les reins, et qu'ils attachent avec une agrafe d'argent. Aucune femme ne parut; apparemment qu'ils les cachent pour ne pas les laisser voir aux étrangers. Leurs maisons, construites en bambous, sont propres, et s'élèvent, sur des poteaux, à huit pieds au dessus du sol. Leurs canots sont très bien faits. Nous en vîmes quelques uns assez grands, dont ils se servent probablement pour aller commercer à Malacca. »

Byron remit à la voile le 7 novembre. Le 28, il mouilla sur la rade de Batavia, et la quitta le 10 décembre. Le 9 mai 1766, il atterrit aux Dunes, après un voyage de vingt-deux mois et quelques jours. Quoiqu'il n'ait pas fait des découvertes bien importantes, son voyage mérite néanmoins de tenir un rang honorable dans l'histoire des navigations autour du globe. En effet Byron a tracé le chemin à ces navigateurs qui, cessant de faire des découvertes par amour du gain, ont eu pour but principal le progrès des sciences.

WALLIS.

DÉCOUVERTE DE TAÏTI.

Entrevue avec les Patagons. Relations avec les habitants de Taïti. Hospitalité de la reine.

Le capitaine Samuel Wallis fut envoyé en 1766 par l'Angleterre pour tenter de nouvelles découvertes dans l'hémisphère austral. Il partit de Plymouth le 22 août 1766 avec trois bâtiments, *le Dolphin*, *le Swallow* et *le Prince Frédéric*. Le 16 décembre, il mouilla dans une baie en dedans du cap des Vierges, à l'entrée orientale du détroit de Magellan. Avant de laisser tomber l'ancre, il avait vu sur le cap des hommes à cheval qui lui faisaient signe de descendre à terre. Écoutons le récit de son entrevue avec les Patagons.

« Les naturels restèrent toute la nuit vis-à-vis du vaisseau, allumant des feux et poussant souvent de grands cris. Le 17, au matin, dès qu'il fut jour, nous en vîmes un grand nombre en mouvement, qui nous faisaient signe d'aller à terre. Vers les cinq heures, je donnai le signal pour faire venir à bord les canots du *Swallow* et du *Prince Frédéric*; en même temps je fis mettre le mien à la mer. Ces canots étant tous équipés et armés, je pris un détachement de soldats de marine, et je marchai vers le rivage, après avoir donné ordre au maître de présenter le travers du navire à la côte pour protéger le débarquement, et de charger les canons à mitraille. Nous arrivâmes au rivage vers les six heures, et, avant de sortir des canots, je fis signe aux habitants de se retirer à quelque distance. Ils obéirent sur-le-champ. Je descendis alors avec le capitaine du *Swallow* et plusieurs officiers ; les soldats de marine furent rangés en bataille, et les canots furent tenus à flot près de la côte.

» Je fis signe aux habitants de s'approcher et de s'asseoir en demi-cercle, ce qu'ils firent avec beaucoup d'ordre et de gaîté. Alors je leur distribuai des couteaux, des ciseaux, des boutons, des colliers de verroterie, des peignes et d'autres bagatelles ; je donnai surtout des rubans aux femmes, qui les reçurent avec un air mêlé de plaisir et de respect. Après avoir achevé la distribution de mes présents, je leur fis entendre que j'avais d'autres choses à

leur donner, mais que je voulais avoir quelques provisions en échange. Je leur fis voir des haches et des serpes, et je leur montrai en même temps des guanaques qui se trouvaient là, et des autruches mortes que je voyais près d'eux, en leur indiquant par signes que je voulais manger. Mais ils ne purent ou ne voulurent pas me comprendre, car, quoiqu'ils parussent avoir grande envie des haches et des serpes, ils ne donnèrent pas à entendre qu'ils fussent disposés à nous céder leurs provisions. Nous ne fîmes donc aucun trafic avec eux.

» Ces Indiens, les femmes comme les hommes, avaient chacun un cheval, avec une selle assez propre, une bride et des étriers. Les hommes portaient des éperons de bois, à l'exception d'un seul qui avait une paire de grands éperons à l'espagnole, des étriers de bronze, et un sabre espagnol sans fourreau; mais, malgré ces distinctions, il ne paraissait avoir aucune espèce d'autorité sur les autres. Les femmes ne portaient point d'éperons. Les chevaux paraissaient bien faits, légers, et hauts d'environ quatorze palmes. Ces Indiens avaient aussi des chiens qui paraissaient être, ainsi que les chevaux, de race espagnole.

» Nous prîmes la mesure de ceux qui étaient les plus grands : l'un d'eux avait six pieds sept pouces; plusieurs autres avaient six pieds cinq pouces; mais la taille du plus grand nombre était de cinq pieds dix pouces à six pieds.

» Leur teint est d'une couleur de cuivre foncé, comme celui des naturels de l'Amérique septentrionale; ils ont les cheveux droits, presque aussi durs que des soies de porc, et qu'ils nouent avec une ficelle de coton. Tous, les hommes comme les femmes, vont la tête nue. Ils sont bien faits et robustes; ils ont de gros os; mais leurs pieds et leurs mains sont d'une petitesse remarquable. Ils sont vêtus de peaux de guanaque cousues ensemble par morceaux d'environ six pieds de longueur sur cinq de largeur, dont ils s'enveloppent le corps, et qu'ils attachent avec une ceinture, en mettant le poil en dedans. Quelques uns d'entre eux avaient aussi ce que les Espagnols appellent un *puncho*, ou sorte de manteau d'une étoffe faite de poil de guanaque; une ouverture sert à passer la tête, et il descend jusqu'aux genoux

» Ces Indiens portent aussi une espèce de caleçon qu'ils tiennent fort serré, et des brodequins qui descendent du milieu de la jambe jusqu'au coude-pied par devant, et par derrière passent sous le talon; le reste du pied est découvert.

» Nous remarquâmes que plusieurs des hommes avaient un cercle rouge peint autour de l'œil gauche, et que d'autres s'étaient peint les bras et différentes parties du visage; toutes les jeunes femmes avaient leurs paupières peintes en noir.

» Ils parlaient beaucoup ; quelques uns d'entre eux prononcèrent le mot *ca-pi-ta-ne ;* mais quand on leur parla en espagnol, en portugais, en français et en hollandais, ils ne firent aucune réponse. Nous ne pûmes distinguer dans leur langage que le seul mot *chaoua*. Nous supposâmes que c'était une salutation, parce qu'ils le prononçaient toujours quand ils nous frappaient dans la main, et quand ils nous faisaient signe de leur donner quelque chose. Lorsque nous leur parlions en anglais, ils répétaient après nous les mêmes mots, comme nous aurions pu le faire ; et ils eurent bientôt appris par cœur ces mots : *Englishmen*, *come on shore*, Anglais, venez à terre.

» Chacun avait à sa ceinture une arme d'une espèce singulière : c'étaient deux pierres rondes, couvertes de cuir, et pesant chacune environ une livre, qui étaient attachées aux deux bouts d'une corde d'environ huit pieds de long. On a vu plus haut qu'ils s'en servent comme d'une fronde, pour arrêter les animaux qu'ils poursuivent. Ils sont si adroits à manier cette arme, qu'à la distance de cinquante pieds ils peuvent frapper, par deux pierres à la fois, un but qui n'est pas plus grand qu'un shilling. Ce n'est cependant pas leur usage d'en frapper le guanaque ni l'autruche, quand ils font la chasse de ces animaux ; mais ils lancent leur fronde de manière que la corde, rencontrant les deux jambes de l'autruche ou deux de celles du guanaque, les enveloppe aussitôt par la force et le mouvement de rotation des pierres, et arrête l'animal, qui devient alors aisément la proie du chasseur.

» Tandis que nous étions à terre, nous les vîmes manger de la chair crue, entre autres le ventre d'une autruche, sans autre préparation que de le retourner en mettant le dedans en dehors, et de le secouer.

» Nous remarquâmes aussi qu'ils avaient plusieurs grains de verroterie comme ceux que je leur avais donnés, et deux morceaux d'étoffe rouge : nous supposâmes que le commodore Byron les avait laissés en cet endroit ou dans quelque canton voisin.

» Après avoir passé environ quatre heures avec ces Américains, je leur fis entendre par signes que j'allais retourner à bord, et que j'en emmènerais quelques uns d'entre eux avec moi, s'ils le désiraient. Dès qu'ils m'eurent compris, plus de cent se présentèrent avec empressement pour aller sur le vaisseau ; mais je ne voulus pas en recevoir plus de huit. Ils sautèrent dans les canots avec la joie qu'auraient des enfants qui vont à la foire ; comme ils n'avaient aucune mauvaise intention, il ne nous en soupçonnaient aucune. Pendant qu'ils étaient dans les canots, ils chantèrent plusieurs chansons de leur pays ; lorsqu'ils furent sur le vaisseau, ils n'exprimèrent pas les sentiments d'étonnement et de curiosité que paraissaient devoir exciter en eux tant d'objets extraordinaires et nouveaux qui venaient frapper à la fois leurs yeux.

Je les fis descendre dans ma chambre; ils regardaient autour d'eux avec une indifférence inconcevable, jusqu'à ce qu'un d'entre eux eut jeté les yeux sur un miroir. Mais cet objet ne leur causa pas plus d'étonnement que les prodiges qui s'offrent à notre imagination dans un songe, lorsque nous croyons converser avec les morts, voler dans l'air, marcher sur la mer, sans réfléchir que les lois de la nature sont violées; cependant ils s'amusèrent beaucoup de ce miroir; ils avançaient, reculaient, et faisaient mille tours devant la glace, riant aux éclats, et se parlant avec beaucoup de chaleur les uns aux autres.

» Je leur donnai du bœuf, du petit-salé, du biscuit et d'autres provisions du vaisseau. Ils mangèrent indistinctement de tout ce qu'on leur offrit; mais ils ne voulurent boire que de l'eau.

» De ma chambre je les menai dans toutes les parties du vaisseau. Ils ne regardèrent avec attention que les animaux vivants que nous avions à bord. Ils examinèrent avec assez de curiosité les cochons et les moutons, et s'amusèrent infiniment à voir les pintades et les dindons.

» Ils ne parurent désirer de tout ce qu'ils voyaient que nos vêtements, et un vieillard fut le seul d'entre eux qui nous en demanda. Nous lui fîmes présent d'une paire de souliers avec des boucles, et je donnai à chacun des autres un sac de toile dans lequel je mis quelques aiguilles tout enfilées, des morceaux de drap, un couteau, une paire de ciseaux, du fil, de la verroterie, un peigne, un miroir, et quelques pièces de notre monnaie, qu'on avait percées par le milieu, afin de pouvoir les suspendre au cou avec un ruban.

» Nous leur offrîmes des feuilles de tabac roulées. Ils en fumèrent un peu, mais ne parurent pas y prendre plaisir.

» Je leur montrai les canons. Ils ne témoignèrent avoir aucune connaissance de leur usage. Lorsqu'ils eurent parcouru tout le vaisseau, je fis mettre sous les armes les soldats de marine et leur fis exécuter une partie de l'exercice. A la première décharge de mousqueterie, nos Indiens furent frappés d'étonnement et de terreur; le vieillard en particulier se jeta à la renverse sur le tillac, et, montrant les fusils, se frappa le sein avec sa main, et resta ensuite quelque temps sans mouvement, les yeux fermés; nous jugeâmes qu'il voulait nous faire entendre qu'il connaissait les armes à feu et leurs terribles effets. Les autres, voyant que nos gens étaient de bonne humeur, et n'ayant reçu aucun mal, reprirent bientôt leur gaîté, et entendirent sans beaucoup d'émotion la seconde et la troisième décharge; mais le vieillard resta prosterné sur le tillac pendant quelque temps, et ne reprit ses esprits qu'après que la mousqueterie eut cessé.

» Vers le midi, la marée reversant, je leur fis connaître par signes que le

vaisseau allait s'éloigner, et qu'ils devaient aller à terre. Je m'aperçus bientôt qu'ils n'avaient pas envie de s'en aller; cependant on les fit entrer, sans beaucoup de peine, dans la chaloupe, à l'exception du vieillard et d'un autre, qui voulurent rester. Ces deux-ci s'arrêtèrent à l'endroit où l'on descend du vaisseau; le plus vieux se retourna et alla à l'escalier qui conduit à la chambre du capitaine. Il resta là quelque temps sans dire un mot; puis il prononça un discours que nous prîmes pour une prière, car plusieurs fois il éleva les mains et les yeux au ciel, et parla avec des accents, un air et des gestes fort différents de ce que nous avions observé dans leur conversation. Il paraissait plutôt chanter que prononcer ce qu'il disait; de sorte qu'il nous fut impossible de distinguer un mot d'un autre. Je lui fis entendre qu'il était à propos qu'il descendît dans la chaloupe. Alors il me montra le soleil; puis, faisant voir sa main en la tournant vers l'ouest, il s'arrêta, me regarda en face, se mit à rire, et me montra ensuite le rivage. Il nous fut aisé de comprendre par ces signes qu'il désirait de rester à bord jusqu'au coucher du soleil, et je n'eus pas peu de peine à lui persuader que nous ne pouvions pas rester si long-temps sur cette partie de la côte. Enfin il se détermina à sauter dans la chaloupe avec son compagnon. Lorsque la chaloupe s'éloigna, ils se mirent tous à chanter, et continuèrent à donner des signes de joie jusqu'à ce qu'ils furent arrivés à terre. Lorsqu'ils débarquèrent, plusieurs de leurs compagnons, qui étaient sur le rivage, voulurent se jeter avec empressement dans la chaloupe. L'officier qui était à bord, ayant des ordres positifs de n'en recevoir aucun, eut beaucoup de peine à les empêcher d'entrer dans le bâtiment, ce qui parut les mortifier extrêmement. »

Wallis, étant entré dans le détroit, vit plusieurs fois des Patagons. Lorsque les canots approchaient de terre, ces hommes voulaient toujours y débarquer pour venir au vaisseau, et comme on refusait de les recevoir, ils en marquaient du chagrin. Souvent on essaya de leur faire entendre par signes qu'on désirait obtenir des guanaques en échange de différents objets qu'on leur montrait; mais on ne put venir à bout de s'en faire comprendre. Quelquefois les Anglais, en descendant à terre, trouvaient des huttes et différents endroits où tout annonçait que l'on avait récemment fait du feu.

Les Anglais eurent aussi des rapports avec les habitants de la côte méridionale du détroit, qui leur parurent aussi sales, aussi puants, aussi misérables, qu'aux autres navigateurs qui avaient parcouru ces parages. Ils mangeaient de tout ce qu'on leur présentait. Ils essayèrent une fois d'emporter d'un canot anglais les différents objets qui s'y trouvaient; mais l'équipage s'en aperçut à temps, et les empêcha d'effectuer leur dessein. Les Indiens, se voyant contrariés dans leur entreprise, se retirèrent dans leurs pirogues, et s'armèrent de

longues perches et de lames dont la pointe était faite d'os de poisson. Comme, malgré ces démonstrations hostiles, ils n'attaquèrent pas les Anglais, ceux-ci se bornèrent à se tenir sur la défensive ; ensuite, au moyen de quelques bagatelles qu'ils donnèrent aux Indiens, ils les calmèrent, et la bonne intelligence fut rétablie.

Une autre fois ces sauvages donnèrent lieu à une observation qui fait honneur à leur caractère. Wallis était alors mouillé près du cap Upright, à peu de distance de l'embouchure occidentale du détroit. « Le 1er avril, dit-il, nous vîmes venir à bord du vaisseau deux pirogues avec quatre hommes et trois petits enfants dans chacune. Les hommes étaient plus vêtus que ceux que nous avions vus auparavant; mais les enfants étaient entièrement nus; ils étaient un peu plus blonds que les hommes, qui marquaient beaucoup d'attention et de tendresse pour eux, et les levaient fréquemment en l'air pour qu'ils vissent mieux le vaisseau. Je donnai à ces enfants des colliers et des bracelets de verroterie qui leur firent beaucoup de plaisir. Pendant que ces Indiens restaient avec nous, les uns sur le vaisseau, les autres dans leurs pirogues, la chaloupe partit pour aller faire du bois et de l'eau. Ies Indiens qui étaient dans les pirogues tinrent les yeux fixés sur la chaloupe pendant qu'on l'équipait. Dès qu'elle s'éloigna, ils appelèrent, par de grands cris, ceux qui étaient à bord. Ceux-ci eurent aussitôt l'air très alarmé, sautèrent à la hâte dans leurs pirogues, après y avoir fait descendre les enfants, et s'éloignèrent sans proférer une parole. Nous ne pouvions deviner la cause de l'émotion soudaine de ces Indiens, qui suivirent la chaloupe en poussant de grands cris, et en donnant des marques extraordinaires de trouble et d'effroi.

» La chaloupe, qui marchait plus vite qu'eux, les devança à la côte, où mes matelots aperçurent des femmes qui ramassaient des moules au milieu des rochers. Leur vue expliqua aussitôt le mystère. Les pauvres Indiens craignaient que les étrangers ne voulussent attenter, soit par force, soit par séduction, aux droits des maris de ces femmes, droits dont ils paraissaient plus jaloux que les habitants d'autres contrées, en apparence moins sauvages et moins grossiers que ceux-ci. Mes matelots, pour les tranquilliser, restèrent dans la chaloupe, sans ramer, et se laissèrent devancer par les canots. Les Indiens, de leur côté, ne cessèrent de crier, pour se faire entendre des femmes, que lorsqu'elles eurent pris l'alarme, et se furent enfuies hors de la portée de la vue. Dès qu'ils furent à terre, ils tirèrent leurs pirogues sur la plage, et se hâtèrent d'aller rejoindre leurs femmes. »

Au mois de février, qui est l'été de ces contrées, le maître du *Dolphin*, étant allé à la côte du sud pour chercher un mouillage, débarqua mourant

de froid dans une grande île. Après s'être réchauffé à un feu allumé avec de petits arbres qu'il trouva dans ce lieu, il grimpa sur une montagne pour observer la triste région qui l'entourait. La Terre du Feu présentait l'aspect le plus horrible et le plus sauvage que l'on pût imaginer. Ce n'étaient que des montagnes raboteuses qui s'élevaient jusqu'aux nues ; leurs flancs et leurs sommets, entièrement nus, ne laissaient pas apercevoir le moindre signe de végétation. Les vallées ne présentaient pas une perspective moins triste; des couches profondes de neige les remplissaient, excepté dans quelques endroits où elle avait été emportée par les torrents qui se précipitent du sommet des monts; et, même dans les endroits où la neige ne les couvrait pas, elles étaient aussi dépouillées de verdure que les rochers qui les entouraient.

Wallis s'élança le 10 avril dans le Grand-Océan, et pendant une course de plus de deux mois découvrit les îles de la Pentecôte, de la Reine-Charlotte, d'Egmont, d'Osnabruck, etc. Le 18 juin, dans l'après-midi, on aperçut une terre à l'ouest-sud-ouest. On s'en approchait le 19, lorsqu'une brume épaisse obligea *le Dolphin* de mettre en travers. « Enfin, le temps s'étant éclairci, dit Wallis, nous fûmes très surpris de nous voir environnés par quelques centaines de pirogues de grandeurs différentes, mais dans lesquelles il n'y avait pas moins de huit cents Indiens. Arrivés à portée de pistolet de notre vaisseau, ils s'arrêtèrent, nous regardèrent d'un air très étonné, puis se parlèrent entre eux. On leur montra toutes sortes de bagatelles, en les invitant par signes à monter à bord. Ils se retirèrent, et se réunirent comme pour tenir conseil, revinrent, firent le tour du vaisseau, et nous firent des signes d'amitié. L'un d'eux, qui tenait un rameau de bananier à la main, nous adressa un discours qui dura près d'un quart d'heure, et jeta ensuite son rameau dans l'eau.

Un moment après, comme on continuait à leur faire des signes pour monter à bord, un jeune homme alerte, vigoureux et bien fait, se hasarda à répondre à notre invitation; il grimpa par les porte-haubans d'artimon. Quand il fut sur le pont, on lui présenta divers objets de quincaillerie. Il avait l'air de les regarder avec plaisir; mais il ne voulut rien accepter que d'autres Indiens ne se fussent approchés, et, après un long discours, n'eussent jeté un rameau de bananier dans le vaisseau; alors il prit nos présents. D'autres montèrent à bord de différents côtés. Une de nos chèvres en vint heurter un avec ses cornes par derrière. Surpris du coup, l'Indien se retourne, et voit la chèvre qui, dressée sur ses pieds, se préparait à l'assaillir de nouveau. L'aspect de cet animal le frappa d'une terreur si grande qu'il se dépêcha de sortir du vaisseau, et tous les autres se hâtèrent de suivre son exemple. Cependant ils

se remirent bientôt de leur frayeur, et revinrent à bord. Quand ils se furent familiarisés avec la vue de nos chèvres et de nos moutons, je leur montrai nos cochons et nos poules. Ils me firent entendre par signes qu'ils avaient chez eux ces deux espèces d'animaux. Je leur distribuai de la quincaillerie et des clous, en leur faisant signe d'aller à terre et d'en rapporter des cochons, des poules et des fruits; mais ils eurent l'air de ne pas me comprendre. Cependant ils cherchaient à dérober tout ce qui se trouvait à leur portée. Quelquefois notre vigilance fut en défaut. Tandis qu'un de mes officiers parlait à l'un d'eux par signes, il en survint un par derrière qui lui ôta de dessus la tête son chapeau bordé, et, sautant dans la mer, l'emporta à la nage.

» Comme cet endroit ne nous offrait pas de mouillage, je prolongeai la côte en suivant les canots qui sondaient. Les pirogues des Indiens, n'ayant pas de voiles, et ne pouvant se tenir près de nous, regagnèrent la terre. Elle nous offrait la perspective la plus agréable et la plus pittoresque qu'on puisse imaginer. Près de la mer le pays est uni et couvert de différents arbres fruitiers, notamment de cocotiers. On apercevait entre ces arbres les maisons des Indiens, qui, dans l'éloignement, ressemblent à de longues granges. A trois milles du rivage, le pays s'élève en collines couronnées de bois; plus loin, elles atteignent une hauteur plus considérable, et donnent naissance à des rivières qui coulent jusqu'à la mer. Nous ne vîmes pas de bancs de sable, mais nous reconnûmes que l'île est bordée d'un récif interrompu par quelques ouvertures qui laissaient un passage.

» Sur les trois heures après midi, j'avançai vers une large baie qui semblait offrir un mouillage. Tandis que les canots y sondaient, j'observai qu'un grand nombre de pirogues les environnaient. Soupçonnant que les Indiens avaient le dessein de les attaquer, et voulant prévenir tout sujet de querelle, je fis signal à mon monde de revenir; en même temps, pour intimider les Indiens, je fis tirer neuf coups de pierriers par dessus leurs têtes. Malgré l'effroi que notre feu leur avait causé, plusieurs pirogues s'efforcèrent de couper le chemin à un canot; mais comme il allait à la voile et que les pirogues n'étaient manœuvrées que par des pagaies, il se débarrassa de celles qui l'entouraient; cependant il reçut une volée de pierres qui lui blessèrent quelques hommes. L'officier qui commandait la chaloupe vengea cette attaque en tirant un coup de fusil chargé à plomb à l'insulaire qui avait jeté la première pierre, et le blessa à l'épaule. Les compagnons de l'Indien, le voyant blessé, se jetèrent à la mer, et tous les autres se mirent à fuir à force de rames, dans le plus grand désordre. Pendant qu'on hissait les embarcations à bord, une grande pirogue à voile s'avança vers nous. Je l'attendis : elle marchait très bien, et fut bientôt près de notre bord. Alors un insulaire se leva, prononça un discours qui dura cinq

minutes, et jeta sur le vaisseau un rameau de bananier. Nous en fîmes autant. Je leur donnai quelques bagatelles. Ils eurent l'air content, et se retirèrent.

» Je continuai à côtoyer l'île. Le 21, les canots revinrent m'annoncer qu'ils avaient trouvé un bon mouillage. Dès que le vaisseau fut en sûreté, les canots retournèrent pour sonder le long de la côte, et examiner un endroit où coulait un ruisseau. Dans ce moment une foule de pirogues se mirent en marche vers *le Dolphin*, portant des cochons, des poules et des fruits, qui furent échangés contre de la quincaillerie et des clous. Cependant, lorsque nos canots s'approchèrent du rivage, les pirogues, dont plusieurs étaient doubles, firent voile vers nous. Elles se tinrent d'abord à quelque distance; mais lorsque les canots furent près de la plage, les Indiens devinrent plus hardis, et trois des plus grandes pirogues coururent sur le plus petit canot; les Indiens qui les montaient tenaient leurs massues et leurs pagaies levées pour attaquer nos matelots. Ceux-ci, se voyant ainsi pressés, furent obligés de faire feu; ils tuèrent un Indien et en blessèrent grièvement un autre. Ces malheureux, en recevant le coup, tombèrent dans la mer; les autres Indiens s'y jetèrent après eux. Les deux autres pirogues prirent la fuite, et les canots revinrent sans éprouver d'autre obstacle.

» Dès que les Indiens qui s'étaient jetés à l'eau virent nos canots demeurer en place sans chercher à leur faire aucun mal, ils rentrèrent dans leurs pirogues, et y reprirent leurs compagnons blessés; ils les dressèrent l'un et l'autre sur leurs pieds pour voir s'ils pourraient se tenir debout, et, reconnaissant que c'était impossible, ils essayèrent de les faire tenir assis. Ils y réussirent pour celui qui n'était que blessé, et le soutinrent dans cette posture; mais voyant que l'autre était tout à fait mort, ils étendirent son corps au fond de la pirogue. Quelques pirogues retournèrent ensuite à terre, et d'autres revinrent au vaisseau pour trafiquer; ce qui nous prouva qu'ils étaient convaincus par notre conduite que, lorsqu'ils agissaient pacifiquement envers nous, ils n'avaient rien à craindre, et que, s'il leur était arrivé des malheurs, ils se les étaient attirés.

» Les officiers qui commandaient les canots m'annoncèrent que le fond était bon à un quart de mille de la côte, mais que l'on éprouvait une forte houle près de l'endroit où coulait le ruisseau. Les Indiens étaient venus en foule sur le rivage; plusieurs s'étaient approchés de la chaloupe avec des fruits et des bambous pleins d'eau; ils les avaient pressés jusqu'à l'importunité de descendre à terre, notamment les femmes, qui, se mettant absolument nues, s'efforçaient de les attirer par des gestes très significatifs. Jusque là nos matelots avaient résisté à la tentation. Sur ces entrefaites, des pirogues conti-

nuaient à se tenir près du vaisseau; mais les Indiens avaient commis tant de vols, que je défendis d'en recevoir aucun à bord.

» Les canots que j'avais envoyés à terre avec plusieurs pièces à l'eau n'en rapportèrent que deux que les Indiens avaient remplies; mais, pour se payer de leur peine, ils avaient retenu les autres. Nos gens, qui ne voulaient pas quitter leurs embarcations, usèrent de tous les moyens possibles pour engager les Indiens à les leur rendre; ce fut inutilement. Les Indiens, de leur côté, les pressaient fortement de venir à terre. Plusieurs milliers de naturels, hommes, femmes et enfants, étaient sur le rivage, quand les canots s'en éloignèrent.

» Le 22 je renvoyai les canots faire de l'eau; ils portaient des clous, des haches, et d'autres objets que je crus les plus propres à nous gagner l'amitié des Indiens. En même temps, un grand nombre de pirogues vinrent au vaisseau avec du fruit à pain, des bananes, un fruit ressemblant à la pomme, mais meilleur, des poules et des cochons. Toutes ces provisions furent échangées pour les marchandises qui plaisaient aux Indiens.

» Les canots ne rapportèrent que quelques callebasses pleines d'eau. Le nombre des naturels qui garnissaient le rivage était si grand, que nos gens n'avaient pas osé descendre, quoique les jeunes femmes répétassent leurs invitations pressantes par des gestes encore plus libres, et, s'il est possible, plus clairs que la veille. Les fruits et les autres provisions furent étalés sur le rivage; on fit signe à nos gens de venir les prendre. Ils résistèrent encore à cette nouvelle tentation, et se bornèrent à réclamer par signes les pièces à eau qu'on leur avait retenues la veille. Les Indiens, de leur côté, furent sourds à cette demande. Nos canots s'éloignèrent; les femmes les poursuivirent en leur jetant des fruits, les huant, et leur donnant toutes les marques de mépris et de dérision qu'elles purent imaginer. »

Comme on avait aperçu, du haut des mâts, une baie de l'autre côté d'une pointe de terre, Wallis se mit en route pour y aller; mais en doublant le récif qui borde la côte, son vaisseau toucha. On prit toutes les mesures requises pour le dégager; mais il continuait de battre contre les rochers avec violence. Il était environné de plusieurs centaines de pirogues remplies d'Indiens qui paraissaient attendre son naufrage prochain. Heureusement une brise de terre s'éleva, et aida à le détacher. Un instant après qu'il fut en sûreté, le vent fraîchit; mais quoiqu'il tomba ensuite assez promptement, la lame était si haute, et brisait avec tant de violence contre les roches, que, si le vaisseau fût demeuré engagé une demi-heure de plus, il eût infailliblement été mis en pièces.

On trouva bon mouillage partout dans la nouvelle baie. « Le 24, à six heures du matin, dit Wallis, on commença à touer le vaisseau dans la baie.

Bientôt un grand nombre de pirogues vinrent le long du gaillard d'arrière. Je chargeai le canonnier et deux officiers d'acheter les provisions qu'elles portaient, en défendant à toute autre personne du bord de commercer avec les Indiens. A huit heures, le nombre des pirogues était considérablement augmenté ; les dernières qui vinrent étaient doubles, très grandes, et portant chacune une quinzaine d'hommes forts et vigoureux. J'observai avec quelque inquiétude qu'elles étaient plutôt préparées pour le combat que pour le commerce, car on ne voyait au fond que des pierres. Comme j'étais encore très incommodé et faible, je recommandai à M. Furneaux, mon premier lieutenant, de tenir une partie de notre monde toujours sous les armes, tandis que le reste de l'équipage était occupé à remorquer le vaisseau.

» Cependant il arrivait continuellement un plus grand nombre de pirogues chargées d'une marchandise que les autres ne nous avaient point encore apportée : c'étaient des femmes, qui offraient à nos yeux toutes les postures lascives qu'on peut imaginer. Pendant que ces dames mettaient tous leurs charmes en œuvre pour nous séduire, les grandes pirogues chargées de pierres s'avancèrent autour du vaisseau, une partie des Indiens chantant d'une voix rauque, d'autres soufflant dans des conques marines, d'autres jouant de la flûte. Un instant après, un homme qui était couché sur une espèce de sopha dans une des doubles pirogues fit signe qu'il désirait s'approcher de mon bord. J'y consentis. Dès qu'il fut le long du vaisseau, il remit à une personne de l'équipage une aigrette de plumes rouges et jaunes, en lui faisant signe de me la transmettre. Je la reçus avec des expressions d'amitié, et je pris sur-le-champ quelques bagatelles pour les lui offrir en retour ; mais, à mon grand étonnement, il s'était déjà un peu éloigné, et à un signal qu'il donna en jetant une branche de cocotier qu'il tenait à la main, un cri général s'éleva de toutes les pirogues ; elles fondirent sur nous toutes à la fois, et nous lancèrent une grêle de pierres.

» La supériorité de nos armes pouvait seule nous assurer l'avantage sur la multitude qui nous assaillait ainsi sans motif, car une grande partie de mon équipage était malade et faible. J'ordonnai de faire feu sur les Indiens. La décharge jeta d'abord du désordre parmi eux ; mais bientôt ils revinrent à la charge. Il fallut faire jouer de nouveau notre mousqueterie et nos pièces d'artillerie ; deux de celles-ci furent surtout dirigées contre un endroit du rivage où je voyais un grand nombre de pirogues occupées à embarquer des hommes, et venant vers le vaisseau en toute hâte. Quand l'artillerie commença à résonner, il n'y avait pas moins de trois cents pirogues autour du vaisseau, montées par plus de deux mille hommes, et de nouveaux renforts arrivaient continuellement de tous les côtés.

» Notre feu écarta bientôt les Indiens qui étaient près du vaisseau, et arrêta ceux qui se disposaient à venir sur nous. Aussitôt que je vis une partie de nos ennemis faire retraite, et les autres se tenir paisibles, je fis cesser le feu, espérant qu'ils seraient assez convaincus de la supériorité de nos armes pour ne pas renouveler leur attaque. J'étais malheureusement dans l'erreur. Un gros de pirogues dispersées se réunit de nouveau, resta quelque temps à considérer le vaisseau à un quart de mille de distance, puis, élevant tout à coup des pavillons blancs, s'avança vers l'arrière du bâtiment. Les pierres lancées par des frondes, avec beaucoup de force et d'adresse, recommencèrent en même temps à pleuvoir sur nous. Chacune de ces pierres pesait environ deux livres. Plusieurs blessèrent mes matelots, qui en auraient souffert bien davantage sans une toile étendue au dessus du pont pour nous défendre des ardeurs du soleil, et sans notre bastingage. D'autres pirogues se portèrent cependant vers l'avant du vaisseau, ayant probablement remarqué qu'on n'avait pas fait feu de cette partie. J'y fis porter sur-le-champ des pièces. Parmi les pirogues qui nous attaquaient de ce côté, j'en remarquai une où se trouvait probablement un chef, car le signal qui avait rassemblé les Indiens en était parti. Un boulet sépara cette pirogue en deux. A l'instant, les autres se dispersèrent avec tant de promptitude, qu'en une demi-heure il n'en resta pas une seule en vue, et que la foule innombrable qui couvrait le rivage s'enfuit avec la plus grande précipitation vers les collines.

» Alors, ne craignant plus d'être inquiétés de nouveau, on toua le vaisseau dans la baie. Le 24, vers midi, il y mouilla, et fut placé de manière qu'il protégeait l'endroit où l'on devait faire de l'eau. »

L'on prit possession de l'île, qui fut nommée île du Roi-George III. Ce nom n'a pas prévalu; la géographie a conservé celui de *Taïti*, que lui donnent les naturels, ou *O-taïti*, avec l'article.

« Tandis, continue Wallis, que mon monde était occupé à l'aiguade, on vit de l'autre côté du ruisseau, qui était large de trente-six pieds et guéable, deux hommes âgés. Dès qu'ils s'aperçurent qu'ils étaient découverts, ils eurent l'air effrayé et confus, et prirent une posture de suppliants. M. Furneaux leur fit signe de traverser le ruisseau. L'un d'eux s'y détermina, puis s'avança en rampant sur les mains et les genoux. M. Furneaux le releva, et, tandis que l'Indien était encore tremblant, lui montra quelques unes des pierres qui avaient été jetées dans le vaisseau, et s'efforça de lui faire entendre que, si ses compatriotes n'entreprenaient rien contre nous, nous ne leur ferions aucun mal. Il ordonna de remplir deux barriques d'eau, pour donner à comprendre aux Indiens que nous en avions besoin, et en même temps lui montra des haches et d'autres objets, pour tâcher de lui indiquer que nous

désirions avoir des provisions. Le vieillard recouvra un peu ses esprits durant cette conversation muette, et M. Furneaux, pour confirmer les témoignages d'amitié qu'il lui avait donnés, lui fit présent d'une hache, de clous, de colliers, de verroterie, et d'autres bagatelles; après quoi il se rembarqua, laissant flotter le pavillon qu'il avait arboré à terre.

» Aussitôt que les canots se furent éloignés, l'Indien s'approcha du pavillon, dansa à l'entour, puis se retira; il revint ensuite avec des branches d'arbres qu'il jeta à terre, et s'en alla encore. Nous le vîmes reparaître quelque temps après, suivi d'une douzaine d'insulaires. Tous se mirent dans une posture suppliante, et s'approchèrent du pavillon à pas lents. Mais le vent étant venu à l'agiter, lorsqu'ils en étaient tout proches, ils se retirèrent avec la plus grande précipitation. Ils en restèrent éloignés un peu de temps, occupés à le regarder; ils s'en allèrent ensuite, et rapportèrent bientôt deux grands cochons, qu'ils déposèrent au pied du mât du pavillon, et enfin, prenant courage, ils se mirent à danser. Cette cérémonie terminée, ils portèrent les cochons au rivage, lancèrent une pirogue à l'eau, et les mirent dedans. Le vieillard, que distinguait une grande barbe blanche, s'embarqua seul avec ces deux animaux, et les amena au vaisseau. Il nous adressa un discours, prit dans ses mains plusieurs feuilles de bananier, une à une, et nous les présenta, en proférant pour chacune, à mesure qu'il nous les donnait, quelques mots d'un ton de voix imposant et grave; il nous remit ensuite les deux cochons, en nous montrant la terre. Je me disposais à lui faire quelques présents; mais il ne voulut rien accepter, et bientôt après retourna vers l'île.

» Pendant la nuit, qui fut très sombre, nous entendîmes le bruit des tambours, des conques et d'autres instruments, et nous vîmes beaucoup de lumières le long de la côte. Le 26, au point du jour, je ne découvris aucun habitant sur le rivage; mais j'observai que le pavillon avait été enlevé : sans doute ils avaient fini par le mépriser, comme les grenouilles de la fable leur roi-soliveau. M. Furneaux alla à terre, et commença à faire emplir les pièces à eau. Pendant que notre monde était occupé de ce travail, plusieurs Indiens se montrèrent de l'autre côté du ruisseau, avec le vieillard que l'on avait vu la veille, et qui passa vers les nôtres, apportant avec lui des fruits et des poules, que l'on envoya tout de suite au vaisseau. J'étais si faible en ce moment, que j'avais à peine la force de me traîner; j'observais avec ma lunette d'approche ce qui se passait à terre. Sur les huit heures et demie, j'aperçus une multitude d'insulaires descendant une colline, à un mille environ de notre détachement, et en même temps un grand nombre de pirogues qui doublaient la pointe occidentale de la baie, en serrant la côte de près. Je regardai à l'endroit où l'on faisait de l'eau, et je distinguai au travers des buis-

sons un grand nombre d'Indiens qui se glissaient par derrière; j'en vis aussi plusieurs milliers dans les bois, se pressant vers le lieu de l'aiguade, et des pirogues qui se hâtaient de doubler la pointe orientale de la baie

» Alarmé de tous ces mouvements, je dépêchai un canot pour en instruire M. Furneaux, et lui donner l'ordre de revenir à bord avec tout son monde, en laissant à terre, s'il le fallait, ses pièces à eau. M. Furneaux, qui s'était aperçu du danger, avait déjà rembarqué son détachement; voyant que les Indiens se glissaient vers lui par derrière les bois, il leur envoya le vieil Indien, s'efforçant de leur faire entendre qu'ils se tinssent à l'écart et qu'il ne voulait que prendre de l'eau. Les Indiens, se voyant découverts, poussèrent de grands cris et s'avancèrent à la hâte. M. Furneaux entra dans le canot; les Indiens passèrent le ruisseau, et s'emparèrent des pièces à eau avec de grandes démonstrations de joie. Cependant les pirogues longeaient le rivage avec beaucoup de célérité; les insulaires les suivaient à terre, excepté une multitude de femmes et d'enfants, qui se placèrent sur un monticule d'où l'on découvrait la baie. Dès que les pirogues, qui arrivaient de chaque extrémité de la baie, eurent dépassé le vaisseau, elles s'approchèrent du rivage pour prendre à bord d'autres Indiens portant de grands sacs qui, ainsi que nous le reconnûmes ensuite, étaient remplis de pierre. Alors ces pirogues, réunies à d'autres parties du fond de la baie, s'avancèrent vers nous.

» Persuadé par ces préparatifs qu'elles avaient formé le projet d'une seconde attaque, je pensai que moins le combat durerait, moins il serait meurtrier, et je me décidai à rendre cette action décisive, afin de mettre un terme à toutes les hostilités. On fit donc feu d'abord sur les pirogues réunies en groupe, ce qui produisit un si bon effet, que celles qui étaient à l'ouest regagnèrent le rivage avec précipitation, tandis que celles qui venaient du côté de l'est, côtoyant le récif, furent bientôt hors de la portée de notre canon. Je fis alors diriger le feu sur différentes parties du bois : aussitôt beaucoup d'Indiens en sortirent, et coururent au monticule où les femmes et les enfants s'étaient placés pour voir le combat; ce tertre se trouvait en ce moment couvert de plusieurs milliers de naturels, qui se regardaient comme parfaitement en sûreté. Pour les convaincre de leur erreur, et leur prouver que nos armes portaient beaucoup plus loin qu'ils ne l'auraient cru possible, ce qui me donnait lieu d'espérer que dorénavant ils ne nous attaqueraient plus, on tira vers eux quatre coups rasants : deux portèrent près d'un arbre au pied duquel un groupe d'Indiens étaient rassemblés. Frappés d'épouvante, ils disparurent en un clin d'œil.

Après avoir ainsi nettoyé la côte, j'armai les canots, et j'envoyai les charpentiers, escortés d'une forte garde, pour détruire toutes les pirogues qui avaient

été tirées à terre. Cette opération fut entièrement achevée avant midi, et plus de soixante pirogues, dont plusieurs avaient soixante pieds de longueur, furent mises en pièces. On n'y trouva que des pierres et des frondes; deux petites seulement portaient des fruits, des poules et des cochons.

» A deux heures après midi, neuf insulaires sortirent du bois, tenant à la main des branchages verts, qu'ils plantèrent en terre, près des bords du ruisseau, et se retirèrent. Un instant après ils revinrent, portant des cochons qui avaient les jambes liées, les placèrent auprès des branches et s'en allèrent encore; ils reparurent une troisième fois, apportant d'autres cochons et des chiens qui avaient les jambes liées au dessus de la tête; ils rentrèrent ensuite dans les bois, puis se montrèrent avec des paquets d'une étoffe qu'ils emploient dans leurs vêtements, les déposèrent sur le rivage, et nous appelèrent pour venir les prendre. Comme nous étions éloignés de terre d'environ trois encablures, nous ne pouvions pas reconnaître en quoi consistaient ces gages de paix. Nous parvînmes cependant à distinguer les cochons et les pièces d'étoffe; mais en voyant les chiens, avec leurs pattes liées sur le cou, se lever à plusieurs reprises, et marcher quelque temps debout et droit, nous les prîmes pour une espèce d'animal étrange et inconnu, et nous étions très impatients de les regarder de plus près. J'expédiai donc un canot au rivage, et notre étonnement cessa. Notre détachement y trouva neuf forts cochons, des chiens et des étoffes. On prit les cochons, on délia les chiens; et en échange, on déposa sur le rivage des haches, des clous et d'autres objets, en faisant signe à plusieurs Indiens de les emporter avec leurs étoffes. Le canot était à peine à bord, que les Indiens apportèrent encore deux cochons et nous hélèrent. Le canot retourna à la côte, prit les cochons, mais laissa encore l'étoffe, quoique les Indiens fissent signe que l'on devait aussi l'emporter. On me dit que les insulaires n'avaient touché à rien de ce qui avait été laissé sur le rivage; alors un de nous pensa que, s'ils n'acceptaient pas ce que nous leur avions offert, c'était parce que nous ne voulions pas prendre leur étoffe. L'événement prouva la justesse de cette supposition, car, dès que l'étoffe eut été mise à bord du canot, les Indiens s'avancèrent, et emportèrent dans les bois, avec de grandes démonstrations de joie, tout ce que je leur avais envoyé. Nos canots allèrent alors au ruisseau, et remplirent toutes nos futailles. Elles n'avaient pas souffert pendant que les Indiens en avaient été maîtres; nous n'avions perdu qu'un seau de cuir et un entonnoir.

Le 27, dès que notre détachement fut à terre pour remplir les barriques, le même vieillard qui avait déjà passé le ruisseau parut, tint un long discours, et traversa l'eau. L'officier lui montra les pierres rangées en piles sur le rivage, où je les avais fait porter, et des sacs remplis de pierres, pris dans

les pirogues que l'on avait brisées; puis il s'efforça de lui faire entendre que les Indiens avaient été les agresseurs, et que le mal que nous leur avions causé n'avait eu d'autre motif que la nécessité de nous défendre. Le vieillard eut l'air de comprendre ce qu'on voulait lui dire, mais sans en convenir. Il adressa un discours à ses compatriotes, en leur montrant du doigt les pierres, les frondes et les sacs; son émotion était visible; de temps en temps ses regards, ses gestes, sa voix, étaient capables d'effrayer. Cependant son agitation se calma par degrés, et l'officier, qui, à son grand regret, n'avait pas compris un seul mot de son discours, tâcha de le convaincre, par tous les signes qu'il put imaginer, que nous désirions vivre en paix avec les Indiens, et que nous étions disposés à leur donner toutes les marques d'amitié qui seraient en notre pouvoir. Il lui serra la main, l'embrassa, et lui offrit différents petits présents qu'il jugea lui être les plus agréables. Il essaya aussi de lui faire comprendre que nous désirions d'obtenir d'eux des provisions; que nous nous tiendrions d'un côté du ruisseau; que les Indiens devaient rester sur l'autre, et ne pas venir en trop grand nombre à la fois. Le vieillard se retira, l'air très satisfait. Avant midi, il s'était établi, entre les insulaires et nous, un commerce régulier, qui nous fournit en abondance des cochons, de la volaille et des fruits, de sorte que tous les hommes de l'équipage, sains ou malades, eurent de ces provisions fraîches à discrétion.

» L'harmonie ainsi établie, et toutes choses réglées à la satisfaction mutuelle des deux partis, j'envoyai à terre le chirurgien et le second lieutenant, pour examiner le local, et choisir un endroit où les malades pussent être débarqués. A leur retour, ils me dirent que toutes les parties du rivage qu'ils avaient parcourues leur avaient semblé également saines et convenables, mais que, pour la sûreté, ils n'en trouvaient point de meilleure que l'endroit où l'on faisait de l'eau, parce que les malades pourraient y être sous la protection du vaisseau et défendus par une garde, et qu'on pourrait aisément les empêcher de s'écarter dans le pays, et de rompre le régime qu'ils devaient observer. Les malades furent donc placés dans cet endroit, et je chargeai le canonnier de commander la garde que je leur donnais. On dressa une tente pour les défendre du soleil et de la pluie, et le chirurgien fut chargé de veiller à leur conduite. Après avoir établi ses malades dans leur tente, comme il se promenait avec son fusil, un canard sauvage passa au dessus de sa tête; il le tira, et l'oiseau tomba mort auprès de quelques Indiens qui étaient de l'autre côté de la rivière. Ils furent saisis d'une terreur panique, et s'enfuirent tous. Quand ils furent à quelque distance, ils s'arrêtèrent; il leur fit signe de lui rapporter le canard. Un d'eux s'y hasarda, non sans la plus grande crainte, et le vint mettre à ses pieds. Une volée d'autres canards passa; le chirurgien tira de

nouveau et en tua heureusement trois. Cet événement donna aux insulaires une telle crainte d'une arme à feu, que mille se seraient enfuis comme un troupeau de moutons à la vue d'un fusil tourné contre eux. Il est probable que la facilité avec laquelle nous les tînmes depuis en respect, et leur conduite régulière dans le commerce, furent en grande partie dues à ce qu'ils avaient vu dans cette occasion des effets de cet instrument meurtrier.

» Comme je prévoyais qu'un commerce particulier s'établirait bientôt entre ceux de nos gens qui seraient à terre et les naturels du pays, et qu'en les abandonnant à eux-mêmes sur cet article, il pourrait s'élever beaucoup de querelles et de désordres, j'ordonnai que tout le commerce se ferait par l'intermédiaire du canonnier. Je le chargeai de veiller à ce que personne ne se permît aucune violence ni aucune fraude envers les Indiens, et d'attacher à nos intérêts, par tous les moyens possibles, le vieillard qui nous avait jusque alors bien servis. Le canonnier remplit mes intentions avec beaucoup d'exactitude et de fidélité. Il porta ses plaintes contre ceux qui transgressaient mes ordres, conduite qui fut avantageuse aux Indiens ainsi qu'à nous. Comme je punis les premières fautes avec la sévérité nécessaire, je prévins par là celles qui pouvaient produire des conséquences désagréables. Nous dûmes beaucoup aussi au vieillard, qui ramenait ceux des nôtres qui s'écartaient du camp, et dont les avis servirent à tenir nos gens perpétuellement sur leurs gardes.

Les Indiens cherchaient de temps en temps à nous voler quelque chose; mais notre ami trouvait toujours le moyen de faire rapporter ce qui avait été dérobé, par la seule crainte du fusil. Un deux eut un jour l'adresse de traverser la rivière sans être vu, et de dérober une hache. Dès que le canonnier s'aperçut qu'elle lui manquait, il le fit entendre au vieillard, et prépara sa troupe, comme s'il eût voulu aller dans les bois à la poursuite du voleur. Le vieillard lui fit signe qu'il lui épargnerait cette peine, et, partant sur-le-champ, il revint bientôt avec la hache. Le canonnier demanda qu'on mît le voleur entre ses mains; le vieillard y consentit, non sans beaucoup de répugnance. Quand l'Indien fut amené, le canonnier le reconnut comme ayant déjà fait plusieurs vols, et l'envoya prisonnier à bord du vaisseau. Je ne voulais le punir que par la crainte d'une punition : je me laissai donc fléchir par les sollicitations et les prières; je lui rendis la liberté, et je le renvoyai à terre. Quand les Indiens le virent revenir sain et sauf, leur satisfaction fut égale à leur étonnement; ils le reçurent avec des acclamations universelles, et le conduisirent tout de suite dans le bois. Mais le jour suivant il revint, et apporta au canonnier, comme pour expier sa faute, une grande quantité de fruits à pain et un gros cochon tout rôti

» Le 5 mai, le vieillard, qu'on n'avait point vu depuis plusieurs jours, reparut à la tente qui servait de lieu de marché, et fit entendre qu'il était allé dans l'intérieur du pays pour déterminer les habitants à apporter des provisions, dont les endroits voisins de l'aiguade étaient presque épuisés. Le bon effet de sa démarche fut bientôt sensible, car beaucoup d'Indiens que nos gens n'avaient pas encore vus arrivèrent avec des cochons beaucoup plus gros qu'aucun de ceux que nous avions reçus auparavant. Le bon homme se hasarda lui-même à venir au vaisseau dans sa pirogue, et m'apporta en présent un cochon tout rôti. Je fus très content de son attention et de sa générosité, et je lui donnai, pour son cochon, un pot de fer, un miroir, un verre à boire et d'autres choses que lui seul dans l'île possédait.

» Tandis que nos gens étaient à terre, on permit à plusieurs jeunes femmes de traverser la rivière. Quoiqu'elles fussent très disposées à accorder leurs faveurs, elles en connaissaient trop bien la valeur pour les donner gratuitement. Le prix en était modique, mais cependant tel encore, que les matelots n'étaient pas toujours en état de le payer. Ils se trouvèrent par là exposés à la tentation de dérober les clous et tout le fer qu'ils pouvaient détacher du navire. Les clous que nous avions apportés pour le commerce n'étant pas toujours sous leur main, ils en arrachèrent de différentes parties du vaisseau; il résulta de là un double inconvénient, le dommage qu'en souffrit le na- et un haussement considérable des prix du marché. Quand le canonnier offrit, comme à l'ordinaire, de petits clous pour des cochons d'une médiocre grosseur, les habitants refusèrent de les prendre et en montrèrent de plus grands, en faisant signe qu'ils en voulaient de semblables. Quoique j'eusse promis une forte récompense au dénonciateur, on fit des recherches inutiles pour découvrir les coupables. Je fus très chagrin de ce contre-temps, mais je le fus encore davantage en m'apercevant d'une supercherie que quelques matelots avaient employée avec les insulaires. Ne pouvant pas avoir de clous, ils dérobaient le plomb et le coupaient en forme de clous. Plusieurs Indiens, qui avaient été payés avec cette mauvaise monnaie, portaient, dans leur simplicité, ces clous de plomb au canonnier, en lui demandant qu'il leur donnât des clous de fer à la place. Il ne pouvait leur accorder leur demande, quelque juste qu'elle fût, parce qu'en rendant le plomb monnaie, j'aurais encouragé les matelots à le dérober, et fourni un nouveau moyen de hausser pour nous le prix et de rendre les provisions plus rares. Il était donc nécessaire, à tous égards, de décrier absolument la monnaie des clous de plomb, quoique, pour notre honneur, j'eusse été bien aise de ne pas la refuser des Indiens qu'on avait trompés.

» Le 8, j'envoyai un détachement à terre pour couper du bois. Il rencon-

tra quelques naturels qui lui firent un accueil amical. Plusieurs de ces bons Indiens vinrent à bord de notre canot, et paraissaient d'un rang au dessus du commun, tant par leurs manières que par leur habillement. Je les traitai avec des attentions particulières, et, pour découvrir ce qui pourrait leur faire plus de plaisir, je mis devant eux une monnaie portugaise, une guinée, une couronne ou pièce de cinq shillings, une piastre espagnole, des shillings, des demi-pence neufs et deux grands clous, en leur faisant entendre par signes qu'ils étaient les maîtres de prendre ce qu'ils aimeraient le mieux. On prit d'abord les clous avec un grand empressement, ensuite la demi-pence; mais l'or et l'argent furent négligés. Je leur présentai donc encore des clous et des demi-pence, et je les renvoyai à terre infiniment heureux.

» Le 11, dans l'après-midi, le canonnier vint à bord avec une grande femme qui paraissait âgée d'environ quarante-cinq ans, d'un maintien agréable et d'un port majestueux. Il me dit qu'elle ne faisait que d'arriver dans cette partie de l'île, et que, voyant le grand respect que lui montraient les habitants, il lui avait fait quelques présents; qu'elle l'avait invité à venir dans sa maison, située à environ deux milles dans la vallée, et qu'elle lui avait donné des cochons, après quoi elle était retournée avec lui au lieu de l'aiguade, et lui avait témoigné le désir d'aller au vaisseau; ce qu'il avait jugé convenable à tous égards de lui accorder. Elle montrait de l'assurance dans toutes ses actions, et paraissait sans défiance et sans crainte, même dans les premiers moments qu'elle entra dans le bâtiment. Elle se conduisit, pendant tout le temps qu'elle fut à bord, avec cette aisance qui distingue toujours les personnes accoutumées à commander. Je lui donnai un grand manteau bleu que je jetai sur ses épaules, où je l'attachai avec des rubans; il lui descendait jusqu'aux pieds. J'y ajoutai un miroir, de la verroterie de différentes sortes, et plusieurs autres choses qu'elle reçut de fort bonne grâce et avec beaucoup de plaisir. Elle remarqua que j'avais été malade, et me montra le rivage du doigt. Je compris qu'elle voulait dire que je devais aller à terre pour me rétablir parfaitement, et je tâchai de lui faire entendre que j'irais le lendemain matin. Lorsqu'elle voulut retourner dans l'île, j'ordonnai au canonnier de l'accompagner. Après l'avoir mise à terre, il la conduisit jusqu'à son habitation, qu'il me décrivit comme très grande et fort bien bâtie. Il me dit qu'elle avait beaucoup de gardes et de domestiques, et qu'à une petite distance de cette maison, elle en avait une autre fermée d'une palissade.

» Le 12 au matin j'allai à terre pour la première fois, et la princesse, ou plutôt la reine (car elle paraissait en avoir l'autorité), vint bientôt à moi, suivie d'un nombreux cortége. Comme elle aperçut que ma maladie m'avait

laissé beaucoup de faiblesse, elle ordonna à ses gens de me prendre sur leurs bras, et de me porter non seulement au delà de la rivière, mais jusqu'à sa maison. On rendit par ses ordres le même service à mon premier lieutenant, au munitionnaire et à quelques autres de nos gens affaiblis par la maladie. J'avais ordonné un détachement qui nous suivît. La multitude s'assemblait en foule à notre passage ; mais au premier mouvement de la main de la reine, sans qu'elle dît un seul mot, le peuple s'écartait et nous laissait passer librement.

» Quand nous approchâmes de sa maison, un grand nombre de personnes de l'un et de l'autre sexe vinrent au devant d'elle ; elle me les présenta, en me faisant comprendre par ses gestes qu'ils étaient ses parents, et, me prenant la main, elle la leur donna à baiser. Nous entrâmes dans la maison, qui embrassait un espace de terrain long de trois cent vingt-sept pieds et large de quarante-deux ; elle était formée d'un toit couvert de feuilles de palmier, soutenu par trente-neuf piliers de chaque côté, et quatorze dans le milieu. La partie la plus élevée du toit en dedans avait trente pieds de hauteur, et les côtés de la maison au dessous des bords du toit en avaient douze, et étaient ouverts. Aussitôt que nous fûmes assis, elle appela quatre jeunes filles auprès de nous, les aida elle-même à ôter mes souliers, mes bas et mon habit, et les chargea de me frotter doucement la peau avec leurs mains. On fit la même opération à mon premier lieutenant et au munitionnaire, mais non à aucun de ceux qui paraissaient se bien porter.

» Pendant que cela se passait, notre chirurgien, qui s'était fort échauffé en marchant, ôta sa perruque. Une exclamation subite d'un des Indiens à cette vue attira l'attention de tous les autres sur ce prodige, qui fixa tous les yeux, et qui suspendit jusqu'aux soins des jeunes filles pour nous. Toute l'assemblée demeura quelque temps sans mouvement et dans le silence de l'étonnement, qui n'eût pas été plus grand s'ils eussent vu un des membres de notre compagnon séparé de son corps. Cependant les jeunes femmes qui nous frottaient reprirent bientôt leurs fonctions, qu'elles continuèrent environ une demi-heure ; après quoi elles nous rhabillèrent, et, comme on peut le croire, avec un peu de gaucherie. Nous nous trouvâmes fort bien de leurs soins, le lieutenant, le munitionnaire et moi. Ensuite notre généreuse bienfaitrice fit apporter quelques ballots d'étoffes, avec lesquelles elle m'habilla à la mode du pays, ainsi que tous ceux qui étaient avec moi. Je résistai d'abord à cette faveur ; mais ne voulant pas paraître indifférent à une chose qu'elle imaginait devoir me faire plaisir, je cédai. Quand nous partîmes, elle nous fit donner une truie pleine, et nous accompagna jusqu'à notre canot. Elle voulait qu'on me portât encore ; mais comme j'aimais mieux marcher, elle

me prit par le bras, et toutes les fois que nous trouvions dans notre chemin de l'eau ou de la boue à traverser, elle me soulevait avec autant de facilité que j'en aurais eu à rendre le même service à un enfant, dans mon état de santé.

» Le lendemain matin, 13, je lui envoyai par le canonnier six haches, six faucilles et plusieurs autres présents. A son retour, mon messager me dit qu'il avait trouvé la reine donnant un festin à un millier de personnes. Ses domestiques lui portaient les mets tout préparés, la viande dans des écales de cocos, et les coquillages dans des espèces d'augets de bois semblables à ceux dont les bouchers se servent. Elle les distribuait ensuite de ses propres mains à tous ses hôtes, qui étaient assis et rangés autour de la grande maison. Ensuite elle s'assit sur une espèce d'estrade, et deux femmes placées à ses côtés lui donnèrent à manger; les femmes lui présentaient les mets avec leurs doigts, elle n'avait que la peine d'ouvrir la bouche. Lorsqu'elle aperçut le canonnier, elle lui fit servir une portion. Il ne put pas nous dire ce que c'était; mais il crut que c'était une poule coupée en petits morceaux avec des corossols, et assaisonnée avec de l'eau salée. Il trouva au reste le mets fort bon. La reine accepta les choses que je lui envoyais, et en parut très satisfaite. Après que cette liaison avec la reine fut établie, les provisions de toute espèce devinrent plus communes au marché; mais, malgré leur abondance, nous fûmes encore obligés de les payer plus chèrement qu'à notre arrivée, notre commerce se trouvant gâté par les clous que nos gens avaient dérobés pour les donner aux femmes. Je donnai ordre de fouiller tous ceux qui iraient à terre, et je défendis qu'aucune femme passât la rivière.

» Le 15, au matin, j'envoyai M. Furneaux avec tous les canots et soixante hommes à l'ouest, pour examiner le pays, et voir ce que l'on pouvait en tirer. Il revint à midi, après avoir fait environ six milles le long de la côte. Il trouva le pays très agréable et très peuplé, abondant en cochons, en volailles, en fruits et en végétaux de différentes sortes. Les naturels ne lui opposèrent aucun obstacle, mais ne parurent point disposés à lui vendre aucune des denrées que nos gens auraient bien voulu acheter. Ils lui donnèrent cependant des cocos et des bananes, et ils lui vendirent enfin neuf cochons et quelques poules. Le lieutenant pensa qu'on pourrait facilement les amener par degrés à un commerce suivi; mais la distance du vaisseau était trop grande, et il fallait envoyer trop de monde à terre pour y être en sûreté. Il vit beaucoup de grandes pirogues sur le rivage, et quelques unes en construction. Il observa que tous leurs outils étaient de pierre, de coquilles et d'os, et il en conclut qu'ils n'avaient aucune espèce de métal. Il ne trouva d'autres quadrupèdes chez eux que des cochons et des chiens, ni aucun vaisseau de

terre, de sorte que tous leurs mets étaient cuits au four ou rôtis. Dépourvus de vases où l'eau pût être contenue et soumise à l'action du feu, ils n'avaient pas plus l'idée qu'elle pût être échauffée que rendue solide. Aussi, comme la reine était un jour à déjeuner à bord du vaisseau, un des Indiens les plus considérables de sa suite, que nous crûmes être un prêtre, voyant le chirurgien remplir la théière en tournant le robinet de la bouilloire qui était sur la table, après avoir remarqué ce qu'on venait de faire avec une grande curiosité et beaucoup d'attention, tourna le robinet, et reçut l'eau sur sa main. Aussitôt qu'il se sentit brûlé, il poussa des cris, et commença à danser tout autour de la chambre, avec les marques les plus extravagantes de la douleur et de l'étonnement. Les autres Indiens, ne pouvant concevoir ce qui lui était arrivé, demeurèrent les yeux fixés sur lui, avec une surprise mêlée de quelque terreur. Le chirurgien, cause innocente du mal, y appliqua un remède; mais il se passa quelque temps avant que le pauvre homme fût soulagé.

» Le 21, la reine vint de nouveau à bord du vaisseau, et fit apporter avec elle plusieurs gros cochons en présent, pour lesquels, comme à l'ordinaire, elle ne voulut rien recevoir en retour. Lorsqu'elle fut près de quitter le navire, elle fit entendre qu'elle désirait que j'allasse à terre avec elle, à quoi je consentis, en prenant plusieurs officiers avec moi. Quand nous fûmes arrivés à sa maison, elle me fit asseoir, et, prenant mon chapeau, elle y attacha une aigrette de plumes de différentes couleurs. Cette parure, que je n'avais vue à personne qu'à elle, était assez agréable. Elle attacha aussi à mon chapeau, et aux chapeaux de ceux qui étaient avec moi, une espèce de guirlande faite de tresses de cheveux, et nous fit entendre que c'étaient ses propres cheveux, et qu'elle-même les avait tressés; elle nous donna quelques nattes très adroitement travaillées. Le soir, elle nous accompagna jusqu'au rivage, et, lorsque nous entrâmes dans notre canot, elle nous donna une truie et une grande quantité de fruits. En partant, je lui fis comprendre que je quitterais l'île dans sept jours; elle me demanda par signes d'en demeurer encore vingt, en me faisant entendre que j'irais dans l'intérieur du pays, à deux journées de la côte; que j'y passerais quelques jours, et que j'en rapporterais une grande provision de cochons et de volailles. Je lui répliquai, toujours par signes, que j'étais forcé de partir dans sept jours, sans autre délai. Sur quoi elle se mit à pleurer, et ce ne fut pas sans beaucoup de peine que je parvins à la tranquilliser un peu.

» Le 24, j'envoyai au vieillard qui avait été si utile au canonnier dans nos marchés un autre pot de fer, des haches, des serpes, des faucilles, et une pièce de drap. J'envoyai aussi à la reine deux dindons, deux oies, trois pintades, une chatte pleine, de la porcelaine, des miroirs, des bouteilles, des

chemises, des aiguilles, du fil, du drap, des rubans, des pois, des haricots blancs, et environ seize sortes de semences de nos plantes potagères, une bêche; enfin une grande quantité de pièce de coutellerie, comme couteaux, ciseaux et autres objets. Nous avions déjà semé plusieurs sortes de plantes potagères, et des pois en différents endroits, et nous avions eu le plaisir de les voir lever très heureusement; cependant il n'en restait rien quand le capitaine Cook visita l'île. J'envoyai aussi à la reine deux pots de fer et quelques cuillers.

» Le 26, sur les six heures du matin, la reine vint à bord, comme elle nous l'avait promis; elle nous apportait un présent de cochons et de volailles; mais elle retourna à terre bientôt après. Le canonnier nous envoya trente cochons avec beaucoup de volailles et de fruits. Nous complétâmes nos provisions d'eau et de bois, et tînmes tout prêt pour remettre en mer. Plusieurs naturels que nous avions déjà vus vinrent de l'intérieur du pays sur le rivage; par les égards qu'on avait pour quelques uns d'eux nous jugeâmes qu'ils étaient d'un rang supérieur aux autres. Sur les trois heures de l'après-midi, la reine revint sur le rivage, très bien habillée, et suivie d'un grand nombre d'insulaires; elle traversa la rivière avec sa suite et notre vieillard, et vint encore une fois à bord du vaisseau. Elle nous donna de très beaux fruits; elle renouvela avec beaucoup d'empressement ses sollicitations pour m'engager à séjourner dix jours de plus dans l'île; elle me fit entendre qu'elle irait dans l'intérieur du pays, et qu'elle m'apporterait une grande quantité de cochons, de volailles et de fruits.

Je tâchai de lui témoigner ma reconnaissance des bontés et de l'amitié qu'elle avait pour moi, mais je l'assurai que je mettrais sans faute à la voile dès le lendemain matin. Elle fondit en larmes comme à son ordinaire, et quand son agitation se fut calmée, elle me demanda par signes quand je reviendrais. Je lui fis comprendre que ce serait dans cinquante jours. Elle me répondit par signes de ne pas attendre si long-temps et de revenir dans trente. Comme je persistais à exprimer toujours le nombre que j'avais fixé, elle me parut contente; elle resta à bord jusqu'à la nuit, et ce fut avec beaucoup de peine qu'on parvint à la déterminer à retourner à terre. Lorsqu'on lui dit que le canot était prêt, elle se jeta sur un fauteuil, et pleura long-temps avec tant de désolation, que rien ne pouvait la calmer; à la fin cependant elle entra dans le canot avec beaucoup de répugnance, accompagnée des gens de sa suite et du vieillard. Celui-ci nous avait dit souvent que son fils, qui avait environ quatorze ans, s'embarquerait avec nous; le jeune homme paraissait y consentir. Comme il avait disparu pendant deux jours, je m'informai de lui dès que je ne le vis plus. Son père me fit entendre qu'il était allé dans l'intérieur de l'île

voir ses amis, et qu'il reviendrait assez à temps pour notre départ. Nous ne l'avons jamais revu, et j'ai des raisons de croire que, lorsque le moment de mettre à la voile approcha, la tendresse du vieillard avait succombé, et qu'afin de conserver son enfant près de lui, il l'avait caché jusqu'à ce que le vaisseau fût parti.

» Le lundi 27, à la pointe du jour, nous démarrâmes, et j'envoyai en même temps à terre la chaloupe et le canot, afin de remplir quelques unes de nos pièces d'eau qui étaient vides. Dès qu'ils furent près de la côte, ils virent avec surprise tout le rivage couvert d'habitants, et, doutant s'il était prudent de débarquer au milieu d'un si grand nombre d'insulaires, ils étaient près de s'en revenir au vaisseau. Dès que les Indiens s'en aperçurent, la reine s'avança et les invita à descendre. Comme elle devinait les raisons qui pouvaient les arrêter, elle fit retirer ses sujets de l'autre côté de la rivière. Pendant que nos gens allèrent remplir les pièces, elle mit dans le canot quelques cochons et des fruits, et, lorsqu'ils y rentrèrent, elle voulait à toute force revenir avec eux au vaisseau. L'officier cependant, qui avait reçu ordre de n'amener personne, ne voulut pas le lui permettre. Voyant que ses prières étaient inutiles, elle fit lancer en mer une double pirogue, conduite par ses Indiens. Quinze ou seize autres pirogues la suivirent, et elles vinrent toutes au vaisseau.

» La reine monta à bord. L'agitation où elle était l'empêchait de parler, et sa douleur s'exprima par des larmes. Après qu'elle y eut passé environ une heure, le vent s'éleva; nous levâmes l'ancre, et nous mîmes à la voile. Dès qu'elle s'aperçut qu'elle devait absolument retourner dans sa pirogue, elle nous embrassa de la manière la plus tendre, en versant beaucoup de pleurs. Toute sa suite témoigna également un grand chagrin de nous voir partir. Bientôt après nous eûmes calme tout plat, et j'envoyai les canots en avant pour nous remorquer. Toutes les pirogues des insulaires revinrent alors près de notre bâtiment, et celle qui portait la reine s'approcha des sabords de la sainte-barbe, où ses gens l'amarrèrent. Un instant après, la reine descendit sur l'avant de sa pirogue, et s'y assit en pleurant, sans qu'on pût la consoler. Je lui donnai plusieurs choses que je crus pouvoir lui être utiles, et quelques autres pour sa parure. Elle les reçut en silence, et sans y faire beaucoup d'attention. A dix heures, nous avions dépassé le récif. Il s'éleva un vent frais. Nos amis les insulaires, et surtout la reine, nous dirent adieu pour la dernière fois, avec tant de regrets, et d'une façon si touchante, que j'eus le cœur serré, et que mes yeux se remplirent de pleurs. »



Taïti.

Voy. Autour du Monde. T. IV.

Portrait des Taïtiens. Habillement. Nourriture. Habitations. Pirogues. Armes.

« Ayant été malade et obligé de garder le lit pendant une partie de notre séjour sur la rade de cette île, que ses habitants nomment Taiti, les observations que je vais présenter sur les naturels et leurs mœurs seront bien moins détaillées que si j'avais joui d'une meilleure santé.

» Les Taïtiens sont grands, bien faits, agiles, dispos, et d'une figure agréable. La taille des hommes est en général de cinq pieds sept à cinq pieds dix pouces, et il y en a peu qui soient plus petits ou d'une taille plus haute. Celle des femmes est de cinq pieds six pouces. Le teint des hommes est basané, et ceux qui vont sur l'eau l'ont beaucoup plus bronzé que ceux qui vivent toujours à terre. Leurs cheveux sont ordinairement noirs, mais quelquefois bruns, rouges ou blonds; ce qui est digne de remarque, parce que les cheveux de tous les naturels des climats chauds d'Asie, d'Afrique et d'Amérique, sont noirs sans exception. Ils les nouent en une seule touffe sur le milieu de la tête, ou en deux touffes, une de chaque côté. D'autres pourtant les laissent flottants, et alors ils bouclent avec beaucoup de roideur. Les enfants des deux sexes les ont ordinairement blonds. Leurs cheveux sont arrangés très proprement, quoiqu'ils ne connaissent point l'usage des peignes; ceux à qui nous en avions donné savaient très bien s'en servir. C'est un usage universel parmi eux de s'oindre la tête avec de l'huile de coco, dans laquelle ils infusent la poudre d'une racine qui a une odeur approchante de celle de la rose. Toutes les femmes sont jolies, et quelques unes d'une très grande beauté.

» Ces insulaires ne paraissaient pas regarder la continence comme une vertu; non seulement les Taïtiennes vendaient leurs faveurs à nos gens librement et en public, mais encore leurs pères et leurs frères nous les amenaient souvent eux-mêmes. Ils connaissent pourtant le prix de la beauté, et la grandeur du clou qu'on nous demandait pour la jouissance d'une femme était toujours proportionnée à ses charmes. Les insulaires qui venaient nous présenter des filles au bord de la rivière nous montraient avec un morceau de bois la longueur et la grosseur du clou pour lequel ils nous les céderaient. Si nos gens consentaient au marché, on leur envoyait les femmes, car il n'était pas permis aux hommes de traverser la rivière. L'équipage faisait ce trafic depuis long-temps, lorsque les officiers s'en aperçurent. Quand quelques uns de nos gens s'écartaient un peu pour aller recevoir des femmes, ils avaient la précaution d'en mettre d'autres en sentinelle pour n'être pas découverts. Dès que j'en fus informé, je ne m'étonnai plus qu'on arrachât les fers et les clous du vaisseau, et qu'il fût en danger de tomber en pièces. Tout notre monde

avait par jour des provisions fraîches et des fruits autant qu'ils pouvaient en manger, et j'avais été embarrassé jusque alors d'expliquer d'où provenait cette détérioration.

» L'habillement des hommes et des femmes est de bonne grâce, et leur sied bien ; il est fait d'une espèce d'étoffe blanche que leur fournit l'écorce d'un arbuste, et qui ressemble beaucoup au gros papier de la Chine. Deux pièces de cette étoffe forment leur vêtement : l'une, qui a un trou au milieu pour y passer la tête, prend depuis les épaules jusqu'à mi-jambe devant et derrière ; l'autre a douze ou quinze pieds de longueur, et à peu près trois de largeur ; ils l'enveloppent autour de leurs corps sans la serrer. Cette étoffe n'est point tissue ; elle est fabriquée comme le papier avec les fibres ligneuses d'une écorce intérieure qu'on a mises en macération et qu'on a ensuite étendues et battues les unes sur les autres. Les plumes, les fleurs, les coquillages et les perles font partie de leurs ornements et de leur parure ; ce sont les femmes surtout qui portent les perles. J'en ai acheté environ deux douzaines de petites : elles sont d'une couleur assez brillante ; mais elles sont toutes écaillées par les trous qu'on y a faits. M. Furneaux en vit plusieurs dans son excursion dans l'ouest de l'île ; mais il ne put en acheter aucune, quelque prix qu'il en offrît.

» Je remarquai que c'est ici un usage universel parmi les hommes et les femmes de se peindre les fesses et le derrière des cuisses avec des lignes noires très serrées, et qui représentent différentes figures ; ils se piquent la peau avec la dent d'un instrument assez ressemblant à un peigne, et ils mettent dans les trous une espèce de pâte composée d'huile et de suie qui laisse une tache ineffaçable. Les petits garçons et les petites filles au dessous de douze ans ne portent point ces marques. Nous vîmes quelques hommes dont les jambes étaient peintes en échiquier de la même manière, et il nous parut qu'ils avaient un rang distingué et une autorité sur les autres insulaires. Un des principaux suivants de la reine nous sembla beaucoup plus disposé que le reste des Taïtiens à imiter nos manières, et nos gens, dont il devint bientôt l'ami, lui donnèrent le nom de Jonathan. M. Furneaux le revêtit d'un habit complet à l'anglaise, qui lui allait très bien. Nos officiers étaient toujours portés à terre, parce qu'il y avait un banc de sable à l'endroit où nous débarquions. Jonathan, fier de sa nouvelle parure, se faisait aussi porter par quelques uns de ses gens. Il entreprit bientôt de se servir du couteau et de la fourchette dans ses repas ; mais lorsqu'il avait pris un morceau avec sa fourchette, il ne pouvait pas venir à bout de conduire cet instrument : il portait sa main à sa bouche, entraîné par la force de l'habitude, et le morceau qui était au bout de la fourchette allait passer à côté de son oreille.

» Les Taïtiens se nourrissent de cochons, de volailles, de chiens et de poissons, de fruit à pain, de bananes, d'ignames, de corossols, et d'un autre fruit aigre qui n'est pas bon en lui-même, mais qui donne un goût fort agréable au fruit à pain grillé, avec lequel ils le mangent souvent. Il y a dans l'île beaucoup de rats; mais je n'ai pas vu qu'ils les mangeassent. La rivière fournit de bons mulets; mais ils ne sont ni gros, ni en grande quantité. Ils trouvent, sur le récif, des conques, des moules et d'autres coquillages qu'ils prennent à la marée basse, et qu'ils mangent crus avec du fruit à pain, avant de retourner à terre. La rivière produit aussi de belles écrevisses, et, à peu de distance de la côte, ils pêchent avec des lignes et des hameçons de nacre de perle des perroquets de mer et d'autres espèces de poissons qu'ils aiment si passionnément qu'ils ne voulurent jamais nous en vendre, malgré le haut prix que nous leur en offrions. Ils ont encore de très grands filets à petites mailles avec lesquels ils pêchent certains poissons de la grosseur des sardines. Tandis qu'ils se servaient de leurs lignes et de leurs filets avec beaucoup de succès, nous ne prenions pas un seul poisson avec nos instruments de pêche; nous nous procurâmes donc quelques uns de leurs hameçons et de leurs lignes; mais, n'ayant pas leur adresse, nous ne réussîmes pas mieux.

» Voici la manière dont ils apprêtent leurs aliments. Ils allument du feu en frottant le bout d'un morceau de bois sec sur le côté d'un autre, à peu près comme nos charpentiers aiguisent leurs ciseaux; ils font ensuite un trou d'un demi-pied de profondeur et de six à dix pieds de circonférence; ils en pavent le fond avec de gros cailloux unis, et ils font du feu avec du bois sec, des feuilles et des coques de cocos. Lorsque les pierres sont assez chaudes, ils enlèvent les charbons et poussent les cendres sur les côtés; ils couvrent le foyer d'une couche de feuilles vertes de cocotiers, et ils y placent l'animal qu'ils veulent cuire, après l'avoir enveloppé de feuilles de bananier; si c'est un petit cochon, ils l'apprêtent ainsi sans le dépecer, et ils le coupent en morceaux s'il est gros; lorsqu'il est dans le foyer, ils le recouvrent de charbon, et ils mettent par dessus une autre couche de fruits à pain et d'ignames également enveloppés dans des feuilles de bananier; ils y répandent ensuite le reste des cendres, des pierres chaudes et beaucoup de feuilles de cocotier; ils revêtent le tout de terre, afin d'y concentrer la chaleur. Ils ouvrent le trou après un certain temps, proportionné au volume de ce qu'on y fait cuire; ils en tirent les aliments, qui sont tendres, pleins de suc, et, suivant moi, beaucoup meilleurs que si on les avait apprêtés de toute autre manière. Le jus des fruits et l'eau salée forment toutes leurs sauces. Ils n'ont pas d'autres couteaux que des coquilles, avec lesquelles ils découpent très adroitement, et dont ils se servent toujours.

» Notre canonnier, pendant la tenue du marché, avait coutume de dîner à terre : il n'est pas possible de décrire l'étonnement et la surprise qu'ils témoignèrent en voyant qu'il faisait cuire son cochon et sa volaille dans une marmite. J'ai observé plus haut qu'ils n'ont point de vase ou poterie qui aille au feu, et qu'ils n'ont aucune idée de l'eau chaude et de ses effets. Dès que le vieillard fut en possession du pot de fer que nous lui avions donné, lui et ses amis y firent bouillir leurs aliments; la reine et plusieurs des chefs qui avaient reçu de nous des marmites s'en servaient constamment, et les Taïtiens allaient en foule voir cet ustensile, comme la populace va contempler un spectacle de monstres et de marionnettes dans nos foires d'Europe. Il nous parut qu'ils n'ont d'autre boisson que de l'eau, et qu'ils ignorent heureusement l'art de faire fermenter le suc des végétaux pour en tirer une liqueur enivrante. Nous avons déjà dit qu'il y a dans l'île des cannes à sucre; mais, à ce qu'il nous sembla, ils n'en font d'autre usage que de les mâcher, et même cela ne leur arrive pas habituellement; ils en rompent seulement un morceau lorsqu'ils passent par hasard dans les lieux où croît cette plante.

» Nous n'avons pas eu beaucoup d'occasions de connaître en détail leur vie domestique et leurs amusements. Nous jugeâmes par leurs armes et les cicatrices que portaient plusieurs d'entre eux qu'ils sont quelquefois en guerre. Nous vîmes, par la grandeur de ces cicatrices, qu'elles étaient les suites des blessures considérables que leur avaient faites des pierres, des massues et d'autres armes obtuses; nous reconnûmes aussi par là qu'ils avaient fait des progrès dans la chirurgie, et nous en eûmes bientôt des preuves certaines. Un de nos matelots, étant à terre, se mit une écharde dans le pied. Comme notre chirurgien était à bord, un de ses camarades s'efforça de la tirer avec un canif; mais, après avoir fait beaucoup souffrir le patient, il fut obligé d'abandonner l'entreprise. Notre vieux Taïtien, présent à cette scène, appela alors un de ses compatriotes qui était de l'autre côté de la rivière. Celui-ci examina le pied du matelot, et courut sur-le-champ au rivage. Il prit une coquille qu'il rompit avec ses dents, et, au moyen de cet instrument, il ouvrit la plaie et en arracha l'écharde dans l'espace d'une minute. Sur ces entrefaites, le vieillard, qui était allé à quelques pas dans le bois, rapporta une espèce de gomme qu'il appliqua sur la blessure; il l'enveloppa d'un morceau d'étoffe, et dans deux jours le matelot fut parfaitement guéri. Nous apprîmes ensuite que cette gomme distille de leur corossolier. Notre chirurgien s'en procura, et l'employa avec beaucoup de succès comme un baume vulnéraire.

» J'ai déjà décrit les habitations de ces heureux insulaires. Outre leurs maisons, nous vîmes des hangars fermés, et sur les poteaux qui soutiennent ces édifices plusieurs figures grossièrement sculptées d'hommes, de fem-

mes, de chiens et de cochons. Nous nous aperçûmes que les naturels du pays entraient de temps en temps dans ces édifices d'un pas lent et avec l'air de la douleur, et nous conjecturâmes que c'étaient les cimetières où ils déposaient leurs morts. Le milieu des hangars était bien pavé avec de grandes pierres rondes; mais il nous parut qu'on n'y marchait pas souvent, car l'herbe y croissait partout. Je me suis appliqué avec une attention particulière à découvrir si les Taïtiens avaient un culte religieux; mais je n'en ai pu reconnaître la moindre trace.

» Les pirogues de ces peuples sont de trois espèces différentes. Quelques unes sont faites d'un seul arbre, et portent de deux à six hommes; ils s'en servent surtout pour la pêche, et nous en avons toujours vu un grand nombre occupées sur le récif. D'autres sont construites de planches jointes ensemble très adroitement: elles sont plus ou moins grandes, et portent de dix à quarante hommes; ordinairement ils en attachent deux ensemble, et entre l'une et l'autre ils dressent deux mâts. Les pirogues simples n'ont qu'un mât au milieu du bâtiment et un balancier sur un des côtés; avec ces navires, ils vont bien avant en mer, et probablement jusque dans d'autres îles, d'où ils rapportent des bananes et des ignames, qui y sont plus abondantes qu'à Taïti.

» Ils ont une troisième espèce de pirogues, qui paraissent destinées principalement aux parties de plaisir et aux fêtes d'apparat: ce sont de grands bâtiments sans voiles, dont la forme ressemble aux gondoles de Venise. Ils élèvent au milieu une espèce de toit, et ils s'asseyent les uns dessus, les autres dessous. Aucun de ces derniers bâtiments n'approcha du vaisseau, excepté le premier et le second jour de notre arrivée; mais nous en voyions trois ou quatre fois par semaine une procession de huit ou dix qui passaient à quelque distance de nous, avec leurs enseignes déployées, et beaucoup de petites pirogues à leur suite, tandis qu'un grand nombre d'habitants les suivaient en courant le long du rivage. Ordinairement ils dirigeaient leur marche vers la pointe extérieure d'un récif situé à environ quatre milles à l'ouest de notre mouillage. Après s'y être arrêtés l'espace d'une heure, ils s'en retournaient. Ces processions cependant ne se font jamais que dans un beau temps, et tous les Taïtiens qui sont à bord sont parés avec plus de soin, quoique dans les autres pirogues ils ne portent qu'une pièce d'étoffe autour de leurs reins. Les rameurs et ceux qui gouvernaient le bâtiment étaient habillés de blanc; les Taïtiens assis sur le toit et dessous étaient vêtus de blanc et de rouge; les deux hommes montés sur la proue de chaque pirogue étaient habillés tout en rouge. Nous allions quelquefois dans nos canots pour les examiner. Quoique nous n'en approchassions jamais de plus d'un mille, nous les voyions pourtant avec nos lunettes aussi distinctement que si nous avions été au milieu d'eux.

» Ils fendent un arbre dans la direction de ses fibres, en planches aussi minces qu'il leur est possible, et c'est de ces morceaux de bois qu'ils construisent leurs pirogues. Ils abattent d'abord l'arbre avec une hache faite d'une espèce de pierre dure et verdâtre, à laquelle ils adaptent un manche fort adroitement. Ils coupent ensuite le tronc suivant la longueur dont ils veulent en tirer des planches. Voici comment ils s'y prennent pour cette opération : ils brûlent un des bouts, jusqu'à ce qu'il commence à éclater, et ils le fendent avec des coins d'un bois dur. Quelques unes de ces planches ont deux pieds de largeur et quinze à vingt de long. Ils en aplanissent les côtés avec de petites haches qui sont également de pierre. Six ou huit hommes travaillent quelquefois sur la même planche. Comme leurs instruments sont bientôt émoussés, chaque ouvrier a près de lui une écale de coco remplie d'eau, et une pierre polie sur laquelle il aiguise sa hache presque à toutes les minutes. Ces planches ont ordinairement l'épaisseur d'un pouce; ils en construisent un bateau avec toute l'exactitude que pourrait y mettre un habile charpentier. Afin de joindre ces planches, ils font des trous avec un os attaché à un bâton qui leur sert de villebrequin; dans la suite ils se servirent pour cela de nos clous avec beaucoup d'avantage. Ils passent dans ces trous une corde tressée qui lie fortement les planches l'une à l'autre. Les coutures sont calfatées avec des joncs secs, et tout l'extérieur du bâtiment est enduit d'une résine que produisent quelques uns de leurs arbres, et qui remplace très bien l'usage du brai.

» Le bois dont ils se servent pour leurs grandes pirogues est une espèce de corossolier très droit, et qui s'élève à une hauteur considérable. Nous en mesurâmes plusieurs qui avaient près de huit pieds de circonférence au tronc, et vingt à quarante de contour à la hauteur des branches, qui étaient partout à peu près de la même grosseur. Notre charpentier dit qu'à d'autres égards ce n'était pas un bon bois de construction, parce qu'il est très léger. Les petites pirogues ne sont que le tronc creusé d'un arbre à pain, qui est encore plus léger et plus spongieux. Le tronc a environ six pieds de circonférence, et l'arbre en a vingt à la hauteur des branches.

» Les principales armes des Taïtiens sont les massues, les bâtons noueux par le bout, et les pierres, qu'ils lancent avec la main ou avec une fronde. Ils ont des arcs et des flèches. La flèche n'est pas pointue, mais seulement terminée par une pierre ronde, et ils ne s'en servent que pour tuer des oiseaux.

» Le climat de Taïti paraît excellent, et l'île est un des pays les plus sains et les plus agréables de la terre. Nous n'avons remarqué aucune maladie parmi les habitants. Les montagnes sont couvertes de bois, les vallées d'herbage, et l'air en général y est si pur, que, malgré la chaleur, notre viande s'y conservait deux jours, et le poisson un.

» La partie sud-est de l'île semble être mieux cultivée et plus peuplée que celle où nous débarquâmes ; chaque jour il en arrivait des pirogues chargées de différents fruits, et les provisions étaient alors dans notre marché en plus grande quantité et à plus bas prix que lorsqu'il n'y avait que les fruits du canton voisin de notre mouillage.

» Le séjour de Taïti fut très salutaire à tout l'équipage, et au delà de ce que nous en attendions, car en quittant l'île nous n'avions pas un seul malade à bord, excepté mes deux lieutenants et moi, et même nous entrions en convalescence, quoique nous fussions encore bien faibles. »

Vallis partit de Taïti le 24 juillet, découvrit encore plusieurs petites îles, et vint jeter l'ancre le 17 septembre devant Tinian, où il radouba son vaisseau et renouvela ses provisions. Il quitta Tinian le 16 octobre, passa au nord des Philippines, atterrit à Batavia le 30 novembre, le 4 février 1768 au cap de Bonne-Espérance, et le 19 mai aux Dunes, après un voyage de six cent trente-sept jours depuis son départ de la rade de Plymouth.

BOUGAINVILLE.

DÉTAILS SUR LES PATAGONS ET LES HABITANTS DE LA TERRE DU FEU.

Dans le mois de février 1764, la France avait commencé un établissement aux îles Malouines. L'Espagne le revendiqua comme une dépendance du continent de l'Amérique méridionale, et, son droit ayant été reconnu par le roi de France, Bougainville, alors capitaine de vaisseau, reçut ordre d'aller remettre cet établissement aux Espagnols, et de se rendre ensuite aux Indes orientales, en traversant le Grand-Océan entre les tropiques. On lui donna pour cette expédition le commandement de la frégate *la Boudeuse*, de vingt-six canons de douze, et il devait être joint aux Malouines par la flûte *l'Étoile*, destinée à lui apporter les vivres nécessaires pour une longue navigation, et à le suivre le reste de la campagne. Il partit de Nantes le 15 novembre 1766, et alla mouiller le 31 janvier 1767 dans la rivière de la Plata, où il joignit des frégates espagnoles avec lesquelles il se rendit aux îles Malouines, et s'acquitta de sa commission. Des Malouines, Bougainville retourna au Brésil, et joignit à Rio-Janeiro la flûte *l'Étoile*. Les deux navires remirent à la voile pour passer ensemble dans le Grand-Océan par le détroit de Magellan.

Le 2 décembre il reconnut le cap des Vierges, et le 8 il laissa tomber l'ancre dans la baie Boucault.

« Dès que nous y fûmes mouillés, dit-il, je fis mettre à la mer un de mes canots et un de *l'Étoile*. Nous nous y embarquâmes au nombre de dix officiers armés chacun de nos fusils, et nous allâmes descendre au fond de la baie, avec la précaution de faire tenir nos canots à flot et les équipages dedans. A peine avions-nous mis pied à terre, que nous vîmes venir à nous six Américains à cheval et au grand galop. Ils descendirent de cheval à cinquante pas, et sur-le-champ accoururent au devant de nous en criant : *Chaoua!* En nous joignant, ils tendaient les mains et les appuyaient contre les nôtres. Ils nous serraient ensuite entre leurs bras, répétant à tue-tête : *Chaoua! Chaoua!* que nous répétions comme eux. Ces bonnes gens parurent très joyeux de notre

arrivée. Deux des leurs qui tremblaient en venant à nous ne furent pas longtemps sans se rassurer. Après beaucoup de caresses réciproques, nous fîmes apporter de nos canots des galettes et un peu de pain frais que nous leur distribuâmes, et qu'ils mangèrent avec avidité. A chaque instant leur nombre augmentait; bientôt il s'en ramassa une trentaine, parmi lesquels il y avait quelques jeunes gens et un enfant de huit à dix ans. Tous vinrent à nous avec confiance, et nous firent les mêmes caresses que les premiers. Ils ne paraissaient point étonnés de nous voir; et, en imitant avec la voix le bruit de nos fusils, ils nous faisaient entendre que ces armes leur étaient connues. Ils paraissaient attentifs à faire ce qui pouvait nous plaire. M. de Commerson et quelques uns de nos messieurs s'occupaient à ramasser des plantes : plusieurs Patagons se mirent aussi à en chercher, et ils apportaient les espèces qu'ils nous voyaient prendre. L'un d'eux, apercevant le chevalier du Bouchage dans cette occupation, lui vint montrer un œil auquel il avait un mal fort apparent, et lui demander par signes de lui indiquer une plante qui le pût guérir. Ils ont donc une idée et un usage de cette médecine qui connaît les simples, et les applique à la guérison des hommes. C'était celle de Machaon, le médecin des dieux, et on trouverait plusieurs Machaons chez les sauvages du Canada.

» Nous échangeâmes quelques bagatelles précieuses à leurs yeux contre des peaux de guanaques et de vigognes. Ils nous demandèrent par signes du tabac à fumer. Le rouge semblait les charmer; aussitôt qu'ils apercevaient sur nous quelque chose de cette couleur, ils venaient passer la main dessus et témoignaient en avoir grande envie. Au reste, à chaque chose qu'on leur donnait, à chaque caresse qu'on leur faisait, le chaoua recommençait : c'étaient des cris à étourdir. On s'avisa de leur faire boire de l'eau-de-vie, en ne leur en laissant prendre qu'une gorgée à chacun. Dès qu'ils l'avaient avalée, ils se frappaient avec la main sur la gorge, et poussaient en soufflant un son tremblant et inarticulé, qu'ils terminaient par un roulement avec les lèvres. Tous firent la même cérémonie, qui nous donna un spectacle assez bizarre.

» Cependant le soleil s'approchait de son couchant, et il était temps de songer à retourner à bord. Dès qu'ils virent que nous nous y disposions, ils en parurent fâchés; ils nous faisaient signe d'attendre, et qu'il allait encore venir des leurs. Nous leur fîmes entendre que nous reviendrions le lendemain, et que nous leur apporterions ce qu'ils désiraient. Il nous sembla qu'ils eussent mieux aimé que nous couchassions à terre. Lorsqu'ils virent que nous partions, ils nous accompagnèrent au bord de la mer; un Pantagon chantait pendant cette marche. Quelques uns se mirent dans l'eau jusqu'aux

genoux pour nous suivre plus long-temps. Arrivés à nos canots, il fallut avoir l'œil à tout : ils saisissaient tout ce qui leur tombait sous la main. Un d'eux s'était emparé d'une faucille : on s'en aperçut, et il la rendit sans résistance. Avant de nous éloigner, nous vîmes encore grossir leur troupe par d'autres qui arrivaient incessamment à toute bride. Nous ne manquâmes pas, en nous séparant, d'entonner un chaoua dont toute la côte retentit

» Ces Américains sont d'une belle taille. Parmi ceux que nous avons vus, aucun n'était au dessous de cinq pieds cinq à six pouces, ni au dessus de cinq pieds neuf à dix; les gens de *l'Étoile* en avaient vu dans le précédent voyage plusieurs de six pieds. Ce qui m'a paru être gigantesque en eux, c'est leur énorme carrure, la grosseur de leur tête et l'épaisseur de leurs membres. Ils sont robustes et bien nourris; leurs nerfs sont tendus, leur chair est ferme et soutenue : c'est l'homme qui, livré à la nature et à un aliment plein de sucs, a pris tout l'accroissement dont il est susceptible. Leur figure n'est ni dure, ni désagréable; plusieurs l'ont jolie; leur visage est rond et un peu plat; leurs yeux sont vifs; leurs dents, extrêmement blanches, n'auraient pour Paris que le défaut d'être larges; ils portent de longs cheveux noirs attachés sur le sommet de la tête. J'en ai vu qui avaient sous le nez des moustaches plus longues que fournies. Leur couleur est bronzée comme l'est, sans exception, celle de tous les Américains, tant de ceux qui habitent la zone torride, que de ceux qui naissent dans les zones tempérées et glaciales. Quelques uns avaient les joues peintes en rouge. Il nous a paru que leur langue était douce, et rien n'annonce en eux un caractère féroce. Nous n'avons point vu leurs femmes; peut-être allaient-elles venir, car ils voulaient toujours que nous attendissions, et ils avaient fait partir un des leurs du côté d'un grand feu auprès duquel paraissait être leur camp, à une lieue de l'endroit où nous étions, nous montrant qu'il en allait arriver quelqu'un.

» L'habillement de ces Patagons est le même à peu près que celui des Indiens de la rivière de la Plata : c'est un simple bragué de cuir qui leur couvre les parties naturelles, et un grand manteau de peaux de guanaques ou de sourillos attaché autour du corps avec une ceinture, et qui descend jusqu'aux talons; ils laissent communément retomber en arrière la partie faite pour couvrir les épaules, de sorte que, malgré la rigueur du climat, ils sont presque toujours nus de la ceinture en haut. L'habitude les a sans doute rendus insensibles au froid, car, quoique nous fussions ici en été, le thermomètre de Réaumur n'y avait encore monté qu'un seul jour à 10 degrés au dessus de la congélation. Ils ont des espèces de bottines de cuir de cheval, ouvertes par derrière, et deux ou trois avaient autour du jarret un cercle de cuivre d'environ deux pouces de largeur. Quelques uns de nos messieurs ont aussi

remarqué que deux des plus jeunes avaient de ces grains de rassade dont on fait des colliers.

» Les seules armes que nous leur ayons vues sont deux cailloux ronds attachés aux deux bouts d'un boyau cordonné, semblables à ceux dont on se sert dans toute cette partie de l'Amérique. Ils avaient aussi de petits couteaux de fer, dont la lame était longue d'un pouce et demi à deux pouces. Ces couteaux, de fabrique anglaise, leur avaient vraisemblablement été donnés par M. Byron. Leurs chevaux, petits et fort maigres, étaient scellés et bridés à la manière des habitants de la rivière de la Plata. Un Patagon avait à sa selle des clous dorés, des étriers de bois recouverts d'une lame de cuivre, une bride en cuir tressé; enfin tout un harnais espagnol. Leur nourriture principale paraît être la moelle et la chair de guanaques et de vigognes; plusieurs en avaient des quartiers attachés sur leurs chevaux, et nous leur en avons vu manger des morceaux crus. Ils avaient aussi avec eux des chiens petits et vilains, lesquels, ainsi que leurs chevaux, boivent de l'eau de mer, l'eau douce étant fort rare sur cette côte et même sur le terrain.

» Aucun d'eux ne paraissait avoir de supériorité sur les autres; ils ne témoignaient même aucune espèce de déférence pour deux ou trois vieillards qui étaient dans cette bande. Je crois que cette nation mène la même vie que les Tartares. Errants dans les plaines immenses de l'Amérique méridionale, sans cesse à cheval, hommes, femmes et enfants, suivant le gibier ou les bestiaux dont ces plaines sont couvertes, se vêtissant et se cabanant avec des peaux, ils ont encore vraisemblablement avec les Tartares cette ressemblance, qu'ils vont piller les caravanes des voyageurs. Je terminerai cet article en disant que nous avons depuis trouvé dans la mer Pacifique une nation d'une taille plus élevée que ne l'est celle des Patagons. »

Bougainville, en avançant dans le détroit, vit des habitants de la Terre du Feu; les premiers étaient sur la côte opposée au cap Froward.... « Nous traversâmes, dit-il, un grand enfoncement dont nous n'apercevions pas la fin. Son ouverture, d'environ deux lieues, est coupée dans son milieu par une île fort élevée. La grande quantité de baleines que nous vîmes dans cette partie, et les grosses houles, nous firent penser que ce pourrait bien être un détroit, lequel doit conduire assez proche du cap de Horn. Étant presque passés de l'autre bord, nous vîmes plusieurs feux paraître et s'éteindre; ensuite ils restèrent allumés, et nous distinguâmes des sauvages sur la pointe basse d'une baie où j'étais déterminé de m'arrêter. Nous allâmes aussitôt à leurs feux, et je reconnus la même horde de sauvages que javais déjà vue à mon premier voyage dans le détroit. Nous les avions alors nommés *Pécherais*, parce que ce fut le premier mot qu'ils prononcèrent en nous abordant, et que sans cesse ils

nous le répétaient, comme les Patagons répètent le mot *chaoua*. La même cause nous a fait leur laisser cette fois le même nom. Le jour, prêt à finir, ne nous permit pas cette fois de rester long-temps avec eux. Ils étaient au nombre d'environ quarante, hommes, femmes et enfants, et ils avaient dix ou douze canots dans une anse voisine.

» Le 6 janvier 1768, nous eûmes à bord la visite de quelques sauvages. Quatre pirogues avaient paru le matin à la pointe du cap Galant, et, après s'y être tenues quelque temps arrêtées, trois s'avancèrent dans le fond de la baie, tandis qu'une voguait vers la frégate. Après avoir hésité pendant une demi-heure, enfin elle aborda avec des cris redoublés de *Pécherais!* Il y avait dedans un homme, une femme et deux enfants. La femme demeura dans la pirogue pour la garder; l'homme monta seul à bord, avec assez de confiance et l'air fort gai. Deux autres pirogues suivirent l'exemple de la première, et les hommes entrèrent dans la frégate avec les enfants. Bientôt ils y furent fort à leur aise. On les fit chanter, danser, entendre des instruments, et surtout manger; ce dont ils s'acquittèrent avec grand appétit : tout leur était bon, pain, viande salée, suif; ils dévoraient tout ce qu'on leur présentait. Nous eûmes même assez de peine à nous débarrasser de ces hôtes dégoûtants et incommodes, et nous ne pûmes les déterminer à rentrer dans leurs pirogues qu'en y faisant porter à leurs yeux des morceaux de viande salée. Ils ne témoignèrent aucune surprise à la vue des navires, ni à celle des objets divers qu'on y offrit à leurs regards. C'est sans doute que pour être surpris de l'ouvrage des arts il en faut avoir quelques idées élémentaires : ces hommes brutes traitaient les chefs-d'œuvre de l'industrie humaine comme ils traitent les lois de la nature et ses phénomènes. Pendant plusieurs jours que cette bande passa dans le port Galant, nous la revîmes souvent à bord et à terre.

» Ces sauvages sont petits, vilains, maigres, et d'une puanteur insupportable. Ils sont presque nus, n'ayant pour vêtement que de mauvaises peaux de phoques trop petites pour les envelopper, peaux qui servent également et de toits à leurs cabanes, et de voiles à leurs pirogues. Ils ont aussi quelques peaux de guanaque, mais en fort petite quantité. Les femmes sont hideuses, et les hommes semblent avoir pour elles peu d'égards. Ce sont elles qui voguent dans les pirogues et qui prennent soin de les entretenir, au point d'aller à la nage, malgré le froid, vider l'eau qui peut y entrer dans les goemons qui servent de ports à ces pirogues, assez loin du rivage. A terre, elles ramassent les bois et les coquillages, sans que les hommes prennent aucune part au travail. Les femmes même qui ont des enfants à la mamelle ne sont pas exemptes de ces corvées. Elles portent leurs enfants sur le dos, pliés dans la peau qui leur sert de vêtement.

» Leurs pirogues sont d'écorce, mal liées avec des joncs et de la mousse dans les coutures. Il y a au milieu un petit foyer de sable où ils entretiennent toujours un peu de feu. Leurs armes sont des arcs, faits, ainsi que les flèches, avec le bois d'une épine-vinette à feuilles de houx, qui est commune dans le détroit; la corde est de boyau, et les flèches sont armées de pierres taillées avec assez d'art. Mais ces armes sont plutôt contre le gibier que contre des ennemis; elles sont aussi faibles que les bras destinés à s'en servir. Nous leur avons vu de plus des os de poisson longs d'un pied, aiguisés par le bout et dentelés sur un des côtés. Est-ce un poignard? Je crois plutôt que c'est un instrument de pêche. Ils l'adaptent à une longue perche, et s'en servent en manière de harpon. Ces sauvages habitent pêle-mêle, hommes, femmes et enfants, dans les cabanes, au milieu desquelles est allumé le feu. Ils se nourrissent principalement de coquillages; cependant ils ont des chiens et des lacs faits de barbes de baleines. J'ai observé qu'ils avaient les dents gâtées, et je crois qu'on doit en attribuer la cause à ce qu'ils mangent des coquillages brûlants, quoiqu'à moitié crus.

» Au reste, ils paraissent assez bonnes gens; mais ils sont si faibles qu'on est tenté de ne pas leur en savoir gré. Nous avons cru remarquer qu'ils sont superstitieux et croient à des génies malfaisants; aussi chez eux les mêmes hommes qui en conjurent l'influence sont en même temps médecins et prêtres. De tous les sauvages que j'ai vus dans ma vie, les Pécherais sont les plus dénués de tout; ils sont exactement dans ce qu'on peut appeler l'état de nature; et en vérité, si l'on devait plaindre le sort d'un homme libre et maître de lui-même, sans devoir et sans affaires, content de ce qu'il a, parce qu'il ne connaît pas mieux, je plaindrais ces hommes, qui, avec la privation de ce qui rend la vie commode, ont encore à souffrir la dureté du plus affreux climat de l'univers. Les Pécherais forment aussi la société d'hommes la moins nombreuse que j'aie rencontrée dans toutes les parties du monde; cependant, comme on en va voir la preuve, on trouve parmi eux des charlatans.

» Le 9, après midi, les Pécherais s'étaient mis en chemin pour venir à bord; ils avaient même fait une grande toilette, c'est-à-dire qu'ils s'étaient peint tout le corps de taches rouges et blanches; mais, voyant nos canots partir du bord et voguer vers leurs cabanes, ils les suivirent; une seule pirogue fut à bord de *l'Étoile*. Elle y resta peu de temps, et vint rejoindre aussitôt les autres, avec lesquelles nos messieurs étaient en grande amitié. Les femmes cependant étaient toutes retirées dans une même cabane, et les sauvages paraissaient mécontents lorsqu'on y voulait entrer. Ils invitaient au contraire à venir dans les autres, où ils offrirent à ces messieurs des moules, qu'ils suçaient avant de les présenter. On leur fit de petits présents, qui furent acceptés

de bon cœur. Ils chantèrent, dansèrent, et témoignèrent plus de gaîté que l'on n'aurait cru en trouver chez des hommes sauvages dont l'extérieur est ordinairement sérieux.

» Leur joie ne fut pas de longue durée. Un de leurs enfants, âgé d'environ douze ans, le seul de toute la bande dont la figure fût intéressante à nos yeux, fut saisi tout à coup d'un crachement de sang, accompagné de violentes convulsions. Le malheureux avait été à bord de *l'Étoile*, où on lui avait donné des morceaux de verre et de glace, ne prévoyant pas le funeste effet qui devait suivre ce présent. Ces sauvages ont l'habitude de s'enfoncer dans la gorge et dans les narines de petits morceaux de talc : peut-être la superstition attache-t-elle chez eux quelque vertu à cette espèce de talisman ; peut-être le regardent-ils comme un préservatif à quelque incommodité à laquelle ils sont sujets. L'enfant avait vraisemblablement fait le même usage du verre. Il avait les lèvres, les gencives et le palais coupés en plusieurs endroits, et rendait le sang presque continuellement.

» Cet accident répandit la consternation et la méfiance. Ils nous soupçonnèrent sans doute de quelque maléfice, car la première action du jongleur, qui s'empara aussitôt de l'enfant, fut de le dépouiller précipitamment d'une casaque de toile qu'on lui avait donnée. Il voulut la rendre aux Français, et, sur le refus qu'on fit de la reprendre, il la jeta à leurs pieds. Il est vrai qu'un autre sauvage, qui sans doute aimait plus les vêtements qu'il ne craignait les enchantements, la ramassa aussitôt.

» Le jongleur étendit d'abord l'enfant sur le dos, dans une des cabanes, et, s'étant mis à genoux entre ses jambes, il se courbait sur lui, et avec la tête et les deux mains il lui pressait le ventre de toute sa force, criant continuellement, sans qu'on pût distinguer rien d'articulé dans ses cris. De temps en temps il se levait, et paraissait tenir le mal dans ses mains jointes. Il les ouvrait tout d'un coup en l'air, en soufflant comme s'il eût voulu chasser quelque mauvais esprit. Pendant cette céremonie, une vieille femme en pleurs hurlait dans l'oreille du malade à le rendre sourd. Ce malheureux cependant paraissait souffrir autant du remède que de son mal. Le jongleur lui donna quelque trève pour aller prendre sa parure de cérémonie ; ensuite, les cheveux poudrés et la tête ornée de deux ailes blanches, assez semblables au bonnet de Mercure, il recommença ses fonctions avec plus de confiance et aussi peu de succès. L'enfant alors paraissant plus mal, notre aumônier lui administra furtivement le baptême.

» Les officiers étaient revenus à bord, et m'avaient raconté ce qui se passait à terre. Je m'y transportai aussitôt avec notre chirurgien major, qui fit apporter un peu de lait et de la tisane émolliente. Lorsque nous arrivâmes, le

malade était hors de la cabane. Le jongleur, auquel il s'en était joint un autre, paré des mêmes ornements, avait recommencé son opération sur le ventre, les cuisses et le dos de l'enfant. C'était pitié de les voir martyriser cette infortunée créature, qui souffrait sans se plaindre. Son corps était déjà tout meurtri, et les médecins continuaient encore ce barbare remède, avec force conjurations. La douleur du père et de la mère, leurs larmes, l'intérêt vif de toute la bande, intérêt manifesté par des signes non équivoques, la patience de l'enfant, nous donnèrent le spectacle le plus attendrissant. Les sauvages s'aperçurent sans doute que nous partagions leur peine; du moins leur méfiance sembla-t-elle diminuée. Ils nous laissèrent approcher du malade, et le major examina sa bouche ensanglantée, que son père et un autre Pécherais suçaient alternativement. On eut beaucoup de peine à leur persuader de faire usage du lait : il fallut en goûter plusieurs fois, et, malgré l'invincible opposition des jongleurs, le père enfin se détermina à en faire boire à son fils; il accepta même le don de la cafetière pleine de tisane émolliente. Les jongleurs témoignaient de la jalousie contre le chirurgien, qu'ils parurent cependant à la fin reconnaître pour un habile jongleur. Ils ouvrirent même pour lui un sac de cuir, qu'ils portent toujours pendu à leur côté, et qui contenait leur bonnet de plumes, de la poudre blanche, du talc, et les autres instruments de leur art; mais à peine y eut-il jeté les yeux qu'ils le refermèrent aussitôt. Nous remarquâmes aussi que, tandis qu'un des jongleurs travaillait à conjurer le mal du patient, l'autre ne semblait occupé qu'à prévenir par ses enchantements l'effet du mauvais sort qu'ils nous soupçonnaient d'avoir jeté sur eux.

» Nous retournâmes à bord à l'entrée de la nuit. L'enfant souffrait moins. Toutefois un vomissement presque continuel qui le tourmentait nous fit appréhender qu'il ne fût passé du verre dans son estomac. Nous eûmes lieu de croire que nos conjectures n'avaient été que trop justes. Vers les deux heures après minuit, on entendit du bord des hurlements répétés, et dès le point du jour, quoiqu'il fît un temps affreux, les sauvages appareillèrent. Ils fuyaient sans doute un lieu souillé par la mort, et des étrangers funestes qu'ils croyaient n'être venus que pour les détruire. Mais jamais ils ne purent doubler la pointe occidentale de la baie. Dans un instant plus calme ils remirent à la voile; bientôt un grain violent les jeta au large, et dispersa leurs faibles embarcations.

» Lorsque nous fûmes dans la mer Pacifique, je convins avec le commandant de *l'Étoile* qu'afin de découvrir un plus grand espace de mer, il s'éloignerait de moi dans le sud tous les matins, à la distance que le temps permettrait, sans nous perdre de vue; que le soir nous rallierions, et qu'alors il

se tiendrait dans nos eaux environ à une demi-lieue. Par ce moyen, si *la Boudeuse* eût rencontré, la nuit, quelque danger subit, *l'Étoile* était dans le cas de manœuvrer pour nous donner les secours que les circonstances auraient comportés. Cet ordre de marche a été suivi pendant tout le voyage. »

Séjour a Taïti.

Après avoir navigué au milieu d'un groupe d'îles qu'il nomma l'archipel Dangereux, Bougainville se détermina à faire route un peu au sud, afin de sortir de ces mauvais parages. Le 2 avril, on aperçut une montagne haute et fort escarpée, qui parut isolée, et que Bougainville nomma le Boudoir ou le pic de la Boudeuse. Il courait dessus pour la reconnaître lorsqu'il eut la vue d'une autre terre, dans l'ouest-quart-nord-ouest, dont la côte non moins élevée offrit aux yeux une étendue indéterminée. « Nous avions, continue-t-il, le plus urgent besoin d'une relâche qui nous procurât du bois et des rafraîchissements, et on se flattait d'en trouver sur cette terre. Il fit presque calme tout le jour. La brise se leva le soir, et nous courûmes sur la terre jusqu'à deux heures du matin, que nous remîmes pendant trois heures le bord au large. Le soleil se leva enveloppé de nuages et de brume, et ce ne fut qu'à neuf heures du matin que nous revîmes la terre. On n'apercevait plus le pic de la Boudeuse que du haut des mâts. Les vents soufflaient du nord au nord-nord-est, et nous tînmes le plus près pour atterrir au vent de l'île. Nous aperçûmes, au delà de sa pointe du nord, une autre terre éloignée plus septentrionale encore, sans que nous pussions alors distinguer si elle tenait à la première île, ou si elle en formait une seconde.

» Pendant la nuit du 3 au 4, nous louvoyâmes pour nous élever dans le nord. Des feux que nous vîmes avec joie briller de toutes parts sur la côte nous apprirent qu'elle était habitée. Le 4, au lever de l'aurore, nous reconnûmes que les deux terres qui la veille nous avaient paru séparées étaient unies ensemble par une terre plus basse qui se courbait en arc, et formait une baie ouverte au nord-est. Nous courions à pleines voiles vers la terre, présentant au vent de cette baie, lorsque nous aperçûmes une pirogue qui venait du large et voguait vers la côte, se servant de sa voile et de ses pagaies. Elle nous passa de l'avant, et se joignit à une infinité d'autres qui de toutes les parties de l'île accouraient au devant de nous. L'une d'elles précédait les autres; elle était conduite par douze hommes nus, qui nous présen-

tèrent des branches de bananiers, et leurs démonstrations attestaient que c'était là le rameau d'olivier. Nous leur répondîmes par tous les signes d'amitié dont nous pûmes nous aviser. Alors ils accostèrent le navire, et l'un d'eux, remarquable par son énorme chevelure hérissée en rayons, nous offrit, avec son rameau de paix, un petit cochon et un régime de bananes. Nous acceptâmes son présent, qu'il attacha à une corde qu'on lui jeta; nous lui donnâmes des bonnets et des mouchoirs, et ces premiers présents furent le gage de notre alliance avec ce peuple.

» Bientôt plus de cent pirogues de grandeurs différentes, et toutes à balancier, environnèrent les deux vaisseaux. Elles étaient chargées de cocos, de bananes et d'autres fruits du pays. L'échange de ces fruits, délicieux pour nous, contre toutes sortes de bagatelles, se fit avec bonne foi, mais sans qu'aucun des insulaires voulût monter à bord. Il fallait entrer dans leurs pirogues ou montrer de loin les objets d'échange. Lorsqu'on était d'accord, on leur envoyait au bout d'une corde un panier ou un filet; ils y mettaient leurs effets, et nous les nôtres, donnant ou recevant indifféremment avant d'avoir donné ou reçu, avec une bonne foi qui nous fit bien augurer de leur caractère. D'ailleurs nous ne vîmes aucune espèce d'armes dans leurs pirogues, où il n'y avait point de femmes à cette première entrevue. Les pirogues restèrent le long des navires jusqu'à ce que les approches de la nuit nous firent revirer au large; toutes alors se retirèrent.

» Nous tâchâmes dans la nuit de nous elever au nord, n'écartant jamais la terre de plus de trois lieues. Tout le rivage fut jusqu'à près de minuit, ainsi qu'il l'avait été la nuit précédente, garni de petits feux à peu de distance les uns des autres : on eût dit que c'était une illumination faite à dessein, et nous l'accompagnâmes de plusieurs fusées tirées des deux vaisseaux.

» La journée du 5 se passa à louvoyer, afin de gagner au vent de l'île, et de faire sonder par les bateaux pour nous trouver un mouillage. L'aspect de cette côte élevée en amphithéâtre nous offrait le plus riant spectacle. Quoique les montagnes y soient d'une grande hauteur, le rocher n'y montre nulle part son aride nudité ; tout y est couvert de bois. A peine en crûmes-nous nos yeux lorsque nous découvrîmes un pic chargé d'arbres jusqu'à sa cime isolée, qui s'élevait au niveau des montagnes dans l'intérieur de la partie méridionale de l'île. Il ne paraissait pas avoir plus de trente toises de diamètre, et il diminuait de grosseur en montant; on l'eût pris de loin pour une pyramide d'une hauteur immense, que la main d'un décorateur habile aurait parée de guirlandes de feuillages. Les terrains élevés sont entrecoupés de prairies et de bosquets, et, dans toute l'étendue de la côte, il règne sur les bords de la mer, au pied du pays haut, une lisière de terre basse et unie, couverte

de plantations. C'est là qu'au milieu des bananiers, des cocotiers et d'autres arbres chargés de fruits, nous apercevions les maisons des insulaires.

» Comme nous prolongions la côte, nos yeux furent frappés de la vue d'une belle cascade qui s'élançait du haut des montagnes, et précipitait à la mer ses eaux écumantes ; un village était bâti au pied, et la côte y paraissait sans brisants. Nous désirions tous de pouvoir mouiller à portée de ce beau lieu. Sans cesse on sondait des navires, et nos bateaux sondaient jusqu'à terre : on ne trouva dans cette partie qu'un fond de roches, et il fallut se résoudre à chercher ailleurs un mouillage.

» Les pirogues étaient revenues au navire dès le lever du soleil, et toute la journée on fit des échanges. Il s'ouvrit même de nouvelles branches de commerce ; outre les fruits de l'espèce de ceux apportés la veille, et quelques autres provisions, telles que poules et pigeons, les insulaires apportèrent avec eux toutes sortes d'instruments pour la pêche, des herminettes de pierre, des étoffes singulières, des coquilles, etc. Ils demandaient en échange du fer et des pendants d'oreille. Les trocs se firent, comme la veille, avec loyauté. Cette fois aussi il vint dans les pirogues quelques femmes jolies et presque nues. A bord de *l'Étoile* il monta un insulaire, qui passa la nuit sans témoigner aucune inquiétude.

» A mesure que nous avions approché la terre, les insulaires avaient environné les navires. L'affluence des pirogues fut si grande autour des vaisseaux, que nous eûmes beaucoup de peine à nous amarrer au milieu de la foule et du bruit. Tous venaient en criant : *Tayo*, qui veut dire ami, et en nous donnant mille témoignages d'amitié ; tous demandaient des clous et des pendants d'oreilles. Les pirogues étaient remplies de femmes, qui ne le cèdent pas, pour l'agrément de la figure, au plus grand nombre des Européennes, et qui, pour la beauté du corps, pourraient le disputer à toutes avec avantage. La plupart de ces nymphes étaient nues, car les hommes et les vieilles qui les accompagnaient leur avaient ôté la pagne dont ordinairement elles s'enveloppent. Elles nous firent d'abord de leurs pirogues des agaceries, où, malgré leur naïveté, on découvrait quelque embarras, soit que la nature ait partout embelli le sexe d'une timidité ingénue, soit que, même dans le pays où règne encore la franchise de l'âge d'or, les femmes paraissent ne pas vouloir ce qu'elles désirent le plus. Les hommes, plus simples ou plus libres, s'énoncèrent bientôt clairement : ils nous pressaient de choisir une femme, de la suivre à terre, et leurs gestes non équivoques démontraient la manière dont il fallait faire connaissance avec elle. Je le demande, comment retenir au travail, au milieu d'un spectacle pareil, quatre cents Français, jeunes, marins, et qui depuis six mois n'avaient point vu de femmes. Malgré toutes les précau-

tions que nous pûmes prendre, il entra à bord une jeune fille, qui vint sur le gaillard d'arrière se placer à une des écoutilles qui sont au dessus du cabestan; cette écoutille était ouverte pour donner de l'air à ceux qui viraient. La jeune fille laissa tomber négligemment une pagne qui la couvrait, et parut aux yeux de tous telle que Vénus se fit voir au berger phrygien; elle en avait la forme céleste. Matelots et soldats s'empressaient pour parvenir à l'écoutille, et jamais cabestan ne fut viré avec une pareille activité.

» Nos soins réussirent cependant à contenir ces hommes ensorcelés; le moins difficile n'avait pas été de parvenir à se contenir soi-même. Un seul Français, mon cuisinier, qui, malgré les défenses, avait trouvé le moyen de s'échapper, nous revint bientôt plus mort que vif. A peine eut-il mis pied à terre avec la belle qu'il avait choisie, qu'il se vit entouré par une foule d'Indiens qui le déshabillèrent dans un instant, et le mirent nu de la tête aux pieds. Il se crut perdu mille fois, ne sachant où aboutiraient les exclamations de ce peuple, qui examinait en tumulte toutes les parties de son corps. Après l'avoir bien considéré, ils lui rendirent ses habits, remirent dans ses poches tout ce qu'ils en avaient tiré, et firent approcher la fille, en le pressant de contenter les désirs qui l'avaient amené à terre avec elle. Ce fut en vain. Il fallut que les insulaires ramenassent à bord le pauvre cuisinier, qui me dit que j'aurais beau le réprimander, je ne lui ferais jamais autant de peur qu'il venait d'en avoir à terre.

» On a vu les obstacles qu'il avait fallu vaincre pour parvenir à mouiller nos ancres. Lorsque nous fûmes amarrés, je descendis à terre avec plusieurs officiers, afin de reconnaître un lieu propre à faire de l'eau. Nous fûmes reçus par une foule d'hommes et de femmes qui ne se lassaient point de nous considérer : les plus hardis venaient nous toucher; ils écartaient même nos vêtements, comme pour vérifier si nous étions absolument faits comme eux. Aucun ne portait d'armes, pas même de bâtons. Ils ne savaient comment exprimer leur joie pour nous recevoir. Le chef de ce canton nous conduisit dans sa maison, et nous y introduisit. Il y avait dedans cinq ou six femmes et un vieillard vénérable. Les femmes nous saluèrent en portant la main sur la poitrine, et criant plusieurs fois : *Tayo!* Le vieillard était père de notre hôte. Il n'avait du grand âge que ce caractère respectable qu'impriment les ans sur une belle figure. Sa tête, ornée de cheveux blancs et d'une longue barbe, tout son corps nerveux et rempli, ne montraient aucune ride, aucun signe de décrépitude. Cet homme vénérable parut s'apercevoir à peine de notre arrivée; il se retira même sans répondre à nos caresses, sans témoigner ni frayeur, ni étonnement, ni curiosité. Fort éloigné de prendre part à l'espèce d'extase que notre vue causait à tout ce peuple, son air rêveur et soucieux

semblait annoncer qu'il craignait que ces jours heureux écoulés pour lui dans le sein du repos ne fussent troublés par l'arrivée d'une nouvelle race.

» On nous laissa la liberté de considérer l'intérieur de la maison. Elle n'avait aucun meuble, aucun ornement, rien qui la distinguât des cases ordinaires que sa grandeur. Elle pouvait avoir quatre-vingts pieds de long sur vingt pieds de large. Nous y remarquâmes un cylindre d'osier, long de trois ou quatre pieds, et garni de plumes noires, lequel était suspendu au toit, et deux figures de bois que nous prîmes pour des idoles. L'une, c'était le dieu, était debout contre un des piliers. La déesse était vis-à-vis, inclinée le long du mur, qu'elle surpassait en hauteur, et attachée aux roseaux qui le forment. Ces figures, mal faites et sans proportions, avaient environ trois pieds de haut. Elles tenaient à un piédestal cylindrique, vidé dans l'intérieur et sculpté à jour. Ce cylindre était fait en forme de tour, et pouvait avoir six à sept pieds de hauteur sur un pied de diamètre. Le tout était d'un bois noir extrêmement dur.

» Le chef nous proposa ensuite de nous asseoir sur l'herbe au dehors de sa maison, où il fit apporter des fruits, du poisson grillé et de l'eau. Pendant le repas, il envoya chercher quelques pièces d'étoffes et deux grands colliers faits d'osier et recouverts de plumes noires et de dents de requins. Leur forme ne ressemble pas mal à celle de ces fraises immenses qu'on portait du temps de François I[er]. Il en passa un au cou du chevalier d'Oraison, l'autre au mien, et distribua les étoffes. Nous étions prêts à retourner à bord, lorsque le chevalier de Suzannet s'aperçut qu'il lui manquait un pistolet, qu'on avait adroitement volé dans sa poche. Nous le fîmes entendre au chef, qui, sur-le-champ, voulut fouiller tous les gens qui nous environnaient; il en maltraita même quelques uns. Nous arrêtâmes ses recherches, en tâchant seulement de lui faire comprendre que l'auteur du vol pourrait être la victime de sa friponnerie, et que son larcin lui donnerait la mort.

» Le chef et tout le peuple nous accompagnèrent jusqu'à nos bateaux. Prêts à y arriver, nous fûmes arrêtés par un insulaire d'une belle figure, qui, couché sous un arbre, nous offrit de partager le gazon qui lui servait de siége. Nous l'acceptâmes. Cet homme alors se pencha vers nous, et d'un air tendre, aux accords d'une flûte dans laquelle un autre Indien soufflait avec le nez, il nous chanta lentement une chanson, sans doute anacréontique : scène charmante et digne du pinceau de Boucher. Quatre insulaires vinrent avec confiance souper et coucher à bord. Nous leur fîmes entendre flûte, basse, violon, et nous leur donnâmes un feu d'artifice composé de fusées et de serpenteaux. Ce spectacle leur causa une surprise mêlée d'effroi.

» Le 7, au matin, le chef, dont le nom est Éreti, vint à bord. Il nous

apporta un cochon, des poules, et le pistolet qui avait été pris la veille chez lui. Cet acte de justice nous en donna une bonne idée. Cependant nous fîmes dans la matinée toutes nos dispositions pour descendre à terre nos malades et nos pièces à l'eau, et les y laisser en établissant une garde pour leur sûreté. Je descendis l'après-midi avec armes et bagages, et nous commençâmes à dresser le camp sur les bords d'une petite rivière où nous devions faire notre eau. Éreti vit la troupe sous les armes et les préparatifs du campement sans paraître d'abord surpris ni mécontent. Toutefois, quelques heures après, il vint à moi, accompagné de son père et des principaux du canton, qui lui avaient fait des représentations à cet égard, et me fit entendre que notre séjour à terre leur déplaisait; que nous étions les maîtres d'y venir le jour tant que nous voudrions, mais qu'il fallait coucher la nuit à bord de nos vaisseaux. J'insistai sur l'établissement du camp, lui faisant comprendre qu'il nous était nécessaire pour faire de l'eau, du bois, et rendre plus faciles les échanges entre les deux nations. Ils tinrent alors un second conseil, à l'issue duquel Éreti vint me demander si nous resterions ici toujours, ou si nous comptions repartir, et dans quel temps. Je lui répondis que nous mettrions à la voile dans dix-huit jours, en signe duquel nombre je lui donnai dix-huit petites pierres. Sur cela, nouvelle conférence, à laquelle on me fit appeler. Un homme grave, et qui paraissait avoir du poids dans le conseil, voulait réduire à neuf les jours de notre campement. J'insistai pour le nombre que j'avais demandé, et enfin ils y consentirent.

» De ce moment la joie se rétablit; Éreti même nous offrit un hangar immense tout près de la rivière, sous lequel étaient quelques pirogues, qu'il en fit enlever sur-le-champ. Nous dressâmes dans ce hangar les tentes pour nos scorbutiques, au nombre de trente-quatre, douze de *la Boudeuse*, et vingt-deux de *l'Étoile*, et quelques autres nécessaires au service. La garde fut composée de trente soldats, et je fis aussi descendre des fusils pour armer les travailleurs et les malades. Je restai à terre la première nuit, qu'Éreti voulut aussi passer dans nos tentes. Il fit apporter son souper, qu'il joignit au nôtre, chassa la foule qui entourait le camp, et ne retint avec lui que cinq ou six de ses amis. Après souper, il demanda des fusées, et elles lui firent au moins autant de peur que de plaisir. Sur la fin de la nuit, il envoya chercher une de ses femmes, qu'il fit coucher dans la tente de M. de Nassau. Elle était vieille et laide.

» La journée suivante se passa à perfectionner notre camp. Ce hangar était bien fait et parfaitement couvert d'une espèce de natte. Nous n'y laissâmes qu'une issue, à laquelle nous mîmes une barrière et un corps de garde. Éreti, ses femmes et ses amis, avaient seuls la permission d'entrer; la foule

se tenait en dehors du hangar : un de nos gens, une baguette à la main, suffisait pour la faire écarter. C'était là que les insulaires apportaient de toutes parts des fruits, des poules, des cochons, du poisson et des pièces de toile qu'ils échangeaient contre des clous, des outils, des perles fausses, des boutons et mille bagatelles qui étaient des trésors pour eux. Au reste, ils examinaient attentivement ce qui pouvait nous plaire. Ils virent que nous cueillions des plantes anti-scorbutiques, et qu'on s'occupait aussi à chercher des coquilles : les femmes et les enfants ne tardèrent pas à nous apporter à l'envi des paquets des mêmes plantes qu'ils nous avaient vus ramasser, et des paniers remplis de coquilles de toutes espèces. On payait leurs peines à peu de frais.

» Ce même jour, je demandai au chef de m'indiquer du bois que je pusse couper : le pays bas où nous étions n'est couvert que d'arbres fruitiers et d'une espèce de bois plein de gomme et de peu de consistance ; le bois dur vient sur les montagnes. Éreti me marqua les arbres que je pouvais couper, et m'indiqua même de quel côté il fallait les faire tomber en les abattant. Au reste les insulaires nous aidaient beaucoup dans nos travaux ; nos ouvriers abattaient les arbres et les mettaient en bûches, que les gens du pays transportaient aux bateaux ; ils aidaient de même à faire l'eau, emplissaient les pièces et les conduisaient aux chaloupes. On leur donnait pour salaire des clous, dont le nombre se proportionnait au travail qu'ils avaient fait. La seule gêne qu'on eût, c'est qu'il fallait sans cesse avoir l'œil à tout ce qu'on apportait à terre, à ses poches même : car il n'y a point en Europe de plus adroits filous que les gens de ce pays.

» Cependant il ne semble pas que le vol soit ordinaire entre eux. Rien ne ferme dans leurs maisons ; tout y est à terre ou suspendu, sans serrure ni gardiens. Sans doute la curiosité pour des objets nouveaux excitait en eux de violents désirs, et d'ailleurs il y a partout de la canaille. On avait volé les deux premières nuits, malgré les sentinelles et les patrouilles, auxquelles on avait même jeté quelques pierres. Les voleurs se cachaient dans un marais couvert d'herbes et de roseaux qui s'étendait derrière notre camp. On le nettoya en partie, et j'ordonnai à l'officier de garde de faire tirer sur les voleurs qui viendraient dorénavant. Éreti lui-même me dit de le faire ; mais il eut grand soin de me montrer plusieurs fois où était sa maison, en recommandant bien de tirer du côté opposé. J'envoyais aussi tous les soirs trois de nos bateaux armés de pierriers et d'espingoles se mouiller devant le camp.

» Au vol près, tout se passait de la manière la plus amiable. Chaque jour nos gens se promenaient dans le pays, sans armes, seuls ou par petites bandes. On les invitait à entrer dans les maisons, on leur y donnait à manger.

Mais ce n'est pas à une collation légère que se borne ici la civilité des maîtres de maisons ; ils leur offraient de jeunes filles ; la case se remplissait à l'instant d'une foule curieuse d'hommes et de femmes qui faisaient un cercle autour de l'hôte et de la jeune victime du devoir hospitalier ; la terre se jonchait de feuillages et de fleurs, et des musiciens chantaient aux accords de la flûte un hymne de jouissance. Vénus est ici la déesse de l'hospitalité ; son culte n'y admet point de mystères, et chaque jouissance est une fête pour la nation. Ils étaient surpris de l'embarras qu'on témoignait. Nos mœurs ont proscrit cette publicité ; toutefois je ne garantirais pas qu'aucun n'ait vaincu sa répugnance et ne se soit conformé aux usages du pays.

» Les premiers jours de notre arrivée, j'eus la visite du chef d'un canton voisin, qui vint à bord avec un présent de fruits, de cochons, de poules et d'étoffes. Ce seigneur, nommé Toutaa, est d'une belle figure et d'une taille extraordinaire. Il était accompagné de quelques uns de ses parents, presque tous hommes de six pieds. Je leur fis présent de clous, d'outils, de perles fausses et d'étoffes de soie. Il fallut lui rendre sa visite chez lui : nous fûmes bien accueillis, et l'honnête Toutaa m'offrit une de ses femmes, fort jeune et assez jolie. L'assemblée était nombreuse, et les musiciens avaient déjà entonné les chants de l'hyménée. Telle est la manière de recevoir les visites de cérémonie. »

» Jai plusieurs fois été, moi second ou troisième, me promener dans l'intérieur. Je me croyais transporté dans le jardin d'Éden ; nous parcourions une pleine de gazon couverte de beaux arbres fruitiers et coupée de petites rivières qui entretiennent une fraîcheur délicieuse, sans aucun des inconvénients qu'entraîne l'humidité. Un peuple nombreux y jouit des trésors que la nature verse à pleines mains sur lui. Nous trouvions des troupes d'hommes et de femmes assises à l'ombre des vergers ; tous nous saluaient avec amitié, ceux que nous rencontrions dans les chemins se rangeaient de côté pour nous laisser passer ; partout nous voyions régner l'hospitalité, le repos, une joie douce, et toutes les apparences du bonheur.

Cependant Bougainville songeait à continuer sa route, et le départ fut fixé au 16.

« Dès l'aube du jour, lorsque les insulaires s'aperçurent que nous mettions à la voile, Éreti avait sauté seul dans la première pirogue qu'il avait trouvée sur le rivage, et s'était rendu à bord. En y arrivant il nous embrassa tous ; il nous tenait quelques instants entre ses bras, versant des larmes et paraissant très affecté de notre départ. Peu de temps après, sa grande pirogue vint à bord, chargée de rafraîchissements de toute espèce ; ses femmes étaient dedans, et avec elles ce même insulaire qui, le premier jour de notre atterrage,

était venu s'établir à bord de *l'Étoile*. Éreti fut le prendre par la main, et il me le présenta, en me faisant entendre que cet homme, dont le nom est Aotourou, voulait nous suivre, et me priant d'y consentir. Il le présenta ensuite à tous les officiers, chacun en particulier, disant que c'était son ami qu'il confiait à ses amis, et il nous le recommanda avec les plus grandes marques d'intérêt. On fit encore à Éreti des présents de toute espèce; après quoi, il prit congé de nous, et fut rejoindre ses femmes, lesquelles ne cessèrent de pleurer tout le temps que la pirogue fut le long du bord. Il y avait aussi dedans une jeune et jolie fille, que l'insulaire qui devait partir avec nous fut embrasser; il lui donna trois perles qu'il avait à ses oreilles, la baisa encore une fois, et malgré les larmes de cette jeune fille, son épouse ou son amante, il s'arracha de ses bras et remonta dans le vaisseau. Nous quittâmes ainsi ce bon peuple, et je ne fus pas moins surpris du chagrin que leur causait notre départ, que je ne l'avais été de leur confiance affectueuse à notre arrivée. »

Détails sur Taïti. Moeurs et usages des Taïtiens.

« L'île, à laquelle on avait d'abord donné le nom de Nouvelle-Cythère, reçoit de ses habitants celui de *Taïti*. La perte de nos ancres, et tous les accidents que j'ai détaillés ci-dessus, nous ont fait abandonner cette relâche beaucoup plus tôt que nous ne nous y étions attendus, et nous ont mis dans l'impossibilité d'en visiter les côtes. La partie du sud nous est absolument inconnue; celle que nous avons parcourue depuis la pointe du sud-est jusqu'à celle du nord-ouest me paraît avoir quinze à vingt lieues d'étendue.

» La hauteur des montagnes qui occupent tout l'intérieur de Taïti est surprenante, eu égard à l'étendue de l'île: loin d'en rendre l'aspect triste et sauvage, elles servent à l'embellir, en variant à chaque pas les points de vue, et présentant de riches paysages couverts de toutes les productions de la nature, avec ce désordre dont l'art ne sut jamais imiter l'agrément. De là sortent une infinité de petites rivières qui fertilisent le pays, et ne servent pas moins à la commodité des habitants qu'à l'ornement des campagnes. Tout le plat pays, depuis les bords de la mer jusqu'aux montagnes, est consacré aux arbres fruitiers, sous lesquels, comme je l'ai déjà dit, sont bâties les maisons des Taïtiens, dispersées sans aucun ordre, et sans former jamais de village; on croit être dans les Champs-Élysées. Des sentiers publics pratiqués avec intelligence et soigneusement entretenus rendent partout les communications faciles.

» Le peuple de Taïti est composé de deux races d'hommes très différentes,

qui cependant ont la même langue, les mêmes mœurs, et qui paraissent se mêler ensemble sans distinction. La première, et c'est la plus nombreuse, produit des hommes de la plus grande taille; il est ordinaire d'en voir de six pieds et plus. Je n'ai jamais rencontré d'hommes mieux faits ni mieux proportionnés; pour peindre Hercule et Mars on ne trouverait nulle part d'aussi beaux modèles. Rien ne distingue leurs traits de ceux des Européens, et s'ils étaient vêtus, s'ils vivaient moins à l'air et au grand soleil, ils seraient aussi blancs que nous. En général, leurs cheveux sont noirs. La seconde race est d'une taille médiocre, a des cheveux crépus et durs comme du crin; sa couleur et ses traits diffèrent peu de ceux des mulâtres. Le Taïtien qui s'est embarqué avec nous est de cette seconde race, quoique son père soit chef d'un canton; mais il possède en intelligence ce qui lui manque du côté de la beauté.

» Les uns et les autres se laissent croître la partie inférieure de la barbe; mais ils ont tous les moustaches et le haut des joues rasés. Ils laissent aussi toute leur longueur aux ongles, excepté à celui du doigt du milieu de la main droite. Quelques uns se coupent les cheveux très courts; d'autres les laissent croître, et les portent attachés sur le sommet de la tête. Tous ont l'habitude de les oindre, ainsi que la barbe, avec de l'huile de coco. Je n'ai rencontré qu'un seul homme estropié, et qui paraissait l'avoir été par une chute. Notre chirurgien major m'a assuré qu'il avait vu sur plusieurs les traces de la petite vérole, et j'avais pris toutes les mesures possibles pour que nous ne leur communiquassions pas l'autre, ne pouvant supposer qu'ils en fussent attaqués.

» On voit souvent les Taïtiens nus, sans autre vêtement qu'une ceinture qui leur couvre les parties naturelles. Cependant les principaux s'enveloppent ordinairement dans une grande pièce d'étoffe, qu'ils laissent tomber jusqu'aux genoux. C'est aussi là le seul habillement des femmes, et elles savent l'arranger avec assez d'art pour rendre ce simple ajustement susceptible de coquetterie. Comme les Taïtiennes ne vont jamais au soleil sans être couvertes, et qu'un petit chapeau de cannes, garni de fleurs, défend leur visage de ses rayons, elles sont beaucoup plus blanches que les hommes. Elles ont les traits assez délicats; mais ce qui les distingue c'est la beauté de leur corps, dont les contours n'ont point été défigurés par quinze ans de torture.

» Au reste, tandis qu'en Europe les femmes se peignent en rouge les joues, celles de Taïti se peignent d'un bleu foncé les reins et les fesses: c'est une parure et en même temps une marque de distinction. Les hommes sont soumis à la même mode. Je ne sais comment ils s'impriment ces traits ineffaçables; je pense que c'est en piquant la peau et y versant le suc de certaines herbes, ainsi

que je l'ai vu pratiquer aux indigènes du Canada. Il est à remarquer que de tout temps on a trouvé cette peinture à la mode chez les peuples voisins encore de l'état de nature. Quand César fit sa première descente en Angleterre, il y trouva établi cet usage de se peindre. Le savant et ingénieux auteur des Recherches philosophiques sur les Américains donne pour cause à cet usage général le besoin où on est dans les pays incultes de se garantir ainsi de la piqûre des insectes caustiques qui s'y multiplient au delà de l'imagination. Cette cause n'existe point à Taïti, puisque, comme nous l'avons dit plus haut, on y est exempt de ces insectes insupportables. L'usage de se peindre y est donc une mode comme à Paris de se farder. Un autre usage de Taïti, commun aux hommes et aux femmes, c'est de se percer les oreilles, et d'y porter des perles ou des fleurs de toute espèce. La plus grande propreté embellit encore ce peuple aimable. Ils se baignent sans cesse, et jamais ils ne mangent ni ne boivent sans se laver avant et après.

» Le caractère de la nation nous a paru être doux et bienfaisant; il ne semble pas qu'il y ait dans l'île aucune guerre civile, aucune haine particulière, quoique le pays soit divisé en petits cantons qui ont chacun leur seigneur indépendant. Il est probable que les Taïtiens pratiquent entre eux une bonne foi dont ils ne doutent point. Qu'ils soient chez eux ou non, jour ou nuit, les maisons sont ouvertes. Chacun cueille les fruits sur le premier arbre qu'il rencontre, en prend dans la maison où il entre. Il paraîtrait que, pour les choses absolument nécessaires à la vie, il n'y a point de propriété, et que tout est à tous. Avec nous ils étaient filous habiles, mais d'une timidité qui les faisait fuir à la moindre menace. Au reste, on a vu que les chefs n'approuvaient point ces vols, qu'ils nous pressaient au contraire de tuer ceux qui les commettaient. Éreti cependant n'usait point de cette sévérité qu'il nous recommandait. Lui dénoncions-nous quelque voleur, il le poursuivait lui-même à toutes jambes, quand l'homme fuyait, et s'il était rejoint, ce qui arrivait ordinairement (car Éreti était infatigable à la course), quelques coups de bâton et une restitution forcée étaient le seul châtiment du coupable. Je ne croyais pas même qu'ils connussent de punition plus forte, attendu que, quand ils voyaient mettre quelqu'un de nos gens aux fers, ils témoignaient une peine sensible; mais j'ai su depuis, à n'en pas douter, qu'ils ont l'usage de pendre les voleurs à des arbres, ainsi qu'on le pratique dans nos armées.

» Ils sont presque toujours en guerre avec les habitants des îles voisines. Nous avons vu les grandes pirogues qui leur servent pour les descentes et même pour des combats de mer. Ils ont pour armes l'arc, la fronde, et une espèce de pique d'un bois fort dur. La guerre se fait chez eux d'une manière cruelle. Suivant ce que nous a appris Aotourou, ils tuent les hommes et les

enfants mâles pris dans les combats ; ils leur lèvent la peau du menton avec la barbe, qu'ils portent comme un trophée de victoire ; ils conservent seulement les femmes et les filles, que les vainqueurs ne dédaignent pas d'admettre dans leur lit. Aotourou lui-même est le fils d'un chef taïtien et d'une captive de l'île de Oopoa, île voisine et souvent ennemie de Taïti. J'attribue à ce mélange la différence que nous avons remarquée dans l'espèce des hommes. J'ignore au reste comment ils pansent leurs blessures. Nos chirurgiens en ont admiré les cicatrices.

» J'exposerai plus tard ce que j'aurai pu entrevoir sur la forme de leur gouvernement, sur l'étendue du pouvoir qu'ont leurs petits souverains, sur l'espèce de distinction qui existe entre les principaux et le peuple, sur le lien enfin qui réunit ensemble, et sous la même autorité, cette multitude d'hommes robustes qui ont si peu de besoins. Je remarquerai seulement ici que, dans les circonstances délicates, le seigneur du canton ne décide jamais rien sans l'avis d'un conseil. On a vu qu'il avait fallu une délibération des principaux de la nation, lorsqu'il s'était agi de l'établissement de notre camp à terre. J'ajouterai que le chef paraît être obéi sans réplique par tout le monde, et que les notables ont aussi des gens qui les servent, et sur lesquels ils ont de l'autorité. Il est fort difficile de donner des éclaircissements sur leur religion. Nous avons vu chez eux des statues de bois que nous avons prises pour des idoles ; mais quel culte leur rendent-ils ? La seule cérémonie religieuse dont nous ayons été témoins regarde les morts. Ils en conservent longtemps les cadavres étendus sur une espèce d'échafaud que couvre un hangar. L'infection qu'ils répandent n'empêche pas les femmes d'aller pleurer auprès du corps une partie du jour, et d'oindre d'huile de coco les froides reliques de leur affection. Celles dont nous étions connus nous ont laissé quelquefois approcher de ce lieu consacré aux mânes ; *Emoé*, il dort, nous disaient-elles. Lorsqu'il ne reste plus que les squelettes, on les transporte dans la maison, et j'ignore combien de temps on les y conserve. Je sais seulement, parce que je l'ai vu, qu'alors un homme considéré dans la nation vient y exercer son ministère sacré, et que, dans ces lugubres cérémonies, il porte des ornements assez recherchés.

» Nous avons fait sur sa religion beaucoup de questions à Aotourou, et nous avons cru comprendre qu'en général ses compatriotes sont fort superstitieux ; que les prêtres ont chez eux la plus redoutable autorité ; qu'indépendamment d'un être supérieur nommé Eri-t-Era, le roi du soleil ou de la lumière, être qu'ils ne représentent par aucune image matérielle, ils admettent plusieurs divinités, les unes bienfaisantes, les autres malfaisantes ; que le nom de ces divinités ou génies est Eatoua ; qu'ils attachent à chaque action

importante de la vie un bon et un mauvais génie, lesquels y président, et décident du succès ou du malheur. Ce que nous avons compris avec certitude, c'est que, quand la lune présente un certain aspect, qu'ils nomment *malama tamaï*, lune en état de guerre, aspect qui ne nous a pas montré de caractère distinctif qui puisse nous servir à le définir, ils sacrifient des victimes humaines. De tous leurs usages, un de ceux qui me surprend le plus, c'est l'habitude qu'ils ont de saluer ceux qui éternuent en leur disant : *Evaroua-t-Eatoua*, Que le bon Eatoua te réveille, ou bien que le mauvais Eatoua ne t'endorme pas. Voilà des traces d'une origine commune avec les nations de l'ancien continent. Au reste, c'est surtout en traitant de la religion des peuples que le scepticisme est raisonnable, puisqu'il n'y a point de matière dans laquelle il soit plus facile de prendre la lueur pour l'évidence.

» La polygamie paraît générale chez eux, du moins parmi les principaux. Comme leur seule passion est l'amour, le grand nombre des femmes est le seul luxe des riches. Les enfants partagent également les soins du père et de la mère. Ce n'est pas l'usage à Taïti que les hommes, uniquement occupés de la pêche et de la guerre, laissent au sexe le plus faible les travaux pénibles du ménage et de la culture. Ici une douce oisiveté est le partage des femmes, et le soin de plaire leur plus sérieuse occupation. Je ne saurais assurer si le mariage est un engagement civil ou consacré par la religion, s'il est indissoluble ou sujet au divorce. Quoi qu'il en soit, les femmes doivent à leurs maris une soumission entière; elles laveraient dans leur sang une infidélité commise sans l'aveu de l'époux. Son consentement, il est vrai, n'est pas difficile à obtenir, et la jalousie est ici un sentiment si étranger, que le mari est ordinairement le premier à presser sa femme de se livrer. Une fille n'éprouve à cet égard aucune gêne ; tout l'invite à suivre le penchant de son cœur ou la loi de ses sens, et les applaudissements publics honorent sa défaite. Il ne semble pas que le grand nombre d'amants passagers qu'elle peut avoir eus l'empêche de trouver ensuite un mari. Pourquoi donc résisterait-elle à l'influence du climat, à la séduction de l'exemple? L'air qu'on respire, les chants, la danse, presque toujours accompagnée de postures lascives, tout rappelle à chaque instant les douceurs de l'amour; tout crie de s'y livrer. Ils dansent au son d'une espèce de tambour, et lorsqu'ils chantent, ils accompagnent la voix avec une flûte très douce, à trois ou quatre trous, dans laquelle, comme nous l'avons déjà dit, ils soufflent avec le nez. Ils ont aussi une espèce de lutte, qui est en même temps exercice et jeu.

» Cette habitude de vivre continuellement dans le plaisir donne aux Taïtiens un penchant marqué pour cette douce plaisanterie, fille du repos et de la joie. Ils en contractent aussi dans le caractère une légèreté dont nous étions tous

les jours étonnés. Tout les frappe, rien ne les occupe. Au milieu des objets nouveaux que nous leur présentions, nous n'avons jamais réussi à fixer deux minutes de suite l'attention d'aucun d'eux. Il semble que la moindre réflexion leur soit un travail insupportable, et qu'ils fuient encore plus les fatigues de l'esprit que celles du corps.

» Je ne les accuserai cependant pas de manquer d'intelligence. Leur adresse et leur industrie dans le peu d'ouvrages nécessaires dont ne sauraient les dispenser l'abondance du pays et la beauté du climat démentiraient ce témoignage. On est étonné de l'art avec lequel sont faits les instruments pour la pêche; leurs hameçons sont de nacre aussi délicatement travaillée que s'ils avaient le secours de nos outils; leurs filets sont absolument semblables aux nôtres, et tissus avec du fil de pite. Nous avons admiré la charpente de leurs vastes maisons, et la disposition des feuilles de latanier qui en font la couverture.

» Ils ont deux espèces de pirogues : les unes, petites et peu travaillées, sont faites d'un seul tronc d'arbre creusé; les autres, beaucoup plus grandes, sont travaillées avec art. Un arbre creusé fait, comme aux premières, le fond de la pirogue, depuis l'avant jusqu'aux deux tiers environ de sa longueur; un second forme la partie de l'arrière, qui est courbe et fort relevée, de sorte que l'extrémité de la poupe se trouve à cinq ou six pieds au dessus de l'eau; ces deux pièces sont assemblées bout à bout en arc de cercle, et comme, pour assurer cet écart, ils n'ont pas le secours des clous, ils percent en plusieurs endroits l'extrémité des deux pièces, et ils y passent des tresses de fil de coco, dont ils font de fortes liures. Les côtés de la pirogue sont relevés par deux bordages d'environ un pied de largeur, cousus sur le fond, et l'un avec l'autre, par des liures semblables aux précédentes. Ils remplissent les coutures de fil de coco, sans mettre aucun enduit sur le calfatage. Une planche qui couvre l'avant de la pirogue, et qui a cinq ou six pieds de saillie, l'empêche de se plonger entièrement dans l'eau lorsque la mer est grosse. Pour rendre ces légères barques moins sujettes à chavirer, ils mettent un balancier sur un des côtés. Ce n'est autre chose qu'une pièce de bois assez longue, portée sur deux traverses de quatre à cinq pieds de long, dont l'autre bout est amarré sur la pirogue. Lorsqu'elle est à la voile, une planche s'étend en dehors de l'autre côté du balancier. Son usage est pour y amarrer un cordage qui soutient le mât, et rendre la pirogue moins volage, en plaçant au bout de la planche un homme ou un poids.

» Leur industrie paraît davantage dans le moyen dont ils usent pour rendre ces bâtiments propres à les transporter aux îles voisines avec lesquelles ils communiquent, sans avoir dans cette navigation d'autres guides

que les étoiles. Ils lient ensemble deux grandes pirogues côte à côte, à quatre pieds environ de distance, par le seul moyen de quelques traverses fortement amarrées sur les deux bords. Par-dessus l'arrière de ces deux bâtiments ainsi joints, ils posent un pavillon d'une charpente très légère, couverte par un toit de roseaux. Cette chambre les met à l'abri de la pluie et du soleil, et leur fournit en même temps un lieu propre à tenir leurs provisions sèches. Ces doubles pirogues sont capables de contenir un grand nombre de personnes, et ne risquent jamais de chavirer. Ce sont celles dont nous avons toujours vu les chefs se servir; elles vont, ainsi que les pirogues simples, à la rame et à la voile. Les voiles sont composées de nattes étendues sur un carré de roseaux dont un des angles est arrondi.

» Les Taïtiens n'ont d'autre outil pour tous ces ouvrages qu'une herminette dont le tranchant est fait avec une pierre noire très dure. Elle est absolument de la même forme que celle de nos charpentiers, et ils s'en servent avec beaucoup d'adresse. Ils emploient, pour percer les bois, des morceaux de coquilles fort aigus.

» La fabrique des étoffes singulières qui composent leurs vêtements n'est pas le moindre de leurs arts. Elles sont tissues avec l'écorce d'un arbuste que tous les habitants cultivent autour de leurs maisons. Un morceau de bois dur, équarri et rayé sur ses quatre faces par des traits de différentes grosseurs, leur sert à battre cette écorce sur une planche très unie. Ils y jettent un peu d'eau en la battant, et ils parviennent ainsi à former une étoffe très égale et très fine, de la nature du papier, mais beaucoup plus souple et moins sujette à être déchirée. Ils lui donnent une grande largeur; ils en ont de plusieurs sortes, plus ou moins épaisses, mais toutes fabriquées avec la même matière. J'ignore la méthode dont ils se servent pour les teindre.

» J'ai déjà dit que les Taïtiens reconnaissent un Être suprême qu'aucune image factice ne saurait représenter, et des divinités subalternes de deux métiers, comme dit Amyot, représentées par des figures de bois. Ils prient au lever et au coucher du soleil; mais ils ont en détail un grand nombre de pratiques superstitieuses pour conjurer l'influence des mauvais génies. La comète visible à Paris en 1769, et qu'Aotourou a fort bien remarquée, m'a donné lieu d'apprendre que les Taïtiens connaissent ces astres, qui ne reparaissent, m'a-t-il dit, qu'après un grand nombre de lunes. Ils nomment les comètes *evetou eave*, et n'attachent à leur apparition aucune idée sinistre. Il n'en est pas de même de ces espèces de météores qu'ici le peuple croit être des étoiles qui filent. Les Taïtiens, qui les nomment *epao*, les croient un génie malfaisant, *catoua toa*. Au reste, les gens instruits de cette nation, sans être astronomes, comme l'ont prétendu nos gazettes, ont une nomenclature des

constellations les plus remarquables; ils en connaissent le mouvement diurne, et ils s'en servent pour diriger leur route en pleine mer d'une île à l'autre. Dans cette navigation, quelquefois de plus de trois cents lieues, ils perdent toute vue de terre. Leur boussole est le cours du soleil pendant le jour, et la position des étoiles pendant les nuits, presque toujours belles entre les tropiques.

» Aotourou m'a parlé de plusieurs îles, les unes confédérées de Taïti, les autres toujours en guerre avec elle. L'île de Pare, fort abondante en perles, est tantôt son alliée, tantôt son ennemie. Enouamatou et Toupai sont deux petites îles inhabitées, couvertes de fruits, de cochons, de volailles, abondantes en poisson et en tortues; mais le peuple croit qu'elles sont la demeure des génies; c'est leur domaine, et malheur aux bateaux que le hasard ou la curiosité conduit à ces îles sacrées! Il en coûte la vie à presque tous ceux qui y abordent. Au reste, ces îles gisent à différentes distances de Taïti. Le plus grand éloignement dont Aotourou m'ait parlé est à quinze jours de marche. C'est sans doute à peu près à cette distance qu'il supposait être notre patrie, lorsqu'il s'est déterminé à nous suivre.

» J'ai dit plus haut que les habitants de Taïti nous avaient paru vivre dans un bonheur digne d'envie. Nous les avions crus presque égaux entre eux, ou du moins jouissant d'une liberté qui n'était soumise qu'aux lois établies pour le bonheur de tous. Je me trompais: la distinction des rangs est fort marquée à Taïti, et la disproportion cruelle. Les rois et les grands ont droit de vie et de mort sur leurs esclaves et valets. Je serais même tenté de croire qu'ils ont aussi ce droit barbare sur les gens du peuple, qu'ils nomment *tata-einou*, hommes vils; toujours est-il sûr que c'est dans cette classe infortunée qu'on prend les victimes pour les sacrifices humains. La viande et le poisson sont réservés à la table des grands; le peuple ne vit que de légumes et de fruits. Jusqu'à la manière de s'éclairer dans la nuit différencie les états, et l'espèce de bois qui brûle pour les gens considérables n'est pas la même que celle dont il est permis au peuple de se servir. Les rois seuls peuvent planter devant leurs maisons l'arbre que nous nommons le saule pleureur, ou l'arbre du grand seigneur. On sait qu'en courbant les branches de cet arbre et les plantant en terre, on donne à son ombre la direction et l'étendue qu'on désire. A Taïti il est la salle à manger des rois.

» Les seigneurs ont des livrées pour leurs valets. Suivant que la qualité des maîtres est plus ou moins élevée, les valets portent plus ou moins haut la pièce d'étoffe dont ils se ceignent: cette ceinture prend immédiatement sous les bras aux valets des chefs; elle ne couvre que les reins aux valets de la dernière classe des nobles. Les heures ordinaires des repas sont lorsque le

soleil passe au méridien, et lorsqu'il est couché. Les hommes ne mangent point avec les femmes; celles-ci seulement servent aux hommes les mets que les valets ont apprêtés.

» A Taïti on porte régulièrement le deuil, qui se nomme *eeva*. Toute la nation porte le deuil de ses rois. Le deuil des pères est fort long. Les femmes portent celui des maris, sans que ceux-ci leur rendent la pareille. Les marques de deuil sont de porter sur la tête une coiffure de plumes dont la couleur est consacrée à la mort, et de se couvrir le visage d'un voile. Quand les gens en deuil sortent de leurs maisons, ils sont précédés de plusieurs esclaves, qui battent des castagnettes d'une certaine manière; leur son lugubre avertit tout le monde de se ranger, soit qu'on respecte la douleur des gens en deuil, soit qu'on craigne leur approche comme sinistre et malencontreuse. Au reste, il en est à Taïti comme partout ailleurs: on y abuse des usages les plus respectables. Aotourou m'a dit que cet attirail du deuil était favorable aux rendez-vous, sans doute avec les femmes dont les maris sont peu complaisants. Cette claquette, dont le son respecté écarte tout le monde, ce voile qui cache le visage, assurent aux amants le secret et l'impunité

» Dans les maladies un peu graves, tous les proches parents se rassemblent chez le malade. Ils y mangent et y couchent tant que le danger subsiste; chacun le soigne et le veille à son tour. Ils ont aussi l'usage de saigner; mais ce n'est ni au bras ni au pied. Un *taoua*, c'est-à-dire un médecin ou prêtre inférieur, frappe avec un bois tranchant sur le crâne du malade: il ouvre par ce moyen la veine que nous nommons sagittale, et lorsqu'il en a coulé suffisamment de sang, il ceint la tête d'un bandeau qui assujettit l'ouverture. Le lendemain il lave la plaie avec de l'eau.

» Voilà ce que j'ai appris sur les usages de ce pays intéressant, tant sur les lieux mêmes que par mes conversations avec Aotourou. La langue de Taïti est douce, harmonieuse et facile à prononcer. Les mots n'en sont presque composés que de voyelles sans aspiration; on n'y rencontre point de syllabes muettes, sourdes ou nasales, ni cette quantité de consonnes et d'articulations qui rendent certaines langues si difficiles. Aussi notre Taïtien ne pouvait-il parvenir à prononcer le français. Les mêmes causes qui font accuser notre langue d'être peu musicale la rendaient inaccessible à ses organes. On eût plutôt réussi à lui faire prononcer l'espagnol ou l'italien.

» M. Pereire, célèbre par son talent d'enseigner à parler et bien articuler aux sourds et muets de naissance, a examiné attentivement et plusieurs fois Aotourou, et a reconnu qu'il ne pouvait physiquement prononcer la plupart de nos consonnes, ni aucune de nos voyelles nasales.

» Au reste, la langue de cette île est assez abondante; j'en juge parce que,

dans le cours du voyage, Aotourou a mis en strophes cadencées tout ce qui l'a frappé. C'est une espèce de récitatif obligé qu'il improvisait. Voilà ses annales, et il nous a paru que sa langue lui fournissait des expressions pour peindre une multitude d'objets tout nouveaux pour lui. D'ailleurs, nous lui avons entendu chaque jour prononcer des mots que nous ne connaissions pas encore, et entre autres déclamer une longue prière qu'il appelle *la prière des rois*, et, de tous les mots qui la composent, je n'en sais pas dix.

» J'ai appris d'Aotourou qu'environ huit mois avant notre arrivée dans son île, un vaisseau anglais y avait abordé. C'est celui que commandait M. Wallis. Le même hasard qui nous a fait découvrir cette île y a conduit les Anglais pendant que nous étions à la rivière de la Plata. Ils y ont séjourné un mois, et, à l'exception d'une attaque que leur ont faite les insulaires, qui se flattaient d'enlever le vaisseau, tout s'est passé à l'amiable. Voilà sans doute d'où proviennent, et la connaissance du fer, que nous avons trouvée aux Taïtiens, et le nom d'*aouri* qu'ils lui donnent, nom assez semblable pour le son au mot anglais *iron*, fer, qui se prononce *aïron*. J'ignore maintenant si les Taïtiens, avec la connaissance du fer, doivent aussi aux Anglais celle des maux vénériens, que nous y avons trouvés naturalisés.

» Les Anglais ont fait depuis un second voyage à Taïti. Ils y ont observé la passage de Vénus le 4 juin 1769, et leur séjour dans ce pays a été de trois mois. Je n'entrerai point dans le détail de ce qu'ils disent sur cette île et ses habitants. Je me contenterai d'observer que c'est faussement qu'ils avancent que nous y sommes toujours restés avec pavillon espagnol : nous n'avions aucune raison de cacher le nôtre. C'est avec tout aussi peu de fondement qu'ils nous accusent d'avoir porté aux malheureux Taïtiens la maladie que nous pourrions peut-être plus justement soupçonner leur avoir été communiquée par l'équipage de M. Wallis. Les Anglais avaient emmené deux insulaires, qui sont morts en chemin. »

Histoire d'Aotourou.

« Je terminerai en me justifiant, car on m'oblige à me servir de ce terme, en me justifiant, dis-je, d'avoir profité de la bonne volonté d'Aotourou pour lui faire faire un voyage qu'assurément il ne croyait pas devoir être aussi long, et en rendant compte des connaissances qu'il m'a données sur son pays pendant le séjour qu'il a fait avec moi.

» Le zèle de cet insulaire pour nous suivre n'a pas été équivoque. Dès les premiers jours de notre arrivée à Taïti il nous l'a manifesté de la manière la

plus expressive, et sa nation parut applaudir à son projet. Forcés de parcourir une mer inconnue, et certains de ne devoir désormais qu'à l'humanité des peuples que nous allions découvrir les secours et les rafraîchissements dont notre vie dépendait, il nous était essentiel d'avoir avec nous un homme d'une des îles les plus considérables de cette mer. Ne devions-nous pas présumer qu'il parlait la même langue que ses voisins, que ses mœurs étaient les mêmes, et que son crédit auprès d'eux serait décisif en notre faveur, quand il détaillerait et notre conduite avec ses compatriotes, et nos procédés à son égard? D'ailleurs, en supposant que notre patrie voulût profiter de l'union d'un peuple puissant, situé au milieu des plus belles contrées de l'univers, quel gage pour cimenter l'alliance que l'éternelle obligation dont nous allions enchaîner ce peuple en lui renvoyant son concitoyen bien traité par nous, et enrichi de connaissances utiles qu'il leur porterait! Dieu veuille que le besoin et le zèle qui nous ont inspirés ne soient pas funestes au courageux Aotourou!

» Je n'ai épargné ni l'argent ni les soins pour lui rendre son séjour à Paris agréable et utile. Il y est resté onze mois, pendant lesquels il n'a témoigné aucun ennui. L'empressement pour le voir a été vif; curiosité stérile, qui n'a servi presque qu'à donner des idées fausses à des hommes persifleurs par état, qui ne sont jamais sortis de la capitale, qui n'approfondissent rien, et qui, livrés à des erreurs de toute espèce, ne voient que d'après leurs préjugés, et décident cependant avec sévérité et sans appel. Comment, par exemple, me disaient quelques uns, dans le pays de cet homme on ne parle ni français, ni anglais, ni espagnol? Que pouvais-je répondre? Ce n'était pas toutefois l'étonnement d'une question pareille qui me rendait muet. J'y étais accoutumé, puisque je savais qu'à mon arrivée plusieurs de ceux même qui passent pour instruits soutenaient que je n'avais pas fait le tour du monde, puisque je n'avais pas été en Chine. D'autres, aristarques tranchants, prenaient et répandaient une fort mince idée du pauvre insulaire, sur ce qu'après un séjour de deux ans avec des Français, il parlait à peine quelques mots de la langue. Ne voyons-nous pas tous les jours, disaient-ils, des Italiens, des Anglais, des Allemands, auxquels un séjour d'un an à Paris suffit pour apprendre le français? J'aurais pu répondre, peut-être avec quelque fondement, qu'indépendamment de l'obstacle physique que l'organe de cet insulaire apportait à ce qu'il pût se rendre notre langue familière, cet homme avait au moins trente ans, que jamais sa mémoire n'avait été exercée par aucune étude, ni son esprit assujetti à aucun travail; qu'à la vérité un Italien, un Anglais, un Allemand, pouvaient en un an jargonner passablement le français; mais que ces étrangers avaient une grammaire pareille à la nôtre, des idées morales, physiques, politiques, sociales, les mêmes que les nôtres, et toutes

exprimées par des mots dans leur langue, comme elles le sont dans la langue française; qu'ainsi ils n'avaient qu'une traduction à confier à leur mémoire exercée dès l'enfance. Le Taïtien, au contraire, n'ayant que le petit nombre d'idées relatives d'une part à la société la plus simple et la plus bornée, de l'autre à des besoins réduits au plus petit nombre possible, aurait eu à créer, pour ainsi dire, dans un esprit aussi paresseux que son corps, un monde d'idées premières, avant de pouvoir parvenir à leur adapter les mots de notre langue qui les expriment.

» Voilà peut-être ce que j'aurais pu répondre à ces aristarques; mais ce détail demandait quelques minutes, et j'ai presque toujours remarqué qu'accablé de questions comme je l'étais, quand je me disposais à y satisfaire, les personnes qui m'en avaient honoré étaient déjà loin de moi. C'est qu'il est fort commun dans les capitales de trouver des gens qui questionnent, non en curieux qui veulent s'instruire, mais en juges qui s'apprêtent à prononcer. Alors, qu'ils entendent la réponse ou ne l'entendent point, ils n'en prononcent pas moins.

» Cependant, quoique Aotourou estropiât à peine quelques mots de notre langue, tous les jours il sortait seul, il parcourait la ville, et jamais il ne s'est égaré. Souvent il faisait des emplettes, et presque jamais il n'a payé les choses au delà de leur valeur. Le seul de nos spectacles qui lui plût était l'opéra, car il aimait passionnément la danse. Il connaissait parfaitement les jours de ce spectacle; il y allait seul, payait à la porte comme tout le monde, et sa place favorite était dans les corridors. Parmi le grand nombre de personnes qui ont désiré de le voir, il a toujours remarqué ceux qui lui ont fait du bien, et son cœur reconnaissant ne les oubliait pas. Il était particulièrement attaché à madame la duchesse de Choiseul, qui l'a comblé de bienfaits et surtout de marques d'intérêt et d'amitié, auxquelles il était infiniment plus sensible qu'aux présents. Aussi allait-il de lui-même voir cette généreuse bienfaitrice toutes les fois qu'il savait qu'elle était à Paris.

» Il en est parti au mois de mars 1770, et il a été s'embarquer à La Rochelle sur le navire *le Brisson*, qui a dû le transporter à l'île de France. Il a été confié, pendant cette traversée, aux soins d'un négociant qui s'est embarqué sur le même bâtiment, dont il est armateur en partie. Le ministère a ordonné au gouverneur et à l'intendant de l'île de France de renvoyer de là Aotourou dans son île. J'ai donné un mémoire fort détaillé sur la route à faire pour s'y rendre, et trente-six mille francs (c'est le tiers de mon bien) pour armer le navire destiné à cette navigation. Madame la duchesse de Choiseul a porté l'humanité jusqu'à consacrer une somme d'argent pour transporter à Taïti un grand nombre d'outils de nécessité première, des graines, des bestiaux; et le roi

d'Espagne a daigné permettre que ce bâtiment, s'il était nécessaire, relâchât aux Philippines.

» J'ai reçu des nouvelles de l'arrivée d'Aotouru à l'île de France, et je crois devoir insérer ici la copie d'une lettre de M. Poivre, intendant des îles de France et de Bourbon, écrite à ce sujet à M. Bertin, ministre d'état.

« Monseigneur, j'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, en date du 15 mars dernier, au sujet de l'honnête Indien *Poutavéry* (nom qu'on avait donné à Aotourou). J'ai reconnu, dans tout ce que vous me faites l'honneur de me dire de cet insulaire et des précautions à prendre pour le renvoyer convenablement dans sa patrie, toute la bonté de votre cœur, dont j'avais tant de preuves certaines.

» J'avais déjà reçu ici Poutavéry en 1768; je l'y avais accueilli à la ville et à la campagne. Pendant tout son séjour dans cette île il avait eu le couvert chez moi; je lui ai rendu tous les services qui ont dépendu de moi. Il est parti d'ici mon ami, et il revenait dans cette île plein de sentiments d'amitié et de reconnaissance pour son Polary, car c'est ainsi qu'il me nomme. Vous ne sauriez croire à quel point cet homme naturel porte la mémoire des bienfaits et le sentiment de la reconnaissance.

» Pendant toute la traversée, sachant qu'il revenait à l'île de France, il a toujours parlé à tous les officiers du vaisseau du plaisir qu'il aurait de revoir son ami Polary. Arrivé ici, on a voulu le conduire au gouvernement; il ne l'a pas voulu. Tout en mettant le pied à terre, il a couru, par le chemin le plus court, droit à ma maison; il m'a fait toutes sortes de caresses à sa façon, et m'a tout de suite raconté tous les petits services que je lui avais rendus. Quand il a été question de se mettre à table, il a aussitôt montré son ancienne place à côté de moi, et a voulu la reprendre.

» Vous voyez que vous ne pouviez pas mieux vous adresser pour procurer à cet honnête homme naturel les secours dont il aura besoin ici, et le moyen de retourner commodément et convenablement dans sa patrie, l'île de Taïti; je serais bien fâché qu'un autre que moi eût une commission aussi délicieuse à remplir. Soyez assuré que je ferai pour Poutavéry tout ce que je ferais pour mon propre fils. Cet Indien m'a singulièrement intéressé depuis le moment que j'ai su son histoire, et son honnêteté naturelle m'a fortement attaché à lui; aussi me regarde-t-il comme son père, et ma maison comme la sienne.

» Poutavéry est arrivé ici le 23 octobre en très bonne santé, fort aimé de tous ses compagnons de voyage et très content d'eux tous. J'ai chargé M. de La Malétie, subrécargue du navire sur lequel il a passé, de le loger avec lui et d'en avoir soin, parce que malheureusement je n'ai point de logement dans

la maison que j'occupe, et je n'ai pour moi-même qu'une très petite pièce, très incommode, qui me sert de cabinet.

» Poutavéry n'étant arrivé ici qu'à la fin d'octobre, dans un moment où nous avions tous nos bâtiments dehors; je le garderai jusqu'à la mi-septembre de l'année prochaine, temps auquel je le renverrai dans son pays. Le capitaine, les officiers et le bâtiment destinés à ce voyage seront de mon choix. Je lui donnerai pour lui, pour sa famille et pour les chefs taïtiens, des présents convenables. Je lui donnerai, outre les outils et instruments en fer de toute espèce, des grains à semer, et surtout du riz, des bœufs et vaches, des cabris, enfin de tout ce qui me paraîtra, d'après ses rapports, devoir être utile aux bons Taïtiens, qui devront à la générosité française une partie de leur bien-être.

» Le bâtiment destiné pour Taïti fera sa route par le sud, et passera entre la Nouvelle-Hollande et la Nouvelle-Zélande. C'est pourquoi je ne veux le faire partir que vers l'équinoxe de septembre de l'année prochaine, afin que nos navigateurs, forcés peut-être par les vents de s'élever beaucoup dans le sud, puissent jouir de toute la belle saison, qui, dans l'hémisphère austral, commence à la fin de septembre; alors les nuits sont plus courtes et les mers plus belles. »

« Depuis, ajoute Bougainville, on m'a écrit de l'île de France une lettre datée du mois d'août 1771, dans laquelle on me mande qu'on y armait le bâtiment destiné à reconduire Aotourou à Taïti. Puisse-t-il revoir heureusement ses compatriotes! »

Depuis son départ de Taïti, Bougainville reconnut beaucoup d'autres îles de la mer du Sud.

Il dirigea d'abord sa route à l'ouest de manière à ne pas rencontrer les îles pernicieuses que les désastres de Roggeween l'avertissaient de fuir. Pendant tout le reste du mois d'avril, il eut très beau temps, mais peu de frais, et le vent d'est prenait plus du nord que du sud.

Le 3 mai, presque à la pointe du jour il découvrit une nouvelle terre. Dans la journée on essuya quelques grains, suivis de calme, de pluie, et de brises de l'ouest, telles que dans cette mer on en éprouve aux approches des moindres terres. Avant le coucher du soleil, on reconnut trois îles, dont une beaucoup plus considérable que les deux autres. Au jour, on prolongea la côte orientale de la grande île. Ses côtes sont partout escarpées, et ce n'est, à proprement parler, qu'une montagne élevée, couverte d'arbres jusqu'au sommet, sans vallées ni plage. La mer brisait fortement le long de la rive. On y vit des feux, quelques cabanes couvertes de joncs, et terminées en pointe, construites à l'ombre des cocotiers, et une trentaine d'hommes qui couraient

sur le bord de la mer. Les deux petites îles sont à une lieue de la grande, dans l'ouest-nord-ouest, situation qu'elles ont aussi entre elles. Un bras de mer peu large les sépare ; elles n'ont pas plus d'une demi-lieue chacune, et leur côte est également haute et escarpée.

« A midi, je faisais route pour passer entre ces petites îles et la grande, dit Bougainville, lorsque la vue d'une pirogue qui venait à nous me fit mettre en panne pour l'attendre. Elle s'approcha à une portée de pistolet du vaisseau, sans vouloir l'accoster, malgré tous les signes d'amitié dont nous pouvions nous aviser vis-à-vis de cinq hommes qui la conduisaient. Ils étaient nus, à l'exception des parties naturelles, et nous montraient des cocos et des racines. Notre Taïtien se tenait nu comme eux, et leur parla sa langue ; mais ils ne le comprirent pas. Ce n'est plus ici la même nation. Lassé de voir que, malgré l'envie qu'ils témoignaient de diverses bagatelles qu'on leur montrait, ils n'osaient approcher, je fis mettre à la mer le petit canot. Aussitôt qu'ils l'aperçurent, ils forcèrent de nage pour s'enfuir, et je ne voulus pas qu'on les poursuivît. Peu après on vit venir plusieurs autres pirogues, quelques unes à la voile. Elles témoignèrent moins de méfiance que la première, et s'approchèrent assez pour rendre les échanges praticables ; mais aucun insulaire ne voulut monter à bord. Nous eûmes d'eux des ignames, des cocos, une poule d'eau d'un superbe plumage, et quelques morceaux d'une fort belle écaille. L'un d'eux avait un coq, qu'il ne voulut jamais troquer. Ils échangèrent aussi des étoffes du même tissu, mais beaucoup moins belles que celles de Taïti, et teintes de vilaines couleurs rouges, brunes et noires ; des hameçons mal faits avec des arêtes de poissons ; quelques nattes, et des lances longues de six pieds, d'un bois durci au feu. Ils ne voulurent point de fer ; ils préféraient de petits morceaux d'étoffe rouge aux clous, aux couteaux, et aux pendants d'oreilles, qui avaient eu un succès si décidé à Taïti. Je ne crois pas ces hommes aussi doux que les Taïtiens. Leur physionomie était plus sauvage, et il fallait toujours être en garde contre les ruses qu'ils employaient pour tromper dans les échanges.

» Ces insulaires nous ont paru de stature médiocre, mais agiles et dispos. Ils ont la poitrine et les cuisses, jusqu'au dessus du genou, peintes d'un bleu foncé ; leur couleur est bronzée. Nous en avons remarqué un beaucoup plus blanc que les autres. Ils se coupent ou s'arrachent la barbe ; un seul la portait un peu longue. Tous, en général, avaient les cheveux noirs et relevés sur la tête. Leurs pirogues sont faites avec assez d'art, et munies d'un balancier. Elles n'ont point l'avant ni l'arrière relevés, mais pontés, et sur le milieu de ces ponts il y a une rangée de chevilles terminées en forme de gros clous, mais dont les têtes sont recouvertes de beaux limas d'une blancheur éclatan-

te. La voile de leurs pirogues est composée de plusieurs nattes, et triangulaire. Ces pirogues nous ont suivis assez au large; il en est même venu quelques unes des deux petites îles, et, dans l'une, il y avait une femme vieille et laide. Aotourou a témoigné le plus grand mépris pour ces insulaires. »

Ayant trouvé un peu de calme lorsqu'il fut sous le vent de la petite île, Bougainville renonça à passer entre elle et les deux petites. A six heures du soir, on découvrit du haut des mâts, dans l'ouest-sud-ouest, une nouvelle terre qui se présentait sous l'aspect de trois moudrains isolés. Le 5, au matin, on reconnut que c'était une belle île; elle est entrecoupée de montagnes et de vastes plaines couvertes de cocotiers, et d'une infinité d'autres arbres. On ne vit aucune apparence de mouillage le long de ses côtes occidentales et méridionales, sur lesquelles la mer se développait avec fureur. Un grand nombre de pirogues à la voile, semblables à celles des dernières îles, vinrent autour des navires, mais sans vouloir s'approcher; une seule accosta *l'Étoile*. Les Indiens semblaient inviter, par leurs signes, à aller à terre; mais les brisants en empêchaient. Quoique les deux vaisseaux fissent sept à huit milles par heure, ces pirogues tournaient autour d'eux avec la même aisance que s'ils eussent été à l'ancre.

Dès six heures du matin on aperçut une autre terre à l'ouest; elle parut avoir au moins autant d'étendue et d'élévation que la première. Une brume épaisse empêcha de la reconnaître. Bougainville nomma archipel des Navigateurs cette suite d'îles dont la découverte lui est due.

Les mauvais temps, qui avaient commencé dès le 6, continuèrent presque sans interruption jusqu'au 20, et pendant tout ce temps on fut persécuté par les calmes, la pluie et les vents d'ouest. « En général, dans cet océan nommé Pacifique, observe Bougainville, l'approche des terres procure des orages, plus fréquents encore dans le décours de la lune. Lorsque le temps est par grains, avec de gros nuages fixes à l'horizon, c'est un indice presque sûr de quelques îles et un avis de s'en méfier. On ne se figure pas avec quels soins et quelles inquiétudes on navigue dans ces mers inconnues, menacé de toutes parts de la rencontre inopinée de terres et d'écueils, inquiétudes plus vives encore dans les longues nuits de la zone torride. Il nous fallait cheminer à tâton, changeant de route, lorsque l'horizon était trop noir devant nous. La disette d'eau, le défaut de vivres, la nécessité de profiter du vent, quand il daignait souffler, ne nous permettaient pas de suivre les lenteurs d'une navigation prudente, et de passer en panne ou sur les bords le temps des ténèbres. »

Nous ne pouvons suivre Bougainville dans les détails purement nautiques de sa longue et périlleuse course à travers l'océan Austral, durant laquelle il n'eut que peu de relations avec les naturels des terres qu'il visita. Il entra

dans le port de Saint-Malo le 16 mars 1769, ayant terminé en deux ans et quatre mois le premier voyage que les Français aient fait autour du monde; voyage qui a honoré le navigateur qui l'entreprit, et qui nous a donné des droits à la découverte d'un grand nombre d'îles et de terres inconnues. Bougainville a reconnu et nommé l'archipel Dangereux, découvert l'archipel des Navigateurs, retrouvé la terre du Saint-Esprit de Quiros, découvert la Louisiane, ainsi que l'île et le détroit qui portent son nom.

« Cette campagne, qui place Bougainville au rang des premiers navigateurs, dit un homme profondément versé dans la science nautique, ne fait pas moins d'honneur à son humanité. Les soins qu'il prit de ses équipages prévinrent les maladies contagieuses. Dans ses communications avec les sauvages, il parvint facilement à se concilier leur amitié, et il usa des plus grands ménagements lorsqu'il s'agit de réprimer leurs excès. Trente ans après son départ de l'île de Bourou, les Français de l'expédition du contre-amiral d'Entrecasteaux y virent deux vieillards qui l'avaient connu, et qui ne purent s'empêcher de verser des larmes d'attendrissement en entendant prononcer son nom. Bougainville commanda, avec la plus grande distinction, des vaisseaux de ligne pendant la guerre d'Amérique. Il se retira après avoir servi sa patrie, pendant plus de quarante ans, avec éclat. La carrière des sciences devint son asyle sur la fin de sa vie. Élu à l'Institut, dans la section de géographie, en 1796, et ensuite nommé membre du Bureau des longitudes, il n'a pas cessé de participer aux travaux de ces deux sociétés savantes, et y a toujours joui de la considération que donne le savoir, quand il est joint à de grands services rendus à la patrie. Bougainville fut sénateur lors de la création de ce premier corps de l'état. Il se faisait encore remarquer, au milieu des hommes de tous les âges, par sa gaîté et cet enjoûment qui ne l'a jamais abandonné. Sa taille était au dessus de la médiocre, son maintien noble, ses manières aisées; sa santé robuste avait résisté aux plus rudes épreuves. Il est mort à Paris, le 31 août 1811, dans sa quatre-vingt-deuxième année, sans avoir eu d'infirmités, après dix jours d'une maladie violente. »

SURVILLE.

ILES BACHY. TERRE DES ARSACIDES.

Deux riches particuliers français qui habitaient le Bengale étaient occupés de l'armement d'un navire qui devait commercer dans les mers de l'Inde, sous le commandement de Surville, capitaine de vaisseau de la compagnie des Indes, lorsque la nouvelle se répandit qu'un vaisseau anglais avait découvert, dans le Grand-Océan, entre les 27 et 28° de latitude sud, une île dont on racontait des choses extraordinaires. Le désir de prévenir les Anglais, dans le cas où ils voudraient faire un second voyage pour prendre possession de l'île dont on vantait les richesses, détermina les deux Français à changer le but de leur expédition. Ils le pouvaient avec d'autant plus de facilité, que leur bâtiment, nommé *le Saint-Jean-Baptiste*, du port de sept cents tonneaux, était muni de vivres pour trois ans, et de tout ce qu'on regardait comme utile ou nécessaire pour mettre l'équipage en état de soutenir de grandes fatigues. D'ailleurs, son chargement se composait de marchandises de prix sous un volume peu considérable.

Surville appareilla de la baie d'Angely, à l'embouchure du Gange, le 3 mars 1769. Il se rendit à Pondichéry après avoir touché à Masulipatnam et à Yanaon pour y compléter sa cargaison; et, le 2 juin, quitta Pondichéry, dirigeant sa route sur les Philippines, en vue desquelles il arriva le 17 août. On en prolongea la côte aussitôt que les vents le permirent, et on ne tarda pas à voir les îles Babuyanes. En continuant la route au nord, on rencontra les îles Bachy, et l'on mouilla entre l'île Bachy et l'île Monmouth.

Dampier est le premier navigateur qui ait fait mention de ces îles. Il les nomma Bachy, du nom d'une boisson que les insulaires composent avec du jus de canne à sucre, qu'on fait fermenter après y avoir ajouté une graine noire qu'on y laisse infuser pendant quelques jours. Cette boisson est agréable et enivrante; mais cette ivresse ressemble, par ses effets, à celle que produit le vin de Champagne mousseux.

Les insulaires sont de taille moyenne; ils ont les cheveux noirs et très fournis, le teint cuivré, la figure douce et un peu arrondie, les lèvres minces, les yeux bridés, mais moins que les Chinois et les Malais. Les femmes sont laides; elles portent un petit tablier qui leur descend jusqu'aux genoux. Ces insulaires se retirent sur les montagnes les plus escarpées, dont le pied aboutit à la mer; ce n'est que par des échelles ou des espèces d'escaliers formés de marches très étroites, et des sentiers extrêmement difficiles, qu'on parvient à leurs villages.

Leurs pirogues réunissent la légèreté à la solidité; elles sont assez grandes pour contenir vingt à trente hommes : ils s'en servent pour aller à la pêche. L'agriculture est l'occupation des femmes, qui ont aussi le soin du ménage. L'on ne voit parmi eux aucune distinction d'état. Dampier avait vanté la bonté de leur caractère. Les Français eurent sujet de se convaincre que l'éloge n'était pas exagéré; lorsque les matelots travaillaient, les insulaires les aidaient, et ne souffraient pas même qu'ils missent la main à l'ouvrage quand ils pouvaient le faire. Cependant ils n'exigeaient aucun salaire. Ils s'empressaient d'apporter des provisions; ils prêtaient leurs pirogues; enfin ils se montraient obligeants, hospitaliers et généreux.

Surville rend justice à leur bonne foi; il fait l'éloge de leur humanité; mais sa conduite dut leur inspirer une bien mauvaise idée de lui. Trois de ses matelots désertèrent la veille du départ du vaisseau. Dès qu'il en fut instruit, il fit arrêter à terre six insulaires. Lorsque ceux qui commerçaient paisiblement à bord virent leurs camarades qu'on emmenait prisonniers, la plupart se précipitèrent les uns dans leurs pirogues, les autres à la mer, pour gagner leur île. Quoiqu'ils fussent en très grand nombre, ils n'opposèrent aucune résistance à la violence dont on usait envers eux, lorsque, dans ce moment d'alarme et de confusion, on en arrêta vingt que l'on conduisit, les mains liées derrière le dos, dans la chambre du conseil. Parmi ceux-ci quelques uns eurent le courage de se jeter à la mer, et, au grand étonnement de l'équipage, eurent assez de force et d'adresse pour nager jusqu'à une de leurs pirogues qui se tenait à une assez grande distance du vaisseau pour n'en avoir rien à redouter.

On s'efforça de faire comprendre aux prisonniers qu'on n'en était venu à cette extrémité envers eux que dans l'espérance que leurs camarades ramèneraient les trois matelots qui avaient déserté. Ils exprimèrent par signes qu'ils entendaient ce qu'on demandait. Surville les fit donc mettre en liberté, à l'exception des six saisis à terre, et, à leur demande, on leur remit des cordes. Aussitôt ils se jetèrent dans leurs pirogues avec une grande précipitation. Le traitement qu'ils avaient éprouvé, et l'ardeur avec laquelle ils s'empres-

saient de s'éloigner du vaisseau, ne faisaient pas regarder leur retour comme probable. Aussi la surprise fut grande lorsque peu de temps après on les vit revenir avec de grandes acclamations de joie. On pensa qu'ils ramenaient les déserteurs; mais l'étonnement fut au comble quand, au lieu des trois matelots, ils montrèrent trois cochons qu'ils avaient liés et garrottés. Le chef de ces insulaires les montrait à Surville en lui passant la main sur les épaules avec un air de satisfaction inexprimable; mais il en fut repoussé d'un air si courroucé, que ces bonnes gens s'alarmèrent avec raison, et se hâtèrent de descendre dans leurs pirogues. D'autres pirogues revinrent aussi chargées de provisions, que l'on prit en les payant. Un insulaire avait amené un cochon que sans doute il destinait à la rançon d'un de ses camarades, car il aima mieux le remporter que de vendre, à quelque prix que ce fût, une chose qu'il avait destinée à une fin si louable.

Surville, après avoir inutilement attendu les trois matelots pendant vingt-quatre heures, prit le parti d'appareiller. De ses six prisonniers, il n'en garda que trois, pour remplacer les hommes qui lui manquaient. Ces derniers témoignèrent de vifs regrets en voyant partir leurs compatriotes, et fuir de leurs yeux les hautes montagnes de leur île. Mais la violence inexcusable dont ils étaient les victimes n'altéra pas la bonté de leur caractère; ils se conduisirent pendant toute la traversée de manière à se concilier l'affection de tout l'équipage. Deux moururent du scorbut; le troisième resta au service d'un officier.

Ce fut le 25 août que Surville quitta les îles Bachy, dirigeant sa route au sud-est; les calmes furent très fréquents pendant la traversée.

Le 13 octobre, Surville allait mouiller dans un excellent port que l'on avait découvert à l'abri de tous vents, et formé par une multitude de petites îles, lorsqu'on vit sortir d'un canal une pirogue montée d'un seul homme. Elle s'approcha du vaisseau presqu'à portée de la voix, et l'insulaire faisait signe que l'on vînt à terre, pendant que du vaisseau l'on cherchait à l'engager à venir à bord. On lui montrait un pavillon blanc, qui, même pour les nations sauvages, est un signe de paix assez universellement reconnu; mais rien ne put le déterminer à se rendre à cette invitation.

On avait aperçu, en entrant dans le port, quelques Indiens sur une île couverte d'arbres; ils étaient armés de lances, et portaient sur le dos une espèce de bouclier. Ils s'étaient mis à l'eau jusqu'aux genoux, et suivaient le vaisseau à mesure qu'il avançait dans le passage; mais dès qu'il fut arrêté, ils se retirèrent dans les bois.

Quand le vaisseau fut mouillé, deux pirogues se détachèrent des îles, et vinrent l'examiner, mais en se tenant à une grande distance, et se conten-

tant d'en faire le tour. On leur fit des signes pour les engager à s'approcher, et on leur jeta un morceau d'étoffe bleue, attaché à un liége. Ils s'en saisirent avec empressement, et l'un d'eux en tourna un bout autour de sa tête, en laissant pendre le reste sur ses épaules. Ils firent entendre par signes que, dans le fond du port, on trouverait de l'eau bonne à boire et de quoi manger, et ils répétèrent souvent les deux mots *aoua, alaou*.

Une troisième pirogue arriva, montée par trois hommes. L'un d'eux, après avoir poussé un grand cri, qui sans doute était un cri de guerre, tira de son carquois de bambou une poignée de flèches, et, en ajustant une à son arc, et se tenant debout sur l'avant de la pirogue, il menaçait de la décocher. On lui montra le pavillon blanc, et on lui fit passer, ainsi qu'à ses camarades, des bouteilles et des morceaux d'étoffe. Ces présents parurent l'adoucir, et il s'éloigna.

Au coucher du soleil, toutes les pirogues regagnèrent l'île sur laquelle on avait vu des naturels. On en était si près, que, de terre et du vaisseau, l'on entendait réciproquement tout ce qui se disait. Les Indiens y passèrent toute la nuit autour d'un grand feu. Ce qui parut fort singulier, c'est qu'ils imitaient parfaitement le sifflet du maître d'équipage, et répétaient mot pour mot et très distinctement tout ce qu'ils entendaient dire à bord. A une heure après minuit, deux nouvelles pirogues parurent au clair de lune, et firent plusieurs fois le tour du vaisseau; mais rien ne put les engager à s'en approcher.

Le 14, au lever du soleil, on porta une aussière à quarante pas de distance, pour haler le vaisseau plus avant dans le port. Dès que les canots qui allongeaient cette touée furent un peu éloignés du bord, plusieurs pirogues s'en approchèrent. Les démonstrations d'amitié qu'on leur prodigua les enhardirent, et lorsque les embarcations firent leur retour au vaisseau, les pirogues les suivirent. On en compta douze de différentes grandeurs, et portant depuis un homme jusqu'à douze. Une seule, beaucoup plus grande, était montée de trente hommes : c'était sans doute leur vaisseau amiral. Elle avait cinquante-six pieds de long, sur trois pieds huit pouces de largeur. Les Indiens entrèrent dans les canots et les examinèrent fort attentivement, sans qu'on cherchât à les troubler. On était alors occupé à virer un cabestan, et on excitait les matelots par ces phrases usitées parmi les marins pour soutenir le travail, et y maintenir l'ensemble. Les Indiens les répétaient toutes très distinctement. On fit jouer un air de fifre, que le tambour accompagnait. Ils écoutèrent cette musique avec une espèce de ravissement, et bientôt, sortant de cette extase par un mouvement subit, ils se mirent à faire pirouetter leurs pirogues avec les signes de la plus vive allégresse, et firent jaillir l'eau avec

leurs pagaies, comme en cadence. Enfin, un des Indiens qui étaient entrés dans les canots s'enhardit à monter à bord. Il se promena sur le gaillard, examinant avec la plus grande attention tout ce qui se présentait à sa vue. Son exemple fut bientôt suivi : il monta successivement à bord plus de trente Indiens avec leurs armes. On fut obligé de contenir les autres, parce que, l'équipage ayant beaucoup de malades, le nombre des insulaires eût bientôt surpassé celui des matelots en bonne santé.

Quoiqu'on ne négligeât rien pour se concilier l'amitié de ces Indiens, on voyait cependant qu'on ne parvenait pas à détruire leur inquiétude : leur contenance, leurs regards, leurs signes entre eux, tout annonçait la défiance. Au moindre mouvement qui se faisait sur le vaisseau, ils sautaient dans leurs pirogues, et même se jetaient à la mer. Ils avaient une adresse merveilleuse à dérober tout ce qu'ils pouvaient saisir, et ce n'était pas sans peine qu'on leur persuadait de le restituer. On reçut d'eux quelques petits présents, consistant en coquillages et une espèce d'amande qui ressemble beaucoup à la badame. Un d'entre eux parut plus empressé que les autres d'être utile. Surville, dans la vue de se l'attacher et de s'en faire un ami, lui fit des présents distingués. L'Indien donna à entendre qu'il indiquerait un endroit dans le fond du port où l'on trouverait des provisions, et où il serait facile de faire de l'eau.

Vers midi, on arma deux canots pour visiter le port, chercher une aiguade, et tâcher de connaître les ressources du pays. Labé, dont la prudence égalait la bravoure, commandait le détachement. On arma les matelots de sabres ; les soldats avaient des fusils, des pistolets et des munitions.

Les Indiens paraissaient impatients de voir les canots quitter le vaisseau ; à peine eurent-ils débordé qu'ils furent suivis par toutes les pirogues. Une de ces embarcations semblait servir de guide aux autres : c'était celle que montait l'Indien qui avait fait à Surville des offres de service. Sur l'arrière du bâtiment un insulaire, debout, ayant dans ses mains des paquets d'herbe, les tenait élevés à la hauteur de sa tête, et faisait divers gestes en cadence. Dans le milieu de la même pirogue, un jeune homme, debout aussi, et appuyé sur une longue lance, conservait la contenance la plus grave ; des paquets de fleurs rouges étaient passés dans ses oreilles et dans la cloison de son nez, et ses cheveux étaient poudrés de chaux à blanc. On remarqua pendant le trajet une extrême agitation parmi les Indiens, des allées et des venues d'une pirogue à l'autre, et de grands pourparlers. On ne donna d'abord qu'une faible attention à ces mouvements, qui parurent l'effet naturel de l'étonnement que causait aux sauvages l'arrivée d'hommes nouveaux, et l'inquiétude de ce que ceux-ci voudraient entreprendre. Pendant le trajet, plusieurs pirogues se

détachèrent de quelques unes des îles qui forment le port, et se joignirent à celles qui étaient parties du vaisseau.

Les canots furent conduits dans un endroit du havre assez resserré, à l'entrée d'un canal étroit dont les deux bords étaient garnis de broussailles. Les naturels indiquèrent que l'on trouverait de l'eau douce au fond de ce canal. A l'inspection du site, et après avoir sondé et reconnu qu'il ne restait pas plus de deux à trois pieds d'eau sur un fond de vase, Labé ne jugea pas qu'il fût prudent d'y engager ses canots, quelque instance que fissent les naturels pour l'y déterminer. Il se contenta de mettre à terre un caporal et quatre soldats pour aller à la découverte, et reconnaître la source que les sauvages indiquèrent. Le caporal revint bientôt, et rapporta qu'après être allé fort avant dans le bois il n'avait trouvé qu'un marais dans lequel on enfonçait jusqu'à la ceinture. Labé commença dès lors à soupçonner quelque trahison de la part des sauvages, qui auraient voulu engager les canots dans le canal étroit, où ils auraient eu toute facilité pour les attaquer à l'abri des broussailles. Toutefois il dissimula ses soupçons, et demanda aux Indiens de l'eau bonne à boire. Ils parurent quelques moments se disputer entre eux, et firent signe à Labé de les suivre.

Les pirogues et les canots se mirent en marche; on fit route vers l'est, le long d'une montagne couverte de bois, dont la mer baigne le pied; on laissa à gauche un archipel d'îles et d'îlots qui dérobaient la vue du vaisseau, dont on était éloigné de plus de trois lieues, et on mit pied à terre après avoir parcouru à peu près six milles. Plusieurs pirogues avaient devancé la flottille, et débarqué leur monde. Le sergent fut détaché avec quatre soldats pour aller à la recherche de l'eau. Les insulaires les conduisirent à un endroit où l'eau découlait d'un rocher, mais en si petite quantité qu'elle suffit à peine à les désaltérer; leurs conducteurs les abandonnèrent là, et ce fut avec beaucoup de difficulté qu'ils parvinrent, par des sentiers tortueux et remplis de broussailles, à regagner les canots. Pendant qu'on attendait le retour du détachement, les Indiens employèrent tous les moyens qu'ils purent imaginer pour engager Labé à échouer ses canots à terre, tantôt invitant les Français à y descendre pour y cueillir des cocos, tantôt se saisissant de la bosse ou de la gaffe d'un canot pour le haler à terre et l'amarrer à un arbre; mais la prudence de cet officier, qui déconcerta pour le moment leur projet, ne put le garantir de la trahison que depuis long-temps ils méditaient.

Plus de deux cent cinquante insulaires, armés de lances de sept à huit pieds de longueur, d'épées ou massues de bois, de flèches, de pierres, quelques uns portant des boucliers, étaient rassemblés sur la plage, et observaient les mouvements des canots. Lorsque les cinq hommes qui avaient formé le déta-

chement mirent le pied à bord pour se rembarquer, les sauvages fondirent sur eux, blessèrent un soldat d'un coup de massue, le sergent d'un coup de lance, et plusieurs autres de différentes manières. Labé reçut deux flèches dans les cuisses, et une pierre à la jambe. On fit feu sur les traîtres. Une première décharge les étourdit au point qu'ils restèrent comme immobiles ; elle fut d'autant plus meurtrière, qu'étant réunis en peloton à une ou deux toises seulement des canots, tous les coups portèrent. Leur stupéfaction donna le temps d'en faire une seconde qui les mit en déroute. Mais la mort de leur chef contribua surtout à précipiter leur fuite. Labé, l'ayant distingué séparé des combattants, levant les mains au ciel, se frappant la poitrine, et les encourageant de la voix, l'ajusta et le renversa d'un coup de fusil. Ils traînèrent ou emportèrent leurs blessés, et laissèrent plus de trente morts sur le champ de bataille. Alors on débarqua, on rassembla celles de leurs armes qu'on trouva éparses, on détruisit leurs pirogues, et on se contenta d'en emmener une à la remorque.

Surville était à la chasse sur une des îles de l'entrée du port lorsque les canots revinrent à bord ; il y retourna dès qu'il fut instruit de l'événement. Il aperçut sur un îlot six sauvages ; il espéra pouvoir les saisir à terre, mais quoiqu'on en fût très près, ils eurent l'adresse de lancer leurs pirogues à l'eau et de s'y embarquer. Les canots furent si habilement dirigés, qu'on coupa le chemin aux Indiens. On fit feu sur eux : un fut blessé, tomba à l'eau, gagna le rivage, et on le vit se traîner à quatre pattes dans le bois ; les autres se jetèrent également à la nage, et il fut impossible d'en retrouver aucun. L'intention de Surville était d'en saisir un vivant, pour se procurer un guide qui lui découvrît une aiguade. Il voulait aussi donner à ces peuples une grande idée de la supériorité de ses forces, et les détourner de rien entreprendre contre lui, ce qu'ils auraient pu tenter avec succès, s'il leur eût été possible de connaître l'état de faiblesse dans lequel les maladies avaient réduit son équipage.

Peu de temps après, on vit venir une pirogue conduite par deux hommes qui examinaient le vaisseau avec une grande attention. On employa pour les attirer un stratagème qui réussit. On fit embarquer deux matelots cafres dans une des pirogues qu'on avait saisies ; on les ajusta comme les naturels du pays, le corps nu, la tête poudrée à blanc, et on les arma à la manière de ces sauvages, dont ils imitaient parfaitement les signes et les manières. La pirogue indienne, trompée par cet artifice, s'approcha du vaisseau aussi près que celle des Cafres. On détacha deux canots pour lui donner la chasse ; mais, la célérité de sa marche la dérobant à la poursuite, on fut obligé de faire feu sur elle pour l'arrêter. Un des Indiens fut tué, et en tombant à la mer, il fit renverser la pirogue. Le second cherchait à gagner à la nage l'île la plus voisine : on le

joignit avant qu'il eût abordé; il fit plusieurs fois le plongeon; enfin, on parvint à le saisir. C'était un jeune homme de quatorze à quinze ans. Il se défendit avec le plus grand courage, faisant quelquefois semblant de se mordre, mais mordant bien réellement ceux qui le tenaient. On lui lia les pieds et les mains, et on le conduisit au vaisseau. Il y contrefit le mort pendant une heure; mais lorsqu'on l'avait mis sur son séant, et qu'il se laissait retomber sur le pont, il avait grande attention que l'épaule portât avant la tête. Quand il fut las de jouer ce rôle, il ouvrit les yeux, et voyant que l'équipage mangeait, il demanda du biscuit, en mangea de fort bon appétit, et fit divers signes très expressifs. On eut soin de le lier et de le veiller, pour empêcher qu'il ne se jetât à la mer.

L'événement de la journée engagea Surville à se tenir la nuit sur ses gardes. A une heure, on aperçut deux pirogues. L'une ne portait que deux hommes, l'autre était montée de huit ou dix. On fit feu sur elles quand elles passèrent à portée du vaisseau. Les cris qui partirent de la plus grande firent juger que quelques sauvages avaient été blessés. Elles regagnèrent la terre en toute hâte.

Le 15, Surville se proposa de conduire le jeune prisonnier dans les îles voisines pour indiquer une aiguade. Il désigna d'abord celle de l'ouest; mais quand il fut dans le canot, il demanda par signes qu'on allât à une des îles orientales. Dès qu'on y eut abordé, on le fit descendre à terre, et on le conduisit en lesse, sans contrarier sa marche. Il prit un chemin assez long, et on s'aperçut que, dans la route, il avait trouvé le moyen de couper avec un morceau de coquille tranchante une partie de ses liens. On le veilla donc de plus près. Comme il fit signe qu'on n'était pas éloigné de l'eau douce, Surville le suivit encore quelque temps, quoiqu'il craignît qu'un événement imprévu ne favorisât sa fuite. Le jeune Indien ne trompait pas, il conduisait en effet à une petite source; mais un des soldats ayant trouvé un endroit plus propre à faire aiguade, on s'y arrêta. On ramena le jeune sauvage au bord de la mer. Lorsqu'il vit qu'on voulait le rembarquer, il se roula sur le rivage, en poussant des hurlements, et dans sa fureur il mordait le sable. On se hâta de le reconduire à bord, dans la crainte que ses cris ne fissent rassembler les insulaires des différentes parties du port, et qu'on ne fût obligé d'avoir recours, pour repousser l'attaque, aux mêmes moyens qu'on avait été forcé d'employer la veille pour punir la trahison.

La précaution que l'on prit de tirer sur toutes les pirogues qui se montraient, avant même qu'elles fussent à portée de la balle, assura la tranquillité des travailleurs, et après avoir pratiqué un chemin pour rouler les barriques de l'aiguade à la mer, on fit assez commodément toute l'eau nécessaire

pour l'approvisionnement du vaisseau. Cette île fournit aussi le bois, dont on manquait. Un des arbres qu'on coupa parut propre à la teinture : quand on le mettait à l'eau, il la colorait en rouge. On en fit bouillir l'écorce, et les morceaux de toile de coton qu'on trempa dans cette décoction prirent une couleur rouge assez agréable. On abattit aussi des arbres pour faire des esparres, et d'autres qu'on jugea propres à servir pour faire des poulies.

Après tous les actes d'hostilité qui avaient eu lieu, il fut impossible à Surville de tirer autre chose de ce pays que des choux palmistes. On ramassa sur les récifs, sur les roches et sur les mangliers, de très bonnes huîtres et d'autres coquillages ; mais la qualité du fond ne permit pas de tirer la seine pour procurer du poisson frais à l'équipage.

Les pluies abondantes qui tombèrent pendant le séjour du *Saint-Jean-Baptiste* dans ce port augmentèrent le nombre des malades; trois moururent avant qu'on l'eût quitté. Le sergent qui avait été blessé d'un coup de lance succomba aussi. Les violentes douleurs qu'il éprouvait avaient fait soupçonner au chirurgien qu'un corps étranger était resté dans la blessure; mais elle paraissait si légère qu'il ne put s'en assurer avec la sonde. Il l'ouvrit après sa mort, et trouva un morceau de lance de six pouces de long, qui avait pénétré avec tant de force et si avant dans une vertèbre, qu'on employa sans succès des tenailles pour le retirer, et pour parvenir à l'extraire il fallut casser l'os avec un ciseau et un marteau. Les autres blessés se rétablirent; mais les blessures que Labé avait reçues aux cuisses résistèrent long-temps au traitement. Dix mois après les plaies saignaient encore, ce qui donna lieu de soupçonner que les flèches qui l'avaient atteint étaient empoisonnées.

Surville, ayant reconnu l'impossibilité de se procurer d'autres secours dans sa relâche, prit le parti, le 21 octobre, de quitter cette terre, qu'il nomma Terre des Arsacides, à cause des hostilités qu'il y avait éprouvées. Le port dans lequel on avait mouillé fut nommé port Praslin. Avant d'en sortir, Surville laissa des inscriptions pour constater la venue du *Saint-Jean-Baptiste*, et des avertissements aux navigateurs qui voudraient y aborder, pour qu'ils eussent à se tenir en garde contre la trahison des naturels. Le port Praslin serait un des plus beaux du monde, si la qualité du fond ne s'opposait pas à ce qu'il fût un bon port. La férocité des peuples qui habitent les îles dont il est fermé n'a pas permis de pénétrer dans l'intérieur du pays, et l'on n'a pu examiner que les parties voisines de la mer. On n'a aperçu aucun terrain cultivé. Les terres qui entourent le port, quoique sous l'eau à la mer haute, et presque partout marécageuses, sont couvertes d'arbres de haute futaie, de différentes espèces.

En quittant cette terre qui avait été si funeste à ses équipages, Surville ne

voulut pas rendre la liberté au jeune insulaire, qui se nommait **Lova-Sarega**; mais il le traita avec beaucoup de bonté, et le fit même manger à sa table. Lova-Sarega montra beaucoup de pénétration et de jugement, et surtout une heureuse facilité à apprendre différentes langues. Ses bonnes qualités lui méritèrent l'affection générale; on lui fut redevable de divers renseignements que l'on va donner sur son pays.

Les habitants sont d'une stature moyenne, mais forts, nerveux et bien proportionnés. Ils ne paraissent pas appartenir tous à la même race : les uns sont basanés, ont les cheveux lisses, et les coupent de différentes manières; les autres sont entièrement noirs, ont les cheveux crépus et fort doux au toucher; leur front est petit; les yeux sont médiocrement enfoncés; le bas du visage est pointu et garni d'un peu de barbe. Leur physionomie porte l'empreinte de la férocité. Ils diffèrent des Cafres en ce qu'ils n'ont ni le nez aussi épaté, ni les lèvres aussi épaisses. La plupart poudrent leurs cheveux et leurs sourcils avec de l'ocre. Plusieurs se peignent aussi une raie blanche d'une tempe à l'autre par dessus les sourcils. Les femmes, dont on ne put entrevoir qu'une ou deux dans des pirogues qui passaient à vue du vaisseau, tracent ces raies en long sur les joues, et en font d'autres sur la gorge, d'une épaule à l'autre.

Les hommes et les femmes vont absolument nus, à l'exception d'un petit morceau de natte à la ceinture. Les hommes se tatouent le visage, les bras et d'autres parties du corps; quelques uns des dessins qu'ils y impriment ne sont pas désagréables. Les trous qu'ils font à leurs oreilles sont quelquefois si larges qu'ils y peuvent fourrer toutes sortes d'ornements, comme de grands anneaux d'écaille, des os, des feuilles d'arbre ou des fleurs; ils se percent aussi la cloison du nez, et les ornements de différente nature qu'ils y font passer allongent tellement ce cartilage, que dans quelques uns il descend jusqu'au bord de la lèvre supérieure. Le bracelet est l'ornement le plus général; ils en portent un au dessous du coude; il a un pouce d'épaisseur sur un pouce de largeur; ceux qui ne l'ont pas en placent un au poignet. Quelques uns suspendent à leur cou une espèce de peigne d'une pierre blanche à laquelle ils attachent un grand prix. D'autres avaient sur le front un coquillage très blanc. On leur vit aussi des colliers et des ceintures faites de dents dont quelques unes étaient des dents d'hommes.

Leurs armes sont l'arc et les flèches, la lance et la massue; leur bouclier est fait avec du rotin. Leurs pirogues sont légères, et vont d'une vitesse inconcevable. La nacre de perle, qu'ils trouvent en abondance sur leur rivage, leur tient lieu de couteau; le tranchant d'un silex fait l'office de rasoir pour la barbe et les cheveux. Une pierre noire et conique fixée fortement avec du rotin à un manche de bois leur tient lieu de marteau. Ils ont pour hache un

morceau de coquillage très dur, qui paraît être de la même espèce que celui dont ils font leurs bracelets. Ce coquillage, taillé en biseau, est attaché très solidement avec du rotin à un morceau de bois coudé naturellement en forme de pioche. Ils ne connaissent nullement les métaux.

Les habitants des îles du port Praslin et des terres qui l'avoisinent sont dans un état de guerre continuel. Les prisonniers deviennent les esclaves des vainqueurs. L'autorité du chef ou roi est illimitée; ses sujets sont tenus d'apporter chez lui le produit de leur pêche, les fruits qu'ils ont récoltés, les ouvrages de leurs mains, le butin qu'ils ont fait sur l'ennemi. Le chef en retient ce qui lui convient, et abandonne le reste aux propriétaires. Si l'un d'eux avait porté quelque effet dans sa case avant d'en avoir fait hommage au prince, une peine sévère suivrait de près cette coupable omission. Si, par hasard, quelqu'un marche sur l'ombre du roi, il est sur-le-champ mis à mort; mais si c'est un grand personnage, il obtient sa grâce en sacrifiant une partie de ses richesses.

Ces peuples ont, dans l'intérieur des terres, des villages considérables. La pluralité des femmes est permise. Les filles, avant l'âge de puberté, habitent la maison paternelle des époux qu'on leur destine. Les médecins sont en grande vénération; cet état exige dans celui qui le professe un âge avancé. Lova-Sarega préférait les médecins de son pays aux chirurgiens du vaisseau, parce qu'il trouvait que ces derniers faisaient durer la maladie trop longtemps.

Quant à leur religion, ils pensent que les hommes, après leur mort, vont au ciel, et qu'ils reviennent de temps à autre sur la terre pour apprendre à leurs amis les bonnes et les mauvaises nouvelles, et leur indiquer les endroits où la pêche est la plus abondante.

Il paraît que le commerce ne leur est pas inconnu. Malgré la fragilité de leurs embarcations, ils font des voyages de dix ou douze jours. Ils se guident, dans leur route, sur le mouvement des astres, et ils savent distinguer quelques étoiles. Ils trafiquent particulièrement avec un peuple beaucoup moins noir qu'eux. Lova-Sarega ajoutait que son père allait chez ce peuple, et y échangeait des esclaves noirs contre des blancs, et qu'il en rapportait aussi des toiles fines chargées de dessins, qui servent à ses compatriotes pour se faire des ceintures. Le pays habité par ces hommes noirs ne peut être fort éloigné du port Praslin, et doit appartenir au même archipel. Peut-être est-ce quelqu'une des îles de la partie orientale, que Surville reconnut dans la suite.

Après avoir quitté le port Praslin, le 21 octobre, Surville revit la terre le 23 au soir. Le 26, il découvrit une île, qu'il nomma île Inattendue, parce qu'il croyait être arrivé à l'extrémité de la grande terre qu'il côtoyait, sans la voir

constamment. L'île Inattendue est basse, et couverte de bois. Elle a la figure d'une flèche; elle est à peu près à neuf lieues de la côte. Une autre île, d'un aspect agréable, fut nommée île des Contrariétés, parce que les calmes et les courants ne lui permirent pas de la doubler aussi promptement qu'il l'eût désiré. Pendant les trois jours qu'il resta en calme devant cette île, le vaisseau fut entouré de pirogues. Ce ne fut pas sans peine qu'on décida un des Indiens à monter à bord. Dès qu'il y fut, il s'empara de tout ce qu'il trouvait à sa convenance. On lui fit entendre, avec douceur, qu'il fallait restituer ce qu'il avait pris. Ce ne fut pas sans peine qu'il y consentit. Il grimpa ensuite jusqu'à la hune d'artimon avec l'agilité du meilleur matelot, et examina très attentivement, de ce lieu, toutes les parties du vaisseau. Redescendu sur la dunette, il se mit à faire des gambades; s'adressant ensuite à ses compatriotes, il les engageait, par les gestes les plus extraordinaires, à venir le rejoindre. Il suivit Surville dans la chambre du conseil. Comme il continuait à demander tout ce qu'il voyait, on parvint à le satisfaire en lui donnant un couteau flamand et deux aunes de toile bleue. Il discerna fort bien que Surville était le chef, et lui fit entendre qu'il l'était aussi.

Enhardis par son exemple, et plus encore par ses invitations, une douzaine de ses compatriotes montèrent à bord. On ne leur permit pas d'y apporter leurs armes; mais leurs pirogues étaient remplies de lances, de flèches ébarbelées et d'arcs. Ces insulaires étaient absolument nus, et, comme ceux du port Praslin, paraissaient appartenir à différentes races; d'ailleurs, ils leur ressemblaient par leurs ornements et leur parure. Leurs pirogues sont mieux travaillées.

Le chef avait invité Surville à venir le voir à terre, et lui avait fait entendre qu'il y trouverait en abondance des provisions de toute espèce. Ces démonstrations d'amitié, ces assurances, ne pouvaient inspirer à Surville une grande confiance. La scène du port Praslin était trop présente à son esprit pour qu'il ne se tînt pas sur ses gardes contre la trahison. Cependant l'île, qu'il voyait à une très petite distance, présentait un aspect si riant; les malades, dont le nombre croissait tous les jours dans une proportion effrayante, avaient un besoin si pressant de rafraîchissements, qu'il se détermina à tenter une descente. La yole fut mise à la mer, et Labé s'y embarqua, avec un détachement de soldats bien armés. En même temps, le vaisseau fit route pour protéger ce canot, et le soutenir par l'artillerie, s'il était attaqué.

A peine était-il éloigné de deux portées de fusil, que les pirogues se réunirent en peloton, comme pour tenir conseil, et quatre, s'étant détachées à la rencontre du canot, l'entourèrent. Les insulaires ajustaient déjà les flèches à leurs arcs; mais Labé, qui avait appris à ses dépens, au port Praslin, que

chez ces peuples l'effet suit de près la menace, crut devoir prévenir leur intention meurtrière, et ordonna de faire feu sur eux. Le vaisseau, d'où l'on avait suivi des yeux tous les mouvements des pirogues, tira deux coups de canon à boulet sur celles qui étaient les plus éloignées. Toutes s'enfuirent à la hâte vers la terre, et la yole revint à bord.

Cependant les sauvages furent bientôt remis de leur premier effroi, et à six heures du soir on vit une armée de pirogues s'avancer en bon ordre vers le vaisseau. Surville, qui désespéra de pouvoir effectuer son projet de débarquement, et qui voulut, en s'opposant de bonne heure à l'attaque, diminuer pour ces braves insulaires le danger auquel les exposait leur valeur imprudente, fit feu de son artillerie; mais comme les pirogues naviguaient en peloton serré, et que les canons qu'on tira étaient chargés à mitraille, il est trop probable que ces Indiens firent une funeste expérience de la supériorité de nos forces. La déroute et la fuite la plus prompte prouvèrent au moins qu'ils avaient reconnu l'insuffisance des leurs.

Aussitôt qu'ils eurent disparu, Surville ordonna de faire de la voile, et continua sa route.

Lova-Sarega ne comprenait pas la langue des habitants de l'île des Contrariétés. Ils lui proposèrent par signes, à plusieurs reprises, de l'emmener avec eux; il s'en défendit toujours, et de manière à laisser juger qu'il les redoutait.

Surville découvrit encore plusieurs îles les jours suivants, entre autres les Trois-Sœurs et les îles de la Délivrance. On doit regretter que la contrariété des vents ne lui ait pas permis de reconnaître plus en détail les terres qu'il avait découvertes; mais s'il eût été en son pouvoir de vaincre cet obstacle, la prudence et l'humanité lui auraient toujours imposé l'obligation de ne pas prolonger son séjour sur une côte où le caractère féroce des habitants ne lui laissait aucun espoir de se procurer des rafraîchissements qui pouvaient seuls arrêter les progrès d'une maladie dont les ravages devaient le mettre bientôt hors d'état de continuer sa navigation. Depuis son départ du port Praslin, en seize jours, le scorbut avait enlevé dix-huit hommes de son équipage, et les autres en étaient ou atteints ou menacés. Il était pressant de gagner un port où l'on pût s'établir avec sûreté, et procurer aux malades le repos, le bon air et les aliments sains, si nécessaires pour leur rétablissement. Surville se décida donc à diriger sa route vers la Nouvelle-Zélande, la terre la plus voisine de celle qu'il quittait, et qui n'était encore connue que par les relations d'Abel Tasman.

Ce fut le 12 décembre que Surville reconnut les terres du nord-ouest de la Nouvelle-Zélande. Les vents ne lui permirent pas de trouver mouillage avant le 17, jour où il jeta l'ancre à la côte du nord-est, dans une baie qu'il nomma

baie de Lauriston, du nom d'un des armateurs de son vaisseau. Au fond de cette baie est une anse qu'il nomma anse Chevalier, du nom de son autre armateur. La baie Lauriston est la baie des îles de Cook.

La manière dont Tasman avait été reçu dans ce pays faisait craindre d'y éprouver le même sort. Avant de laisser tomber l'ancre, on vit arriver une pirogue montée de six hommes, qui donnèrent un peu de poisson et quelques coquillages; ils reçurent en échange de la toile de coton. En quittant le vaisseau ils montrèrent leur demeure. Peu de temps après, trois autres grandes pirogues s'approchèrent à portée de fusil en montrant de temps en temps des poissons; mais, s'ennuyant de ne rien recevoir, elles accostèrent le vaisseau. Les Indiens donnèrent une quantité prodigieuse de poisson en échange de petits morceaux de toile, dont ils couvrirent leurs épaules. Le chef de ces insulaires ayant témoigné le désir de venir à bord, on lui fit signe d'y monter. Surville le reçut en l'embrassant. Il était vêtu d'une pelisse de peau de chien que l'on voulut examiner. Aussitôt, s'imaginant qu'on en avait envie, il l'offrit; mais on ne l'accepta point, et on le fit passer dans la chambre. Surville lui donna une veste et une culotte rouge. Il mit la veste et garda la culotte sous son bras. En reconnaissance, il donna sa pelisse à Surville. Ceux qui l'avaient accompagné, ne le voyant pas reparaître au bout d'un certain temps, montrèrent de l'inquiétude. Comme elle fut suivie d'une certaine rumeur, il se fit voir, et l'on comprit à ses gestes qu'il leur annonçait que sa personne était en sûreté. Alors plusieurs Indiens montèrent à bord, et s'emparèrent de tout ce qui se trouva sous leurs mains. Bientôt ils quittèrent le vaisseau, ayant chacun sur l'épaule une chemise, ou au moins un morceau de toile.

Le Saint-Jean-Baptiste avait perdu soixante hommes depuis le départ du port Praslin; le scorbut attaquait tout le reste. Encore quelques jours de plus sans voir la terre, et le vaisseau, à moins d'un miracle, n'eût pas pu quitter ces parages. Le 18 décembre, Surville descendit à terre. Le chef d'un village situé au fond de l'anse vint au devant de lui sur le bord du rivage. Les insulaires, épars d'un côté et d'autre, tenaient à la main des peaux de chien et des paquets d'herbe qu'ils haussaient et baissaient alternativement, dans l'intention sans doute de lui rendre hommage. C'est ainsi que se passa en espèces de salutations la première entrevue. Le jour suivant, la réception fut bien différente. Les Indiens étaient réunis en troupe et armés. Le chef était venu dans sa pirogue au devant de Surville pour l'engager par signes à l'attendre sur la plage, parce que les insulaires étaient sans doute dans de vives alarmes de voir descendre à terre une grande partie de l'équipage.

Surville se conforma aux désirs du chef, qui, après l'avoir salué, lui fit en-

tendre qu'il allait parler à ses compagnons. Cette conférence achevée, il revint à Surville, et lui demanda son fusil, dont il ne connaissait que le bruit. Surville ne jugea pas à propos de le lui confier. Ce refus ne parut pas produire une impression fâcheuse sur l'esprit du chef. Sans se rebuter du peu de succès de sa première demande, il pria Surville de lui prêter son épée pour la montrer aux gens de son village. Surville pensa qu'il pouvait sans inconvénient lui accorder ce qu'il souhaitait. Le chef satisfait accourut montrer l'épée aux insulaires, qui paraissaient attendre avec inquiétude le dénoûment de cette entrevue. Le chef leur parla à haute voix et avec chaleur. Dès ce moment ils parurent tranquillisés, et il s'établit entre eux et l'équipage un commerce qui procura des rafraîchissements, et des secours de toute espèce aux malades. Ce chef obtint ensuite de Surville la permission de l'accompagner à bord de son vaisseau ; mais dès que le canot qui les portait commença à s'éloigner de la côte, les cris des femmes et les alarmes des Indiens déterminèrent Surville à le ramener promptement à terre, où il fut témoin de l'affection sincère de ces peuples pour leur chef.

Cook côtoyait alors la Nouvelle-Zélande. Il releva même la baie où était Surville, sans se douter qu'un vaisseau français y fût mouillé. Il fait mention d'une tempête qu'il éprouva le 27 décembre, et dans laquelle Surville perdit ses ancres. *Le Saint-Jean-Baptiste* aurait même immanquablement péri sans la manœuvre hardie de son capitaine, qui le mit à même de gagner un autre mouillage à l'abri de la tourmente.

Au commencement de la tempête, la chaloupe où étaient les malades tenta inutilement de gagner le vaisseau, mais elle ne put pas même revenir au village. Elle fut jetée dans une anse qu'on nomma anse du Refuge, et obligée d'y rester pendant toute la durée de l'ouragan. Naginoui, chef du village voisin, accueillit et reçut les malades dans sa maison. Il leur prodigua tous les rafraîchissements qu'il fut en son pouvoir de leur donner, sans vouloir recevoir aucune indemnité de ces soins généreux. Ce ne fut que le 29 que la chaloupe put rejoindre le vaisseau.

La tempête avait enlevé un des canots de Surville ; l'ayant vu échoué sur le rivage de l'anse du Refuge, il l'envoya chercher. Les insulaires, plus alertes, s'en emparèrent, et le cachèrent si bien, que l'on ne trouva que l'amarre. On soupçonna les insulaires de l'avoir coulé dans une petite rivière, que l'on remonta et que l'on descendit à plusieurs reprises ; mais toutes les perquisitions furent inutiles. Surville, transporté de fureur, résolut de se venger d'une manière éclatante de l'enlèvement de son canot. Il fit signe à quelques Indiens qui étaient auprès de leurs pirogues de s'approcher. Un seul accourut, fut arrêté à l'instant, et conduit à bord ; les autres, moins confiants, prirent

aussitôt la fuite. On s'empara d'une pirogue, on brûla les autres ; on mit le feu aux maisons, et l'on s'embarqua. Après avoir ainsi porté la désolation et l'effroi dans ces contrées, Surville conçut qu'il lui serait impossible d'avoir la moindre communication avec les habitants ; il quitta donc la Nouvelle-Zélande le 1er janvier 1770, sans prévoir que l'injuste châtiment qu'il venait d'infliger aux insulaires aurait les suites les plus funestes pour les Européens qui auraient le malheur d'aborder sur ces plages lointaines.

L'insulaire qui avait été arrêté était Naginoui, ce chef humain, bon et sensible, qui avait accueilli si généreusement les malades dans sa maison, et qui, après les bienfaits dont il les avait comblés, ne devait pas s'attendre au traitement qu'on lui préparait lorsqu'il accourut au signal que Surville lui faisait de s'approcher. Cet infortuné n'eut pas plus tôt reconnu le chirurgien, qu'il se jeta à ses pieds, les larmes aux yeux, en le priant sans doute d'intercéder en sa faveur, et de le protéger, car il croyait qu'on voulait le dévorer. Le chirurgien le rassura, en lui faisant entendre qu'on n'en voulait pas à ses jours. Naginoui le serrait dans ses bras, et lui montrait sa terre natale qu'on le forçait d'abandonner. Surville, instruit du service éminent que Naginoui avait rendu à ses matelots, eut la cruauté de ne pas le renvoyer à terre. Il continua sa route à l'est ; mais les vents d'est ne lui permirent pas de suivre long-temps cette direction.

Toute idée de découvertes dut donc s'évanouir. Les faibles secours qu'on s'était procurés à la Nouvelle-Zélande avaient un peu diminué les progrès du scorbut, mais n'en avaient pas tari la source. Il commença de nouveau ses ravages. Le conseil assemblé décida unanimement de gagner le plus tôt possible un port de la côte du Pérou, pour arracher à la mort les malheureux restes d'un équipage, qui, avec le secours de ses officiers, pouvait à peine suffire à manœuvrer les voiles.

Il fallut faire route au sud pour trouver les vents d'ouest. On était alors au 6 mars. Le 24, on aperçut les îles de Juan-Fernandès. Ce fut à la vue de ces îles que mourut Naginoui, consumé par le chagrin et les fatigues.

Un dernier malheur attendait l'expédition aux côtes du Pérou. Le vaisseau était déjà à l'ancre, le 8 avril, devant Chilca, près du Callao, lorsque, Surville s'étant embarqué dans la yole, pour être plus tôt rendu à terre et solliciter lui-même les secours que sa malheureuse situation rendait si pressants, la frêle embarcation sur laquelle son zèle l'avait exposé chavira, et le malheureux capitaine fut noyé.

MARION.

NOUVELLE-ZÉLANDE. PORT DE LA TRAHISON.

On a vu précédemment que Bougainville s'était occupé des moyens de renvoyer Aotourou parmi les siens, et que le ministère français avait ordonné au gouverneur et à l'intendant de l'île de France d'embarquer ce Taïtien sur un navire armé exprès pour le reconduire dans son île. Marion Du Fresne, capitaine de brûlot, saisit avec ardeur cette occasion de se distinguer par un voyage qui lui procurait l'occasion de faire des découvertes. Il offrit donc à l'administration de la colonie de transporter Aotourou à ses frais à Taïti, demandant que l'on joignît une flûte du roi à un bâtiment qui lui appartenait, et s'offrant de supporter seul toutes les dépenses de l'expédition. On accorda sa demande et les avances nécessaires pour l'armement, et il donna des sûretés pour leur recouvrement.

D'après les instructions qui lui furent remises, il devait d'abord aller à Madagascar, pour y compléter ses approvisionnements, puis faire route au sud, chercher le cap de la Circoncision, découvert par Lozier Bouvet, et reconnaître la terre australe ou les îles qui se trouvent dans cette partie du globe, en ne négligeant pas de visiter la Terre de Van Diemen et la Nouvelle-Zélande.

Marion commandait *le Mascarin*, et avait sous ses ordres *le Marquis-de-Castries*, dont Duclesmeur était capitaine. Il partit de l'île de France le 18 octobre 1771. On relâcha d'abord à l'île de Bourbon. Aotourou y fut attaqué de la petite-vérole, dont vraisemblablement il avait apporté le germe de l'île de France, où cette cruelle maladie exerçait ses ravages au départ des vaisseaux. Marion, obligé de s'éloigner de l'île Bourbon, pour ne pas communiquer à cette colonie une maladie que l'on y regarde comme aussi dangereuse que la peste, alla relâcher dans la baie du Fort-Dauphin, de Madagascar. Le lendemain de son arrivée Aotourou mourut.

Le premier objet de l'expédition ne pouvant plus avoir lieu, Marion résolut de poursuivre son plan de découverte. Il fit voile pour le cap de Bonne-

Espérance, y compléta son approvisionnement pour une campagne de dix-huit mois, en repartit le 28 décembre et se dirigea au sud.

Après une laborieuse navigation, pendant laquelle il découvrit les îles de la Caverne, les îles Froides, l'île Aride, et celle de la Possession, Marion eut connaissance, le 3 mars, de la pointe méridionale de la Nouvelle-Hollande, et alla mouiller dans la baie de Frédéric-Henri, découverte par Tasman.

On descendit à terre sans éprouver aucune opposition de la part des naturels. Ils ramassèrent du bois, en firent une espèce de bûcher, et invitèrent les Français à y mettre le feu. L'officier qui commandait le détachement accéda à cette demande. Les naturels ne parurent pas surpris, et restèrent tranquillement auprès du bûcher, entourés de leurs femmes et de leurs enfants. Les hommes étaient armés de bâtons pointus et garnis de pierre tranchantes en forme de haches; les femmes portaient leurs enfants sur le dos, au moyen de cordes de jonc. Tous, hommes et femmes, étaient absolument nus ; leur taille était moyenne. Leurs cheveux, laineux comme ceux des Cafres, noués par pelotons, et poudrés avec de l'ocre très rouge, contribuaient, avec leurs petits yeux jaunâtres, leur bouche très fendue, et leur nez écrasé, à leur donner une figure hideuse. Quelques uns avaient l'estomac tatoué. Leur poitrine est large, leurs épaules sont effacées. Leur taille est d'autant plus svelte, qu'ils sont généralement maigres. Leur langage est très dur ; ils semblent tirer les sons du fond du gosier.

On essaya de gagner leur bienveillance par de petits présents; mais il rejetèrent avec dédain tout ce qu'on leur proposa, même le fer, les miroirs, les mouchoirs et la toile. On leur montra des canards et des poules qu'on avait apportés du vaisseau, pour leur faire entendre qu'on désirait en acheter. Ils prirent ces oiseaux, qu'ils témoignèrent ne pas connaître, et les jetèrent avec un air de colère.

Sur ces entrefaites Marion débarqua. Un sauvage se détacha de la troupe, et lui offrit un petit brandon de feu pour allumer un petit bûcher. Marion fit comme avait fait l'officier, persuadé que cette cérémonie avait pour but de prouver ses intentions pacifiques : il mit le feu au bûcher. L'événement prouva au contraire que c'était accepter un défi pour la guerre : car, dès que le feu fut allumé, les sauvages se retirèrent sur un monticule, d'où ils lancèrent une grêle de pierres. Le capitaine et un autre officier furent blessés. On répondit à cette aggression par des coups de fusil, et tout le monde se rembarqua. Les embarcations côtoyèrent la baie pour trouver un endroit découvert et uni où l'on pût descendre à terre sans être inquiété par les sauvages placés sur des hauteurs. Alors ils envoyèrent leurs femmes et leurs enfants dans les bois, et suivirent les canots le long du rivage. Lorsque Marion voulut débar-

quer, un sauvage jeta un cri effroyable : aussitôt toute la troupe lança ses bâtons pointus et ses javelots. Un nègre, blessé à la jambe par un de ces bâtons pointus, fut guéri en peu de jours, ce qui prouva que l'arme n'était pas empoisonnée. On vengea cette attaque par une fusillade qui en blessa plusieurs et en tua un. Ils s'enfuirent aussitôt dans les bois en poussant des hurlements affreux, et emportant leurs blessés. Un détachement de quinze hommes les poursuivit, et prit à l'entrée du bois un de ces sauvages, qui avait reçu une blessure mortelle. On lava son corps, et on reconnut que leur peau, naturellement rouge, ne paraissait noire que par la crasse et la fumée dont elle est couverte.

Marion expédia ensuite deux détachements bien armés pour chercher de l'eau douce et des arbres propres à remâter *le Castries*. Cette recherche fut sans succès : les détachements parcoururent deux lieues sans rencontrer ni eau douce, ni arbres convenables pour des mâts, ni habitants. On resta six jours dans cette baie à continuer des recherches inutiles. La terre y est sablonneuse comme au cap de Bonne-Espérance, couverte de bruyères et d'arbrisseaux. La plupart étaient dépouillés de leur écorce par les sauvages, qui s'en servent pour faire cuire les coquillages dont ils se nourrissent. On voyait partout des traces de feu ; le sol paraissait couvert de cendre. Un pin un peu moins haut que ceux de France avait seul été ménagé par les sauvages, qui apparemment en tirent quelque utilité. Sans doute cette espèce d'arbres doit être plus commune dans l'intérieur, et s'y trouver de dimensions suffisantes pour servir à la mâture des vaisseaux.

Dans les endroits où la terre n'était pas brûlée, on voyait de l'herbe, de l'oseille, de la fougère et d'autres plantes. On aperçut peu de gibier ; cependant des trous semblables à ceux d'une garenne semblaient annoncer qu'ils étaient faits par un animal. On tua des corbeaux, des merles, des tourterelles, une perruche à bec blanc, et des oiseaux de mer. La pêche ne fut pas moins abondante que la chasse.

Le climat de cette terre parut très froid, quoique l'on fût à la fin de l'été, et l'on ne concevait pas comment les sauvages pouvaient aller nus. On fut également surpris de ne trouver rien qui ressemblât à une maison, que des abat-vents formés par des branches d'arbres entrelacées grossièrement.

Marion, voyant qu'il perdait son temps sur cette terre, aussi sauvage que ses habitants, se décida à faire voile pour la Nouvelle-Zélande. Il atterrit le 24 mars à la vue d'une haute montagne qu'il nomma pic Mascarin. Cook l'a nommée mont d'Egmont.

Plusieurs jours auparavant, pendant que l'on cherchait un ancrage sûr, des pirogues s'étaient approchées des vaisseaux. Les naturels étaient montés à

bord. On leur avait fait des présents. Ils avaient paru fort contents. Quelques uns même couchèrent à bord, entre autres Tacoury, un de leurs chefs. On leur arrangea des lits; ils dormirent bien, sans témoigner la moindre méfiance. Cependant on les veilla toute la nuit. Chaque fois que le vaisseau s'éloignait un peu de la côte pour courir des bordées, Tacoury témoignait de vives inquiétudes. On n'en concevait pas la cause, parce que l'on ignorait la triste aventure de Naginoui.

Dès que les vaisseaux furent en sûreté, Marion envoya établir des tentes sur une île située dans l'enceinte du port, où il y avait de l'eau et du bois, et qui présentait une anse très abordable. Les naturels la nomment Moutouaro.

« A peine on avait mouillé, dit Crozet, lieutenant du *Mascarin* et auteur de la relation de ce voyage, qu'il nous vint à bord une quantité de pirogues, qui nous apportèrent du poisson en abondance. Les naturels nous faisaient entendre qu'ils l'avaient pêché exprès pour nous. Nous ne savions quel langage leur parler. J'imaginai par hasard de prendre un vocabulaire de l'île de Taïti, provenant de l'expédition de Bougainville, que m'avait remis l'intendant de l'île de France. Je lus quelques mots de ce vocabulaire, et je vis avec la plus grande surprise que les sauvages m'entendaient parfaitement. Je reconnus bientôt que la langue de l'île où nous étions était absolument la même que celle de l'île de Taïti, qui en est éloignée de plus de six cents lieues.

» A l'approche de la nuit les pirogues se retirèrent, et laissèrent à bord une dizaine de sauvages qui passèrent la nuit avec nous comme si nous étions leurs camarades depuis long-temps. Le lendemain, le temps étant très beau, ces pirogues vinrent en plus grand nombre, amenant des femmes et des enfants. Les hommes étaient sans armes. En arrivant au vaisseau, ils commençaient à crier : *Taro !* C'est le nom qu'ils donnent au biscuit de mer. On leur en donnait, mais avec une certaine économie, car ils étaient grands mangeurs, et en si grand nombre, qu'ils auraient eu bientôt consommé tous les vivres des deux vaisseaux. Ils apportaient du poisson en grande quantité. On le leur troquait pour des verroteries et des morceaux de fer. Dans les premiers jours, ils se contentaient de vieux clous de deux à trois pouces; par la suite ils devinrent plus difficiles, et en demandaient de quatre à cinq pouces. Leur objet, en demandant des clous, était d'en faire de petits ciseaux pour travailler le bois. Dès qu'ils avaient obtenu un petit morceau de fer, ils allaient aussitôt le porter à quelque matelot pour le prier par signes de l'aiguiser sur la meule, et ils payaient ce léger service par le don de quelques poissons.

» Tous ces insulaires avaient l'air fort doux et même caressant. En peu de temps ils apprirent les noms des officiers. Nous ne laissions entrer dans la chambre du conseil que les chefs, les femmes et les filles. Les chefs se dis-

tinguaient aisément par des plumes d'aigrettes ou d'autres oiseaux aquatiques, plantées dans leurs cheveux au sommet de la tête. Les femmes mariées se reconnaissaient aussi à une espèce de tresse de jonc qui leur liait les cheveux au sommet de la tête. Les filles n'avaient pas cette marque distinctive ; leurs cheveux tombaient naturellement sur le cou. Les insulaires s'étaient empressés de nous faire connaître ces distinctions, en nous donnant à entendre par signes qu'il ne fallait pas toucher aux femmes mariées, mais que nous pouvions en toute liberté nous adresser aux filles. Il n'était pas possible en effet d'en trouver de plus faciles. Marion fit passer cet avis dans les équipages des deux vaisseaux, afin de conserver la bonne harmonie avec les insulaires. Elle ne fut pas troublée à cause des femmes. »

Nous ne nous étendrons pas sur les mœurs de ces insulaires, ni sur la description de leur pays donnée par Crozet. On trouvera ces détails dans le voyage de Cook.

Lorsque Marion eut fait connaissance avec les insulaires, les chefs l'engagèrent à les visiter dans leurs villages. Il se rendit à leur invitation, en se faisant accompagner d'un détachement de soldats armés. Il parcourut d'abord une partie de la baie, où il compta vingt villages contenant un nombre de maisons suffisant pour loger quatre cents personnes. Il descendit à plusieurs endroits, et fut reçu avec des démonstrations d'amitié.

Marion fit ensuite diverses courses le long des côtes et dans l'intérieur du pays, pour chercher des arbres dont on pût tirer des mâts pour *le Castries*. Les insulaires l'accompagnaient partout. Le 23 mai, il trouva une forêt de cèdres magnifiques à deux lieues dans l'intérieur des terres, et à portée d'une anse éloignée d'une lieue et demie des vaisseaux. On fit aussitôt un établissement dans cet endroit. On y envoya les deux tiers des équipages avec les outils et les appareils nécessaires pour abattre les arbres, les façonner, et ouvrir un chemin qui facilitait leur transport au bord de la mer. Cet établissement correspondait avec un poste placé sur le rivage, où l'on envoyait tous les jours les chaloupes chargées de provisions pour les ouvriers cabanés dans l'intérieur. La forge était sur l'île Moutouaro, avec les futailles vides. Tous ces postes étaient commandés par des officiers.

Les insulaires étaient sans cesse avec les Français dans ces postes et sur les vaisseaux. Ils mangeaient avec les matelots, et les aidaient dans leurs travaux. En échange de clous, ils fournissaient du poisson et du gibier. L'intimité était si bien établie, que les jeunes gens, attirés par les caresses des naturels et la facilité de leurs filles, faisaient des courses dans l'intérieur, allaient à la chasse, et quelquefois même s'écartaient si loin, qu'ils parvenaient chez des peuplades différentes. Ils y virent des villages plus considérables

que ceux du voisinage du port, et des hommes plus blancs, qui les reçurent fort bien. Ils menaient dans ces excursions des insulaires, qui, au passage des marais et des ruisseaux, les portaient sur leurs épaules avec la même facilité qu'un homme porterait un enfant. Enfin la confiance parvint à un tel degré, que les Français traversaient de nuit les forêts, sans autre escorte que celle des insulaires. Marion ordonna même de désarmer les chaloupes et les canots lorsqu'ils iraient à terre.

Crozet ne partageait pas la confiance de Marion. « Je fis, dit-il, tout ce qui dépendait de moi pour faire rétracter cet ordre. Je ne pouvais oublier la triste aventure de Tasman dans la baie des Assassins. Cependant j'ignorais que Cook eût trouvé des anthropophages dans cette île, et qu'il avait failli d'être tué dans le port même où nous étions mouillés. Maintenant que j'y réfléchis, il me semble bien étonnant que ces insulaires, qui l'année précédente avaient vu un vaisseau français et un vaisseau anglais qui avaient traité avec eux, ne nous aient rien laissé voir des objets qu'ils avaient sans doute reçus des Européens, et ne nous aient pas donné à comprendre qu'ils avaient vu d'autres navires que les nôtres. Il est vrai que les effets que nous leur donnions tous les jours ne reparaissaient plus. »

Marion, parvenu à la plus grande sécurité, faisait son bonheur de vivre avec ces sauvages. Il les comblait de marques de bienveillance. A l'aide du vocabulaire de Taïti, il tâchait de s'en faire comprendre. De leur côté, ils le connaissaient parfaitement pour le chef des deux vaisseaux. Ils savaient qu'il aimait le turbot : tous les jours ils lui en apportaient de fort beaux. Dès qu'il avait l'air de désirer quelque chose, ils s'empressaient d'aller au devant de ce qui pouvait lui être agréable. Lorsqu'il allait à terre, on l'accompagnait avec des démonstrations de joie ; les femmes, les filles, les enfants même, venaient lui faire des caresses ; tous l'appelaient par son nom.

Tacoury, chef du plus grand des villages de la baie, était sans cesse avec les Français, qui le comblaient à l'envi de marques d'amitié et de présents. Il avait amené sur *le Mascarin* son fils, âgé d'environ quatorze ans, qu'il paraissait aimer beaucoup, et l'avait laissé passer la nuit sur le vaisseau. C'était un jeune homme, beau, bien fait, d'une physionomie douce et toujours riante.

Trois esclaves de Marion avaient déserté dans une pirogue, qui submergea en arrivant à terre. Tacoury fit arrêter ceux qui ne s'étaient pas noyés. Un sauvage était entré un jour par le sabord de la sainte-barbe, et avait volé un sabre. On s'en aperçut : on le fit monter à bord. On le dénonça à Tacoury, qui le réprimanda fortement, et demanda qu'on le mît aux fers. On le renvoya sans correction.

« Nous étions si familiers avec ces hommes, dit Crozet, que presque tous les officiers avaient parmi eux des amis particuliers qui les servaient et les accompagnaient partout. Si nous étions partis à cette époque, nous eussions rapporté en Europe l'idée la plus avantageuse de ces insulaires. Nous les eussions peints dans nos relations comme le peuple le plus affable, le plus humain, le plus hospitalier qui existe sur la terre. D'après nos relations, les philosophes panégyristes de l'homme de la nature eussent triomphé de voir leurs spéculations confirmées par les récits des voyageurs, qu'ils eussent prônés comme très dignes de foi. Nous eussions été les uns et les autres dans l'erreur. »

Le 8 juin Marion descendit à terre, et y fut reçu avec des démonstrations de joie et d'amitié encore plus vives qu'à l'ordinaire. On lui plaça sur le sommet de la tête les quatre plumes blanches qui distinguent un chef : on lui en accordait le rang. Il revint au vaisseau plus content que jamais de ces bons sauvages.

« Le même jour, le fils de Tacoury, qui venait me voir tous les jours, dit Crozet, et me témoignait beaucoup d'attachement, m'apporta en présent des armes, des outils et des ornements d'un très beau jade, que j'avais paru désirer. Il avait, contre son ordinaire, l'air triste. Il refusa tout ce que je lui offris en échange de ses jades. Je voulais les lui faire reprendre, il n'y consentit pas ; il refusa de manger ; enfin il s'en alla fort triste. Je ne l'ai pas revu. D'autres insulaires, amis de nos officiers, accoutumés à les venir visiter tous les jours, disparurent de même. Nous ne fîmes pas assez d'attention à cette singularité. Habitués depuis trente-trois jours à vivre dans la meilleure intelligence avec ces sauvages, nous ne pouvions pas les soupçonner d'intentions perfides.

» Enfin, le 12 juin, à deux heures après midi, Marion descendit à terre, emmenant avec lui deux jeunes officiers, un volontaire, le capitaine d'armes, et douze matelots. Tacoury, un autre chef et cinq insulaires accompagnaient Marion. On devait donner quelques coups de filet au pied du village de Tacoury, et manger des huîtres. Le soir, Marion, contre son ordinaire, ne revint pas coucher à bord. On n'en fut pas inquiet. On supposa qu'il était resté à terre, afin d'être plus à portée le lendemain d'aller visiter dans l'intérieur l'atelier où l'on travaillait à la mâture du *Castries*, qui était fort avancée. »

Le 13, à cinq heures du matin, *le Castries* avait envoyé sa chaloupe faire du bois et de l'eau pour sa consommation journalière. A neuf heures, Duclesmeur, capitaine de ce bâtiment, aperçut un homme qui nageait vers les vaisseaux. Aussitôt il dépêcha un canot qui amena cet homme à bord. C'était Yves Thomas, un des matelots qui étaient partis le matin. Il raconta que, la

chaloupe ayant abordé le rivage à sept heures, les insulaires s'étaient présentés sans armes pour porter, suivant leur usage, ceux qui avaient craint de se mouiller, et avaient donné les mêmes marques d'amitié qu'à l'ordinaire. Cependant les matelots s'étaient séparés pour ramasser la provision de bois. Alors les sauvages, armés de casse-têtes, de massues et de lances, s'étaient jetés par troupes de huit à dix sur chacun de ces malheureux, et les avaient massacrés. Thomas, n'étant attaqué que par deux sauvages, s'était d'abord défendu et avait reçu deux coups de lance; ensuite voyant venir à lui d'autres insulaires, et se trouvant près du bord de la mer, il s'était caché dans les broussailles. Il avait vu de là tuer tous ses camarades; les sauvages les avaient ensuite dépouillés, leur avaient ouvert le ventre et commençaient à les hacher en morceaux lorsqu'il avait pris le parti de se mettre à la nage pour gagner un des vaisseaux.

Après un rapport si affreux, on ne douta plus que Marion et les seize hommes qui l'accompagnaient n'eussent éprouvé le même sort que les onze matelots de la chaloupe. Duclesmeur assembla les officiers des deux vaisseaux, et, de concert avec eux, prit les mesures nécessaires pour sauver les trois postes que l'on avait à terre.

Une chaloupe armée, expédiée du *Mascarin*, découvrit la chaloupe du *Castries* et le canot de Marion échoués sous le village de Tacoury, et entourés de sauvages armés de haches, de sabres et de fusils, qu'ils avaient pris dans les deux embarcations, après avoir égorgé les Français. L'officier qui commandait la chaloupe ne s'arrêta pas à reprendre les bateaux et à disperser les sauvages; il se hâta de porter du secours au poste de l'intérieur. Crozet y avait passé la nuit, faisant faire bonne garde. Dès qu'il fut informé des tristes événements qui venaient de se passer, il fit cesser tous les travaux, rassembler les outils et les armes, et charger les fusils. Tout ce qui ne put pas être emporté fut enterré; ensuite on abattit la baraque et l'on y mit le feu, pour cacher sous les cendres et les décombres le peu d'outils et d'ustensiles que l'on était forcé de laisser.

Crozet partit de ce poste important à la tête de soixante hommes; il traversa plusieurs troupes de sauvages qui répétaient souvent ces tristes paroles : *Tacoury matè Marion* (Tacoury a tué Marion). Quoique ces cannibales prissent un plaisir féroce à crier sans cesse que Marion était mort et mangé, ils n'attaquèrent pas les Français, qui brûlaient d'impatience de venger la mort de leur chef. Mais ce n'était pas le moment de songer à la vengeance. Dans la position où l'on se trouvait, la perte d'un seul homme était irréparable. Si l'on en eût perdu plusieurs, les deux vaisseaux n'eussent jamais pu sortir de la Nouvelle-Zélande. Il fallait d'ailleurs mettre en sûreté le poste des malades,

On marcha ainsi près de deux lieues. Quand on fut arrivé sur le rivage, les insulaires serrèrent les Français de plus près. Crozet fit embarquer les premiers les matelots chargés d'outils; puis, s'adressant à un chef des sauvages, il planta un piquet en terre, à dix pas de lui, et lui fit entendre que, si un seul insulaire passait la ligne de ce piquet, il serait tué à l'instant; en même temps il lui ordonna, d'un ton menaçant, de s'asseoir ainsi que tous ceux qui l'accompagnaient. Quoiqu'ils fussent au nombre de mille, cet ordre fut docilement exécuté. Crozet s'embarqua le dernier. Alors les sauvages se levèrent tous ensemble, jetèrent le cri de guerre et lancèrent des javelots qui ne blessèrent personne. Crozet ne voulait pas qu'on tirât sur ces forcenés; mais comme ils entraient dans l'eau pour venir attaquer la chaloupe, il devenait nécessaire de leur faire connaître la supériorité des armes des Européens. On tira sur les chefs qui paraissaient les plus animés; chaque coup abattit un de ces malheureux. La fusillade continua ainsi pendant quelques minutes. Les sauvages voyaient tomber leurs camarades avec une stupidité incroyable. Ils ne concevaient pas comment des armes qui ne les touchaient point, comme leurs casse-têtes et leurs massues, pouvaient les tuer. A chaque coup de fusil, ils s'agitaient horriblement sans changer de place. On les eût détruits jusqu'au dernier, si l'on eût voulu continuer la fusillade. « Après en avoir fait tuer malgré moi beaucoup trop, dit Crozet, je fis ramer vers le vaisseau, et les sauvages ne cessèrent pas de crier sans bouger de place. »

Les malades qui étaient sur l'île Moutouaro furent ramenés à bord sans accident. On laissa sur l'île un détachement pour garder la forge. Les sauvages rôdèrent toute la nuit aux environs. Le 14, on y envoya un second détachement. Les sauvages qui habitaient un village aux environs du poste, et qui, jusque alors, avaient paru tranquilles, s'avancèrent vers les Français en leur faisant des menaces et les défiant au combat. On marcha contre eux la baïonnette au bout du fusil. Ils s'enfuirent dans leur village. On les y poursuivit; tous furent tués ou culbutés dans la mer. On resta ainsi maître de l'île, et l'on acheva la provision de bois et d'eau. On eut plusieurs alertes qui ne servirent qu'à faire tuer les sauvages qui les donnaient. Quelques uns étaient vêtus des habillements des officiers et des matelots qu'ils avaient égorgés.

Cependant, comme on n'avait pas de certitude sur le sort de Marion et des hommes qui l'avaient suivi, Duclesmeur voulut s'en éclaircir, et en conséquence il expédia la chaloupe avec un fort détachement au village de Tacoury. A son approche les insulaires décampèrent. Les traîtres sont lâches dans tous les pays du monde : on vit de loin Tacoury qui s'enfuyait avec le manteau de Marion sur ses épaules. On ne trouva dans le village que des

vieillards qui n'avaient pu suivre leurs camarades et qui étaient assis tranquillement à la porte de leurs maisons. On voulut les arrêter. L'un d'eux, sans avoir l'air de beaucoup s'émouvoir, frappa un soldat d'un javelot ; on le tua. On ne fit aucun mal aux autres, qu'on laissa dans le village.

On fouilla ensuite toutes les maisons. On trouva dans la cuisine de Tacoury une partie de la tête d'un homme, cuite depuis plusieurs jours ; on voyait sur les parties charnues l'impression des dents des anthropophages ; une cuisse humaine tenait à une broche de bois ; elle était aux trois quarts mangée. Dans une autre maison, on aperçut le corps d'une chemise que l'on reconnut pour celle de Marion ; le col en était tout ensanglanté ; on remarquait également sur les côtés quatre trous tachés de sang. Enfin, dans d'autres maisons, on rencontra des vêtements et des armes des malheureux qui avaient été massacrés.

Après avoir rassemblé toutes les preuves de l'assassinat de Marion et de ses compagnons, on mit le feu au village. Dans le même instant on s'aperçut que les insulaires évacuaient un village voisin beaucoup mieux fortifié que les autres. On alla le visiter. On y trouva aussi des lambeaux de hardes de matelots français, et des effets provenant des embarcations. On réduisit encore ce village en cendres ; ensuite on poussa à l'eau deux pirogues de guerre longues d'environ soixante pieds : on en tira les planches et les bois qui pouvaient servir ; on brûla le reste.

Après avoir ainsi constaté la mort de Marion, l'on chercha dans ses papiers ses projets pour la continuation du voyage. On n'y trouva que des notes de l'intendant de l'île de France. Alors les officiers assemblés ayant considéré qu'on avait perdu les meilleurs matelots; que *le Castries,* privé de ses ancres, de ses câbles et de sa chaloupe, n'avait qu'un mauvais mât ; que le nombre des malades était considérable; enfin qu'il ne restait plus que pour huit à neuf mois de vivres, en supposant que tout fût bien conservé, il fut décidé que l'on prendrait la route des Philippines.

Le 14 juillet, on quitta donc le port, auquel on donna le nom de port de la Trahison....

COOK.

PREMIER VOYAGE.

BUT ET PRÉPARATIFS DE L'EXPÉDITION.

Nommer Cook, c'est nommer le plus célèbre, le plus populaire des navigateurs; c'est annoncer la période la plus intéressante de l'histoire des voyages. Les travaux de cet immortel marin sont immenses; il a fait faire à la science géographique des progrès tels, qu'on a peine à concevoir qu'ils soient dus à un seul homme. Aussi lui avons-nous réservé une large place dans notre recueil, parce qu'il est difficile de choisir dans une relation dont chaque page offre un attrait nouveau. Nous avons seulement supprimé les détails purement scientifiques, ne conservant de la navigation que ses épisodes, parfois plaisants, parfois terribles, pour aborder plus vite, et suivre l'illustre capitaine dans ses belles reconnaissances, et dans ses relations avec les naturels.

En 1768 la société royale de Londres pensa qu'il serait utile à la science d'envoyer des astronomes dans quelque partie du Grand-Océan pour y observer le passage de Vénus sur le disque du soleil qui devait avoir lieu en 1769, et, sur le rapport de Wallis, le havre de Taïti fut choisi comme l'endroit le plus propre à cette observation. En conséquence, elle supplia le roi de donner des ordres pour cette expédition. La demande de la société fut favorablement accueillie; l'amirauté fit armer *l'Endeavour*, et le commandement en fut donné au lieutenant de vaisseau Jacques Cook, officier déjà renommé pour ses connaissances dans l'astronomie et la navigation. La société royale le désigna en même temps pour observer le passage de Vénus, de concert avec M. Green. L'événement prouva qu'on ne pouvait faire un meilleur choix.

L'Endeavour avait quatre-vingt-quatre hommes d'équipage, outre le commandant. On lui donna des vivres pour dix-huit mois, et il prit dix canons et douze pierriers, avec une quantité suffisante de munitions. Après l'observation du passage de Vénus, *l'Endeavour* devait suivre le projet général des découvertes dans le Grand-Océan. Banks et Solander s'embarquèrent aussi sur *l'Endeavour* comme naturalistes, et secondèrent avec un zèle exemplaire les travaux de Cook.

Joseph Banks, qui depuis a été président de la société royale, et qui est mort au mois de juin 1820, avait reçu l'éducation d'un homme de lettres, que sa fortune destine à jouir des plaisirs de la vie plutôt qu'à en partager les travaux. Cependant, entraîné par un désir ardent d'acquérir d'autres connaissances de la nature que celles qu'on puise dans les livres, il résolut, jeune encore, de renoncer à des jouissances qu'on regarde communément comme les principaux avantages de la fortune, et d'employer son revenu, non pas dans les amusements de l'oisiveté et du repos, mais à l'étude de l'histoire naturelle. Il se livra donc à des fatigues et à des dangers qu'il est rare d'affronter volontairement, et auxquels on ne s'expose guère que pour satisfaire les insatiables désirs de l'ambition et de l'avarice.

En sortant de l'université d'Oxford, en 1763, il traversa la mer Atlantique, et visita les côtes de Terre-Neuve et de Labrador. Les dangers, les difficultés et les désagréments des longs voyages sont plus pénibles encore dans la réalité qu'on ne s'y attend; cependant Banks revint de sa première expédition sans être découragé, et lorsqu'il vit qu'on équipait *l'Endeavour* pour un voyage dont le but était d'entreprendre de nouvelles découvertes, il résolut de s'embarquer dans cette expédition. Il se proposait d'étendre dans sa patrie le progrès des lumières, et il ne désespérait pas de laisser parmi les nations grossières et sauvages qu'il pourrait découvrir des arts ou des instruments qui leur rendraient la vie plus douce, et qui les enrichiraient peut-être, jusqu'à un certain point, des connaissances ou au moins des productions de l'Europe.

Comme il était décidé à faire toutes les dépenses nécessaires pour l'exécution de son plan, il engagea le docteur Solander à l'accompagner dans ce voyage. Ce savant, natif de Suède, avait été élève du célèbre Linnée. Son mérite ne tarda pas à être connu; il obtint une place dans le muséum britannique. Banks regarda comme très importante l'acquisition d'un pareil compagnon de voyage, et la suite fit voir qu'il ne s'était pas trompé. Il prit aussi avec lui deux peintres, l'un pour dessiner le paysage et les figures, et l'autre pour peindre les objets d'histoire naturelle.

Relâche à la Terre du Feu. Singulière aventure.

Cook partit de Plymouth le 26 août 1768, relâcha à Madère, à Rio-Janeiro, et enfin, le 3 janvier 1769, il eut connaissance de la Terre du Feu. Le 14, il entra dans le détroit de Le Maire. Le lendemain, on mouilla le long de la Terre du Feu ; on y eut avec les naturels une entrevue pendant laquelle Cook put reconnaître la justesse du récit de Bougainville. Le lendemain il arriva une aventure très singulière aux savants qui faisaient partie de l'expédition. Elle prouve que, si la raison a quelque puissance sur nos sens, ceux-ci à leur tour exercent un pouvoir que la raison la plus forte ne saurait vaincre.

De grand matin, Banks et Solander, accompagnés du chirurgien Monkhouse, de Green l'astronome, de leurs gens et de deux matelots pour les aider à porter leur équipage, partirent du vaisseau dans la vue de pénétrer dans l'intérieur des terres aussi loin qu'ils le pourraient, et de s'en revenir le soir. Des montagnes que l'on voyait à une certaine distance semblaient offrir à leur base un bois, puis une plaine surmontée d'un roc pelé. Banks voulait traverser le bois, dans l'espérance de trouver au delà de quoi se dédommager des peines qu'il se donnerait, et cueillir des plantes nouvelles sur ces montagnes, où aucun botaniste n'avait encore pénétré.

Ils entrèrent dans le bois par une petite plage sablonneuse, située à l'ouest de l'aiguade, et ils continuèrent à monter jusqu'à trois heures après midi sans trouver aucun sentier, et sans pouvoir arriver à la vue du terrain qu'ils voulaient visiter. Bientôt après ils parvinrent à l'endroit qu'ils avaient pris pour une plaine ; ils furent très contrariés de reconnaître que c'était un terrain marécageux, couvert de petits buissons de bouleaux d'environ trois pieds de haut, si bien entrelacés les uns dans les autres, qu'il était impossible de les écarter pour s'y frayer un passage. Ils étaient obligés de lever la ſambe à chaque pas, et ils enfonçaient dans la vase jusqu'à la cheville du pied. Pour aggraver la peine et la difficulté d'un pareil voyage, le temps, qui jusque alors avait été aussi beau que dans les premiers jours du mois de mai en Europe, devint nébuleux et froid, avec des bouffées d'un vent très piquant, accompagné de neige. Malgré leur fatigue, ils allèrent en avant avec courage. Ils croyaient avoir passé le plus mauvais chemin, et n'être plus éloignés que d'un mille du rocher qu'ils avaient aperçu. Ils étaient à peu près aux deux tiers de ce bois marécageux, lorsque Buchan, un des dessinateurs de Banks, fut saisi d'un accès d'épilepsie. Toute la compagnie fut obligée de faire halte, parce qu'il lui était impossible de se traîner plus loin. On alluma du feu, et ceux qui étaient les plus fatigués furent laissés derrière pour prendre soin du

malade. Banks et Solander, Green et Monkhouse, continuèrent leur route, et bientôt parvinrent au sommet de la montagne. Comme botanistes ils eurent de quoi satisfaire leur attente; ils trouvèrent beaucoup de plantes qui sont aussi différentes de celles qui croissent dans les montagnes d'Europe, que celles-ci le sont des productions de nos plaines.

Le froid était devenu très vif, la neige tombait en plus grande abondance, et le jour était si fort avancé, qu'il n'était pas possible de retourner au vaisseau avant le lendemain. C'était un parti bien désagréable et bien dangereux que de passer la nuit sur cette montagne et dans ce climat. Ils y furent pourtant contraints, et ils prirent pour cela toutes les précautions qui dépendaient d'eux. Pendant que Banks et Solander, profitant d'une occasion qu'ils avaient achetée par tant de dangers, s'occupaient à rassembler des plantes, ils renvoyèrent Green et Monkhouse vers Buchan et les personnes qui étaient restées avec lui. Ils fixèrent pour rendez-vous général une hauteur par laquelle ils pensaient que le chemin serait meilleur pour retourner au bois, en traversant le marais, qui, par cette nouvelle route, ne paraissait pas éloigné de plus d'un demi-mille, et au sortir duquel l'on se mettrait à l'abri dans le bois, où l'on pourrait élever une hutte et allumer du feu. Comme ils n'avaient qu'à descendre la colline, il leur semblait facile d'accomplir ce projet. La troupe se rassembla au rendez-vous, et quoiqu'on souffrît du froid, tous étaient alertes et bien portants, Buchan lui-même ayant recouvré ses forces au delà de ce qu'on pouvait espérer. Il était près de huit heures du soir, mais il faisait encore assez de jour, et on se mit en marche pour traverser la vallée. Banks prit sur lui de faire l'arrière-garde de sa troupe, pour empêcher qu'il ne restât des traîneurs. On verra bientôt que cette précaution n'était pas inutile.

Le docteur Solander, qui avait traversé plus d'une fois les montagnes qui séparent la Suède de la Norvége, savait bien qu'un grand froid, surtout quand il est joint à la fatigue, produit un engourdissement et une disposition au sommeil presque insurmontables. Il conjura ses compagnons de ne point s'arrêter, quelque peine qu'il leur en pût coûter, et quelque soulagement qu'ils espérassent dans le repos. « Quiconque s'assied, leur dit-il, s'endort, et qui s'endort ne se réveille plus. » Après cet avis, qui les alarma, ils allèrent en avant. Ils étaient toujours sur le rocher, et n'avaient pas encore pu arriver jusqu'au marais, lorsque le froid devint si vif, qu'il produisit les effets qu'on leur avait tant fait redouter. Le docteur Solander fut le premier qui ne put résister à ce besoin de sommeil contre lequel il s'était efforcé de prémunir ses compagnons; il demanda qu'on le laissât se coucher. Banks lui fit des prières et des remontrances inutiles. Il s'étendit sur la terre couverte de neige, et ce fut avec une peine extrême que son ami le tint éveillé. Richmond, un des

noirs de Banks, qui avait aussi souffert du froid, commença à traîner le pas. Banks envoya donc en avant cinq personnes, parmi lesquelles était Buchan, pour préparer du feu au premier endroit convenable, et lui-même, avec quatre autres, demeura avec le docteur et Richmond, qu'on fit marcher partie de gré et partie de force. Mais lorsqu'ils eurent traversé la plus grande partie du marais, ils déclarèrent qu'ils n'iraient pas plus loin. Bancks eut encore recours aux prières et aux instances; tout fut sans effet. Quand on disait à Richmond que, s'il s'arrêtait, il mourrait bientôt de froid, il répondait qu'il ne désirait rien autre chose que de se coucher et de mourir. Le docteur ne renonçait pas si formellement à la vie; il disait qu'il voulait bien aller mais qu'il lui fallait auparavant prendre un instant de sommeil, quoiqu'il eût averti tout le monde que s'endormir et périr étaient la même chose. Banks et les autres, se trouvant dans l'impossibiltié de les faire avancer, les laissèrent se coucher soutenus en partie sur les broussailles, et l'un et l'autre tombèrent tout de suite dans un sommeil profond.

Bientôt après, quelques uns de ceux qui avaient été envoyés en avant revinrent avec la bonne nouvelle que le feu était allumé à un quart de mille de là. Banks alors s'occupa d'éveiller le docteur Solander, et heureusement il y réussit; mais quoiqu'il n'eût dormi que cinq minutes, il avait presque perdu l'usage de ses membres, et tous ses muscles étaient si contractés, que ses souliers tombaient de ses pieds. Il consentit cependant à marcher avec les secours qu'on pourrait lui donner. Mais tous les efforts furent inutiles pour faire relever le pauvre Richmond. Après avoir tenté sans succès de le mettre en mouvement, Banks laissa auprès de lui son autre noir et un matelot, qui semblaient avoir moins souffert du froid que les autres, leur promettant de les remplacer promptement par deux autres hommes qui se seraient suffisamment réchauffés. Il parvint enfin avec beaucoup de peine à faire arriver le docteur auprès du feu. Il envoya ensuite deux de ses gens qui s'étaient reposés et réchauffés, espérant qu'ils pourraient, avec le secours de ceux qui étaient restés derrière, rapporter Richmond, quand même il serait impossible de le réveiller. Environ une demi-heure après, il eut le chagrin de voir ses deux hommes revenir seuls. Ils dirent qu'ils avaient parcouru tous les environs de l'endroit où l'on avait laissé Richmond, qu'ils n'y avaient trouvé personne, et que, bien qu'ils eussent crié à plusieurs reprises, on ne leur avait point répondu.

Ce récit causa beaucoup d'étonnement et de douleur, particulièrement à Banks, qui ne pouvait concevoir comment cela était arrivé. Cependant il s'aperçut qu'il manquait une bouteille de rhum, qui faisait toute la provision de la troupe; il conjectura qu'elle était dans le havresac d'un des absents, et

en conclut que le noir et le matelot qu'on avait laissés avec Richmond s'étaient servis de ce moyen pour se tenir en haleine, et que tous trois, en ayant bu un peu trop, s'étaient écartés de l'endroit où on les avait laissés, au lieu d'attendre les secours et les guides qu'on leur avait promis. Sur ces entrefaites, la neige ayant recommencé à tomber et duré deux heures sans relâche, on désespéra de revoir ces malheureux, au moins vivants. Mais, vers minuit, à la grande satisfaction de ceux qui étaient autour du feu, on entendit des cris à quelque distance. Banks et quatre autres se détachèrent sur-le-champ, et trouvèrent le matelot n'ayant que la force qu'il lui fallait pour se soutenir en chancelant, et pour demander qu'on l'aidât. Banks l'envoya tout de suite auprès du feu, et, à l'aide des renseignements qu'on put tirer de lui, on se remit à la recherche des deux autres, qu'on retrouva bientôt après. Richmond était debout, mais ne pouvant mettre un pied devant l'autre. Son compagnon était étendu sur la terre, aussi insensible qu'une pierre. On fit venir tous ceux qui étaient auprès du feu, et on essaya d'y porter ces deux hommes. Tous les efforts furent inutiles; la nuit était extrêmement noire; la neige était très haute, et il leur était très difficile de se faire un chemin à travers les broussailles et sur un terrain marécageux, où chacun d'eux faisait des chutes à tous les pas. Le seul expédient qu'ils imaginèrent fut de faire du feu sur le lieu même; mais la neige qui était sur terre, celle qui tombait encore, et celle qui était secouée à gros flocons de dessus les arbres, les mettait dans l'impossibilité d'allumer du feu dans ce nouvel endroit, ou d'y en porter de celui qu'ils avaient allumé dans le bois. Ils furent donc réduits à la triste nécessité d'abandonner ces malheureux à leur destinée, après leur avoir fait un lit de petites branches d'arbres, et les en avoir couverts jusqu'à une hauteur assez considérable.

Après être demeurés ainsi exposés à la neige et au froid pendant une heure et demie, quelques uns de ceux qui n'avaient pas encore été saisis du froid commencèrent à perdre le sentiment; entre autres, Briscoe, un des domestiques de Banks, se trouva si mal, qu'on crut qu'il mourrait avant qu'on pût l'approcher du feu.

A la fin cependant ils arrivèrent au feu, et passèrent la nuit dans une situation qui, quoique terrible en elle-même, l'était encore davantage par le souvenir de ce qui s'était passé et par l'incertitude de ce qui les attendait. De douze hommes qui étaient partis le matin pleins de vigueur et de santé, deux étaient regardés comme morts; un autre était si mal, qu'on doutait beaucoup qu'il pût revoir le lendemain, et un quatrième, Buchan, était menacé de retomber dans son accès par la nouvelle fatigue qu'il avait essuyée pendant cette fâcheuse nuit. Ils étaient éloignés du vaisseau d'une longue journée de chemin, il leur fallait traverser des bois impraticables dans lesquels ils pouvaient

craindre de s'égarer et d'être surpris par la nuit suivante. Comme ils ne s'étaient préparés qu'à un voyage de huit ou dix heures, il ne leur restait plus pour provisions qu'une espèce de vautour qu'ils avaient tué en se mettant en marche, et qui, partagé également, ne pouvait fournir à chacun d'eux que quelques bouchées. Ils ne savaient comment ils pourraient soutenir le froid, car la neige continuait à tomber; ils jugeaient de la dureté de ce climat par une seule observation, bien faite pour effrayer : c'est qu'ils étaient alors au milieu de l'été, le 21 décembre étant le plus long jour dans cette partie du monde; et tout devait leur faire craindre les plus grandes extrémités du froid, lorsqu'ils étaient témoins d'un phénomène qu'on ne voit pas même en Norvége et en Laponie, dans la saison de l'année correspondante à celle où l'on se trouvait.

La pointe du jour commençant à paraître, ils jetèrent les yeux de tous côtés, et ne virent rien que de la neige, qui leur paraissait aussi épaisse sur les arbres que sur la terre, et, de nouvelles bouffées se succédant continuellement avec la plus grande violence, il leur fut impossible de se mettre en marche. Ils ignoraient combien cette situation pouvait durer, et ils avaient trop de raisons de craindre d'être forcés de rester dans cette horrible forêt jusqu'au moment où ils y périraient de faim et de froid.

Ils avaient souffert tout ce qu'on peut imaginer de l'horreur d'une pareille situation, lorsqu'à six heures du matin ils conçurent quelques espérances de salut, en distinguant le lieu du lever du soleil au travers des nuages, qui commençaient à devenir un peu moins épais et à se dissiper. Leur premier soin fut de voir si les pauvres malheureux qu'ils avaient laissés ensevelis sous des branches d'arbres vivaient encore. Trois hommes de la troupe furent dépêchés pour cela, et revinrent bientôt avec la triste nouvelle que ces infortunés étaient morts.

Quoique le ciel se nettoyât toujours davantage, la neige continuait à tomber avec tant d'abondance, que les Anglais n'osaient se hasarder à reprendre leur route vers le vaisseau. Mais sur les huit heures une petite brise s'éleva; fortifiée de l'action du soleil, elle acheva d'éclairer le temps, et bientôt après ils virent la neige tomber des arbres en gros flocons, signe certain de l'approche d'un dégel. Ils examinèrent alors avec plus d'attention l'état de leurs malades. Briscoe était encore très mal, mais il dit qu'il se croyait en état de marcher; Buchan était beaucoup mieux que ni lui ni ses compagnons n'eussent osé l'espérer. Ils étaient cependant pressés par la faim, qui, après un s long jeûne, l'emporta sur toutes les autres craintes. Avant de partir, il fut convenu unanimement qu'on mangerait le vautour. Il fut plumé, et comme on jugea qu'il serait plus aisé de le partager avant qu'il fût cuit, on en fit dix portions que chacun accommoda à sa fantaisie. Aprèsce repas, qui fournità

chacun environ trois bouchées, ils se préparèrent à partir; mais il était dix heures avant que la neige fût assez fondue pour laisser le chemin praticable. Après une marche d'environ huit heures, ils furent agréablement surpris de se trouver sur le rivage, et beaucoup plus près du vaisseau qu'ils ne pouvaient s'y attendre. En revoyant les traces du chemin qu'ils avaient fait en partant du navire, ils aperçurent qu'au lieu de monter la montagne en ligne droite, ce qui les aurait fait pénétrer dans le pays, ils avaient presque décrit un cercle autour d'elle. Quand ils furent à bord, ils se félicitèrent les uns les autres de leur retour, avec une joie qu'on ne peut sentir qu'après avoir été exposé à un danger semblable, et dont Cook prit bien aussi sa part, après toutes les inquiétudes qu'il avait senties en ne les voyant pas revenir le même jour.

Séjour a Taïti.

Le 22 janvier, Cook, ayant achevé d'embarquer son bois et son eau, continua sa route, et le 11 il arriva devant Taïti. Le 13, il mouilla dans la baie de Matavaï. *L'Endeavour* fut bientôt entouré par les pirogues des insulaires, qui apportaient des fruits et des poissons. Ils les échangèrent contre des verroteries.

Parmi les insulaires se trouvait Ouaou, qui fut reconnu par Gore, lieutenant de Cook, et d'autres personnes venues précédemment à Taïti avec Wallis. On le fit monter à bord, et on le combla de marques d'amitié. Comme on devait faire un séjour assez long dans l'île, Cook fit publier un règlement pour maintenir le bon ordre dans les relations avec les naturels, et désigner les personnes chargées exclusivement de faire les échanges, afin de ne pas déprécier les marchandises d'Europe.

De tous les voyageurs modernes, nul n'a donné des observations plus détaillées sur Taïti, et nous nous garderons bien de rien retrancher de cet excellent morceau.

« Dès que le vaisseau fut bien amarré à son mouillage, j'allai à terre avec MM. Banks et Solander, notre ami Ouaou, et un détachement de soldats sous les armes. Plusieurs centaines d'habitants nous reçurent à la descente du canot. Ils annonçaient, au moins par leurs regards, que nous étions les bienvenus, quoiqu'ils fussent tellement intimidés, que le premier qui s'approcha de nous se prosterna si bas, qu'il était presque rampant sur ses mains et sur ses genoux. C'est une chose remarquable que cet Indien, ainsi que ceux qui étaient venus dans les pirogues, nous présentèrent le même symbole de paix

qu'on sait avoir été en usage parmi les anciennes et puissantes nations de l'hémisphère septentrional, une branche d'arbre. Nous le reçûmes en faisant des signes qui annonçaient nos dispositions amicales et notre contentement, et, comme chacun d'eux tenait une branche à la main, aussitôt nous fîmes tous de même.

» Conduits par Ouaou, ils marchèrent avec nous environ un demi-mille vers l'endroit où *le Dauphin* avait fait son eau. Quand nous y fûmes arrivés, ils s'arrêtèrent, et mirent à nu le terrain en arrachant toutes les plantes. Alors les principaux d'entre eux y jetèrent les branches d'arbre qu'ils tenaient, en nous invitant par signes à faire la même chose. Nous montrâmes à l'instant combien nous étions empressés à les satisfaire, et, afin de donner plus de pompe à la cérémonie, je fis ranger en bataille les soldats de marine, qui marchèrent en ordre et placèrent leurs rameaux sur ceux des Indiens, et nous suivîmes leur exemple. Nous continuâmes ensuite notre marche, et lorsque nous fûmes parvenus au lieu de l'aiguade, les Indiens nous firent entendre par signes que nous pouvions occuper ce canton. Mais nous ne le trouvâmes pas convenable. Cette promenade dissipa la timidité que la supériorité de nos forces avait d'abord inspirée aux insulaires. Ils prirent de la familiarité; ils quittèrent avec nous l'aiguade, et nous firent passer à travers les bois. Chemin faisant, nous leur distribuâmes de la verroterie et d'autres petits présents, et nous eûmes la satisfaction de voir qu'ils leur faisaient beaucoup de plaisir. Notre marche fut de quatre à cinq milles au milieu de bocages qui étaient chargés de cocos et de fruits à pain, et qui donnaient l'ombrage le plus agréable. Les habitations de ce peuple, situées sous ces arbres, n'ont la plupart qu'un toit, sans murailles, et l'ensemble de la scène réalisait ce que les fables poétiques nous racontent de l'Arcadie. Nous remarquâmes pourtant avec regret que, dans toute notre course, nous n'avions aperçu que deux cochons, et pas une volaille. Ceux des nôtres qui avaient été de l'expédition du *Dauphin* nous dirent que nous n'avions pas encore vu les Indiens de la première classe. Ils soupçonnèrent que les chefs s'étaient éloignés. Ils voulurent nous conduire à l'endroit où était situé, dans le premier voyage, ce qu'ils appelaient le palais de la reine; mais nous n'en trouvâmes aucun vestige. Nous nous décidâmes à revenir le lendemain matin, et à faire des efforts pour découvrir la noblesse dans ses retraites.

» Dès le grand matin du 14 avril, avant que nous fussions sortis du vaisseau, quelques pirogues, dont la plupart venaient du côté de l'ouest, s'approchèrent de nous. Deux de ces pirogues étaient remplies d'Indiens qui, par leur maintien et leur habillement, paraissaient être d'un grade supérieur. Deux d'entre eux vinrent à bord, et se choisirent parmi nous chacun un ami; l'un,

qui s'appelait Matahah, prit M. Banks pour le sien, et l'autre s'adressa à moi. Cette cérémonie consista à se dépouiller d'une grande partie de leurs habillements et à nous en revêtir. Nous présentâmes en retour à chacun une hache et de la verroterie. Bientôt après, en nous montrant le sud-ouest, il nous firent signe de les suivre dans leurs demeures. Comme je voulais trouver un havre plus commode, et faire de nouvelles épreuves sur le caractère de ce peuple, j'y consentis.

» Je fis équiper deux canots, et je m'embarquai accompagné de MM. Banks et Solander, de nos officiers et de nos deux amis indiens. Après un trajet d'environ une lieue, ils nous engagèrent par signes à débarquer, et nous firent entendre que c'était là le lieu de leur résidence. Nous descendîmes à terre au milieu d'un grand nombre d'insulaires, qui nous menèrent dans une maison beaucoup plus longue que celles que nous avions vues jusque alors. Nous aperçûmes en entrant un homme d'un âge moyen, qui s'appelait, comme nous l'apprîmes ensuite, Toutahah. A l'instant on nous étendit des nattes, et l'on nous invita à nous y asseoir vis-à-vis de lui. Dès que nous fûmes assis, Toutahah fit apporter un coq et une poule, qu'il présenta à M. Banks et à moi. Nous acceptâmes le présent, qui fut suivi bientôt après d'une pièce d'étoffe parfumée à leur manière, et dont ils eurent grand soin de nous faire remarquer l'odeur, qui n'était point désagréable. La pièce que reçut M. Banks avait trente-trois pieds de long et six de large. Il donna en retour une cravate de soie garnie de dentelle, et un mouchoir de poche. Toutahah se revêtit sur-le-champ de cette nouvelle parure, avec un air de complaisance et de satisfaction qu'il n'est pas possible de décrire. Mais il est temps de parler des femmes.

» Après cet échange de présents, les femmes nous accompagnèrent à plusieurs grandes maisons que nous parcourûmes avec beaucoup de liberté; elles nous firent toutes les politesses dont il nous était, dans notre position, possible de profiter, et, de leur côté, elles semblaient n'avoir aucun scrupule qui empêchât ces politesses d'aller plus loin. Excepté le toit, les maisons, comme je l'ai dit, sont ouvertes partout, et ne présentent aucun lieu retiré; mais les femmes, en nous montrant souvent les nattes étendues sur la terre, en s'y asseyant quelquefois, et en nous attirant vers elles, ne nous laissèrent aucun lieu de douter qu'elles ne s'embarrassent beaucoup moins que nous d'être aperçues.

» Nous prîmes enfin congé du chef notre ami, et nous dirigeâmes notre marche le long de la côte. Lorsque nous eûmes fait environ un mille de chemin, nous rencontrâmes un autre chef, appelé Toubouraï-Tamaïdé, à la tête d'un grand nombre d'insulaires. Nous conclûmes avec lui un traité de paix,

en suivant les cérémonies décrites plus haut, et que nous avions mieux apprises. Après avoir reçu la branche qu'il nous présenta et lui en avoir donné une autre en retour, nous mîmes la main sur la poitrine, en prononçant le mot *taïo*, qui signifie ami. Le chef nous fit entendre que, si nous voulions manger, il était prêt à nous faire servir. Nous acceptâmes son offre, et nous dînâmes de très bon cœur, avec du poisson, du fruit à pain, des cocos, et des bananes apprêtées à leur manière. Ils mangeaient du poisson cru, et nous en présentèrent; mais ce mets n'était pas de notre goût, et nous le refusâmes.

» Pendant cette visite, une femme de notre hôte, appelée Tomio, fit à M. Banks l'honneur de se placer près de lui sur la même natte. Tomio n'était pas dans la première fleur de l'âge, et elle ne nous parut point avoir jamais été remarquable par sa beauté : c'est pour cela, je pense, que M. Banks ne lui fit pas un accueil bien flatteur. Cette femme essuya une autre mortification. Sans faire attention à la dignité de sa compagne, M. Banks, voyant parmi la foule une jolie petite fille, lui fit signe de venir à lui. La jeune fille se fit un peu presser, et vint enfin s'asseoir de l'autre côté de M. Banks. Il la chargea de petits présents et de toutes les brillantes bagatelles qui pouvaient lui faire plaisir. La princesse, quoique mortifiée de la préférence qu'on accordait à sa rivale, ne cessa pourtant pas ses attentions pour M. Banks; elle lui donnait le lait des cocos et toutes les friandises qui étaient à sa portée. Cette scène aurait pu devenir plus intéressante et plus curieuse, si elle n'avait pas été interrompue par un incident plus sérieux. M. Solander et M. Monkhouse se plaignirent qu'on les avait volés; le premier avait perdu une petite lunette dans une boîte de chagrin, et le second sa tabatière. Malheureusement cet événement mit fin à la bonne humeur de la compagnie. On porta des plaintes du délit au chef, et afin de leur donner du poids, M. Banks se leva avec vivacité, et frappa la terre de la crosse de son fusil. Toute l'assemblée fut pénétrée de frayeur en voyant ce mouvement et entendant le bruit; excepté le chef, trois femmes, et deux ou trois autres naturels, qui, par leur habillement, semblaient être d'un rang supérieur, tous les autres s'enfuirent avec la plus grande précipitation.

» Le chef portait sur son visage des marques de confusion et de douleur; il prit M. Banks par la main, et le conduisit à l'autre bout de l'habitation, où il y avait une grande quantité d'étoffes. Il les lui offrit pièce à pièce, en lui faisant entendre par signes que, si cela pouvait expier l'action qui venait de se commettre, il était le maître d'en prendre une partie, et même le tout s'il voulait. M. Banks rejeta cette offre, et lui fit comprendre qu'il ne voulait rien que ce qu'on avait dérobé malhonnêtement. Toubouraï-Tamaïdé sortit alors en grande hâte, laissant M. Banks avec Tomio, qui, pendant toute cette scène de

désordre et de terreur, s'était toujours tenue à ses côtés, et il lui fit signe de l'attendre jusqu'à son retour. M. Banks s'assit avec Tomio, et fit pendant environ une demi-heure la conversation, autant qu'il le put, par signes. Le chef revint, portant en sa main la tabatière et la boîte de la lunette, et il les rendit. La joie était peinte sur son visage avec une force d'expression qu'on ne rencontre que chez ces peuples. En ouvant l'étui de la lunette, on s'aperçut qu'il était vide. La physionomie de Toubouraï-Tamaïdé changea sur-le-champ. Il prit M. Banks une seconde fois par la main, sortit précipitamment avec lui hors de la maison, sans prononcer une seule parole, et le conduisit le long de la côte en marchant fort vite.

» Lorsqu'ils furent à environ un mille de distance de la maison, ils rencontrèrent une femme, qui donna au chef une pièce d'étoffe; il la prit avec empressement, et continua son chemin en la portant à sa main. Solander et M. Monkhouse les avaient suivis. Ils arrivèrent enfin à une maison, où ils furent reçus par une autre femme, à qui le chef donna la pièce d'étoffe, et il fit signe à nos messieurs de lui donner aussi quelques verroteries. Ils satisfirent à sa demande, et, après que la pièce d'étoffe et les verroteries eurent été déposées sur le plancher, la femme sortit et revint une demi-heure après avec la lunette, en témoignant à cette occasion la même joie que nous avions remarquée auparavant dans le chef. Ils nous rendirent nos présents avec une inflexible résolution de ne pas les accepter. On força M. Solander de recevoir l'étoffe comme une réparation de l'injure qu'on lui avait faite. Il ne put pas s'en dispenser; mais il voulut à son tour faire un présent à la femme. Il ne serait peut-être pas facile de rendre raison de toutes les manœuvres qu'on employa pour recouvrer la lunette et la tabatière. Mais cette difficulté ne paraîtra pas étrange, si l'on fait attention que la scène se passait au milieu d'un peuple dont on ne connaît encore qu'imparfaitement le langage, la police et les mœurs. Au reste, dans ce qui se passa, les chefs firent paraître une intelligence et une combinaison de moyens qui feraient honneur aux gouvernements les plus réguliers et les plus policés. Sur les six heures du soir, nous retournâmes au vaisseau.

» Le lendemain, plusieurs des chefs que nous avions vus la veille vinrent à bord de notre vaisseau. Ils nous apportèrent des cochons, du fruit à pain et d'autres rafraîchissements, et nous leur donnâmes en échange des haches, des toiles et les autres marchandises qui nous paraissaient leur faire le plus de plaisir.

» Dans le petit voyage que je fis à l'ouest de l'île, je n'avais point trouvé de havre plus convenable que celui où nous étions mouillés. Je me décidai à aller à terre, et à choisir un canton commandé par l'artillerie du vaisseau, où je

pusse construire un petit fort pour notre défense, et me préparer à faire nos observations astronomiques.

» Je pris donc un détachement, et je débarquai sans délai, accompagné de MM. Banks et Solander, et de l'astronome, M. Green. Nous nous fixâmes à la pointe nord-est de la baie, sur une partie de la plage qui, à tous égards, était très propre à remplir notre objet, et aux environs de laquelle il n'y avait aucune habitation de Taïtiens. Après que nous eûmes marqué le terrain que nous voulions occuper, nous dressâmes une petite tente qui appartenait à M. Banks. Sur ces entrefaites, un grand nombre de naturels s'étaient rassemblés autour de nous ; mais il nous sembla que c'était seulement pour nous regarder, car ils n'avaient aucune espèce d'armes. J'ordonnai néanmoins qu'excepté Ouaou, et un autre, qui paraissait un chef, personne ne passât la ligne que j'avais tracée. Je m'adressai à ces deux Taïtiens, et je tâchai de leur faire entendre par signes que nous avions besoin de ce terrain pour y dormir pendant un certain nombre de nuits, et qu'ensuite nous nous en irions. Je ne sais pas s'ils comprirent ce que je voulais leur expliquer, mais tous les naturels se comportèrent avec une déférence et un respect qui nous causèrent à la fois du plaisir et de la surprise. Ils s'assirent paisiblement hors de l'enceinte, et regardèrent jusqu'à la fin, sans nous interrompre, des travaux qui durèrent plus de deux heures.

» Comme nous n'avions vu que deux cochons et point de volaille dans la promenade que nous fîmes lorsque nous débarquâmes dans cet endroit, nous soupçonnâmes qu'à notre arrivée ils avaient retiré ces animaux dans l'intérieur du pays; nous étions d'autant plus portés à le croire, qu'Ouaou n'avait cessé de nous faire signe de ne pas aller dans le bois : c'est pour cela que, malgré son avis, nous résolûmes d'y pénétrer. Après avoir commandé treize soldats de marine et un officier subalterne pour garder la tente, nous partîmes suivis d'un grand nombre de Taïtiens. En traversant une petite rivière qui était sur notre passage, nous vîmes quelques canards; dès que nous fûmes à l'autre extrémité, M. Banks tira sur ces oiseaux et en tua trois d'un coup. Cet accident répandit la terreur parmi les Taïtiens; la plupart tombèrent sur-le-champ à terre, comme s'ils avaient été frappés par l'explosion du fusil; peu de temps après cependant ils revinrent de leur frayeur, et nous continuâmes notre route. Nous n'allâmes pas loin sans être alarmés par deux coups de fusil que notre garde tira dans la tente. Nous étions alors un peu écartés les uns des autres; mais Ouaou nous eut bientôt rassemblés, et d'un geste de la main il renvoya tous ses compatriotes qui nous suivaient, excepté trois, qui, pour nous donner un gage de paix et nous prier d'avoir à leur égard les mêmes dispositions, coururent en hâte rompre des branches d'arbres, et

revinrent à nous en les portant dans leurs mains. Nous avions trop de raisons de craindre qu'il ne nous fût arrivé quelque désastre; nous retournâmes donc à grands pas vers la tente, dont nous n'étions pas éloignés de plus d'un demi-mille, et en y arrivant nous n'y trouvâmes que nos gens.

» Nous apprîmes qu'un des insulaires qui étaient restés autour de la tente après que nous en fûmes sortis, guettant le moment d'y entrer à l'improviste, et surprenant la sentinelle, lui avait arraché son fusil. L'officier qui commandait le détachement, soit par la crainte de nouvelles violences, soit par le désir naturel d'exercer une autorité à laquelle il n'était pas accoutumé, soit enfin par la brutalité de son caractère, ordonna aux soldats de marine de faire feu. Ceux-ci, ayant aussi peu de prudence ou d'humanité que l'officier, tirèrent au milieu de la foule qui s'enfuyait, et qui était composée de plus de cent personnes. Ils observèrent qu'ils n'avaient pas tué le voleur: ils le poursuivirent, et le firent tomber roide mort d'un nouveau coup de fusil. Nous sûmes par la suite qu'aucun autre Taïtien n'avait été tué ou blessé.

» Ouaou, qui ne nous avait point quittés, observant qu'il n'y avait plus aucun de ses compatriotes autour de nous, rassembla avec peine un petit nombre de ceux qui avaient pris la fuite, et les fit ranger devant la tente. Nous tâchâmes de justifier nos gens aussi bien qu'il nous fut possible, et de convaincre les Indiens que, s'ils ne nous faisaient point de mal, nous ne leur en ferions jamais. Ils s'en allèrent sans témoigner ni défiance ni ressentiment; et après avoir démonté notre tente, nous retournâmes au vaisseau, peu contents de ce qui s'était passé dans la journée.

» Nous interrogeâmes plus particulièrement le détachement de garde, qui s'aperçut bientôt que nous ne pouvions pas approuver sa conduite. Les soldats, pour se défendre, dirent que la sentinelle à qui on avait arraché son fusil avait été attaquée et jetée à terre d'une manière violente, et même que le voleur l'avait frappée avant que l'officier eût ordonné de faire feu. Quelques uns de nos gens prétendirent que, si Ouaou n'était pas instruit qu'on formerait quelque entreprise contre les soldats qui gardaient la tente, il en avait au moins des soupçons; que c'était pour cela qu'il avait fait tant d'effort afin de nous empêcher de la quitter; d'autres expliquèrent son importunité par le désir qu'il avait que nous restassions sur le rivage, sans aller dans l'intérieur du pays. On remarqua que, puisque M. Banks venait de tirer sur des canards, Ouaou et les chefs qui nous avaient toujours suivis, lors même que les autres Taïtiens eurent été renvoyés, n'auraient pas pensé, par les coups de fusil qu'ils entendirent, qu'il venait de s'élever une querelle, s'ils n'avaient pas eu des raisons de soupçonner que leurs compatriotes nous avaient fait quelques insultes; on appuyait ces conjectures sur ce que nous

les avions vus remuer les mains pour faire signe aux Taïtiens de se disperser, et détacher à l'instant des branches d'arbres qu'ils nous offrirent. Nous n'avons jamais pu connaître avec certitude les véritables circonstances de cette malheureuse affaire, ni savoir si quelques unes de nos conjectures étaient fondées.

» Le lendemain matin, 16, nous vîmes peu d'insulaires sur la côte, et aucun n'approcha du vaisseau ; ce qui nous convainquit que toutes nos tentatives pour calmer leurs craintes avaient été sans succès. Nous remarquâmes surtout avec regret qu'Ouaou lui-même nous avait abandonnés, quoiqu'il eût été si constant dans son attachement, et si empressé à rétablir la paix qui venait de se rompre.

» Les choses ayant pris une tournure si peu favorable, je fis touer le vaisseau plus près de la côte, et je l'amarrai de manière qu'il commandait à toute la partie du nord-est de la baie, et en particulier à l'endroit que j'avais désigné pour la construction d'un fort. Sur le soir cependant j'allai à terre, n'étant accompagné que de l'équipage d'un canot et de quelques officiers. Les Indiens se rassemblèrent autour de nous ; mais ils n'étaient pas en aussi grand nombre qu'auparavant. Ils étaient à peu près trente ou quarante, et ils nous vendirent des cocos et d'autres fruits. Nous crûmes reconnaître qu'ils avaient pour nous autant d'amitié que jamais.

» Le 17, au matin, nous reçûmes une visite des deux chefs nos amis, Tubouraï-Tamaïdé et Toutahah, qui venaient de l'ouest de l'île. Ils apportaient avec eux, comme emblèmes de la paix, non pas de simples branches de bananiers, mais deux jeunes arbres. Ils ne voulurent point se hasarder à venir à bord avant que nous les eussions acceptés : ce qui s'était passé à la tente leur avait probablement donné de l'inquiétude. Chacun d'eux apportait encore, comme des dons propitiatoires, quelques fruits à pain et un cochon tout apprêté. Ce dernier présent nous fut d'autant plus agréable, que nous ne pouvions pas toujours nous procurer de ces animaux. Nous donnâmes en retour à chacun de nos nobles bienfaiteurs une hache et un clou. Sur le soir, nous allâmes à terre, et nous y passâmes la nuit dans une tente que nous avions dressée, afin d'observer une éclipse du premier satellite de Jupiter ; mais le temps fut si nébuleux, que nous ne pûmes pas accomplir notre projet.

» Le 18, à la pointe du jour, j'allai à terre avec tous les gens de l'équipage qui n'étaient pas absolument nécessaires à la garde du vaisseau. Nous commençâmes alors à construire notre fort. Pendant que les uns étaient occupés à creuser les retranchements, d'autres coupaient les piquets et les fascines. Les naturels, qui s'étaient rassemblés autour de nous, comme à l'ordinaire, furent bien loin d'empêcher nos travaux, car plusieurs nous aidèrent au con-

traire volontairement. Ils allaient chercher dans les bois les fascines et les piquets, d'un air fort empressé. Nous respections, il est vrai, leur propriété avec tant de scrupule, que nous achetâmes tous les pieux dont nous nous servîmes dans cette occasion, et nous ne coupâmes aucun arbre sans avoir obtenu leur consentement. Le terrain où nous construisîmes notre fort était sablonneux, ce qui nous obligea de renforcer nos retranchements avec du bois. Trois des côtés furent fortifiés de cette manière; le quatrième était bordé par une rivière, sur le rivage de laquelle je fis placer un certain nombre de barriques à eau. Ce même jour, nous servîmes du porc pour la première fois à l'équipage, et les Indiens nous apportèrent tant de fruit à pain et de cocos, que nous fûmes contraints d'en renvoyer une partie sans l'acheter, et de les avertir en même temps par signes que nous n'en aurions pas besoin dans les deux jours suivants. Nous ne donnâmes que de la verroterie en échange de tout ce que nous achetâmes alors. Un seul grain de la grosseur d'un pois était le prix de cinq ou six cocos et d'autant de fruits à pain. Avant le soir, la tente de M. Banks fut dressée au milieu des ouvrages, et il passa la nuit à terre pour la première fois. On plaça des sentinelles pour le garder; mais aucun Indien n'entreprit d'approcher du fort.

» Le lendemain au matin, 19, notre ami Toubouraï-Tamaïdé fit à M. Banks une visite dans sa tente; non seulement il amenait avec lui sa femme et sa famille, mais il apportait encore le toit d'une maison, plusieurs matériaux pour la dresser, enfin des ustensiles et des meubles de différentes sortes. Nous crûmes par là qu'il voulait fixer sa résidence dans notre voisinage. Cette marque de confiance et de bienveillance nous fit beaucoup de plaisir, et nous résolûmes de ne rien négliger pour augmenter encore l'attachement qu'il avait pour nous. Bientôt après son arrivée, il prit M. Banks par la main, et lui fit signe de l'accompagner dans les bois. M. Banks y consentit, et, après avoir fait environ un quart de mille, ils trouvèrent une espèce de hangar qui appartenait à Toubouraï-Tamaïdé, et qui paraissait lui servir de temps en temps de demeure. Lorsqu'ils y furent entrés, le chef indien développa un paquet d'étoffes de son pays; il prit deux habits, l'un de drap rouge, l'autre d'une natte très bien faite, puis le reconduisit sur-le-champ à la tente. Les gens de sa suite lui apportèrent bientôt du porc et du fruit à pain, qu'il mangea en trempant ces mets dans une eau salée qui lui servait de sauce; après son repas, il se retira sur le lit de M. Banks, et y dormit l'espace d'une heure. L'après-midi, sa femme Tomio amena à la tente un jeune homme d'environ vingt-deux ans, d'une figure agréable. Ils semblaient tous deux le reconnaître pour leur fils; mais nous découvrîmes dans la suite que ce n'était pas leur enfant. Ce jeune homme, et un autre chef qui nous était venu voir, s'en allèrent le soir du côté

de l'ouest, et Tubouraï-Tamaïdé et sa femme s'en retournèrent à l'habitation située aux bords du bois.

« M. Monkhouse, notre chirurgien, s'étant promené le soir dans l'île, rapporta qu'il avait vu le corps de l'homme qui avait été tué dans la tente ; il nous dit qu'il était enveloppé dans une pièce d'étoffe, et placé sur une espèce de bière soutenue par des poteaux, sous un toit que les Otahitiens paraissaient avoir dressé pour cette cérémonie ; qu'on avait déposé près du mort quelques instruments de guerre et d'autres choses qu'il aurait examinés en particulier, si l'odeur insupportable du cadavre ne l'en avait empêché ; il ajouta qu'il avait vu aussi deux autres bâtiments de la même espèce que le premier, dans l'un desquels il y avait des ossements humains qui étaient entièrement desséchés. Nous apprîmes depuis que c'était là la manière dont ils disposent de leurs morts.

« Dès ce jour il commença à y avoir hors de l'enceinte de notre petit camp une espèce de marché abondamment fourni de toutes les denrées du pays, si l'on excepte les cochons. Tubouraï-Tamaïdé nous venait voir continuellement ; il imitait nos manières ; il se servait même dans les repas du couteau et de la fourchette, qu'il maniait très-adroitement.

« Le récit de M. Monkhouse sur le mort excita ma curiosité, et j'allai le voir avec quelques autres personnes ; je trouvai que le hangar sous lequel on avait placé son corps était joint à la maison qu'il habitait lorsqu'il était en vie, et qu'il y avait d'autres habitations qui n'en étaient pas éloignées de plus de dix verges. Ce hangar avait à peu près quinze pieds de long et onze de large, avec une hauteur proportionnée : l'un des bouts était entièrement ouvert, et l'autre, ainsi que les deux côtés, était enfermé en partie par un treillage d'osier. La bière sur laquelle on avait déposé le corps mort était un châssis de bois, semblable à celui dans lequel on place les lits de vaisseaux appelés *cadres* ; le fond était de natte, et quatre poteaux d'environ cinq pieds soutenaient cette bière. Le corps était enveloppé d'une natte et par-dessus d'une étoffe blanche ; on avait placé à ses côtés une massue de bois, qui est une de leur armes de guerre, et près de la tête, qui touchait au bout fermé du hangar, deux coques de noix de coco, de celles dont ils se servent quelquefois pour puiser de l'eau ; à l'autre bout du hangar on avait planté à terre, à côté d'une pierre de la grosseur d'un coco quelques baguettes sèches et des feuilles vertes liées ensemble. Il y avait près de cet endroit une jeune plante, dont les Indiens se servent pour emblème de la paix, et tout à côté une hache de pierre ; beaucoup de noix de palmier enfilées

en chapelet étaient suspendues à l'extrémité ouverte du hangar, et en dehors les Indiens avaient planté en terre la tige d'un plane, élevé d'environ cinq pieds; au sommet de cet arbre il y avait une coque de noix de coco remplie d'eau douce; enfin on avait attaché au côté d'un des poteaux un petit sac qui renfermait quelques morceaux de fruit à pain tout grillé : on n'y avait pas mis ces tranches toutes à la fois, car les unes étaient fraîches et les autres gâtées. Je m'aperçus que plusieurs des naturels du pays nous observaient avec un mélange d'inquiétude et de défiance peintes sur leur visage; ils témoignèrent par des gestes la peine qu'ils éprouvaient quand nous approchâmes du corps; ils se tinrent à une petite distance tandis que nous l'examinions, et ils parurent contents lorsque nous nous en allâmes.

« Notre séjour à terre n'aurait point été désagréable si nous n'avions pas été continuellement tourmentés par les mouches qui, entre autres incommodités, empêchaient de travailler M. Parkinson, peintre d'histoire naturelle pour M. Banks. Lorsqu'il voulait dessiner, ces insectes couvraient toute la surface de son papier, et même ils mangeaient la couleur à mesure qu'il l'étendait sur son dessin ; nous eûmes recours aux filets à moustiques, qui rendirent cet inconvénient plus supportable sans l'écarter entièrement.

« Le 22, Tootahah nous donna un essai de la musique de son pays : quatre personnes jouaient d'une flûte qui n'avait que deux trous, et par conséquent ne pouvaient former que quatre notes en demi-tons; ils jouaient de ces instruments à peu près comme on joue de la flûte traversière, excepté seulement que le musicien, au lieu de se servir de la bouche, soufflait avec une narine dans l'un des trous, tandis qu'il bouchait l'autre avec son pouce; quatre autres personnes joignirent leurs voix au son de ces instruments, en gardant fort bien la mesure; mais on ne joua qu'un seul air pendant tout le concert.

« Plusieurs des naturels nous apportèrent des hachesqu'ils avaient reçues du *Dauphin*, et nous prièrent de les aiguiser et de les raccommoder; entre autres il y en avait une qui nous paraissant être fabriquée en France, donna lieu à beaucoup de conjectures. Après bien des recherche, nous apprîmes que depuis le départ du *Dauphin*, un vaisseau avait abordé à Otahiti; nous crûmes alors que c'était un bâtiment espagnol; mais nous savons à présent que c'est la frégate *la Boudeuse*, commandée par M. de Bougainville.

« Le 24, MM. Banks et Solander examinèrent le pays à l'ouest, le long du rivage, dans un espace de plusieurs milles. Le terrain, dans les deux

premiers milles qu'ils parcoururent, était plat et fertile ; ils rencontrèrent ensuite de petites montagnes qui s'étendaient jusqu'au bord de l'eau, et un peu plus loin ils en trouvèrent qui s'avançaient jusque dans la mer, de sorte qu'ils furent obligés de les gravir. Ces montagnes stériles occupaient une étendue d'environ trois milles, et aboutissaient à une grande plaine couverte d'assez belles maisons, habitées par des Indiens qui paraissaient vivre dans une grande aisance. A cet endroit coulait une rivière qui sortait d'une vallée profonde et agréable ; elle était beaucoup plus considérable que celle qui était à côté de notre fort : nos deux voyageurs la traversèrent, et, quoiqu'elle fût un peu éloignée de la mer, elle avait près de cent verges de largeur. Un mille au delà de cette rivière la campagne était stérile ; les rochers s'avançaient partout dans la mer, et MM. Banks et Solander se décidèrent à s'en revenir. A l'instant où ils se disposaient à prendre ce parti, un des naturels du pays leur offrit des rafraîchissements, qu'ils acceptèrent. Ils s'aperçurent que cet homme était d'une race décrite par divers auteurs comme étant formée du mélange de plusieurs nations, mais différente de toutes. Il avait la peau d'un blanc mat sans aucune apparence d'autre couleur, quoique quelques parties de son corps fussent un peu moins blanches que le reste. Ses cheveux, ses sourcils et sa barbe étaient aussi blancs que sa peau ; ses yeux étaient rouges, et il semblait avoir la vue basse.

« MM. Banks et Solander en s'en revenant rencontrèrent Toubouraï-Tamaïdé et ses femmes, qui, en les voyant, versèrent des larmes de joie, et pleurèrent pendant quelque temps avant que leur agitation pût se calmer.

« Le soir, M. Solander prêta son couteau à une de ces femmes, qui négligea de le lui rendre, et le lendemain matin M. Banks reconnut qu'il avait aussi perdu le sien. Je dois assurer à cette occasion que les Otahitiens de toutes les classes, hommes et femmes, sont les plus déterminés voleurs de la terre. Le jour même de notre arrivée, lorsqu'ils vinrent nous voir à bord, les chefs prenaient dans la chambre ce qu'ils pouvaient attraper, et les gens de leur suite n'étaient pas moins habiles à voler dans les autres parties du vaisseau ; ils s'emparaient de tout ce qu'il leur était facile de cacher jusqu'à ce qu'ils allassent à terre. Toubouraï-Tamaïdé et Tootahah étaient les seuls qui n'avaient pas été trouvés coupables de vol ; cette circonstance faisait présumer en leur faveur qu'ils étaient exempts d'un vice dont toute la nation est infestée, mais cette présomption ne pouvait guère contrebalancer les fortes apparences du contraire. C'est pour cela que M. Banks n'accusa qu'avec répugnance le premier de lui avoir volé

son couteau; l'Indien nia le fait fort gravement et d'un air assuré. M. Banks lui fit entendre qu'il voulait absolument qu'on le lui rendît, sans s'embarrasser de celui qui l'avait volé. A cette déclaration, prononcée d'un ton ferme, un des naturels du pays qui était présent montra une guenille dans laquelle trois couteaux étaient soigneusement renfermés, celui que M. Solander avait prêté à la femme, un couteau de table qui m'appartenait, et un troisième qui avait été également dérobé. Le chef les prit et sortit sur-le-champ pour les rapporter dans la tente. M. Banks resta avec les femmes, qui témoignèrent beaucoup de crainte qu'on ne fît quelque mal à leur maître. Enfin le chef arriva à la tente, rendit les couteaux, et commença à chercher celui de M. Banks dans tous les endroits où il l'avait vu. Sur ces entrefaites, un des domestiques de M. Banks apprenant ce qui se passait, et n'ayant point entendu dire que le couteau fût égaré, alla le prendre dans un endroit où il l'avait mis la veille. Toubouraï-Tamaïdé, sur cette preuve de son innocence, exprima par ses regards et par ses gestes les émotions violentes dont son cœur était agité; des larmes coulèrent de ses yeux, et il fit signe avec le couteau que, si jamais il se rendait coupable de l'action qu'on lui imputait, il consentait à avoir la gorge coupée. Il sortit précipitamment de la tente, et retourna à grands pas vers M. Banks, paraissant reprocher amèrement les soupçons qu'on avait formés contre lui. M. Banks comprit bientôt que l'Indien avait reçu le couteau des mains de son domestique; il était presque aussi affligé que le chef de ce qui venait de se passer; il sentit qu'il était coupable lui-même, et voulut expier sa faute. Le pauvre Indien, malgré la violence de son agitation, était d'un caractère à ne pas conserver son ressentiment; il oublia l'injure que lui avait faite M. Banks, et se reconcilia parfaitement lorsque celui-ci l'eut traité avec familiarité et qu'il lui eut donné quelques petits présents.

« Il faut observer ici que ces peuples, par les simples sentiments de la conscience naturelle, ont une connaissance de l'équité et de l'injustice, et qu'ils se condamnent involontairement eux-mêmes, lorsqu'ils font aux autres ce qu'ils ne voudraient pas qu'on leur fît. Il est sûr que Toubouraï-Tamaïdé sentait la force de l'obligation morale; s'il avait regardé comme indifférente l'action qu'on lui imputait, il n'aurait pas été si agité lorsqu'on démontra la fausseté de l'accusation. Nous devons sans doute juger de la vertu de ces peuples par la seule règle fondamentale de la morale, la conformité de leur conduite à ce qu'ils croient être juste; mais nous ne devons pas conclure, d'après les exemples rapportés plus haut, que le vol suppose dans leur caractère la même dépravation

qu'on reconnaîtrait dans un Européen qui aurait commis ces actions. Leur tentation était si forte, à la vue des meubles et des marchandises du vaisseau, que si ceux qui ont plus de connaissances, de meilleurs principes et de plus grands motifs de résister à l'appât d'une action avantageuse et malhonnête en éprouvaient une pareille, ils seraient regardés comme des hommes d'une probité rare s'ils avaient le courage de la surmonter. Un Indien, au milieu de quelques couteaux d'un sou, de la rassade, ou même de clous et de morceaux de verre rompu, est dans le même état d'épreuve que le dernier de nos valets à côté de plusieurs coffres ouverts remplis d'or et de bijoux.

« Le 26, je fis monter sur le fort six pierriers ; je fus fâché de voir que les naturels du pays en étaient effrayés. Quelques pêcheurs qui vivaient sur la pointe du rivage se retirèrent dans l'intérieur de l'île, et *Owhaw* nous dit par signes que dans quatre jours nous tirerions nos grandes pièces d'artillerie.

« Le 27, Toubouraï-Tamaïdé, avec un de ses amis qui mangeait avec une voracité dont je n'avais jamais vu d'exemple, et les trois femmes *Terapo*, *Tirao* et *Omié*, qui l'accompagnaient ordinairement, dînèrent au fort; ils s'en allèrent sur le soir et dirigèrent leur marche vers la maison de Toubouraï-Tamaïdé, située aux bords du bois. Ce chef revint en moins d'un quart d'heure fort ému ; il prit avec empressement M. Banks par la main, et lui fit signe de le suivre. M. Banks y consentit, et ils arrivèrent bientôt à un endroit où ils trouvèrent le boucher du vaisseau qui tenait en sa main une faucille. Toubouraï-Tamaïdé s'arrêta alors, et, dans un transport de rage qui empêchait de comprendre ses signes, il fit entendre que le boucher avait menacé ou entrepris d'égorger sa femme avec cette arme. M. Banks lui dit par signes que, s'il pouvait expliquer clairement la nature du délit, l'homme serait puni. A cette réponse, l'Indien se calma ; il fit comprendre à M. Banks que, le délinquant ayant pris fantaisie d'une hache de pierre qui était dans sa maison, il l'avait demandée à sa femme pour un clou ; que, celle-ci ayant refusé de conclure le marché pour ce prix, l'Anglais avait jeté le clou à terre, et pris la hache en la menaçant de lui couper la gorge si elle faisait résistance. L'Indien produisit la hache et le clou, afin de donner des preuves de l'accusation , et le boucher dit si peu de chose pour se défense qu'il n'était pas possible de douter de la vérité du fait.

« M. Banks me communiqua cette aventure, et je pris le moment où le chef, ses femmes et d'autres Indiens étaient à bord du vaisseau pour faire venir le boucher. Après lui avoir rappelé les preuves de son crime, je

donnai ordre qu'il fût puni, afin de prévenir par là de semblables violences et acquitter M. Banks de sa promesse. Les Indiens regardèrent avec attention pendant qu'on déshabillait le coupable et qu'on l'attachait aux agrès ; ils étaient en silence et attendaient en suspens ce qu'on voulait lui faire. Dès qu'on lui eut donné le premier coup, ils s'approchèrent de nous avec beaucoup d'agitation, et nous supplièrent de lui épargner le reste du châtiment. J'avais plusieurs raisons de n'y pas consentir, et, lorsqu'ils virent que leur intercession était inutile, leur commisération se répandit en larmes.

« Ils sont toujours, il est vrai, ainsi que les enfants, prêts à exprimer par des pleurs tous les mouvements de l'âme dont ils sont fortement agités, et, comme eux, ils paraissent les oublier dès qu'ils les ont versées ; entre autres exemples, celui que nous allons en citer est remarquable. Le 28, dès le grand matin et avant le jour, un grand nombre d'Indiens vinrent au fort ; M. Banks ayant remarqué Terapo parmi les femmes, il alla vers elle et la fit entrer ; il vit qu'elle avait les larmes aux yeux, et, dès qu'elle fut dans le fort, ses pleurs commencèrent à couler en grande abondance. M. Banks lui en demanda la cause avec instance ; mais, au lieu de lui répondre, elle tira de dessous son vêtement la dent d'un goulu de mer, dont elle se frappa cinq ou six fois la tête ; un ruisseau de sang suivit bientôt les blessures. Terapo parla très-haut pendant quelques minutes, d'un ton très-triste, sans répondre en aucune manière aux demandes de M. Banks, qui les lui répétait toujours avec plus d'impatience et d'intérêt. Pendant cette scène, M Banks fut fort surpris d'apercevoir les autres Indiens qui parlaient et riaient entre eux, et ne faisaient aucune attention à la douleur de l'Otahitienne. Mais la conduite de cette femme fut encore plus extraordinaire : dès que les plaies eurent cessé de saigner, elle leva les yeux, regarda avec un sourire, et rassembla quelques pièces d'étoffe dont elle s'était servie pour étancher son sang ; elle en fit un paquet, les emporta hors de la tente et les jeta dans la mer, ayant soin de les éparpiller, comme si elle eût voulu empêcher qu'on ne les vît, et faire oublier par là le souvenir de ce qui venait de se passer ; elle se plongea ensuite dans la rivière, se lava tout le corps, et revint dans nos tentes avec autant de gaieté et le visage aussi joyeux que s'il ne lui était rien arrivé.

« Pendant tout le matin des pirogues abordèrent près de nous au fort, et les tentes étaient remplies d'Otahitiens qui venaient des différentes parties de l'île. Je fus occupé à bord du vaisseau, mais M. Molineux, notre maître, qui avait été de la dernière expédition du *Dauphin*, alla à terre.

Dès qu'il fut entré dans la tente de M. Banks, il fixa les yeux sur une femme assise très-modestement parmi les autres, et il nous dit que c'était la personne qu'on supposait être reine de l'île lors du voyage du capitaine Wallis; l'Indienne en même temps reconnut M. Molineux pour un des étrangers qu'elle avait vus auparavant. Tous nos gens ne pensaient plus au reste de la compagnie; ils étaient entièrement occupés à examiner une femme qui avait joué un rôle si distingué dans la description que nous avaient donnée d'Otahiti les navigateurs qui découvrirent l'île pour la première fois. Nous apprîmes bientôt qu'elle s'appelait *Oberéa;* elle nous parut avoir environ quarante ans; elle était d'une taille élevée et forte; elle avait la peau blanche, et les yeux pleins de sensibilité et d'intelligence : ses traits annonçaient qu'elle avait été belle dans sa jeunesse, mais il ne lui restait plus que les ruines de sa beauté.

«Dès que nous connûmes sa dignité, nous lui proposâmes de la conduire au vaisseau; elle y consentit volontiers, et vint à bord accompagnée de deux hommes et de plusieurs femmes qui semblaient être de sa famille. Je la reçus avec toutes les marques de distinction qui pouvaient lui faire plaisir; je n'épargnai pas mes présents, et, entre autres choses que je lui donnai, il y avait une poupée dont cette auguste personne parut surtout fort contente. Après qu'Oberéa eut passé quelque temps dans le vaisseau, je la reconduisis à terre; dès que nous eûmes débarqué, elle m'offrit un cochon et plusieurs fagots de planes, qu'elle fit porter au fort en une espèce de procession dont elle et moi formions l'arrière-garde. En allant au fort, nous rencontrâmes Tootahah, qui semblait alors revêtu de l'autorité souveraine, quoiqu'il ne fût pas roi. Il ne parut pas content des égards que j'avais pour Oberéa; il devint si jaloux, lorsqu'elle lui montra sa poupée, qu'afin de l'apaiser, je crus devoir lui en présenter une pareille. Il préféra alors une poupée à une hache, par un sentiment de jalousie enfantine; il voulait qu'on lui fît un don exactement semblable à celui qu'avait reçue la prétendue reine. Cette remarque est d'autant plus vraie que dans très-peu de temps ils n'attachèrent aucun prix aux poupées.

«Le 29, assez tard dans la matinée, M. Banks alla faire sa cour à Oberéa; on lui dit qu'elle dormait encore et qu'elle était couchée sous le pavillon de sa pirogue. Il y alla dans le dessein de l'éveiller, et il crut pouvoir prendre cette liberté sans crainte de l'offenser. En regardant à travers sa chambre, il fut fort surpris de voir dans son lit un beau jeune homme d'environ vingt-cinq ans, qui s'appelait *Obadée*. Il se retira en hâte et tout confus; mais on lui fit bientôt entendre que ces amours ne

scandalisaient personne, et que chacun savait qu'Oberéa avait choisi Obadée pour lui prodiguer ses faveurs. Oberéa était trop polie pour souffrir que M. Banks l'attendît longtemps dans son antichambre, elle s'habilla elle-même plus promptement qu'à l'ordinaire ; et, pour lui donner des marques d'une faveur spéciale, elle le revêtit d'un habillement d'étoffes fines, et vint ensuite avec lui dans nos tentes. Le soir M. Banks, suivi de quelques flambeaux, alla voir Toubouraï-Tamaïdé, comme cela lui était déjà arrivé souvent ; il fut très-affligé et très-surpris de le trouver lui et sa famille dans la tristesse, et quelques-uns de ses parents versant des larmes. Il tâcha en vain d'en découvrir la cause; c'est pour cela qu'il ne resta pas longtemps chez l'Indien. Quand M. Banks eut fait part de cette circonstance aux officiers du port, ils se rappelèrent qu'*Owhaw* avait prédit que dans quatre jours nous tirerions nos grandes pièces d'artillerie. Comme c'était alors la fin du troisième jour, la situation de Toubouraï-Tamaïdé et de sa famille les alarma. Nous doublâmes les sentinelles au fort, et nos officiers passèrent la nuit sous les armes. A deux heures du matin, M. Banks fit la ronde autour de notre petit camp ; il vit que tout était si paisible qu'il regarda comme imaginaires les soupçons que nous avions formés, en pensant que les Otahitiens méditaient une attaque contre nous. Nous avions d'ailleurs de quoi nous rassurer ; nos petites fortifications étaient finies. Notre garnison était composée de quarante-cinq hommes armés de fusils, y compris les officiers et les observateurs qui résidaient à terre. Les sentinelles étaient relevées aussi exactement que dans nos places frontières, où se fait le mieux le service militaire.

Le lendemain 30, nous continuâmes à nous tenir sur nos gardes, quoique nous n'eussions pas de raisons particulières de croire que cette précaution fût nécessaire. Sur les dix heures du matin, Tomio s'en vint à la tente en courant ; elle portait sur son visage des marques de douleur et de crainte; elle prit par la main M. Banks à qui les Otahitiens s'adressaient toujours dans les occasions de détresse; elle lui fit entendre que Toubouraï-Tamaïdé se mourait, par une suite de quelque chose que nos gens lui avaient donné à manger, et elle le pria de venir à la maison du malade. M. Banks partit sans délai, et trouva l'Indien la tête appuyée contre un poteau, et dans l'attitude de la langueur et de l'abattement ; les insulaires, qui environnaient Toubouraï-Tamaïdé, firent signe à M. Banks qu'il avait vomi, et lui apportèrent une feuille pliée avec grand soin, où ils disaient qu'était renfermée une partie du poison, qui avait mis leur compatriote à l'agonie. M. Banks, fort empressé,

ouvrit la feuille, où il ne vit qu'un morceau de tabac que Toubouraï-Tamaïdé avait demandé à quelques uns de nos gens, qui avaient eu l'indiscrétion de le lui donner. Le malade avait observé que nos matelots le tenaient long-temps dans leur bouche, et, voulant faire la même chose, il l'avait mâché jusqu'à le réduire en poudre, et l'avait ensuite avalé. Il regarda d'une manière très touchante M. Banks pendant qu'il examinait la feuille et ce qui y était renfermé, et il lui fit entendre qu'il n'avait plus guère de temps à vivre. M. Banks, connaissant alors la maladie, lui conseilla de boire beaucoup de lait de cocos, ce qui termina dans peu de temps sa maladie et ses craintes. Toubouraï-Tamaïdé passa la journée au fort, avec la gaîté et la bonne humeur qui accompagnent toujours la guérison inattendue des maladies de l'esprit ou du corps.

» Le capitaine Wallis ayant rapporté en Angleterre des haches de pierre des Taïtiens, qui ne connaissaient aucune espèce de métaux, M. Stephens, secrétaire de l'amirauté, en fit faire une pareille en fer. Je l'avais à bord, pour montrer à ces peuples combien nous excellions dans l'art de fabriquer des instruments d'après leur propre modèle. Je ne la leur avais pas encore fait voir, parce que je ne m'en étais pas souvenu. Le premier de mai, Toutahah nous vint rendre visite au vaisseau sur les dix heures du matin, et il témoigna beaucoup de curiosité de voir ce qui était renfermé dans les armoires et les tiroirs de ma chambre. Comme je le satisfaisais en tout, je les ouvris sur-le-champ. Il désira d'avoir plusieurs choses qu'il apercevait, et il les rassembla. Enfin, il jeta les yeux sur la hache; il s'en saisit avec beaucoup d'empressement, et, remettant tout ce qu'il avait déjà choisi, il me demanda si je voulais la lui donner. J'y consentis tout de suite, et comme s'il eût craint que je ne m'en repentisse, il l'emporta avec une folle joie, sans me faire d'autres demandes; ce qui n'arrivait pas souvent, quelque généreux que nous fussions à leur égard.

» Sur le midi, un des chefs, qui avait dîné avec moi peu de jours auparavent, accompagné de quelques unes de ses femmes, vint seul à bord du vaisseau. J'avais observé que ses femmes lui donnaient à manger. Je ne doutais pas que, dans l'occasion, il ne voulût bien prendre lui-même la peine de porter les aliments à sa bouche; je me trompais. Lorsque nous fûmes à table et que le dîner fut servi, je lui présentai quelques uns des mets. Je vis qu'il n'y touchait pas, et je le pressai de manger; mais il resta toujours immobile comme une statue, sans toucher à un seul morceau. Il serait sûrement parti sans dîner, si un de mes domestiques ne lui avait mis les mets dans la bouche.

» Le premier de mai, dans l'après-midi, nous dressâmes notre observatoire, et nous portâmes à terre, pour la première fois, un quart de cercle et quelques autres instruments.

» Le lendemain 2 au matin, sur les neuf heures, j'allai à terre avec M. Green, pour placer notre quart de cercle. Il n'est pas possible d'exprimer la surprise et le chagrin que nous ressentîmes en ne le trouvant pas. Il avait été déposé dans une tente réservée pour ma demeure, et personne n'y avait couché, parce que j'avais passé la nuit à bord du vaisseau. On ne l'avait jamais sorti de son étui, qui avait dix-huit pouces en carré; le tout formait un volume d'un poids assez considérable. Une sentinelle avait fait la garde pendant toute la nuit, à sept ou huit pas de la porte de la tente, et il ne nous manquait aucun autre instrument. Nous soupçonnâmes d'abord qu'il avait été volé par quelque homme de l'équipage, qui, en voyant un étui dont il ne savait pas le contenu, aurait pensé qu'il renfermait des clous ou quelque autre marchandise dont il pouvait commercer avec les naturels du pays. On offrit une grosse récompense à quiconque pourrait le découvrir : sans cet instrument, nous ne pouvions pas remplir l'objet qui était le but principal de notre voyage.

» Cependant les recherches que nous fîmes ne se bornèrent pas au fort et aux endroits voisins; et comme l'étui avait peut-être été rapporté au vaisseau, si l'un des hommes de l'équipage était le voleur, nous envoyâmes à bord pour y faire les perquisitions les plus exactes. Mais notre monde revint sans rapporter aucune nouvelle du quart de cercle. M. Banks, qui, dans de pareilles occasions, ne craignait ni la peine ni les dangers, et qui avait plus d'influence sur les insulaires qu'aucun de nous, résolut d'aller le chercher lui-même dans les bois : il espérait que, s'il avait été volé par des Taïtiens, il le trouverait sûrement dans l'endroit où il aurait ouvert l'étui, parce qu'ils auraient vu alors que cet instrument ne pouvait leur être utile en aucune manière; ou que, si ce moyen ne lui réussissait pas, il le recouvrerait du moins par l'ascendant qu'il avait acquis sur les chefs.

» Il se mit en route, accompagné d'un midshipman et de M. Green. En traversant la rivière, ils rencontrèrent Toubouraï-Tamaïdé, qui, avec trois morceaux de paille, leur montrait sur sa main la figure d'un triangle. M. Banks connut alors que c'étaient les Indiens qui avaient volé le quart de cercle, et qu'ils n'étaient pas disposés à rendre ce qu'ils avaient pris, quoiqu'ils eussent ouvert la boîte. Il ne perdit point de temps, et fit entendre à Toubouraï-Tamaïdé qu'il voulait aller tout de suite avec lui à l'endroit où l'instrument avait été porté. Le Taïtien y consentit. Ils tirèrent du côté de l'ouest, et le chef s'informait du voleur dans toutes les maisons par où ils passaient. Les Indiens lui dirent de quel côté il avait tourné ses pas, et combien il y avait de temps qu'ils ne l'avaient vu. L'espoir de l'attraper bientôt les soutenait dans leur fatigue; ils avançaient tantôt marchant, tantôt courant, quoique le

temps fût excessivement chaud. Lorsqu'ils eurent grimpé une montagne éloignée du fort d'environ quatre milles, Toubouraï-Tamaïdé fit voir à M. Banks un endroit situé à trois milles au delà, et lui dit par signes qu'il ne devait pas s'attendre à retrouver l'instrument avant d'y être parvenu. Ils se reposèrent là pendant quelques instants. Excepté une paire de pistolets que M. Banks portait toujours dans sa poche, ils n'avaient point d'armes; ils allaient dans un endroit éloigné du fort de plus de sept milles, où les insulaires seraient peut-être moins soumis que dans les environs de notre camp : il serait donc très difficile de leur faire rendre une chose qu'ils n'avaient volée qu'en mettant leur vie en danger, et qu'ils paraissaient disposés à garder, quoiqu'elle leur fût inutile.

» Toutes ces réflexions étaient bien propres à décourager M. Banks et nos gens, et leur situation devenait plus critique à chaque pas : ils résolurent pourtant de ne pas abandonner leur entreprise, et de prendre tous les moyens possibles pour leur sûreté. M. Banks et M. Green, qui allèrent en avant, me renvoyèrent le midshipman : il vint me dire qu'ils ne pouvaient pas revenir avant la nuit, et qu'ils désiraient que j'envoyasse un détachement à leur suite. En recevant ce message, je partis moi-même avec un nombre d'hommes que je jugeai suffisant pour cette occasion; j'ordonnai au vaisseau et au fort de ne pas souffrir qu'aucune pirogue sortît de la baie, sans cependant saisir ou détenir aucun des naturels.

» Sur ces entrefaites, M. Banks et M. Green continuèrent leur route sous les auspices de Toubouraï-Tamaïdé, et dans l'endroit même que celui-ci leur avait désigné ils trouvèrent un Taïtien qui tenait en sa main une partie de notre instrument. Ils s'arrêtèrent bien contents de ce qu'ils voyaient; un grand nombre d'insulaires se rassemblèrent autour d'eux, de sorte qu'ils étaient pressés par la foule. M. Banks crut devoir leur montrer un de ses pistolets, ce qui les fit ranger sur-le-champ. Comme le nombre des Taïtiens augmentait à chaque moment, il traça un cercle sur l'herbe, et tous se placèrent en dehors tranquillement et sans tumulte. M. Banks leur ordonna de rapporter au milieu de l'espace tracé la boîte du quart de cercle, plusieurs lunettes et d'autres petits effets que dans leur précipitation ils avaient mis dans un étui de pistolet, qu'on lui avait volé auparavant dans la tente, et enfin un autre pistolet de selle. Les Taïtiens remirent dans le cercle ce qu'ils avaient pris.

» M. Green était impatient de voir s'ils rendaient tout ce qu'ils avaient dérobé; en examinant la boîte, il trouva qu'il y manquait le pied et quelques autres petites parties moins importantes. Plusieurs personnes se détachèrent pour aller à la recherche, et en rapportèrent quelques pièces; mais on dit que le voleur n'avait pas porté si loin le pied, et qu'on le rendrait quand ils

seraient partis. Toubouraï-Tamaïdé confirma cette promesse, et M. Banks et M. Green se disposèrent à revenir, parce qu'ils pouvaient facilement suppléer à ce qui leur manquait. Ils avaient fait environ deux milles lorsque je les rencontrai avec mon détachement. Nous nous félicitâmes les uns les autres d'avoir retrouvé notre instrument : nous ressentions une joie proportionnée au degré d'utilité dont il était pour nous.

» Sur les huit heures, M. Banks retourna au fort avec Toubouraï-Tamaïdé. Il fut surpris d'y trouver Toutahah gardé par les soldats, et de voir que plusieurs Taïtiens, effrayés et éplorés, environnaient la porte du camp. M. Banks y entra en hâte, et on permit à quelques insulaires de le suivre. La scène était touchante : Toubouraï-Tamaïdé courut vers Toutahah, et, le serrant dans ses bras, ils fondirent tous deux en larmes, et inondèrent leurs visages de pleurs, sans pouvoir proférer un seul mot; les autres Taïtiens pleuraient également sur le sort de leur chef : ils étaient très persuadés qu'on allait le faire mourir. J'arrivai au fort un quart d'heure après. Ce qui venait de se passer me causa de l'étonnement et du chagrin. Toutahah, ayant été détenu contre mes ordres, fut à l'instant mis en liberté. Je m'informai de toute cette affaire, et voici comment on me la raconta. Mon départ pour le bois avec un détachement d'hommes sous les armes, et dans un temps où l'on avait commis un vol, dont les naturels croyaient que j'étais sûrement indigné à raison de la peine qu'il nous causait, les avait tellement alarmés, que le soir ils commencèrent à quitter le voisinage du fort et à emporter leurs effets. M. Gore, mon second lieutenant, qui commandait à bord du vaisseau, vit une double pirogue sortir du fond de la baie. Comme il avait reçu l'ordre de n'en laisser passer aucune, il envoya le contre-maître avec un canot pour l'arrêter. Les Taïtiens, effrayés en voyant que le canot les abordait, sautèrent dans la mer. Toutahah étant malheureusement du nombre, le contre-maître le prit, le ramena au vaisseau, et laissa les autres se sauver à la nage vers la côte. M. Gore l'envoya au fort, sans faire attention à l'ordre que j'avais donné de ne saisir et de ne détenir personne. M. Hicks, mon premier lieutenant, qui y commandait, après l'avoir reçu de M. Gore, ne crut pas être le maître de le renvoyer.

» Les Taïtiens étaient si fort prévenus de l'idée qu'on allait mettre à mort Toutahah, qu'ils ne crurent le contraire que lorsque par mes ordres il eut été reconduit hors du fort. Tout le peuple le reçut comme si ç'avait été leur père qui eût échappé d'un danger mortel, et chacun s'empressa de l'embrasser. La joie soudaine est ordinairement libérale, sans faire beaucoup d'attention au mérite de ceux à qui elle fait du bien : Toutahah, se voyant en liberté, contre son espérance, dans le premier mouvement de sa reconnaissance

nous sollicita de recevoir un présent de deux cochons. Nous sentions que dans cette occasion nous n'en étions pas dignes, et nous le refusâmes plusieurs fois.

» MM. Banks et Solander, chargés de faire les échanges dans le marché, exercèrent leur emploi le lendemain 3 ; mais il vint très peu de Taïtiens, et ceux qui s'y rendirent n'apportaient point de provisions. Toutahah fit cependant redemander la pirogue que nous avions détenue, et nous la renvoyâmes. Comme on avait détenu une autre pirogue qui appartenait à Obéréa, Topia, son homme d'affaires lors du voyage du *Dauphin*, vint examiner si on n'avait rien enlevé de ce qui était à bord : il fut si content de la trouver dans l'état où on l'avait prise, qu'il se rendit au fort, y resta toute la journée, et passa la nuit dans sa pirogue. Sur le midi, quelques pêcheurs dans des pirogues vinrent vis-à-vis de nos tentes. Ils ne voulurent nous vendre que très peu des provisions qu'ils avaient, et pourtant nous avions grand besoin de cocos et de fruits à pain. Pendant le courant de la journée, M. Banks alla se promener dans le bois, afin qu'en se familiarisant avec les Taïtiens, il pût recouvrer leur confiance et leur amitié. Ils lui firent des honnêtetés; mais ils se plaignirent du mauvais traitement qu'avait essuyé leur chef; ils dirent qu'il avait été frappé et traîné par les cheveux. M. Banks tâcha de les convaincre qu'il n'avait souffert aucune violence sur sa personne : peut-être cependant le contremaître avait exercé contre lui une brutalité dont il rougissait et qu'il craignait d'avouer.

» Toutahah, se rappelant probablement la manière dont on s'était comporté à son égard, et pensant que nous ne méritions pas les cochons qu'il nous avait laissés en présent, envoya dans l'après-midi un messager pour demander en retour une hache et une chemise. L'indien me dit que son chef n'avait pas dessein de venir au fort pendant dix jours. Je m'excusai de ce que je différerais jusqu'à son arrivée de donner la hache et la chemise. J'espérais qu'impatient de les avoir, il viendrait bientôt les chercher : je savais que la première entrevue terminerait la froideur qui était entre lui et nous et que l'absence aurait probablement augmentée.

» Le lendemain 4, nous ressentîmes davantage les suites de l'offense que nous avions faite aux Taïtiens dans la personne de leur chef, car le marché était si mal fourni, que nous manquions du nécessaire. M. Banks alla trouver Toubouraï-Tamaïdé dans les bois, et ne lui persuada que difficilement de nous faire vendre cinq corbeilles de fruits à pain ; enfin il les obtint : il y en avait cent vingt, et ce secours nous arriva très à propos. Dans l'après-midi, un autre messager vint demander, de la part de Toutahah, la hache et la chemise. Comme il était absolument nécessaire de regagner l'amitié de ce chef, et que sans lui nous ne pouvions guère avoir de provisions, je lui fis dire que

M. Banks et moi nous irions lui rendre visite le lendemain, et que nous lui porterions ce qu'il désirait.

» Le lendemain 5, de grand matin, il envoya au fort pour me rappeler ma promesse; ses gens semblaient attendre avec beaucoup d'impatience notre arrivée à sa maison. Sur les dix heures, je fis mettre en mer la pinasse, et je m'y embarquai avec MM. Banks et Solander. Nous étions accompagnés d'un des envoyés de Toutahah, et à une heure nous arrivâmes au lieu de sa résidence, qu'ils appelaient Éparré, et qui était situé à environ quatre milles à l'ouest de nos tentes.

» Nous trouvâmes un grand nombre de Taïtiens qui nous attendaient sur le rivage. Il nous aurait été impossible d'aller plus avant, si un homme grand et de bonne mine ne nous avait pas ouvert un passage. Sa tête était couverte d'une espèce de turban, et il tenait à la main un bâton blanc, dont il frappait impitoyablement ceux qui étaient autour de lui. Cet homme nous conduisit vers le chef, tandis que la foule criait : *Taïo Toutahah,* Toutahah est votre ami. Nous le vîmes, comme un ancien patriarche, assis sous un arbre et environné de plusieurs vieillards vénérables. Il nous fit signe de nous asseoir, et sur-le-champ il nous demanda sa hache. Je la lui présentai, ainsi que la chemise, avec un habit de drap fait suivant la mode de son pays, et garni d'une espèce de ruban. Il les reçut avec bien du plaisir, et tout de suite il endossa le vêtement; mais il donna la chemise à la personne qui nous avait fait faire passage en débarquant sur la côte. Cet homme était assis alors près de nous, et Toutahah semblait désirer que nous eussions des attentions particulières pour lui.

» Peu de temps après, Obéréa et plusieurs autres femmes que nous connaissions arrivèrent et s'assirent parmi nous. Toutahah sortit plusieurs fois; mais ses absences n'étaient pas longues. Nous crûmes qu'il quittait l'assemblée pour aller montrer aux Indiens son nouvel habillement. Nous nous trompions : il allait donner des ordres pour les rafraîchissements et le repas qu'on nous servit. La dernière fois qu'il sortit, étant presque étouffés par la foule, nous étions impatients de nous en retourner. Sur ces entrefaites on vint nous dire qu'il nous attendait dans un autre endroit. Nous le trouvâmes assis sous le tendelet de notre propre canot, et il nous fit signe d'aller à lui. Tous ceux de nous que le canot pouvait contenir y entrèrent, et il ordonna alors d'apporter du fruit à pain et des cocos, dont nous goûtâmes plutôt pour le satisfaire que par envie de manger. Peu de temps après, on vint l'avertir, et il sortit du bateau; quelques minutes ensuite on nous invita à le suivre. Nous fûmes conduits dans une grande place ou cour attenante à sa maison, et qui était palissadée de bambous d'environ trois pieds de haut. On y préparait

pour nous un divertissement entièrement nouveau : c'était un combat de lutte. Le chef était assis dans la partie supérieure de l'amphithéâtre, et les principales personnes de sa suite rangées en demi-cercle à ses côtés : c'étaient des juges qui devaient applaudir au vainqueur. On avait laissé des siéges pour nous ; mais nous aimâmes mieux être en liberté parmi le reste des spectateurs.

» Quand tout fut prêt, dix ou douze hommes, qui, d'après ce que nous apprîmes, étaient les combattants, et qui n'avaient d'autre vêtement qu'une ceinture d'étoffe, entrèrent dans l'arène. Ils en firent le tour lentement, les regards baissés et la main gauche sur la poitrine ; de la droite, qui était ouverte, ils frappaient souvent l'avant-bras de la première avec tant de roideur que le coup produisait un son assez aigu. C'était un défi général que se faisaient les combattants les uns aux autres, ou qu'ils adressaient aux spectateurs. D'autres athlètes suivirent bientôt ceux-ci de la même manière ; ils se donnèrent ensuite des défis particuliers, et chacun d'eux choisit son adversaire. Cette formalité consistait à joindre les bouts des doigts et à les appuyer sur sa poitrine, en remuant en même temps les coudes en haut et en bas avec beaucoup de promptitude. Si l'homme à qui le lutteur s'adressait acceptait le cartel, il répétait les mêmes signes, et ils se mettaient tous deux sur-le-champ dans l'attitude de combattre. Une minute après ils en venaient aux mains. C'était une pure dispute de force. Chacun tâchait d'abord de se saisir de son adversaire par la cuisse, et, s'il n'en venait pas à bout, par la main, les cheveux, la ceinture, en un mot partout où il pouvait ; ils s'accrochaient enfin, sans adresse ni habileté, jusqu'à ce que l'un des athlètes, profitant d'un moment avantageux, ou ayant plus de force dans les muscles, renversât l'autre. Lorsque le combat était fini, les vieillards applaudissaient au vainqueur par quelques mots que toute l'assemblée répétait en chœur sur une espèce de chant, et la victoire était célébrée ordinairement par trois cris de joie. Le spectacle était suspendu alors pendant quelques minutes ; ensuite un autre couple de lutteurs s'avançait dans l'arène, et combattait de la même manière. Après que le combat avait duré une minute, si l'un des deux n'était pas mis à terre, ils se séparaient d'un commun accord, ou par l'intervention de leurs amis ; et, dans ce cas, chacun étendait son bras en frappant l'air pour faire un nouveau défi au même rival ou à un autre. Tandis que les lutteurs étaient aux prises, une autre troupe exécutait une danse, qui durait aussi l'espace d'une minute. Mais les danseurs et les lutteurs, entièrement occupés de ce qu'ils faisaient, ne donnaient pas la moindre attention les uns aux autres.

Nous observâmes avec plaisir que le vainqueur ne montrait jamais d'orgueil à l'égard de l'adversaire qu'il avait défait, et que le vaincu ne murmu-

rait point de la gloire de son rival. Enfin, toute la lutte eut lieu avec une bonne amitié et une bonne humeur parfaites, quoiqu'il y eût au moins cinq cents spectateurs, dont quelques uns étaient des femmes : il est vrai qu'elles étaient en petit nombre; de plus, elles étaient toutes d'un rang distingué, et nous avons des raisons de croire qu'elles n'assistaient à ce spectacle que par égard pour nous.

» Ces combats durèrent environ deux heures. Pendant ce temps, l'homme qui nous avait fait faire place lors de notre débarquement retenait les Taïtiens à une distance convenable, en frappant rudement de son bâton ceux qui s'avançaient trop. Nous nous informâmes de son état, et nous apprîmes que c'était un officier de Toutahah qui remplissait les fonctions de maître des cérémonies. »

Les lecteurs qui connaissent les combats des athlètes de l'antiquité remarqueront sans doute une ressemblance grossière entre ces anciens jeux et les luttes des habitants d'une petite île située au milieu du Grand-Océan. On peut à ce sujet se rappeler la description qu'en a donnée Fénelon dans son *Télémaque :* quoiqu'il raconte des événements fabuleux, il a copié fidèlement les mœurs des anciens temps, d'après les auteurs qu'on regarde comme des historiens fidèles.

« Lorsque les combats de lutte furent terminés, on nous fit entendre qu'on préparait des cochons et des fruits à pain pour notre dîner. Comme nous avions grand appétit, cette nouvelle nous fit plaisir. Toutahah cependant sembla se repentir de sa libéralité : au lieu de placer ces deux cochons devant nous, il en fit porter un dans notre canot. Nous ne fûmes pas fâchés d'abord de ce nouvel arrangement, parce que nous pensions que nous dînerions mieux à notre aise dans notre bâtiment qu'à terre, et qu'il serait plus facile d'écarter la foule. Dès que nous fûmes arrivés à bord, il nous dit de retourner au vaisseau avec son cochon. Cet ordre n'était pas agréable, nous avions un trajet de quatre milles, et pendant ce temps le dîner se refroidissait; nous crûmes pourtant devoir le satisfaire. Il nous accompagna au vaisseau, suivi de quelques autres Taïtiens, et enfin nous mangeâmes les mets qu'il avait préparés, et dont lui et Toubouraï-Tamaïdé eurent une bonne part.

» Notre réconciliation avec ce chef fit sur les Taïtiens l'impression favorable que nous pouvions désirer : car, dès qu'ils surent qu'il était à bord, les fruits à pain, les cocos, et les autres provisions, arrivèrent au fort en grande abondance.

» Les échanges se faisaient dans le marché comme à l'ordinaire; mais les cochons y étant toujours fort rares, M. Molineux, notre maître, et M. Green, s'embarquèrent le 8, dès le grand matin, dans la pinasse, afin d'examiner s'ils

pourraient acheter des cochons ou de la volaille dans la partie de l'île à l'est. Ils parcoururent un espace d'environ vingt milles; ils aperçurent plusieurs cochons et une tortue, qu'on ne voulut pas vendre. Chacun leur disait que tout cela appartenait à Toutahah, et qu'on ne pouvait en rien échanger sans sa permission. Nous commençâmes à croire que Toutahah était un grand prince, puisqu'il avait une autorité si absolue, et qui s'étendait si loin. Nous reconnûmes ensuite qu'il gouvernait comme souverain cette partie de l'île au nom d'un mineur que nous n'avions jamais vu pendant notre séjour à Taïti. M. Green à son retour nous raconta qu'il avait trouvé un arbre d'une grandeur si énorme et si incroyable, qu'il craignait d'en parler, puisque sa circonférence était de cent quatre-vingts pieds. MM. Banks et Solander lui expliquèrent bientôt que c'était une espèce de figuier, dont les branches, en se recourbant vers la terre, y avaient pris de nouvelles racines, et qu'il était facile de se tromper, en regardant comme un seul arbre cet assemblage de tiges jointes de près les unes aux autres, et toutes réunies par une végétation commune.

» Quoique le marché du fort fût assez bien fourni, cependant les provisions y arrivaient plus lentement. Au commencement de notre séjour, nous en achetions une quantité suffisante pour notre consommation entre le lever du soleil et huit heures du matin; mais plus tard ce commerce nous prenait la plus grande partie du jour. M. Banks plaça son petit canot devant la porte du fort, et les Taïtiens venaient y faire leurs échanges. Jusqu'à présent les petites verroteries avaient suffi pour payer les cocos et les fruits à pain. Comme ces denrées n'y étaient plus en si grande abondance, nous fûmes obligés, pour la première fois, de montrer nos clous. Pour un des plus petits, qui avait quatre pouces de long, les Indiens nous donnaient vingt cocos, et du fruit à pain en proportion; et dans peu de temps le marché fut approvisionné comme à l'ordinaire.

» Le 9, dans la matinée, Obéréa vint nous faire sa première visite depuis la perte de notre quart de cercle et la malheureuse détention de Toutahah; elle était accompagnée d'Obady, qui était alors son favori, et de Topia. Ils nous présentèrent un cochon et quelques fruits à pain, et nous leur donnâmes en retour une hache. Nous fournissions alors à la curiosité des Taïtiens un spectacle intéressant et nouveau: notre forge était dressée et travaillait presque continuellement. Ils nous apportaient des morceaux de fer, en nous priant de leur en fabriquer des instruments de différente espèce: je supposai que ces morceaux de fer leur avaient été donnés par Wallis. Comme j'avais très grande envie de faire tout ce qui pouvait les contenter, on satisfaisait leur empressement, à moins que les ouvrages du vaisseau n'exigeassent tout le temps du

serrurier. Obéréa, ayant reçu sa hache, nous engagea à lui en faire une autre du vieux fer qu'elle nous montra. Cette opération n'était pas possible. Elle nous apporta alors une hache rompue, afin de la lui raccommoder. Je fus charmé de cette occasion qui me donnait un moyen de regagner ses bonnes grâces. Sa hache fut raccommodée, et elle parut satisfaite. Elle s'en alla le soir avec tout son monde; ils emmenèrent la pirogue qui avait resté long-temps à la pointe du fort; mais ils nous promirent de revenir dans trois jours.

» Le 10, je semai quelques pepins de melons, et des graines d'autres plantes, dans un terrain qui avait été préparé pour cet effet. Nous les avions mises pendant le voyage dans de petites bouteilles bouchées avec de la poix-résine. Excepté la graine de moutarde, aucune autre ne germa. M. Banks pensa que le défaut absolu d'air avait gâté les graines.

» Nous apprîmes ce jour-là que les naturels donnaient à leur île le nom de O-Taïti. Après beaucoup de peine nous reconnûmes qu'il leur était absolument impossible d'apprendre à prononcer nos noms; lorsqu'ils voulaient les articuler, ils produisaient des mots tout-à-fait différents, dont ils se servaient pour nous désigner: il m'appelèrent *Touté,* et M. Hicks, *Hété;* ils ne purent jamais venir à bout d'articuler *Molineux;* ils appelaient notre maître *Boba*, de Robert, son nom de baptême; M. Gore, *Toarro;* le docteur Solander, *Torano*; M. Banks, *Tapané;* M. Green, *Etéry;* M. Parkinson, *Patini;* M. Sporing, *Polini;* Petersgill, *Petrodoro.* Ils avaient formé de cette manière des noms pour presque tous les gens de l'équipage. Il n'était cependant pas facile de découvrir dans ces nouveaux noms des traces de l'original : c'étaient peut-être moins des sons arbitraires, déterminés par la disposition de leurs organes, que des mots significatifs dans leur propre langue; par exemple, ils appelèrent *Maté* M. Monkhouse, le midshipman qui commandait le détachement lorsque le voleur du fusil fut tué. Ils lui donnaient ce nom, non pas en tâchant d'imiter le son de la première syllabe du mot Monkhouse, mais parce que *maté* signifie tuer. Il est probable que cette observation doit s'appliquer aux noms qu'ils donnèrent à d'autres personnes d'entre nous.

» Le 12 mai, nous reçûmes la visite de quelques femmes que nous n'avions pas encore vues, et qui nous abordèrent avec des cérémonies très singulières. M. Banks faisait des échanges dans son canot, à la porte du fort, accompagné de Toutahah, qui l'était venu voir le matin avec quelques autres naturels. Entre neuf et dix heures, il arriva à l'endroit du débarquement une double pirogue, dans laquelle étaient assis un homme et deux femmes. Les Taïtiens qui étaient autour de M. Banks lui dirent par signes d'aller à leur rencontre; ce qu'il fit sur-le-champ. Mais pendant qu'il sortait du bateau, l'homme et les deux femmes s'étaient déjà avancés jusqu'à quinze pas de lui;

ils s'arrêtèrent alors, et l'invitèrent par signes à faire la même chose. Ils jetèrent à terre une douzaine de jeunes bananiers, et autres plantes. M. Banks s'arrêta ; et les Taïtiens s'étant rangés en haie, l'un d'eux, qui semblait être un domestique, passant et repassant à six reprises différentes, remit une branche, à chaque tour, à M. Banks, prononçant toujours quelques paroles en la lui donnant. Topia, qui était près de M. Banks, remplissait les fonctions de son maître de cérémonies : à mesure qu'il recevait les rameaux, il les plaçait dans le bateau.

» Lorsque cette cérémonie fut achevée, un autre homme apporta un grand paquet d'étoffes, qu'il étendit les unes après les autres sur la terre, dans l'espace qui était entre M. Banks et les Taïtiens qui lui rendaient visite. Il y avait neuf pièces. Il en posa trois l'une sur l'autre, et alors une des femmes, appelée Ourattoua, la plus distinguée d'entre elles, monta sur ce tapis, et, relevant ses vêtements jusqu'à la ceinture, elle fit trois fois le tour à pas lents, avec beaucoup de sérieux et de sang-froid, et un air d'innocence et de simplicité qu'il n'est pas possible d'imaginer ; elle laissa retomber ensuite ses vêtements, et alla se remettre à sa place. On étendit trois autres pièces sur les trois premières : elle remonta alors et fit la même cérémonie qu'on vient de décrire. Enfin les trois dernières pièces furent étendues sur les six premières, et elle en fit le tour, pour la troisième fois, avec les mêmes circonstances. Les Taïtiens replièrent les étoffes, et les offrirent à M. Banks, comme un présent de la part de la femme, qui s'avança alors avec son ami pour le saluer. M. Banks fit à tous deux les dons qu'il jugea devoir leur être les plus agréables. Ils restèrent dans la tente l'espace d'une heure, et s'en allèrent. Sur le soir, les officiers qui étaient au fort reçurent la visite d'Obéréa et d'une femme de sa suite, sa favorite, nommée Otheothea : c'était une jeune fille d'une figure agréable. Ils furent d'autant plus charmés de la voir, qu'elle avait passé quelques jours sans venir au camp, et qu'on nous avait rapporté qu'elle était malade ou morte.

» Le 13, le marché étant fini à dix heures, M. Banks voulut chercher de l'ombrage pendant la chaleur du jour, et alla se promener dans le bois, portant son fusil comme à l'ordinaire. En s'en revenant, il rencontra Toubouraï-Tamaïdé près de la maison qu'il habitait par intervalles. Comme il s'était arrêté pour passer quelque temps avec lui, le Taïtien lui arracha subitement le fusil des mains, le banda, et, l'élevant en l'air, il tira la détente. Heureusement l'amorce brûla sans que le coup partit. M. Banks lui reprit aussitôt son fusil, très surpris de voir qu'il eût acquis assez de connaissance du mécanisme de cette arme pour la décharger, et il lui reprocha avec beaucoup de sévérité ce qu'il venait de faire. Comme il était très important de ne pas apprendre aux

Taïtiens comment on maniait ces armes, M. Banks, dans toutes les occasions, leur avait dit qu'ils ne pouvaient pas nous faire une plus grande offense que de les toucher. Comme il était nécessaire alors de réitérer ces défenses avec plus de force, il ajouta les menaces à ses reproches. Toubouraï-Tamaïdé supporta tout patiemment. Mais dès que M. Banks eut traversé la rivière, le Taïtien partit avec toute sa famille et ses meubles pour sa maison d'Éparré.

» Les Taïtiens qui étaient au fort apprirent bientôt cette nouvelle. Nous craignîmes les suites du mécontentement de Toubouraï-Tamaïdé, qui, dans toutes les occasions, nous avait été très utile. M. Banks résolut de le suivre sans délai, afin de solliciter son retour. Il partit le même soir, accompagné de M. Molineux. Ils le trouvèrent assis au milieu d'un grand cercle de ses compatriotes, à qui probablement il avait raconté son aventure et les craintes qu'elle lui faisait naître. Son visage présentait l'image de la douleur et de l'abattement, et les mêmes passions étaient également marquées avec force sur la figure de tous ceux qui l'environnaient. Lorsque M. Banks et M. Molineux entrèrent dans le cercle, une des femmes exprima son chagrin de la même manière que Térapo dans une autre occasion, c'est-à-dire en se perçant la tête à plusieurs reprises avec la dent d'un requin, jusqu'à ce qu'elle fût couverte de sang. M. Banks ne perdit point de temps pour tâcher de les consoler; il assura le chef qu'il fallait oublier tout ce qui s'était passé, qu'il ne leur voulait aucun mal, et qu'ils n'avaient rien à craindre. Toubouraï-Tamaïdé fut bientôt calmé, et reprit sa confiance et sa tranquillité. Il ordonna de tenir prête une double pirogue; ils revinrent tous ensemble au fort avant le souper, et, pour gage d'une parfaite réconciliation, le Taïtien et sa femme passèrent la nuit dans la tente de M. Banks. Leur présence cependant ne suffit pas pour nous mettre à l'abri des insulaires. Entre onze heure et minuit, un d'eux s'efforça d'entrer dans le fort, en escaladant les palissades, dans le dessein sans doute de voler tout ce qu'il pourrait trouver. La sentinelle, qui le découvrit heureusement, ne fit pas feu, et le voleur s'enfuit avec tant de promptitude, qu'aucun de nos gens ne put l'atteindre. La forge de l'armurier était dressée dans le fort, et le fer et les instruments de ce métal dont on s'y servait continuellement étaient des tentations au vol que les Taïtiens ne pouvaient surmonter.

» Le dimanche 14, j'ordonnai qu'on célébrât le service divin au fort. Nous désirions que quelques uns des principaux Taïtiens y assistassent; mais lorsque l'heure fut arrivée, la plupart s'en allèrent chez eux. M. Banks cependant traversa la rivière, et ramena Toubouraï-Tamaïdé et sa femme Tomio : il espérait que les cérémonies occasionneraient quelques questions de leur part, et donneraient lieu à quelques instructions de la nôtre. Il les fit asseoir sur des siéges, et



Ile Taïti.

JEUNE FEMME.

Voy. Autour du Monde T. IV. 184.

se plaça près d'eux. Pendant tout le service ils observaient attentivement ses postures, et l'imitaient très exactement : ils s'asseyaient, se tenaient debout et se mettaient à genoux, comme M. Banks. Ils sentaient que nous étions occupés à quelque chose de sérieux et d'important, et ils ordonnèrent aux Taïtiens qui étaient hors du fort de se tenir en silence. Cependant, après que le service fut fini, ils ne firent ni l'un ni l'autre aucune question, et ils ne voulaient pas nous écouter lorsque nous tâchions de leur expliquer ce qui venait de se passer.

» Les Taïtiens, après avoir vu nos cérémonies religieuses dans la matinée, jugèrent à propos de nous montrer dans l'après-midi les leurs, qui étaient très différentes. Un jeune homme de près de six pieds et une jeune fille de onze à douze ans sacrifièrent à Vénus devant plusieurs de nos gens et un grand nombre de naturels du pays, sans paraître attacher aucune idée d'indécence à leur action, et ne s'y livrant au contraire, à ce qu'il nous semblait, que pour se conformer aux usages du pays. Parmi les spectateurs, il y avait plusieurs femmes d'un rang distingué, et entre autres Obéréa, qui, à proprement parler, présidait à la cérémonie, car elle donnait à la fille des instructions sur la manière dont elle devait jouer son rôle; mais quoique la fille fût jeune, elle ne paraissait pas en avoir besoin.

» Nous ne racontons pas cet événement comme un pur objet de curiosité, mais parce qu'il peut servir dans l'examen d'une question qui a été long-temps discutée par les philosophes. La honte qui accompagne certaines actions que tout le monde regarde comme innocentes en elle-mêmes est-elle imprimée dans le cœur de l'homme par la nature, ou provient-elle de l'habitude et de la coutume? Si la honte n'a d'autre origine que la coutume des nations, il ne sera peut-être pas aisé de remonter à la source de cette coutume, quelque générale qu'elle soit; si cette honte est une suite de l'instinct naturel, il ne sera pas moins difficile de découvrir comment elle est anéantie ou sans force parmi ces peuples, chez qui on n'en trouve pas la moindre trace.

» Le 14 et le 15, nous eûmes une autre occasion de connaître si tous les Taïtiens étaient complices des projets que quelques uns de leurs compatriotes méditaient contre nous. La nuit du 13 au 14, on vola une de nos pièces à l'eau, qui était à côté du fort. Le matin, nous ne vîmes pas un insulaire qui ne fût instruit du vol; cependant nous jugeâmes qu'ils n'étaient pas d'intelligence avec les voleurs, ou qu'ils trahissaient leurs associés, car ils paraissaient tous disposés à nous indiquer où nous pourrions retrouver la barrique. M. Banks alla pour la chercher dans un endroit de la baie où l'on nous dit qu'elle avait été mise dans une pirogue; mais comme cette pièce à l'eau ne nous était pas fort nécessaire, il ne fit pas beaucoup de recherches pour la recouvrer. Lorsqu'il fut de retour, Toubouraï-Tamaïdé lui dit qu'avant le

lendemain matin on nous volerait une autre barrique. Il n'est pas aisé de conjecturer comment il avait appris ce projet; il est sûr qu'il n'était pas du complot, car il vint, avec sa femme et sa famille, dans l'endroit où étaient placées les pièces à l'eau; il y dressa ses lits, en disant qu'en dépit du voleur il nous donnerait un gage de leur sûreté. Nous ne voulûmes pas y consentir; nous lui fîmes entendre qu'on placerait une sentinelle jusqu'au matin pour faire la garde autour des barriques. Il retira alors ses lits dans la tente de M. Banks, où il passa la nuit avec sa famille; il fit signe à la sentinelle, en la quittant, d'être bien sur ses gardes. Nous reconnûmes bientôt qu'il avait été bien informé. Le voleur vint vers minuit; mais s'apercevant qu'on avait mis un soldat pour veiller sur les barriques, il s'en alla sans rien dérober.

» L'aventure du couteau avait beaucoup augmenté la confiance de M. Banks en Toubouraï-Tamaïdé, et il ne se défiait point de lui; le Taïtien fut exposé par la suite à des tentations que sa probité et son honneur ne purent pas surmonter. Il s'était trouvé plusieurs fois dans des occasions favorables de commettre quelque vol, et il avait résisté; mais il fut enfin séduit par les charmes enchanteurs d'un panier de clous. Ces clous étaient plus grands que tous ceux que nous avions donnés jusque alors en échange aux Taïtiens, et ils avaient été laissés, peut-être par négligence, dans un coin de la tente de M. Banks, où le chef avait un libre accès. Celui-ci ayant relevé par inadvertance quelque partie de son habillement sous lequel il en avait caché un, le domestique de M. Banks le vit, et le dit à son maître. M. Banks, sachant qu'on ne lui avait pas donné ce clou, et qu'il ne l'avait pas reçu en échange, examina sur-le-champ le panier, où il y en avait sept, et il remarqua qu'il en manquait cinq. Il accusa avec répugnance Toubouraï-Tamaïdé du délit. Le Taïtien avoua le fait; mais la douleur qu'il en ressentit n'était probablement pas plus grande que celle de l'accusateur. On lui redemanda sur-le-champ les clous, et il répondit qu'ils étaient à Éparré; cependant il jugea à propos d'en montrer un, parce que M. Banks paraissait fort empressé de les ravoir, et qu'il lui faisait quelques signes de menace. Toubouraï-Tamaïdé fut conduit au fort pour y être jugé par la voie générale.

» Nous devions faire voir que nous ne regardions pas son offense comme légère; cependant, après quelque délibération, nous lui dîmes qu'on lui pardonnerait s'il voulait rapporter les quatre autres clous au fort. Il consentit à cette condition; mais je suis fâché de dire qu'il ne la remplit pas. Au lieu d'aller chercher les clous, il se retira avec sa famille avant la nuit, en emportant tous ses meubles.

» Après avoir reçu différents messages de Toutahah, qui nous mandait que, si nous voulions lui rendre visite, il reconnaîtrait cette complaisance

par un présent de quatre cochons, j'envoyai M. Hicks, mon premier lieutenant, afin de voir s'il ne serait pas possible de s'en procurer quelques uns sans cela; je lui ordonnai en même temps de faire au chef taïtien toutes sortes de politesses. M. Hicks le trouva éloigné d'Éparré, dans un lieu appelé Tettahah, situé à cinq milles plus à l'ouest. Toutahah le reçut avec beaucoup de cordialité; il lui montra sur-le-champ un cochon, et lui dit que dans la matinée on amènerait les trois autres, qui étaient à quelque distance. M. Hicks attendit volontiers; mais comme les trois cochons ne venaient point, et qu'il ne jugea pas à propos de rester plus long-temps, il s'en revint avec celui qu'on lui avait donné.

» Le 25, Toubouraï-Tamaïdé, accompagné de sa femme Tomio, parut à la tente pour la première fois depuis qu'on l'avait découvert volant des clous. Il paraissait affligé et craintif; cependant il ne crut pas devoir chercher à regagner nos bonnes grâces et notre amitié en rendant les quatre clous qu'il avait emportés. La froideur et la réserve avec lesquelles M. Banks et les autres le traitèrent n'étaient guère capables de lui inspirer du calme et de la gaîté. Il ne demeura pas long-temps, et il partit brusquement. M. Monkhouse, le chirurgien, alla le lendemain, dans la matinée, pour opérer la réconciliation; il tâcha de lui persuader de rendre les clous, mais il ne put pas y réussir

» Le 27, il fut décidé que nous irions voir Toutahah, quoique nous ne comptassions pas beaucoup sur les cochons qu'il avait promis pour nos peines. Je m'embarquai dès le grand matin dans la pinasse avec MM. Banks et Solander et trois autres personnes. Ce chef avait quitté Tettahah, où M. Hicks l'avait trouvé, et il était dans un endroit appelé Atahourou, à six milles plus loin. Comme nous ne pûmes pas faire plus de la moitié du chemin en canot, il était presque nuit lorsque nous arrivâmes. Nous vîmes Toutahah assis comme à l'ordinaire sous un arbre, et environné d'un grand nombre de Taïtiens. Nous lui fîmes nos présents, qui consistaient en un habit et un jupon d'étoffe jaune, et quelques autres bagatelles qu'il reçut avec plaisir. Il ordonna sur-le-champ de tuer et d'apprêter un cochon pour le souper, en nous promettant qu'il nous en donnerait plusieurs le lendemain. Mais nous avions moins envie de nous régaler dans ce voyage, que de remporter des rafraîchissements dont le fort avait besoin; nous le priâmes de ne pas faire tuer le cochon, et nous soupâmes des fruits du pays.

» Comme la nuit approchait, et qu'il y avait dans ce lieu plus de monde que les maisons et les canots n'en pouvaient contenir, et entre autres Obéréa, sa suite, et plusieurs autres Taïtiens que nous connaissions, nous commençâmes à chercher des logements. Nous étions au nombre de six. M. Banks fut assez heureux pour qu'Obéréa lui offrît une place dans sa pirogue; il nous

souhaita une bonne nuit, nous quitta, et alla se coucher de bonne heure, suivant la coutume du pays. Il ôta ses habits, comme à l'ordinaire, à cause de la chaleur. Obéréa lui dit amicalement qu'elle voulait les garder, parce qu'à coup sûr on les volerait, si elle n'en avait pas soin.

» M. Banks, ayant une pareille sauvegarde, s'endormit avec toute la tranquillité imaginable. Il s'éveilla sur les onze heures, et, voulant sortir pour quelques besoins, il chercha ses habits dans l'endroit où il avait vu Obéréa les placer; mais ils n'y étaient plus. Il éveilla Obéréa sur-le-champ. Dès qu'elle entendit sa plainte, elle se leva précipitamment, ordonna qu'on allumât des flambeaux, et se mit en devoir de retrouver ce que M. Banks avait perdu. Toutahah dormait dans la pirogue voisine; alarmé du bruit, il vint vers eux, et sortit avec Obéréa afin de découvrir le voleur. M. Banks n'était pas en état de les accompagner. On ne lui avait rien laissé que sa culotte; on avait pris son habit, sa veste, ses pistolets, sa poire à poudre et plusieurs autres effets qui étaient dans ses poches. Une demi-heure après, Obéréa et Toutaha revinrent, mais sans avoir rien appris ni sur les vêtements, ni sur le voleur. M. Banks commença à avoir des craintes : on n'avait pas emporté son fusil, mais il avait négligé de le charger; il ne savait pas où le docteur Solander et moi passions la nuit, et, en cas de besoin, il ne pouvait pas recourir à notre secours. Il crut cependant qu'il valait mieux ne point montrer de crainte ni de soupçons à l'égard des Taïtiens avec qui il était; il donna son fusil à Topia, qui s'était éveillé au milieu du désordre, et qu'il chargea d'en prendre soin, en le priant en même temps de rester couché. Il ajouta qu'il était satisfait des peines que Toutahah et Obéréa avaient prises pour retrouver ses effets, quoiqu'elles eussent été inutiles.

» M. Banks se recoucha assez agité; il entendit bientôt après de la musique, et il vit des lumières à peu de distance sur le rivage. C'était un concert ou assemblée qu'ils appellent *heïva*, nom général qu'ils donnent à toutes les fêtes publiques. Comme ce spectacle devait nécessairement rassembler beaucoup d'Indiens, et que je pouvais peut-être m'y trouver, ainsi que d'autres Anglais, M. Banks se leva pour y aller aussi. Les lumières et le son l'amenèrent dans une case où j'étais avec trois autres personnes du vaisseau. Il nous distingua aisément du reste de la foule; il s'approcha presque nu, et nous raconta sa triste aventure. Nous le consolâmes comme les malheureux se consolent entre eux; nous lui dîmes que nous avions été aussi maltraités que lui; je lui fis voir que j'avais les jambes nues, et lui dis qu'on avait volé mes bas sous ma tête, quoique je fusse sûr de ne pas avoir dormi. Mes compagnons lui prouvèrent aussi, en se montrant, qu'ils avaient perdu leur habit. Nous résolûmes pourtant d'entendre la musique, quelque mal vêtus que

nous fussions. Le concert était composé de quatre tambours, de trois flûtes et de plusieurs voix ; il dura environ une heure, et lorsqu'il fut fini, nous nous retirâmes dans les endroits où nous avions couché, après être convenus que jusqu'au lendemain matin nous ne ferions aucune démarche pour retrouver nos habits.

» Le 28, nous nous levâmes à la pointe du jour suivant l'usage de l'île. Le premier homme que vit M. Banks fut Topia, qui gardait fidèlement son fusil. Obéréa lui apporta bientôt quelques vêtements de son pays, pour lui servir au défaut des siens; de sorte qu'en nous abordant il portait un habillement bigarré moitié à la taïtienne et moitié à l'anglaise. Excepté le docteur Solander, dont nous ne connaissions pas le gîte, et qui n'avait point assisté au concert, nous fûmes bientôt réunis. Peu de temps après, Toutahah parut, et nous le pressâmes de chercher nos habits qu'on nous avait dérobés; mais nous ne pûmes jamais lui persuader, non plus qu'à Obéréa, de faire aucune démarche à cet effet, et nous soupçonnâmes alors qu'ils étaient complices du vol. Sur les huit heures, M. Solander vint nous joindre; il avait passé la nuit dans une case à un mille de distance, chez des hôtes plus honnêtes que les nôtres, et on ne lui avait rien pris.

» Nous perdîmes alors tout espoir de recouvrer nos habits, dont en effet nous n'avons jamais entendu parler dans la suite, et nous passâmes toute la matinée à demander les cochons qu'on nous avait promis; mais nos tentatives furent également sans succès. Sur le midi, nous marchâmes vers le canot, assez mécontents, et n'emportant rien avec nous que ce que nous avions acheté la veille du boucher et du cuisinier de Toutahah.

» En retournant au canot, nous eûmes un spectacle qui nous dédommagea, en quelque manière, de nos fatigues et de nos peines. Chemin faisant, nous arrivâmes à un des endroits en petit nombre où l'île n'est pas environnée par des récifs, et où par conséquent un ressac violent brise sur la côte. Les lames étaient des plus effrayantes que j'eusse jamais vues; il aurait été impossible à un de nos canots de s'en tirer, et si le meilleur nageur de l'Europe avait été, par quelque accident, exposé à leur furie, je suis persuadé qu'il y aurait été bientôt englouti par les flots ou écrasé contre les grosses pierres dont le rivage était couvert. Cependant nous y vîmes dix ou douze Taïtiens qui nageaient pour leur plaisir; lorsque les flots brisaient près d'eux, ils plongeaient par dessous et reparaissaient de l'autre côté, avec une adresse et une facilité inconcevables. Ce qui rendit ce spectacle encore plus amusant, ce fut que ces nageurs trouvèrent au milieu de ces brisants l'arrière d'une vieille pirogue. Ils le saisirent, et le poussèrent devant eux en nageant jusqu'à une assez grande distance en mer. Alors deux ou trois de ces insulaires se mettaient dessus, et,

tournant le bout carré contre la vague, ils étaient ainsi chassés vers la côte avec une rapidité incroyable, et quelquefois même jusqu'à la grève; mais ordinairement la vague brisait sur eux avant qu'ils fussent à moitié chemin, et alors ils plongeaient et se relevaient d'un autre côté, en tenant toujours ce reste de pirogue. Ils se remettaient de nouveau à nager au large, et revenaient ensuite par la même manœuvre, à peu près comme les enfants dans les jours de fêtes grimpent la colline du parc de Greenwich, pour avoir le plaisir de se rouler en bas. Nous restâmes plus d'une demi-heure à contempler cette scène étonnante. Pendant cet intervalle, aucun des nageurs n'entreprit d'aller à terre; ils semblaient prendre à ce jeu le plaisir le plus vif. Nous continuâmes alors notre route, et enfin le soir nous arrivâmes au fort. »

Comme le jour où l'on devait faire les observations astronomiques approchait, Cook envoya deux détachements afin d'observer le passage de Vénus dans différents endroits, espérant que, si on ne réussissait pas à Taïti, on aurait ailleurs un meilleur succès. L'observation fut fait avec une égale réussite sur les différents points.

« Si nous avions des raisons de nous féliciter du succès de notre entreprise, quelques uns de nos gens avaient profité du temps de manière à nous causer bien du regret. Pendant que les officiers étaient tous occupés à observer le passage de Vénus, des matelots enfoncèrent un des magasins, et volèrent près d'un cent pesant de clous à fiche. Le cas était sérieux et de grande importance : car, si les voleurs avaient répandu ces clous parmi les Taïtiens, ils nous auraient fait un tort irréparable en diminuant la valeur du fer, qui était la principale marchandise que nous avions apportée pour commercer avec ces insulaires. On découvrit un des voleurs; mais on ne lui trouva que sept clous. Il fut puni par vingt-quatre coups de fouet, et il ne voulut jamais révéler ses complices.

» Le 5 juillet, nous célébrâmes l'anniversaire du jour de la naissance du roi. Nous aurions dû faire cette cérémonie la veille; mais nous attendîmes pour cela le retour de nos officiers, qui étaient allés observer le passage de Vénus. Plusieurs des chefs taïtiens assistèrent à cette fête; ils burent à la santé de sa majesté sous le nom de *Kihiargo*, qui était le son le plus rapproché qu'ils pouvaient rendre pour exprimer le roi George.

» Il mourut à cette époque une vieille femme d'un certain rang, et qui était parente de Tomio. Cet incident nous donna occasion de voir comment ils disposent des cadavres, et nous confirma dans l'opinion que ces peuples n'enterrent jamais leurs morts, contre la coutume de toutes les autres nations actuellement connues. Au milieu d'une petite place carrée, proprement palissadée de bambous, ils dressèrent sur deux poteaux le tendelet d'une piro-

gue, et ils placèrent le corps en dessous, sur un châssis tel que nous l'avons décrit plus haut. Le corps était couvert d'une belle étoffe, et on avait placé près de lui du fruit à pain, du poisson et d'autres provisions. Nous supposâmes que les aliments étaient préparés pour l'esprit du défunt, et que par conséquent ces Indiens ont quelques idées confuses de l'existence des âmes après la mort; mais lorsque nous nous adressâmes à Toubouraï-Tamaïdé, afin de nous instruire plus particulièrement sur cette matière, il nous dit que ces aliments étaient des offrandes qu'ils présentaient à leurs dieux. Ils ne supposaient cependant pas que les dieux mangeassent, ainsi que les Juifs ne pensaient point que Jehovah pût habiter dans une maison. Il faut regarder leur offrande de la même manière que le temple de Jérusalem, c'est-à-dire comme un témoignage de respect et de reconnaissance et un moyen de solliciter la présence plus immédiate de la Divinité. Vis-à-vis le carré il y avait un endroit où les parents du défunt allaient payer le tribut de leur douleur, et au dessous du tendelet on trouvait une quantité innombrable de petites pièces d'étoffe sur lesquelles les pleureurs avaient versé leurs larmes et leur sang : car, dans les transports de leur chagrin, c'est un usage universel parmi eux de se faire des blessures avec la dent d'un requin. A quelques pas de là, on avait dressé deux petites huttes : quelques parents du défunt demeurent habituellement dans l'une, et l'autre sert d'habitation au principal personnage du deuil, qui est toujours un homme revêtu d'un habillement singulier, et qui fait des cérémonies que nous rapporterons plus bas. On enterre ensuite les os des morts dans un lieu voisin de celui où on élève ainsi les cadavres pour les laisser tomber en pourriture.

» Comme les Taïtiens depuis quelques jours nous apportaient du fruit à pain en moindre quantité qu'à l'ordinaire, nous en demandâmes la raison, et l'on nous dit que les arbres promettaient une récolte abondante, et que chacun avait alors cueilli une partie des fruits pour en faire une espèce de pâte aigrelette qu'ils appellent *mahié*, et qui, après avoir subi une fermentation, se conserve pendant un temps considérable, et leur sert d'aliment lorsque les fruits ne sont par encore mûrs.

» Le principal personnage du deuil devait faire le 10 la cérémonie en l'honneur de la vieille femme dont nous avons déjà décrit le tombeau. M. Banks était si curieux de voir tous les mystères de la solennité, qu'il résolut de s'y charger d'un emploi, après qu'on lui eut dit qu'il ne pouvait pas y assister sans cette condition. Il alla donc le soir dans l'endroit où était déposé le corps, et il fut reçu par la fille de la défunte, quelques autres personnes et un jeune homme d'environ quatorze ans, qui se préparaient tous à la cérémonie. Toubouraï-Tamaïdé en était le chef. La figure de son habillement était extrême-

ment bizarre, et pourtant lui séyait assez bien. On dépouilla M. Banks de ses vêtements à l'européenne ; les Taïtiens nouèrent autour de ses reins une petite pièce d'étoffe, et ils lui barbouillèrent tout le corps jusqu'aux épaules avec du charbon et de l'eau, de manière qu'il était aussi noir qu'un nègre. Ils firent la même opération à plusieurs personnes, et entre autres à quelques femmes qu'on mit dans le même état de nudité que lui ; le jeune homme fut noirci partout, et ensuite le convoi se mit en marche.

» Toubouraï-Tamaïdé proférait près du corps quelques mots que nous avons jugé une prière. Il récita les mêmes paroles lorsqu'il fut arrivé dans sa maison. Ils continuèrent ensuite leur route vers le fort, dont nous leur avions permis d'approcher dans cette occasion. Les Taïtiens ont coutume de s'enfuir avec la plus grande précipitation à l'arrivée du convoi : dès qu'il fut aperçu de loin par ceux qui étaient aux environs du fort, ils allèrent se cacher dans les bois. Le convoi marcha du fort le long de la côte, et mit en fuite une autre troupe d'insulaires, qui étaient plus de cent, et qui se retirèrent tous dans le premier lieu le plus écarté qu'ils purent rencontrer ; il traversa ensuite la rivière et entra dans le bois, passant devant plusieurs maisons qui étaient toutes désertes, et l'on ne vit pas un seul Taïtien pendant le reste de la procession, qui dura près d'une demi-heure. Ils appellent *nineveh* la fonction que faisait M. Banks; deux Taïtiens étaient chargés du même emploi. Comme les naturels avaient tous disparu, ils allèrent dire au principal personnage du deuil : *Imatata,* il n'y a personne. Enfin on envoya tous les gens du convoi se laver dans la rivière et reprendre leurs habits ordinaires.

» Le 12, des Taïtiens se plaignirent à moi que deux des matelots leur avaient pris des arcs, des flèches et des cordes faites avec des cheveux tressés. J'examinai l'affaire, et, trouvant que l'accusation était prouvée, je fis donner à chacun des coupables vingt-quatre coups de fouet.

» Nous n'avons point encore parlé de leurs arcs et de leurs flèches, et ils n'en apportaient pas souvent au fort; cependant Toubouraï-Tamaïdé vint ce jour-là nous voir avec son arc, en conséquence d'un défit que lui avait fait M. Gore. Le chef pensait que c'était pour essayer à qui lancerait la flèche plus loin, et M. Gore à qui frapperait mieux le but; et comme celui-ci ne tâchait pas de pousser la flèche le plus loin qu'il lui serait possible, et que l'autre ne cherchait point à atteindre le but, on ne put pas comparer leur adresse. Toubouraï-Tamaïdé, voulant alors nous montrer ce qu'il était capable de faire, banda son arc et décocha une flèche à huit cents pieds, c'est-à-dire à un peu plus d'un sixième de mille. Leurs flèches ne sont jamais empennées, et leur manière de tirer est singulière : ils s'agenouillent, et au moment où la flèche part ils laissent tomber l'arc.

» M. Banks, dans sa promenade du matin, rencontra des Taïtiens qu'il reconnut, après quelques questions, pour des musiciens ambulants. Dès que nous eûmes appris l'endroit où ils devaient passer la nuit, nous nous y rendîmes tous. Ils avaient deux flûtes et trois tambours, et une grande foule s'était assemblée autour d'eux. Ceux qui battaient du tambour accompagnaient la musique avec leurs voix, et nous fûmes fort surpris de découvrir que nous étions l'objet de eurs chansons. Nous ne nous attendions pas à rencontrer parmi les habitants sauvages de ce coin solitaire du globe une profession pour qui les nations les plus distinguées par leur esprit et leurs connaissances avaient de l'estime et de la vénération. Tels sont pourtant les bardes et les ménestrels de Taïti : ils improvisaient, et joignaient la musique de leurs instruments au son de leurs voix; ils allaient continuellement d'un lieu à l'autre, et le maître de la maison, ainsi que l'assemblée, leur donnaient en récompense les choses dont ils pouvaient se passer, et dont ces bardes avaient besoin.

» Le 14, on commit au fort un vol qui nous jeta dans de nouvelles difficultés et de nouveaux embarras. Au milieu de la nuit un Taïtien trouva moyen de dérober un fourgon de fer qui nous servait pour le four; on l'avait dressé par hasard contre la palissade, de sorte qu'on voyait en dehors le bout du manche. Nous apprîmes que le voleur, qui l'avait lorgné le soir, était venu tout doucement sur les trois heures du matin, et que, guettant le moment où la sentinelle était détournée, il avait adroitement saisi le fourgon avec un grand bâton crochu, et l'avait tiré par-dessus la palissade. Je crus qu'il était important de tâcher de mettre fin à tous ces vols, en employant un moyen qui rendrait les naturels intéressés eux-mêmes à les prévenir. J'avais donné ordre qu'on ne tirât pas sur eux, lors même qu'ils étaient pris en flagrant délit; j'avais pour cela plusieurs raisons. Je ne pouvais pas donner aux soldats de garde un pouvoir de vie et de mort dont ils seraient les maîtres de faire usage quand ils le voudraient, et j'avais déjà éprouvé qu'ils n'étaient que trop empressés à tuer légèrement lorsqu'ils en avaient la permission. Je ne croyais pas d'ailleurs que les vols que faisaient les Taïtiens fussent des crimes dignes de mort; parce qu'on pend les voleurs en Angleterre, je ne pensai pas qu'on dût les fusiller à Taïti. C'eût été exécuter sur les naturels de ce pays une loi faite après coup; ils n'avaient point parmi eux de loi semblable, et il me sembla que nous n'avions pas droit de la leur imposer. En voulant jouir des avantages de la société civile, ils n'ont pas comme nous accepté pour condition de s'abstenir de vol sous peine d'être punis de mort. Je ne voulais pas les exposer à nos armes à feu chargées de balles, et je ne me souciais pas trop qu'on tirât sur eux seulement avec de la poudre. Le bruit de l'explosion et la fumée les auraient d'abord alarmés; mais dès qu'ils auraient vu qu'il ne leur en arri-

vait point de mal, ils auraient peut-être méprisé nos armes, et ils en seraient venus à des insultes que nous aurions été forcés de repousser d'une manière plus à craindre pour eux. Au contraire, en ne tirant jamais qu'à balle, nous pouvions les maintenir dans la crainte qu'ils avaient de nos armes à feu, et nous mettre à l'abri de leurs outrages.

» Il survint alors un incident que je regardai comme un expédient favorable à mon dessein. Une vingtaine de leurs pirogues étaient venues près de nous chargées de poisson : je les fis saisir sur-le-champ et conduire dans la rivière derrière le fort, et j'avertis les Taïtiens que nous allions les brûler, si on ne nous rendait pas les fourgons et les autres choses qu'ils avaient volées depuis notre arrivée dans l'île. Je hasardai de publier cette menace, quoique je ne fusse pas dans le dessein de la mettre à exécution; je ne doutais pas qu'elle ne parvînt à ceux qui possédaient les effets qu'on nous avait dérobés, et que dans peu on ne nous les rapportât, puisque tous les Taïtiens y étaient intéressés. J'en fis la liste : elle était composée principalement du fourgon, du fusil qui avait été pris au soldat de marine lorsque le Taïtien fut tué, des pistolets et des habits que M. Banks avait perdus à Atahourou, d'une épée qui appartenait à un de nos sous-officiers, et d'une barrique.

» Sur le midi, on rendit le fourgon, et ils firent de vives instances pour que je relâchasse les pirogues; mais je m'en tins toujours à mes premières conditions. Le lendemain on ne rapporta rien de plus; ce qui me surprit beaucoup, car les insulaires étaient dans le plus grand embarras pour leur poisson, qui allait se gâter dans peu de temps. Je fus donc réduit à l'alternative désagréable de relâcher les pirogues, contre ce que j'avais déclaré solennellement et en public, ou de les détenir au détriment de ceux qui étaient innocents, et sans que nous en retirassions aucun profit. J'avisai un expédient passager : je leur permis de prendre le poisson ; mais je retins toujours les pirogues. Cette permission produisit de nouveaux désordres et de nouvelles injustices. Comme il n'était pas facile de distinguer à qui le poisson appartenait en particulier, ceux qui n'y avaient point de droit profitèrent de la circonstauce, et pillèrent les pirogues. Ils réitérèrent leurs sollicitations pour que je renvoyasse ces bâtiments. J'avais alors les plus fortes raisons de croire que les effets dérobés n'étaient pas dans l'île, ou que ceux qui souffraient par la détention des pirogues n'avaient pas assez d'influence sur les voleurs pour les engager à abandonner leur proie; je me décidai enfin à les relâcher, très mortifié du mauvais succès de mon projet.

» Il arriva sur ces entrefaites un autre accident qui fut sur le point de nous brouiller avec les Taïtiens, malgré toutes les précautions que nous prenions pour entretenir la paix. J'envoyai à terre la chaloupe afin d'en rapporter du

lest pour le vaisseau. L'officier qui la commandait, ne trouvant pas d'abord des pierres qui lui convinssent, se mit à abattre quelques parties d'une muraille qui enfermait un terrain où ils déposaient les os de leurs morts. Les Taïtiens s'y opposèrent avec violence, et un messager vint aux tentes nous avertir qu'ils ne voulaient point souffrir cette entreprise. M. Banks partit sur-le-champ, et termina bientôt la dispute à l'amiable, en envoyant les gens de la chaloupe à la rivière, où l'on pouvait rassembler assez de pierres pour le lestage du bâtiment, sans offenser les naturels. Il faut bien remarquer que ces insulaires paraissaient beaucoup plus jaloux de ce qu'on faisait aux morts qu'aux vivants.

» Ce fut le seul cas où les Taïtiens osèrent nous résister, et, excepté dans une autre occasion du même genre, ils n'ont jamais insulté qui que ce soit parmi nous. M. Monkhouse, cueillant un jour une fleur sur un arbre situé dans un de leurs enclos funéraires, un Taïtien qui l'aperçut vint tout à coup derrière lui, et le frappa. M. Monkouse saisit son adversaire ; mais deux autres insulaires approchèrent à l'instant, prirent le chirurgien par les cheveux, le forcèrent de lâcher leur compatriote, et s'enfuirent ensuite sans lui faire d'autre violence.

» Le 19, nous retenions toujours les pirogues. Nous reçûmes le soir une visite d'Obéréa, et nous fûmes très surpris en voyant qu'elle ne nous rapportait aucun des effets qu'on nous avait volés, car elle savait qu'elle était soupçonnée d'en avoir quelques uns en garde. Elle dit, il est vrai, qu'Obady, son favori, qu'elle avait renvoyé et battu, les avait emportés ; mais elle semblait sentir qu'elle n'avait pas droit d'être crue sur sa parole. Elle laissa voir les signes de crainte les plus marqués ; cependant elle les surmonta avec une résolution surprenante, et elle nous fit de très grandes instances pour que nous lui permissions de passer la nuit, elle et sa suite, dans la tente de M. Banks. Nous ne voulûmes pas y consentir : l'histoire des habits volés était trop récente, et d'ailleurs la tente était déjà remplie d'autres personnes. Aucun autre de nous ne fut disposé à la recevoir, et elle coucha dans sa pirogue, très mortifiée et très mécontente.

» Le lendemain 20, dès le grand matin, elle revint au fort avec sa pirogue et ce qui y était contenu, se remettant à notre pouvoir avec une espèce de grandeur d'âme qui excita notre étonnement et notre admiration. Afin d'opérer plus efficacement la réconciliation, elle nous présenta un cochon et plusieurs autres choses, et entre autres un chien. Nous avions appris que les Taïtiens regardent cet animal comme une nourriture plus délicate que le porc, et nous résolûmes à cette occasion de vérifier l'expérience. Nous remîmes le chien, qui était très gras, à Topia, qui se chargea d'être le boucher

et le cuisinier. Il le tua en lui serrant fortement avec ses mains le nez et le museau, opération qui dura plus d'un quart d'heure.

» Pendant ce temps, les Indiens firent un trou en terre d'environ un pied de profondeur, dans lequel on alluma du feu, et l'on y mit des couches alternatives de petites pierres et de bois pour le chauffer. Topia tint pendant quelque temps le chien sur la flamme; et, le raclant avec une coquille, tout le poil tomba, comme s'il avait été échaudé dans une eau bouillante. Il le fendit avec la même coquille, et en tira les intestins, qui furent envoyés à la mer, où ils furent lavés avec soin, et mis dans des coques de cocos, ainsi que le sang qu'on avait tiré du corps en l'ouvrant. On ôta le feu du trou lorsqu'il fut assez échauffé, et on mit au fond quelques unes des pierres qui n'étaient pas assez chaudes pour changer la couleur de ce qu'elles touchaient; on les couvrit de feuilles vertes, sur lesquelles on plaça le chien avec ses intestins; on étendit sur l'animal une seconde couche de feuilles vertes et de pierres chaudes, et on boucha le creux avec de la terre. En moins de quatre heures on le rouvrit; on en tira l'animal très bien cuit, et nous convînmes tous que c'était un mets excellent. On ne donne point de viande aux chiens qu'on nourrit dans l'île pour la table, mais seulement des fruits à pain, des cocos, des ignames et d'autres végétaux. Les Taïtiens apprêtent de la même manière toutes les viandes et les poissons qu'ils mangent.

» Le 21, nous reçûmes au fort la visite d'Omao, chef que nous n'avions pas encore vu, et pour qui les naturels du pays avaient un respect extraordinaire. Il amenait avec lui un enfant d'environ sept ans, et une jeune femme qui en avait à peu près seize. Quoique l'enfant fût en état de marcher, il était cependant porté sur le dos d'un homme, ce que nous regardâmes comme une preuve de sa dignité. Dès qu'on les aperçut de loin, Obéréa et plusieurs autres Taïtiens qui étaient au fort allèrent à leur rencontre, après s'être découvert la tête et le corps jusqu'à la ceinture. A mesure qu'ils approchaient, tous les autres insulaires qui étaient aux environs du fort faisaient la même cérémonie. Il est probable que découvrir son corps est, dans ce pays, un témoignage de respect; et comme ils en laissent voir publiquement toutes les parties avec une égale indifférence, nous fûmes moins étonnés d'apercevoir Ourattoua se mettre nue de la ceinture en bas. Ce n'était peut-être qu'une autre politesse adaptée à des personnages d'un rang différent. Le chef entra dans la tente; mais toutes nos prières ne purent pas engager la jeune femme à l'y suivre, quoiqu'elle parût refuser contre son inclination. Les naturels mettaient une attention extrême à l'en empêcher; ils employaient presque la force lorsqu'elle était sur le point de succomber. Ils retenaient l'enfant en dehors avec autant d'inquiétude. Le docteur Solander, le rencontrant à la porte, le prit

par la main, et l'introduisit dans la tente avant que les Taïtiens s'en aperçussent ; mais d'autres qui s'y trouvaient déjà, le voyant arriver, le firent sortir.

» Ces circonstances excitèrent vivement notre curiosité. Nous nous informâmes de la qualité de nos hôtes, et nous apprîmes qu'Omao était le mari d'Obéréa ; qu'ils s'étaient séparés depuis long-temps, d'un commun accord, et que la jeune femme et le petit garçon étaient leurs enfants. Nous apprîmes aussi que l'enfant, qui s'appelait Terridiri, était l'héritier présomptif de la souveraineté de l'île ; que sa sœur lui était destinée pour femme, et qu'on différait le mariage jusqu'à ce qu'il eût un âge convenable. Le souverain actuel de l'île était un fils d'Ouappaï, qu'on nommait Outou, et qui était encore mineur, comme nous l'avons observé plus haut. Ouappaï, Omao et Toutahah étaient frères. Comme Ouappaï, l'aîné des trois, n'avait point d'autre enfant qu'Otou, le fils d'Omao, son premier frère, était l'héritier de la souveraineté. Il paraîtra peut-être étrange qu'un enfant soit souverain pendant la vie de son père ; mais, suivant la coutume du pays, il succède au titre et à l'autorité de son père dès le moment de sa naissance. On choisit un régent ; le père du nouveau souverain conserve ordinairement, à ce titre, son autorité jusqu'à ce que son fils soit en âge de gouverner par lui-même. Cependant on avait dérogé à l'usage dans ce cas, et la régence était tombée sur Toutahah, oncle du petit roi, parce qu'il s'était distingué dans une guerre. Omao me fit, sur l'Angleterre et ses habitants, plusieurs questions qui décelaient beaucoup de pénétration et d'intelligence.

» Le 26, sur les trois heures du matin, je m'embarquai dans la pinasse, accompagné de M. Banks, pour faire le tour de l'île et dresser une carte de ses côtes et havres. Nous prîmes notre route vers l'est, et à huit heures du matin nous allâmes à terre dans un district appelé Oahounné, gouverné par Ahio, jeune chef que nous avions vu souvent dans nos tentes, et qui voulut bien déjeuner avec nous. Nous y trouvâmes aussi deux autres Taïtiens de notre connaissance, Titéboalo et Houna, qui nous menèrent dans leurs maisons, près desquelles nous rencontrâmes le corps de la vieille femme dont M. Banks avait suivi le convoi. Cette habitation avait passé par héritage de la défunte à Houna ; et comme il était pour cela nécessaire que le cadavre y fût placé, on l'avait tiré du lieu où il avait été déposé par le convoi pour l'y transporter. Nous allâmes à pied vers le havre d'Ohidey, où mouilla M. de Bougainville. Les naturels du pays nous montrèrent l'endroit où il avait dressé ses tentes et le ruisseau qui lui servit d'aiguade ; nous n'y reconnûmes pourtant d'autres vestiges de son séjour que les trous où les piquets des tentes avaient été plantés, et un morceau de pot cassé. Nous vîmes Éreti, chef qui

était son principal ami, et dont le frère Aotourou s'embarqua sur *la Boudeuse*.

» Après que nous eûmes examiné cet endroit, nous rentrâmes dans la pinasse, qui nous suivait. Nous tâchâmes d'engager Titéboalo à venir avec nous à l'autre côté de la baie, mais il ne voulut point y consentir; il nous conseilla même de ne pas y aller; il nous dit que ce canton était habité par un peuple qui n'était pas sujet de Toutahah, et qui nous massacrerait ainsi que lui. On imagine bien que cette nouvelle ne nous fit pas abandonner notre entreprise. Nous chargeâmes sur-le-champ nos armes à feu à balles, et Titéboalo, qui comprit que cette précaution nous rendait formidables, consentit alors à être de notre expédition.

» Après avoir vogué jusqu'au soir, nous parvînmes à une langue basse de terre ou isthme placé au fond de la baie, et qui partage l'île en deux péninsules, dont chacune forme un district ou gouvernement entièrement indépendant de l'autre. Comme nous n'étions pas encore entrés dans le pays de notre ennemi, nous résolûmes de passer la nuit à terre. Nous débarquâmes, et nous trouvâmes peu de maisons; mais nous vîmes plusieurs doubles pirogues dont nous connaissions les maîtres, qui nous donnèrent à souper et un logis. M. Banks dut le sien à Ouratoua, la femme qui lui avait fait ses compliments au fort d'une manière si singulière.

» Le 27 au matin, nous nous préparâmes alors à continuer notre route vers le canton que Titéboalo appelait l'autre royaume. Il nous dit qu'on nommait Tierrébou ou Taïti-Eté cette partie de l'île, et Ouahitéa le chef qui y gouvernait. Nous apprîmes aussi à cette occasion que la péninsule où nous avions dressé nos tentes s'appelait Opoureonéi ou O-Taïti-Néi. Titéboalo semblait avoir plus de courage que la veille; il ne répéta plus que le peuple de Tierrébou nous tuerait; mais il assura que nous ne pourrions pas y acheter des provisions. Effectivement depuis notre départ du fort nous n'avions point eu de fruit à pain.

» Nous fîmes quelques milles en mer, et nous débarquâmes dans un district qui était le domaine d'un chef appelé Moraïtata, le tombeau des hommes, et dont le père se nommait Paahaïredo, le voleur de pirogues. Quoique ces noms parussent confirmer ce que Titéboalo nous avait dit, nous reconnûmes bientôt qu'il s'était trompé. Le père et le fils nous reçurent avec toute l'honnêteté possible. Ils nous donnèrent des rafraîchissements, et après quelque délai ils nous vendirent un gros cochon pour une hache. Une foule d'insulaires se rassemblèrent autour de nous; nous n'en vîmes que deux de notre connaissance. Nous ne remarquâmes parmi eux aucune des quincailleries ou autres marchandises de notre vaisseau; nous vîmes cependant plusieurs effets d'Europe. Nous trouvâmes dans une des maisons deux boulets de douze livres,

dont l'un était marqué de la large flèche d'Angleterre, quoique les insulaires nous dissent qu'ils les avaient reçus des vaisseaux qui étaient à la rade dans le havre de Bougainville.

» Nous marchâmes à pied jusqu'au district qui dépendait immédiatement d'Ouahitéa, principal chef ou roi de la péninsule. Il avait un fils; mais nous ne savons pas si, suivant la coutume d'Opoureonéi, il administrait le gouvernement comme régent, ou en son propre nom. Ce district est composé d'une grande et fertile plaine, arrosée par une rivière que nous fûmes obligés de passer dans une pirogue. Les insulaires qui nous suivaient aimèrent mieux la traverser à la nage, et ils se jetèrent à l'eau, comme une meute de chiens. Nous ne vîmes dans cet endroit aucune maison qui parût habitée, mais seulement les ruines de plusieurs grandes cases. Nous tirâmes le long de la côte, qui forme une baie appelée O-Aïtipeha, et enfin nous trouvâmes le chef assis près de jolis pavillons de pirogues, sous lesquels nous supposâmes que lui et ses gens passaient la nuit. C'était un vieillard maigre, dont les ans avaient blanchi la barbe et les cheveux. Il avait avec lui une jolie femme d'environ vingt-cinq ans, et qui se nommait Toudiddé. Nous avions souvent entendu parler de cette femme, et ce qu'on nous a dit, ainsi que ce que nous en avons vu, nous a fait penser que c'était l'Obéréa de cette péninsule. Les récifs qui sont le long de la côte forment, entre cet endroit et l'isthme, des havres où les vaisseaux pourraient être en parfaite sûreté. Tiary, fils d'Ouahitéa, de qui nous avions acheté un cochon, nous accompagnait.

» Le pays que nous parcourûmes semblait être plus cultivé que le reste de l'île. Les ruisseaux coulaient partout dans des lits étroits de pierres, et le rivage paraissait aussi bordé de pierres. Les maisons ne sont ni vastes ni nombreuses; mais les pirogues amarrées le long de la côte étaient innombrables. Elles étaient plus grandes et mieux faites que toutes celles que nous avions vues jusque alors; l'arrière était plus haut, la longueur du bâtiment plus considérable et les pavillons soutenus par des colonnes. Presque à chaque pointe de la côte il y avait un bâtiment sépulcral; nous en vîmes aussi plusieurs dans l'intérieur des terres. Ils étaient de la même forme que ceux d'Opoureonéi, mais plus propres, mieux entretenus et décorés de plusieurs planches qu'on avait dressées debout, et sur lesquelles on avait sculpté différentes figures d'oiseaux et d'hommes. Ils avaient représenté sur l'une de ces planches un coq peint en rouge et jaune pour imiter le plumage de cet animal. Nous en vîmes aussi où il y avait des portraits grossiers d'hommes élevés les uns sur la tête des autres. Nous n'aperçûmes pas un seul fruit à pain dans ce canton, quoiqu'il soit fertile et cultivé. Les arbres étaient entièrement stériles, et il nous parut que les habitants se nourrissaient princi-

palement de noix assez ressemblantes à une châtaigne, et qu'ils appellent *ahy*.

» Lorsque nous fûmes fatigués de marcher à pied, nous appelâmes la chaloupe. Les Indiens Titéboalo et Teahaou n'étaient plus avec nous. Nous conjecturâmes qu'ils étaient restés derrière, chez Ouahitéa, attendant que nous allions les y rejoindre, en conséquence d'une promesse qu'ils nous avaient arrachée; mais il ne fut pas en notre pouvoir de la remplir.

» Tiary, cependant, et un autre Taïtien, s'embarquèrent avec nous; nous allâmes jusque vis-à-vis une petite île appelée Otouraéité. Il était nuit alors; nous résolûmes de débarquer, et nos insulaires nous conduisirent dans un endroit où ils dirent que nous pourrions coucher. C'était une maison déserte, près de laquelle il y avait une petite anse où la pinasse pouvait être en sûreté. Nous manquions de provisions, parce que, depuis notre départ, nous en avions trouvé très peu. M. Banks alla tout de suite dans les bois, pour voir s'il était possible de nous en procurer. Comme il faisait très sombre, il ne rencontra personne, et ne trouva qu'une case inhabitée. Il ne rapporta qu'un fruit à pain, la moitié d'un autre et quelques ahys. Nous les joignîmes à un ou deux canards et à quelques corlieux que nous avions; nous en fîmes un souper assez abondant, mais désagréable, faute de pain, dont nous avions négligé de nous pourvoir, espérant trouver des fruits à pain. Nous nous logeâmes sous le pavillon d'une pirogue appartenant à Tiary, qui nous accompagnait.

» Le lendemain 28, après avoir fait une autre tentative inutile pour nous procurer des provisions, nous dirigeâmes notre marche autour de la pointe sud-est de l'île. Nous fîmes cette route en partie à pied, et le reste du temps dans la pinasse. Lorsque nous eûmes parcouru environ trois milles, nous arrivâmes à un endroit où nous vîmes plusieurs grandes pirogues et un certain nombre de Taïtiens, et nous fûmes agréablement surpris de trouver que nous les connaissions très particulièrement. Nous achetâmes, avec beaucoup de difficulté, quelques cocos; nous nous rembarquâmes ensuite, emmenant avec nous Teahaou, un des insulaires qui nous avaient attendus chez Ouahitéa, et qui nous étaient venus rejoindre la veille, bien avant dans la nuit.

» Losque nous fûmes en travers de l'extrémité sud-est de l'île, nous allâmes à terre par le conseil de notre guide taïtien, qui nous dit que le pays était riche et fertile. Le chef, nommé Mathiabo, vint bientôt près de nous; mais il parut ignorer totalement la manière dont nous commercions. Cependant ses sujets nous apportèrent quantité de cocos, et environ vingt fruits à pain. Nous achetâmes le fruit à pain très cher; mais le chef nous vendit un cochon pour une bouteille de verre, qu'il préféra à toutes les autres marchandises que nous pouvions lui donner. Il possédait une oie et un dindon que *le Dau-*

vhin avait laissés dans l'île; ces deux animaux étaient extraordinairement gras, et si bien apprivoisés, qu'ils suivaient partout les insulaires, qui les aimaient passionnément.

» Nous vîmes dans une grande case un spectacle tout-à-fait nouveau pour nous. Il y avait à l'un des bouts une planche en demi-cercle, à laquelle pendaient quinze mâchoires d'hommes; elles nous semblèrent fraîches et avaient toutes leurs dents. Un coup d'œil si extraordinaire excita fortement notre curiosité. Nous fîmes plusieurs recherches; mais alors nous ne pûmes rien apprendre : le peuple ne voulait pas ou ne pouvait pas nous entendre.

» Quand nous quittâmes cet endroit, le chef Mathiabo demanda la permission de nous accompagner, et nous y consentîmes volontiers. Il passa le reste de la journée avec nous, et il nous fut très utile en nous servant de pilote sur les bas-fonds. Sur le soir, nous entrâmes dans la baie du côté du nord-ouest de l'île qui répond à celui du sud-est, car l'isthme partage l'île, comme je l'ai déjà observé. Après que nous eûmes côtoyé les deux tiers de cette baie, nous nous décidâmes à aller passer la nuit à terre. Nous vîmes à quelque distance une grande maison, que Mathiabo nous dit appartenir à un de ses amis. Bientôt après, plusieurs pirogues vinrent à notre rencontre; elles avaient à bord plusieurs femmes très belles, qui, par leur maintien, semblaient avoir été envoyées pour nous solliciter à descendre. Comme nous avions déjà résolu de coucher dans cet endroit, leurs invitations étaient presque superflues. Nous trouvâmes que la maison appartenait au chef du district, nommé Ouiouérou; il nous reçut très amicalement, et ordonna à ses gens de nous aider à apprêter nos provisions, dont nous avions alors une assez bonne quantité. Lorsque notre souper fut prêt, on nous conduisit dans la partie de la maison où Ouiouérou était assis. Mathiabo soupa avec nous, et, Ouiouérou faisant aussi venir des provisions, notre repas fut très paisible et très gai. Dès qu'il fut fini, nous demandâmes où nous coucherions, et on nous montra un endroit de la maison qui nous était destiné.

» Nous envoyâmes alors chercher nos manteaux. M. Banks se déshabilla comme à son ordinaire; mais après ce qui lui était arrivé à Atahourou, il eut la précaution de faire porter ses habits à la pinasse, se proposant de se couvrir avec une pièce d'étoffe de Taïti. Mathiabo, s'apercevant de ce que nous faisions, prétendit qu'il avait aussi besoin d'un manteau. Comme il s'était très bien comporté à notre égard, et qu'il nous avait rendu quelques services, nous ordonnâmes qu'on en apportât un pour lui. Nous nous couchâmes, en remarquant que Mathiabo n'était pas avec nous; nous crûmes qu'il était allé se baigner, comme ces insulaires ont la coutume de le faire avant de dormir. Quelques instants après, un Taïtien que nous ne connaissions pas

vint dire à M. Banks que Mathiabo et le manteau avaient disparu. Ce chef avait tellement gagné notre confiance, que nous ne crûmes pas d'abord ce rapport; mais Teahaou le confirma bientôt, et nous reconnûmes qu'il n'y avait point de temps à perdre. Nous ne pouvions pas espérer de rattraper le voleur sans le secours des insulaires qui étaient autour de nous. M. Banks se leva promptement, leur raconta le délit, et les chargea de recouvrer le manteau, et afin que sa demande fît plus d'impression, il montra un de ses pistolets de poche, qu'il portait toujours avec lui. La vue du pistolet alarma toute l'assemblée, et au lieu de nous aider à poursuivre le voleur ou retrouver ce qui avait été pris, les Taïtiens s'enfuirent en grande précipitation. Nous saisîmes pourtant un d'entre eux, qui s'offrit alors à diriger nos pas du côté du voleur.

» Je partis avec M. Banks, et quoique nous courussions pendant tout le chemin, l'alarme nous avait déjà précédés. Dix minutes après nous rencontrâmes un homme qui rapportait le manteau, que Mathiabo, pénétré de frayeur, avait abandonné. Nous ne voulûmes pas le poursuivre plus long-temps, et il s'échappa. En revenant nous trouvâmes entièrement déserte la maison, qui était remplie auparavant de près de trois cents personnes. Les Taïtiens, s'apercevant bientôt que nous n'avions de ressentiment que contre Mathiabo, le chef Ouiouérou, sa femme et plusieurs autres, se rapprochèrent et logèrent dans le même endroit que nous pendant la nuit. Nous étions cependant destinés à une nouvelle scène de trouble et d'inquiétude. Notre sentinelle nous donna l'alarme sur les cinq heures du matin, en nous apprenant qu'on avait enlevé la pinasse. Il dit qu'il l'avait vue amarrée à son grappin une demi-heure auparavant, mais qu'en entendant ensuite le bruit des rames, il avait regardé si elle y était encore, et qu'il ne l'avait plus aperçue. Nous nous levâmes promptement à cette triste nouvelle, et nous courûmes au bord de l'eau. Les étoiles brillaient, et la matinée était claire; la vue s'étendait fort loin; mais nous n'aperçûmes point de pinasse. Nous étions dans une situation capable de justifier les plus terribles craintes. Il faisait calme tout plat, il était impossible de supposer que la pinasse s'était détachée de son grappin; nous avions de fortes raisons d'appréhender que les Taïtiens ne l'eussent attaquée, et que, profitant du sommeil de nos gens, ils n'eussent réussi dans leur entreprise. Nous n'étions que quatre; nous n'avions qu'un fusil et deux pistolets de poche chargés, mais sans aucune provision de balles ni de poudre. Nous restâmes long-temps dans cet état d'anxiété et de détresse, attendant à tout moment que les Taïtiens fondraient sur nous, lorsque nous vîmes revenir la pinasse, qui avait été chassée par la marée. Nous fûmes confus et surpris de n'avoir pas fait attention à cette circonstance.

» Dès que la pinasse fut de retour, nous déjeunâmes et quittâmes bien vite

ce canton, de peur qu'il ne nous arrivât quelque autre accident. Il est situé au côté septentrional de Tierrébou, péninsule sud-est de Taïti, à environ cinq milles sud-est de l'isthme; on y trouve un havre grand, commode, et aussi bon que les autres qui sont dans l'île. La terre, dans les environs, est très riche en productions. Quoique nous eussions eu peu de communications avec ce district, les habitants nous reçurent partout amicalement. Il est fertile et peuplé, et, autant que nous en pûmes juger, dans un état plus florissant qu'Opoureonéi, quoiqu'il n'ait pas plus du quart de son étendue.

» Nous débarquâmes ensuite dans le dernier district de Tierrébou, qui était gouverné par un chef appelé Omoé. Omoé bâtissait une maison; il avait très grande envie de se procurer une hache, qu'il aurait achetée volontiers au prix de tout ce qu'il possédait. Malheureusement pour lui et pour nous, nous n'en avions pas une dans la pinasse. Nous lui offrîmes de commercer avec des clous; il ne voulut rien nous donner en échange de cette marchandise. Nous nous rembarquâmes; mais le chef, n'abandonnant pas tout espoir d'obtenir de nous quelque chose qui pût lui être utile, nous suivit dans une pirogue avec sa femme Ouana-Aouha. Quelque temps après nous les prîmes dans notre pinasse, et lorsque nous eûmes vogué l'espace d'une lieue, ils demandèrent que nous les missions à terre. Nous les satisfîmes sur-le-champ, et nous rencontrâmes quelques uns de leurs sujets qui apportaient un très gros cochon. Nous étions aussi empressés d'avoir cet animal que Omoé l'était d'acquérir la hache, et certainement il valait bien la meilleure de celle que nous avions dans le vaisseau. Nous trouvâmes un expédient. Nous dîmes au Taïtien que, s'il voulait amener son cochon au fort à Matavaï, nous lui donnerions une grande hache, et par dessus le marché un clou pour sa peine. Après avoir délibéré avec sa femme sur cette proposition, il y consentit, et il nous remit une grande pièce d'étoffe de son pays, pour gage qu'il remplirait la convention; ce qu'il ne fit pourtant pas.

» Nous vîmes à cet endroit une curiosité singulière. C'était la figure d'un homme grossièrement faite d'osier, mais qui n'était point mal dessinée; elle avait plus de sept pieds de haut, et elle était trop grosse d'après cette proportion. La carcasse était entièrement couverte de plumes blanches dans les parties où ils laissent à leur peau sa couleur naturelle, et noire dans celles où ils ont coutume de se peindre; on avait formé des espèces de cheveux sur la tête, et quatre protubérances, trois au front et une par derrière, que nous aurions nommées des cornes, mais que les Indiens décoraient du nom de *taté-été*, petits hommes. Cette figure s'appelait Manioe, et on nous dit qu'elle était seule de son espèce à Taïti. Ils entreprirent de nous expliquer à quoi elle servait, et quel avait été leur but en la faisant; mais nous ne connaissions pas

assez leur langue pour les entendre. Nous apprîmes dans la suite que c'était une représentation de Mauvé, un de leurs Eatouas, ou dieux de la seconde classe.

» Après avoir arrangé nos affaires avec Omoé, nous nous mîmes en marche pour retourner au fort, et nous atteignîmes bientôt Opouréonéi, la péninsule nord-ouest. Nous parcourûmes quelques milles, et nous allâmes encore à terre. Nous n'y vîmes rien qui fût digne de remarque, qu'un lieu de dépôt pour les morts, régulièrement décoré. Le pavé était extrêmement propre, et on y avait élevé une pyramide d'environ cinq pieds de haut, entièrement couverte de fruits de deux plantes qui sont particulières à Taïti. Il y avait près de la pyramide une petite figure de pierre grossièrement travaillée. C'est le seul exemple de sculpture en pierre que nous ayons aperçu chez ces peuples. Les Taïtiens paraissaient y attacher un grand prix, car ils l'avaient couvert d'un hangar fait exprès pour le mettre à l'abri des injures du temps.

» Notre pinasse passa dans le seul havre qui soit propre pour un mouillage sur la côte méridionale d'Opoureonéi. Il est situé à environ cinq milles à l'ouest de l'isthme, entre deux petites îles qui gisent près du rivage, et qui sont éloignées l'une de l'autre à peu près d'un mille; le fond y est bon par onze ou douze brasses d'eau. Nous étions près du district appelé Papara, qui appartenait à Omao et Obéréa, nos amis, et nous nous proposions d'y coucher. Lorsque nous allâmes à terre, une heure avant la nuit, ils étaient absents. Ils avaient quitté leur habitation pour aller nous rendre visite au fort. Nous ne changeâmes par pour cela de projet; nous choisîmes pour logis la maison d'Obéréa, qui, quoique petite, était très propre. Il n'y avait d'autre habitant que son père, qui nous reçut de manière à nous faire penser que nous étions les bienvenus. Nous voulûmes profiter du peu de jour qui restait; nous allâmes à une pointe de terre sur laquelle nous avions vu de loin des arbres qu'ils appellent étoa, et qui distinguent ordinairement les lieux où ils enterrent les os de leurs morts; ils donnent le nom de *moraï* à ces cimetières, qui sont aussi des lieux où ils vont rendre un culte religieux.

» Nous fûmes bientôt frappés de la vue d'un énorme bâtiment qu'on nous dit être le moraï d'Omaa et d'Obéréa, et le principal morceau d'architecture qui fût dans l'île. C'était une fabrique de pierre élevée en pyramide, sur une base en carré long de deux cent soixante-sept pieds de long et de quatre-vingt-sept de large; elle était construite comme les petites élévations pyramidales sur lesquelles nous plaçons quelquefois la colonne d'un cadran solaire, et dont chaque côté est en forme d'escalier; les marches des deux côtés étaient plus larges que celles des bouts; de sorte que l'édifice ne se terminait pas en parallélogramme comme la base, mais en un faîte ressemblant au toit de nos

maisons. Nous comptâmes onze rampes élevées chacune de quatre pieds, ce qui donne quarante-quatre pieds pour la hauteur du bâtiment. Chaque marche était composée d'un rang de morceaux de corail blanc, taillés et polis proprement. Le reste de la masse (car il n'y avait point de cavité dans l'intérieur) consistait en cailloux ronds, qui, par la régularité de leur forme, semblaient avoir été travaillés. Quelques unes des pierres de corail étaient très grandes; nous en mesurâmes une qui avait trois pieds et demi de long et deux et demi de large. La base était de pierres taillées aussi en carré; une d'elles avait à peu près quatre pieds sept pouces de long et deux pieds quatre pouces de largeur.

» Nous fûmes étonnés de voir une pareille masse construite sans instruments de fer pour tailler les pierres et sans mortier pour les joindre. La structure en était aussi compacte et aussi solide qu'aurait pu la faire un maçon d'Europe; seulement les marches du côté le plus long n'étaient pas parfaitement droites; elles formaient au milieu une espèce de creux, de sorte que toute la surface d'une extrémité à l'autre présentait non pas une ligne droite, mais une ligne courbe. Comme nous n'avions pas vu de carrière dans le voisinage, les Taïtiens avaient dû apporter les pierres de fort loin, et ils n'ont pour transporter les fardeaux que le secours de leurs bras. Ils avaient sans doute aussi tiré le corail de dessous l'eau : quoiqu'il y en ait dans la mer en grande abondance, il est toujours au moins à la profondeur de trois pieds. Ils n'avaient pu tailler la pierre et le corail qu'avec des instruments de même matière, ce qui est un ouvrage d'un travail incroyable. Il leur était plus facile de les polir : ils se servent pour cela d'un sable de corail dur, qu'on trouve partout sur les côtes de la mer.

» Il y avait au milieu du sommet de cette masse une figure d'oiseau sculptée en bois, et près de celle-ci une autre figure de poisson brisée, sculptée en pierre. Toute cette pyramide faisait partie d'une place spacieuse, presque carrée, dont les grands côtés avaient trois cent soixante pieds de long, et les deux autres trois cent cinquante-quatre. La place était environnée de murailles et pavée de pierres plates dans toute son étendue; il y croissait, malgré le pavé, plusieurs étoas et des bananiers. A environ trois cents pieds à l'ouest de ce bâtiment, il y avait une espèce de cour pavée où l'on voyait plusieurs petites plates-formes élevées sur des colonnes de bois de sept pieds de hauteur. Les Taïtiens les nomment *étouattas*. Il nous parut que c'étaient des espèces d'autels, parce qu'ils y plaçaient des provisions de toute espèce en offrande à leurs dieux. Nous avons vu depuis sur ces autels des cochons tout entiers, et nous y avons trouvé des crânes de plus de cinquante de ces animaux, outre ceux d'un grand nombre de chiens.

» L'objet principal de l'ambition de ces peuples est d'avoir un magnifique moraï ; celui-ci était un monument frappant du rang et du pouvoir d'Obéréa. Nous avons déjà remarqué que nous ne la trouvâmes pas revêtue de l'autorité qu'elle exerçait lors du voyage du *Dauphin ;* nous en savons à présent la raison. En allant de sa maison au moraï, le long de la côte de la mer, nous aperçûmes partout sous nos pieds une multitude d'ossements humains, surtout de côtes et de vertèbres. Nous demandâmes l'explication d'un spectacle si étrange, et l'on nous dit que, le dernier mois de ouaraheou, qui répond au mois de décembre 1768, quatre ou cinq mois avant notre arrivée, le peuple de Tierrébou, péninsule sud-est de Taïti, avait fait une descente dans cet endroit, et tué un grand nombre d'habitants, dont nous voyions les os sur le rivage ; que, dans cette occasion, Obéréa, et Omao, qui administrait alors le gouvernement de l'île pour son fils, s'étaient enfuis dans les montagnes ; que les vainqueurs avaient brûlé toutes les maisons, qui étaient très grandes, et emmené les cochons et les autres animaux qu'ils avaient pu trouver. Nous apprîmes aussi que le dindon et l'oie que nous avions vus chez Mathiabo, le voleur de manteau, étaient au nombre des dépouilles. Cette histoire expliqua pourquoi nous les avions trouvés chez un peuple avec qui *le Dauphin* n'avait point eu de communication, ou du moins fort peu. Lorsque nous dîmes que nous avions vu à Tierrébou des mâchoires d'hommes suspendues à une planche dans une longue maison, on nous répondit que les conquérants les avaient emportées comme des trophées de leur victoire. Les Taïtiens font parade des mâchoires de leurs ennemis, ainsi que les naturels de l'Amérique septentrionale portent en triomphe les chevelures des hommes qu'ils ont tués.

» Dès que nous eûmes satisfait notre curiosité, nous retournâmes à notre logement, et nous y passâmes la nuit tranquillement et dans une parfaite sécurité. Le lendemain au soir 20, nous arrivâmes à Atahourou, lieu de résidence de Toutahah, notre ami, où l'on avait volé nos habits la dernière fois que nous y avions couché. Cette aventure parut oubliée de notre côté et du sien. Les insulaires nous reçurent avec beaucoup de plaisir ; ils nous donnèrent un bon souper, et un logis où nous ne perdîmes rien et où personne ne nous inquiéta.

» Le 1er juillet, nous retournâmes au fort à Matavaï, après avoir fait le tour de l'île, que nous trouvâmes d'environ trente lieues. Nous nous plaignîmes alors de manquer de fruit à pain ; mais les insulaires nous assurèrent que la récolte de la dernière saison était presque épuisée et que les fruits que nous avions vus sur les arbres ne seraient pas mangeables avant trois mois, ce qui nous fit concevoir pourquoi nous en avions trouvé si peu dans notre voyage.

» Pendant que le fruit à pain mûrit dans les plaines, les Taïtiens tirent

quelque secours des arbres qu'ils ont plantés sur les collines, afin d'avoir des subsistances dans tous les temps; mais la quantité n'en est pas suffisante pour prévenir la disette. Ils se nourrissent alors de la pâte aigrelette qu'ils appellent *mahié*, de fruits du bananier sauvage, et de noix d'ahy qui sont en maturité, à moins que les fruits à pain ne mûrissent quelquefois plus tôt. Je ne puis pas expliquer pourquoi *le Dauphin*, qui était dans l'île à la même saison que nous, y en trouva une si grande abondance sur les arbres.

» Les Taïtiens nos amis se rassemblèrent en foule autour de nous, dès que nous fûmes de retour, et aucun ne s'approcha les mains vides. Quoique j'eusse résolu de rendre les pirogues détenues à ceux qui en étaient propriétaires, on ne l'avait point encore fait. Les Taïtiens les redemandèrent de nouveau, et enfin je les relâchai. Je ne puis m'empêcher de remarquer à cette occasion que ces peuples pratiquent de petites fraudes les uns envers les autres avec une mauvaise foi réfléchie qui me donna beaucoup plus mauvaise opinion de leur caractère que les vols qu'ils commettaient en succombant aux tentations violentes qui les sollicitaient à s'approprier nos métaux et les productions de nos arts, qui ont pour eux un prix inestimable.

» Parmi ceux qui s'adressèrent à moi pour me prier de relâcher leur pirogue, il y avait un certain Pottatou, homme de quelque importance, que nous connaissions tous. J'y consentis, supposant qu'une d'elles lui appartenait, ou qu'il la réclamait en faveur d'un de ses amis. Il alla en conséquence sur le rivage s'emparer d'une des pirogues, qu'il commençait d'emmener à l'aide de ses gens. Cependant les véritables propriétaires du bateau vinrent bientôt le redemander, et, soutenus par les autres Taïtiens, ils lui reprochèrent à grands cris qu'il volait leur bien, et ils se mirent en devoir de reprendre la pirogue par force. Pottatou demanda à être entendu, et dit, pour sa justification, que la pirogue avait appartenu, il est vrai, à ceux qui la réclamaient, mais que je l'avais confisquée, et la lui avais vendue pour un cochon. Ces mots terminèrent toutes les clameurs. Les propriétaires, sachant qu'ils ne pouvaient pas appeler de mon autorité, souscrivaient à ce qu'avait dit le voleur, et il aurait profité de sa proie, si quelques uns de nos gens ne m'étaient pas venus rendre compte de la dispute qu'ils avaient entendue. J'ordonnai sur-le-champ qu'on détrompât les Taïtiens. Les légitimes propriétaires reprirent leur pirogue, et Pottatou sentit si bien sa faute, que ni lui, ni sa femme, qui était complice de sa friponnerie, n'osèrent de long-temps nous regarder en face.

» Le 3, dès le grand matin, M. Banks, accompagné de quelques Taïtiens qui lui servaient de guides, partit pour suivre le cours de la rivière, en remontant la vallée d'où elle sort, et voir jusqu'où ses bords étaient habités. Ils

rencontrèrent, dans les six premiers milles de chaque côté de la rivière, des maisons peu éloignées les unes des autres; la vallée avait partout environ douze cents pieds de largeur entre les bases des collines; on leur montra ensuite une maison qu'on dit être la dernière de celles qu'ils verraient.

» Lorsqu'ils y arrivèrent, le propriétaire leur offrit pour rafraîchissements des cocos et d'autres fruits qu'ils acceptèrent. Après s'y être arrêtés peu de temps, ils continuèrent leur route assez loin. Il n'est pas facile de compter les distances par un mauvais chemin; mais ils crurent qu'ils avaient encore fait environ six milles. Ils passèrent sous des voûtes formées par des fragments de rochers, où on leur dit que couchaient souvent des insulaires lorsqu'ils étaient surpris par la nuit. Ils trouvèrent bientôt après que des roches escarpées bordaient la rivière. Il en sortait une cascade qui formait un lac dont le courant était si rapide, que les Taïtiens assurèrent qu'il était impossible de le passer. Ils ne paraissaient pas connaître la vallée au-delà de cet endroit; ils ne vont que sur le penchant des rochers et sur les plaines qui sont au sommet, où ils recueillent une grande quantité de fruits du bananier sauvage, qu'ils appellent *vaé*. Le chemin qui conduisait des bords de la rivière sur ces rochers était effrayant : les côtés, presque perpendiculaires, avaient quelquefois cent pieds d'élévation; les ruisseaux qui jaillissaient partout des fentes de la surface le rendaient d'ailleurs extrêmement glissant. Cependant, à travers ces précipices, on avait fait un sentier au moyen de longs morceaux d'écorces d'*hibiscus tiliaceus*, qui, joints l'un à l'autre, servaient de corde à l'homme qui voulait y grimper : en la serrant fortement, il s'élevait d'une saillie de rocher à l'autre, où il n'y avait qu'un Taïtien ou une chèvre qui pût placer le pied. L'une de ces cordes avait près de trente pieds de long. Les guides de M. Banks s'offrirent à l'aider s'il voulait la monter, et ils lui firent entendre qu'à peu de distance de là ils trouveraient un chemin moins difficile et moins dangereux. M. Banks examina cette partie de la montagne que les Taïtiens appelaient un meilleur chemin; mais il le trouva si mauvais, qu'il ne jugea pas à propos de s'y hasarder, d'autant plus que rien ne pouvait récompenser les fatigues et les dangers du voyage, qu'un bocage de bananiers sauvages ou de vaé, espèce d'arbre qu'il avait déjà vue souvent.

» Nous commençâmes alors à nous disposer à notre départ : nous enverguâmes les voiles, et nous fîmes les autres préparatifs nécessaires; notre eau était déjà à bord, et nous avions examiné nos provisions. Sur ces entrefaites, nous reçûmes une autre visite d'Omao et d'Obéréa, accompagnés de leur fils et de leur fille. Les Taïtiens témoignèrent leur respect en se découvrant la partie supérieure du corps, ainsi que nous l'avons dit plus haut. La fille, qui, à ce que nous comprîmes, s'appelait Toïmata, avait bien envie de voir le fort;

mais son père ne voulut pas le lui permettre. Tiary, fils de Ouahitéa, souverain de Tierrébou, était aussi avec nous lors de cette visite. Nous apprîmes le débarquement d'un autre insulaire que nous ne nous attendions pas à voir, et dont nous ne désirions point la compagnie : c'était l'habile filou qui vola notre quart de cercle. On nous dit qu'il prétendait encore faire quelques tours d'adresse pendant la nuit; les Taïtiens s'offrirent avec beaucoup d'empressement à nous en garantir, et ils demandèrent à cet effet la permission de coucher au fort, ce qui produisit un si bon effet, que le voleur, désespérant du succès, abandonna son entreprise.

» Les charpentiers passèrent le 7 à abattre les portes et les palissades de notre petite forteresse; elles nous servirent en mer de bois à brûler. Un insulaire fut assez adroit pour dérober la penture et le gond de la porte. Nous poursuivîmes à l'instant le voleur, et nos gens, après une course de six milles, s'aperçurent qu'il s'était caché parmi les joncs, et qu'ils l'avaient dépassé. On visita les joncs : le filou s'était échappé; mais on y trouva une gratte qui avait été volée au vaisseau quelque temps auparavant, et bientôt après, Toubouraï-Tamaïdé, notre ami, rapporta la penture.

» Nous continuâmes le 8 et le 9 à démanteler notre fort; nos amis les Taïtiens s'y rendirent en foule, quelques uns, je pense, fâchés de voir approcher notre départ, et les autres voulant tirer de nous tout ce qu'ils pourraient pendant notre séjour.

» Nous espérions quitter l'île sans faire ou recevoir aucune autre offense; mais par malheur il en arriva autrement. Deux matelots étrangers étant sortis du fort avec ma permission, on vola le couteau de l'un d'eux. Pour tâcher de le recouvrer, il employa probablement des moyens violents. Les insulaires l'attaquèrent et le blessèrent dangereusement d'un coup de pierre. Après avoir fait une autre blessure légère à la tête de son compagnon, ils s'enfuirent dans les montagnes. Comme j'aurais été fâché de prendre aucune connaissance ultérieure de l'affaire, je vis sans regret que les délinquants s'étaient échappés; mais je fus bientôt après enveloppé, malgré moi, dans une querelle qu'il n'était pas possible d'éviter.

» Clément Webb et Samuel Gibson, deux jeunes soldats de marine, désertèrent le fort au milieu de la nuit du 8 au 9, et nous nous en aperçûmes le matin. Comme j'avais fait publier que chacun devait se rendre à bord le lendemain, parce que le vaisseau mettrait à la voile ce jour-là ou le jour suivant, je commençai à craindre que les absents n'eussent dessein de rester dans l'île. Je voyais qu'il n'était pas possible de prendre des mesures efficaces pour les retrouver sans troubler la bonne intelligence qui régnait entre les Taïtiens et nous, et je résolus d'attendre leur retour pendant une journée.

» Le 10 au matin, voyant, à mon grand regret, que les deux soldats n'étaient pas de retour, on en demanda des nouvelles aux Taïtiens, qui nous avouèrent franchement qu'ils avaient dessein de ne pas retourner à bord, et qu'ils s'étaient réfugiés dans les montagnes, où il était impossible à nos gens de les trouver. Nous les priâmes de nous aider dans nos perquisitions, et après avoir délibéré pendant quelque temps, deux d'entre eux s'offrirent à servir de guides à ceux de nos gens que je jugerais à propos d'envoyer après les déserteurs. Nous savions qu'ils étaient sans armes: je crus que deux hommes seraient suffisants pour les ramener. Je chargeai de cette commission un sous-officier et le caporal des soldats de marine, qui partirent avec leurs conducteurs.

» Il était très important pour nous de recouvrer ces deux déserteurs; je n'avais point de temps à perdre; d'ailleurs les Taïtiens nous donnaient des doutes sur leur retour, en nous disant qu'ils avaient pris chacun une femme et qu'ils étaient devenus habitants du pays. Je fis signifier à plusieurs des chefs qui étaient au fort avec leurs femmes, et entre autres à Toubouraï-Tamaïdé, Tomio et Obéréa, que nous ne leur permettrions pas de s'en aller tant que les déserteurs ne seraient pas revenus. Cette précaution était d'autant plus nécessaire, que, si les Taïtiens avaient caché nos deux hommes pendant quelques jours, j'aurais été forcé de partir sans les ramener. Je fus charmé de voir que cet ordre ne leur inspira ni crainte ni mécontentement; ils me protestèrent que mes gens seraient mis en sûreté et renvoyé le plus tôt possible.

» Tandis que ceci se passait au fort, j'envoyai M. Hicks dans la pinasse pour conduire Toutahah à bord du vaisseau, et il exécuta sa commission sans que le chef ni ses sujets en fussent alarmés. Si les insulaires qui servaient de guides étaient fidèles à leur parole et voulaient faire diligence, j'avais lieu d'espérer qu'il ramèneraient les déserteurs avant le soir. Mes craintes augmentèrent en voyant mon espoir trompé, et à l'approche de la nuit je pensai qu'il n'était pas sûr de laisser au fort les Taïtiens que je détenais pour otages, et en conséquence je fis mener au vaisseau Toubouraï-Tamaïdé, Obéréa et quelques autres chefs. Cette démarche répandit une consternation générale, et lorsqu'on les embarqua dans le canot, plusieurs d'entre eux, et surtout les femmes, parurent fort émus, et témoignèrent leurs appréhensions par des larmes. Je les accompagnai moi-même à bord, et M. Banks resta au fort avec quelques autres Taïtiens de trop peu d'importance pour chercher à m'en assurer autrement.

» Quelques insulaires ramenèrent Webb sur les neuf heures, et déclarèrent qu'ils détiendraient Gibson, le sous-officier et le caporal, jusqu'à ce que Tou-

tahah fût mis en liberté. Ils employaient contre moi le moyen que j'avais pris contre eux; mais j'étais allé trop loin pour reculer. Je dépêchai sur-le-champ M. Hicks dans la chaloupe avec un fort détachement de soldats pour enlever les prisonniers, et je dis à Toutahah qu'il devait envoyer avec eux quelques uns de ses Taïtiens leur ordonner d'aider M. Hicks dans son entreprise, et enfin demander en son nom le relâchement des gens de mon équipage; qu'autrement sa personne en répondrait. Il consentit à tout volontiers. M. Hicks reprit mes hommes sans la moindre opposition, et sur les sept heures du matin du 11, il les ramena au vaisseau. Il ne put pourtant pas recouvrer les armes qu'on avait prises au sous-officier et au caporal; mais une demi-heure après on les rapporta au vaisseau, et je mis alors les chefs en liberté.

» Lorsque je questionnai le sous-officier sur ce qui était arrivé à terre, il me répondit que les insulaires qui l'accompagnaient, ainsi que ceux qu'il rencontra dans son chemin, n'avaient voulu lui rien apprendre des déserteurs; qu'au contraire ils l'avaient troublé dans ses recherches; qu'en s'en revenant au vaisseau pour y prendre des ordres ultérieurs, ils avaient été saisis tout à coup par des hommes armés, qui, apprenant la détention de Toutahah, s'étaient cachés dans un bois pour exécuter ce projet; qu'enfin ils avaient été attaqués dans un moment défavorable; que les Taïtiens leur avaient arraché les armes des mains, en déclarant qu'ils seraient détenus en prison jusqu'à ce que leur chef fût mis en liberté. Il ajouta pourtant que le sentiment des insulaires n'avait pas été unanime sur cette violence; que quelques uns voulaient qu'on les relâchât, et d'autres qu'on les retînt; que, la dispute s'étant échauffée, ils en étaient venus des paroles aux coups, et qu'enfin le parti qui opinait pour la détention avait prévalu. Il dit encore que Webb et Gibson furent bientôt après ramenés par un détachement des insulaires, et qu'on les constitua prisonniers pour servir de nouveaux otages à la personne de leur chef; qu'après quelque débat, ils se décidèrent à renvoyer Webb pour m'informer de leur résolution, m'assurer que ses compagnons étaient sains et saufs, et m'indiquer un endroit où je pourrais faire parvenir ma réponse.

» On voit par là que, quelque fâcheuse que fût pour nous la détention des chefs, je n'aurais jamais recouvré mes gens sans cette précaution. Quand les chefs renvoyés du vaisseau débarquèrent à terre, on rendit la liberté aux prisonniers du fort, et après s'être arrêtés environ une heure avec M. Banks, ils s'en allèrent tous. A cette occasion, ainsi qu'ils avaient déjà fait dans une autre semblable, ils nous donnèrent des marques de leur joie par une libéralité que nous ne méritions guère; ils nous pressèrent beaucoup d'accepter quatre cochons. Nous refusâmes absolument de les recevoir en présent, et comme ils persistèrent également à ne pas recevoir quelque chose en échange, nous

laissâmes leurs cochons. En interrogeant les déserteurs nous trouvâmes que le rapport des insulaires était vrai : ils étaient devenus fort amoureux de deux filles, et ils avaient formé le projet de se cacher jusqu'à ce que le vaisseau eût mis à la voile, et de fixer leur résidence à Taïti. Comme nous avions transporté de terre tout ce qui était au fort, chacun passa la nuit à bord du vaisseau.

» Topia, dont nous avons parlé si souvent dans cette partie de notre voyage, était au nombre des Taïtiens qui vivaient presque toujours avec nous. Nous avons déjà observé qu'il avait été premier ministre d'Obéréa, lorsqu'elle jouissait de l'autorité souveraine; il était d'ailleurs le principal tahoua ou prêtre de l'île, et, par conséquent, il était bien instruit des principes et des cérémonies de la religion de son île. Il avait aussi beaucoup d'expérience et de lumières sur la navigation, et il connaissait particulièrement le nombre et la situation des îles voisines. Topia nous avait témoigné plusieurs fois le désir de s'embarquer avec nous. Il nous avait quittés le 11 avec ses autres compatriotes; mais le lendemain il revint à bord, accompagné d'un jeune homme d'environ treize ans qui lui servait de domestique, et il nous pressa de lui permettre de faire voyage sur notre vaisseau. Plusieurs raisons nous engageaient à y consentir. En apprenant son langage et en lui enseignant le nôtre, nous pouvions acquérir par là beaucoup plus de connaissances sur les coutumes, le gouvernement et la religion de ces peuples, que nous n'en avions puisé pendant le court séjour que nous fîmes parmi eux, et je le reçus volontiers à bord de notre bâtiment. Comme nous ne pûmes pas mettre à la voile le 12, parce que nous fûmes obligés de faire de nouveaux jas pour notre petite et notre seconde ancre d'affourche, qui avaient été entièrement rongées par les vers, Topia dit qu'il voulait encore aller à terre une fois, et qu'il ferait un signal pour qu'on l'y envoyât chercher le soir par un canot; il y alla, et emporta un portrait en miniature de M. Banks, qu'il avait envie de montrer à ses amis, et plusieurs bagatelles pour leur donner en faisant ses adieux.

» Après dîner, M. Banks désirant se procurer un dessin du moraï appartenant à Toutahah à Éparré, je l'y accompagnai, ainsi que le docteur Solander, dans la pinasse. Dès que nous eûmes débarqué, plusieurs de nos amis vinrent à notre rencontre; d'autres cependant s'absentèrent, par ressentiment de ce qui était arrivé la veille. Nous marchâmes sur-le-champ vers la maison de Toutahah, où nous rencontrâmes Obéréa et des Taïtiens qui ne nous étaient pas venus recevoir à la descente à terre. Nous eûmes bientôt fait une entière réconciliation, et lorsque nous leur dîmes que nous mettrions sûrement à la voile l'après-midi du jour suivant, ils nous promirent que dès le grand matin ils viendraient nous rendre visite pour nous faire leurs derniers

adieux. Nous trouvâmes aussi Topia à Éparré; nous le ramenâmes avec nous au vaisseau, et il passa la nuit à bord pour la première fois.

» Le lendemain, 13 juillet, le vaisseau fut rempli de Taïtiens, nos amis, dès la pointe du jour, et il fut environné d'un grand nombre de pirogues qui portaient d'autres insulaires d'une classe inférieure. Nous levâmes l'ancre entre onze heures et midi, et dès que le vaisseau fut sous voiles, les Taïtiens prirent congé de nous, et versèrent des larmes, pénétrés d'une tristesse modeste et silencieuse, qui avait quelque chose de tendre et de très intéressant. Les insulaires qui étaient dans les pirogues semblaient au contraire se disputer à qui pousserait les plus grands cris; mais il y entrait plus d'affectation que de véritable douleur. Topia soutint cette scène avec une fermeté et une tranquillité vraiment admirables. Il est vrai qu'il pleura; mais les efforts qu'il fit pour cacher ses larmes faisaient encore plus d'honneur à son caractère. Il envoya par Othéothéa une chemise pour dernier présent à Potomaï, maîtresse favorite de Toutahah; il alla ensuite sur la grande hune avec M. Banks, et il fit des signes aux pirogues tant qu'il continua à les voir

» C'est ainsi que nous quittâmes l'île de Taïti et ses habitants, après un séjour de trois mois. Nous vécûmes pendant la plus grande partie de ce temps dans l'amitié la plus cordiale, et nous nous rendîmes réciproquement toute sorte de bons offices. Les petits différencs qui survinrent par intervalles ne firent pas plus de peine aux Taïtiens qu'à nous; ces disputes étaient toujours une suite de la situation et des circonstances où nous nous trouvions, des faiblesses de la nature humaine, de l'impossibilité de nous entendre mutuellement, et enfin du penchant des Taïtiens au vol, que nous ne pouvions ni tolérer ni prévenir. Excepté dans un seul cas, ces brouilleries n'entraînèrent point de conséquences fatales, et c'est à cet accident que sont dues les mesures que j'employai pour en prévenir d'autres pareils qui pouvaient arriver par la suite. L'impression produite sur les Taïtiens par la mort de ceux qui avaient péri dans leurs démêlés avec *le Dauphin* m'avait fait espérer que je pourrais séjourner dans l'île sans y répandre de sang. C'est à quoi ont tendu toutes mes démarches pendant le temps que j'y ai demeuré, et je désire sincèrement que les navigateurs qui aborderont à l'avenir à Taïti soient encore plus heureux. Notre trafic s'y fit avec autant d'ordre que dans les marchés les mieux réglés de l'Europe. Tous les échanges furent conduits avec habileté, surtout par M. Bancks, qui était infatigable pour nous procurer des provisions et des rafraîchissements, lorsqu'on pouvait en avoir; mais sur la fin de notre séjour, les denrées devinrent rares, par la trop grande consommation que nous en faisions au fort et au vaisseau, et par l'approche de la saison où les cocos et les fruits à pain commencent à manquer. Nous

achetions tous ces fruits pour des quincailleries et des clous. D'abord nous ne cédions point de clous qu'on ne nous donnât en échange quelque chose qui valût quarante *pence* (à peu près quatre francs de France); mais bientôt après nous ne pouvions pas acheter un petit cochon pesant dix ou douze livres pour moins d'une hache. Quoique ces peuples missent une très grande valeur aux clous de fiche, comme plusieurs des gens de l'équipage en avaient, les femmes trouvèrent une manière beaucoup plus aisée de s'en procurer qu'en nous apportant des provisions.

» L'île est environnée par un récif de rochers de corail, en dedans duquel on trouve plusieurs baies et des ports excellents; celle de Matavaï, où nous étions mouillés, est assez spacieuse, et l'eau y est assez profonde pour contenir un grand nombre des plus gros vaisseaux. La côte est bordée par une belle plage sablonneuse; par derrière coule une rivière d'eau douce; toute une flotte pourrait y faire de l'eau sans que les vaisseaux s'incommodassent les uns les autres. Il n'y a dans toute l'île d'autre bois à brûler que celui des arbres fruitiers; il faut l'acheter des naturels du pays, ou bien se brouiller avec eux. A l'exception du sommet des montagnes, le sol est partout extrêmement gras et fertile, arrosé par un grand nombre de ruisseaux d'une eau excellente, et couvert d'arbres fruitiers de diverses espèces, dont le feuillage est si touffu, qu'il forme un bois continu. Quoique la cime des montagnes soit en général stérile et brûlée par le soleil, la terre y donne cependant des productions en plusieurs endroits.

» Quelques unes des vallées, et la terre basse qui est située entre le pied des montagnes et la mer, sont les seules parties de l'île qui soient habitées; elles sont très peuplées. Les maisons n'y forment pas des villages; elles sont rangées au pied des montagnes, à peu près à cent cinquante pied de distance les unes des autres, et environnées de petites plantations de mûriers à papier, arbre qui fournit aux Taïtiens la matière première de leurs étoffes. Toute l'île, suivant le rapport de Topia, peut fournir six mille sept cent combattants; d'où il est facile de calculer quelle était la population générale.

» L'île de Taïti produit des fruits délicieux et d'excellentes racines, qui ne demandent point de culture; mais on n'y trouve aucun des fruits ni des plantes potagères d'Europe.

» Les cochons, les chiens et la volaille sont les seuls animaux apprivoisés de l'île; les canards, les pigeons, les perroquets, un petit nombre d'autres oiseaux, et les rats, sont les seuls animaux sauvages; on n'y trouve pas de serpents. La mer fournit aux insulaires une grande quantité d'excellent poisson de toute sorte; il est de tous leurs aliments celui qu'ils aiment le mieux : la pêche fait leur principale occupation.»

Moeurs et usages des Taïtiens.

Portrait. Tatouage. Habillement. Habitations. Nourriture. Repas. Amusements. Singulières sociétés.

« Les Taïtiens sont d'une taille et d'une stature supérieure à celle des Européens. Les hommes sont grands, forts, robustes, bien faits. Le plus grand que nous ayons vu avait six pieds trois pouces et demi; il était habitant d'une île voisine, appelée Houaheiné. Les femmes d'un rang distingué sont en général au dessus de la taille moyenne; mais celles d'une classe inférieure sont au dessous, et quelques unes même sont très petites. Cette diminution dans la stature provient vraisemblablement de leur commerce trop prématuré avec les hommes : de toutes les circonstances qui peuvent affecter la taille, c'est la seule dans laquelle elles diffèrent des femmes d'un rang supérieur.

» Leur teint est de ce brun clair ou olive que plusieurs Européens préfèrent au plus beau teint blanc et rosé : il est très foncé chez les insulaires qui sont exposés à l'air et au soleil; mais dans ceux qui vivent à l'abri, et surtout chez les femmes d'une classe supérieure, il conserve sa nuance naturelle. Leur peau délicate est douce et unie; leurs joues n'offrent pas les teintes que nous appelons du nom de couleurs. La forme de leur visage est agréable; les Taïtiens n'ont pas les os des joues élevés, les yeux creux, ni le front proéminent. Le seul trait qui ne réponde pas aux idées que nous avons de la beauté est le nez, qui, en général, est un peu aplati. Leurs yeux, et surtout ceux des femmes, sont pleins d'expression, quelquefois étincelants de feu, ou remplis d'une douce sensibilité. Leurs dents sont aussi, presque sans exception, très égales et très blanches, et leur haleine est très douce. Leurs cheveux sont ordinairement noirs et un peu rudes. Les hommes portent la barbe de différentes manières; cependant ils en arrachent toujours une grande partie, et ils ont grand soin de tenir le reste très net et très propre. Les deux sexes ont aussi la coutume d'épiler les poils qui croissent sous les aisselles; ils nous accusaient de malpropreté pour ne pas faire de même.

» Les Taïtiens ont en général un extérieur qui prévient. Ils unissent dans leurs mouvements la vigueur à l'aisance; leur démarche est agréable, leurs manières sont gracieuses, leur conduite entre eux et envers les étrangers est affable et civile. Il semble qu'ils sont d'un caractère brave, sincère, étranger aux soupçons et à la perfidie, à la vengeance et à la cruauté. Nous eûmes en eux la même confiance qu'on a en ses meilleurs amis; plusieurs de nous, et particulièrement M. Banks, passèrent souvent la nuit dans leurs maisons au

milieu des bois sans être accompagnés de personne, et par conséquent entièrement à leur discrétion. Il faut cependant convenir qu'ils sont tous voleurs; mais à cela près, ils n'ont point à craindre la comparaison avec aucun autre peuple de la terre. Pendant notre séjour à Taïti, nous vîmes cinq ou six personnes semblables à celle que rencontrèrent MM. Banks et Solander, le 24 avril, dans leur promenade à l'est de l'île. Leur peau était d'un blanc mat, pareille au nez d'un cheval blanc; ils avaient aussi les cheveux, la barbe, les sourcils et les cils blancs, les yeux rouges et faibles, la vue courte, la peau crasseuse et revêtue d'une espèce de duvet blanc. Nous trouvâmes qu'il n'y avait pas deux de ces hommes qui appartinssent à la même famille, et nous en conclûmes qu'ils ne formaient pas une race, mais que c'étaient des malheureux défigurés par une maladie.

» Dans la plupart des pays où les habitants ont des cheveux longs, les hommes ont coutume de les couper courts, et les femmes de tirer vanité de leur longueur. Le contraire a lieu à Taïti : les femmes les portent toujours coupés autour des oreilles; et les hommes, si l'on en excepte les pêcheurs, qui sont presque continuellement dans l'eau, les laissent flotter en grandes boucles sur leurs épaules, ou les relèvent en touffe sur le sommet de la tête.

» Ils ont aussi coutume de s'oindre la tête avec ce qu'ils appellent du *monoe*, qui est une huile exprimée du coco, dans laquelle ils laissent infuser des herbes et des fleurs odoriférantes; mais l'huile étant ordinairement rance, l'odeur est d'abord très désagréable pour un Européen. Comme ils vivent dans un climat chaud, et ne connaissent pas l'usage des peignes, ils ne peuvent pas tenir leurs têtes exemptes de vermine; les enfants et la populace la mangent quelquefois. Cet usage dégoûtant forme une exception singulière dans leurs mœurs. Leur délicatesse et leur propreté à d'autres égards sont presque sans exemple, et ceux à qui nous donnâmes des peignes se débarrassèrent bientôt de leurs poux avec un empressement qui nous fit voir qu'ils n'avaient pas moins d'aversion que nous pour cette vermine

» Ils impriment des marques sur leurs corps suivant l'usage de plusieurs autres peuples, ce qu'ils appellent tatouer. Ils piquent la peau, aussi profondément qu'il leur est possible sans en tirer du sang, avec un petit instrument qui a la forme d'une houe. La partie qui répond à la lame est composée d'un os ou d'une coquille, qu'on a râtissé pour l'amincir, et qui est d'un quart de pouce à un pouce et demi de largeur. Le tranchant est partagé en dents ou pointes aiguës, qui sont depuis le nombre de trois jusqu'à vingt, suivant la grandeur de l'instrument. Lorsqu'ils veulent s'en servir, ils plongent la dent dans une espèce de poudre faite avec le noir de fumée qui provient de l'huile de noix qu'ils brûlent au lieu de chandelles, et qui est délayée avec de l'eau. On

place sur la peau la dent ainsi préparée, et en frappant à petits coups avec un bâton sur le manche qui porte la lame, ils percent la peau, et impriment dans le trou un noir qui y laisse une tache ineffaçable. L'opération est douloureuse; il s'écoule quelques jours avant que les blessures soient guéries. On la fait aux jeunes gens des deux sexes lorsqu'ils ont douze à quatorze ans; on leur peint sur plusieurs parties du corps différentes figures, suivant le caprice des parents, ou peut-être suivant le rang qu'ils occupent dans l'île. Les hommes et les femmes portent ordinairement une de ces marques, de la forme d'un Z, sur chaque jointure de leurs doigts du pied et de la main, et souvent autour du pied. Ils ont d'ailleurs tous des carrés, des cercles, des demi-lunes, et des figures grossières d'hommes, d'oiseaux, de chiens, ou d'autres de différents dessins, tracées sur les bras et les jambes. On nous a dit que quelques unes de ces marques avaient une signification, quoique nous n'ayons jamais pu en apprendre le sens. Les fesses sont la partie du corps où ces ornements sont répandus avec le plus de profusion; les deux sexes les ont couvertes d'un noir foncé, au dessus duquel ils tracent différents arcs les uns sur les autres jusqu'aux fausses côtes. Ces arcs ont souvent un quart de pouce de large, et des lignes dentelées, et non pas droites, en forment la circonférence. Ces figures sur les fesses leur donnent de la vanité, et les hommes et les femmes les montrent avec un mélange d'ostentation et de plaisir. Il nous est impossible de décider s'ils les font voir comme un ornement, ou comme une preuve de leur intrépidité et de leur courage à supporter la douleur. En général, ils ne peignent point leur visage, et nous n'avons vu qu'un seul exemple du contraire. Quelques vieillards avaient la plus grande partie de leur corps couverte de grandes taches peintes en noir, avec une dentelure profonde sur les bords, ce qui imitait imparfaitement la flamme; mais on nous apprit qu'ils venaient d'une île voisine, appelée Noououra, et qu'ils n'étaient pas originaires de Taïti.

» M. Banks a vu faire l'opération du tatouage sur le dos d'une fille d'environ treize ans. L'instrument dont se servirent les Indiens dans cette occasion avait trente dents; ils firent plus de cent piqûres dans une minute, et chacune entraînait après soi une goutte de sérosité un peu teinte de sang. La petite fille souffrit la douleur pendant l'espace d'un quart d'heure avec le plus ferme courage; mais bientôt accablée par les nouvelles piqûres qu'on renouvelait à chaque instant, elle ne put plus les supporter; elle éclata d'abord en plaintes; elle pleura ensuite, et enfin poussa de grands cris, en conjurant ardemment l'homme qui faisait l'opération de la suspendre. Il fut pourtant inexorable, et lorsqu'elle commença à se débattre, il la fit tenir par deux femmes, qui tantôt l'apaisaient en la flattant, et d'autres fois la grondaient

et la battaient même lorsqu'elle redoublait ses efforts pour échapper. M. Banks resta une heure dans une maison voisine pour examiner l'opération, qui n'était pas finie lorsqu'il s'en alla : cependant on ne la tatoua que d'un côté ; l'autre avait déjà été gravé quelque temps auparavant, et il restait à imprimer sur les reins ces arcs dont ils sont plus fiers que de toutes les autres figures qu'ils portent sur le corps, et dont l'opération est la plus douloureuse.

» Il est étrange que ce peuple soit si jaloux d'avoir des marques qui ne sont pas des signes de distinction ; je n'ai vu aucun Taïtien, homme ou femme, qui, dans un âge mûr, n'eût le corps ainsi peint. Peut-être cet usage a-t-il sa source dans la superstition. Cette conjecture est d'autant plus probable, qu'il ne produit aucun avantage visible, et que l'on éprouve de grandes douleurs pour s'y conformer. Quoique nous en ayons demandé la raison à plusieurs centaines de Taïtiens, nous n'avons jamais pu nous procurer aucune lumière sur ce point.

» Leur habillement est composé d'étoffes et de nattes de différentes espèces, que nous décrirons en parlant de leurs manufactures. Ils portent dans les temps secs un vêtement d'étoffe qui ne résiste pas à l'eau, et dans un temps de pluie, ils en prennent un fait de natte. Ils l'arrangent de diverses manières, suivant leur fantaisie, car il n'est point taillé en forme régulière, et il n'y a jamais deux morceaux cousus ensemble. L'habillement des femmes les plus distinguées est composé de trois ou quatre pièces. L'une, d'environ six pieds de largeur et trente de longueur, s'enroule plusieurs fois autour des reins, de manière qu'elle pend en forme de jupon jusqu'au milieu de la jambe : on l'appelle *parou*. Les deux ou trois autres pièces, d'environ huit pieds de long et trois de large, ont chacune un trou dans le milieu. Elles les mettent l'une sur l'autre, et, passant la tête à travers l'ouverture, les deux bouts retombent devant et derrière en scapulaire, qui, étant ouvert par les côtés, laisse le mouvement du bras en liberté. Les Taïtiens donnent à ces pièces le nom de *tebota ;* ils les rassemblent autour des reins, et les serrent avec une ceinture d'une étoffe plus légère, qui est assez longue pour faire plusieurs fois le tour du corps. Ce vêtement ressemble exactement à celui des habitants du Pérou et du Chili que les Espagnols appellent *poncho*. L'habillement des hommes est le même que celui des femmes, excepté qu'au lieu de laisser pendre en jupon la pièce qui couvre les reins, ils la passent autour de leurs cuisses en forme de culotte, et on la nomme alors *maro*.

» Tel est le vêtement des Taïtiens de toutes les classes, et comme il es universellement le même quant à la forme, les hommes et les femmes d'un rang supérieur se distinguent par la quantité d'étoffes qu'ils portent. On en voit qui enroulent autour d'eux plusieurs pièces d'étoffes de vingt à trente

pieds de long et de six à neuf de large; quelques uns en laissent flotter une grande pièce sur les épaules, comme une espèce de manteau, et si ce sont de très grands personnages, et qu'ils veuillent paraître avec pompe, ils en mettent deux de cette manière. Les gens de la classe inférieure qui n'ont d'étoffe que la petite quantité que leur en donnent les tribus et les familles auxquelles ils appartiennent sont obligés d'être habillés plus à la légère. Dans la chaleur du jour ils vont presque nus; les femmes n'ont qu'un mince jupon, et les hommes qu'une ceinture qui couvre les reins. Comme la parure est toujours incommode, et surtout dans un pays chaud, où elle consiste à mettre une couverture sur une autre, les femmes d'un certain rang se découvrent toujours, vers le soir, jusqu'à la ceinture, et elles se dépouillent de tout ce qu'elles portent sur la partie supérieure du corps avec aussi peu de scrupule que nos femmes quittent un double fichu. Lorsque les chefs nous rendaient visite, quoiqu'ils portassent sur les hanches plus d'étoffe qu'il n'en fallait pour habiller douze hommes, ils avaient d'ordinaire le reste du corps entièment nu.

» Leurs jambes et leurs pieds ne sont point couverts; ils se garantissent le visage du soleil au moyen de petits bonnets de natte ou de feuilles de cocotiers, qu'ils font dans quelques minutes, lorsqu'ils en ont besoin. Ce n'est pourtant pas là toute leur coiffure; les femmes en outre portent quelquefois de petits turbans, ou bien une autre parure qu'ils appellent *tomou*, et qui leur sied beaucoup mieux. Le tomou est composé de cheveux tressés en fils qui ne sont guerre plus gros que de la soie à coudre. M. Banks en a des pelotons qui ont plus d'un mille de long sans un seul nœud. Ils arrangent une profusion de ces cheveux autour de la tête, et d'une manière qui produit un effet agréable. J'ai vu une femme qui en portait cinq ou six pelotons. Ils placent parmi ces cheveux des fleurs de différentes espèces, et en particulier du jasmin du Cap, dont ils ont toujours une grande quantité plantée près de leur maison. Les hommes, qui, comme je l'ai observé, relèvent leurs cheveux sur le sommet de la tête, y mettent quelquefois une plume de la queue du paille-en-cul; d'autres fois ils portent une espèce de guirlande bizarre composée de diverses fleurs placées sur un morceau d'écorce de bananier, ou collées avec de la gomme sur du bois. Ils portent aussi une sorte de perruque faite de cheveux d'homme et de poil de chien, ou peut-être de filasse de cocos attachée sur un réseau qui se place sous les cheveux naturels, de manière que cette parure artificielle est suspendue par derrière. Excepté les fleurs, les Taïtiens connaissent peu d'autres ornements. Les deux sexes ont des pendants d'oreilles d'un seul côté. Lorsque nous arrivâmes dans l'île, ils y employaient de petites coquilles, des cailloux, des graines, des pois rouges ou de petites perles dont

ils enfilent trois dans un cordon; mais nos quincailleries servirent bientôt seules à cet usage.

» Les enfants sont entièrement nus, les filles jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans, et les garçons jusqu'à celui de six ou sept.

» Nous avons déjà eu occasion de parler des maisons ou plutôt des huttes de ce peuple. Elles sont toutes bâties dans le bois entre la mer et les montagnes. Pour former l'emplacement de leurs cases ils ne coupent des arbres qu'autant qu'il le faut pour empêcher que le chaume dont elles sont couvertes ne pourrisse par l'eau qui dégoutterait des branches, de manière qu'en sortant de sa cabane le Taïtien se trouve sous un ombrage le plus agréable qu'il soit possible d'imaginer. Ce sont partout des bocages d'arbres à pain et de cocotiers sans broussailles, et entrecoupés de chaque côté par des sentiers qui conduisent d'une habitation à l'autre. Rien n'est plus délicieux que ces ombrages dans un climat si chaud, et il est impossible de trouver de plus belles promenades. Comme il n'y a pas de broussailles, on y goûte la fraîcheur; un air pur y circule librement, et les maisons n'ayant point de murailles, elles reçoivent les vents du côté qu'ils soufflent. Je vais donner une description particulière d'une de ces habitations d'une moyenne grandeur; comme la structure est la même partout, on pourra de là se former une idée exacte de celles qui ont plus d'étendue, ou qui en ont moins.

» Le terrain qu'elle occupe est un parallélogramme de vingt-quatre pieds de longueur et de onze de large; le toit pose sur trois rangées de colonnes ou de poteaux parallèles entre eux, un de chaque côté, et l'autre au milieu. Cette couverture est formée de deux plans inclinés qui se réunissent par l'extrémité supérieure et qui se terminent en faîte comme les toits de chaume. La plus haute élévation, dans l'intérieur, est de neuf pieds; les bords de chaque côté du toit descendent presqu'à trois pieds de terre; au dessous, la cabane est entièrement ouverte, ainsi qu'aux deux extrémités, jusqu'au sommet du faîte. Le toit est couvert de feuilles de palmier; du foin répandu sur la surface de la terre à quelques pouces d'épaisseur forme la plancher; par dessus ils étendent des nattes, sur lesquelles ils s'asseyent pendant le jour, et dorment pendant la nuit. Dans quelques habitations pourtant il y a un siége qui sert seulement au maître de la famille, et si l'on y ajoute quelques petits billots creusés dans la partie supérieure, et qui leur servent d'oreillers, ils n'ont point d'autres meubles.

» La hutte est destinée principalement à y passer la nuit: car, à moins qu'il ne pleuve, ils mangent en plein air, à l'ombre de quelque arbre voisin. Les habillements qu'ils portent pendant le jour leur servent de couverture pendant la nuit; le plancher est le lit commun de tout le ménage; il n'y a

aucune séparation. Le maître de la maison et sa femme se couchent au milieu, et près d'eux les personnes de la famille qui sont mariées, ensuite les filles qui ne le sont pas, et à peu de distance les garçons; les serviteurs, ou *toutous*, comme on les appelle, dorment à la belle étoile lorsqu'il ne tombe point de pluie, et dans le cas contraire, ils se réfugient sur les bords de la maison.

» Les chefs ont des huttes d'une autre espèce, qui sont moins ouvertes, plus petites que les autres, et construites de manière qu'ils les transportent sur leurs pirogues d'un endroit à l'autre, et les dressent comme des tentes. Elles sont fermées sur les côtés par des feuilles de cocotiers, qui ne les bouchent pas assez exactement pour empêcher l'air d'y entrer; le chef et sa femme y couchent seuls.

» Les Taïtiens ont d'autres maisons beaucoup plus grandes, qui ne sont pas bâties pour un seul chef ou une seule famille, mais pour servir d'assemblée ou de retraite à tous les habitants d'un canton; quelques unes de celles-ci ont deux cents pieds de long, trente de large et vingt d'élévation jusqu'au faîte; elles sont construites et entretenues aux frais communs du district pour lequel elles sont destinées, et elles ont à un des côtés une vaste place environnée d'une petite palissade.

» Ces maisons, ainsi que celles des familles particulières, n'ont point de murailles. Ce peuple n'a pas besoin de lieu retiré; il n'a aucune idée de l'indécence, et il satisfait en public ses désirs et ses passions avec aussi peu de scrupule que nous apaisons notre faim en mangeant avec nos parents et nos amis. Des hommes qui n'ont point d'idée de la pudeur par rapport aux actions ne peuvent pas en avoir relativement aux paroles. Il n'est pas besoin de remarquer que la conversation de ces insulaires roule principalement sur ce qui est la source de leurs plus grands plaisirs, et que les deux sexes y parlent de tout sans retenue ni émotion et dans les termes les plus simples.

» Les végétaux forment la plus grande partie de leur nourriture. Nous avons déjà dit qu'excepté les cochons, les chiens et la volaille, ils n'ont point d'animaux apprivoisés; ceux-là même n'y sont point en grande quantité. Lorsqu'un chef tue un cochon, il le partage presque également entre ses sujets, et comme ils sont très nombreux, la portion qui revient à chaque individu dans ces festins, qui n'arrivent pas souvent, est nécessairement très petite. Les Taïtiens du commun se régalent plus fréquemment avec des chiens et de la volaille. Je ne puis pas vanter beaucoup la saveur de leur volaille; mais nous convînmes tous qu'un chien du Grand-Océan était presque aussi bon qu'un agneau d'Angleterre. Ils ont probablement cet excellent goût parce qu'ils se nourrissent uniquement de végétaux. La mer fournit à ces in-

sulaires beaucoup de poissons de toute espèce; ils mangent crus les plus petits qu'ils attrapent comme nous mangeons les huîtres, et ils tirent parti de toutes les productions de la mer. Ils aiment passionnément les homards, les crabes et les coquillages qu'ils trouvent sur la côte. Ils mangent aussi des sèches, quoiqu'il y en ait de si coriaces qu'il faille les laisser pourrir avant de pouvoir les mâcher. Parmi les végétaux qui leur servent d'aliments le fruit à pain est le principal, et pour s'en procurer ils n'ont d'autre peine qu'à grimper sur un arbre. Cet arbre n'est pas tout-à-fait une production spontanée de la nature; mais le Taïtien qui, dans sa vie, en plante une dizaine, ce qui exige un travail d'une heure, remplit ses obligations à l'égard de ses contemporains et de la génération à venir, aussi parfaitement que l'habitant de nos climats moins tempérés qui laboure pendant le froid de l'hiver, moissonne à la chaleur de l'été, toutes les fois que reviennent ces saisons, et qui, après avoir nourri sa famille, trouve moyen de laisser à ses enfants de l'argent et du bien.

» Il est vrai qu'ils n'ont pas toute l'année du fruit à pain; mais les cocos, les bananes et beaucoup d'autres fruits suppléent à ce défaut.

» On imagine bien que la cuisine, chez ce peuple, n'est pas un art bien perfectionné. Ils n'ont que deux manières de préparer leurs aliments : l'une de les griller, et l'autre de les cuire au four. L'opération de griller quelque chose est si simple, qu'il n'est pas besoin de la détailler ici. Nous avons déjà parlé de leur manière de cuire au four, dans la description du repas que nous prépara Topia. Ils apprêtent ainsi fort bien les cochons et les gros poissons, et, suivant nous, ils sont plus succulents et plus également cuits que dans nos meilleures cuisines d'Europe. Ils cuisent aussi du fruit à pain dans un four pareil à celui que nous avons décrit; il s'adoucit alors et devient assez semblable à une pomme de terre bouillie, sans être pourtant aussi farineux qu'une pomme de terre de la meilleure espèce. Ils apprêtent le fruit à pain de trois manières : ils y mettent quelquefois de l'eau ou du lait de coco, et le réduisent en pâte avec un caillou; d'autres fois ils le mêlent avec des bananes mûres, ou ils en font une pâte aigrelette qu'ils appellent *mahié*.

» Le mahié supplée au fruit à pain lorsque la saison ne leur permet pas d'en avoir du frais; voici comment ils le font :

» Ils cueillent les fruits avant qu'ils soient parfaitement mûrs, et après les avoir mis en tas, ils les couvrent exactement avec des feuilles : dans cet état, ils subissent une fermentation et deviennent d'une douceur désagréable. Ils en ôtent le trognon, et jettent ensuite le reste dans un trou qui est creusé pour cet effet ordinairement dans les habitations; ce creux est garni proprement d'herbe au fond et sur les côtés. Ils couvrent le tout de feuilles et de grosses

pierres. Il éprouve alors une seconde fermentation, prend un goût aigrelet, et se conserve ensuite pendant plusieurs mois. Ils le tirent du trou à mesure qu'ils en ont besoin, et après l'avoir mis en boule et l'avoir enveloppé e feuilles, ils le font cuire dans leur four. Il se garde cinq ou six semaines ainsi apprêté. Les naturels du pays le mangent froid et chaud, et c'est communément un des mets de tous leurs repas; il était pour nous d'un goût aussi désagréable qu'une olive fraîche lorsqu'on en mange pour le première fois.

» Le mahié se fait comme la bière, par fermentation, et quelquefois, ainsi que dans nos brasseries, l'opération manque sans qu'on puisse en déterminer la cause; il est donc très naturel que ce peuple grossier joigne des idées et des cérémonies superstitieuses à ce travail. Les vieilles femmes en sont chargées le plus souvent; excepté ceux qui les aident, elles ne souffrent pas que personne touche rien de ce qu'elles emploient, et même elles ne permettent point d'entrer dans la partie de la maison où elles font cette préparation. Il arriva un jour que M. Banks toucha par inadvertance une des feuilles qui étaient sur la pâte. La vieille femme qui présidait à ces mystères lui dit que l'opération manquerait, et dans un transport de douleur et de désespoir, elle découvrit le trou sur-le-champ. M. Banks regretta le malheur qu'il avait causé; mais il se consola, parce qu'il eut occasion d'examiner par là la manière dont les Taïtiens procèdent à cette grande œuvre, qu'il n'aurait peut-être pas pu connaître autrement.

» Tels sont leurs aliments, auxquels l'eau salée, qu'ils emploient dans tous leurs repas, sert de sauce universelle. Ceux qui vivent près de la mer vont en puiser lorsqu'ils en ont besoin, et ceux qui habitent à quelque distance la conservent dans des vases de bambous qu'ils placent pour cet usage dans leur habitation. Ils ont pourtant d'autre sauce que l'eau salée; ils en font une seconde avec l'amande du coco, qu'ils laissent fermenter jusqu'à ce qu'elle se dissolve en pâte assez ressemblante à du beurre, et qu'ils pétrissent ensuite avec de l'eau salée. La saveur de cette sauce est très forte, et nous parut très désagréable lorsque nous en goûtâmes pour la première fois; quelques uns de nos gens cependant ne la trouvèrent pas dans la suite si mauvaise, et même ils la préféraient à celle que nous employons dans nos repas, surtout quand elle était mêlée avec le poisson. Les Taïtiens semblaient la regarder comme une friandise; ils ne s'en servaient pas dans leurs repas ordinaires, soit parce qu'ils imaginent que c'est prodiguer mal à propos les cocos, ou que lors de notre séjour dans l'île elles ne fussent pas assez mûres pour cela.

» En général, l'eau et le jus du coco forment toute leur boisson. Ils ignorent heureusement l'art de faire par la fermentation des liqueurs enivrantes; ils ne mâchent aucun narcotique, comme les habitants de quelques autres pays

font de l'opium, du bétel ou du tabac. Quelques uns des insulaires burent librement de nos liqueurs fortes et s'enivrèrent de temps en temps; mais ceux qui tombèrent dans l'ivresse étaient si peu disposés à réitérer la même débauche, que par la suite ils ne voulurent jamais avaler une goutte de la boisson qui les avait mis dans cet état. Nous avons cependant appris qu'ils s'enivrent quelquefois en buvant un suc exprimé des feuilles d'une plante qu'ils appellent *ava*. Cette plante n'était pas dans sa maturité lorsque nous étions à Taïti, de manière que nous n'avons vu aucun exemple de ses effets; et, puisqu'ils regardent l'ivrognerie comme une chose honteuse, ils nous en auraient probablement caché toutes les circonstances s'ils s'y étaient livrés pendant notre séjour. Ce vice est presque particulier aux chefs et aux personnes d'un rang distingué, qui se disputent à qui boira le plus grand nombre de coups, et chaque coup est d'environ une pinte. Ils ont grand soin que les femmes ne goûtent point de ce jus enivrant.

» Ils n'ont point de tables, mais leurs repas se font avec beaucoup de propreté; leurs mets sont trop simples et en trop petit nombre pour qu'il y règne de l'ostentation. Ils mangent ordinairement seuls; cependant lorsqu'un étranger leur rend visite, ils l'admettent quelquefois à manger avec eux. Je vais donner une description particulière du repas d'un de leurs principaux personnages.

» Il s'assied sous un arbre voisin ou au côté de sa maison qui est à l'ombre, et on étend proprement sur la terre, en forme de nappe, une grande quantité de feuilles d'arbre à pain ou de bananier. On met près de lui un panier qui contient sa provision, et deux coques de cocos, l'une remplie d'eau douce; la chair ou le poisson sont tout apprêtés et enveloppés de feuilles. Les gens de sa suite, qui ne sont pas en petit nombre, s'asseyent autour de lui, et lorsque tout est prêt, il commence par laver ses mains et sa bouche avec de l'eau douce, ce qu'il répète presque continuellement pendant le repas; il tire ensuite du panier une partie de sa provision, qui est composée ordinairement d'un ou deux petits poissons, de deux ou trois fruits à pain, de quatorze ou quinze bananes mûres, ou de six ou sept corossols. Il prend d'abord la moitié d'un fruit à pain, qu'il pèle, et dont il arrache la chair avec ses ongles; il en met dans sa bouche autant qu'elle en peut contenir, et pendant qu'il la mâche, il prend un de ses poissons, qu'il morcèle dans l'eau salée, et il place l'autre, ainsi que le reste du fruit à pain, sur les feuilles qui sont étendues devant lui; il empoigne ensuite, avec tous les doigts d'une main, un petit morceau du poisson qui a été mis dans l'eau salée, et il le suce dans sa bouche de manière à en exprimer autant d'eau qu'il est possible. Il en fait de même des autres morceaux, et entre chacun d'eux, au moins ordinairement, il hume

un peu d'eau salée, qu'il puise dans une coque de coco ou dans le creux de sa main.

» Sur ces entrefaites, un des gens de sa suite prépare un coco vert, en détachant l'écorce extérieure avec ses dents, opération qui paraît très surprenante à un Européen ; mais elle est si peu difficile, que plusieurs de nous en vinrent à bout avant notre départ de l'île, quoique auparavant ils pussent à peine casser une noisette. Lorsque le maître veut boire, il prend le coco ainsi préparé, et en y faisant un trou avec son doigt ou avec une pierre, il suce la liqueur qu'elle contient. Dès qu'il a mangé son fruit à pain et ses poissons, il passe aux bananes, et ne fait qu'une bouchée de chacune, quoiqu'elle soit aussi grosse qu'un poudding noir. S'il a des corossols au lieu de bananes, il ne les goûte jamais, à moins qu'ils ne soient pelés. Pour cela, un de ses domestiques ramasse à terre une des coques qui y sont toujours en quantité, et la lui porte. Il commence à couper ou racler la pelure, mais si maladroitement, qu'il emporte une grande partie du fruit.

» Si, au lieu de poisson, son repas est composé de viande, il doit avoir, pour la couper, quelque instrument qui lui tienne lieu de couteau ; dans ce cas, on lui présente un morceau de bambou qu'il partage transversalement avec ses ongles, et il découpe sa viande avec ces morceaux de bois. Pendant tout cet intervalle, quelques personnes de sa suite sont occupées à piler du fruit à pain avec un caillou sur un tronçon de bois. Lorsque le fruit à pain est pilé de cette manière et arrosé d'eau de temps en temps, il se réduit à la consistance d'une pâte molle ; on le met alors dans un vase assez ressemblant à un baquet de boucher; on y mêle quelquefois de la banane ou du mahié, suivant le goût du maître, en y versant de l'eau de temps en temps, et en l'exprimant ensuite avec la main. Le fruit à pain ainsi préparé ressemble assez à un flan épais ; on en remplit un grand coco qu'on met devant lui ; il le hume, comme nous sucerions une gelée, si nous n'avions point de cuiller pour la porter à la bouche. Le repas finit alors, et le maître se lave encore les mains et la bouche. On replace ensuite dans le panier ce qu'il a laissé, et on nettoie les écales de cocos.

» Ces peuples prennent une quantité prodigieuse d'aliments dans un seul repas. J'ai vu un homme manger deux ou trois poissons aussi grands qu'une perche, trois fruits à pain dont chacun était plus gros que les deux poings, quatorze ou quinze bananes qui avaient six à sept pouces de long, et quatre ou cinq de circonférence, et près d'une quarte de fruit à pain pilé, qui est aussi substantiel que le flan le plus épais. Ce fait est si extraordinaire, qu'à peine voudra-t-on le croire, et je ne l'aurais pas rapporté, si je n'en avais d'autres garants que moi-même; mais MM. Banks et Solander et plusieurs de

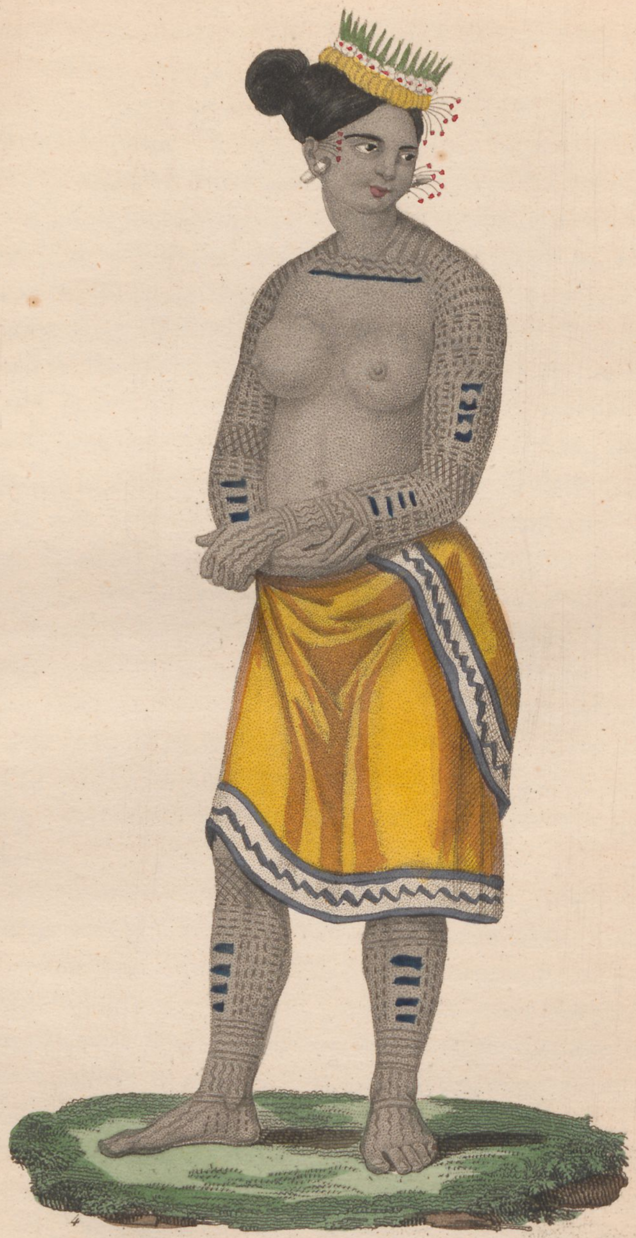
nos officiers en ont été les témoins oculaires, et ils savent que j'interpelle leur témoignage dans cette occasion.

» Il est très surprenant que ce peuple, qui aime passionnément la société, et surtout celle des femmes, s'en interdise les plaisirs dans les repas, quoique ce soit surtout à table que toutes les autres nations, policées et sauvages, aiment à jouir des agréments de la société. Nous avons souvent recherché comment les repas, qui, partout ailleurs, rassemblent les familles et les amis, les isolent à Taïti, et nous n'avons jamais rien pu apprendre sur cette matière. Ils mangent seuls, disent-ils, parce que cela est convenable; mais ils n'ont jamais entrepris de nous expliquer pourquoi il est convenable de manger seul. Telle est cependant la force de l'habitude, qu'ils témoignaient la plus grande répugnance, et même de l'aversion de ce que nous mangions en société, surtout avec nos femmes et des mêmes mets. Nous pensâmes d'abord que cette étrange singularité provenait de quelque opinion superstitieuse; mais ils nous ont toujours affirmé le contraire. Nous observâmes aussi dans cette coutume quelques caprices que nous fûmes aussi embarrassés d'expliquer que la coutume elle-même. Nous ne pûmes jamais engager aucune des femmes à s'asseoir avec nous à table lorsque nous dînions en compagnie; elles allaient pourtant cinq ou six ensemble dans les chambres des domestiques, et y mangeaient de bon cœur tout ce qu'elles pouvaient trouver; j'en ai cité un exemple plus haut, et lorsque nous les y attrapions, elles n'étaient pas déconcertées. Si quelqu'un de nous se trouvait seul avec une femme, elle mangeait quelquefois avec lui; mais alors elle témoignait combien elle serait fâchée que cette action fût connue, et exigeait toujours par avance les serments les plus forts de garder le secret.

» Dans leurs familles, deux frères, et même deux sœurs, ont chacun leur panier séparé, ainsi que les provisions et l'appareil de leurs repas. Lorsqu'ils vinrent nous rendre visite pour la première fois dans nos tentes, ils apportaient tous un panier où étaient leurs aliments; et quand nous nous asseyions à table, ils sortaient, se plaçaient à terre, à six ou dix pieds de distance les uns des autres, et en se tournant le dos; chacun prenait son repas de son côté sans proférer un seul mot.

» Les femmes ne s'abstiennent pas seulement de manger avec les hommes et de prendre les mêmes aliments, leur nourriture est encore apprêtée en particulier par de jeunes garçons qu'on entretient à cet effet, et qui, après avoir préparé les provisions, vont les déposer dans un hangar séparé, et assistent à leurs repas.

» Quoique les Taïtiens ne mangeassent pas ensemble et ne voulussent pas s'asseoir à notre table, lorsque nous allions voir dans leurs maisons ceux



Taïti.

Voy. Autour du Monde. T. IV. 231.

que nous connaissions particulièrement, ils nous ont souvent engagés à dîner avec eux, et dans ces occasions nous avons plusieurs fois mangé au même panier et bu au même vase. Les vieilles femmes cependant parurent toujours offensées de cette liberté, et s'il nous arrivait de toucher à leurs provisions, et même au panier qui les contenait, sur-le-champ elles jetaient le tout fort loin.

» Les Taïtiens d'un âge moyen et d'un rang distingué dorment ordinairement après le repas et dans la chaleur du jour ; ils sont extrêmement indolents, et ils n'ont pas d'autre occupation que de dormir et manger. Ceux qui sont plus âgés sont moins paresseux, et les jeunes garçons et les petites filles restent éveillés pendant tout le jour par l'activité et l'effervescence naturelle de leur âge.

» En rapportant les incidents qui nous arrivèrent pendant notre séjour dans l'île, j'ai déjà parlé par occasion de leurs amusements, et en particulier de leur musique, de leur danse, de leur combat de lutte, de leur maniement de l'arc ; ils se disputent aussi quelquefois à qui jettera le mieux une javeline. En lançant une flèche, ils ne visent point à un but, mais à la plus grande distance ; en décochant la javeline, au contraire, ils ne cherchent pas à la pousser le plus loin possible, mais à frapper une marque qui est fixée. Cette javeline est d'environ neuf pieds de long ; le tronc d'un bananier placé à environ soixante pieds de distance sert de but.

» Les flûtes et les tambours sont les seuls instruments de musique qu'ils connaissent. Les flûtes sont faites d'un bambou creux d'environ un pied de long, et, comme nous l'avons déjà dit, elles n'ont que deux trous, et par conséquent que quatre notes, avec lesquelles ils ne semblent avoir composé jusqu'ici qu'un air. Ils appliquent à ces trous l'index de la main gauche et le doigt du milieu de la droite.

» Le tambour est composé d'un tronc de bois de forme cylindrique creusé, solide à l'un des bouts, et recouvert à l'autre avec la peau d'un requin ; ils n'ont d'autres baguettes que leurs mains, et ils ne connaissent point la manière d'accorder ensemble deux tambours de ton différent. Ils ont un expédient pour mettre à l'unisson les flûtes qui jouent ensemble : ils prennent une feuille qu'ils roulent et qu'ils appliquent à l'extrémité de la flûte la plus courte ; ils la raccourcissent ou ils l'allongent, comme on tire les tuyaux des télescopes, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé le ton qu'ils cherchent ; ce dont leur oreille paraît juger avec beaucoup de délicatesse.

» Ils joignent leurs voix aux instruments, et, comme je l'ai remarqué ailleurs, ils improvisent en chantant. Ils appellent *pehaï* ou chanson chaque distique ou couplet ; ces vers sont ordinairement rimés, et lorsqu'ils étaient pro

noncés par les naturels, nous y reconnaissions un mètre. M. Banks prit beaucoup de peine pour en écrire quelques uns qui furent faits à notre arrivée ; il tâcha d'exprimer leurs sons par la combinaison de nos lettres, le plus parfaitement qu'il lui fut possible ; mais en les lisant, comme nous n'avions pas leur accent, nous ne pouvions y retrouver ni le mètre ni la rime.

» Ils s'amusent souvent à chanter des couplets lorsqu'ils sont seuls ou avec leur famille, et surtout quand il est nuit. Quoiqu'ils n'aient pas besoin de feu pour se chauffer, ils se servent pourtant d'une lumière artificielle, entre le coucher du soleil et le temps où ils vont se reposer. Leurs chandelles sont faites d'une espèce de noix huileuse, dont ils embrochent plusieurs dans une baguette. Après avoir allumé celle qui est à un des bouts, le feu prend ensuite à la seconde, en brûlant en même temps la partie de la brochette qui la traverse comme la mèche de nos bougies. Lorsque la seconde est consumée, le feu se communique à la troisième, et ainsi de suite ; quelques unes de ces chandelles brûlent pendant un temps considérable, et donnent une lumière assez forte. Les Taïtiens se couchent ordinairement une heure après que le crépuscule du soir est fini ; mais lorsqu'ils ont des étrangers qui passent la nuit dans leurs habitations, ils laissent communément une de ces chandelles allumée pendant la nuit, probablement pour être à portée de veiller sur celles de leurs femmes dont ils ne veulent pas faire les honneurs à leurs hôtes.

» En d'autres pays, les petites filles et toutes les personnes du sexe qui ne sont pas mariées sont supposées ignorer entièrement les mystères de l'amour ; leur conduite et leur conversation sont soumises à la plus grande réserve, et on a soin d'écarter de leur esprit toutes les idées et les images qui tiennent à l'amour. Il arrive précisément ici le contraire : parmi les divertissements de ces insulaires, il y a une danse appelée *timorody*, exécutée par des jeunes filles, toutes les fois qu'elles peuvent se rassembler au nombre de huit ou dix. Cette danse est composée de postures et de gestes extrêmement lascifs, auxquels on accoutume les enfants dès leurs premières années ; elle est accompagnée d'ailleurs de paroles qui expriment encore plus clairement la lubricité. Les Taïtiens observent la mesure avec autant d'exactitude que nos meilleurs danseurs sur les théâtres d'Europe. Ces amusements, permis à une jeune fille, lui sont interdits dès le moment qu'étant devenue femme elle peut mettre en pratique les leçons et réaliser les symboles de la danse.

» On ne peut pas supposer que ces peuples estiment beaucoup la chasteté : les hommes offrent aux étrangers leurs sœurs ou leurs filles, par civilité ou en forme de récompense, et l'infidélité conjugale, même dans la femme, n'est punie que par quelques paroles dures ou par des coups légers. Ils por-

tent la licence des mœurs et la lubricité à un point que les autres nations dont on a parlé depuis le commencement du monde jusqu'à présent n'avaient pas encore atteint, et qu'il est impossible de concevoir.

» Un nombre très considérable des Taïtiens des deux sexes forment des sociétés singulières, où toutes les femmes sont communes à tous les hommes; cet arrangement met dans tous leurs plaisirs une variété perpétuelle dont ils ont tellement besoin, que le même homme et la même femme n'habitent guère plus de deux ou trois jours ensemble.

» Ces sociétés sont distinguées sous le nom d'*arreoï;* ceux qui en font partie ont des assemblées auxquelles les autres insulaires n'assistent point : les hommes s'y divertissent par des combats de lutte, et les femmes y dansent en liberté la timorody, afin d'exciter en elles des désirs qu'elles satisfont souvent sur-le-champ, comme on nous l'a raconté. Ceci n'est rien encore : si une de ces femmes devient enceinte, ce qui arrive plus rarement que si chacune habitait avec un seul homme, l'enfant est étouffé au moment de sa naissance, afin qu'il n'embarrasse point le père, et qu'il n'interrompe pas la mère dans les plaisirs de son abominable prostitution. Quelquefois cependant il arrive que la mère ressent pour son enfant la tendresse que la nature inspire à tous les animaux pour la conservation de leur progéniture, et elle surmonte alors par instinct la passion qui l'avait entraînée dans cette société; mais dans ce cas-là même on ne lui permet pas de sauver la vie de son enfant, à moins qu'elle ne trouve un homme qui l'adopte comme étant de lui : elle prévient alors le meurtre; mais l'homme et la femme étant censés, par cet acte, s'être donnés exclusivement l'un à l'autre, ils sont chassés de la communauté, et perdent pour l'avenir tout droit aux priviléges et aux plaisirs de l'arreoï; la femme est appelée *Ouhannaounaou*, qui a fait des enfants, mot qu'ils emploient en cette occasion comme un terme de reproche, quoiqu'aux yeux de la sagesse, de l'humanité et de la saine raison, il n'y ait rien de plus honorable et de plus conforme aux sentiments qui distinguent l'homme de la brute.

» Il ne faudrait pas attribuer à un peuple, sur de légères preuves, une pratique si horrible et si étrange; mais j'en ai d'assez convaincantes pour justifier le récit que je viens de faire. Les Taïtiens, loin de regarder comme un déshonneur d'être agrégés à cette société, en tirent au contraire vanité, comme d'une grande distinction. Lorsqu'on nous a indiqué des personnes qui étaient membres d'un arreoï, nous leur avons fait, M. Banks et moi, des questions sur ce sujet, et nous avons reçu de leur propre bouche les détails que je viens de rapporter. Plusieurs Taïtiens nous ont avoué qu'ils étaient agrégés à ces exécrables sociétés, et que plusieurs de leurs enfants avaient été mis à mort.

» Je ne dois pas terminer la description de la vie domestique de ces insulaires sans parler de leur extrême propreté. Si ce qui diminue le bien-être et augmente les maux de la vie est un vice, sûrement la propreté doit être rangée au nombre des vertus : le défaut de cette qualité détruit la beauté et la santé de l'homme, et mêle du dégoût jusque dans ses plaisirs les plus vifs. Les Taïtiens se lavent constamment tout le corps dans une eau courante, trois fois par jour, à quelque distance qu'ils soient de la mer ou d'une rivière, le matin dès qu'ils sont levés, à midi, et le soir avant de se coucher. J'ai déjà remarqué que, dans leurs repas, ils se lavent les mains et la bouche presque à chaque morceau qu'ils mangent; on ne trouve sur leur vêtement et sur leur personne ni tache ni malpropreté, de manière que, dans une grande compagnie de Taïtiens, on n'est jamais incommodé que de la chaleur, et il n'est peut-être pas possible d'en dire autant de nos assemblées les plus brillantes en Europe. »

Industrie. Fabrication des étoffes. Instruments, pirogues, etc.

« Si la nécessité est la mère de l'invention, on ne peut pas supposer que l'industrie ait fait beaucoup de progrès dans les pays où la prodigalité de la nature a rendu ses secours presque superflus. On en retrouve cependant chez les Taïtiens quelques exemples qui font d'autant plus d'honneur à leur activité et à leur adresse, qu'ils ne connaissent point l'usage des métaux pour façonner des instruments.

» L'étoffe qui leur sert d'habillement forme leur principale manufacture. Leur manière de la fabriquer et de la teindre contient quelques détails qui peuvent être utiles, même aux ouvriers d'Angleterre; c'est pourquoi je donnerai un peu plus d'étendue à ma description.

» Cette étoffe est de trois sortes, et composée de l'écorce de trois différents arbres, le mûrier à papier, l'arbre à pain, et un arbre qui ressemble au figuier sauvage des îles de l'Amérique.

» La plus belle et la plus blanche est faite avec le mûrier, qu'ils appellent *aouta ;* elle sert de vêtement aux principaux personnages de l'île; la couleur rouge est celle qu'elle prend le mieux. La seconde étoffe, fabriquée avec l'écorce de l'arbre à pain, nommée *ourou*, est inférieure à la première en blancheur et en douceur, et ce sont surtout les Taïtiens de la dernière classe qui en font usage. La troisième sorte, manufacturée avec l'écorce du figuier, est grossière et rude, et de la couleur du papier gris le plus foncé; quoiqu'elle soit moins agréable à l'œil et au toucher que les deux autres, c'est pourtant la plus utile, parce qu'elle résiste parfaitement à l'eau, avantage que n'ont

pas les deux premières. La plus grande partie de cette troisième espèce d'étoffe, qui est la plus rare, est parfumée, et les chefs de Taïti la portent pour les habits de deuil.

» Ils ont grand soin de multiplier tous les arbres qui fournissent la matière première de ces étoffes; ils donnent surtout une attention particulière au mûrier, qui couvre la plus grande partie des terres cultivées. Ils ne s'en servent que lorsqu'il a deux ou trois ans, qu'il est haut de six ou huit pieds, et un peu plus gros que le pouce. Les Taïtiens croient que la meilleure qualité qu'il puisse avoir est d'être mince, droit, élevé et sans branches; lorsque la tige porte des feuilles inférieures dont le bouton pourrait produire une branche, ils les arrachent soigneusement.

» Quoique les étoffes composées de l'écorce de ces trois arbres soient différentes, elles sont cependant fabriquées de la même manière. Je me contenterai donc de décrire les procédés qu'ils emploient pour manufacturer la plus fine. Lorsque les arbres sont d'une grandeur convenable, on les arrache, on les dépouille de leurs branches, et on en coupe ensuite les racines et les sommets. L'écorce étant fendue longitudinalement se détache avec facilité, et lorsqu'on en a amassé une assez grande quantité, on la porte à un ruisseau d'eau vive, et on l'y laisse tremper après l'avoir chargée de pierres pesantes, pour qu'elle ne soit pas entraînée par le courant. Quand on juge qu'elle est suffisamment macérée, les servantes vont au ruisseau, se mettent toutes nues, s'asseyent dans l'eau pour séparer l'écorce intérieure de la partie verte de l'épiderme; elles placent à cet effet l'écorce intérieure sur une planche polie et aplatie; elles la râtissent très soigneusement avec la coquille que nos marchands appellent langue de tigre, et elles la plongent continuellement dans l'eau jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien que les belles fibres de cette écorce. Quand elle est ainsi préparée dans l'après-midi, elle est étendue le soir sur des feuilles de bananier. Il paraît que cette partie de l'ouvrage offre quelque difficulté, puisque la maîtresse de la famille est toujours chargée de surveiller cette opération. On place les écorces l'une à côté de l'autre, sur une longueur de trente à trente-six pieds, et une largeur d'environ un pied; on en met deux ou trois couches l'une sur l'autre. On a grand soin que l'étoffe soit partout d'une égale épaisseur, et s'il arrive que l'écorce soit plus mince dans un endroit que dans un autre d'une couche, on prend un morceau un peu plus épais pour le placer par dessus dans la couche supérieure. L'écorce reste dans cet état jusqu'au lendemain matin: alors, la plus grande partie de l'eau qu'elle contenait étant imbibée ou évaporée, les fibres adhèrent si bien ensemble que toutes les couches se lèvent de terre en une seule pièce.

» Après qu'on a ainsi levé la pièce, on la pose sur le côté poli d'une grande

planche de bois préparée pour cet effet, et les servantes la battent avec des petits maillets d'environ un pied de long et de trois pouces d'épaisseur, faits d'un bois dur que les insulaires appellent *étoa*. La forme de cet instrument ressemble assez à un cuir de forme carrée pour repasser les rasoirs, excepté seulement que le manche est un peu plus long, et que chacune des quatre faces est sillonnée de rainures et de lignes proéminentes, plus ou moins hautes ou profondes : celles d'un des côtés sont de la grosseur d'une petite ficelle; les plus petites de celle d'un fil de soie, et dans cet intervalle les autres diminuent par degrés.

» Ils battent d'abord l'écorce avec le côté du maillet où sont les plus grosses rainures, et ils frappent en cadence comme nos forgerons sur leur enclume. L'écorce s'étend très promptement sous les coups, et les rainures de l'instrument y laissent l'empreinte d'un tissu. On la bat successivement avec les autres côtés du maillet, et l'on finit par le plus uni : alors l'étoffe sort achevée des mains de l'ouvrier. Quelquefois on applique plusieurs doubles de cette étoffe, qu'on bat avec le côté le plus uni du maillet : dans ce cas, elle s'amincit, devient presque aussi légère que de la mousseline, et ils lui donnent le nom d'*hobou*. L'étoffe se blanchit très bien à l'air ; mais elle acquiert plus de blancheur et de douceur lorsqu'on la lave et qu'on la bat de rechef après qu'on l'a portée.

» Il y a plusieurs sortes de cette étoffe, de différents degrés de finesse, suivant qu'elle est plus ou moins battue sans être doublée. Les autres étoffes sont aussi plus ou moins belles, suivant qu'elles ont été battues ; mais elles diffèrent en même temps les unes des autres par les différents matériaux dont elles sont composées. On ne prend l'écorce de l'arbre à pain que lorsque les tiges sont beaucoup plus longues et plus épaisses que celles du figuier, qu'on emploie quand elles sont plus jeunes.

» Quand les Taïtiens veulent laver cette étoffe après qu'elle a été portée, ils la font tremper dans une eau courante, où ils la laissent pendant quelque temps après l'avoir fixée au fond avec une pierre ; ils la tordent ensuite légèrement pour en exprimer l'eau. Quelquefois ils lui donnent alors une nouvelle fabrication : ils en mettent plusieurs pièces l'une sur l'autre, et ils les battent ensemble avec le côté le plus raboteux du maillet. Elles deviennent d'une épaisseur égale à nos draps d'Angleterre, et plus douces et plus unies que ces draps, après qu'elles ont un peu servi, quoiqu'en sortant de dessous le maillet elles paraissent avoir été empesées.

» Cette étoffe se déchire quelquefois lorsqu'on la bat; mais on la raccommode aisément en y joignant un morceau avec une colle composée d'une certaine racine, et cette opération se fait avec tant d'adresse qu'on ne s'en

aperçoit pas. Les femmes s'occupent aussi à enlever les taches, comme nos dames à faire de la broderie ou des nœuds.

» La fraîcheur et la douceur sont les principales qualités de cette étoffe; son défaut est d'être spongieuse comme le papier et de se déchirer presque aussi facilement.

» Les Taïtiens la teignent surtout en rouge et en jaune. Leur rouge est très beau et j'oserai dire plus brillant et plus fin qu'aucun de ceux que nous avons en Europe. Notre véritable écarlate est celui qui en approche davantage, et le peintre d'histoire naturelle qu'avait amené M. Banks ne put l'imiter qu'imparfaitement en mêlant ensemble du vermillon et du carmin. Le jaune est encore très brillant; mais nous en avons d'aussi beaux.

» La fabrication des nattes est une autre manufacture considérable des Taïtiens; ils en ont qui sont plus belles et meilleures que celles que nous faisons en Europe: les plus grossières leur servent de lits; ils portent les plus fines dans les temps humides. Ils prennent bien des peines et emploient beaucoup de soins à faire ces dernières, dont il y a deux espèces. Les unes se font avec l'écorce du poërou; quelques unes sont aussi fines qu'un drap grossier. Ils appellent *ouonné* l'autre espèce, qui est encore plus belle: elle est blanche, lustrée et brillante; ils la fabriquent avec des feuilles de leur ouharrou, espèce de pandanus dont nous n'avons pas eu occasion de voir les fleurs ni le fruit. Ils ont d'autres nattes, ou, comme ils les nomment, des *moës*, qui leur servent de siéges et de lits: elles sont composées de joncs et d'herbes, et ils les fabriquent, ainsi que tous leurs ouvrages tressés, avec une facilité et une promptitude étonnantes.

» Ils sont aussi très adroits à faire des paniers et des ouvrages d'osier. Leurs paniers sont de mille formes différentes et quelques uns très artistement travaillés. Ils s'occupent tous, hommes et femmes, à ce travail; ils en fabriquent avec des feuilles de cocotier dans l'espace de quelques minutes. Les femmes, qui nous venaient voir de très grand matin, avaient coutume, dès que le soleil était levé sur l'horizon, d'envoyer chercher quelques feuilles dont elles formaient de petits chapeaux pour mettre leur visage à l'abri. Cette opération leur coûtait si peu de travail et de temps que, le soir, lorsque le soleil baissait, elles les jetaient. Ces chapeaux cependant ne leur couvrent pas la tête; ils ne consistent qu'en une bande qui en fait le tour et une corne avancée qui ombrage le front.

» Ils font avec l'écorce du poërou des cordes et des lignes, dont les plus grosses ont un pouce d'épaisseur, et les plus minces sont de la grosseur d'une petite ficelle; ils forment avec ces dernières des filets pour la pêche. Ils composent avec les fibres de coco un cordage pour joindre ensemble les

différentes parties de leurs pirogues et d'autres courroies tordues ou tressées, et ils fabriquent avec l'écorce de l'éroua, espèce d'ortie qui croît dans les montagnes, et qui, par cette raison, est un peu rare, les meilleures lignes pour la pêche qu'il soit possible de trouver. Ils attrapent avec ces lignes les poissons les plus forts et les plus frétillants, tels que les bonites et les thons, qui rompraient en un instant nos lignes de soie les plus fortes, quoiqu'elles soient deux fois aussi épaisses que celles des Taïtiens.

» Ils font aussi une espèce de seine d'une herbe qui a les feuilles larges et grossières, et dont la tige ressemble au glaïeul. Ils entortillent et joignent ensemble ces herbes jusqu'à ce que le filet, qui est à peu près aussi large qu'un grand sac, ait soixante à quatre-vingts brasses de long. Ils la tirent dans les bas-fonds, et le propre poids de la seine la tient si bien au fond de la mer, qu'un poisson peut difficilement échapper.

» Les Taïtiens montrent une sagacité et une industrie extrêmes dans tous les expédients qu'ils emploient pour prendre des poissons. Ils ont des harpons de bambou dont la pointe est d'un bois dur, et ils frappent le poisson plus sûrement avec cet instrument que nous ne le pouvons faire avec nos harpons de fer, quoique les nôtres aient d'ailleurs l'avantage d'être attachés à une ligne, de manière que, si le croc atteint le poisson, nous sommes sûrs de l'attraper, quand même il ne serait pas mortellement blessé.

» Ils ont deux sortes d'hameçons, construits avec un art admirable, et qui répondent très bien au but qu'ils se proposent dans ces ouvrages. L'un d'eux est appelé *ouitti-ouitti*. La tige est faite de nacre de perles, la plus brillante qu'ils peuvent trouver, et l'intérieur, qui est ordinairement la partie la plus éclatante, se met par derrière. Ils attachent à ces hameçons une touffe blanche de poil de chien ou de soie de cochon, de manière qu'elle ressemble un peu à la queue d'un poisson. L'hameçon et l'amorce sont mis au bout d'une ligne d'éroua, que porte une baguette de bambou. Le pêcheur, afin de réussir dans son entreprise, fait attention au vol des oiseaux, qui suivent toujours les bonites lorsqu'elles nagent dans les bas-fonds; il dirige sa pirogue sur leur marche, et lorsqu'il a l'avantage d'être conduit par ces guides, il revient rarement sans avoir fait une bonne pêche.

» La seconde espèce d'hameçon est aussi faite de nacre de perles ou de quelque autre coquillage dur. Ils ne peuvent pas les barbeler comme les nôtres; mais pour suppléer à ce défaut ils recourbent la pointe en dedans. Ces hameçons sont de différentes grandeurs, et ils s'en servent avec beaucoup de succès pour attraper toutes sortes de poissons. La manière de les fabriquer est très simple. Chaque pêcheur les travaille lui-même. Ils coupent d'abord la coquille en morceaux carrés avec le taillant d'un autre coquillage et

avec un corail qui est assez raboteux pour servir de lime; ils leur donnent la forme d'un hameçon; ils font ensuite un trou au milieu. Leur vilebrequin est la première pierre qu'ils trouvent avec une pointe aigüe; ils attachent cette pierre au bout d'un petit bâton de bambou, et ils tournent cet instrument dans leurs mains de la même manière que nous tournons un moussoir à chocolat. Lorsque la coquille est percée et que le trou est assez large, on y introduit une petite lime de corail au moyen de laquelle l'hameçon est fini dans très peu de temps, car l'ouvrier n'emploie guère plus d'un quart d'heure à ce travail.

» Le lecteur a déjà pris quelque idée de la maçonnerie, de la sculpture et de l'architecture des Taïtiens dans la description que j'ai donnée des moraïs ou lieux où ils déposent leurs morts. Les pirogues sont les autres objets les plus importants de leur art de construire et de sculpter en bois; c'est peut-être pour ces insulaires un aussi grand travail de fabriquer une de leurs principales pirogues avec leurs instruments que pour nous de construire un vaisseau de guerre avec les nôtres.

» Ils ont une hache de pierre, un ciseau ou gouge fait avec un os humain, et ordinairement avec l'os de l'avant-bras, une râpe de corail, et la peau d'une espèce de raie, qui, avec du sable de corail, leur sert de lime ou de pierre à aiguiser.

» Voilà le catalogue complet de leurs instruments, et avec ce petit nombre d'outils ils bâtissent des maisons, construisent des pirogues, taillent des pierres, abattent, fendent, sculptent et polissent des bois.

» La pierre dont ils forment le taillant de leurs haches est une espèce de basalte d'une couleur noirâtre ou grise, qui n'est pas très dure, mais qui ne s'égrène pourtant pas facilement. Ces haches sont de différentes grandeurs : celles qui leur servent à abattre des bois pèsent de six à huit livres; d'autres, qu'ils emploient pour sculpter, sont du poids de sept ou huit onces. Comme il est nécessaire de les aiguiser presqu'à chaque instant, l'ouvrier a toujours près de lui pour cela une écale de coco remplie d'eau.

» Le travail le plus difficile pour les Taïtiens, c'est d'abattre un arbre; c'est aussi celui où ils ressentent davantage le défaut de leurs instruments. Cette besogne demande un certain nombre d'ouvriers, et le travail constant de plusieurs jours. Lorsque l'arbre est à bas, ils le fendent par les veines, dans toute sa longueur et toute sa largeur, en planches de trois à quatre pouces d'épaisseur. Il faut remarquer que le tronc de la plupart de ces arbres a huit pieds de circonférence, et que l'épaisseur est à peu près la même dans toute sa longueur, qui est de quarante pieds jusqu'à la naissance des branches. Ils appellent *avié* l'arbre qui leur sert communément de bois de construction;

la tige en est élevée et droite. Quelques unes cependant des plus petites pirogues sont faites d'arbres à pain, qui est un bois léger, spongieux, et qui se travaille aisément. Ils aplanissent très promptement les planches avec leurs haches, et ils sont si adroits qu'ils peuvent enlever une légère écorce sans donner un seul coup mal à propos. Comme ils ne connaissent point la manière de plier une planche, toutes les parties de la pirogue, creuses ou plates, sont taillées à la main.

» On peut diviser en deux classes les pirogues dont se servent les Taïtiens et les habitants des îles voisines : ils appellent les unes *ivahahs,* et les autres *pahiés.*

» L'ivahah, qu'ils emploient dans les petites excursions, a les côtés perpendiculaires et le fond plat, et le pahié, qu'ils montent dans les voyages plus longs, a les côtes bombés et le fond en forme de quille. Les ivahahs sont tous de la même forme, mais d'une grandeur différente, et servent à divers usages. Leur longueur est de dix à soixante-douze pieds; mais la largeur ne suit pas cette proportion. Les ivahahs longs de dix pieds ont à peu près un pied de large, et ceux qui ont plus de soixante-dix pieds de longueur n'en ont guère que deux de largeur. Ils distinguent l'ivahah du combat, l'ivahah de pêche et l'ivahah de voyage, car quelques uns de ces derniers vont d'une île à l'autre. L'ivahah de combat est le plus long de tous; la poupe et la proue sont fort élevées au dessus du corps de bâtiment dans la forme d'un demi-cercle; la poupe en particulier a quelquefois dix-sept à dix-huit pieds de haut, quoique la pirogue en elle-même n'en ait guère que trois. Ces derniers ivahahs ne vont jamais à la mer. On les attache ensemble par les côtés, à la distance d'environ trois pieds, avec de grosses cordes d'écorce, qu'on passe à travers le bâtiment, et qu'on amarre sur les plats-bords. Ils dressent sur le devant de ces ivahahs un échafaud ou plate-forme d'environ dix ou douze pieds de long, un peu plus large que les pirogues, et qui est soutenu par des poteaux de six pieds d'élévation. Les combattants, qui ont pour armes de trait les frondes et les javelines, se placent sur cette plate-forme; ils ne se servent de leurs arcs et de leurs flèches que pour se divertir, comme on s'amuse chez nous au disque et au palet, ce qui doit être rangé au nombre des singularités qu'on remarque dans les mœurs de ce peuple. Les rameurs sont assis au dessous de ces plates-formes; ils reçoivent les blessés et font monter de nouveaux hommes à leur place. Quelques unes de ces pirogues ont dans toute leur longueur une plate-forme de bambou ou d'autres bois légers, beaucoup plus large que tout le bâtiment, qui porte alors un bien plus grand nombre de combattants; mais nous n'en avons vu qu'une seule qui fût équipée de cette manière.

» Les ivahahs de pêche ont de dix à quarante pieds de longueur ; tous ceux qui ont vingt-cinq pieds de long et plus, de quelque espèce qu'ils soient, portent des voiles dans l'occasion. L'ivahah de voyage est toujours double, et garni d'un petit pavillon propre d'environ cinq ou six pieds de large et de six ou sept pieds de long, attaché sur l'avant du bâtiment, pour la commodité des principaux personnages, qui s'y asseyent pendant le jour et y dorment pendant la nuit. Les ivahahs de pêche sont quelquefois joints ensemble, et ont une cabane à bord ; mais cela n'est pas commun.

» Les ivahahs qui ont moins de vingt-cinq pieds de long ne portent que rarement ou presque jamais de voiles. Quoique la poupe s'élève de quatre ou cinq pieds, l'avant du bâtiment est plat, et une planche s'avance d'environ quatre pieds en saillie sur le bord.

» La longueur du pahié varie aussi de trente à soixante pieds ; mais ce bâtiment, comme l'ivahah, est très étroit. J'en ai mesuré un qui avait cinquante et un pieds de long, et seulement un pied et demi de largeur à l'un des bouts ; il n'a qu'environ trois pieds dans sa plus grande largeur. Telle est la proportion générale qu'ils suivent dans leur construction. Le pahié ne s'élargit pourtant pas par degrés ; mais ses côtés, étant droits et parallèles pendant un petit espace au dessus du plat-bord, s'élargissent tout à coup et se terminent en angles vers le fond, de sorte qu'en coupant transversalement cette partie du bâtiment, elle présente à peu près la forme d'un as de pique, et l'ensemble est beaucoup trop large pour sa longueur. Les Taïtiens emploient ces pahiés dans les combats, ainsi que les plus grands ivahahs, mais particulièrement pour les longs voyages. Le pahié de combat, qui est le plus grand de tous, est garni d'une plate-forme, qui est proportionnellement plus large que celle de l'ivahah, parce que sa forme le met en état de soutenir un beaucoup plus grand poids. Les pahiés de voyages sont ordinairement doubles, et leur grandeur moyenne est celle de nos gros bateaux de mer ; ils font quelquefois d'une île à l'autre des voyages d'un mois, et nous avons de bonnes preuves qu'ils sont quinze ou vingt jours en mer, et qu'ils pourraient y rester plus long-temps s'ils avaient plus de moyens d'y garder des provisions et de l'eau douce.

» Lorsque ces pirogues portent une seule voile, elles font usage d'un morceau de bois attaché au bout de deux perches mises en travers du bâtiment, et qui sont saillantes de six pieds à dix pieds, suivant la grandeur de la pirogue ; en quoi elles ressemblent aux prowollans des îles des Larrons, et c'est ce que la relation du voyage d'Anson nomme *balancier*. Les haubans sont attachés à ce balancier, qui est absolument nécessaire pour orienter le bateau lorsqu'il souffle un vent frais.

» Quelques uns de ces pahiés ont un seul mât, et d'autres deux. Ces mâts sont composés d'une seule perche, et quand la longueur de la pirogue est de trente pieds, celle du mât est d'un peu moins de vingt-cinq ; il est fixé à un châssis sur la pirogue, et porte une voile de natte dont la longueur surpasse d'un tiers la sienne. La voile est aiguë au sommet, carrée à la base, et échancrée sur les côtés ; elle ressemble un peu à celles dont on se sert sur les canots des vaisseaux de guerre ; elle est placée dans un châssis de bois qui l'entoure de chaque côté, de manière qu'on ne peut ni la riser ni la ferler, et si l'une ou l'autre de ces deux manœuvres devient nécessaire, il faut la couper ; ce qui pourtant arrive rarement dans ces climats où le temps est si uniforme. Les Indiens attachent au sommet du mât, pour l'orner, des plumes qui ont une inclinaison oblique en avant. Les rames ou pagaies dont on se sert dans ces pirogues ont un long manche et une pale plate, et sont assez ressemblantes à la pelle d'un boulanger. Chaque personne à bord de la pirogue, excepté celles qui sont assises sous le pavillon, manie une de ces rames, qui font marcher le bâtiment assez vite. Ces pirogues cependant font tant d'eau par les coutures, qu'un Indien, au moins, est sans cesse occupé à la vider. Ces bâtiments sont très propres pour le débarquement et pour s'éloigner de la côte, lorsqu'il y a de la houle ; au moyen de leur grande longueur et de leur poupe élevée, ils débarquent à sec quand nos bateaux pourraient à peine venir à bout d'aborder, et l'élévation de l'avant leur donne le même avantage pour s'éloigner du rivage.

» Les ivahahs sont les seules pirogues employées par les Taïtiens ; mais nous vîmes plusieurs pahiés qui venaient des autres îles.

» Ils conservent ces pahiés avec beaucoup de soins sous une espèce de hangar construit de poteaux fichés en terre, dont les sommets sont rapprochés les uns des autres, et attachés ensemble avec de très forts cordages : ils forment ainsi une espèce d'arc gothique, recouvert partout de chaume jusqu'à terre, excepté aux deux extrémités, qui sont ouvertes ; quelques uns de ces hangars ont cinquante à soixante pas de longueur.

» A l'occasion de la navigation de ces peuples, je parlerai de leur sagacité étonnante à prévoir le temps qui arrivera, ou du moins le côté d'où soufflera le vent. Ils ont plusieurs manières de pronostiquer ces événements ; mais je n'en connais qu'une : ils disent que la voie lactée est toujours courbée latéralement, mais tantôt dans une direction et tantôt dans une autre, et que cette courbure est un effet de l'action que le vent exerce sur elle, de manière que, si la même courbure continue pendant la nuit, le vent correspondant soufflera sûrement le lendemain. Je ne prétends pas juger de l'exactitude des règles qu'ils suivent ; je sais seulement que, quelque méthode qu'ils emploient

pour prédire le temps, ou au moins le vent qui soufflera, ils se trompent beaucoup plus rarement que nous.

» Dans leurs plus grands voyages, ils se dirigent sur le soleil pendant le jour, et sur les étoiles pendant la nuit. Ils distinguent toutes les étoiles par des noms particuliers; ils connaissent dans quelle partie du ciel elles paraîtront durant chacun des mois où elles sont visibles sur l'horizon; ils savent aussi, avec plus de précision que ne le croira peut-être un astronome d'Europe, le temps de l'année où elles commencent à paraître ou à disparaître.

Sciences. Religion. Gouvernement.

» Nous n'avons pas pu acquérir une connaissance parfaite de la manière dont les Taïtiens divisent le temps; nous avons cependant observé que, lorsqu'il parlent du temps passé ou à venir, ils n'emploient jamais d'autres termes que *malama*, qui signifie lune. Ils comptent treize de ces lunes, et recommencent ensuite par la première de cette révolution, ce qui démontre qu'ils ont une notion de l'année solaire. Il nous a été impossible de découvrir comment ils calculent leurs mois, de façon que treize de ces mois répondent à l'année, car ils disent que chaque mois à vingt-neuf jours, en y comprenant un de ces jours dans lequel la lune n'est pas visible. Ils nous ont annoncé souvent les fruits qui seraient de saison, et le temps qu'il ferait dans chacun de ces mois, pour lesquels ils ont des noms particuliers. Ils donnent un nom général à tous les mois pris ensemble, quoiqu'ils ne s'en servent que lorsqu'ils parlent des mystères de leur religion.

» Le jour est divisé en douze parties, six pour le jour et six pour le nuit; chaque partie est de deux heures. Ils déterminent ces divisions avec assez d'exactitude par l'élévation du soleil, lorsqu'il est au dessus de l'horizon; mais il y en a peu qui, pendant la nuit, à l'inspection des étoiles, puissent dire quelle heure il est.

» En comptant, ils vont d'un à dix, nombre des doigts des deux mains; et quoiqu'ils aient pour chaque nombre un nom différent, ils prennent ordinairement leurs doigts un par un, et passent d'une main à l'autre, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus au nombre qu'ils veulent exprimer. Nous avons observé en d'autres cas que, lorsqu'ils conversent entre eux, ils joignent à leurs paroles des gestes si expressifs, qu'un étranger peut facilement comprendre ce qu'ils disent.

» Quand ils comptent au delà de dix, ils répètent le nom de ce nombre, et ils y ajoutent le mot plus : dix et un de plus signifient onze, dix et deux de plus signifient douze, et ainsi du reste, comme nous disons vingt-un, vingt-deux.

S'ils arrivent à dix et dix de plus, ils ont une nouvelle dénomination pour ce nombre, et lorsqu'ils ont compté dix de ces vingtaines, ils ont un mot pour exprimer deux cents. Nous n'avons pas pu découvrir s'ils ont d'autres termes pour signifier un plus grand nombre; il ne paraît pas qu'ils en aient besoin, car ces deux cents répétés dix fois montent à deux mille; quantité si forte pour eux, qu'elle ne se rencontre presque jamais dans leurs calculs.

» Ils sont moins avancés dans l'art de mesurer les distances que dans celui de compter les nombres; ils n'ont qu'un terme, qui répond à notre brasse. Lorsqu'ils parlent de la distance d'un lieu à un autre, ils l'expriment, comme les Asiatiques, par le temps qu'il faut pour la parcourir.

» La langue des Taïtiens est douce et mélodieuse; elle abonde en voyelles, et nous apprîmes aisément à la prononcer; mais nous trouvâmes qu'il était très difficile de leur enseigner à prononcer un seul mot de la nôtre. Cette difficulté provenait peut-être non seulement de ce que l'anglais est rempli de consonnes, mais encore de quelque particularité dans sa forme, car ils prononçaient avec beaucoup de facilité les mots espagnols et italiens, lorsqu'ils finissaient par des voyelles.

» Nous ne connaissons pas assez leur langue pour savoir si elle est abondante ou stérile; elle est sûrement très imparfaite, car les noms et les verbes n'y ont presque aucune inflexion. Elle a peu de noms qui aient plus d'un cas, et peu de verbes qui aient plus d'un temps. Nous ne trouvâmes pourtant pas beaucoup de difficulté à nous entendre mutuellement; ce qu'on aura peut-être de la peine à croire.

» Il n'est pas besoin de dire qu'il y a peu de maladies parmi des hommes dont la nourriture est si simple, et qui ne s'enivrent presque jamais; si l'on en excepte quelques accès de colique, qui leur arrivent même rarement, nous n'avons point vu de maladies aiguës pendant notre séjour dans l'île. Les naturels cependant sont sujets aux érysipèles et à une éruption cutanée qui approche beaucoup de la lèpre. Ceux en qui cette maladie a fait de grands progrès vivent entièrement séparés de la société, chacun dans une petite cabane construite sur un terrain qui n'est fréquenté par personne, et où on leur fournit des provisions. Nous n'avons pas pu connaître si ces malheureux avaient quelque espérance de guérison et de soulagement, ou si on les y laissait languir et mourir dans la solitude et le désespoir. Nous remarquâmes aussi un petit nombre d'insulaires qui avaient sur différentes parties du corps des ulcères qui paraissaient très virulents; mais ceux qui en étaient affligés ne semblaient pas y faire beaucoup d'attention; ils les portaient entièrement à découvert, et sans rien appliquer dessus qui pût en écarter les mouches.

» Il ne doit pas y avoir de médecin de profession dans un pays où l'intempérance ne produit pas de maladies. Cependant partout où l'homme souffre il fait des efforts pour se soulager, et lorsqu'il ignore également le remède et la cause de la maladie, il a recours à la superstition : ainsi, à Taïti, et dans tous les autres pays qui ne sont pas ravagés par le luxe, ou polis par les connaissances, le soin des malades est confié aux prêtres. La méthode que suivent les prêtres de cette île pour opérer la guérison consiste principalement en prières et en cérémonies. Lorsqu'ils visitent les malades, ils prononcent plusieurs fois certaines phrases qui paraissent être des formules établies pour ces occasions. Ils tressent en même temps très proprement les feuilles d'un cocotier en différentes formes; ils attachent quelques unes de ces figures aux doigts et aux orteils du malade, et ils laissent souvent derrière lui un petit nombre de branches d'émidho. Les prêtres répètent ces cérémonies jusqu'à ce que le malade meure ou recouvre la santé. S'il revient en santé, ils disent que les remèdes l'ont guéri, et s'il meurt, ils déclarent que la maladie était incurable, en quoi peut-être ces médecins ne diffèrent pas beaucoup de ceux des autres pays.

» Si nous jugeons de leurs connaissances en chirurgie par les larges cicatrices que nous leur avons vues quelquefois, nous devons supposer qu'ils ont fait plus de progrès dans cet art que dans la médecine, et que nos chirurgiens d'Europe auraient à peine l'avantage sur les leurs. Nous avons vu un homme dont le visage était entièrement défiguré par les suites de ses blessures. Son nez, y compris l'os et le cartilage, était absolument ras; l'une de ses joues et un de ses yeux avaient reçu de si terribles coups, qu'il y avait un creux où le poing pouvait presque entrer, et où il ne restait pourtant point d'ulcères. Topia, qui s'embarqua avec nous, avait été percé de part en part par une javeline armée à sa pointe de l'os d'une espèce de raie. L'arme était entrée par le dos, et sortie au dessous de la poitrine. Excepté le traitement des fractures et des luxations, le plus habile chirurgien contribue très peu à la guérison d'une blessure. Le sang est le meilleur de tous les baumes vulnéraires; et lorsque les humeurs du corps sont pures et que le malade est tempérant, il ne faut, pour guérir la blessure la plus considérable, qu'aider à la nature en tenant la plaie propre.

» Dès qu'un Taïtien est mort, sa maison se remplit de parents, qui déplorent cette perte, les uns par de grandes lamentations, et d'autres par des cris moins forts, mais qui sont des expressions plus naïves de la douleur. Les plus proches parents du défunt, qui sont réellement affectés par cet accident, restent en silence. Les autres insulaires qui composent l'assemblée profèrent de temps en temps, en chœur, des exclamations passionnées, et le moment

d'après ils rient et parlent ensemble sans la moindre apparence de chagrin. Ils passent de cette manière le reste du jour de la mort et toute la nuit suivante. Le lendemain au matin, le cadavre, enveloppé d'étoffes, est conduit au bord de la mer sur une bière que les hommes portent sur leurs épaules, et il est accompagné d'un prêtre, qui, après avoir prié sur le corps, répète ses oraisons pendant la marche du convoi. Lorsqu'ils sont arrivés près de l'eau, ils déposent le défunt sur le rivage; le prêtre réitère ses prières, et, prenant un peu d'eau dans ses mains, il la jette non pas sur le corps, mais à côté. Ils remportent ensuite le cadavre à cent ou cent cinquante pieds de là, et bientôt après on le rapporte une seconde fois sur le rivage, où l'on renouvelle les prières et les aspersions. Ils le portent et reportent ainsi plusieurs fois, et, tandis qu'ils font ces cérémonies, d'autres insulaires construisent un hangar et environnent de palisades un petit espace de terrain. Au centre de ce hangar, ou tépépaou, ils dressent des poteaux sur lesquels la bière est placée; on y laisse pourrir le cadavre, jusqu'à ce que la chair soit entièrement détachée des os.

» Ces hangars sont d'une grandeur proportionnée au rang de la personne dont ils doivent contenir le cadavre. Ceux qui sont destinés aux Taïtiens de la dernière classe n'ont que la longueur de la bière, et ne sont point entourés de palissades. Le plus grand que nous ayons jamais vu avait trente pieds de long. Les plus beaux tépépaou sont ornés suivant les facultés et l'inclination des parents du défunt, qui ne manquent jamais de mettre autour du mort une grande quantité de pièces d'étoffe, et qui quelquefois en couvrent presque entièrement l'extérieur du hangar. On dépose autour de ce lieu des guirlandes de noix de palmier ou *pandanus*, et des feuilles de cocotier, que les prêtres entrelacent en nœuds mystérieux, avec une plante qu'ils appellent *éthé no moraï*, et qui est particulièrement consacrée aux solennités funéraires. Ils laissent aussi, à peu de distance du cadavre, des aliments et de l'eau; mais on en a déjà parlé ailleurs, ainsi que des autres décorations.

» Dès que le corps est déposé dans le tépépaou, le deuil se renouvelle; les femmes s'assemblent, et sont conduites à la porte par la plus proche parente, qui s'enfonce à plusieurs reprises la dent d'un requin dans le sommet de la tête : le sang, qui coule en abondance, est reçu soigneusement sur des morceaux de toile, qu'ils jettent sous la bière. Les autres femmes suivent cet exemple, et réitèrent la même cérémonie pendant deux ou trois jours, tant que le zèle et la douleur peuvent la soutenir. Ils reçoivent de même sur des pièces d'étoffe les larmes qu'ils versent dans ces occasions, et ils les présentent comme des oblations au défunt. Quelques uns des plus jeunes personnages du deuil se coupent les cheveux, et les jettent sur la bière avec les au-

tres offrandes. Cette coutume est fondée sur ce que les Taïtiens, qui croient que l'âme subsiste après la mort, imaginent d'ailleurs qu'elle erre autour du lieu où l'on a déposé le corps auquel elle était unie; qu'elle observe les actions des vivants, et goûte du plaisir à voir ces témoignages de leur affection et de leur douleur.

» Deux ou trois jours après que les femmes ont commencé ces cérémonies, les hommes prennent aussi le deuil; mais avant ce temps, ils ne paraissent sentir en aucune manière la perte du défunt. Les plus proches parents se revêtent chacun à leur tour de l'habillement, et exercent l'office dont nous avons déjà donné une description en rapportant les funérailles d'une vieille femme qui mourut pendant notre séjour dans l'île, et auxquelles Toubouraï-Tamaïdé, son parent, faisait les fonctions de principal personnage du deuil. Nous n'avons pourtant pas encore expliqué pourquoi les Taïtiens s'enfuient à la vue du convoi. Le principal personnage du deuil porte un grand bâton plat, armé de la dent d'un requin; dans un transport frénétique que sa douleur est supposée lui inspirer, il court sur tout ce qu'il voit, et s'il lui arrive d'attraper un Indien, il le frappe impitoyablement avec son bâton; ce qui ne peut pas manquer de causer une blessure dangereuse.

» Ces convois continuent, à certains intervalles, pendant cinq lunes; mais ils deviennent moins fréquents par degrés, à mesure que ce terme approche. Lorsqu'il est expiré, le reste du cadavre est tiré de la bière; ils râtissent et lavent très proprement les os, et les enterrent ensuite au dedans ou au dehors d'un moraï, suivant le rang qu'occupait le mort. Si le défunt étai un *eri* ou chef, ils n'enterrent pas son crâne avec le reste des os; ils l'enveloppent d'une belle étoffe, et le mettent dans une espèce de boîte faite exprès, qu'ils placent aussi dans le moraï : ce coffre est appelé *evaré no te orometéa* (la maison d'un docteur ou maître). Après cela le deuil cesse, à moins que quelques femmes ne continuent à être réellement affligées de la mort du défunt; dans ce cas, elles se font quelquefois tout à coup des blessures avec la dent d'un requin, quelque part qu'elles se rencontrent. Ce que nous venons de dire explique peut-être pourquoi Térapo, dans un accès de chagrin, se blessa elle-même étant dans le fort : quelque circonstance accidentelle pouvait lui rappeler alors le souvenir d'un ami ou d'un parent qu'elle avait perdu, et ranimer sa tendresse et sa douleur au point de lui faire répandre des larmes, et répéter le rite funéraire.

» Les cérémonies ne finissent pourtant pas avec le deuil; le prêtre, qui est bien payé par les parents du défunt et les offrandes qui se déposent de temps en temps au moraï, récite toujours des prières. Quelques unes de ces offrandes sont emblématiques, par exemple un jeune bananier représente

le défunt, et la touffe de plumes la divinité qu'ils invoquent. Le prêtre, accompagné de quelques uns des parents, qui portent une petite offrande, se place vis-à-vis le symbole du dieu ; il répète ses oraisons, d'après une formule établie, qui est composée de phrases détachées ; il entrelace en même temps des feuilles de cocotier en différentes formes ; il les dépose ensuite sur la terre, dans l'endroit où les os ont été enterrés, et s'adresse à la divinité par un cri très aigu, dont ils ne se servent que dans cette occasion. Lorsque le prêtre se retire, ils emportent la touffe de plumes, et laissent les provisions tomber en pourriture, ou devenir la pâture des rats.

» Il ne nous a pas été possible d'acquérir une connaissance claire et précise de la religion des Taïtiens ; nous la trouvâmes, ainsi que celle de la plupart des autres pays, enveloppée de mystères, et défigurée par des contradictions apparentes. Leur langage religieux est différent, comme à la Chine, du langage ordinaire ; de manière que Topia, qui prit beaucoup de peine pour nous instruire, n'ayant pas, pour exprimer ses pensées, des mots que nous entendissions, nous parla assez inutilement. Je rapporterai cependant, avec le plus de clarté que je pourrai, ce que nous en avons appris.

» Un être raisonnable, quelque ignorant ou stupide qu'on le suppose, aperçoit d'abord que l'univers et ses différentes parties qu'il connaît sont l'ouvrage de quelque agent infiniment plus puissant que lui-même ; mais la production de l'univers tiré du néant, que nous exprimons par le mot *création,* est ce qu'il y a de plus difficile à concevoir, même pour les hommes les plus pénétrants et les plus éclairés. Comme on ne voit point d'être capable en apparence de produire ce grand ouvrage, il est donc naturel de supposer qu'il réside dans quelque partie éloignée de l'univers, ou qu'il est invisible par sa nature, et qu'il doit avoir originairement donné l'être à tout ce qui existe, par une méthode semblable à celle que suit la nature dans la succession d'une génération à l'autre ; mais l'idée de procréation comprend celle de deux personnes, et les Taïtiens imaginent que tout ce qui existe dans l'univers provient originairement de l'union de deux êtres.

» Ils donnent à la divinité suprême, un de ces deux premiers êtres, le nom de Taroataihetoumou, et ils appellent Tepapa l'autre, qu'ils croient avoir été un rocher. Ces deux êtres engendrèrent une fille, Tettooumatatayo, l'année, ou les treize mois collectivement, qu'ils ne nomment jamais que dans cette occasion. Tettooumatatayo, unie avec le père commun, produisit les mois en particulier, et les mois, par leur conjonction les uns avec les autres, donnèrent naissance aux jours. Ils supposent que les étoiles ont été engendrées en partie par le premier couple, et qu'elles se sont ensuite multipliées par elles-mêmes. Ils ont le même système par rapport aux différentes espèces



52

L. Massard del. Choubard, sc.

Océanie.

JEUNE FILLE

Voy. autour du Monde. T. IV. 249.

de plantes. Parmi les autres enfants de Taroataihetoumou et de Tepapa, ils croient qu'il y a une race inférieure de dieux, qu'ils appellent éatouas. Ils disent que deux de ces éatouas habitaient la terre il y a fort long-temps, et engendrèrent le premier homme. Ils imaginent que cet homme, leur père commun, était, en naissant, rond comme une boule; mais que sa mère prit beaucoup de soin pour lui étendre les membres, et que, leur ayant enfin donné la forme que nous avons à présent, elle l'appela Eothe, qui signifie fini. Ils croient encore que ce premier père, entraîné par l'instinct universel à propager son espèce et n'ayant pas d'autre femelle que sa mère, en eut une fille, et qu'en s'unissant avec cette fille, il donna naissance à plusieurs autres avant de procréer un garçon; que cependant à la fin il en mit un au monde, et que celui-ci, conjointement avec ses sœurs, peupla le monde.

» Outre leur fille Tettooumatatayo, les premiers parents de la nature eurent un fils, qu'ils appelaient Tané. Ils donnent à Taroataihetoumou, la Divinité suprême, le nom emphatique de *Producteur des tremblements de terre;* mais ils adressent plus ordinairement leurs prières et leurs offrandes à Tané, qui, à ce qu'ils imaginent, prend une plus grande part aux affaires du genre humain.

» Leurs éatouas ou dieux subalternes, en très grand nombre, sont des deux sexes; les hommes adorent les dieux mâles, et les femmes les dieux femelles. Ils ont chacun des moraïs, auxquels des personnes d'un sexe différent ne sont pas admises, quoiqu'il y en ait d'autres où les hommes et les femmes peuvent entrer. Les hommes font les fonctions de prêtres pour les deux sexes; mais chaque sexe a les siens, et ceux qui officient pour les hommes n'officient pas ordinairement pour les femmes, et réciproquement.

» Les Taïtiens croient que l'âme est immortelle, ou au moins qu'elle subsiste après la mort, et qu'il y a pour elle deux états de différents degrés de bonheur. Il appellent *Taviroua Éraï* le séjour le plus heureux, et ils donnent à l'autre le nom de *Tiahobou.* Ils ne les regardent pourtant pas comme des lieux où ils seront récompensés ou punis, suivant la conduite qu'ils auront tenue sur la terre, mais comme des asyles destinés aux différentes classes d'hommes qui se trouvent parmi eux. Ils imaginent que les chefs et les principaux personnages de l'île entreront dans le premier, et les Taïtiens d'un rang inférieur dans le second : car ils ne pensent pas que leurs actions ici-bas puissent avoir la moindre influence sur l'état futur, ni même qu'elles soient connues de leurs dieux en aucune manière. Si donc leur religion n'influe pas sur leurs mœurs, elle est au moins désintéressée, et les témoignages d'adoration et de respect qu'ils rendent aux dieux par des paroles ou des actions proviennent seule-

ment du sentiment de leur propre faiblesse, et de l'excellence ineffable des perfections divines.

» Le caractère de prêtre ou tahooua est héréditaire dans les familles. Cette classe d'hommes est nombreuse, et composée de Taïtiens de tous les rangs. Le chef des prêtres est ordinairement le fils cadet d'une famille distinguée, et ils le respectent presque autant que leurs rois. Les prêtres ont la plus grande partie du peu de connaissances qui sont répandues dans l'île; mais ces connaissances se bornent à savoir les noms et les rangs des différents éatouas ou dieux subalternes, et les opinions sur l'origine des êtres, que la tradition a transmises dans leur ordre. Ces opinions sont exprimées en phrases détachées; quelques prêtres en répètent un nombre incroyable, quoiqu'il s'y trouve très peu de mots dont ils se servent dans leur langage ordinaire.

» Les prêtres cependant ont plus de lumières sur la navigation et l'astronomie que le reste du peuple, et le nom de tahooua ne signifie rien autre qu'un homme éclairé. Comme il y a des prêtres pour toutes les classes, ils n'officient que dans celle à laquelle ils sont attachés. Le tahooua d'une classe inférieure n'est jamais appelé, pour faire ses fonctions, par des insulaires qui sont membres d'une classe plus distinguée, et le prêtre d'une classe supérieure n'exerce jamais les siennes pour des hommes d'un rang plus bas.

» Il nous paraît que le mariage, à Taïti, n'est qu'une convention entre l'homme et la femme, dont les prêtres ne se mêlent point. Dès qu'il est contracté, il semble qu'ils en tiennent les conditions. Mais les parties se séparent quelquefois d'un commun accord, et, dans ce cas, le divorce se fait avec aussi peu d'appareil que le mariage.

» Quoique les prêtres n'aient point imposé de taxe sur les Taïtiens pour une bénédiction nuptiale, ils se sont approprié deux cérémonies dont ils retirent des avantages considérables : l'une est le tatouage (ou l'usage de se piquer la peau), et l'autre la circoncision, qui n'ont aucun rapport avec la religion. Nous avons déjà décrit le tatouage. Ce peuple a adopté la circoncision sans autres motifs que ceux de la propreté. Cette opération, à proprement parler, ne doit pas être appelée circoncision, parce qu'ils ne font pas au prépuce une amputation circulaire. Ils le fendent seulement à travers la partie supérieure, pour empêcher qu'il ne recouvre le gland. Comme les prêtres peuvent seuls faire les opérations du tatouage et de la circoncision, et que c'est le plus grand de tous les déshonneurs que de ne pas porter les marques de l'une et de l'autre, on peut les regarder comme des cérémonies qui rapportent des honoraires au clergé, ainsi que nos mariages et nos baptêmes. Les insulaires paient ces rétributions libéralement et de bon cœur, non d'après un tarif fixé, mais suivant le rang et les facultés des parties ou de leurs amis.

» Les moraïs, ainsi que nous l'avons déjà observé, sont tout à la fois des cimetières et des lieux de culte, et en cela nos églises n'y ressemblent que trop. Le Taïtien approche de son moraï avec un respect et une dévotion qui feraient honte au chrétien. Il ne croit cependant pas que ce lieu renferme rien de sacré; mais il y va adorer une divinité invisible, et quoiqu'il n'en attende point de récompense et n'en craigne point de châtiments, il exprime toujours ses adorations et ses hommages de la manière la plus respectueuse et la plus humble. Nous avons donné ailleurs une description détaillée des moraïs et des autels qui sont placés dans les environs. Lorsqu'un Taïtien approche d'un moraï pour y rendre un culte religieux, ou qu'il porte son offrande à l'autel, il se découvre toujours le corps jusqu'à la ceinture, et ses regards et son attitude montrent assez que la disposition de l'âme répond à son extérieur.

» Nous n'avons pas reconnu que ces peuples soient idolâtres; du moins ils n'adorent rien de ce qui est l'ouvrage de leurs mains, ni aucune partie visible de la création. Il est vrai que les Taïtiens, ainsi que les habitants des îles voisines, ont chacun un oiseau particulier, les uns un héron, et d'autres un martin-pêcheur, auxquels ils font une attention particulière. Ils ont à leur égard des idées superstitieuses relativement à la bonne ou à la mauvaise fortune, ainsi que la populace parmi nous en a sur l'hirondelle et le rouge-gorge. Ils leur donnent le nom d'*éatouas;* ils ne les tuent point, et ne leur font aucun mal; cependant ils ne leur rendent aucune espèce de culte.

» Je n'ose pas assurer que ce peuple, qui ignore entièrement l'art d'écrire, et qui par conséquent ne peut avoir des lois fixées par un titre permanent, vive sous une forme régulière de gouvernement. Il règne cependant parmi eux une subordination qui ressemble beaucoup au premier état de toutes les nations de l'Europe, lors du gouvernement féodal, qui accordait une liberté licencieuse à un petit nombre d'hommes, et soumettait le reste au plus vil esclavage.

» Voici les différents ordres qu'il y a dans l'île : l'*éri rahié,* ou roi; l'*éri*, ou baron; le *manahouni,* ou vassal, et le *téoutéou*, ou paysan. L'île de Taïti est divisée en deux péninsules. Chacune a un éri rahié, qui en a la souveraineté. Ces deux espèces de rois sont traités avec beaucoup de respect par les Taïtiens de toutes les classes; mais ils ne paraissent pas exercer autant d'autorité que les éris dans leurs districts. Pendant notre séjour dans l'île, nous n'avons pas vu une seule fois le souverain d'Obereonou. Taïti est divisée en différents districts, qui sont à peu près au nombre de cent. Les éris sont seigneurs d'un ou de plusieurs de ces cantons. Ils partagent leurs territoires entre les manahounis, qui cultivent le terrain qu'ils tiennent sous le baron. Les Taïtiens de

la dernière classe, appelés *téoutéou*, semblent être dans une situation approchante de celle des vilains dans les gouvernements féodaux; ils font tous les travaux pénibles, ils cultivent la terre sous les manahounis, qui ne sont que des cultivateurs de nom. Ils vont chercher le bois et l'eau, et, sous l'inspection de la maîtresse de la famille, ils apprêtent les aliments; ce sont aussi eux qui pêchent le poisson.

» Chacun des éris tient une espèce de cour, et a une suite nombreuse, composée principalement des fils cadets de sa tribu. Quelques uns de ceux-ci exercent dans la maison de l'éri des emplois particuliers; mais nous ne pouvons pas dire exactement de quelle nature ils sont. Les uns étaient appelés *eooua no éri*, et d'autres *ouhanno no éri*. Les barons nous envoyaient souvent leurs messages par ces officiers. De toutes les cours des éris, celle de Toutahah était la plus brillante, et il ne faut pas s'en étonner, puisqu'il administrait le gouvernement au nom d'Outou, son neveu, qui était éri rahié d'Obereonou, et vivait sur ses terres. L'enfant du baron ou éri, ainsi que celui du souverain ou éri rahié, succède dès le moment de sa naissance au titre et aux honneurs de son père. Un baron, qui était un jour appelé éri, et dont on n'approchait qu'en faisant la cérémonie d'ôter une partie de ses vêtements et de découvrir la partie supérieure de son corps, est réduit le lendemain à l'état de simple particulier, si sa femme est accouchée d'un fils la nuit précédente. Tous les témoignages de respect qu'on rendait à son autorité passent à son enfant, s'il ne le massacre pas en naissant; mais le père reste toujours possesseur et administrateur des biens. Parmi les raisons qui ont contribué à former les sociétés appelées *arreoï*, cette coutume peut y avoir eu quelque part.

» S'il arrive que les insulaires voisins forment une attaque générale contre l'île, chaque district, sous le commandement d'un éri, est obligé de fournir son contingent de soldats pour la défense commune. J'ai remarqué plus haut que Topia faisait monter à près de sept mille le nombre des combattants que tous les districts pouvaient mettre en campagne.

» Dans ces occasions, les forces réunies de toute l'île sont commandées en chef par l'éri rahié. Les démêlés particuliers qui naissent entre deux éris se décident par leurs propres sujets, sans troubler la tranquillité générale.

» Ils ont pour armes des frondes, qu'ils manient avec beaucoup de dextérité, des piques pointues et garnies d'un os de raie, et de gros bâtons d'un bois très dur, de six ou sept pieds de long. On dit qu'ainsi armés, ils combattent avec beaucoup d'opiniâtreté; cela est d'autant plus probable, qu'il est sûr qu'ils ne font point de quartier aux hommes, femmes ou enfants, qui tombent malheureusement dans leurs mains pendant la bataille, ou quelques

heures après, c'est-à-dire avant que leur colère, qui est toujours violente sans être durable, soit calmée.

» Pendant que nous étions à Taïti, l'éri rahié d'Obereonou vivait en bonne intelligence avec l'éri rahié de Tiarreba, l'autre péninsule. Quoique celui-ci s'arrogeât le titre de roi de l'île, l'autre souverain n'était pas plus jaloux de cette prétention chimérique que ne l'est Sa Majesté très chrétienne de voir notre souverain prendre le titre de roi de France.

» On ne peut pas espérer que, sous un gouvernement si imparfait et si grossier, la justice distributive soit administrée fort équitablement; mais il ne doit y avoir que peu de crimes dans un pays où il est si facile de satisfaire tous ses goûts et toutes ses passions, et où par conséquent les intérêts des hommes ne sont pas souvent opposés les uns aux autres. Dans nos contrées d'Europe, un homme qui n'a point d'argent voit qu'il pourrait avec ce métal satisfaire tous ses désirs; les Taïtiens n'ont ni monnaie ni aucun signe fictif qui lu ressemble; il n'y a, à ce qu'il paraît, dans l'île, aucun bien permanent dont la fraude ou la violence puissent s'emparer; et effectivement, si on retranche tous les crimes que la cupidité fait commettre aux peuples civilisés, il n'en restera pas beaucoup. Nous devons ajouter que, partout où les lois ne mettent point de restrictions au commerce des femmes, les hommes sont rarement tentés de devenir adultères, d'autant plus qu'une femme doit être rarement l'objet d'une préférence particulière sur les autres, dans un pays où elles sont moins distinguées par des ornements extérieurs et par les circonstances accidentelles qui résultent des raffinements de l'art et du sentiment. Il est vrai que ces insulaires sont voleurs; comme chez eux personne ne peut essuyer de grands dommages, ou tirer de grands profits par le vol, il n'a pas été nécessaire de réprimer ce délit par les châtiments qui, dans d'autres nations, sont absolument indispensables pour maintenir l'existence de la société. Topia nous a dit pourtant que l'adultère et le vol se punissent quelquefois; dans tous les cas d'injure ou de délit, la punition du coupable dépend de l'offensé. Le mari, dans un premier transport de ressentiment, punit quelquefois l'adultère de mort, lorsqu'il surprend les coupables en flagrant délit; mais il n'y a point de circonstances qui provoquent sa colère, la femme en est ordinairement quitte pour quelques coups. Comme la punition n'est autorisée par aucune loi, et qu'il n'y a point de magistrats chargés de la vindicte publique, les coupables échappent souvent au châtiment, à moins que l'offensé ne soit le plus fort; cependant un chef punit de temps en temps ses sujets immédiats pour les fautes qu'ils commettent les uns envers les autres, et même il châtie des insulaires qui ne dépendent point de lui, lorsqu'ils sont supposés s'être rendus coupables de quelque délit dans son propre district. »

Reconnaissance de différentes iles.

« Après nous être séparés de nos amis de Taïti, nous fîmes petites voiles. Le vent était favorable, et le temps très beau. Topia nous dit que quatre des îles voisines, qu'il désignait par les noms d'Houaheiné, Oulietea, O-Taha et Bolabola, étaient à une journée ou deux de navigation de Taïti ; il ajouta que nous y trouverions en abondance des cochons, de la volaille et d'autres rafraîchissements qui nous avaient un peu manqué sur la fin de notre séjour dans son île. Mais comme du haut des montagnes de Taïti nous avions découvert au nord une île nommée Thétouroa, je dirigeai d'abord ma route de ce côté. Elle est à huit lieues au nord-ouest de l'extrémité septentrionale de Taïti. Je trouvai que c'était une petite île basse. Topia nous dit qu'elle n'avait pas de population fixe ; que ses compatriotes la visitaient par occasion, et y allaient quelquefois passer deux ou trois jours pour pêcher.

» Je fis route pour Houaheiné. Le 16, nous étions devant cette île. Quelques pirogues se détachèrent bientôt de la côte. Les insulaires parurent effrayés, ils n'osaient s'approcher ; mais ayant aperçu Topia, ils nous accostèrent. Le roi et sa femme, qui étaient sur une de ces pirogues, montèrent à bord après que nous leur eûmes donné à plusieurs reprises des assurances d'amitié. Ils furent d'abord frappés d'étonnement de tout ce qu'ils voyaient, sans cependant faire des questions sur tant d'objets si nouveaux pour eux. Ils ne tardèrent pas à se familiariser. Le roi, qui se nommait Ori, me proposa de changer de nom avec lui, et j'y consentis volontiers. Ces insulaires ressemblaient beaucoup aux Taïtens par la figure, le langage et l'habillement. Topia m'assura qu'ils n'étaient pas voleurs.

» Après avoir laissé tomber l'ancre dans un petit havre très sûr, j'allai à terre avec MM. Banks, Solander, Monkhouse et Topia. Au moment où nous mîmes pied à terre, Topia se déshabilla jusqu'à la ceinture, et pria M. Monkhouse d'en faire autant; il s'assit ensuite devant un grand nombre d'insulaires rassemblés dans un grand hangar, et nous dit de nous tenir par derrière. Alors il commença un discours qui dura un quart d'heure. Le roi, placé vis-à-vis de lui, proférait de temps en temps des mots qui semblaient être des formules de réponse. Notre orateur, pendant le cours de sa harangue, offrit en présent à leur éatoua deux mouchoirs, une cravate de soie noire, de la verroterie, deux petites touffes de plumes et des bananes; il reçut en retour pour notre éatoua un cochon, de jeunes plantes et deux petites touffes de plumes, qu'il fit porter à bord du vaisseau. Après ces cérémonies, que nous

pouvions regarder comme la ratification d'un traité avec ces insulaires, on permit à chacun d'aller où il lui plairait, et Topia courut sur-le-champ déposer ses offrandes dans un moraï.

» Nous allâmes encore à terre le 18. Nous aurions voulu profiter de la compagnie de Topia dans notre promenade; mais il était trop occupé avec ses amis. Nous prîmes cependant son valet Tayeto, et M. Banks se mit en route pour examiner de plus près un objet qui avait auparavant fort excité sa curiosité : c'était une espèce de coffre ou d'arche, dont le couvercle était cousu avec délicatesse et revêtu proprement de feuilles de palmier. Cette arche était posée sur deux bâtons, et soutenue par de petites consoles de bois très bien travaillées. Les bâtons semblaient servir à transporter l'arche d'un endroit à l'autre, à la manière de nos chaises à porteurs. Il y avait à l'un des bouts un trou carré, et au milieu du carré un anneau qui touchait les côtés en quatre points, et laissait les angles ouverts, ce qui formait un trou rond dans un carré. La première fois que M. Banks vit ce coffre, l'ouverture de l'extrémité était bouchée avec un morceau d'étoffe, à laquelle il ne voulut pas toucher. Probablement il renfermait alors quelque chose; mais il trouva la seconde fois que l'étoffe était enlevée, et en examinant l'intérieur, il le trouva vide. La ressemblance générale de ce coffre avec l'arche d'alliance parmi les Juifs est remarquable; mais ce qui est encore plus singulier, c'est que, lorsque nous en demandâmes le nom au valet de Topia, il nous dit qu'il s'appelait Eouhavéeno-Éatoua, la Maison de Dieu; il ne put pas nous expliquer autrement sa signification et son usage.

» Ces insulaires semblent être plus vigoureux et d'une stature plus grande que ceux de Taïti. M. Banks en mesura un qui avait six pieds trois pouces et demi de hauteur. Cependant ils sont si paresseux, qu'il ne put pas les engager à monter avec eux sur les collines; ils disaient que la fatigue les tuerait s'ils entreprenaient cette course. Les femmes sont très jolies, et en général nous les trouvons plus belles que celles de Taïti, quoique nous n'en ayons vu aucune en particulier qui égalât en beauté quelques Taïtiennes. Ces insulaires sont moins timides et moins curieux que les habitants de l'île que nous venions de quitter. Nous avons déjà dit que, lorsqu'ils vinrent à bord du vaisseau, ils ne firent ni questions, ni recherches; quand nous tirions nos armes à feu, ils étaient effrayés, il est vrai, mais ils ne tombaient pas par terre de crainte, comme les Taïtiens lorsqu'ils entendirent pour la première fois nos fusils. On pourrait facilement donner d'autres raisons de cette différence : le peuple d'Houaheiné n'avait pas, comme celui de Taïti, vu *le Dauphin*; l'explosion d'un canon ou d'un fusil excitait dans le second l'idée d'une destruction subite, et l'autre, qui n'en avait jamais éprouvé les effets, ne regardait ces instru-

ments comme terribles que par le son qu'ils produisaient. Quoique Topia nous eût dit que ces insulaires n'étaient pas voleurs, cependant nous en surprîmes un en flagrant délit. Sur les plaintes que nous en fîmes à ses compatriotes, ils le punirent de la bastonnade. . . . . . »

Cook s'approcha ensuite de Bolabola. Il vit peu d'insulaires sur a côte; Topia lui dit que la plupart étaient allés à Ouliatéa. Comme, le 31 août, l'*Endeavour* se trouvait le long de la côte méridionale de cette dernière île, il voulut visiter cette partie. Les détails de son séjour font voir quel est l'empire que prennent partout la modération et l'humanité.

« MM. Banks et Solander passèrent le 1er août à terre, et ils furent fort contents des naturels du pays, qui semblaient tous les craindre et les respecter, et avoir cependant pour eux la plus grande confiance. Les insulaires se comportaient comme s'ils eussent senti que ces deux étrangers avaient en même temps les moyens de leur causer du mal et l'intention de ne pas en faire usage. Les hommes, les femmes et les enfants se rassemblaient autour d'eux et les suivaient partout où ils allaient. Loin que personne leur fît des malhonnêtetés, lorsqu'ils rencontraient dans leur chemin des mares d'eau ou de boue, ces insulaires se disputaient à qui les porterait sur leur dos. On les conduisit dans les maisons des principaux personnages, et ils furent reçus d'une manière tout à fait nouvelle. Le peuple qui les suivait courait en avant dès qu'ils approchaient de l'habitation, en laissant cependant un espace suffisant pour leur passage. Quand ils entraient, ils trouvaient les insulaires qui les avaient précédés rangés en haie de chaque côté d'une longue natte étendue sur la terre, et sur l'extrémité de laquelle était assise la famille. Ils rencontrèrent dans la première maison qu'ils visitèrent des petites filles et des petits garçons habillés avec la plus grande propreté, et qui restaient à leurs places en attendant que les étrangers s'approchassent d'eux et leur donnassent quelque chose. MM. Banks et Solander eurent bien du plaisir à leur faire des présents, car ils n'avaient jamais vu des enfants plus jolis et mieux vêtus. L'un d'eux était une petite fille d'environ six ans; elle avait une espèce de robe rouge, et autour de sa tête une grande quantité de cheveux tressés, ornements qu'ils appellent tamou, et qu'ils estiment plus que tout le reste de ce qu'ils possèdent. Elle était assise au bout d'une natte de trente pieds de long, sur laquelle aucun des spectateurs, malgré la grande foule, n'osait mettre le pied; elle s'appuyait sur le bras d'une femme d'environ trente ans, d'une figure agréable, et qui était probablement sa nourrice. Nos messieurs allèrent à elle; dès qu'ils en furent près, ils lui offrirent quelques verroteries, et elle tendit la main pour les recevoir avec autant de grâce qu'aurait pu le faire la femme la mieux élevée d'Europe. »

On leur donna le spectacle d'une danse bouffonne. Ailleurs ils virent une troupe de danseurs, parmi lesquels étaient quelques uns des principaux habitants de l'île. Les danseuses portaient sur leur tête des cheveux tressés, ornés de fleurs de jasmin arrangées avec goût. Elles avaient le cou, la gorge, les épaules et les bras nus ; la gorge était parée de deux touffes de plumes noires. Elles dansaient avec grâce ; leurs pas mesurés s'accordaient avec le son des tambours. Pendant que les femmes dansaient, les hommes exécutaient une espèce de pantomime dialoguée.

Le roi de Bolabola, qui se trouvait à Oulietea, envoya à Cook un présent de plusieurs pièces d'étoffe très longues et divers rafraîchissements. Il avait annoncé sa visite pour le lendemain. Il ne vint pas, et envoya à sa place trois jolies filles demander quelque chose en retour de son présent ; il espérait obtenir davantage par l'intermédiaire de ces aimables messagères : il ne se trompait pas. Les Anglais allèrent ensuite lui faire visite. La conquête d'Oulietea, la terreur que ses sujets avaient inspirée, faisaient croire qu'on allait trouver un homme jeune, vigoureux, à l'air fier et hardi ; Cook fut surpris de voir un vieillard faible, décrépit, presque aveugle, et à peu près imbécille ; il se nommait Opouny. Il reçut les Anglais assis et sans cérémonie ; Cook le conduisit dans sa chaloupe à O-Taha, où ce monarque avait fixé sa résidence, et où l'on acheta quelques provisions.

Cook appela îles de la Société le groupe formé par Oulietea, O-Taha, Bolabola, Houaheiné, Toubaï et Maourona.

Cook partit le 9 août d'Oulietea, et fit route au sud. Le 13, il eut connaissance d'une île que Topia nomma O-Hétéroa. Lorsque la chaloupe envoyée pour essayer d'y débarquer s'approcha de la côte, les insulaires, rassemblés au nombre d'une soixantaine, s'assirent sur le rivage, excepté deux qui furent chargés d'aller en avant pour observer les mouvements du bateau étranger. Ceux-ci marchèrent quelque temps vis-à-vis de la chaloupe, puis sautèrent dans l'eau pour la joindre à la nage. Elle les eut bientôt laissés en arrière. Deux autres insulaires se mirent à la nage dans le même dessein, sans pouvoir en venir à bout, non plus qu'un cinquième et un sixième qui s'étaient avancés beaucoup plus loin le long de la côte, avant de se jeter à la mer. La chaloupe, entrée dans une grande baie, découvrit au fond une troupe d'insulaires armés de grandes lances comme les premiers. Elle se préparait à débarquer quand une pirogue se détacha du rivage pour venir à sa rencontre. Dès que les Indiens se furent approchés, Topia leur dit que ces étrangers étaient des amis, et que, s'ils voulaient venir à bord, on leur donnerait des clous. On leur en montra pour les attirer. Ils hésitèrent quelque temps, puis s'avancèrent, et reçurent les clous avec un air de satisfaction. Trois d'entre

eux sautèrent dans la chaloupe ; le premier de ceux-là s'empara de la poire à poudre de M. Banks, qui eut beaucoup de peine à la rattraper. Comme on craignait qu'ils ne devinssent plus entreprenants, on leur tira des coups de fusil par-dessus la tête. Ils sautèrent à la mer, et défièrent les Anglais au combat. On finit cependant par s'entendre : les insulaires promirent de mettre bas leurs lances et leurs massues ; mais les Anglais étaient en trop petit nombre pour souscrire à la condition proposée par les Indiens qu'ils descendraient sans armes. La négociation semblait terminée, lorsque les insulaires se hasardèrent à s'approcher de la chaloupe. Ils vendirent tranquillement une petite quantité de leurs effets et quelques armes, et reçurent des clous en échange. Ils dirent que, si l'on voulait avoir des provisions, il fallait entrer en dedans du récif. On ne jugea pas qu'il fût prudent d'accepter la proposition, et l'on revint au vaisseau.

Recherche d'un continent austral. — Nouvelle-Zélande.

En quittant O-Hétéroa, le 15 août, Cook résolut de faire route au sud pour découvrir s'il existait un continent austral, et de ne plus perdre son temps à chercher et à visiter des îles, à moins qu'il n'en trouvât dans son chemin. Le 1er septembre, étant par 40° 22' de latitude sud, ne voyant aucune apparence de terre, éprouvant des raffales très fortes et une grosse mer de l'ouest, il vira de bord et fit route au nord, dans la crainte que sa voilure et son gréement n'éprouvassent des avaries qui l'eussent empêché de poursuivre son voyage ; ensuite il gouverna vers l'ouest.

Depuis plusieurs jours il rencontrait des indices de terre ; le 6 octobre, il en eut connaissance dans l'ouest-nord-ouest. Elle paraissait considérable ; elle était située par 180° 55' de longitude occidentale. On crut avoir découvert la terre australe. On vit des maisons, des hommes, des pirogues, des espaces enclos. Le 7, Cook mouilla dans une baie près d'une côte si stérile qu'il la nomma baie de la Pauvreté. Ensuite, en rangeant la côte, il fit plusieurs tentatives pour lier commerce avec les Indiens qu'il rencontrait dans des pirogues ; mais il trouvait partout de la résistance, et les sauvages commençaient toujours par quelques hostilités, jusqu'à ce que les Anglais leur eussent fait connaître leur force, ce qui n'arrivait qu'à la dernière extrémité, avec les plus grands ménagements possibles, et de manière à leur faire plus de peur que de mal. Cependant ayant pris terre, ils commencèrent à être traités amicalement. Les Indiens entendaient parfaitement la langue de Topia.

Cook fit d'abord route au sud en quittant la baie de la Pauvreté. Arrivé à un cap qu'il nomma Turn-Again, il retourna au nord. Il descendit à un endroit de la côte, au nord de la baie de la Pauvreté, et y vit des plantations soignées. Il fut surtout frappé d'un usage de ces peuples dont il n'y a peut-être pas d'exemple chez aucune autre nation d'Indiens.

Chaque maison ou hameau de trois ou quatre habitations avait des lieux privés, de sorte qu'on ne voyait pas d'ordures sur la terre; les restes de leurs repas et les autres immondices étaient mis en tas de fumier régulièrement disposés, dont ils se servent probablement comme d'engrais. Ils étaient alors plus avancés sur cet article de police qu'une des nations les plus considérables de l'Europe : car, jusqu'en 1760, il n'y avait point de lieux privés à Madrid, la capitale de l'Espagne, quoique cette ville fût abondamment fournie d'eau. Tous les habitants étaient dans l'usage de jeter, la nuit, de leurs fenêtres dans la rue, leurs ordures, qu'un certain nombre d'hommes étaient chargés de transporter de l'extrémité supérieure à la partie basse de la ville, où elles restaient jusqu'à ce qu'elles fussent sèches, et alors elles étaient chargées sur des voitures, et déposées hors des portes. Charles III ordonna, par un édit, que chaque propriétaire de maison bâtirait des lieux privés, et qu'on ferait des cloaques, des égouts et des canaux entretenus aux frais du public. Les Espagnols, quoique accoutumés depuis long-temps à un gouvernement absolu, regardèrent cet édit comme une infraction aux droits communs du genre humain, et ils s'opposèrent long-temps à son exécution.

Le 23 octobre, on mouilla dans la baie Tolaga. Banks et Solander descendirent à terre pour cueillir des plantes pendant qu'on coupait du bois et qu'on remplissait les pièces à l'eau. En avançant dans les vallées, bordées de chaque côté par des collines très escarpées, ils aperçurent tout à coup une curiosité naturelle et très extraordinaire : c'était un rocher troué dans toute sa profondeur, de manière qu'il formait une arcade ou caverne, d'où l'on découvrait la mer. Cette ouverture, qui avait soixante-quinze pieds de long, vingt-sept de large et quarante-cinq de haut, présentait une partie de la baie et des collines de l'autre côté qu'on voyait au travers. Ce coup d'œil inattendu produisait un effet bien supérieur à toutes les inventions de l'art.

En retournant le soir au lieu de l'aiguade, ils trouvèrent un vieillard, qui les retint pendant quelque temps pour leur montrer les exercices militaires du pays, avec les lances et les patou-patous, qui sont les seules armes en usage chez les Indiens. La lance, faite d'un bois très dur et pointue aux deux bouts, a dix à quatorze pieds de long. Nous avons déjà donné la description du patou-patou. Il a environ un pied de long; il est fait de talc ou d'os, et a un tranchant aigu; ils s'en servent comme d'une hache de bataille. L'Indien

s'avançait avec un visage plein de fureur contre un poteau ou pieu qui représentait l'ennemi; il agitait ensuite sa lance, qu'il serrait avec beaucoup de force. Quand son fantôme d'adversaire était censé avoir été percé de sa lance, il courait sur lui avec son patou-patou, et, fondant sur l'extrémité supérieure du poteau, qui figurait la tête de son rival, il y frappait un grand nombre de coups, avec tant de force, que chaque coup aurait probablement suffi pour fendre le crâne d'un bœuf. Comme ce champion assaillit encore son ennemi avec le patou-patou après l'avoir percé de sa lance, nos officiers conclurent que dans les batailles ces peuples ne font point de quartier.

Le 3 novembre, Cook mouilla dans la baie qu'il appela baie de Mercure, parce qu'il y observa le passage de cette planète dans le disque du soleil. Il eut occasion de prendre une idée des connaissances des Indiens de ces contrées dans l'art des fortifications. Sur une pointe élevée ou péninsule qui s'avance dans la rivière, l'on aperçoit les restes d'un fort qu'ils appellent Eppah ou Heppah. Le plus habile ingénieur de l'Europe n'aurait pas pu choisir une meilleure situation pour mettre un petit nombre d'hommes en état de se défendre contre un plus grand. Les rochers sont si escarpés que l'eau qui entoure ce fort de trois côtés le rend entièrement inaccessible, et du côté de la terre il est fortifié par un fossé et un parapet élevé en dedans. Du sommet du parapet jusqu'au fond du fossé il y a vingt-deux pieds. Le fossé en dehors a quatorze pieds de profondeur et une largeur proportionnée. Toute la construction de cette forteresse annonçait beaucoup de jugement. Une rangée de piquets ou palissades descendait depuis le sommet du parapet et le long du bord du fossé en dehors. Ces derniers étaient enfoncés en terre à une très grande profondeur, et inclinés en saillie vers le fossé; il n'y restait que les plus épais, qui portaient des marques évidentes de feu, de sorte que la place avait probablement été prise et détruite par un ennemi. Si un vaisseau était jamais obligé d'hiverner ou de séjourner pendant quelque temps dans cette baie, il pourrait dresser des tentes en cet endroit, qui est assez vaste et fort commode; on le défendrait aisément contre les forces de tout le pays.

« Le 11, après déjeuner, j'allai avec la pinasse, accompagné de MM. Banks et Solander, au côté septentrional de la baie, afin d'examiner le pays et deux villages fortifiés que nous avions aperçus de loin. Nous débarquâmes près du plus petit, dont la situation était la plus pittorespue qu'on puisse imaginer. Il était construit sur un rocher détaché de la grande terre, environné d'eau à la haute marée, et était percé dans toute son épaisseur par une arche qui en occupait la plus grande partie; le sommet de l'arche avait plus de soixante pieds d'élévation perpendiculaire au dessus de la surface de la mer, qui, lorsqu'elle était pleine, passait par cette ouverture. Le haut du rocher au dessus

de l'arche était fortifié de palissades à la manière du pays; mais l'espace ainsi renfermé ne pouvait contenir que cinq ou six maisons; il n'était accessible que par un sentier escarpé et étroit par où les habitants descendirent à notre approche et nous invitèrent à monter. Nous refusâmes cette offre, parce que nous avions envie d'examiner un fort beaucoup plus considérable de la même espèce, situé à peu près à un mille de là. Nous fîmes quelques présents aux femmes, et sur ces entrefaites, nous vîmes les Indiens du bourg vers lequel nous allions s'avancer vers nous en corps au nombre d'environ cent, y compris les hommes, les femmes et les enfants. Quand ils furent assez près de nous pour se faire entendre, ils firent un geste de leurs mains, en nous criant : *Horomaï!* Ils s'assirent ensuite parmi les buissons près de la grève. On nous dit que ces cérémonies étaient des signes certains de leurs dispositions amicales à notre égard.

» Nous marchâmes vers le lieu où ils étaient assis, et quand nous les abordâmes nous leur fîmes quelques présents, en demandant permission de visiter leur heppah. Ils y consentirent avec la joie peinte sur leur visage, et sur-le-champ ils nous y conduisirent. Ils le nomment Ouarretaoua, et il est situé sur un promontoire, du côté septentrional, et près du fond de la baie. Deux des côtés, lavés par les flots de la mer, sont entièrement inaccessibles; deux autres côtés sont contigus à la terre; une avenue conduit de la grève à un de ces côtés, qui est très escarpé; l'autre est plat. On voit sur la colline une palissade d'environ dix pieds de haut, composée de gros pieux, joints fortement ensemble avec des baguettes d'osier, qui entoure toute cette fortification. Le côté faible, près de la terre, était défendu par un double fossé; l'intérieur était entouré d'un parapet et d'une seconde palissade. Les palissades du dedans étaient élevées sur le parapet près du bourg, mais à une assez grande distance du bord et du fossé intérieur pour que les Indiens pussent s'y promener et s'y servir de leurs armes. Les premières palissades du dehors, placées entre les deux fossés, étaient enfoncées obliquement en terre, de manière que leurs extrémités supérieures s'inclinaient vers le second fossé, qui avait vingt-quatre pieds de profondeur depuis le pied jusqu'au haut du parapet. Tout près et en dedans de la palissade intérieure, une plate-forme de vingt pieds d'élévation, de quarante de long et de six de large, était soutenue par de gros poteaux et destinée à porter ceux qui défendent la place et qui peuvent de là accabler les assaillants par des dards et des pierres, dont il y a toujours des tas pour les cas de besoin. Une autre plate-forme, placée également en dedans de la palissade, commandait l'avenue escarpée qui aboutissait à la grève. De petits ouvrages de fortification et des huttes servant non pas de postes avancés, mais d'habitations à ceux qui, ne pouvant pas se loger, faute

de place, dans l'intérieur du fort, voulaient cependant se mettre à portée d'en être protégés, se trouvaient de ce côté de la colline.

» Les palissades, ainsi qu'on l'a déjà observé, environnaient tout le sommet de la colline, tant du côté de la mer que du côté de la terre. Le terrain, qui originairement était une montagne, n'avait pas été réduit à un seul niveau; il formait plusieurs plans différents qui s'élevaient en amphithéâtre les uns au dessus des autres; chacun était entouré d'une palissade séparée; ils communiquaient entre eux par des sentiers étroits qu'on pouvait fermer facilement; de sorte que, si un ennemi forçait la palissade extérieure, il devait en emporter d'autres avant que la place fût entièrement réduite, en supposant que les Indiens défendissent opiniâtrement chacun de ces postes. Un passage étroit, d'environ douze pieds de long, et aboutissant à l'avenue escarpée qui vient du rivage, en forme la seule entrée; elle passe sous une des plates-formes. Quoique nous n'ayons rien vu qui ressemblât à une porte ou à un pont, elle pourrait aisément être barricadée, de manière que ce serait une entreprise très dangereuse et très difficile que d'essayer de la forcer. En un mot, on doit regarder comme très forte une place dans laquelle un petit nombre de combattants déterminés se défend aisément contre les attaques que pourrait former, avec ses armes, tout le peuple de ce pays. En cas de siége, elle paraissait être bien fournie de toutes sortes de provisions, excepté d'eau: nous aperçûmes une grande quantité de racines de fougère, qui leur sert de pain, et de poissons secs amoncelés en tas; mais nous ne remarquâmes pas qu'ils eussent d'autre eau douce que celle d'un ruisseau qui coulait tout près et au dessous du pied de la colline. Nous n'avons pas pu savoir s'ils ont quelque moyen d'en tirer de cet endroit pendant un siége, ou s'ils connaissent la manière de la conserver dans des calebasses ou d'autres vases : ils ont sûrement quelque ressource pour se la procurer, car autrement il leur serait inutile de faire des amas de provisions.

» Nous leur témoignâmes le désir que nous avions de voir leurs exercices d'attaque et de défense. Un jeune Indien monta sur des plates-formes de bataille, qu'ils appellent *porava*, et un autre descendit dans le fossé; les deux combattants entonnèrent leur chanson de guerre, et dansèrent avec les mêmes gestes effrayants que nous leur avions vu employer dans des circonstances plus sérieuses, afin de monter leur imagination à ce degré de fureur artificielle qui, chez toutes les nations sauvages, est le prélude nécessaire du combat. En effet, la force d'esprit qui peut surmonter la crainte du danger sans le secours de cette espèce d'ivresse semble être une qualité particulière à des hommes occupés de projets d'une importance plus réelle, et animés d'un sentiment plus vif de l'honneur et de la honte, que ne peuvent l'être des

hommes qui, n'ayant guère d'autres plaisirs ou d'autres peines que ceux de la simple vie animale, pensent uniquement à pourvoir à leur subsistance journalière, à faire du pillage, ou à venger une insulte. Il est vrai cependant qu'ils s'attaquent avec intrépidité les uns les autres, quoiqu'ils aient besoin de se passionner avant de commencer le combat, ainsi qu'on voit parmi nous des hommes qui s'enivrent afin de pouvoir exécuter un projet formé de sang-froid, et qu'ils n'auraient pas osé accomplir tant qu'ils seraient restés dans cet état.

» Nous aperçûmes sur le penchant de la colline, près du fort, un espace, d'environ un demi-acre de terrain, planté de citrouilles et de patates douces : c'était le seul endroit cultivé de la baie. On voit deux rochers au pied de la pointe sur laquelle est construite cette fortification, l'un entièrement détaché de la grande terre, et l'autre qui ne l'est pas tout à fait : ils sont petits tous les deux, et ils paraissent plus propres à servir de retraite aux oiseaux qu'aux hommes; cependant il y a des maisons et des places de défense sur chacun d'eux. Nous aperçûmes plusieurs autres ouvrages de même nature sur de petites îles, des rochers et des sommets de collines en différentes parties de la côte, outre quelques autres bourgs fortifiés qui semblaient être plus considérables que celui-ci.

» Les hostilités continuelles dans lesquelles doivent vivre nécessairement ces pauvres sauvages, qui ont fait un fort de chaque village, expliqueront pourquoi ils ont si peu de terres cultivées; et comme les malheurs s'engendrent souvent les uns les autres, on en conclura peut-être qu'ils sont d'ailleurs perpétuellement en guerre, parce qu'ils n'ont qu'une petite quantité de terrain mis en culture. Ils est néanmoins très surprenant que l'industrie et le soin qu'ils ont employés à bâtir presque sans outils des places si propres à la défense ne leur aient pas fait inventer, par la même raison, une seule arme de trait, à l'exception de la lance, qu'ils jettent avec la main. Ils ne connaissent point l'arc pour les aider à décocher un dard, ni la fronde pour lancer une pierre; ce qui est d'autant plus étonnant, que l'invention des frondes, des arcs et des flèches, est beaucoup plus simple que celle des ouvrages que construisent ces peuples, et qu'on trouve d'ailleurs ces deux armes dans presque toutes les parties du monde, chez les nations les plus sauvages. Outre la grande lance et le patou-patou, dont j'ai déjà parlé, ils ont un bâton d'environ cinq pieds de long, quelquefois pointu comme une hallebarde de sergent, et d'autres fois terminé en une seule pointe à l'un des bouts, et ayant l'autre large et d'une forme approchant de la pale d'une rame. Ils ont encore une autre arme d'environ un pied plus courte que celle-ci, pointue à une des extrémités, et faite comme une hache à l'autre. Leurs grandes lances ont des poin-

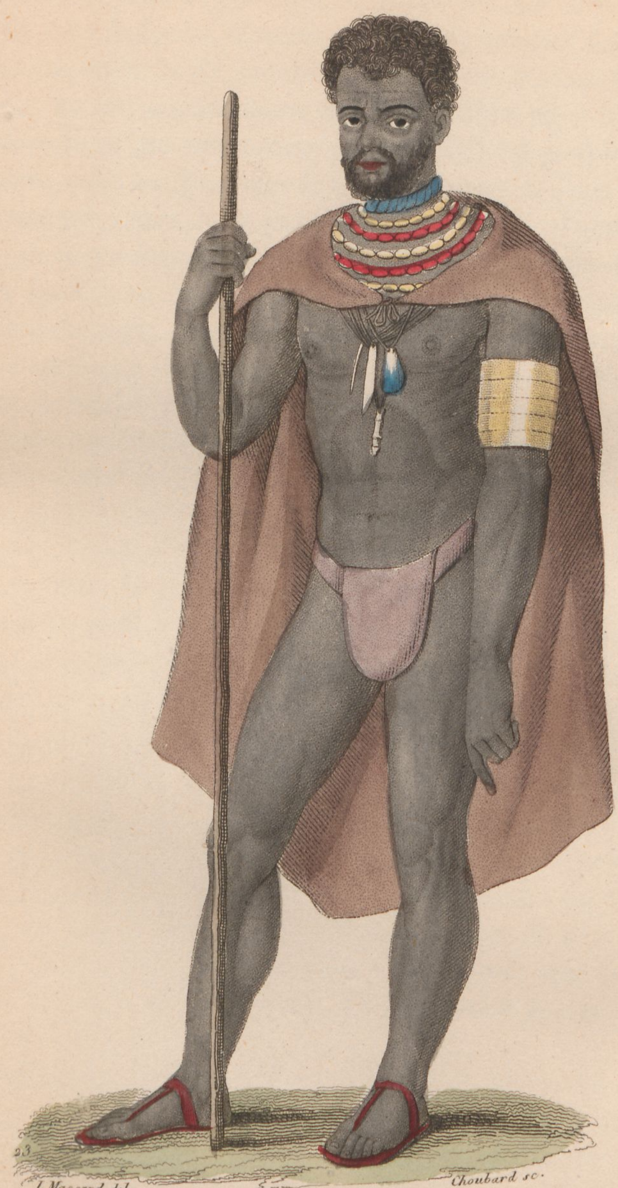
tes barbelées, et ils les manient avec tant de force et d'agilité, que nous n'aurions pu leur opposer avec avantage d'autres armes que des fusils.

» Après avoir examiné légèrement le pays, et chargé les deux canots de céleri, que nous trouvâmes en grande abondance près du rivage, nous revînmes de notre expédition, et sur les cinq heures du soir nous arrivâmes à bord du vaisseau. »

En continuant à faire route au nord, Cook arriva le 26 novembre devant le cap Bret. Le 29 il laissa tomber l'ancre à peu de distance, dans une eau peu profonde. Pour donner un exemple du système d'humanité et de justice constamment suivi par les Anglais, nous rapporterons ce qui leur arriva près de ce cap.

« Les naturels du pays, au nombre de quatre cents, nous entourèrent en foule dans leurs pirogues, et quelques uns montèrent à bord; je donnai un morceau de drap à un d'eux, qui me semblait être un chef, et je fis présent aux autres de quelques bagatelles. Je m'aperçus que plusieurs de ces Indiens nous avaient déjà vus, et qu'ils connaissaient le pouvoir de nos armes à feu, car la seule inspection d'un canon les jeta dans un trouble qui se manifestait sur leurs visages. Cette impression les empêcha de se comporter malhonnêtement; mais quelques uns de ceux qui étaient restés dans les pirogues profitèrent du moment où nous étions à dîner pour enlever notre bouée. Nous tirâmes un coup de fusil à petit plomb par dessus leurs têtes; ils étaient trop loin pour que nous pussions les atteindre. Ils avaient déjà mis la bouée dans leur pirogue, et nous fûmes obligés de tirer à balle; le coup porta, et sur-le-champ ils la jetèrent à la mer. Enfin nous lâchâmes par dessus leurs têtes un boulet, qui effleura la surface de l'eau et alla tomber à terre. Deux ou trois des pirogues débarquèrent à l'instant les hommes qu'elles portaient; ils coururent sur la grève pour chercher, à ce que nous pensâmes, le boulet. Topia, les rappelant, les assura qu'ils seraient en sûreté tant qu'ils ne voleraient pas. Plusieurs revinrent au vaisseau sans beaucoup de sollicitations de notre part, et ils se comportèrent de manière à ne nous laisser aucun lieu de soupçonner qu'ils pensassent désormais à nous offenser.

» Lorsque le vaisseau fut dans une eau plus profonde et en sûreté, je fis mettre en mer la pinasse et la yole, équipées et armées. Je m'embarquai avec MM. Banks et Solander, et j'allai à terre sur une île qui était éloignée d'environ trois quarts de mille. Nous remarquâmes que les pirogues qui entouraient le vaisseau ne nous suivirent pas quand nous le quittâmes, ce que nous regardâmes comme un augure favorable; mais nous n'eûmes pas plus tôt débarqué, qu'elles accoururent vers différentes parties de l'île, et descendirent à terre.



23

L. Massard del. Choubard sc.

Nouvelle-Zélande.

Voy. autour du Monde. T. IV. 265.

« Nous étions entrés dans une anse depuis quelques minutes, quand nous fûmes environnés par environ trois cents insulaires : quelques-uns sortaient du fond de l'anse, d'autres arrivaient du sommet des collines. Ils étaient tous armés ; mais ils s'approchèrent avec tant de désordre et de confusion, que nous ne les soupçonnâmes pas de vouloir nous faire du mal, et nous résolûmes de ne pas commencer les hostilités les premiers. Marchant à leur rencontre, nous traçâmes sur le sable entre eux et nous une ligne que nous leur fîmes par signes de ne pas passer. Ils restèrent d'abord paisibles, cependant leurs armes étaient toutes prêtes à frapper, et ils semblaient plutôt irrésolus que pacifiques. Pendant que nous étions en suspens, une autre troupe d'Indiens s'avança ; et alors leur hardiesse s'accroissant avec leur nombre, ils commencèrent les danses et les chansons qui sont les préludes de leurs batailles. Toutefois ils différaient toujours l'attaque ; mais deux détachements coururent vers l'un de nos bateaux, et entreprirent de les traîner sur le sable. Cette tentative parut être le signal du combat ; car ceux qui étaient aux côtés du groupe s'avancèrent en même temps sur notre ligne.

« Notre situation était trop critique alors pour rester plus long-temps indécis ; je déchargeai un coup de fusil chargé à petit plomb contre un des Indiens les plus avancés ; et les Banks et deux des nôtres tirèrent les immédiatement après. Les premiers s'arrêtèrent alors un peu en désordre ; mais un des chefs, qui était à environ trente pieds de distance, les rallia. S'avançant et agitant son patou, il appelait à grands cris ses compagnons et les conduisait à la charge. Le docteur Solander, qui n'avait pas encore tiré son coup de fusil, visa sur ce champion, qui s'arrêta brusquement en voyant qu'il était blessé, et s'enfuit ensuite avec les autres. Cependant, à une petite distance, ils se rassemblèrent sur un monticule, où ils semblaient attendre un chef assez déterminé pour les conduire à une nouvelle attaque. Comme ils se trouvaient hors de la portée de notre plomb, nous tirâmes à balle, quoique les attendre [illegible] ils restèrent toujours attroupés, et nous demeurâmes à peu près un quart d'heure dans cette situation.

« Sur ces entrefaites, le vaisseau, d'où l'on apercevait un beaucoup plus grand nombre d'Indiens qu'on ne pouvait en découvrir de l'endroit où nous étions, se plaça de manière que son artillerie put porter sur eux. Il leur tira des boulets pour leur faire perdre l'envie de nous attaquer ; [illegible] deux des Indiens seulement furent blessés avec du petit plomb ; mais ils sans doute été accablés par des boulets, sans par la pluie, de paraître [illegible] [illegible] qui les mirent à même [illegible] [illegible] possessions [illegible] [illegible] [illegible]

» Nous étions entrés dans une anse depuis quelques minutes, quand nous fûmes environnés par environ trois cents insulaires; quelques uns sortaient du fond de l'anse, d'autres venaient du sommet des collines. Ils étaient tous armés, mais ils s'approchèrent avec tant de désordre et de confusion, que nous ne les soupçonnâmes guère de vouloir nous faire du mal, et nous résolûmes de ne pas commencer les hostilités les premiers. Marchant à leur rencontre, nous traçâmes sur le sable entre eux et nous une ligne que nous leur dîmes par signes de ne pas passer. Ils restèrent d'abord paisibles; cependant leurs armes étaient toutes prêtes à frapper, et ils semblaient plutôt irrésolus que pacifiques. Pendant que nous étions en suspens, une autre troupe d'Indiens s'avança, et alors leur hardiesse s'accroissant avec leur nombre, ils commencèrent les danses et les chansons qui sont les préludes de leurs batailles. Toutefois ils différaient toujours l'attaque; mais deux détachements coururent vers chacun de nos bateaux, et entreprirent de les traîner sur la côte. Cette tentative parut être le signal du combat, car ceux qui étaient autour de nous s'avancèrent en même temps sur notre ligne.

» Notre situation était trop critique alors pour rester plus long-temps oisifs; je tirai donc un coup de fusil chargé à petit plomb contre un des Indiens les plus proches, et M. Banks et deux des nôtres firent feu immédiatement après. Nos ennemis reculèrent alors un peu en désordre; mais un des chefs, qui était à environ trente pieds de distance, les rallia. Il s'avança en agitant son patou-patou, et, appelant à grands cris ses compagnons, il les conduisit à la charge. Le docteur Solander, qui n'avait pas encore tiré son coup de fusil, le lâcha sur ce champion, qui s'arrêta brusquement en sentant qu'il était blessé, et s'enfuit ensuite avec les autres. Cependant, loin de se disperser, ils se rassemblèrent sur un monticule, où ils semblaient attendre un chef assez déterminé pour les conduire à une nouvelle attaque. Comme ils se trouvaient hors de la portée de notre plomb, nous tirâmes à balle, mais sans les atteindre; ils restèrent toujours attroupés, et nous demeurâmes à peu près un quart d'heure dans cette situation.

» Sur ces entrefaites, le vaisseau, d'où l'on apercevait un beaucoup plus grand nombre d'Indiens qu'on ne pouvait en découvrir de l'endroit où nous étions, se plaça de manière que son artillerie pût porter; quelques boulets tirés par dessus leurs têtes les dispersèrent entièrement. Dans cette escarmouche deux Indiens seulement furent blessés avec du petit plomb; pas un seul ne fut tué. Ce combat aurait été plus meurtrier, si je n'avais contenu mon monde, qui, par la crainte des accidents, ou par le plaisir d'exercer leurs forces, montraient à massacrer ces insulaires le même empressement qu'un chasseur à détruire du gibier. Devenus paisibles possesseurs de notre anse,

nous mîmes bas les armes, et nous cueillîmes du céleri, qui y croît en abondance.

» Peu de temps après, nous nous rappelâmes que quelques Indiens s'étaient cachés dans la caverne d'un des rochers; nous marchâmes vers cet endroit. Alors un vieillard, le même chef à qui j'avais donné le matin un morceau de drap, s'avança suivi de sa femme et de son frère, et, prenant une posture de suppliant, ils se mirent sous notre protection. Nous leur parlâmes amicalement. Le vieillard nous dit qu'un de ceux qui avaient été blessés par le petit plomb était son frère, et nous demanda avec beaucoup d'inquiétude s'il en mourrait. Nous l'assurâmes que non, et, mettant dans sa main une balle et du petit plomb, nous lui fîmes entendre que pour mourir il fallait être blessé avec la balle, et que ceux qui l'étaient de l'autre manière en guériraient; nous ajoutâmes que, si l'on nous attaquait encore, nous nous défendrions avec des balles qui les blesseraient mortellement. Ces gens reprirent un peu de courage, s'approchèrent et s'assirent près de nous, et, pour les rassurer davantage, nous leur fîmes présent de quelques bagatelles que nous avions par hasard avec nous.

» Bientôt après nous nous rembarquâmes, et quand nous fûmes arrivés à une autre anse de la même île, nous montâmes sur une colline voisine qui dominait sur le pays jusqu'à une distance considérable. La vue était très singulière et très pittoresque; on apercevait une quantité innombrable d'îles, qui formaient autant de havres où l'eau était aussi unie que dans un étang; nous découvrîmes en outre plusieurs bourgades, des maisons dispersées et des plantations; ce canton était beaucoup plus peuplé qu'aucun de ceux que nous avions vus auparavant. Plusieurs Indiens sortirent d'une des bourgades qui étaient près de nous; ils s'efforcèrent de nous montrer qu'ils étaient sans armes; leurs gestes et leur contenance annonçaient la plus grande soumission. Sur ces entrefaites, quelques uns de nos gens, qui, lorsqu'il s'agissait de punir une fraude des Indiens, affectaient une justice inexorable, enfoncèrent les palissades d'une de leur plantation, et prirent des pommes de terre. Je fis donner à chacun des coupables douze coups de fouet. L'un d'eux soutenant avec opiniâtreté que ce n'était pas un crime pour un Anglais de piller une plantation indienne, quoique c'en fût un pour l'Indien de voler un clou à un Anglais, je le fis mettre en prison, d'où il ne sortit qu'après avoir reçu douze nouveaux coups de fouet. »

Au nord du cap Bret commence la baie des Iles, dans laquelle Surville était mouillé lorsque Cook en reconnut les parties extérieures. Le 27 décembre, il ressentit la tempête dans laquelle le canot du navigateur français fut jeté à la côte dans le fond de la baie. Le 15, il mouilla dans une anse près de

la baie des Assassins, et acquit la preuve la plus complète que plusieurs des nations de la Nouvelle-Zélande sont anthropophages.

« Je m'embarquai sur la pinasse avec MM. Banks et Solander, Topia et quelques autres personnes, et nous allâmes dans une anse éloignée d'environ deux milles de celle où mouillait le vaisseau. Dans notre route nous vîmes flotter sur l'eau quelque chose que nous prîmes pour un phoque mort; mais après nous en être approchés, nous reconnûmes que c'était le corps d'une femme, qui, suivant toute apparence, était morte depuis peu de jours. Quand nous fûmes arrivés à l'anse, nous y mîmes à terre, et nous trouvâmes une petite famille d'Indiens, auxquels notre approche inspira vraisemblablement beaucoup d'effroi, car ils s'enfuirent tous, à l'exception d'un seul. Une conversation entre celui-ci et Topia ramena bientôt les autres, hormis un vieillard et un enfant qui s'étaient retirés dans le bois, d'où ils nous épiaient secrètement. La curiosité nous porta naturellement à faire à ces sauvages des questions sur le corps de la femme que nous avions vue flotter sur l'eau. Ils nous répondirent, par l'entremise de Topia, que c'était une de leurs parentes, morte de sa mort naturelle; qu'après avoir attaché, suivant leur coutume, une pierre au cadavre, ils l'avaient jeté dans la mer, et que probablement le corps s'était séparé de la pierre.

» Lorsque nous allâmes à terre, ces Indiens étaient occupés à apprêter leurs aliments, et ils faisaient cuire alors un chien dans leur four. Il y avait près de là plusieurs paniers de provisions. En jetant par hasard les yeux sur un de ces paniers, à mesure que nous passions, nous aperçûmes deux os entièrement rongés, qui ne nous parurent pas être des os de chiens, et que nous reconnûmes pour des os humains après les avoir examinés de plus près. Ce spectacle nous frappa d'horreur, quoiqu'il ne fît que confirmer ce que nous avions ouï dire plusieurs fois depuis notre arrivée sur la côte. Comme il était sûr que nous venions de voir des os humains, il ne nous fut pas possible de douter que la chair qui les couvrait n'eût été mangée. On les avait trouvés dans un panier de provisions; la chair qui restait semblait manifestement avoir été apprêtée au feu, et l'on voyait sur les cartilages les marques des dents qui avaient mordu.

» Cependant, pour confirmer des conjectures que tout rendait si vraisemblables, nous chargeâmes Topia de demander ce que c'était que ces os. Les Indiens répondirent, sans hésiter en aucune manière, que c'étaient des os d'hommes. On leur demanda ensuite ce qu'était devenue la chair, et ils répliquèrent qu'ils l'avaient mangée. « Mais, dit Topia, pourquoi n'avez-vous pas mangé le corps de la femme que nous avons vue flotter sur l'eau? — Cette femme, répondirent-ils, est morte de maladie; d'ailleurs elle était notre pa-

rente, et nous ne mangeons que les corps de nos ennemis qui sont tués dans une bataille. » En nous informant qui était l'homme dont nous avions trouvé les os, ils nous dirent qu'environ cinq jours auparavant, une pirogue montée par sept de leurs ennemis était venue dans la baie, et que cet homme était un des sept, qu'ils avaient tués.

» Quoiqu'il soit difficile d'exiger de plus fortes preuves que cette horrible coutume est établie parmi les habitants de cette côte, cependant nous allons en donner qui sont encore plus frappantes. L'un de nous leur demanda s'ils avaient quelques os humains où il y eût encore de la chair; ils nous répondirent qu'ils l'avaient toute mangée. Comme nous feignîmes de ne pas croire que ce fussent des os d'hommes, et prétendîmes que c'étaient des os de chiens, un des Indiens saisit son avant-bras avec une sorte de vivacité, et en l'avançant vers nous, il dit que l'os que tenait M. Banks dans sa main avait appartenu à cette partie du corps, et, pour nous convaincre en même temps qu'ils en avaient mangé la chair, il mordit son propre bras, et fit semblant de manger. Il mordit aussi et rongea l'os qu'avait pris M. Banks, en le passant à travers sa bouche, et montrant par signes qu'il en avait mangé la chair avec un très grand plaisir; il rendit ensuite l'os à M. Banks, qui l'emporta avec lui. Parmi les personnes de cette famille, nous vîmes une femme dont les bras, les jambes et les cuisses avaient été déchirés en plusieurs endroits d'une manière effrayante. On nous dit qu'elle s'était fait elle-même ces blessures, comme un témoignage de la douleur que lui causait la mort de son mari, tué et mangé depuis peu par d'autres habitants, qui étaient venus les attaquer d'un canton de l'île situé à l'est, et que nos Indiens montraient avec le doigt.

» Le vaisseau mouillait à un peu moins d'un quart de mille de la côte, et le matin du 17 janvier nous fûmes éveillés par le chant des oiseaux. Leur nombre était incroyable. Ils semblaient se disputer à qui ferait entendre les sons les plus agréables. Cette mélodie sauvage était infiniment supérieure à toutes celles du même genre que nous avions entendues jusque alors; elle ressemblait à celle que produiraient de petites cloches parfaitement d'accord, et peut-être que la distance et l'eau qui se trouvait entre nous et le lieu du concert ajoutaient à l'agrément du ramage. En faisant quelques recherches, nous apprîmes que, dans ce pays, les oiseaux commencent toujours à chanter à environ deux heures après minuit, qu'ils continuent leur musique jusqu'au lever du soleil, et qu'ils demeurent en silence pendant le reste du jour, comme nos rossignols. L'après-midi, une petite pirogue arriva d'un village indien au vaisseau. Parmi les naturels qui la montaient se trouva un vieillard qui était venu à bord de notre vaisseau pour la première fois lors de notre arrivée dans la baie. Dès qu'il fut près de nous, Topia reprit de nouveau la conver-

sation de la veille sur l'usage de manger la chair humaine, et les Indiens répétèrent ce qu'ils nous avaient déjà dit. « Mais, ajouta Topia, où sont les têtes? les mangez-vous aussi? — Nous ne mangeons que la cervelle, répondit le vieillard, et demain je vous apporterai quelques têtes pour vous convaincre que nous vous avons dit la vérité. » Après avoir conversé quelque temps avec notre Taïtien, ils lui dirent qu'ils s'attendaient à voir dans peu arriver leurs ennemis pour venger la mort des sept qui avaient été tués et mangés.

» Le 18, les Indiens furent plus tranquilles qu'à l'ordinaire; aucune pirogue ne s'approcha du vaisseau, nous n'aperçûmes personne sur la côte; leurs pêches et leurs autres occupations journalières étaient entièrement supendues. Nous pensâmes qu'ils se préparaient à se défendre contre une attaque : nous fîmes en conséquence plus d'attention à ce qui se passait à terre; mais nous ne vîmes rien qui pût satisfaire notre curiosité.

» Après avoir déjeuné, nous nous embarquâmes dans la pinasse pour examiner la baie, qui était d'une vaste étendue, et composée d'une infinité de petits havres et d'anses dans toutes les directions. Nous bornâmes notre excursion au côté occidental. Le canton où nous débarquâmes était couvert d'une forêt impénétrable; nous ne pûmes rien voir de remarquable. Nous tuâmes cependant un grand nombre de cormorans que nous vîmes perchés sur leurs nids dans les arbres, et qui, étant rôtis ou cuits à l'étuvée, firent un excellent mets. En revenant nous aperçûmes un seul Indien pêchant dans une pirogue. Nous ramâmes vers lui, et, à notre grande surprise, il ne fit pas la moindre attention à nous. Lors même que nous fûmes près de lui, il continua son occupation, s'embarrassant aussi peu de nous que si nous eussions été invisibles. Il ne paraissait cependant ni stupide ni de mauvaise humeur. Nous le priâmes de tirer son filet hors de l'eau, afin que nous pussions l'examiner, et il fit sur-le-champ ce que nous demandions. Ce filet était de forme circulaire, étendu par deux cerceaux, et avait sept ou huit pieds de diamètre. Le haut en était ouvert, et au fond étaient attachées des mollusques pour servir d'appât. Il faisait tomber ce fond dans la mer, comme s'il l'eût étendu à terre, et quand il croyait avoir attiré assez de poisson, il tirait doucement son filet, jusqu'à ce qu'il fût près de la surface de l'eau, de manière que les poissons étaient soulevés sans s'en apercevoir; alors il donnait tout à coup une secousse qui les enveloppait dans le filet. Par cette méthode très simple il avait pris une grande quantité de poissons; il est vrai qu'ils sont si abondants dans cette baie, que la pêche n'y exige ni beaucoup de travail, ni beaucoup d'adresse.

» Ce jour-là même, quelques uns de nos gens trouvèrent au bord du bois, près d'un creux ou four, trois os de hanches d'hommes, qu'ils rapportèrent à bord, nouvelle preuve que ces peuples mangent la chair humaine. M. Monk-

house, notre chirurgien, rapporta aussi, d'un endroit où il avait vu plusieurs maisons désertes, les cheveux d'un homme, qu'il avait trouvés parmi plusieurs autres choses suspendues à des branches d'arbres.

» Notre vieillard tint sa promesse : le 20 au matin, il nous apporta à bord quatre têtes d'hommes. Les cheveux et la chair y étaient encore en entier; mais on en avait tiré la cervelle; la chair était molle, et on l'avait préservée de la putréfaction, car elle n'avait point d'odeur désagréable. M. Banks acheta une de ces têtes, mais le vieillard la lui vendit avec beaucoup de répugnance, et nous ne pûmes pas venir à bout de l'engager à nous en céder une seconde. Ces peuples les conservent probablement comme des trophées, ainsi que les Américains montrent en triomphe les chevelures, et les insulaires du Grand-Océan équatorial les mâchoires de leurs ennemis. En examinant la tête qu'acheta M. Banks, nous remarquâmes qu'elle avait reçu sur les tempes un coup qui lui avait fracturé le crâne. »

Quand le vaisseau fut radoubé, Cook quitta l'anse dans laquelle il avait mouillé, et qui appartenait à une grande baie qu'il nomma canal de la reine Charlotte. Ensuite, faisant route au sud, il reconnut que l'ouverture que Tasman avait prise pour celle d'une grande baie était l'entrée du canal qui partage la Nouvelle-Zélande en deux grandes îles. Ce canal porte avec raison le nom de détroit de Cook. Cook se dirigea ensuite au nord, vers le cap Turnagain, pour constater qu'aucune terre ne tenait de ce côté à la Nouvelle-Zélande; puis, retournant au sud, il doubla le cap le plus méridional de Poënammou, en s'écartant quelquefois de la côte pour reconnaître les îles qui pourraient être situées à quelque distance. Le 28 mars, il se trouva à l'entrée du canal, dans une baie où il avait mouillé précédemment. Le 30 mars, sa provision de bois et d'eau étant achevée, « je résolus, dit-il, de quitter ce pays et de retourner en Angleterre, en suivant la route dans laquelle je pourrais le mieux remplir l'objet de mon voyage, et je pris sur cette matière l'avis de mes officiers. J'avais grande envie de prendre ma route par le cap Horn, parce que j'aurais pu décider enfin s'il existait ou s'il n'existait pas de continent méridional. Ce projet fut combattu par une difficulté assez forte pour me le faire abandonner : c'est que, dans ce cas, nous aurions été obligés de nous tenir, au milieu de l'hiver, dans une latitude fort avancée au sud, avec un bâtiment qui n'était pas en état d'achever cette entreprise. En cinglant directement vers le cap de Bonne-Espérance, la même raison se présentait avec encore plus de force, parce qu'en prenant ce parti, nous ne pouvions espérer de faire aucune découverte intéressante. Nous résolûmes donc de retourner en Europe par les Indes Orientales, et, dans cette vue, après avoir quitté la côte de la Nouvelle-Zélande, de gouverner à l'ouest jusqu'à ce que nous rencontrassions la côte

orientale de la Nouvelle-Hollande, et de suivre ensuite la direction de cette côte au nord, jusqu'à ce que nous fussions arrivés à son extrémité septentrionale. Mais si ce projet devenait impraticable, nous résolûmes en outre de tâcher de trouver la terre ou les îles qu'on dit avoir été découvertes par Quiros.

Détails sur les habitants de la Nouvelle-Zélande.

» La taille des habitants de la Nouvelle-Zélande est en général égale à celles des Européens les plus grands. Ils ont les membres forts, charnus et bien proportionnés; mais ils ne sont pas aussi gras que les oisifs et voluptueux naturels des îles du Grand-Océan. Ils sont extraordinairement alertes et vigoureux, et on aperçoit dans tout ce qu'ils font une adresse et une dextérité peu communes. J'ai vu quinze pagaies nager d'un côté d'une pirogue avec une vitesse incroyable, et cependant les rameurs gardaient aussi exactement la mesure que si tous les bras avaient été animés par une même âme. Leur teint, en général, est brun; bien peu l'ont plus foncé qu'un Espagnol qui s'expose constamment au soleil; la plupart sont moins basanés. Les femmes n'offrent pas l'apparence de délicatesse qui est propre à leur sexe; pourtant leur voix est d'une douceur remarquable, et sert surtout à les distinguer, car l'habillement des deux sexes est le même; toutefois leur visage, comme celui des femmes des autres pays, a plus de gaîté, d'enjouement et de vivacité que celui des hommes. Les Zélandais ont les cheveux et la barbe noirs, les dents bien rangées et aussi blanches que l'ivoire. Ils jouissent d'une santé robuste; plusieurs nous parurent fort âgés. Les traits des deux sexes sont beaux. Les hommes et les femmes semblent être d'un caractère doux et affable. Ils se traitent les uns les autres de la manière la plus affectueuse; mais ils sont implacables envers leurs ennemis, à qui, comme je l'ai déjà remarqué, ils ne font point de quartier.

» Peut-être paraîtra-t-il étrange que les guerres soient fréquentes dans un pays où il y a si peu d'avantages à obtenir par la victoire, et que chaque canton d'une contrée habitée par un peuple si pacifique et si doux soit l'ennemi de tout ce qui l'environne. Mais il est possible que parmi ces insulaires les vainqueurs retirent de leurs succès plus d'avantages qu'on ne l'imagine au premier coup d'œil, et qu'ils soient portés à des hostilités réciproques par des motifs que l'attachement et l'amitié ne sont pas capables de surmonter.

» Il paraît que leur principale nourriture est le poisson, et qu'ils ne peuvent se le procurer que sur la côte de la mer, qui ne leur en fournit une quantité suffisante que dans une certaine saison. Les tribus qui vivent dans l'intérieur des terres, s'il s'y en trouve, et même celles qui habitent la côte, doivent courir souvent le risque de mourir de faim. Leur pays ne produit ni

moutons, ni chèvres, ni cochons, ni bétail; ils n'ont point de volailles apprivoisées, et ils ne connaissent pas l'art de prendre des oiseaux sauvages en assez grand nombre pour fournir à leur nourriture. Si des voisins les empêchent de pêcher du poisson, qui supplée à presque toutes les autres nourritures animales, ils n'ont, à l'exception des chiens, pour leur subsistance, que les végétaux dont nous avons parlé, et dont les principaux sont la racine de fougère, les ignames et les patates. Par conséquent, si ces ressources viennent à leur manquer, leur détresse doit être terrible. Parmi les habitants de la côte eux-mêmes, plusieurs tribus doivent se trouver fréquemment dans une pareille disette, soit que leurs plantations n'aient pas réussi, soit qu'elles n'aient pas assez de provisions sèches dans la saison où elles ne peuvent prendre que peu de poissons.

» Ces réflexions nous mettent en état de rendre raison non seulement de l'état d'alarme continuel qui paraît inhérent à l'existence des habitants de ce pays par le soin qu'ils prennent de fortifier tous leurs villages, mais aussi de l'horrible usage de manger ceux d'entre eux qui sont tués dans les combats : car le besoin de l'homme que la faim pousse au combat absorbe toute autre sensation et étouffe tous les sentiments qui l'empêcheraient d'apaiser ce besoin en dévorant le corps de son adversaire. Il faut remarquer néanmoins que, si cette explication de l'origine d'une coutume si barbare est juste, les maux dont elle est suivie ne finissent point avec la nécessité qui lui donna naissance. Dès que la faim eut introduit d'un côté cet usage, il fut nécessairement adopté de l'autre par la vengeance. On sait que certains esprits spéculatifs et de soi-disant philosophes prétendent que c'est une chose très indifférente que de manger ou d'enterrer le corps mort d'un ennemi, ainsi que de couvrir ou de laisser nues la gorge et les cuisses d'une femme, et que c'est uniquement par préjugé et par habitude que la transgression de l'usage nous fait frissonner dans le premier cas et rougir dans le second. Cependant, mettant à part la discussion de ce point de controverse, on peut affirmer que l'usage de manger de la chair humaine est très pernicieux dans ses conséquences; il tend manifestement à extirper un principe qui fait la principale sûreté de la vie humaine, et qui arrête plus souvent la main de l'assassin que ne peut le faire le sentiment du devoir ou la crainte de l'échafaud.

» Cependant la position et le caractère de ces pauvres insulaires sont favorables à quiconque voudra établir une colonie chez eux. Par leur situation ils ont besoin de secours, et leur caractère les rend susceptibles d'amitié. Quoi que puissent dire en faveur de la vie sauvage des hommes qui jouissent des dons de la nature dans une oisiveté voluptueuse, la civilisation serait certainement un bonheur pour des êtres à qui la nature ingrate fournit à

peine leur subsistance, et qui sont obligés de s'entre-détruire continuellement, afin de ne pas mourir de faim.

» Ces peuples, accoutumés à la guerre, quelle qu'en soit la cause, et regardant par habitude tous les étrangers comme des ennemis, étaient toujours disposés à nous attaquer lorsqu'ils ne s'apercevaient pas de notre supériorité. D'abord ils n'en connaissaient d'autre que celle du nombre; quand cet avantage était de leur côté, ils ne doutaient pas que tous nos témoignages de bienveillance ne fussent des artifices que la crainte ou la fourberie nous faisait mettre en usage pour les séduire et nous conserver. Mais lorsqu'ils furent une fois bien convaincus de nos forces, après nous avoir contraints à nous servir de nos armes à feu, quoique chargées seulement à petit plomb, et quand ils eurent reconnu notre clémence en voyant que nous ne faisions usage de ces instruments si terribles que pour nous défendre nous-mêmes, ils devinrent tout d'un coup nos amis; ils eurent en nous une confiance sans bornes, et firent tout ce qui pouvait nous engager à en user de même à leur égard. Il est encore remarquable que, lorsqu'une fois il y eut un commerce d'amitié établi entre nous, nous les surprîmes très rarement dans une action malhonnête. Il est vrai que, tant qu'ils nous avaient regardés comme autant d'ennemis qui ne venaient sur leur côte que pour en tirer avantage, ils s'étaient servis sans scrupule de toutes sortes de moyens contre nous. C'est par cette raison q e, lorsqu'ils avaient reçu le prix de quelque chose qu'ils offraient de nous vendre, ils retenaient tranquillement la marchandise et la valeur que nous avions donnée en échange, bien persuadés que c'était une action très légitime que de piller des hommes qui n'avaient d'autre dessein que de les piller eux-mêmes.

» J'ai remarqué plus haut que les insulaires du Grand-Océan n'avaient pas l'idée de l'indécence, soit par rapport aux objets, soit par rapport aux actions. Il n'en était pas de même des habitants de la Nouvelle-Zélande : nous avons aperçu dans leur commerce et leur maintien autant de réserve, de décence et de modestie, relativement à des actions qu'ils ne croient pourtant pas criminelles, qu'on en trouve parmi les peuples les plus civilisés de l'Europe. Les femmes n'étaient pas inaccessibles; mais la manière dont elles se rendaient était aussi décente que celle dont une femme parmi nous cède aux désirs de son mari; et, suivant leurs idées, la stipulation du prix de leurs faveurs est aussi innocente. Lorsque quelqu'un de l'équipage faisait des propositions à une de leurs jeunes femmes, elle lui donnait à entendre qu'elle avait besoin du consentement de sa famille, et on l'obtenait ordinairement au moyen d'un présent convenable. Ces préliminaires une fois établis, il fallait encore traiter la femme d'une nuit avec la même délicatesse que l'on

a en Europe pour l'épouse à vie, et l'amant qui s'avisait de prendre avec elle des libertés contraires à ces égards était bien sûr de ne pas réussir dans son projet.

» Un de nos officiers, s'étant adressé pour avoir une femme à une des meilleures familles du pays, en reçut une réponse qui, traduite en notre langue, répond exactement à ces termes : Toutes ces jeunes femmes se trouveront fort honorées de vos déclarations; mais vous devez d'abord me faire un présent convenable, et venir ensuite coucher une nuit à terre avec nous, car la lumière du jour ne doit point être témoin de ce qui se passera entre vous.

» Ils ne sont pas aussi propres sur leurs personnes que les Taïtiens, parce que, ne vivant pas dans un climat aussi chaud, ils ne se baignent pas si souvent. Mais l'huile dont ils oignent leur cheveux, comme les Islandais, est ce qu'ils ont de plus dégoûtant. Cette huile est une graisse de poisson ou d'oiseaux fondue. Les habitants les plus distingués l'emploient fraîche; mais ceux d'une classe inférieure se servent de celle qui est rance, ce qui les rend presque aussi désagréables à l'odorat que des Hottentots. Leurs têtes ne sont pas exemptes de vermine, quoique nous ayons observé qu'ils connaissent l'usage des peignes d'os et de bois. Ils portent quelquefois ces peignes dressés sur leurs cheveux comme un ornement, mode qui règne aujourd'hui chez les dames d'Europe. Les hommes ont ordinairement la barbe courte et les cheveux attachés au dessus de la tête, et formant une touffe où ils placent les plumes d'oiseau de différentes manières et suivant leur caprice. Les uns les font avancer en pointe de chaque côté des joues, ce qui rendait à nos yeux leur figure difforme. Quelques unes des femmes portent leurs cheveux courts, et d'autres les laissent flotter sur leurs épaules.

» Les deux sexes ont le corps marqué de taches noires nommées *amoco ;* ils emploient pour les y imprimer la même méthode dont on se sert à Taïti pour se tatouer. Les hommes ont un plus grand nombre de ces marques que les femmes. Celles-ci ne peignent en général que leurs lèvres ; cependant quelques unes avaient ailleurs de petites taches noires. Les hommes au contraire semblent ajouter quelque chose toutes les années à ces bizarres ornements ; de sorte que plusieurs d'entre eux qui paraissaient d'un âge avancé étaient presque couverts de ces taches de la tête aux pieds. Outre l'amoco, ils s'impriment sur le corps d'autres marques extraordinaires, par un moyen que nous ne connaissons pas. Ce sont des sillons d'environ une ligne de profondeur et d'une largeur égale, tels qu'on en aperçoit sur un jeune arbre auquel l'on a fait une incision. Les bords de ces sillons sont dentelés, toujours en suivant la même méthode; devenus parfaitement noirs, ils présentent un aspect effrayant. Le visage des vieillards est presque entièrement couvert de ces

marques. Les jeunes gens ne noircissent que leurs lèvres, comme les femmes. Ils ont communément une tache noire sur une joue et sur un œil, et procèdent ainsi par degrés, jusqu'à ce qu'ils deviennent vieux, et par là plus respectables. Quoique nous fussions dégoûtés de l'horrible difformité que ces taches et ces sillons impriment au visage de l'homme, nous ne pouvions nous empêcher d'admirer l'art et la dextérité avec lesquels ils les impriment sur leur peau. Les marques du visage sont ordinairement en spirale; elles sont tracées avec beaucoup de précision et même d'élégance, celles d'un côté correspondant exactement à celles de l'autre. Les marques du corps ressemblent un peu aux circonvolutions des ouvrages à filigrane; mais on aperçoit dans ces marques une telle fécondité d'imagination, que, de cent hommes qui semblaient au premier coup d'œil porter exactement les mêmes figures, nous n'en trouvâmes pas deux qui en eussent de semblables, lorsque nous les examinâmes de près. La quantité et la forme de ces marques étaient différentes dans les diverses parties de la côte, et comme les Taïtiens les placent principalement sur les fesses, dans la Nouvelle-Zélande c'était quelquefois la seule partie du corps où il n'y en eût point, et en général elle était moins marquée que les autres.

» Ces peuples ne teignent pas seulement leur peau, ils la barbouillent aussi avec de l'ocre rouge; quelques uns la frottent avec cette matière sèche; d'autres l'appliquent en larges taches, mêlée avec de l'huile qui reste toujours humide : aussi n'était-il pas possible de les toucher sans remporter des marques de peinture; de sorte que les hommes de notre équipage qui donnaient des baisers aux femmes du pays en portaient les traces empreintes sur le visage.

» L'habillement d'un habitant de la Nouvelle-Zélande est, au premier coup d'œil d'un étranger, le plus bizarre et le plus grossier qu'on puisse imaginer. Il est composé de feuilles du végétal précédemment cité : ils coupent ces feuilles en trois ou quatre bandes, et lorsqu'elles sont sèches, ils les entrelacent les unes dans les autres, et en forment une espèce d'étoffe qui tient le milieu entre le roseau et le drap; les bouts des feuilles, qui ont huit ou neuf pouces de longueur, s'élèvent en saillie à la surface de l'étoffe, comme la peluche ou les nattes qu'on étend sur nos escaliers. Il faut deux pièces de cette étoffe, si on peut lui donner ce nom, pour un habillement complet : l'une est attachée sur les épaules avec un cordon, et pend jusqu'aux genoux; ils attachent au bout de ce cordon une aiguille d'os, qui passe aisément à travers les deux parties de ce vêtement de dessus et les joint ensemble; l'autre pièce est roulée autour de la ceinture et pend presqu'à terre. Les hommes ne portent pourtant que dans des occasions particulières cet habit de dessous;

mais ils ont une ceinture a laquelle pend une petite corde destinée à un usage très singulier. Les insulaires du Grand-Océan se fendent le prépuce, afin de l'empêcher de couvrir le gland. Les habitants de la Nouvelle-Zélande ramènent au contraire le prépuce sur le gland, et afin de l'empêcher de se retirer par la contraction naturelle de cette partie, ils en nouent l'extrémité avec le cordon attaché à leur ceinture. Le gland paraissait être la seule partie de leur corps qu'ils fussent soigneux de cacher; ils se dépouillaient sans le moindre scrupule de tous leurs vêtements, excepté de la ceinture et du cordon; mais ils étaient très confus lorsque, pour satisfaire notre curiosité, nous les invitions à délier le cordon; ils n'y consentirent jamais qu'avec des marques de répugnance et de honte extrêmes. Quand ils n'ont que leurs vêtements de dessus et qu'ils s'accroupissent, ils ressemblent un peu à une maison couverte de chaume. Quoique cette couverture soit désagréable, elle est bien adaptée à la manière de vivre d'hommes qui couchent souvent en plein air, sans avoir autre chose pour se mettre à l'abri de la pluie.

» Outre l'espèce d'étoffe grossière dont nous venons de parler, ils en ont deux autres, qui ont la surface unie, et qui sont faites avec beaucoup d'art, de la même manière que celles qui sont fabriquées par les habitants de l'Amérique méridionale, et dont nous avions acheté quelques pièces à Rio-Janeiro. L'une de celles-ci est aussi grossière, mais dix fois plus forte que nos serpillières les plus mauvaises; pour la manufacturer, ils en arrangent les fils à peu près comme nous. La seconde se fait en étendant plusieurs fils près les uns des autres dans la même direction, ce qui compose la chaîne, et d'autres fils en travers qui servent de trame; ces fils sont éloignés d'environ un demi-pouce les uns des autres, et ressemblent un peu aux morceaux de rotin dont on fait de petites nattes rondes qu'on place quelquefois sur les tables, sous les plats. Cette étoffe est souvent rayée, et elle a toujours une assez belle apparence, car elle est fabriquée avec des fibres de la même plante, qui est luisante comme la soie. Ils la manufacturent dans une espèce de châssis de la grandeur de l'étoffe, qui a ordinairement cinq pieds de long et quatre de large; les fils de la chaîne sont attachés au bout du châssis. La trame se fait à la main, ce qui doit être un travail très ennuyeux.

» Ils font à l'extrémité de ces deux espèces d'étoffe des bordures ou franges de différentes couleurs, comme celles de nos tapis. Ces bordures sont faites sur différents modèles, et travaillées avec une propreté et même une élégance qui doivent paraître surprenantes, si l'on considère qu'ils n'ont point d'aiguilles. Le vêtement dont ils tirent le plus de vanité est une fourrure de chien; ils l'emploient avec tant d'économie, qu'ils la coupent par bandes, qu'ils cousent sur leur habit à quelque distance l'une de l'autre; ce qui prouve que

les chiens ne sont pas communs dans leur pays. Ces bandes sont aussi de diverses couleurs, et disposées de manière à produire un effet agréable. Nous avons vu, mais rarement, des habillements ornés de plumes au lieu de fourrures, et un seul qui était entièrement couvert de plumes rouges de perroquet.

» Les femmes, contre la coutume générale de leur sexe, semblent donner moins d'attention à leur habillement que les hommes. Elles portent ordinairement leurs cheveux courts, comme je l'ai déjà dit, et lorsqu'elles les laissent croître, elles ne les attachent jamais sur le sommet de la tête; elles n'y mettent pas non plus des plumes pour ornements. Leurs vêtements sont faits de la même manière et dans la même forme que ceux de l'autre sexe; mais celui d'en bas enveloppe toujours le corps, excepté quand elles entrent dans l'eau pour prendre des homards; elles l'ôtent alors, mais elles ont grand soin de n'être pas vues par les hommes. Ayant débarqué un jour sur une petite île, dans la baie de Tolaga, nous en surprîmes plusieurs dans cette occupation. La chaste Diane et ses nymphes ne peuvent pas avoir donné de plus grandes marques de confusion et de regret à la vue d'Actéon, que ces femmes en témoignèrent à notre approche. Les unes se cachèrent parmi des rochers, et le reste se tapit dans la mer jusqu'à ce qu'elles eussent fait une ceinture et un tablier des herbes marines qu'elles purent trouver, et lorsqu'elles en sortirent, nous remarquâmes que même avec ce voile leur modestie souffrit beaucoup de notre présence.

» Les deux sexes percent leurs oreilles, et en agrandissent les trous de manière qu'on peut y faire entrer au moins un doigt. Ils passent dans ces trous des ornements de différente espèce, de l'étoffe, des plumes, des os, de grands oiseaux, et quelquefois un petit morceau de bois. Ils y mettaient ordinairement les clous que nous leur donnions, ainsi que toutes les autres choses qu'ils pouvaient y porter. Quelques femmes y mettent le duvet de l'albatros, qui est aussi blanc que la neige, et qui, étant relevé par devant et par derrière le trou, en une touffe presque aussi grosse que le poing, forme un coup d'œil très singulier, et qui, quoique étrange, n'est pas désagréable. Outre les parures qu'ils font entrer dans les trous des oreilles, ils y suspendent avec des cordons plusieurs autres objets, tels que des ciseaux ou des aiguilles de tête de talc vert, auxquels ils mettent un très haut prix, des ongles et des dents de leurs parents défunts, des dents de chien, et toutes les autres choses qu'ils peuvent se procurer, et qu'ils regardent comme étant de quelque valeur. Les femmes portent aussi des bracelets et des colliers composés d'os d'oiseaux, de coquillages ou d'autres substances qu'elles prennent et qu'elles enfilent en chapelet. Les hommes suspendent quelquefois à un cordon qui

tourne autour de leur cou un morceau de talc vert ou d'os de baleine, à peu près de la forme d'une langue, et sur lequel on a grossièrement sculpté la figure d'un homme; ils estiment fort cet ornement. Nous avons vu un Zélandais dont le cartilage du nez était percé; il y avait passé une plume qui s'avançait en saillie sur chaque joue. Il est probable qu'il avait adopté cette singularité bizarre comme un ornement; mais parmi tous les Indiens que nous avons rencontrés, aucun n'en portait de semblable; nous n'avons pas même remarqué à leur nez de trou qui pût servir à un pareil usage.

» Leurs maisons sont les plus grossiers de leurs ouvrages; à l'exception de la grandeur, elles égalent à peine les chenils d'Angleterre. Elles ont rarement plus de dix-huit ou vingt pieds de long, huit ou dix de large, et cinq ou six de haut, depuis la perche qui se prolonge d'une extrémité à l'autre, et qui forme le faîte, jusqu'à terre. La charpente est en bois, et ordinairement de perches minces. Les parois et le toit sont composés d'herbes sèches et de foin, et le tout est joint ensemble avec bien peu de solidité. Quelques unes sont garnies en dedans d'écorces d'arbre; de sorte que dans un temps froid elles doivent procurer un très bon abri. Le toit est incliné comme celui de nos granges. La porte est à une des extrémités, et n'a que la hauteur suffisante pour admettre un homme qui se traîne sur ses mains et ses genoux pour y entrer. Près de la porte est un trou carré qui sert à la fois de fenêtre et de cheminée: car le foyer est à cette extrémité, à peu près au milieu de l'habitation, et entre les deux côtés. Dans quelque partie visible, et ordinairement près de la porte, ils attachent une planche couverte de sculptures à leur manière. Cette planche a pour eux autant de prix qu'un tableau en a pour nous. Les parois et le toit s'étendent à environ deux pieds au delà de chaque extrémité, de manière qu'ils forment une espèce de porche garni de bancs pour l'usage de la famille. La partie du sol destinée pour le foyer est enfermée dans un carré creux, par de petites cloisons de bois ou de pierre: c'est au milieu qu'on allume le feu. Le long des parois, ils étendent à terre un peu de paille sur laquelle ils se couchent.

» Leurs meubles et ustensiles sont en petit nombre; un coffre les contient ordinairement tous, si l'on en excepte leurs paniers de provisions, les calebasses où ils conservent de l'eau douce, et les maillets dont ils battent leur racine de fougère; ceux-ci sont déposés communément en dehors de la porte. Quelques outils grossiers, leurs habits, leurs armes, et les plumes qu'ils mettent dans leurs cheveux, composent le reste de leurs trésors. Ceux qui sont d'une classe distinguée, et dont la famille est nombreuse, ont trois ou quatre habitations renfermées dans une cour; les cloisons en sont faites avec des perches et du foin, et ont environ dix ou douze pieds de hauteur.

» Lorsque nous étions à terre, dans le canton de Tolaga, nous vîmes les ruines, ou plutôt la charpente d'une maison qui n'avait jamais été achevée, et qui était beaucoup plus grande qu'aucune de celles que nous avions reucontrées ailleurs; les parois en étaient ornées de plusieurs planches sculptées, et beaucoup mieux travaillées que nous n'en avions encore vu; mais nous n'avons pas pu savoir à quel usage elle avait été commencée, et pourquoi on l'avait laissée dans cet état.

» Quoique ces peuples soient assez bien défendus de l'inclémence du temps dans leurs habitations, lorsqu'ils font des excursions pour chercher dse racines de fougère ou pêcher du poisson, ils paraissent ne s'embarrasser en aucune manière d'avoir un abri. Ils s'en font quelquefois un contre le vent; d'autres fois ils ne prennent pas même cette précaution; ils couchent sous des buissons avec leurs femmes et leurs enfants, leurs armes rangées autour d'eux. La troupe de quarante ou cinquante Indiens que nous vîmes à la baie de Mercure, dans le canton d'Opouredj, ne construisit jamais le moindre abri pendant que nous y étions, quoique la pluie tombât quelquefois pendant vingt-quatre heures sans discontinuer.

» Nous avons déjà fait l'énumération de ce qui compose leurs aliments. La racine de fougère est le principal : elle leur sert de pain; elle croît sur les collines, et c'est à peu près la même que celle qui croît dans les bruyères d'Europe. Les oiseaux qu'ils mangent les jours de régal consistent surtout en manchots, albatros, et un petit nombre d'autres espèces dont on a parlé dans le cours de cette relation.

» Comme ils n'ont point de vase pour faire bouillir de l'eau, ils n'ont d'autres manières d'apprêter les aliments que de les cuire dans une espèce de four ou de les rôtir. Ils font des fours semblables à ceux des insulaires du Grand-Océan, et ainsi nous n'avons rien à ajouter à la description qui a déjà été donnée de leur manière de rôtir les aliments, sinon que la longue broche à laquelle ils attachent la viande est placée obliquement vers le feu : à cet effet ils engagent l'extrémité de la broche sous une pierre, et ils la soutiennent à peu près dans le milieu avec une autre; selon qu'ils approchent plus ou moins de l'extrémité cette seconde pierre, ils augmentent ou diminuent, comme il leur plaît, le degré d'obliquité de la broche.

» Dans l'île du nord de la Nouvelle-Zélande, nous avons aperçu des plantations d'ignames, de patates et de cocos; mais nous n'en avons point vu dens l'ils du sud. Les habitants de cette partie du pays doivent donc vivre uniquement de racines de fougère et de poisson, si l'on en excepte les ressources accideutelles et rares qu'ils peuvent trouver dans les oiseaux de mer et les chiens. Il est certain qu'ils ne peuvent pas se procurer de la fougère et du poisson dans

toutes les saisons de l'année, puisque nous en avons vu des provisions sèches mises en tas, et que quelques uns d'entre eux témoignèrent de la répugnance a nous en vendre, surtout du poisson, lorsque nous avions envie d'en acheter pour l'embarquer.

» Cette circonstance paraît confirmer le sentiment où je suis que ce triste pays fournit à peine à la subsistance de ses habitants, que la faim porte en conséquence à des hostilités continuelles, et excite naturellement à manger les cadavres de ceux qui ont été tués dans les combats.

» Nous n'avons pas découvert qu'ils aient d'autre boisson que l'eau. Si réellement ils ne font point usage de liqueurs enivrantes, ils sont en ce point plus heureux que tous les autres peuples que nous avions visités jusque là, et dont nous ayons jamais entendu parler.

» Comme l'intempérance et le défaut d'exercice sont peut-être l'unique principe des maladies aiguës ou chroniques, il ne paraîtra pas surprenant que ces peuples jouissent sans interruption d'une santé parfaite. Toutes les fois que nous sommes allés dans leurs bourgs, les enfants et les vieillards, les hommes et les femmes, se rassemblaient autour de nous, excités par la même curiosité qui nous portait à les regarder. Nous n'en avons jamais aperçu un seul qui parût affecté de maladie, et, parmi ceux que nous avons vus entièrement nus, nous n'avons jamaïs remarqué la plus légère éruption sur la peau, ni aucune trace de pustules ou de boutons. Lorsqu'ils vinrent près de nous dans les premières visites, et que nous observâmes sur différentes parties de leur corps des taches blanches qui semblaient former une croûte, nous crûmes qu'ils étaient lépreux ou au moins attaqués violemment du scorbut; mais en examinant ces marques de plus près, nous trouvâmes qu'elles provenaient de l'écume de la mer, qui, dans le passage, les avait mouillés, et qui, s'étant desséchée, avait laissé sur la peau le sel en poudre blanche très fine.

» Nous avons vu une autre preuve de la santé de ces peuples dans la facilité avec laquelle des blessures très récentes se guérirent et se cicatrisèrent. Ayant examiné un homme qui avait reçu une balle de fusil à travers la partie charnue du bras, sa blessure paraissait en si bon état et si près d'être guérie que, si je n'avais pas été sûr qu'on n'y avait rien mis, j'aurais, pour l'intérêt de l'humanité, pris des informations sur les plantes vulnéraires et sur les pratiques chirurgicales du pays.

» Ce qui prouve encore que les habitants de ce pays sont exempts de maladie, c'est le grand nombre de vieillards que nous avons vus, et dont plusieurs, à en juger par la perte de leurs cheveux et de leurs dents, semblaient être très âgés. Cependant aucun d'eux n'était décrépit, et, quoiqu'ils n'eussent

plus dans les muscles autant de force que les jeunes insulaires, ils n'étaient ni moins gras ni moins vifs.

» L'industrie de ces peuples se montre principalement dans leurs pirogues. Elles sont longues et étroites et d'une forme très ressemblante aux canots dont on se sert pour la pêche de la baleine dans la Nouvelle-Angleterre. Les plus grandes de ces pirogues semblent être destinées principalement à la guerre, et portent de quarante à quatre-vingts ou cent hommes armés. Nous en mesurâmes une qui était à terre à Tolaga : elle avait soixante-huit pieds et demi de long, cinq de large et trois et demi de profondeur. Le fond était aigu, avec les côtés droits en forme de coins. Il était composé de trois longueurs creusées d'environ deux pouces, d'un pouce et demi d'épaisseur, et bien attachées ensemble par un fort cordage. Chaque côté était fait d'une seule planche, de soixante-trois pieds de long, de dix ou douze pouces de large, d'environ un pouce et un quart d'épaisseur ; elles étaient toutes jointes fortement au fond, et avec beaucoup d'adresse. Ils avaient placé de chaque côté un nombre considérable de traverses d'un plat-bord à l'autre, afin de renforcer le bateau. L'ornement de l'avant de la pirogue s'avançait de cinq ou six pieds au delà du corps du petit bâtiment, et il avait environ quatre pieds et demi de haut. Celui de la poupe était attaché sur l'extrémité de l'arrière, comme l'étambord d'un vaisseau l'est sur sa quille, et il avait environ quatorze pieds de haut, deux de large, et un pouce et demi d'épaisseur. Ils étaient composés tous deux de planches sculptées, dont le dessin était beaucoup meilleur que l'exécution.

» Toutes les pirogues sont construites d'après ce plan, si l'on en excepte un petit nombre d'autres que nous avons vues à Opouredj ou dans la baie de Mercure, et qui étaient d'une seule pièce, creusée au feu. Il y en a peu qui n'aient vingt pieds de long. Quelques unes des plus petites ont des balanciers. Ils en joignent quelquefois deux ensemble. La sculpture des ornements de la poupe et de la proue des petites pirogues, qui semblent destinées uniquement à la pêche, consiste dans la figure d'un homme, dont le visage est aussi hideux qu'on puisse l'imaginer ; il sort de la bouche une langue monstrueuse, et des coquillages blancs lui servent d'yeux. Les plus grandes pirogues, qui semblent être leurs bâtiments de guerre, sont magnifiquement ornées d'ouvrages à jour, et couvertes de franges flottantes de plumes noires qui forment un coup d'œil agréable ; souvent aussi les planches du plat-bord sont sculptées dans un goût grotesque, et décorées de touffes de plumes blanches placées sur un fond noir.

» Les pagaies des pirogues sont petites, légères et très proprement faites ; la pale est de forme ovale, ou plutôt elle ressemble à une large feuille. Elle est

pointue au bout, plus large au milieu, et elle diminue par degrés jusqu'à la tige. La pagaie a environ six pieds dans toute sa longueur; la tige, y compris la poignée, en comprend quatre, et la pale deux. Au moyen de ces rames, ils font aller leurs pirogues avec une vitesse surprenante.

» Ils ne sont pas fort habiles dans la navigation, ne sachant aller que vent arrière. La voile, qui est de natte ou de réseau, est étendue entre deux perches élevées sur chaque plat-bord, et qui servent à la fois de mâts et de vergues. Deux cordes correspondent à nos écoutes, et sont par conséquent attachées au dessus du sommet de chaque perche. Quelque grossier et quelque incommode que soit cet appareil, les pirogues marchent fort vite vent arrière; elles sont gouvernées par deux hommes assis sur la poupe, et tenant chacun une pagaie dans leur main.

» Après avoir détaillé les produits de leur industrie, je vais décrire sommairement leurs outils. Ils ont deux sortes de haches, et des ciseaux qui leur servent aussi de tarrières pour faire des trous. Comme ils n'ont point de métaux, leurs haches sont faites d'une pierre noire et dure, ou d'un talc vert compacte et qui ne casse pas. Leurs ciseaux sont composés d'ossements humains, ou de morceaux de jaspe qu'ils coupent dans un bloc en petites parties angulaires et pointues comme nos pierres à fusil. Ils estiment leurs haches plus que tout ce qu'ils possèdent, et ils ne voulurent jamais nous en céder une seule, quelque chose qu'on leur offrît en échange. Une de nos meilleures haches et beaucoup d'autres choses ne purent engager un insulaire à vendre la sienne; d'où je conclus que les bonnes haches sont rares parmi eux. Ils emploient leurs petits outils de jaspe pour finir leurs ouvrages les plus délicats. Comme ils ne savent pas les aiguiser, ils s'en servent jusqu'à ce qu'ils soient entièrement émoussés: alors ils les laissent de côté. Nous avions donné aux habitants de Tolaga un morceau de verre, et en peu de temps ils trouvèrent moyen de le trouer, afin de le suspendre avec un fil autour de leur cou comme un ornement; nous imaginons que l'instrument dont ils se servirent pour cela était de jaspe. Nous n'avons pas pu apprendre avec certitude comment ils fabriquent le taillant de leurs outils, et de quelle manière ils aiguisent l'arme qu'ils appellent *patou-patou;* mais c'est probablement en réduisant en poudre un morceau de la même matière, et en émoulant, au moyen de cette poudre, deux pièces l'une contre l'autre.

» J'ai déjà fait mention de leurs filets, et surtout de leur seine, qui est d'une grandeur énorme; nous en avons vu une qui semblait être l'ouvrage des habitants de tout le village; je crois aussi qu'elle leur appartenait en commun. Un autre filet est circulaire, et s'étend au moyen de deux ou trois cerceaux. Leurs hameçons sont d'os ou de coquilles, et en général ils sont mal faits.

Ils ont des paniers d'osier de différentes espèces et de différente grandeur, dans lesquels ils mettent le poisson qu'ils prennent, et où ils serrent leurs provisions.

» Leur culture est aussi parfaite qu'on a lieu de l'attendre d'un pays où un homme ne sème que pour lui, et où la terre donne à peine autant de fruits qu'il en faut pour la subsistance des habitants. Lorsque nous étions pour la première fois à Tegadou, canton situé entre la baie de la Pauvreté et le cap Est, ils venaient de confier leur récolte future à la terre; les graines n'avaient pas encore commencé à germer. Le terrain était aussi uni que celui de nos jardins. Chaque plante avait sa petite butte, le tout rangé en quinconce régulier, au moyen de cordeaux qui, avec les chevilles de bois dont on avait fait usage pour les tendre, étaient encore sur le champ. Nous n'avons pas eu occasion de voir travailler les laboureurs; mais nous avons examiné l'instrument qui leur sert à la fois de bêche et de charrue. Ce n'est qu'un long pieu étroit et aiguisé en tranchant à un des bouts, avec un petit morceau de bois attaché transversalement à peu de distance au dessus du tranchant, afin que le pied puisse commodément le faire entrer dans la terre. Ils retournent des pièces de terre de six ou sept acres d'étendue avec cet instrument, quoiqu'il n'ait pas plus de trois pouces de large; mais le sol, étant léger et sablonneux, offre peu de résistance.

» C'est dans la partie septentrionale de la Nouvelle-Zélande que l'agriculture, l'art de fabriquer des étoffes, et les autres arts de la paix, semblent être mieux connus et plus pratiqués; on en trouve peu de vestiges dans la partie méridionale. Mais les arts qui appartiennent à la guerre sont également florissants sur toute la côte.

» Leurs armes, peu nombreuses, sont très propres à détruire leurs ennemis; ils ont des lances, des dards, des haches de bataille et le patou-patou. La lance a quatorze ou quinze pieds de long; elle est pointue aux deux bouts, et quelquefois garnie d'un os; on l'empoigne par le milieu, de sorte que, la partie de derrière balançant celle du devant, elle porte un coup plus difficile à parer que celui d'une arme qu'on tient par un des bouts. Ces peuples n'ont ni frondes, ni arcs. Ils lancent le dard, ainsi que les pierres, avec la main; mais ils s'en servent rarement, si ce n'est pour la défense de leurs forts. Leurs combats dans les pirogues ou à terre se font ordinairement de corps à corps; le massacre doit par conséquent être fort grand, puisque, si le premier coup de quelques unes de leurs armes porte, ils n'ont pas besoin d'en donner un second pour tuer leur ennemi. Ils paraissent mettre leur principale confiance dans le patou-patou, qui est attaché à leur poignet avec une forte courroie, de peur qu'on ne le leur arrache par force; les principaux personnages

du pays le pendent ordinairement à leur ceinture, comme un ornement militaire, et il fait partie de leur habillement comme le poignard chez les Asiatiques et l'épée chez les Européens. Ils n'ont point d'armure défensive. Outre leurs armes, les chefs portent un bâton de distinction, comme nos officiers portent un sponton. C'était communément une côte de baleine, aussi blanche que la neige, et décorée de sculptures, de poils de chien et de plumes; d'autres fois un bâton d'environ six pieds de long, orné de la même manière, et incrusté de coquillages ressemblants à la nacre de perle. Ceux qui portent ces marques de distinction sont ordinairement vieux, ou au moins ils ont passé le moyen âge; ils ont aussi sur le corps plus de taches d'amoco que les autres.

» Toutes les pirogues qui vinrent nous attaquer avaient chacune à bord un ou plusieurs Indiens ainsi distingués, suivant la grandeur du bâtiment. Lorsqu'elles s'étaient approchées à environ une encablure du vaisseau, elles avaient coutume de s'arrêter, et les chefs, se levant de leur siége, endossaient un vêtement qui semblait destiné pour cette occasion, et qui était ordinairement une peau de chien. Ils prenaient en main leur bâton de distinction ou une arme, et ils montraient aux autres habitants ce qu'ils devaient faire. Quand ils se trouvaient à une trop grande distance pour nous atteindre avec la lance ou avec une pierre, ils croyaient aussi qu'ils n'étaient pas à la portée de nos armes; alors ils nous adressaient leur défi, dont les mots étaient presque toujours les mêmes: *Heromaï, heromaï harré outa ê patou-patou oghi*, Venez à nous, venez à terre, et nous vous tuerons tous avec nos patou-patous. Pendant qu'ils proféraient ces menaces, ils s'approchaient insensiblement jusqu'à ce qu'ils fussent tout près du vaisseau. Ils parlaient par intervalles d'un ton tranquille, et répondaient à toutes les questions que nous leur faisions; d'autres fois ils renouvelaient leur défi et leurs menaces, jusqu'à ce qu'enfin encouragés par la timidité qu'ils nous supposaient, ils commençaient leur chanson et leur danse de guerre: c'était le prélude de l'attaque, qui durait quelquefois si long-temps, que, pour la faire finir, nous étions obligés de tirer deux ou trois coups de fusil. D'autres fois ils se retiraient après avoir jeté quelques pierres à bord, comme s'ils eussent été contents de nous avoir fait une insulte dont nous n'osions pas nous venger.

» La danse de guerre consiste en un grand nombre de mouvements violents et de contorsions hideuses. Le visage y joue un grand rôle; souvent ils font sortir de leur bouche une langue d'une longueur incroyable, et relèvent leurs paupières avec tant de force, qu'on aperçoit tout le blanc de l'œil en haut et en bas, de manière qu'il forme un cercle autour de l'iris. Ils ne négligent rien de tout ce qui peut rendre la figure de l'homme difforme et effroyable.

Pendant cette danse, ils agitent leurs lances, ils ébranlent leurs dards, et frappent l'air de leurs patou-patous. Cette horrible danse est accompagnée d'une chanson sauvage, il est vrai, mais qui n'est point désagréable, et dont chaque refrain se termine par un soupir élevé et profond qu'ils poussent de concert. Nous vîmes dans les mouvements des danseurs une force, une fermeté et une adresse que nous ne pûmes pas nous empêcher d'admirer. Dans leurs chansons ils gardent la mesure avec la plus grande exactitude; j'ai entendu plus de cent pagaies frapper à la fois avec tant de précision contre les côtés de leurs pirogues, qu'elles ne produisaient qu'un seul son à chaque temps de leur musique.

» Ils chantent quelquefois pour s'amuser, et sans s'accompagner de danse, une chanson qui n'est pas fort différente de celle-là; nous en avons entendu aussi de temps en temps d'autres chantées par les femmes, dont les voix sont d'une douceur et d'une mélodie remarquables, et ont un accent agréable et tendre. La mesure en est lente et la cadence triste. Toute cette musique, autant que nous en pûmes juger sans avoir une grande connaissance de l'art, nous parut exécutée avec plus de goût qu'on n'a lieu de l'attendre de sauvages pauvres et errants dans un pays à moitié désert. Nous crûmes que leurs airs étaient à plusieurs parties; du moins est-il certain qu'ils étaient chantés par plusieurs voix ensemble.

» Ils ont des instruments sonores; mais l'on peut à peine leur donner le nom d'instruments de musique : l'un est la coquille appelée la trompette de Triton, avec laquelle ils font un bruit qui n'est pas différent de celui que nos bergers tirent de la corne d'un bœuf. L'autre est une petite flûte de bois, ressemblant à une quille d'enfant, mais beaucoup plus petite, et aussi peu harmonieuse qu'un petit sifflet. Ils ne paraissent pas regarder ces instruments comme fort propres à la musique, car nous ne les avons jamais entendus y joindre leurs voix ni en tirer des sons mesurés qui eussent la moindre ressemblance avec un air.

» Après ce que j'ai déjà dit sur l'usage où sont ces insulaires de manger de la chair humaine, j'ajouterai seulement que dans presque toutes les anses où nous débarquâmes nous avons trouvé des os humains encore couverts de chair, près des endroits où l'on avait fait du feu, et que parmi les têtes qui furent apportées à bord par le vieillard quelques unes semblaient avoir des yeux factices et des ornements dans les oreilles, comme si elles eussent été vivantes Celle que M. Banks acheta lui fut vendue avec beaucoup de répugnance. Elle paraissait avoir été celle d'un jeune homme d'environ quatorze ou quinze ans, et par les contusions que nous aperçûmes à l'un des côtés, nous jugeâmes qu'elle avait été frappée de plusieurs coups violents; il lui manquait même près de l'œil une partie de l'os. Ceci nous confirma dans l'opinion que ces in

sulaires ne font point de quartier, et qu'ils ne gardent aucun prisonnier pour les tuer et les manger dans la suite, comme les habitants de la Floride : car s'ils avaient conservé des prisonniers, ce pauvre jeune homme, qui n'était pas en état de faire beaucoup de résistance, aurait probablement été du nombre ; nous savons d'ailleurs qu'il fut tué avec les autres, puisque le combat s'était passé peu de jours avant notre arrivée.

» Nous avons donné ailleurs une description assez détaillée des bourgs ou hippahs de ces peuples, qui sont tous fortifiés. Depuis la baie Plenty (d'Abondance) en faisant le tour par le nord jusqu'au canal de la reine Charlotte, les habitants semblent y résider habituellement ; mais dans les environs de la baie de la Pauvreté et d'autres baies de la côte orientale, au sud de la baie Plenty, nous n'avons point vu de hippahs. Les maisons y étaient isolées et dispersées à une certaine distance l'une de l'autre ; cependant la pente des collines offrait des plates-formes fort longues, pourvues de pierres et de dards : elles servent probablement de retraites à ces peuples quand ils sont réduits à la dernière extrémité. Effectivement les hommes qui sont en haut peuvent combattre avec beaucoup d'avantage contre ceux qui sont au dessous, en faisant pleuvoir sur eux des dards et des pierres, tandis qu'il est impossible à ceux-ci de lancer ces armes avec une égale force. Il est probable que les forts ne servent à ceux qui en sont les maîtres que pour réprimer une attaque subite, car, comme les défenseurs de la place n'ont point d'eau, il leur serait impossible de soutenir un siége. Cependant ils y amassent des quantités considérables de racines de fougère et de poissons secs ; mais ce sont probablement des provisions de réserve pour les disettes qui surviennent de temps en temps, comme nos observations ne laissent aucun lieu d'en douter. D'ailleurs, pendant que l'ennemi rôde dans le voisinage, il peut être aisé aux habitants du fort de se procurer de l'eau sur le penchant de la colline, au lieu qu'ils ne pourraient pas recueillir de même de la racine de fougère, ni prendre du poisson.

» Les peuples de ces cantons paraissent sentir tous les avantages de leur situation ; ils avaient l'air de vivre dans la plus grande sécurité ; leurs plantations étaient plus nombreuses, leurs pirogues mieux décorées ; ils avaient de plus belles sculptures et des étoffes plus fines. Cette partie de la côte était aussi la plus peuplée. Peut-être devaient-ils l'abondance et la paix dont ils jouissaient en apparence à l'avantage d'être réunis sous un chef ou roi, car tous les habitants de ce district nous dirent qu'ils étaient sujets de Térêtou. Quand ils nous indiquèrent de la main la résidence de ce prince, nous jugeâmes que c'était dans l'intérieur des terres ; mais lorsque nous connûmes mieux le pays, nous trouvâmes que c'était dans la baie Plenty.

» Je regrette beaucoup d'avoir été obligé de quitter la Nouvelle-Zélande sans voir Térêtou. Son territoire est certainement très vaste, car il était reconnu pour souverain depuis le cap Kidnappers jusqu'à la baie Plenty, au nord, par conséquent sur une étendue de côtes de plus de quatre-vingts lieues; nous ignorons jusqu'où ses domaines pouvaient s'étendre à l'ouest. Les villes que nous avons vues dans la baie Plenty étaient peut-être les barrières de ses états; d'autant qu'à la baie de Mercure, les habitants n'étaient point soumis à son autorité ni à celle d'aucun autre chef, car partout où nous débarquions, et toutes les fois que nous parlions aux habitants de cette côte, ils nous dirent que nous n'étions qu'à peu de distance de leurs ennemis.

» Nous avons rencontré dans les domaines de Térêtou plusieurs chefs subalternes, pour lesquels on avait beaucoup de respect, et qui administraient probablement la justice. Ayant porté des plaintes à l'un d'eux sur un vol commis à bord du vaisseau par un insulaire, il donna au voleur plusieurs coups de pied et de poing, que celui-ci reçut comme un châtiment infligé par une autorité à laquelle il ne devait point faire de résistance, et dont il n'avait pas droit de marquer du ressentiment. Nous n'avons pas pu apprendre si cette autorité se transmettait par héritage ou par élection; mais nous avons remarqué que dans cette partie de la Nouvelle-Zélande, ainsi que dans d'autres, les chefs étaient des hommes âgés. Nous avons appris cependant que dans quelques cantons l'autorité des chefs était héréditaire.

» Nous avons trouvé dans les parties méridionales de la Nouvelle-Zélande de petites sociétés qui semblaient avoir plusieurs choses en commun, et en particulier leurs belles étoffes et leurs filets de pêche. Elles conservaient leurs étoffes, qui étaient peut-être des dépouilles de guerre, dans une petite hutte construite pour cet effet au milieu du bourg. Dans presque toutes les maisons, nous vîmes des hommes travailler aux filets, dont ils rassemblaient ensuite les différentes parties pour les joindre ensemble. Les habitants de la Nouvelle-Zélande semblent faire moins de cas des femmes que les insulaires du Grand-Océan; telle était l'opinion de Topia, qui s'en plaignait comme d'un affront fait au sexe. Nous remarquâmes que les deux sexes mangeaient ensemble, mais nous ne savons pas avec certitude la manière dont ils partagent entre eux les travaux. Je suis porté à croire que les hommes labourent la terre, font des filets, attrapent des oiseaux, vont à la pêche, et que les femmes recueillent la racine de fougère, rassemblent près de la grève les homards et les coquillages, apprêtent les aliments et fabriquent l'étoffe : telles étaient du moins leurs occupations lorsque nous avons eu occasion de les observer; ce qui nous est arrivé rarement, car, en général, partout

où nous allions, notre visite faisait un jour de fête; les hommes, les femmes et les enfants s'attroupaient autour de nous, ou pour satisfaire leur curiosité, ou pour acheter quelques unes des précieuses marchandises que nous portions avec nous, et qui consistaient principalement en clous, papier et morceaux de verre.

» On ne peut pas supposer que nous ayons pu acquérir des connaissances très étendues sur la religion de ces peuples. Ils reconnaissent l'influence de plusieurs êtres supérieurs, dont l'un est suprême et les autres subordonnés; ils expliquent à peu près de la même manière que les Taïtiens l'origine du monde et la production du genre humain. Topia semblait avoir sur ces matières de plus grandes lumières qu'aucun des habitants de la Nouvelle-Zélande, et lorsqu'il était disposé à les instruire, ce qu'il faisait quelquefois par de longs discours, il était sûr d'avoir un nombreux auditoire qui l'écoutait avec un silence si profond, avec tant de respect et d'attention, que nous ne pouvions pas nous empêcher de leur souhaiter un meilleur prédicateur.

» Nous n'avons pas pu savoir quels hommages ils rendent aux divinités qu'ils reconnaissent; mais nous n'avons point vu de lieux destinés au culte public, comme les moraïs des insulaires du Grand-Océan. Cependant nous avons aperçu près d'une plantation de patates douces une petite place carrée environnée de pierres, au milieu de laquelle on avait dressé un des pieux pointus qui leur servent de bêche, et auquel était suspendu un panier rempli de racines de fougère. En questionnant les naturels sur cet objet, ils nous dirent que c'était une offrande adressée à leurs dieux, par laquelle on espérait les rendre plus propices, et obtenir d'eux une récolte abondante.

» Nous ne pouvons pas nous former une idée précise de la manière dont ils disposent de leurs morts. Les rapports qu'on nous a faits sur cet objet ne sont point d'accord. Dans les parties septentrionales de la Nouvelle-Zélande, ils nous dirent qu'ils les enterraient, et dans la partie méridionale nous apprîmes qu'on les jetait dans la mer. Il est sûr que nous n'avons point vu de tombeaux dans le pays, et qu'ils affectaient de nous cacher, avec une espèce de secret mystérieux, tout ce qui est relatif à leurs morts. Mais quels que soient leurs cimetières, les vivants sont eux-mêmes des espèces de monuments de deuil. A peine avons-nous vu une seule personne de l'un ou de l'autre sexe dont le corps n'eût pas quelques cicatrices des blessures qu'elle s'était faites comme un témoignage de sa douleur pour la perte d'un parent ou d'un ami. Quelques unes de ces blessures étaient si récentes, que le sang n'était pas encore entièrement étanché; ce qui prouve que la mort avait frappé quelqu'un sur la côte pendant que nous y étions. Cette circonstance était d'autant plus extraordinaire que nous n'avions point appris qu'on eût fait aucune cérémonie

funéraire. Quelques unes de ces cicatrices étaient très larges et très profondes, et nous avons vu plusieurs habitants dont elles défiguraient le visage. Nous avons encore observé dans ce pays un monument d'une autre espèce: c'était une croix dressée près du canal de la reine Charlotte.

» Après avoir décrit le mieux qu'il m'a été possible les usages et les opinions des habitants de la Nouvelle-Zélande, ainsi que leurs pirogues, leurs îlets, leurs meubles, leurs outils, leur habillement, je remarquerai que les ressemblances que nous avons trouvées entre ce pays et les îles du Grand-Océan, relativement à ces différents objets, sont une forte preuve que tous ces insulaires ont la même origine, et que leurs ancêtres communs étaient natifs de la même contrée. Suivant la tradition de chacun de ces peuples, ses pères vinrent, il y a très long-temps, d'un autre pays. D'après cette même tradition, ce pays s'appelait Hiouidja. Au reste, la conformité des langages paraît établir ce fait d'une manière incontestable. »

Traversée de la Nouvelle-Zélande a la Nouvelle-Hollande.

Difficultés de la navigation. Affreuse détresse.

Cook était parti le 31 mars 1770 d'un cap situé à l'entrée occidentale du détroit qui porte son nom, et qu'il appela cap Farewell. Il fit voile à l'ouest, et le 18 avril il vit la terre de Van Diemen. Il se détermina alors à suivre son projet de remonter le long de la côte de la Nouvelle-Hollande jusqu'à la Nouvelle-Guinée.

Le 23 avril, ayant aperçu, pour la première fois, des habitants sur la côte, il voulut descendre à terre avec MM. Banks et Solander; mais quand il s'approcha du rivage, les Indiens s'enfuirent, et la mer brisait avec tant de force qu'il ne put aborder. Le 28, il découvrit une baie qui lui parut à l'abri de tous les vents, et il y mouilla.

On avait de loin distingué des sauvages: à l'approche de la pinasse, ils abandonnèrent le feu autour duquel ils étaient assis, et se retirèrent sur une éminence, d'où ils pouvaient observer ce qui se passait. Bientôt d'autres Indiens arrivèrent, et agitèrent leurs lances en faisant des gestes menaçants. Leurs visages semblaient être couverts d'une poudre blanche; leurs corps étaient peints de larges raies de la même couleur; ils en avaient aussi aux jambes et aux cuisses.

Des femmes et des enfants arrivèrent dans l'après-midi à un petit village

vis-à-vis duquel les Anglais étaient mouillés, et quatre pirogues revenant de la pêche débarquèrent plusieurs hommes. Quand ces embarcations eurent été halées à terre, la troupe se mit à apprêter le dîner sans faire la moindre attention aux Anglais ; tous étaient absolument nus.

Cependant, lorsque le canot dans lequel Cook s'était embarqué voulut aborder à l'endroit où ces Indiens se trouvaient, ils se levèrent pour lui disputer le terrain ; ils brandissaient leurs lances et parlaient très haut. Topia n'entendait pas un mot de leur langage, qui était très rude et désagréable. Cook admirait leur courage ; il lui répugnait d'employer la force contre ces sauvages, qui n'étaient que deux, et voulaient se défendre contre quarante hommes. On parlementa avec eux pendant un quart d'heure ; pour gagner leur bonne volonté, on leur jeta des clous, de la verroterie et d'autres bagatelles ; ils semblèrent les regarder avec plaisir. Il leur fit signe qu'il avait besoin d'eau ; il eut recours à tous les moyens qu'il put imaginer pour les convaincre qu'on ne voulait pas leur faire de mal. Il ne put leur inspirer des sentiments plus pacifiques. Obligé d'employer la force, il fit tirer un coup de fusil à poudre par dessus leur tête ; ils répondirent par une pierre qui fut lancée contre les Anglais. Un autre coup tiré à plomb les mit en fuite. Bientôt ils revinrent et décochèrent leurs lances ; un troisième coup de fusil les força de s'éloigner, après avoir encore jeté une lance. Alors on débarqua. On visita les huttes de ces sauvages, et on y laissa des présents.

On ne put avoir aucune communication avec ces Indiens. Quand le vaisseau eut rempli ses pièces à eau, il quitta cette baie, à laquelle le grand nombre de plantes nouvelles que MM. Banks et Solander y trouvèrent fit donner le nom de Botany-Bay (baie de Botanique).

Trois lieues au nord, il vit une baie ou havre dans lequel il lui sembla que le mouillage était fort bon ; il le nomma port Jackson. Il continua ainsi à ranger la côte, sur laquelle il apercevait souvent de la fumée, et distinguait, à l'aide des lunettes d'approche, des troupes d'Indiens. Une seule fois on en vit qui regardaient le vaisseau avec beaucoup d'attention. C'était le premier exemple de curiosité que l'on eût observé parmi eux.

On ne saurait qu'imparfaitement les obligations que nous avons à ces hommes intrépides qui ont tant augmenté la sphère de nos connaissances, si l'on ne se formait pas en même temps une idée de tout ce qu'il leur en a coûté pour nous les donner. Écoutons le capitaine Cook : il y a de quoi admirer et frémir.

« Depuis notre arrivée sur la côte de la Nouvelle-Hollande, nous avions navigué sans accident le long de cette côte dangereuse, où la mer, dans une étendue de vingt-deux degrés de latitude, c'est-à-dire de plus de treize cents

milles, cache partout des bancs qui se projettent brusquement du pied de la côte, et des rochers qui s'élèvent tout à coup du fond de la mer en forme de pyramide. Jusque là aucun des noms que nous avions donnés aux différentes parties du pays n'étaient des monuments de détresse; mais le 10 juin nous commençâmes à connaître le malheur, et c'est pour cela que nous avons appelé cap de Tribulation la pointe la plus éloignée qu'en dernier lieu nous avions aperçue au nord.

» Nous étions à la distance de trois à quatre lieues de la côte, ayant de quatorze à douze et dix brasses d'eau. Nous découvrîmes au large deux îles, à environ six ou sept lieues de la grande terre. A six heures du soir, nous avions au nord-ouest deux îles basses et couvertes de bois, que quelques uns de nous prirent pour des rochers qui s'élevaient au dessus de l'eau. Nous diminuâmes alors de voiles, et nous serrâmes le vent au plus près; mon dessein était de tenir le large toute la nuit, non seulement pour éviter le danger que nous apercevions à l'avant, mais encore pour voir s'il y avait quelques îles dans la haute mer, d'autant plus que nous étions très près de la latitude assignée aux îles découvertes par Quiros, et que des géographes, pour des raisons que je ne connais pas, ont cru devoir joindre à cette terre. Nous avions l'avantage d'un bon vent et d'un clair de lune pendant la nuit. En portant au large depuis six jusqu'à près de neuf heures, l'eau augmenta de quatorze à vingt et une brasses de profondeur; mais pendant que nous étions à souper, elle diminua tout à coup, et retomba à douze, dix et huit brasses dans l'espace de quelques minutes. Sur-le-champ j'ordonnai à chacun de se rendre à son poste, et tout était prêt pour virer de bord et mettre à l'ancre; mais la sonde ayant ensuite marqué une eau profonde, nous conclûmes que nous avions passé sur l'extrémité des bas-fonds que nous avions vus au coucher du soleil, et qu'il n'y avait plus de danger. Avant dix heures nous eûmes vingt et vingt et une brasses. Comme cette profondeur continuait, les officiers furent tranquilles et allèrent se coucher. A onze heures et quelques minutes, l'eau baissa tout d'un coup de vingt à dix-sept brasses, et avant qu'on pût de nouveau jeter la sonde, le vaisseau toucha. Il resta immobile, si l'on en excepte le soulèvement que lui donnait la lame en le battant contre le rocher sur lequel il était. En peu de moments tout l'équipage fut sur le pont; tous les visages exprimaient avec énergie l'horreur de notre situation.

» Comme nous avions gouverné au large, avec une bonne brise, l'espace de trois heures et demie, nous savions que nous ne pouvions pas être très près de la côte. Nous n'avions que trop de raisons de craindre que nous ne fussions sur un rocher de corail, rochers plus dangereux que les autres, parce que les pointes en sont aiguës et que chaque partie de la surface est

si raboteuse et si dure, qu'elle brise et rompt tout ce qui s'y frotte, même légèrement. Dans cet état, nous amenâmes sur-le-champ toutes les voiles, et les canots furent mis en mer pour sonder autour du vaisseau. Nous découvrîmes bientôt que nos craintes n'avaient point exagéré notre malheur, et que le bâtiment ayant été porté sur une ceinture de rochers, il était échoué dans un trou qui se trouvait au milieu. Dans quelques endroits, il y avait de trois à quatre brasses d'eau; dans d'autres il n'y en avait pas quatre pieds, et à environ soixante pieds à tribord l'eau avait une profondeur de huit, de dix et de douze brasses. Je pris toutes les mesures requises pour remettre à flot le vaisseau; mais, à notre grand regret, nous ne pûmes jamais le mouvoir. Il continuait à battre contre le rocher avec beaucoup de violence, de sorte que nous avions de la peine à nous tenir sur nos jambes.

» Pour accroître notre malheur, nous vîmes à la lueur de la lune flotter autour de nous les planches du doublage de la quille, et enfin la fausse quille. Chaque instant préparait le passage à la vague qui devait nous engloutir. Nous n'avions d'autre ressource que d'alléger le vaisseau, et nous avions perdu l'occasion de tirer de cet expédient le plus grand avantage, car malheureusement nous échouâmes à la marée haute. Elle était alors considérablement diminuée: ainsi, en allégeant le bâtiment de manière qu'il tirât autant de pieds d'eau de moins que la marée en avait déjà perdu, nous ne nous serions trouvés que dans le même état où nous étions au premier instant de l'accident. Le seul avantage que nous procurait cette circonstance, c'est qu'à mesure que la marée descendait, le bâtiment se fixait sur les rochers et ne battait pas avec autant de violence. Nous avions quelque espoir sur la marée suivante, mais il était incertain que le bâtiment pût tenir jusque là; d'autant plus que le rocher raclait sa quille sous l'avant à tribord avec une si grande force, qu'on entendait le bruit de la soute de l'avant. Notre situation ne nous permettait pas de perdre de temps à des conjectures; nous fîmes donc tous nos efforts pour opérer une délivrance que nous n'osions espérer. Les pompes travaillèrent sur-le-champ; nous n'avions que six canons sur le pont, nous les jetâmes tout de suite à la mer, ainsi que notre lest en fer et en pierres, des futailles, des douves et des cerceaux, des jarres d'huile, de vieilles provisions, et plusieurs autres des objets les plus pesants. Chacun se mit au travail avec un empressement qui approchait presque de la gaîté, et sans la moindre marque de murmure ou de mécontentement. Nos matelots étaient si fort pénétrés du sentiment de leur situation, qu'on n'entendit pas un seul jurement; la crainte de se rendre coupable de cette faute dans un moment où la mort semblait si prochaine réprima cette habitude, quelque empire qu'elle eût.

» Enfin le 11, au point du jour, nous vîmes la terre à environ huit lieues

de distance, sans apercevoir dans l'espace intermédiaire une seule île sur laquelle les canots eussent pu nous conduire, pour nous transporter ensuite sur la grande terre, en cas que le vaisseau fût mis en pièces. Le vent tomba pourtant par degrés, et nous eûmes calme tout plat d'assez bonne heure dans la matinée; s'il avait été fort, notre bâtiment aurait infailliblement péri. Nous attendions la marée haute à onze heures du matin; nous portâmes les ancres en dehors, et nous fîmes tous les autres préparatifs pour tâcher de nouveau de remettre le vaisseau à flot. Nous ressentîmes une douleur et une surprise qu'il n'est pas possible d'exprimer, lorsque nous vîmes qu'il ne flottait pas de plus d'un pied et demi, quoique nous l'eussions allégé de près de cinquante tonneaux, car la marée du jour n'était pas parvenue à une aussi grande hauteur que celle de la nuit. Nous nous mîmes à l'alléger encore davantage, et nous jetâmes à la mer tout ce qui ne nous était point absolument nécessaire.

» Jusqu'ici le vaisseau n'avait pas fait beaucoup d'eau; mais à mesure que la marée baissait, l'eau y entrait avec tant de rapidité, que deux pompes travaillant continuellement pouvaient à peine nous empêcher de couler à fond. A deux heures, deux ou trois voies d'eau s'ouvrirent à tribord, et la pinasse, qui était mouillée de l'avant, toucha fond. Nous n'avions plus d'espoir que dans la marée de minuit, et afin de nous y préparer, nous plaçâmes deux ancres d'affourche, l'une à tribord, et l'autre directement à l'arrière; nous mîmes en ordre tous les appareils dont nous devions nous servir pour tirer les câbles peu à peu; nous amarrâmes une des extrémités des câbles à l'arrière, et nous les roidîmes, afin que l'effort suivant pût produire quelque effet sur le vaisseau, et qu'en raccourcissant la longueur du câble qui était entre lui et les ancres, on pût le remettre au large en le détachant du banc de rocher. Sur les cinq heures de l'après-midi la marée commença à monter; mais nous remarquâmes en même temps que la voie d'eau faisait des progrès alarmants, de sorte qu'on monta deux nouvelles pompes. Malheureusement il n'y en eut qu'une qui fût en état de travailler. Trois pompes manœuvraient continuellement. A neuf heures le vaisseau se redressa; mais la voie d'eau avait si fort augmenté, que nous imaginions qu'il allait couler à fond dès qu'il cesserait d'être soutenu par le rocher.

» Cette situation était effrayante, et nous regardions l'instant où le bâtiment serait remis à flot, non pas comme le moment de notre délivrance, mais comme celui de notre destruction : nous savions que nos canots ne pourraient pal nous porter tous à terre, et que quand la crise fatale arriverait, comme is n'existerait plus ni commandement ni subordination, il s'ensuivrait probablement une contestation pour la préférence, qui augmenterait les horreurs du naufrage même, et nous ferait périr par les mains les uns des autres. Cepen-

dant nous savions très bien que, si on laissait quelques uns de nous à bord, ils auraient vraisemblablement moins à souffrir en périssant dans les flots, que ceux qui gagneraient terre, sans aucune défense contre les habitants, dans un pays où des filets et des armes à feu suffiraient à peine pour leur procurer la nourriture; et que, quand même ceux-ci trouveraient des moyens de subsister, ils seraient condamnés à languir le reste de leurs jours dans un désert horrible, sans espoir de goûter jamais les consolations de la vie domestique, séparés de tout commerce avec les hommes, si on en excepte des sauvages nus qui passaient leur vie à chercher quelque proie dans cette solitude, et qui étaient peut-être les hommes les plus grossiers et les moins civilisés de la terre.

» La mort ne s'est jamais montrée dans toutes ses horreurs qu'à ceux qui l'ont attendue dans un pareil état; et comme le moment affreux qui devait décider de notre sort approchait, chacun vit ses propres sentiments peints sur le visage de ses compagnons. Cependant tous les hommes qu'on put épargner sur le service de la pompe se préparèrent à travailler au cabestan, et le vaisseau flottant sur les dix heures dix minutes, nous fîmes le dernier effort, et nous le remîmes en pleine eau. Nous eûmes quelque satisfaction à voir qu'il ne faisait pas alors plus d'eau que quand il était sur le rocher; et quoiqu'il n'y eût pas moins de trois pieds neuf pouces d'eau dans la cale, parcequ'elle avait gagné sur les pompes, cependant nos gens n'abandonnèrent point leur travail, et ils parvinrent de l'empêcher à faire de nouveaux progrès. Mais ayant enduré pendant plus de vingt-quatre heures une fatigue de corps et une agitation d'esprit excessives, et perdant toute espérance, ils commencèrent à tomber dans l'abattement : ils ne pouvaient plus travailler à la pompe plus de cinq ou six minutes de suite; après quoi chacun d'eux, entièrement épuisé, s'étendait sur le pont, quoique l'eau des pompes l'inondât. Lorsque ceux qui les remplaçaient avaient un peu travaillé, et qu'ils étaient épuisés à leur tour, ils se jetaient sur le pont comme les premiers, qui se relevaient pour recommencer leurs efforts, se soulageant ainsi les uns les autres, jusqu'à la catastrophe qui devait bientôt mettre un terme à tous leurs efforts à la fois.

» Le bordage qui garnit l'intérieur du fond d'un navire est appelé *la carlingue*, et entre celui-ci et le bordage de l'extérieur il y a un espace d'environ dix-huit pouces. L'homme qui jusque alors avait mesuré la hauteur de l'eau ne l'avait prise que sur la carlingue, et avait fait son rapport en conséquence; mais celui qui le remplaça pour le même service la mesura sur le bordage extérieur, par où il jugea que l'eau avait gagné en peu de minutes dix-huit pouces sur les pompes, différence qui était entre le bordage du dehors et celui de l'intérieur. A cette nouvelle, le plus intrépide fut sur le point de renoncer à

son travail ainsi qu'à ses espérances, ce qui aurait bientôt jeté tout l'équipage dans la confusion et le désespoir. Quelque terrible que fût d'abord pour nous cet incident, il devint par occasion la cause de notre salut : l'erreur fut bientôt découverte, et la joie subite que ressentit chacun de nous en trouvant que sa situation n'était pas aussi dangereuse qu'il l'avait craint produisit une espèce d'enchantement qui fit croire à tout l'équipage qu'à peine restait-il encore quelque péril réel.

» Cette confiance et cet espoir mal fondés inspirèrent une nouvelle vigueur, et quoique notre état fût le même que lorsque la fatigue et le découragement firent rebuter le travail, cependant les efforts se succédèrent avec tant de courage et d'activité, qu'avant huit heures du matin les pompes avaient gagné considérablement sur la voie d'eau. Chacun parlait alors de conduire le vaisseau dans quelque havre, comme d'un projet sur lequel il n'y avait pas à balancer; tous ceux qui n'étaient pas occupés aux pompes travaillèrent à relever les ancres. Nous avions pris à bord l'ancre de toue et la seconde ancre; mais il nous fut impossible de sauver la petite ancre d'affourche, et nous fûmes obligés d'en couper le câble; nous perdîmes aussi le câble de l'ancre de toue parmi les rochers. Dans notre situation ces pertes étaient des bagatelles auxquelles nous ne faisions pas grande attention. Nous travaillâmes ensuite à guinder le mât de hune et la vergue de misaine; à onze heures nous remîmes enfin à la voile, et à la faveur d'une brise de mer nous portâmes vers la terre.

» Il était cependant impossible de continuer long-temps le travail par lequel on avait fait franchir la voie d'eau par les pompes, et comme on ne pouvait pas découvrir exactement où elle se trouvait, nous n'avions point d'espoir de l'arrêter en dedans. Sur ces entrefaites M. Monkhouse, un des midshipman, me proposa un expédient dont il s'était servi à bord d'un vaisseau marchand, qui, faisant plus de quatre pieds d'eau à l'heure, fut pourtant ramené sain et sauf de la Virginie à Londres. Le maître du vaisseau avait eu tant de confiance dans cet expédient, qu'il avait remis en mer son bâtiment, quoiqu'il connût son état, ne croyant pas qu'il fût nécessaire de boucher autrement sa voie d'eau. Je n'hésitai point à laisser à M. Monkhouse le soin d'employer le même expédient. Voici comment il exécuta cette opération : il prit une des voiles appelées bonnettes basses, et après avoir mêlé ensemble une grande quantité d'étoupe et de laine hachées très menu, il appliqua le mélange par poignées sur la voile, aussi légèrement qu'il lui fut possible, et il étendit par dessus le fumier de notre bétail et d'autres ordures. Si nous avions eu du fumier de cheval, il aurait été meilleur. Lorsque la voile fut ainsi préparée, on la plaça par dessous la quille, au moyen de cordes qui la

tenaient étendue; le trou, en aspirant l'eau, aspira en même temps, de la surface de la voile, la laine et l'étoupe, que la mer ne pouvait pas entraîner, parce qu'elle n'était pas assez agitée. Cet expédient réussit si bien que notre voie d'eau fut fort diminuée, et qu'au lieu de gagner sur trois pompes, une seule suffit pour l'empêcher de faire des progrès.

» Cet événement fut pour nous une nouvelle source de confiance et de consolation ; les gens de l'équipage témoignèrent presque autant de joie que s'ils eussent déjà été dans un port. Loin de borner dès lors leurs vues à faire échouer le vaisseau dans le havre d'une île ou d'un continent, et à construire de ses débris un petit bâtiment qui pût nous porter aux Indes orientales, ce qui avait été quelques moments auparavant le dernier objet de notre espoir, ils ne pensèrent plus qu'à ranger la côte de la Nouvelle-Hollande, afin de chercher un lieu convenable pour radouber le bâtiment, et poursuivre ensuite notre voyage comme si rien ne fût arrivé. Je dois à cette occasion rendre justice et témoigner ma reconnaissance à l'équipage, ainsi qu'aux personnes qui étaient à bord, de ce qu'au milieu de notre détresse on n'entendit point d'exclamations de fureur, et de ce qu'on ne vit point de gestes de désespoir; quoique tout le monde parût sentir vivement le danger qui nous menaçait, chacun, maître de soi, faisait tous ses efforts avec une patience paisible et constante, également éloignée de la violence tumultueuse de la terreur et de la sombre léthargie du désespoir.

» Sur ces entrefaites, nous profitâmes d'un petit vent d'est-sud-est pour guinder le grand mât de hune et la grande vergue, et portâmes vers la terre jusqu'à environ six heures du soir (du 12), que nous jetâmes l'ancre, par dix-sept brasses, à sept lieues de distance de la côte, et à une lieue du banc du rocher sur lequel nous avions touché.

» Tandis que nous étions à l'ancre pendant la nuit, le vaisseau faisait environ quinze pouces d'eau par heure, ce qui n'annonçait pas un danger prochain. Le 13, à six heures du matin, nous appareillâmes pour continuer à faire route vers la terre. A neuf heures, nous passâmes tout près et en dehors de deux petites îles situées à environ quatre lieues de la côte; je les appelai îles de l'Espérance, parce que, dans notre danger, le dernier objet de notre espoir ou plutôt de nos désirs aurait été d'y aborder. A midi nous étions à environ trois lieues de la terre. La sonde rapportait alors douze brasses, et nous avions plusieurs bancs de sable en dehors de nous. La voie d'eau n'avait pas augmenté; mais afin d'être prêts à tout événement, nous fîmes des préparatifs pour larder une autre bonnette. L'après-midi, j'envoyai le maître avec deux canots pour sonder à l'avant du vaisseau, et pour chercher un havre où nous pussions nous radouber. A trois heures nous vîmes une ouver-

ture qui avait l'apparence d'un havre; mais les canots trouvèrent que l'eau n'était pas assez profonde pour le vaisseau. Quand le soleil fut près de se coucher, comme plusieurs bas-fonds nous entouraient, nous mîmes à l'ancre à environ deux milles de la côte. La pinasse était toujours en mer avec un des contre-maîtres, qui revint à neuf heures, et rapporta qu'à environ deux lieues sous le vent il venait de découvrir un havre où l'eau était profonde, et qui offrait d'ailleurs toutes les commodités qu'on pouvait désirer pour débarquer sur la côte, ou pour mettre le vaisseau à la bande.

» En conséquence de cette découverte, je levai l'ancre le 14, à six heures du matin. Malgré toutes les précautions que je pris, nous n'eûmes un moment que trois brasses d'eau. Le vent commença à souffler. Heureusement nous avions un endroit pour nous réfugier, car nous reconnûmes bientôt que le vaisseau ne voulait plus manœuvrer. Notre situation n'était pas sans danger. Je mouillai donc par quatre brasses, à environ un mille de la côte, et je fis signal aux canots de revenir. J'allai ensuite moi-même dans le canal, que je trouvai très étroit, et je le balisai. Le havre était aussi plus petit que je ne comptais ; mais il convenait parfaitement à l'usage que j'en voulais faire. Il était très remarquable que dans tout notre voyage nous n'avions trouvé aucun mouillage qui pût nous procurer les mêmes avantages dans les circonstances où nous étions. Le reste du jour et toute la nuit le vent fut trop frais pour nous hasarder à lever l'ancre et à entrer dans le havre. Afin de nous mettre encore plus en sûreté, nous amenâmes sur le pont les mâts de hune et de perroquet, ainsi que les voiles et une partie des vergues, dans la vue d'alléger l'avant du vaisseau autant qu'il serait possible, afin de pouvoir parvenir à sa voie d'eau, que nous supposions être dans cette partie. Au milieu de la joie d'une délivrance inespérée, nous n'avions pas oublié que notre conservation ne tenait qu'à un bouchon de laine. Le vent continuant, nous gardâmes notre poste toute la journée du 15; le 16, il se modéra, et, sur les six heures du matin, je voulus mettre à la voile; mais il fallut abandonner l'entreprise et filer de nouveau le câble. La veille, au soir, nous avions aperçu un feu près du rivage, vis-à-vis de nous; et comme nous étions forcés de rester quelque temps dans cet endroit, nous ne désespérions pas de faire connaissance avec les naturels du pays. Nous vîmes le jour un plus grand nombre de feux sur les collines, et nous découvrîmes avec nos lunettes quatre Indiens qui marchaient le long de la côte. Ils s'arrêtèrent et allumèrent deux feux; mais il nous fut impossible de deviner quelle était leur intention.

» Le scorbut commença alors à se manifester parmi nous avec des symptômes très effrayants. Notre pauvre Taïtien Topia, qui se plaignait, depuis quelque temps, que ses gencives étaient malades et enflées, et qui, suivant

l'avis du chirurgien, prenait une grande quantité de jus de citron, avait alors des boutons livides sur les jambes, et d'autres marques infaillibles que la maladie avait fait des progrès rapides, malgré tous nos remèdes, parmi lesquels on lui avait administré surtout le quinquina. La santé de M. Green, notre astronome, s'affaiblissait, et ces circonstances, entre plusieurs autres, nous faisaient désirer impatiemment d'aller à terre.

» Le matin du 17, quoique le vent soufflât toujours grand frais, je me hasardai à lever l'ancre et à m'avancer vers le havre; mais dans la route, le vaisseau toucha deux fois. Nous le remîmes à flot la première sans peine, mais la seconde il tint fortement. Nous mîmes à la mer plusieurs objets dont nous fîmes un radeau le long du vaisseau. Heureusement la marée montait, et à une heure de l'après-midi le bâtiment flotta. Nous le remorquâmes bientôt dans le havre, et après l'avoir amarré le long d'une grève escarpée, nous portâmes à terre, avant la nuit, les ancres, les câbles et toutes les haussières.

» Bientôt l'on s'occupa de radouber le vaisseau. Les rochers avaient fait une ouverture à travers quatre bordages, et même dans les couples; trois autres bordages étaient fort endommagés, et ces trous offraient un coup d'œil très extraordinaire : on ne voyait pas un seul éclat de bois; le tout était aussi uni que s'il avait été coupé avec un instrument. Heureusement les couples étaient très bien joints dans cette partie du vaisseau : sans cela il aurait été absolument impossible de le sauver. Sa conservation dépendit d'une autre circonstance qui est encore plus remarquable : l'un des trous était assez large pour nous couler à fond, quand même nous aurions fait aller continuellement huit pompes au lieu de quatre; mais par bonheur il se trouva en grande partie bouché par un morceau de rocher qui, après avoir fait l'ouverture, y était resté engagé. L'on peut juger de ce qui serait arrivé si ce trou n'avait pas été rempli d'une manière si singulière.

» Le 17, j'allai avec MM. Banks et Solander dans les bois. Topia, qui y avait déjà été, nous dit avoir vu trois Indiens, qui lui avaient donné quelques racines à peu près aussi grosses que le doigt, d'une forme assez ressemblante à celle du radis, et d'un goût très agréable. Cette raison nous engagea à entreprendre la même course, dans l'espérance de faire connaissance avec les naturels du pays. A peine fûmes-nous arrivés au rivage que nous en aperçûmes quatre dans une pirogue. Dès qu'ils nous virent descendre à terre, ils s'avancèrent vers nous sans aucune marque de soupçon ou de crainte. Deux de ces sauvages avaient des colliers de coquillages, qu'ils ne voulurent jamais nous vendre, malgré tout ce que nous leur en offrîmes; nous leur présentâmes cependant de la verroterie. Après être restés très peu de temps avec nous, ils partirent. Nous entreprîmes de les suivre, espérant qu'ils nous conduiraient

dans un endroit où nous trouverions un plus grand nombre de leurs compatriotes, et où nous aurions occasion de voir leurs femmes ; mais ils nous firent entendre par signes qu'ils ne se souciaient pas de notre compagnie.

» Le lendemain 18, à huit heures du matin, nous reçûmes la visite de plusieurs naturels, qui étaient devenus extrêmement familiers. L'un d'eux, à notre prière, lança sa javeline, qui avait environ huit pieds de long : elle fendit l'air avec une promptitude et une roideur qui nous surprirent, quoique dans sa direction elle ne s'élevât pas au dessus de quatre pieds de terre ; elle entra profondément dans un arbre situé à cinquante pieds de distance. Ils se hasardèrent ensuite à venir à bord. Je les y laissai fort contents, suivant ce que je puis juger, et je m'embarquai avec M. Bancks, pour jeter un coup d'œil sur le pays, et surtout pour satisfaire une curiosité qui nous tourmentait, en examinant si la mer, autour de nous, était aussi dangereuse que nous l'imaginions. Après avoir fait environ sept ou huit milles au nord, le long de la côte, nous gravîmes une très haute colline, et nous fûmes bientôt convaincus que nos craintes ne nous exagéraient pas le danger de notre situation. De quelques côtés que nous tournassions les yeux, nous n'apercevions que des rochers et des bancs de sable sans nombre, et nul autre passage qu'à travers les détours tortueux des canaux qui se trouvaient dans les intervalles de ces écueils, et où l'on ne pouvait naviguer sans s'exposer à des périls et à des difficultés extrêmes. Nous retournâmes donc au vaisseau aussi inquiets qu'au moment de notre départ. Plusieurs Indiens y étaient encore ; douze tortues que nous avions sur le pont avaient attiré leur attention plus fortement que tous les autres objets qu'ils avaient vus dans le vaisseau.

» Le 19, dans la matinée, dix autres naturels vinrent nous voir. Nous en aperçûmes encore sur le bord d'une rivière voisine, six ou sept, parmi lesquels il y avait des femmes entièrement nues, comme le reste des Indiens que nous avons rencontrés dans ce pays. Ils apportaient avec eux un plus grand nombre de javelines qu'ils n'avaient encore fait auparavant, et, après les avoir placées sur un arbre, ils chargèrent un homme et un enfant de les garder. Les autres arrivèrent à bord. Nous remarquâmes bientôt qu'ils avaient résolu de se procurer une de nos tortues, qui était probablement une aussi grande friandise pour eux que pour nous. Ils nous la demandèrent d'abord par signes, et, sur notre refus, ils témoignèrent par leurs regards et par leurs gestes beaucoup de ressentiment et de colère. Nous n'avions alors aucuns mets apprêtés ; mais j'offris à l'un d'eux du biscuit, qu'il m'arracha de la main, et qu'il jeta dans la mer avec un dédain très marqué. Un autre réitéra la première demande à M. Banks, et, sur un second refus, il frappa du pied le tillac, et le repoussa dans un transport d'indignation. Après s'être

adressés inutilement tour à tour à presque toutes les personnes qui semblaient avoir quelque autorité sur le vaisseau, ces Indiens saisirent tout à coup deux tortues, et les traînèrent vers le côté du bâtiment où était leur pirogue. Nos gens les leur reprirent bientôt de force, et les replacèrent avec les autres. Ils ne voulurent cependant pas abandonner leur entreprise; ils firent plusieurs nouvelles tentatives, et, voyant que c'était toujours avec si peu de succès, ils sautèrent de rage dans leur pirogue, et ramèrent vers la côte. Je m'embarquai en même temps dans le canot, avec M. Banks et six matelots, et j'arrivai avant eux à terre, où plusieurs de nos gens étaient occupés à divers travaux.

» Dès que les Indiens furent débarqués, ils saisirent leurs armes, et afin que nous pussions nous apercevoir de ce qu'ils allaient faire, ils prirent un tison de dessous une chaudière où nos gens faisaient bouillir du goudron, et, embrassant l'espace qui renfermait du côté du vent le peu de choses que nous avions à terre, ils enflammèrent avec une promptitude et une dextérité surprenantes l'herbe qui se trouva sur leur chemin. Cette herbe, qui avait cinq ou six pieds de hauteur, et qui était aussi sèche que du chaume, s'alluma rapidement, et le feu s'étendit avec violence vers une tente de M. Banks, qu'on avait dressée pour Topia. Une truie et ses petits se trouvant sur le chemin du feu, un de ces animaux fut tellement brûlé, qu'il en mourut. M. Banks sauta dans un canot, et, prenant quelques hommes avec lui, il arriva assez à temps pour sauver sa tente, en la tirant sur la grève; mais tout ce qu'il y avait de combustible dans l'atelier du forgeron fut consumé.

» Sur ces entrefaites, les Indiens allèrent à un endroit peu éloigné, où plusieurs de nos gens lavaient du linge, et où ils en avaient mis à sécher une grande quantité avec des filets, parmi lesquels était la seine. Ils mirent encore le feu à l'herbe, sans s'embarrasser des menaces et des prières que nous leur fîmes. Nous fûmes donc obligés de tirer un fusil chargé à petit plomb. Le coup atteignit et mit en fuite l'un d'eux, qui était éloigné d'environ cent pieds. Nous éteignîmes alors ce second feu avant qu'il eût fait beaucoup de progrès; mais, du point où ils avaient allumé l'herbe pour la première fois, il se répandit dans les bois à une grande distance. Comme nous apercevions toujours les Indiens, je fis tirer au milieu des palétuviers, vis-à-vis d'eux, un fusil chargé à balle, pour les convaincre qu'ils n'étaient pas encore hors de notre portée. Dès qu'ils entendirent le sifflement de la balle, ils doublèrent le pas, et nous les perdîmes bientôt de vue. Nous crûmes qu'ils ne nous causeraient plus d'inquiétude; mais nous fûmes frappés bientôt après du son de leurs voix, qui sortaient des bois, et nous nous aperçûmes qu'ils se rapprochaient peu à peu de nous. J'allai à leur rencontre accompagné de M. Banks et de

quatre autres personnes. Lorsque nous fûmes en vue les uns des autres, ils firent halte, excepté un vieillard, qui s'avança vers nous, et, après avoir prononcé des mots que nous fûmes très fâchés de ne pas entendre, il retourna vers ses compagnons, et ils firent retraite à pas lents. Cependant nous trouvâmes moyen de nous emparer de quelques uns de leurs dards, et nous continuâmes à les suivre l'espace d'un mille.

» Nous nous assîmes alors sur des rochers d'où nous pouvions observer leurs mouvements, et ils s'assirent aussi, à environ trois cents pieds de distance. Un instant après, le vieillard s'avança de nouveau vers nous, portant dans sa main une javeline sans pointe ; il s'arrêta à plusieurs reprises et à différentes distances, et parla. Nous lui répondîmes par tous les signes d'amitié que nous pûmes imaginer : sur quoi ce vieillard, que nous supposions être un messager de paix, se retourna et dit quelques paroles d'un ton de voix élevé à ses compatriotes, qui dressèrent leurs javelines contre un arbre, et qui s'approchèrent de nous d'un air pacifique. Quand ils nous eurent abordés, nous leur rendîmes les dards et les javelines que nous leur avions pris, et nous remarquâmes avec beaucoup de satisfaction que la réconciliation était achevée. Il y avait dans cette troupe d'Indiens quatre hommes que nous n'avions pas encore vus, et qu'on introduisit auprès de nous, comme à l'ordinaire, en les annonçant par leur nom. L'homme qui fut blessé dans l'entreprise qu'ils formèrent pour brûler nos filets et nos toiles n'était point parmi eux; nous savions cependant qu'à raison de l'éloignement, sa blessure ne pouvait pas être dangereuse. Nous leurs donnâmes en présent toutes les bagatelles que nous avions, et ils s'en revinrent avec nous vers le vaisseau. Chemin faisant, ils dirent par signes qu'ils ne mettraient plus le feu à l'herbe ; nous leur distribuâmes des balles de fusil, en tâchant de leur faire comprendre quels en étaient l'usage et les effets. Lorsqu'ils furent vis-à-vis du vaisseau, ils s'assirent et nous ne pûmes pas les engager à monter à bord. Nous les quittâmes donc ; ils s'en allèrent environ deux heures après, et nous aperçûmes bientôt les bois en feu à environ deux milles de distance.

» Si cet accident était arrivé un peu plus tôt, les suites auraient pu en être terribles, car il n'y avait pas long-temps qu'on avait rapporté au vaisseau la poudre, la tente qui contenait l'équipement de notre bâtiment, et plusieurs autres choses très précieuses dans notre situation. Nous n'avions pas l'idée de la violence avec laquelle l'herbe brûlait dans un climat chaud, ni par conséquent de la difficulté qu'il y avait d'éteindre le feu. Nous résolûmes de commencer par dépouiller le terrain autour de nous, si jamais nous étions obligés de dresser nos tentes à terre en pareille situation.

» L'après-midi nous embarquâmes toutes nos provisions, nous changeâmes

le vaisseau de place et nous le laissâmes flotter avec la marée. Le maître revint le soir avec la fâcheuse nouvelle qu'il n'y avait point de passage au nord où le bâtiment pût débouquer.

» On parvint cependant à en sortir le 4 août, et on donna le nom de rivière Endeavour au havre qu'on venait de quitter.

» Le changement de notre situation se manifesta sur tous les visages, parce qu'il était vivement senti par tout le monde : nous avions été environ trois mois embarrassés dans des bancs et des rochers qui nous menaçaient à chaque instant du naufrage ; passant souvent la nuit à l'ancre, et entendant la houle briser sur nous ; chassant quelquefois sur nos ancres, et sachant que, si le câble rompait par quelques uns des accidents auxquels une tempête continuelle nous exposait, nous péririons inévitablement en quelques minutes. Enfin, après avoir navigué trois cent soixante lieues, obligés d'avoir dans tous les instants un homme qui eût partout la sonde à la main, ce qui n'est peut-être jamais arrivé à aucun autre vaisseau, nous nous voyions dans une mer ouverte et dans une eau profonde. Le souvenir du danger passé, et la sécurité dont nous jouissions alors, nous rendient notre gaîté. Cependant les longues lames, en nous faisant voir que nous n'avions plus de rochers ni de bancs à craindre, nous apprirent aussi que nous ne pouvions plus avoir dans notre vaisseau autant de confiance qu'avant qu'il eût touché ; les coups de mer élargissaient tellement les coutures, qu'il ne faisait pas moins de neuf pouces d'eau par heure ; ce qui, vu l'état de nos pompes et la distance qui nous restait à parcourir, aurait été l'objet d'une sérieuse réflexion pour un équipage qui ne serait pas sorti si récemment d'un péril aussi imminent que celui auquel nous venions d'échapper.

» Nous avions sondé plusieurs fois pendant la nuit du 15 au 16 sans trouver de fond, par cent quarante brasses ; nous n'en trouvâmes pas non plus alors avec une ligne de la même longueur. Cependant, le 16, sur les quatre heures du matin, nous entendîmes distinctement le bruit des brisants, et à la pointe du jour nous les vîmes à environ un mille de distance, écumant à une hauteur considérable. Les dangers se renouvelèrent alors ; les vagues qui brisaient sur le récif nous en approchaient très promptement ; nous n'avions point de fond pour jeter l'ancre, et pas un souffle de vent pour naviguer. Dans cette situation terrible, les canots étaient toute notre ressource. Pour aggraver nos malheurs, la pinasse était en radoub ; cependant on mit dehors la chaloupe et la yole, et je les envoyai en avant pour nous remorquer. Au moyen de cet expédient nous parvînmes à mettre le cap du vaisseau au nord, ce qui pouvait au moins différer notre perte si nous ne pouvions pas l'éviter. Il s'écoula six heures avant que cette opération fût achevée, et nous n'étions pas

alors à plus de trois cents pieds du rocher sur lequel la même lame qui battait le côté du vaisseau brisait à une hauteur effrayante, de sorte qu'entre nous et le naufrage il n'y avait qu'une épouvantable vallée d'eau qui n'était pas plus large que la base d'une vague; et même la mer sur laquelle nous étions n'avait point de fond, du moins nous n'en trouvâmes pas avec une ligne de cent vingt brasses.

» Pendant cette scène de détresse, le charpentier vint à bout de raccommoder la pinasse, qu'on mit dehors sur-le-champ, et que j'envoyai en avant pour aider les autres bateaux à nous touer. Tous nos efforts auraient été inutiles, si, au moment de la crise qui devait décider de notre sort, il ne s'était pas élevé un petit vent, si faible que dans un autre temps nous ne nous en serions pas aperçus; il fut cependant suffisant pour qu'à l'aide des bateaux, nous pussions donner au vaisseau un petit mouvement oblique et nous éloigner un peu du récif. Notre espérance se ranima alors; mais en moins de dix minutes nous eûmes calme tout plat, et le vaisseau dériva de nouveau vers les brisants, qui n'étaient pas éloignés de six cents pieds. La même brise légère revint pourtant avant que nous eussions perdu l'espace qu'elle nous avait fait gagner, et dura cette seconde fois dix minutes.

» Sur ces entrefaites, nous découvrîmes une petite ouverture dans le récif à environ un quart de mille. Je dépêchai sur-le-champ un des contre-maîtres pour l'examiner. Il rapporta qu'elle n'était pas plus large que la longueur du vaisseau, mais qu'en dedans l'eau était calme. Cette découverte nous fit penser qu'en conduisant le vaisseau à travers cette coupure, notre salut était encore possible, et sur-le-champ nous tentâmes cette entreprise. Il n'était pas sûr que nous pussions en atteindre l'entrée; mais si nous venions à bout de surmonter cette première difficulté, nous ne doutions pas qu'il ne nous fût aisé de passer dans l'ouverture. Cependant nous nous trompâmes, car après y être arrivés par le secours de notre canot et de la brise, nous vîmes que pendant cet intervalle la marée était devenue haute, et, à notre grande surprise, nous trouvâmes le jusant qui sortait avec beaucoup de force par la coupure.

» Cet incident nous procura pourtant quelque avantage, quoique dans un sens directement contraire à ce que nous attendions : il nous fut impossible de passer à travers l'ouverture; mais le courant du reflux qui nous en empêcha nous porta à environ un quart de mille en dehors. Le canal était trop étroit pour que nous pussions nous y tenir plus long-temps; mais enfin ce jusant aida tellement les canots, qu'à midi nous avions avancé deux milles au large. Nous avions toujours lieu de désespérer de notre délivrance, en cas que la brise, qui s'était calmée alors, vînt à se relever, car nous étions en-

core trop près du récif. A la fin du jusant, le flot, malgré tous nos efforts, fit dériver de nouveau le vaisseau. Sur ces entrefaites, nous aperçûmes une autre ouverture près d'un mille à l'ouest, et j'envoyai à l'instant M. Hiks, mon premier lieutenant, dans le petit canot, pour l'examiner. En attendant, nous combattions avec le flot, gagnant quelquefois un peu d'espace pour le reperdre bientôt; tout le monde fit son service avec autant d'ordre et de calme que si nous n'avions point couru de danger. M. Hiks revint sur les deux heures, et nous rapporta que la coupure était étroite et dangereuse, mais qu'on pouvait y passer. Cette seule possibilité fut suffisante pour nous encourager à tenter l'entreprise, car il n'y avait point de danger aussi redoutable que celui de notre situation actuelle. Une brise légère s'éleva alors à l'est-nord-est; avec ce secours et celui de nos canots et du flot, qui, sans l'ouverture, aurait causé notre destruction, nous y entrâmes, et nous fûmes entraînés avec une rapidité étonnante par un courant qui nous empêcha de dériver contre l'un ou l'autre côté du canal, lequel n'avait pas plus d'un quart de mille de large. Tandis que nous passions ce gouffre, nos sondes furent très irrégulières, de trente à sept brasses sur un fond rempli de roches.

» Dès que nous fûmes entrés en dedans du récif, nous mîmes à l'ancre par dix-neuf brasses. Telles sont les vicissitudes de la vie, que nous nous crûmes heureux alors d'avoir regagné une situation que deux jours auparavant nous étions impatients de quitter. Les rochers et les bancs sont toujours dangereux pour les navigateurs, même lorsque leur gisement est déterminé; ils le sont bien davantage dans des mers qu'on n'a pas encore parcourues. Ils sont plus périlleux dans la partie du globe où nous étions que dans toute autre, car il s'y trouve des rochers de corail qui s'élèvent comme une muraille, presque perpendiculairement, d'une profondeur qu'on ne saurait mesurer, qui sont toujours couverts à la marée haute, et secs à la marée basse. D'ailleurs les lames énormes du vaste Océan méridional, rencontrant un si grand obstacle, se brisent avec une violence inconcevable, et forment un ressac que les rochers et les tempêtes de l'hémisphère septentrional ne peuvent pas produire. Notre vaisseau était mauvais voilier, et nous manquions de provisions de toute espèce, ce qui augmentait encore le danger que nous courions en naviguant dans les parties inconnues de cette mer. Animés cependant par l'espérance de la gloire qui couronne les découvertes des navigateurs, nous affrontions gaîment tous les périls, et nous nous soumettions de bon cœur à toutes les peines et à toutes les fatigues. Nous aimions mieux nous exposer aux reproches d'imprudence et de témérité, que les hommes oisifs et voluptueux prodiguent si libéralement au courage et à l'intrépidité, lorsque leurs efforts ont été sans succès, que d'abandonner

une terre que nous savions être entièrement inconnue, et d'autoriser par là le reproche qu'on pourrait nous faire de timidité et de faiblesse.

» Après nous être félicités d'avoir gagné le dedans du récif, quoique peu de temps auparavant nous eussions été fort satisfaits d'en être dehors, je résolus de ranger de près la côte dans la route que j'allais faire au nord, quoi qu'il en pût arriver : car, si nous sortions encore une fois du récif, nous serions peut être portés si loin de la côte, qu'il me serait impossible de déterminer si la Nouvelle-Hollande est jointe à la Nouvelle-Guinée; question que je formai le projet de décider depuis le premier moment où j'aperçus cette terre. Cependant, comme j'avais éprouvé le désagrément d'avoir un canot en radoub lorsqu'on en a besoin, je restai à l'ancre jusqu'à ce que la pinasse fût parfaitement en état. J'envoyai, le 17 au matin, les autres canots sur le récif, pour voir quels rafraîchissements ils pourraient nous procurer, et M. Banks, accompagné du docteur Solander, partit avec eux dans sa yole. J'appelai canal de la Providence l'ouverture à travers laquelle nous avions passé.

» Le lendemain 18, nous mîmes à la voile; deux canots allaient en avant pour nous indiquer la route. Nous évitâmes ainsi les bancs qui s'étendent tout le long de la côte. Il était nécessaire de prendre les plus grandes précautions, car souvent le vent nous manquait, et le courant nous aurait infailliblement jetés sur les bancs, les îles basses, les écueils et les rochers, au milieu desquels il était difficile de trouver un passage.

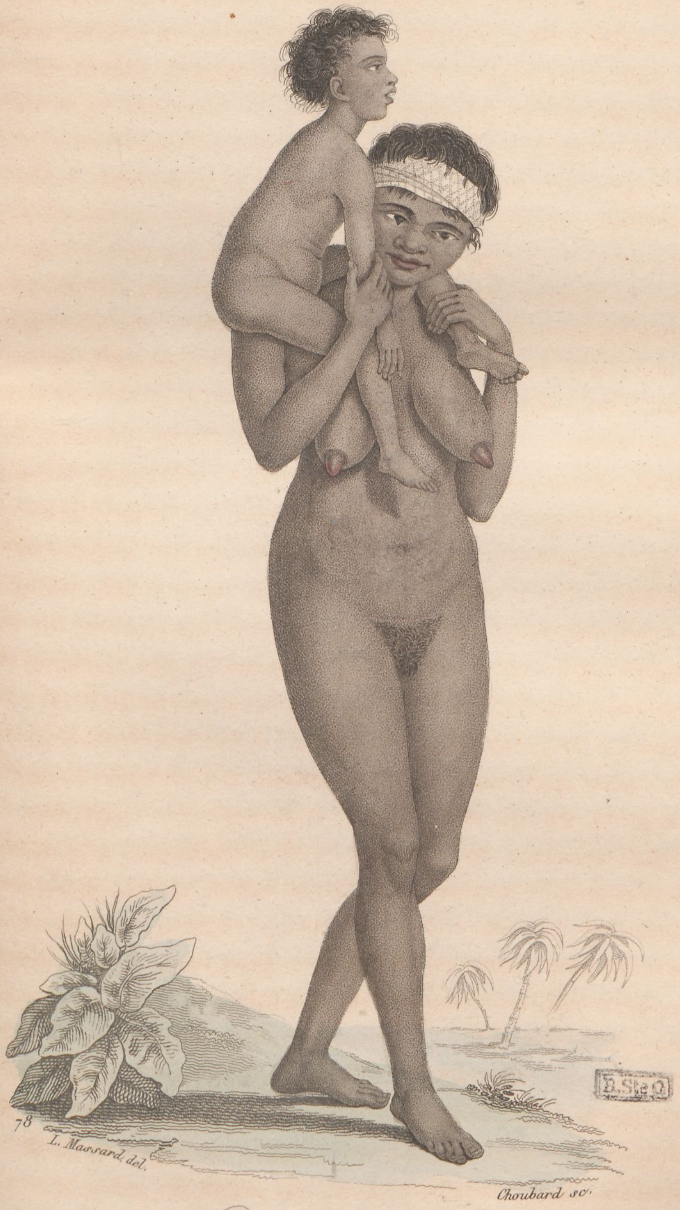
» Le 20, nous reconnûmes qu'une grande terre que nous avions vue la veille au nord, et que nous regardions comme la continuation de celle dont nous avions jusque alors suivi les côtes, en était séparée par un détroit que nous pouvions traverser; nous nous y engageâmes, mais toujours en nous faisant précéder par des canots pour éviter les écueils. Le canal entre les deux terres avait deux milles de large. Nous y parvînmes, et nous vîmes que la terre au nord était composée de plusieurs îles voisines les unes des autres. La pointe la plus septentrionale du pays que nous venions de parcourir reçut le nom de cap York. Après avoir dépassé de petites îles qui sont à l'est de ce cap, nous découvrîmes la terre devant nous, et nous crûmes d'abord qu'il faudrait retourner en arrière; mais en avançant, nous reconnûmes que différents canaux séparaient cette nouvelle terre de celle que nous suivions; bientôt nous n'eûmes plus devant nous qu'une mer ouverte. Voulant nous assurer si nous avions enfin trouvé un passage pour la mer des Indes, nous débarquâmes sur une île, et nous y gravîmes une colline d'une stérilité affreuse. Alors nous ne vîmes point de terre entre le sud et l'ouest; vers le nord on découvrait un grand nombre d'îles élevées et rangées les unes derrière les autres. Tout nous persuada que nous étions parvenus à la mer des Indes.

» Le 22, après nous être rembarqués, nous aperçûmes de notre vaisseau de la fumée s'élever de la terre et des îles voisines, et des femmes nues cherchant des coquillages. Nous passâmes un grand nombre d'écueils et d'îles. Le vent s'éleva, la houle qui venait du sud-ouest nous assura plus encore que nous avions devant nous une mer ouverte. Il était donc prouvé que le pays appelé la Nouvelle-Hollande était séparé de la Nouvelle-Guinée. Nous avions au nord-ouest un groupe d'îles qui paraissaient habitées, et qui sans doute s'étendent jusqu'à la Nouvelle-Guinée. Je donnai au détroit le nom de l'Endeavour, d'après celui du navire que je montais.

Mœurs et usages des habitants de la Nouvelle-Hollande.

» Le nombre des habitants de la Nouvelle-Hollande paraît être très petit, en proportion de son étendue. Nous n'en avons vu trente ensemble qu'une seule fois : ce fut à la baie de Botanique, quand les hommes, les femmes et les enfants s'attroupèrent sur un rocher pour regarder le vaisseau qui passait. Lorsqu'ils formèrent le projet de nous attaquer, ils ne purent pas rassembler plus de quatorze ou quinze combattants, et nous n'avons jamais découvert assez de hangars ou de maisons réunis en village pour en former des troupes plus grandes. Il est vrai que nous n'avons parcouru que la côte orientale de ce continent, et qu'entre cette côte et la côte occidentale s'étend un pays immense, entièrement inconnu; cependant on a de fortes raisons de croire que ce vaste espace est entièrement désert, ou au moins que la population y est plus faible que dans les cantons que nous avons examinés. Il est impossible que l'intérieur du pays donne dans toutes les saisons de la subsistance à ses habitants, à moins qu'il ne soit cultivé, et il est de même impossible que les insulaires de la côte ignorent entièrement l'art de la culture, si elle est pratiquée plus avant dans les terres. Il n'est pas non plus vraisemblable que, s'ils connaissaient cet art, on n'en retrouvât aucune trace parmi eux. Or, comme nous n'avons pas vu dans tout le pays un pied de terrain qui fût cultivé, l'on peut en conclure que cette partie de la contrée n'est habitée que dans les endroits où la mer fournit des aliments aux hommes.

» La seule tribu avec laquelle nous ayons eu quelque commerce habitait le canton où le vaisseau fut radoubé. Elle était composée de vingt et une personnes, douze hommes, sept femmes, un petit garçon et une fille. Nous n'avons jamais vu les femmes que de loin, car lorsque les hommes venaient sur les bords de la rivière, ils les laissaient toujours derrière. Les hommes sont d'une taille moyenne, et en général bien faits, sveltes, et d'une vigueur, d'une



78

L. Massard, del. *Choubard sc.*

Nouvelle hollande.

JEUNE FEMME

Voy. en Océanie T. IV.

[illegible]

Ils ont la voix extrêmement douce et [illegible].

Leur peau était tellement couverte de [illegible] qu'il était très difficile d'en connaître la véritable couleur. [illegible]

[illegible]

activité et d'une agilité remarquables; leur visage n'est pas sans expression; ils ont la voix extrêmement douce et efféminée.

» Leur peau était tellement couverte de boue et d'ordures, qu'il était très difficile d'en connaître la véritable couleur. Nous avons essayé plusieurs fois de la frotter avec les doigts mouillés pour en ôter la croûte, mais toujours inutilement. Ces ordures les font paraître presque aussi noirs que des nègres, et suivant que nous pouvons en juger, leur peau est couleur de suie, ou couleur de chocolat. Leurs traits sont bien loin d'être désagréables : ils n'ont ni le nez plat, ni les lèvres grosses; leurs dents sont blanches et égales, leurs cheveux naturellement longs et noirs; ils les portent très courts; en général, ils sont lisses, quelquefois ils bouclent légèrement. Nous n'en avons point aperçu qui ne fussent fort mêlés et sales, quoiqu'ils n'y mettent ni huile, ni graisse. A notre grande surprise ils étaient exempts de vermine. Leur barbe est de la même couleur que leurs cheveux, touffue et épaisse. Ils ne la laissent cependant pas croître très longue. Nous rencontrâmes un jour un homme qui avait la barbe plus grande que ses compatriotes; nous observâmes le lendemain qu'elle était un peu plus courte, et en l'examinant nous reconnûmes que l'extrémité des poils avait été brûlée. Ce fait, joint à ce que nous n'avons jamais découvert parmi eux aucun instrument à couper, nous fit conclure qu'ils tiennent leur barbe et leurs cheveux courts en les brûlant.

» Les deux sexes, comme je l'ai déjà remarqué, vont entièrement nus; ils ne semblent pas plus regarder comme une indécence de découvrir tout leur corps, que nous d'exposer à la vue d'autrui nos mains et notre visage. Leur principale parure consiste dans l'os qu'ils enfoncent à travers la cloison du nez.

» Toute la sagacité humaine ne peut pas expliquer par quel renversement de goût ils ont pensé que c'était un ornement, et ce qui a pu les porter à souffrir la douleur et les incommodités qu'entraîne nécessairement cet usage, en supposant qu'ils ne l'aient pas adopté de quelque autre nation. Cet os est aussi gros que le doigt, et comme il a cinq ou six pouces de long, il croise entièrement le visage, et bouche si bien les narines, qu'ils sont obligés de tenir la bouche fort ouverte pour respirer : aussi nasillent-ils tellement lorsqu'ils veulent parler, qu'ils se font à peine entendre les uns des autres. Nos matelots appelaient cet os, en plaisantant, la *vergue de civadière*, et véritablement il formait un coup d'œil si bizarre, qu'avant d'y être accoutumés, il nous fut très difficile de ne pas en rire. Outre ce bijou, ils ont des colliers faits de coquillages, taillés et attachés ensemble très proprement; des bracelets de petites cordes qui forment deux ou trois tours sur la partie supérieure du bras, et autour des reins un cordon de cheveux tressés. Quelques uns por-

taient en outre des espèces de hausse-cols faits de coquillages, et tombant sur la poitrine.

» Quoique ces peuples n'aient pas d'habillements, leurs corps, outre l'ordure et la boue, ont encore un autre enduit : car ils le peignent de blanc et de rouge. Ils mettent ordinairement le rouge en larges taches sur les épaules et sur la poitrine, et le blanc en raies, les unes étroites, les autres larges : les étroites sont placées sur les bras, les cuisses et les jambes, et les larges sur le reste du corps. Ce dessin ne manque pas absolument de goût. Ils appliquent aussi de petites taches de blanc sur le visage, et en forment un cercle autour de chaque œil. Le rouge semblait être de l'ocre ; mais nous n'avons pas pu découvrir quelle substance composait leur blanc. Il était en petits grains, fermes, savonneux au toucher, et presque aussi pesant que du blanc de plomb : c'était peut-être une pièce de stéatite ; mais, à notre grand regret, nous n'avons pas pu nous en procurer un seul morceau pour l'examiner. Quoiqu'ils aient les oreilles percées, nous n'y vîmes point de pendants. Ils attachaient un si grand prix à tous leurs ornements, qu'ils ne voulurent nous en céder aucun, malgré tout ce que nous leur en offrîmes, ce qui était d'autant plus extraordinaire, que nos verroteries et nos rubans pouvaient également leur servir de parure, qu'ils étaient d'une forme plus régulière, et que la matière en était plus brillante.

» Ils n'ont point d'idée de trafic ni de commerce, et il nous a été impossible de leur en inspirer aucune. Ils recevaient ce que nous leur donnions; mais ils n'ont jamais paru entendre nos signes quand nous leur demandions quelque chose en retour. La même indifférence qui les empêchait d'acheter ce que nous avions les empêchait aussi de nous voler. S'ils avaient désiré davantage, ils auraient été moins honnêtes, car, lorsque nous refusâmes de leur céder une tortue, ils devinrent furieux et ils entreprirent de s'en emparer par force. Ce fut le seul objet auquel ils mirent de la valeur ; le reste de nos meubles, effets ou marchandises, n'en avait point pour eux. Nous leur avions fait des présents qui furent laissés dans une de leurs cabanes; nous les avons retrouvés abandonnés négligemment dans les bois, comme les joujoux des enfants, qui ne leur plaisent que pendant qu'ils sont nouveaux. Nous n'avons aperçu sur leur corps aucune trace de maladie ou de plaie, mais seulement de grandes cicatrices, à lignes irrégulières, qui semblaient être les suites des blessures qu'ils s'étaient faites eux-mêmes avec un instrument obtus. Nous comprîmes par leurs signes que c'étaient des monuments de la douleur qu'ils avaient ressentie à la mort de quelques uns de leurs parents ou amis.

» Ils ne paraissent pas avoir d'habitations fixes, car dans tout le pays nous n'avons rien vu qui ressemblât à une ville ou à un village. Leurs maisons, si



44

L. Massard del. Choubard sc.

Nouvelle hollande.

Voy. Autour du Monde. T. IV. 3[illegible]9.

toutefois on peut leur donner ce nom, semblent être faites avec moins d'art et d'industrie qu'aucune de celles que nous avions vues, si l'on en excepte les misérables huttes de la Terre du Feu, et même elles leur sont inférieures à certains égards. Celles de la baie de Botanique sont les moins chétives : elles n'ont que la hauteur nécessaire pour qu'un homme puisse s'y tenir debout; mais elles ne sont pas assez larges pour qu'il puisse s'y étendre dans toute sa longueur en aucun sens. Elles sont construites en forme de four, avec des baguettes flexibles, à peu près aussi grosses que le pouce; ils enfoncent les deux extrémités de ces baguettes dans la terre, et ils les recouvrent ensuite avec des feuilles de palmier et de grands morceaux d'écorce. La porte n'est qu'une grande ouverture pratiquée au bout opposé à celui où l'on fait du feu, ainsi que nous le reconnûmes par les cendres. Ils se couchent sous ces huttes ou hangars en se repliant le corps en rond, de manière que les talons de l'un touchent à la tête de l'autre; dans cette position forcée, une des huttes contient trois ou quatre personnes.

» En avançant au nord, le climat devient plus chaud, les cabanes sont encore plus minces. Elles sont faites comme les autres avec des branches d'arbre et couvertes d'écorce; mais aucune n'a plus de quatre pieds de largeur, et un des côtés en est entièrement ouvert. Le côté fermé est toujours opposé à la direction du vent qui souffle le plus ordinairement. Ils font leur feu vis-à-vis du côté ouvert, sans doute pour se défendre des moustiques plutôt que du froid. Il est probable qu'ils ne passent sous ces trous que la tête et la moitié de leur corps, et qu'ils étendent leurs pieds vers le feu. Une horde errante construit au besoin ces huttes dans les endroits qui lui fournissent de la subsistance pour un temps, et elle les abandonne lorsqu'elle quitte ce canton qui ne peut plus lui donner d'aliments. Dans les lieux où ils ne passent qu'une nuit ou deux, ils se couchent sans autre abri que les buissons, ou l'herbe, qui a près de deux pieds de hauteur. Nous remarquâmes cependant que, quoique les huttes à coucher fussent toujours tournées, dans la Nouvelle-Hollande, du côté opposé au vent dominant, celles des îles étaient en face du vent; ce qui semble prouver qu'il y règne une saison douce pendant laquelle la mer est calme, et que le même temps qui leur permet de visiter les îles adoucit l'air froid pendant la nuit.

» Le seul meuble que nous ayons aperçu dans ces cabanes est une espèce de vase oblong; ils le font tout simplement d'écorce, en liant les deux extrémités avec une baguette d'osier, qui, n'étant pas coupée, sert d'anse. Nous imaginâmes que ces vases étaient des baquets dans lesquels ils vont puiser de l'eau à une source, qu'on peut supposer être quelquefois à une distance considérable. Ils ont cependant un sac à mailles d'une médiocre grandeur : pour

le façonner, ils suivent à peu près la même méthode qu'emploient nos femmes en faisant du filet. L'homme porte ce sac attaché sur son dos avec un petit cordon qui passe sur sa tête; en général, il renferme un morceau ou deux de résine ou autre matière dont ils se peignent, quelques hameçons et des lignes, une ou deux des coquilles dont ils forment leurs hameçons, quelques pointes de dards et leurs ornements ordinaires; ce qui comprend tous les trésors de l'homme le plus riche qui soit parmi eux.

» Leurs hameçons sont faits avec beaucoup d'art, et quelques uns d'une petitesse extrême. Pour harponner la tortue, ils ont un petit bâton bien pointu et barbelé, d'environ un pied de long, qu'ils font entrer par le côté opposé à la pointe dans une entaille creusée au bout d'un bâton léger qui est à peu près de la grosseur du poignet, et qui a sept ou huit pieds de longueur; ils attachent au bâton l'extrémité d'une corde, et ils lient l'autre au bout du bâton pointu. En fappant la tortue, le bâton pointu s'enfonce dans l'entaille; mais lorsqu'il est entré dans le corps de l'animal, et qu'il y est retenu par les barbes, ils en détachent le grand bâton, qui, en flottant sur l'eau, sert de trace pour retrouver la proie; il leur sert aussi à la tirer, jusqu'à ce qu'ils puissent la prendre dans leurs pirogues et la conduire à terre. Nous avons trouvé un de ces bâtons pointus dans le corps d'une tortue, dont les blessures s'étaient guéries. Leurs lignes sont de différentes épaisseurs, depuis la grosseur d'une corde d'un demi-pouce, jusqu'à celle d'un crin; elles sont composées d'une substance végétale, mais nous n'avons pas eu occasion d'apprendre quelle est en particulier celle qu'ils emploient à cet usage.

» Les habitants de la Nouvelle-Hollande se nourrissent principalement de poisson; mais ils viennent quelquefois à bout de tuer des kangarous, et même des oiseaux de différentes espèces, quoiqu'ils soient si sauvages, qu'il nous était très difficile d'en approcher à une portée de fusil. L'igname est le seul végétal dont nous les ayons vus se nourrir; il est cependant hors de doute qu'ils mangent plusieurs des fruits du pays, car nous en avons aperçu des restes autour des endroits où ils avaient allumé leurs feux.

» Il paraît qu'ils ne mangent aucun animal cru; comme ils n'ont point de vase pour les faire bouillir dans l'eau, ils les grillent sur les charbons, ou bien ils les font cuire dans un trou avec des pierres chaudes, de la même manière que les insulaires du Grand-Océan.

» Nous ne savons pas s'ils connaissent quelque plante narcotique; mais nous avons remarqué que plusieurs d'entre eux tenaient continuellement dans leur bouche des feuilles d'une plante quelconque, ainsi que quelques Européens mâchent du tabac, et les Asiatiques du bétel. Nous n'avons jamais vu la plante que, lorsqu'à notre demande, ils la tirèrent de leur bouche: c'est

peut-être une espèce de bétel; mais, quelle qu'elle soit, elle ne produisait aucun mauvais effet sur les dents ni sur les lèvres.

» Comme ils n'ont point de filets, ils n'attrapent le poisson qu'en le harponnant, ou avec une ligne et un hameçon ; il faut en excepter seulement ceux qu'ils prennent dans les creux des rochers et des bancs qui assèchent de mer basse.

» Nous n'avons pas eu occasion de connaître leur manière de chasser; mais, d'après les entailles qu'ils avaient faites partout sur les grands arbres pour y grimper, nous conjecturâmes qu'ils prenaient leur poste au sommet, et que de là ils guettaient les animaux au passage, pour les atteindre avec leurs lances; il est possible aussi que, dans cettte situation, ils attrapent les oiseaux qui vont s'y percher.

» J'ai observé que, lorsqu'ils quittaient nos tentes sur les bords de la rivière Endeavour, nous pouvions suivre leurs traces au moyen des feux qu'ils allumaient dans leur chemin. Nous imaginâmes que ces feux leur servaient de quelque manière à prendre les kangarous. Nous avons remarqué que ces animaux craignent tellement le feu, que nos chiens ne pouvaient les faire passer près des endroits où il y en avait eu récemment, quoiqu'il fût éteint.

» Les habitants de la Nouvelle-Hollande produisent du feu avec beaucoup de facilité, et ils le répandent d'une manière surprenante. Pour l'allumer, ils prennent deux morceaux de bois sec: l'un est un petit bâton d'environ huit ou neuf pouces de long; l'autre morceau est plat. Ils rendent obtuse la pointe du petit bâton, et, en le pressant sur l'autre, ils le tournent avec vivacité entre leurs deux mains, comme nous tournons un moussoir de chocolat; élevant souvent les mains, ensuite les redescendant pour augmenter la pression autant qu'il est possible : par cette méthode ils font du feu en moins de deux minutes. La plus petite étincelle leur suffit pour l'augmenter avec beaucoup de promptitude et de dextérité. Nous avons vu souvent un Indien courir le long de la côte, et ne portant rien en apparence dans sa main, s'arrêter pour un instant à cent cinquante ou trois cents pieds de distance, et laisser du feu derrière lui; nous apercevions d'abord la fumée, et ensuite la flamme qui se communiquait tout de suite au bois et à l'herbe qui se trouvaient dans les environs. Nous avons eu la curiosité d'examiner un de ces semeurs de feu. Nous vîmes qu'il mettait une étincelle dans de l'herbe sèche : après l'avoir agitée pendant quelque temps, l'étincelle jeta de la flamme; il en mit ensuite une autre à un endroit différent dans de l'herbe, qui s'enflamma de même, et ainsi dans toute sa route.

» L'histoire du genre humain présente peu de faits aussi extraordinaires que la découverte et l'application du feu. Le hasard dut apprendre la manière

de le produire par collision ou par frottement; mais ses premiers effets dûrent frapper naturellement de consternation et de terreur des hommes pour qui cet élément était un objet nouveau ; il parut alors être un ennemi de la vie et de la nature, détruisant tous les êtres susceptibles de sensation ou de dissolution, et par conséquent il n'est pas aisé de concevoir ce qui put engager les premiers qui le virent recevoir du hasard une existence passagère à le reproduire à dessein. Il n'est pas possible que des hommes qui ont vu du feu pour la première fois s'en soient approchés avec autant de précautions que ceux qui en connaissent les effets, c'est-à-dire d'assez près pour en recevoir de la chaleur sans être blessés. Il serait naturel de penser que l'excessive douleur qu'éprouva le sauvage curieux qui fut le premier brûlé par le feu dut faire naître entre cet élément et l'espèce humaine une aversion éternelle, et que le même principe qui l'a porté à écraser un serpent dut l'engager à détruire le feu, et à se bien garder de le reproduire, quand les moyens en furent connus. Il est donc très difficile d'expliquer comment les hommes se familiarisèrent avec cet élément au point de le rendre utile, et comment on s'en servit la première fois pour cuire les aliments, puisqu'on avait contracté l'habitude de manger crues les nourritures animales et végétales, avant qu'il y eût du feu pour les apprêter. Ceux qui ont pesé la force de l'habitude croiront d'abord que des hommes accoutumés à prendre des aliments crus dûrent trouver aussi désagréables ceux qui étaient cuits que le seraient des plantes ou des viandes crues pour des personnes qui auraient toujours mangé cuites les unes et les autres.

» Il est remarquable que les habitants de la Terre du Feu produisent le feu par collision, et que les habitants plus heureux de la Nouvelle-Hollande, de la Nouvelle-Zélande et de Taïti, l'allument en frottant une substance combustible contre une autre. Ne peut-on pas supposer que ces différentes opérations répondent à la manière suivant laquelle le hasard a fait connaître cet élément dans la zone torride et dans la zone glaciale ? On ne peut pas supposer que, chez les habitants sauvages d'un pays froid, aucune opération de l'art, aucun accident ait pu produire le feu aussi aisément par frottement que dans un climat chaud, où tous les corps sont chauds, secs et combustibles, et dans lesquels circule un feu caché que le plus léger mouvement suffit pour faire paraître au dehors. On peut donc imaginer que dans un pays froid le feu a été produit par la collision accidentelle de deux substances métalliques, et que, par cette raison, les habitants de cette contrée ont employé le même expédient pour le reproduire. Dans un pays chaud, au contraire, où deux corps inflammables s'allument aisément par le frottement, il est probable que le frottement de deux substances semblables fit connaître le feu pour la pre-

mière fois, et que l'art adopta ensuite la même opération pour produire le même effet. Il est possible qu'aujourd'hui on fasse du feu par frottement dans la plupart des pays froids, et qu'on en allume par collision dans plusieurs pays chauds; mais peut-être que de nouvelles recherches montreront que l'un des deux climats tient cet usage de l'autre, et que, par rapport à la production primitive du feu dans les pays chauds et les pays froids, la distinction que nous venons d'établir est bien fondée. Beaucoup de raisons peuvent faire conjecturer que l'existence permanente des volcans, dont on retrouve des restes ou des vestiges dans toutes les parties du monde, fit connaître graduellement aux hommes la nature et les effets du feu; cependant un volcan n'a pu enseigner d'autre méthode de produire du feu que celle du contact, et les curieux qui voudront rechercher l'origine primitive de l'usage de cet élément parmi les hommes auront encore un champ vaste à leurs spéculations.

» Les peuples de la Nouvelle-Hollande ont pour armes des javelines ou des lances. Ces dernières sont de différentes espèces. Nous en avons vu sur la partie méridionale de la côte quelques unes qui avaient quatre branches garnies d'un os pointu, et qui étaient barbelées; les pointes sont aussi enduites d'une résine dure, qui leur donne du poli, et les fait entrer plus profondément dans le corps contre lequel on les pousse. Dans la partie septentrionale, la lance n'a qu'une pointe; la hampe de la lance est faite d'une espèce de roseau-canne ou de la tige d'une plante qui ressemble un peu au jonc et qui est très droite et très légère. La lance a huit à quatorze pieds de long; elle est composée de plusieurs parties ou pièces qui entrent les unes dans les autres, et sont liées ensemble. On adapte cette hampe à diverses pointes; quelques unes sont d'un bois dur et pesant, et d'autres d'os de poisson. Nous en avons remarqué plusieurs qui avaient pour pointe l'aiguillon d'une raie, le plus grand qu'on avait pu trouver, et qui était barbelé de beaucoup d'autres plus petits attachés dans une direction contraire. Les pointes de bois sont aussi armées quelquefois de morceaux aigus de coquilles brisées; on les enfonce dans le bois, et on recouvre les jointures avec de la résine.

» Les lances ainsi barbelées sont des armes terribles, car lorsqu'elles sont une fois entrées dans le corps, on ne peut pas les en retirer sans déchirer la chair, ou sans laisser dans la blessure des échardes pointues de l'os ou de la coquille qui formait les barbes. Ils lancent ces armes avec beaucoup de force et de dextérité. La main seule suffit pour cette opération, s'ils veulent seulement atteindre à peu de distance, par exemple de trente à soixante pieds; mais si leur but est éloigné de cent vingt ou cent cinquante pieds, ils se servent d'un instrument que nous appelâmes *bâton à jeter*. C'est un morceau de bois

dur et rougeâtre, uni et très bien poli, d'environ deux pouces de large, d'un demi-pouce d'épaisseur et de trois pieds de long, ayant un petit bouton ou crochet à une extremité, et à l'autre une pièce qui le traverse en angles droits. Le bouton entre dans un petit trou pratiqué exprès dans la hampe de la lance, près de la pointe, mais de laquelle il s'échappe aisément lorsqu'on pousse l'arme en avant. Quand la lance est placée sur cette machine, et assurée dans sa position par le bouton, l'homme qui doit la jeter la tient sur son épaule, et, après l'avoir agitée, il pousse en avant le bâton à jeter, et le lance de toute sa force; mais le bâton étant arrêté par la pièce de travers, qui vient frapper et s'arrêter entre l'épaule, la lance fend l'air avec une rapidité incroyable, et avec tant de justesse, que ces Indiens sont plus sûrs d'atteindre leur but à cent cinquante pieds de distance, que nous en tirant à balle seule. Ces lances sont les seules armes offensives que nous ayons vues étant à terre.

» Lorsque nous étions près de quitter la côte, nous crûmes apercevoir avec nos lunettes d'approche un homme portant un arc et des flèches; mais il est possible que nous nous soyons trompés. Nous avons trouvé cependant dans la baie de Botanique un bouclier de forme oblongue, d'environ trois pieds de long et dix-huit pouces de large, et qui était fait d'écorces d'arbres. Un des hommes qui s'opposèrent à notre débarquement le prit dans une hutte, et lorsqu'il s'enfuit, il le laissa derrière lui. En le ramassant, nous reconnûmes qu'il avait été transpercé près du centre par une lance pointue. L'usage de ces boucliers est sûrement très fréquent parmi ces peuples, car, quoique nous ne leur en ayons jamais vu d'autre que celui-là, nous avons souvent rencontré des arbres d'où ils semblaient manifestement avoir été pris, et ces marques se distinguaient aisément de celles qu'ils avaient faites en enlevant l'écorce pour les espèces de seaux dont nous avons parlé. Quelquefois aussi nous trouvâmes des formes de boucliers découpées sur l'écorce, qui n'était pas encore enlevée; cette écorce était un peu élevée sur les bords, à l'endroit de l'entaillure, de sorte que ces peuples semblent avoir découvert que l'écorce d'un arbre devient plus épaisse et plus forte quand on la laisse sur le tronc, après l'avoir découpée en rond.

» Les pirogues de la Nouvelle-Hollande sont aussi grossières et aussi mal faites que les cabanes. Celles de la partie méridionale de la côte ne sont qu'un morceau d'écorce d'environ douze pieds de long, dont les extrémités sont liées ensemble, tandis que de petits cerceaux de bois tiennent les parties du milieu séparées. Nous avons vu une fois trois personnes sur un bâtiment de cette espèce. Dans une eau basse, ils les poussent en avant avec une perche; dans une eau profonde, ils les font marcher avec des rames d'environ dix-huit pouces de long, et le conducteur du bateau en tient une à chaque main.

» Les pirogues que nous vîmes en avançant plus au nord étaient faites non pas d'écorce, mais d'un tronc d'arbre creusé peut-être par le feu. Elles avaient environ quatorze pieds de long, et comme elles étaient très étroites, elles avaient un balancier afin de les empêcher de chavirer. Celles-ci marchent au moyen de pagaies qui sont si grandes qu'il faut employer les deux mains pour en manier une. L'intérieur de la pirogue ne paraît pas avoir été travaillé à l'aide d'un instrument; mais à chaque extrémité le bois est plus long sur le plat-bord qu'au fond, de sorte qu'un morceau ressemblant au bout d'une planche s'avance en saillie au delà de la partie creuse. Les côtés sont assez épais, mais nous n'avons pas eu occasion de connaître comment ces sauvages battent et taillent ensuite leur arbre. Nous n'avons découvert parmi eux d'autres instruments qu'une hache de pierre fort mal faite, quelques petits morceaux de la même matière en forme de coins, un maillet de bois et des coquillages ou des fragments de corail. Pour polir leurs bâtons à jeter et les pointes de leurs lances, ils se servent des feuilles d'une espèce de figuier, qui mordent sur le bois presque aussi fortement que la prêle dont nos menuisiers font usage. Ce doit être un travail bien long que de construire avec de pareils instruments même une de leurs pirogues telles que je viens de les décrire. Cette opération paraîtra absolument impraticable à ceux qui sont accoutumés à l'usage des métaux; mais le courage persévérant surmonte presque toutes les difficultés.

» Les pirogues ne portent jamais plus de quatre hommes. Si un plus grand nombre a besoin de traverser une rivière, l'un de ceux qui sont venus les premiers est obligé de retourner chercher les autres. Cette circonstance nous fit conjecturer que le bateau que nous vîmes pendant que nous étions mouillés dans la rivière Endeavour était le seul du voisinage. Nous avons quelques raisons de croire qu'ils se servent aussi de pirogues d'écorce dans les endroits où ils en construisent de bois, car nous trouvâmes sur une des îles sur lesquelles ils avaient pêché de la tortue une petite rame qui avait appartenu à une pirogue d'écorce, et qui aurait été inutile à bord de toute autre.

» Il n'est peut-être pas aisé de deviner comment les habitants de la Nouvelle-Hollande ont été réduits au petit nombre qui subsiste dans ce pays. C'est aux navigateurs qui nous suivront à déterminer si, comme les insulaires de la Nouvelle-Zélande, ils se détruisent les uns les autres dans les combats qu'ils se livrent pour leur subsistance, ou si une famine accidentelle a diminué la population, ou enfin si quelque autre cause empêche leur accroissement. Il est évident par leurs armes qu'ils ont entre eux des guerres. En supposant qu'ils ne se servent de leurs lances que pour harponner le poisson, ils ne

peuvent employer le bouclier à d'autre usage que pour se défendre contre les hommes. Cependant nous n'y avons découvert d'autre marque d'hostilité que le trou fait par une javeline dans le bouclier dont j'ai parlé plus haut. Nous n'avons aperçu aucun Indien qui parût avoir été blessé par un ennemi. Nous ne pouvons pas décider s'ils sont courageux ou lâches. L'intrepidité avec laquelle deux d'entre eux s'efforcèrent de s'opposer à notre débarquement dans la baie de Botanique, quand nous avions deux bateaux armés, et même après qu'un d'entre eux eut été blessé avec du petit plomb, nous donne lieu de conclure que non seulement ils sont naturellement braves, mais encore familiarisés avec les dangers des combats, et qu'ils sont, par habitude aussi bien que par la nature, belliqueux et audacieux. Cependant leur fuite précipitée de tous les autres endroits dont nous approchâmes, sans que nous leur fissions aucune menace, et lors même qu'ils étaient au delà de notre portée, semblerait prouver que leur caractère est d'une timidité et d'une pusillanimité extraordinaires, et que ceux-là seuls qui se sont battus par occasion ont subjugué cette disposition naturelle. J'ai seulement rapporté les faits ; c'est au lecteur à juger par lui-même. »

Cook ayant doublé le cap York, qui forme la pointe la plus septentrionale de la Nouvelle-Hollande, et débarqué sur une île qui fut appelée île Bouby, de laquelle il aperçut la mer ouverte à l'ouest, il fit route dans cette direction. Il visita encore plusieurs terres, et, le 9 octobre, il mouilla sur la rade de Batavia, et fit faire à *l'Endeavour* les réparations dont le vaisseau avait un pressant besoin. Topia et son compagnon ne pouvaient revenir de leur étonnement à la vue de toutes les choses nouvelles qui se présentaient à leurs regards. Ils étaient débarqués languissants ; on crut un instant que le séjour à terre les guérirait, mais les funestes effets du climat de Batavia ne tardèrent pas à se faire sentir. Presque tout l'équipage tomba malade ; plusieurs personnes succombèrent, entre autres M. Monkhouse, le chirurgien. Le jeune Taïtien mourut ensuite ; Topia le suivit de près. Le 27 décembre, Cook partit pour l'Angleterre, atterrit le 15 mars 1771 au cap de Bonne-Espérance, et, le 12 juin, laissa tomber l'ancre sur la rade des Dunes, après un voyage de deux ans cinq mois et un jour.

COOK.

DEUXIÈME VOYAGE.

TRAVERSÉE DE PLYMOUTH A LA NOUVELLE-ZÉLANDE.

Tempête. Pénible navigation au milieu des glaces. Séparation des deux vaisseaux.

C'est un beau spectacle de voir cet intrépide navigateur tenter l'approche du pôle austral dans toute la circonférence du globe, et, après avoir été repoussé de tous côtés par les glaces, parcourir tous les parages du Grand-Océan, revenir plusieurs fois sur ses traces, pour reconnaître toutes les terres, sans se lasser jamais des obstacles, sans croire jamais avoir assez fait.

A peine de retour en Angleterre, Cook reçut l'ordre de se préparer à un second voyage, dont le plan était encore plus étendu que celui du premier : il s'agissait de vérifier l'existence des terres australes, qui, depuis longtemps, était l'objet de nombreuses et stériles discussions. Dire que pendant cette longue et pénible expédition Cook ne perdit par la maladie qu'un seul homme, c'est le meilleur éloge que l'on puisse faire de l'habileté, de la sollicitude qui présida aux préparatifs.

L'Endeavour, sur lequel Cook avait fait son premier voyage, ayant toutes les qualités requises pour une pareille entreprise, on fit choix de deux bâtiments semblables. On mit sur chacun les provisions ordinaires pour deux ans et demi de navigation. Mais en place de gruau d'avoine, on substitua du froment, et du sucre en place d'huile; on y joignit de la drèche, de la choucroute, des choux salés, des tablettes de bouillon, du salep, de la moutarde, du jus de moût de bière épaissie, etc., et l'on chargea le capitaine d'essayer ou de vérifier les propriétés anti-scorbutiques de ces substances. On lui donna des filets, des hameçons, des instruments de pêche de toute espèce, avec

des vêtements d'hiver pour les matelots. On embarqua les meilleurs instruments pour faire les expériences astronomiques et nautiques ; MM. Wales et Bayley furent chargés de la direction de cette partie, l'une des plus essentielles de l'entreprise ; MM. Forster, père et fils, de tout ce qui concerne l'histoire naturelle. On verra dans les détails de ce voyage avec combien de zèle et d'intelligence ces deux derniers ont su remplir leur objet.

Cook commandait *la Résolution*, et le capitaine Furneaux *l'Aventure*. Le premier avait en tout cent douze hommes à bord, et *l'Aventure* quatre-vingt-un.

Les instructions données à Cook par l'amirauté lui enjoignaient de se rendre à l'île de Madère, d'y embarquer du vin, puis d'aller au cap de Bonne-Espérance; il devait s'y ravitailler, ensuite s'avancer au sud, et tâcher de retrouver le cap de la Circoncision, qu'on disait avoir été découvert par Bouvet ; s'il rencontrait ce cap, s'assurer s'il fait partie du continent, ou si c'est une île : dans le premier cas, ne rien négliger pour en parcourir la plus grande étendue possible, y faire les remarques et observations de toute espèce qui seraient de quelque utilité à la navigation et au commerce, et qui tendraient au progrès des sciences naturelles. On lui recommandait aussi d'observer le génie et le caractère des habitants, s'il y en avait, et d'employer tous les moyens honnêtes afin de former avec eux des liaisons d'amitié ; de leur offrir des choses auxquelles ils attacheraient du prix, de les inviter au trafic, et de se conduire humainement à leur égard. Il devait ensuite tenter de faire des découvertes à l'est ou à l'ouest, suivant la position dans laquelle il se trouverait ; tenir la latitude la plus élevée, et s'approcher du pôle austral le plus qu'il lui serait possible, et aussi long-temps que l'état des vaisseaux, la santé des équipages et les provisions le permettraient; enfin avoir soin de toujours réserver assez de provisions pour atteindre quelques ports connus, où il en chargerait de nouvelles pour revenir en Angleterre par le cap de Bonne-Espérance.

Cook désigna au capitaine Furneaux, en cas de séparation, l'île de Madère pour premier rendez-vous, l'île de San-Iago pour second, le cap de Bonne-Espérance pour troisième, et la Nouvelle-Zélande pour quatrième.

Le 13 juillet 1772, à six heures du matin, les deux vaisseaux sortirent de Plymouth ; le 29, on mouilla à l'île de Madère, et trois mois après au cap de Bonne-Espérance.

Le 22 novembre on remit à la voile, et Cook disposa sa route de manière à reconnaître le cap de la Circoncision. Jugeant qu'on arriverait bientôt dans un climat froid, il fit distribuer des vêtements d'hiver aux matelots. Comme on entrait dans une mer qu'aucun navigateur n'avait encore parcourue, et qu'on ignorait où l'on pourrait se rafraichir, le capitaine donna les ordres les plus

positifs pour qu'on n'employât pas l'eau douce mal à propos. Une sentinelle fut mise à côté du réservoir. Le chef donnait lui-même l'exemple de se laver avec de l'eau de mer, et l'on employa sans relâche la machine de distillation perfectionnée par Irving.

Une tempête s'éleva le 29, et dura jusqu'au 6 décembre. Forster en parle ainsi : « La mer, prodigieusement grosse, brisait avec violence sur le bâtiment. Nous n'avions eu aucune tempête pendant la traversée d'Angleterre au Cap, et ceux de nous qui n'étaient pas accoutumés à la mer ne savaient comment se tenir dans des moments semblables. Le prodigieux roulis du bâtiment faisait de grands ravages parmi les tasses, les verres, les bouteilles, les plats, et tout ce qui était mobile. Des circonstances plaisantes suivaient quelquefois la confusion générale, et nous supportions tous nos accidents avec beaucoup plus de tranquillité que l'on n'aurait dû s'y attendre. Les ponts et les planchers de chaque cabane étaient continuellement humides ; le hurlement de la tempête et le mugissement des vagues, ajoutés à l'agitation violente du vaisseau, qui nous interdisait toute espèce de travail, formait pour nous des scènes nouvelles et imposantes, mais aussi très pénibles et fort désagréables.

» Ces petits malheurs manquèrent d'être suivis d'un grand. Un volontaire logé à l'avant du vaisseau s'éveilla tout à coup au milieu de la nuit, et entendit le bruit de l'eau qui courait dans son poste, et qui brisait contre son coffre et ceux de ses camarades. Après avoir sauté hors de son lit, il se trouva dans l'eau jusqu'à mi-jambe. Il en avertit l'officier de quart, et dans un moment tout l'équipage fut sur pied. On fit jouer les pompes; les officiers encourageaient les matelots, avec une douceur alarmante, à travailler vivement. Cependant l'eau semblait l'emporter sur nos efforts; tout le monde était rempli d'une terreur qu'accroissait encore l'obscurité de la nuit. On se servit en outre des pompes à chapelets. Enfin un des matelots découvrit heureusement que l'eau entrait dans la soute du maître d'équipage par un hublot qui avait été enfoncé par la force des lames. On le répara sur-le-champ, et nous sortîmes de danger ; mais les habits, les meubles et les effets de tout l'équipage furent trempés. Il aurait été plus difficile, pour ne pas dire impossible, de vider l'eau du vaisseau, si le volontaire s'était éveillé un peu plus tard ; le courage des officiers et des matelots devenait inutile, et nous aurions peut-être été engloutis par les flots au milieu d'une nuit très sombre.

» Le vent, accompagné de pluie et de grêle, soufflait quelquefois avec tant de violence, qu'on fut chassé fort loin à l'est de la route projetée, et qu'on perdait l'espérance de gagner le cap de la Circoncision. Mais le plus sensible de tous ces malheurs fut la perte d'une grande partie des animaux d'approvisionnement qu'on avait embarqués au Cap. Ce passage brusque d'un temps

doux et chaud à un climat extrêmement froid et humide affecta tout le monde sans distinction. Le mercure, dans le thermomètre, était tombé à 38°. tandis qu'au Cap il se tenait communément à 67 et plus.

» Chaque jour, à chaque instant, tout le monde s'attendait à voir terre; la plus petite circonstance relative à cet objet fixait l'attention; on examinait avec curiosité les brouillards que l'on voyait à l'avant du navire: chacun désirait d'anoncer le premier la côte. La forme trompeuse de ces brouillards, et celle des îles de glace à moitié cachées dans la neige qui tombait, avait déjà occasionné plusieurs fausses alarmes. *L'Aventure* avait aussi fait signal qu'elle voyait terre. Un de ses lieutenants monta plusieurs fois au haut des mâts, et avertit le capitaine qu'il la voyait distinctement. Cette nouvelle amena tout le monde sur le pont; mais on n'aperçut qu'une immense plaine de glaces, brisée aux bords en plusieurs petites pièces. Un grand nombre d'îles de toutes les formes et de toutes les grandeurs se montraient par derrière, aussi loin que pouvait s'étendre la vue. Quelques unes des plus éloignées, élevées considérablement par les vapeurs brumeuses qui couvraient l'horizon, ressemblaient en effet à des montagnes. Plusieurs officiers persistèrent à croire qu'ils avaient vu la terre de ce côté.

» Bientôt on fut arrêté par une immense plaine de glace basse, dont on ne voyait point l'extrémité, ni à l'est, ni à l'ouest, ni au sud. Dans le nord, on aperçut des baleines et différentes autres espèces de cétacés, qui lançaient l'eau de la mer autour des vaisseaux.

» Des glaçons pendaient de tous côtés aux voiles et aux agrès. La brume était si forte quelquefois, qu'on ne voyait pas la longueur entière du vaisseau, et qu'on eut beaucoup de peine à éviter le grand nombre d'îles de glace qui l'environnaient. On en mesura une qui avait deux mille pieds de long, quatre cents de large, et au moins deux cents d'élévation. Suivant les expériences de Boyle et de Mairan, le volume de la glace est à celui de la mer à peu près comme dix est à neuf, par conséquent, selon les règles reconnues de l'hydrostatique, un volume de glace qui s'élève au dessus de la surface de l'eau est à celui qui plonge au dessous comme un est à neuf. En supposant que le glaçon dont il s'agit fût d'une forme régulière, sa profondeur au dessous de l'eau devait être de dix-huit cents pieds, sa hauteur entière de deux mille, et la masse totale de seize cent millions de pieds cubes

» Le 14 décembre on avait mis en mer un canot pour essayer la direction du courant. Forster père et Wales y descendirent, afin de répéter des expériences sur la température de la mer à une certaine profondeur. La brume s'accrut tellement qu'ils perdirent de vue les deux vaisseaux. Leur situation dans un petit canot, sur une mer immense, loin de toute espèce de côtes,

entourés de glaces et absolument privés de provisions, était effrayante et terrible. Ils voguèrent quelque temps, faisant de vains efforts pour être entendus ; mais tout etait en silence et dans les ténèbres autour d'eux. Ils étaient d'autant plus malheureux, qu'ils n'avaient que deux avirons, et point de mâts ni de voiles. Dans cette situation épouvantable, ils résolurent de se tenir en panne, espérant qu'en ne changeant pas de place, ils apercevraient de nouveau les vaisseaux, parce qu'il faisait calme. Enfin, le son d'une cloche frappa leurs oreilles. Ils ramèrent à l'instant de ce côté. *L'Aventure* répondit à leurs cris continuels, et les prit à bord.

» Le spectacle de ces îles de glace qui entouraient de tous côtés le bâtiment devint peu à peu aussi familier que celui des brouillards et de la mer. Leur multitude conduisit à de nouvelles observations. On était sûr de rencontrer de la glace dans tous les endroits où on apercevait une forte réflexion de blanc sur les bords du firmament, près de l'horizon. La glace n'est pourtant pas entièrement blanche; elle est souvent teinte, surtout près de la surface de la mer, d'un beau bleu de saphir, ou plutôt de béryl, et réfléchi de dessus l'eau. Cette couleur bleue paraissait quelquefois vingt ou trente pieds au dessus de la surface, et provenait, suivant toute apparence, de diverses particules d'eau de la mer qui s'étaient brisées contre la masse dans un temps orageux, et qui avaient pénétré dans ses interstices. Nous apercevions aussi sur les grandes îles de glace différents traits ou couches de blanc de six pouces ou un pied de haut, posés les uns par dessus les autres; ce qui semble confirmer l'opinion de l'accroissement et l'accumulation ultérieure de ces masses énormes par la chute de la neige à différents intervalles: car la neige étant à petits grains ou à gros grains, en flocons légers ou pesants, elle produit les couleurs diverses des couches, suivant qu'elle est plus ou moins compacte. »

Quelque périlleux qu'il soit de naviguer parmi ces rochers flottants durant une brume épaisse, Cook observe que cela vaut encore mieux que d'être enfermé, dans les mêmes circonstances, par d'immenses plaines de glace. Le grand danger de ce dernier cas est de rester attaché à la glace, situation la plus dangereuse de toutes. Deux matelots de son équipage avaient navigué au Groënland ; le navire de l'un était resté trois semaines, et celui de l'autre en était resté six attaché à l'espèce de glace que les habitants du nord appellent *glace entassée*. Celle qu'ils nomment *plaine de glace* est plus épaisse, et toute la plaine, malgré sa largeur, est composée d'une seule pièce. Celle que Cook nomme *plaine de glace*, à raison de son immense étendue, consiste au contraire en un grand nombre de morceaux différents d'épaisseur et de surface, de trois ou quatre à trente ou quarante pieds carrés ; ces morceaux sont

étroitement joints et en quelques endroits empilés les uns sur les autres. Il la croît trop dure pour être divisée par les flancs d'un vaisseau qui n'est pas convenablement armé.

Les deux vaisseaux se perdirent de vue le 8 février. Cook fit tirer le canon à toutes les demi-heures du jour suivant; il fit allumer des feux pendant la nuit. On ne répondit point à ses signaux. Tous les gens de l'équipage furent vivement affligés de la séparation d'un vaisseau qui partageait avec le leur, sur ces plages inconnues, leurs fatigues, leurs périls et leurs espérances.

Cook dirigea de nouveau sa route vers le pôle, et tenta plusieurs fois de s'en approcher davantage dans une étendue de plus de 80 degrés de longitude orientale; mais les vents, la neige, la brume, les montagnes et les plaines de glaces ne lui permirent plus de franchir au delà du 62e. Alors il fit route vers la Nouvelle-Zélande, et entra dans la baie Dusky le 26 mars 1773, ayant parcouru dans l'intervalle de cent dix-sept jours de navigation trois mille six cents lieues, sans voir terre une seule fois.

Baie de Dusky.

Relations avec les naturels. Détails sur le pays et les habitants.

« Ainsi finit (c'est Forster qui parle) notre première campagne à la recherche des terres australes. Depuis notre départ du cap de Bonne-Espérance jusqu'à notre arrivée à la Nouvelle-Zélande, nous essuyâmes toutes sortes de maux; les voiles et les manœuvres avaient été mises en pièces, la violence des lames avait emporté une partie des hauts du bâtiment. Contraints de combattre sans cesse l'âpreté d'un élément rigoureux, nous étions exposés à la pluie, au verglas, à la grêle et à la neige; nos manœuvres étaient toujours couvertes d'une glace qui coupait les mains de ceux qui étaient obligés de les toucher. Il nous fallut faire de l'eau avec des glaces flottantes, dont les particules gelées et âcres engourdissaient et scarifiaient tour à tour les membres des matelots; nous courions le danger perpétuel de nous briser contre ces masses énormes de glace qui remplissent l'immense océan Austral. L'apparition fréquente et subite de ces périls tenait continuellement l'équipage en haleine pour manœuvrer le vaisseau avec promptitude et avec précision. Le long intervalle que nous passâmes au milieu des flots, et le manque de provisions fraîches, ne furent pas moins pénibles. Les hameçons et les lignes

qu'on avait distribués aux équipages avaient jusque alors été inutiles, car dans ces latitudes élevées on ne trouve d'autres poissons que des baleines ; ce n'est que sous la zone torride que l'on peut pêcher, lorsque la profondeur de la mer est incommensurable.

» Le soleil se montrait très rarement; l'obscurité du ciel, et des brumes impénétrables, qui duraient quelquefois plusieurs semaines, inspiraient la tristesse et éteignaient la gaîté des matelots les plus joyeux.

» Mais tout changea à l'aspect de la Nouvelle-Zélande. Le temps était superbe et chaud en comparaison de ce que nous venions d'éprouver. Poussés par un léger souffle de vent, nous passions devant un grand nombre d'îles couvertes de bois ; des arbres toujours verts offraient un contraste agréable avec la teinte jaune que l'automne répand sur les campagnes. Des troupes d'oiseaux de mer animaient les côtes, tout le pays retentissait d'une musique formée par les oiseaux des forêts. Après avoir souhaité avec tant d'empressement de voir terre, nos yeux ne pouvaient se rassasier de la contempler, et le visage de tout le monde annonçait la joie et la satisfaction.

» De superbes points de vue, des forêts antédiluviennes, de nombreuses cascades qui se précipitaient de toutes parts, concouraient d'ailleurs à compléter notre bonheur. Les navigateurs, à la suite d'une longue campagne, sont si disposés à se prévenir en faveur du pays le plus sauvage, que ce canton de la Nouvelle-Zélande nous semblait le plus beau que la nature pût produire. Les voyageurs, après une grande détresse, ont tous ces idées, et c'est avec cette chaleur d'imagination qu'ils ont vu les rochers escarpés de Juan Fernandès, et les forêts impénétrables de Tinian.

» On amarra le vaisseau dans une petite crique si voisine de la côte, que le sommet d'un arbre touchait au plat-bord. On trouva tant de bois à brûler, et tant de bois de mâture, que les vergues étaient enlacées dans les branches d'arbres ; à environ trois cents pieds de l'arrière coulait un beau ruisseau d'eau douce. Dans cette position, on commença à préparer au milieu des bois les emplacements nécessaires pour l'observatoire de l'astronomie, pour la forge et pour la tente des voiliers et des tonneliers : car les ferrures, les voiles et les futailles avaient besoin de réparation. On se mit à brasser de la bière avec les branches ou feuilles d'un arbre qui ressemble beaucoup à la sapinette noire d'Amérique. Cette ressemblance fit juger qu'en mêlant à la décoction de ses bourgeons du jus de moût de bière et de mélasse, on en composerait une bière très saine, qui suppléerait aux végétaux qui manquent en cet endroit. L'événement prouva qu'on ne se trompait point.

» Le petit nombre de chèvres et de moutons qui restaient à bord ne pouvaient pas, suivant toute apparence, être aussi bien nourris que les hommes,

car l'herbe était peu abondante, grossière et âpre. Quelque mauvaise qu'elle fût, on croyait qu'ils la dévoreraient avec avidité; mais ils ne voulurent pas en goûter; ils n'aimaient pas mieux les feuilles des plantes plus tendres. En les examinant, on reconnut que leurs dents étaient ébranlées, et que plusieurs avaient tous les symptômes d'un scorbut invétéré. De quatre brebis et deux beliers pris au Cap, dans le dessein de les laisser à la Nouvelle-Zélande, on n'avait pu conserver qu'un mâle et une femelle.

» Quelques officiers remontèrent la baie sur un petit bateau, dans le dessein de chasser; ils découvrirent, à deux ou trois milles du vaisseau, des Zélandais qui lançaient à l'eau une pirogue. A peine nous en eurent-ils avertis, qu'il en parut une près d'une pointe éloignée d'un mille. Un grain la fit rentrer; mais bientôt elle reparut. Elle était montée de sept à huit hommes, qui nous regardèrent fixement, mais ne répondirent pas à nos signes d'amitié, et s en retournèrent. Après midi, le capitaine alla dans l'anse avec deux canots, dans l'espérance de revoir les Zélandais. On ne trouva que leur pirogue échouée près de deux petites huttes, dans lesquelles on vit des traces de feu et de poissons. Sans doute les habitants s'étaient sauvés dans les bois voisins. On laissa dans la pirogue des médailles, des miroirs, de la verroterie; mais on enfonça dans une branche d'arbre une hache pour leur en indiquer l'usage, après quoi l'on revint au vaisseau.

» L'anse est si spacieuse que toute une flotte pourrait y mouiller; elle est environnée au sud-ouest par les collines les plus élevées de toute la baie, et entièrement revêtues de bois depuis le sommet jusqu'au bord de l'eau. Les diverses pointes qui s'avancent, et les différentes îles répandues dans la baie, forment un coup d'œil pittoresque. La mer tranquille est éclairée par le soleil couchant; les nuances variées de la verdure, et le chant des oiseaux qui résonnait de toutes parts, adoucissaient la dureté qu'offrait d'ailleurs ce paysage. »

Il plut presque continuellement, et plusieurs jours s'écoulèrent avant qu'on eût aucune entrevue avec les sauvages. Un homme et deux femmes se présentèrent enfin le 6 avril, appelant par des cris les Européens. Debout sur un rocher, l'homme était armé de sa massue, et derrière lui, au bord du bois, étaient les deux femmes, ayant chacune une pique à la main.

Ils avaient le teint couleur d'olive ou d'un brun foncé; leurs cheveux étaient noirs et bouclés, remplis d'huile et de poussière d'ocre rouge. L'homme les portait attachés sur le haut de la tête, et les femmes courts. Leurs corps étaient très bien proportionnés dans la partie supérieure; mais leurs jambes étaient minces, tournées en dehors et mal faites. On leur cria, dans la langue de Taïti : *Tayo harré*, ami, viens ici.

« L'homme ne put s'empêcher de montrer beaucoup de crainte lorsque notre

canot s'approcha du rocher (c'est Cook qui parle); cependant il garda son poste avec intrépidité, et il ne se remua pas même pour ramasser les petits présents que nous lui jetions à terre. Enfin je débarquai, tenant à la main des feuilles de papier blanc; j'allai à lui et je l'embrassai; je lui offris les bagatelles que j'avais sur moi, et je dissipai sur-le-champ sa frayeur. Bientôt après, les deux femmes, les officiers qui s'étaient embarqués avec moi, et quelques uns des matelots, vinrent nous joindre. Nous passâmes ensuite environ une demi-heure à parler sans nous entendre. La plus jeune des deux femmes, qui babillait continuellement, eut la plus grande part dans cette conversation. Nous leur offrîmes du poisson et de la volaille que nous avions dans notre canot; mais ils rejetèrent ces dons, et ils nous firent entendre qu'ils n'en avaient pas besoin. Le soir il fallut les quitter ; alors la plus jeune des femmes, qui, par la volubilité de sa langue, surpassait toutes les parleuses que j'aie jamais rencontrées, dansa devant nous; l'homme nous examina avec beaucoup d'attention.

» Le lendemain au matin, je fis avec MM. Forster et Hodges, le peintre, une autre visite aux naturels du pays. Je leur portai diverses choses, qu'ils reçurent avec beaucoup d'indifférence, si l'on en excepte les haches et les clous, qu'ils estimaient plus que tout le reste. Cette entrevue se passa au même endroit que celle de la veille. Nous vîmes alors toute la famille, composée de deux femmes (que nous prîmes pour les épouses du Zélandais), d'une troisième, très jeune, d'un garçon d'environ quatorze ans, et de trois petits enfants, dont le plus jeune était à la mamelle. Ils étaient tous de bonne mine, excepté l'une des femmes, qui avait une grosse loupe sur la lèvre supérieure, et qui paraissait fort négligée par l'homme à cause de cette difformité. Ils nous menèrent dans leur habitation, placée à peu de distance des bords du bois. Nous trouvâmes deux petites huttes d'écorces d'arbres, et sur la grève d'une crique, près des huttes, une petite pirogue double, assez grande pour transporter toute la famille de place en place. Tandis que nous fûmes parmi eux, M. Hodges fit leur portrait, et ils lui donnèrent le nom de *toe-toe*, mot qui signifie sans doute marquer ou peindre. En les quittant, le chef me présenta une pièce d'étoffe ou un vêtement de leur fabrique, un ceinturon d'algues, des colliers d'os, de petits oiseaux et des peaux d'albatros. Je crus d'abord que c'était en retour de nos présents; mais il me détrompa bientôt, en me témoignant qu'il désirait un de nos manteaux de mer. Je compris ce qu'il voulait, et je lui en fis faire un de drap rouge dès que je fus à bord, où la pluie me retint le lendemain.

» Le 9, nous allâmes revoir nos Zélandais, et je les avertis de notre approche en poussant des cris à leur manière; mais ils ne nous répondirent

point, et ils ne vinrent pas à notre rencontre sur la côte comme à l'ordinaire. J'en appris bientôt la raison, car nous les trouvâmes dans leurs habitations, qui s'habillaient et se paraient avec soin; leurs cheveux étaient peignés et huilés, rattachés au haut de la tête et ornés de plumes blanches. Quelques uns portaient une tresse de plumes autour de leur tête; tous avaient des bouquets de plumes blanches fichés dans leurs oreilles. Ajustés ainsi, et tous debout, ils nous reçurent avec beaucoup de courtoisie. J'avais sur mes épaules le manteau ou la couverture destinée au chef, et je la lui présentai. Il en fut si charmé, qu'il détacha de sa ceinture son patou-patou (il était d'un os de gros poisson) pour me le donner. Gibson, le caporal des soldats de marine, que j'avais pris avec moi, était l'homme de l'équipage qui savait le mieux la langue zélandaise; cependant il ne put pas venir à bout de se faire entendre : la prononciation de cette famille semblait avoir une dureté particulière. Nous ne fûmes que peu de temps auprès d'eux, et après avoir employé le reste du jour à reconnaître la baie, la nuit nous renvoya à bord.

» Le temps avait été à terre très nébuleux, sans pluie, dit Forster; mais en arrivant au vaisseau, on nous dit qu'il avait plu sans relâche. Nous fîmes souvent la même remarque durant notre séjour dans la baie Dusky. Les hautes montagnes situées le long de la côte sud de la baie, et dont la pente diminue par degrés vers le cap ouest, occasionnent probablement cette différence dans l'atmosphère. Ces montagnes étant presque toujours couvertes de nuages, et le vaisseau se trouvant au dessous, il était exposé aux vapeurs qu'on voyait se mouvoir avec divers degrés de vitesse sur les flancs des collines, et qui, enveloppant d'un brouillard blanc et à demi opaque les arbres sur lesquels elles passaient, se convertissaient enfin en pluie ou en brumes, qui nous mouillaient jusqu'aux os. Les îles, dans la partie septentrionale, n'ayant pas de ces collines élevées qui attirent les brouillards, ils passent librement jusqu'aux Alpes couvertes de neige. Le brouillard continuel qui nous entourait causait dans tout le vaisseau une humidité malsaine, et gâtait notre collection de plantes. Le bâtiment, mouillé si près de la côte, était couvert par des bois, comme on l'a dit : même dans le beau temps, nous vivions dans l'obscurité; il fallait allumer des flambeaux à midi. Mais le poisson frais, la bière de myrte et de sapin, nous maintenaient en bonne santé, malgré les inconvénients de notre position.

» Le ciel ne fut clair et serein que le 12 avril; nous pûmes sécher nos voiles et notre linge. M. Forster et son détachement profitèrent du beau temps pour aller à terre faire une course de botanique.

» Sur les dix heures, les Zélandais vinrent en famille nous rendre une visite. Comme ils approchaient de notre bâtiment avec beaucoup de précaution,

j'allai dans un canot à leur rencontre, et, dès que je fus près d'eux, j'entrai dans leur pirogue ; mais ne pouvant les engager à venir le long du bâtiment, je fus obligé de les laisser suivre leur inclination. Ils débarquèrent dans une petite anse tout près de nous, et ensuite ils vinrent s'asseoir sur le rivage, vis-à-vis de *la Résolution*, et de là ils nous parlèrent. Je fis alors jouer les cornemuses et les fifres, et battre du tambour. Ils ne montrèrent aucune attention pour les deux premiers instruments ; mais ils parurent attentifs au son du tambour. Malgré nos invitations et nos caresses, ils refusèrent constamment de monter à bord ; ils conversèrent très familièrement (sans se faire entendre) avec les officiers et les matelots qui allaient près d'eux. Ils avaient beaucoup plus d'égards pour quelques uns de nos gens que pour d'autres, et nous avions lieu de croire qu'ils prenaient ceux-là pour des femmes. La jeune Zélandaise témoigna particulièrement un attachement extraordinaire à un homme, jusqu'à ce qu'elle eut découvert son sexe ; dès lors elle ne voulut plus le souffrir près d'elle. Je ne sais si cette réserve venait de ce qu'elle l'avait pris auparavant pour une personne de son sexe, ou de ce que le matelot, pour se découvrir, avait pris quelque liberté qui lui avait déplu.

» L'après-midi je conduisis M. Hodges à une grande cascade qui tombe d'une haute montagne située à la côte méridionale de la baie, à environ une lieue au dessus de l'endroit où nous étions mouillés.

» Cette cascade, observe Forster, semble peu considérable quand on la regarde d'en bas, à cause de sa grande élévation ; mais après avoir monté six cents pieds plus haut, nous la vîmes à découvert. Ce spectacle est d'une extrême beauté. Une colonne transparente et argentée, de vingt à trente pieds de circonférence, qui se précipite avec beaucoup d'impétuosité d'un rocher perpendiculaire élevé de six cents pieds, frappe d'abord les regards. Au quart de la hauteur, la colonne, rencontrant une portion de roc un peu inclinée, forme une nappe limpide d'environ soixante-quinze pieds de largeur. Sa surface courbée se brise dans sa course rapide sur toutes les petites éminences, et les eaux se réunissent enfin au milieu d'un beau bassin, d'environ trois cents pieds de tour, enfermé de trois côtés par les flancs des rochers, et en face par des masses énormes de pierres irrégulièrement entassées les unes sur les autres. Le courant s'ouvre un passage entre ces pierres, et s'enfuit en écumant le long de la pente de la colline jusqu'à la mer.

» Tous les environs de cette cascade, à la distance de trois cents pieds, sont remplis de vapeurs aqueuses que produit la violence de la chute. Ce brouillard est si épais, qu'il pénétrait comme de la pluie nos vêtements en quelques minutes. Je montai sur la pierre la plus élevée devant le bassin, et regardant au dessous, je remarquai un superbe arc-en-ciel, d'une forme par-

faitement circulaire, causé par les rayons du soleil réfractés dans la vapeur de la cascade. Au delà de ce cercle, le reste du brouillard était teint de couleurs prismatiques réfractées dans un ordre inverse. A gauche, on voit des rochers escarpés et bruns, dont le sommet est couronné d'arbrisseaux pendants, et à droite un tas prodigieux de grosses pierres, que la force du torrent avait probablement arrachées de la montagne. De là s'élève un banc incliné, haut d'environ deux cents pieds, sur lequel est placé un rempart perpendiculaire de soixante-quinze pieds, surmonté de verdure et de feuillages. Plus loin, à droite, les rochers brisés sont revêtus de mousses, de fougères, d'herbes et de fleurs; les deux côtés du ruisseau sont couverts d'arbrisseaux et d'arbres qui s'élèvent jusqu'à quarante pieds. Le bruit de la cascade est si fort, et les échos voisins le répètent si constamment, qu'il étouffe presque tout autre son. Les oiseaux paraissaient s'en écarter un peu; dans le lointain, le chant aigu des uns, les accents plus graves ou la mélodie enchanteresse des autres, résonnaient de toutes parts, et ajoutaient encore aux charmes de cette scène pittoresque.

» En jetant les regards autour de soi, on découvre une vaste baie jonchée de petites îles, embellies par de grands arbres. Au delà, on aperçoit d'un côté des montagnes majestueuses qui portent vers le ciel leurs têtes revêtues de nuages et de neiges; de l'autre, l'immense pleine de l'Océan termine l'horizon. Il est impossible d'exprimer avec des mots la magnificence de ce tableau. Après avoir bien joui d'un coup d'œil si ravissant, nous contemplâmes les fleurs qui animaient le terrain, et les petits oiseaux qui chantaient et voltigeaient de toutes parts. Les productions végétales et animales étaient plus belles et plus abondantes dans cette baie que partout ailleurs où nous avions débarqué, peut-être parce que, les côtés perpendiculaires du rocher réfléchissant les rayons du soleil et mettant cet espace à l'abri des tempêtes, le climat y est plus doux.

» Cette cascade est à la pointe orientale d'une anse qui court sud-ouest l'espace de deux milles, et que Cook nomma l'anse de la Cascade. On y trouve un bon mouillage et tout ce qui est nécessaire à des navigateurs. C'est dans cette anse que nous vîmes pour la première fois les naturels du pays. Le 18 avril ils nous promirent de venir nous voir le lendemain. Dans l'intervalle, ils eurent une querelle : l'homme battit les deux femmes; la jeune fille lui rendit ses coups, et se mit à pleurer. Nous ne sûmes pas quelle fut la cause de cette dispute; mais si la jeune femme était fille du Zélandais, il paraît qu'ils ne respectent pas beaucoup le droit paternel. On peut dire aussi que cette famille solitaire, méprisant les règles de la société civile, agissait d'après l'impulsion de la nature, qui se révolte contre toute espèce d'oppression.

» Le chef se présenta avec sa fille à nos avant-postes à terre, tandis que le reste de la famille allait à la pêche sur une pirogue. Il commença par frotter son nez contre le mien et contre celui de M. Forster, ce qui est la manière de saluer. Je leur montrai d'abord nos chèvres et nos moutons. Ils les regardèrent quelque temps avec une insensibilité stupide; mais ensuite ils les demandèrent. Nous ne leur en donnâmes pas, parce qu'ils les auraient laissés mourir de faim. L'homme, avant d'entrer dans le vaisseau, se tourna de côté, plaça une peau d'oiseau et des plumes blanches dans le trou d'une de ses oreilles, et rompit une branche verte d'un arbrisseau. Il prit à sa main cette branche, et il en frappa plusieurs fois les flancs du vaisseau, en répétant une harangue ou prière qui semblait avoir des cadences régulières et un mètre, comme un poème. Dès qu'il eut fini, il jeta la branche dans les grandes chaînes de haubans, et il entra à bord. Quoique la jeune femme ne fît d'ailleurs que rire et danser, elle parut très sérieuse, et elle se tint durant la harangue aux côtés de l'homme qui parlait. Cette manière de prononcer un discours avec solennité et de faire la paix est universelle parmi les insulaires du Grand-Océan.

» Je conduisis les deux Zélandais dans ma chambre, où nous déjeunions. Ils s'assirent à table; mais ils ne voulurent tâter d'aucun de nos mets. L'homme cherchait à savoir où nous dormions, et il furetait dans tous les coins de la pièce, dont chaque partie lui causait de la surprise. Mais il ne pouvait pas fixer un moment son attention sur un objet en particulier. Les ouvrages de l'art lui apparaissaient sous le même point de vue que ceux de la nature, et il était aussi éloigné de concevoir les uns que les autres. Le nombre et la force de nos ponts, ainsi que d'autres parties du bâtiment, semblaient cependant le frapper davantage. Avant d'entrer, il m'avait présenté une pièce d'étoffe et une hache de talc vert. Il donna une seconde pièce d'étoffe à M. Forster, et la fille, reconnaissant M. Hodges, dont elle avait tant admiré le pinceau, lui en offrit amicalement une troisième. Cette coutume de faire des présents est répandue chez les naturels des îles du Grand-Océan; mais je ne savais pas encore qu'elle s'observât à la Nouvelle-Zélande. De tout ce que mon hôte reçut de moi, les haches et les clous avaient le plus de prix à ses yeux. Dès qu'une fois il les avait touchés, il ne voulait plus les laisser sortir de ses mains; au lieu qu'il portait négligemment partout, et à la fin oubliait de reprendre la plupart des autres présents.

» Nos oies parurent les amuser beaucoup. Ils caressèrent aussi à diverses reprises un joli chat; mais ils lui rebroussaient toujours le poil, quoique nous leur montrassions à le toucher de l'autre côté. Ils admiraient probablement la richesse de sa fourrure.

» Ils n'entrèrent dans nos chambres qu'après un long débat; ils furent surtout charmés d'apprendre l'usage des chaises, et de voir qu'on les portait de place en place.

» Parmi les différentes caresses qu'ils nous firent, l'homme tira de dessous son vêtement un petit sac de peau de phoque, et après y avoir mis avec beaucoup de cérémonie ses doigts, qui en sortirent couverts d'huile, il voulut oindre les cheveux du capitaine; mais celui-ci n'accepta pas cet honneur, parce que l'onguent, qui était peut-être pour les Zélandais un parfum délicieux, sentait mauvais pour nous, et la saleté du sac qui le contenait achevait de nous dégoûter. M. Hodges fut contraint de subir l'opération : car la jeune fille, ayant plongé une touffe de plumes dans cette huile, voulut absolument en orner le cou de notre dessinateur, qui, par complaisance, garda ce présent de mauvaise odeur.

» Dès que je me fus débarrassé d'eux, on les conduisit dans la sainte-barbe, et l'on équipa deux canots pour aller examiner le fond de la baie; l'un fut monté par M. Forster, M. Hodges et moi, et l'autre par le lieutenant Cooper. Je remontai le côté méridional, et nous arrivâmes au fond de la baie au coucher du soleil. En nous éloignant de la mer, nous trouvâmes les montagnes plus élevées, plus escarpées et plus stériles; la hauteur et la grosseur des arbres diminuaient insensiblement, on ne voyait plus que des buissons; ce qui ne s'observe pas dans les autres parties du monde, où l'intérieur d'un pays renferme de plus belles forêts et de plus beaux bois que les côtes de la mer. Nous apercevions très distinctement la rangée inférieure des montagnes appelées les Alpes méridionales, dont les sommets élevés étaient couverts de neige.

» Nous passâmes près de plusieurs îles boisées; on y voyait des petites anses et des petits ruisseaux. Sur une des pointes avancées vis-à-vis la dernière île, nous découvrîmes une belle cascade se précipitant par-dessus un grand rocher revêtu d'arbres et de buissons; l'eau était au bas parfaitement calme, unie et transparente; on y apercevait comme dans une glace le paysage des environs; une foule de points de vue pittoresques, réunis par des masses de lumière et d'ombre, produisaient un effet admirable.

» Nous crûmes remarquer de la fumée au fond de la baie; mais comme il ne parut aucun feu la nuit suivante, nous crûmes que nous nous trompions. Nous fîmes alors nos préparatifs pour nous coucher : ayant choisi une grève près d'un ruisseau et d'un bois, on débarqua les avirons, les voiles, les manteaux, les fusils, les haches, sans oublier les bouteilles de bière et de liqueurs fortes. Les uns rassemblèrent du bois sec (il est quelquefois difficile d'en trouver dans un pays aussi humide que la Nouvelle-Zélande); les autres

firent du feu. Ceux-ci dressèrent une petite tente, ceux-là nettoyèrent et séchèrent le terrain aux environs. Quelques matelots préparèrent le poisson, plumèrent et rôtirent les oiseaux aquatiques, mirent la table et firent le service. Nous soupâmes avec beaucoup d'appétit, discourant sur la délicatesse scrupuleuse des nations civilisées. Nous écoutâmes ensuite les plaisanteries de nos matelots, qui, en mangeant autour du feu, racontaient des histoires véritablement comiques, entremêlées de jurements, d'imprécations et d'expressions grossières. Après avoir calfeutré notre tente avec des feuilles de fougère, nous nous étendîmes sur nos manteaux ; nos fusils et nos havresacs de chasse nous servirent de traversins.

» Le lendemain, je débarquai sur une des côtes de la baie, en ordonnant à la chaloupe d'aller à notre rencontre de l'autre. A peine fûmes-nous à terre, que nous vîmes quelques canards. En me glissant doucement à travers les buissons, je vins à bout d'en tuer un. Au moment où je le tirais, les naturels, que nous n'avions pas découverts, poussèrent un cri horrible en deux ou trois endroits près de nous. Nous leur répondîmes par d'autres cris, et nous nous retirâmes à notre chaloupe, qui était à un demi-mille au large. Les Zélandais continuèrent leurs cris, mais sans nous suivre. Je reconnus ensuite qu'ils ne le pouvaient pas, parce qu'un bras de rivière les séparait de nous, et que leur nombre n'était pas proportionné au bruit qu'ils faisaient. Dès que j'eus aperçu cette rivière, j'y entrai avec la chaloupe, et je fus bientôt joint par M. Cooper ; avec ce renfort je la remontai, tuant des canards sauvages. Nous entendions de temps en temps les naturels du pays dans les bois. Enfin un homme et une femme se montrèrent sur le bord de la rivière. La femme agitait dans sa main quelque chose de blanc en signe d'amitié. Il est étonnant que presque toutes les nations de la terre aient choisi la couleur blanche ou les branches vertes pour annoncer leurs dispositions pacifiques, et qu'avec ces emblèmes dans leurs mains, ils se confient à la bonté des étrangers : car enfin cette couleur blanche et ces branches vertes n'ont aucune liaison intrinsèque avec l'idée d'amitié et de paix. Comme M. Cooper était près d'eux, je lui dis de débarquer. Sur ces entrefaites, je profitai de la marée pour remonter la rivière aussi haut qu'il me serait possible. A peine eus-je fait un demi-mille, que je fus arrêté par la force du courant, et par de grosses pierres qui étaient au milieu du lit.

» M. Forster père monta de son côté sur une colline, au travers des fougères, des arbres pourris et des forêts épaisses, et il arriva au bord d'un joli lac d'environ un demi-mille de diamètre. L'eau était limpide, douce et d'un bon goût ; mais les feuilles des arbres qui s'y plongeaient de tous côtés lui avaient donné une couleur brunâtre. Il n'y vit qu'une espèce de poisson sans écailles,

brun et tacheté de jaune, ressemblant à la truite. Une forêt sombre, composée de grands arbres, enfermait le lac, et des montagnes de différentes formes s'élevaient tout autour. Les environs étaient déserts et silencieux, on n'entendait pas le gazouillement d'un seul oiseau, tant il faisait froid à cette hauteur. Pas une seule plante ne poussait des fleurs; ce lieu tranquille inspirait une douce mélancolie.

» J'appris à mon retour que, M. Cooper n'ayant pas débarqué au moment où les Zélandais l'attendaient, ils s'étaient retirés dans les bois; mais deux autres parurent alors sur le bord opposé. J'essayai inutilement d'en obtenir une entrevue: car, à mesure que j'approchais de la côte, ils s'enfoncèrent plus avant dans la forêt, qui était si épaisse qu'elle les dérobait à notre vue. Le jusant m'obligea de quitter la rivière et de me réfugier à l'endroit où nous avions passé la nuit. Après y avoir déjeuné, je m'embarquai pour retourner à bord. Au moment où je me mettais en route, nous aperçûmes sur la côte opposée deux hommes qui nous appelèrent par des cris, ce qui me détermina à faire ramer vers eux. Je débarquai sans armes avec deux de nos messieurs. Les deux Zélandais, à environ trois cents pieds du bord de l'eau, tenaient chacun une pique à la main; ils se retirèrent quand j'avançai avec mes deux camarades, mais ils m'attendirent quand je m'approchai seul.

» Il me fallut un peu de temps pour les engager à quitter leurs piques. Enfin l'un d'eux la quitta, et vint à ma rencontre ayant à sa main une plante, dont il me donna à tenir une extrémité, tandis qu'il tenait l'autre, et, dans cette position, il commença une harangue dont je ne compris pas un mot; il fit de longues poses pour me laisser, à ce que je crus, le temps de répondre, car, dès que j'avais prononcé quelques mots, il continuait. Quand cette cérémonie fut finie, nous nous saluâmes l'un l'autre. Il ôta ensuite son *hahou* ou vêtement; il me le mit sur le dos, et la paix sembla alors fermement établie. Mes camarades vinrent auprès de moi sans causer aucune alarme aux deux Zélandais, qui au contraire saluèrent chacun d'eux à mesure qu'il arrivait.

» Leurs traits étaient un peu sauvages, mais assez réguliers; leur teint brun ressemblait d'ailleurs à celui des autres insulaires que nous avions déjà vus; ils avaient les cheveux touffus, la barbe frisée et noire. Leur stature, quoique moyenne, annonçait la force; leurs jambes et leurs cuisses étaient très minces, et leurs genoux trop gros. On doit être frappé de leur courage: car, malgré leur infériorité, ils ne se cachèrent point, quoiqu'ils ne connussent ni nos dispositions ni notre caractère. Parmi tant d'îles, de havres et de forêts, il nous aurait été impossible de découvrir la première famille que nous vîmes, si elle ne s'était pas montrée elle-même la première. Ils n'essayèrent point de tomber sur nous à l'improviste; jamais ils ne nous attaquè-

rent, et cependant ils en eurent souvent l'occasion, quand nous nous dispersions en petites troupes au milieu des bois. Ils nous donnèrent des exemples remarquables de courage. Le Zélandais qui vint près de nous avec la jeune femme, ayant vu tirer plusieurs coups de fusil, désira de tirer aussi, et nous y consentîmes volontiers. La jeune femme, que nous regardions comme sa fille, se jeta à terre devant lui, et le supplia, tout effrayée, de renoncer à cette entreprise; mais il fut inexorable : il tira un premier coup de fusil, et ensuite plusieurs autres, avec beaucoup de fermeté.

» Comme je n'avais rien autre chose, je donnai un couteau et une hache à chacun de ces deux Indiens : c'était peut-être ce que je pouvais leur offrir de plus précieux; c'était du moins ce qu'il y avait pour eux de plus utile. Ils désiraient nous conduire à leur habitation, et ils nous dirent qu'ils nous présenteraient quelques aliments; je fus fâché que la marée et d'autres circonstances ne me permissent pas d'accepter leur invitation. Nous aperçûmes d'autres insulaires sur les bords du bois, mais ils se tinrent éloignés de nous; c'étaient probablement leurs femmes et leurs enfants. Quand je les quittai, ils nous suivirent à notre chaloupe. Voyant les fusils couchés sur l'arrière, ils firent signe de les ôter. On leur accorda ce qu'ils désiraient : ils s'approchèrent alors, et nous aidèrent à mettre en mer. Ils ne cherchèrent point à les toucher : ils les avaient vus tuer des canards, et ils les regardaient comme des instruments de mort. Nous avions soin de les guetter, car ils désiraient la possession de tout ce qui frappait leurs yeux.

» Nous ne leur vîmes ni pirogues ni bateaux; deux ou trois morceaux de bois attachés ensemble servaient à les transporter sur la rivière au bord de laquelle ils vivaient. Le poisson et les oiseaux y sont en si grande abondance, qu'ils ne vont pas chercher fort loin leur nourriture; ils n'ont pas à craindre d'être inquiétés par leurs voisins, qui sont en petit nombre. Tous les Zélandais de ce canton n'excédaient pas, je crois, trois familles.

» Il était midi lorsque nous quittâmes ces deux hommes; nous descendîmes le long du côté septentrional de la baie, que j'examinai pendant la route, ainsi que les îles qui gisent au milieu. Cependant la nuit nous surprit, et je fus obligé de partir sans avoir reconnu les deux bras de la baie, et de m'en retourner à la hâte au vaisseau, où nous arrivâmes à huit heures. J'appris que le Zélandais et sa fille étaient restés à bord la veille jusqu'à midi, et que, nos gens lui ayant dit que j'avais laissé des présents dans sa double pirogue, dans l'anse de la Cascade, où je le trouvai pour la première fois, il les envoya prendre. Cette petite famille nous quitta le 20 avril, et nous ne la revîmes point; ce qui est d'autant plus extraordinaire que nous l'avions toujours chargée de présents. Nous leur donnâmes neuf ou dix haches, trois ou quatre fois

autant de grands clous, et plusieurs autres choses. Avec autant de meubles précieux, il n'y avait pas de Zélandais aussi riches, et ils avaient eux seuls plus de haches que tout le reste du pays.

»L'après-midi du 21 je menai un détachement sur les îles, pour chasser au phoque. Le ressac était si fort, que nous ne pûmes débarquer qu'à un seul endroit, où nous en tuâmes dix. Ces animaux nous étaient d'une grande utilité: les peaux servaient à garnir les agrès; la graisse donnait de l'huile à brûler, et nous mangions la chair. La fressure en est aussi bonne que celle des cochons, et la saveur de la chair de quelques uns égale presque celle des tranches de bœuf connues sous le nom de *beefs-stakes*.

» Le matin du 23, M. Pickersgill, M. Gilbert et le docteur Sparrman, allèrent à l'anse de la Cascade, dans le dessein de monter au sommet d'une montagne : ils l'atteignirent à deux heures de l'après-midi, ainsi que je le reconnus par les feux qu'ils allumèrent. De retour à bord, le soir, ils m'apprirent que dans l'intérieur du pays on n'apercevait que des montagnes stériles, couvertes de neige, des rochers escarpés, et d'affreux précipices séparés par des abymes effrayants.

» Ils trouvèrent au sommet de l'une de ces montagnes de petits buissons et diverses plantes alpines que nous n'avions vus nulle part; un peu plus bas, des touffes d'arbrisseaux plus grands, et au dessous un espace couvert d'arbres secs ou morts; les forêts commençaient ensuite, et les arbres augmentaient en grosseur à mesure que l'on descendait la montagne. L'entrelacement des ronces et des lianes avait rendu la montée assez fatigante; mais la descente fut dangereuse, parce qu'ils ne purent marcher sur le bord des précipices qu'à l'aide des arbres et des buissons. A une élévation considérable, ils rencontrèrent trois ou quatre arbres, qu'ils prirent pour des palmiers; ils en coupèrent un dont la pousse centrale leur fournit des rafraîchissements : ce n'était point de véritables choux palmistes, ils n'appartenaient pas même à la classe des palmiers, confinés ordinairement dans des climats plus tempérés; c'était, à proprement parler, une nouvelle espèce de dragonier à feuilles larges, dont la pousse centrale, lorsqu'elle est tendre, a le goût d'un noyau d'amande, et un peu de la saveur du chou. Nous en observâmes ensuite plusieurs autres dans quelques parties de la baie.

» Il nous restait cinq oies de celles que nous avions apportées du cap de Bonne-Espérance : j'allai le 24, dit Cook, à l'anse des Oies (que j'ai ainsi nommée par cette raison), et je les y laissai. Deux raisons me déterminèrent à choisir cette place : il n'y avait point d'hommes qui pussent les troubler; et comme ces oiseaux y trouveront une nourriture abondante, je suis persuadé qu'ils se multiplieront, qu'ils se répandront sur toute la Nouvelle-Zélande,

et qu'enfin ils rempliront l'intention que j'ai eue en les y déposant. Nous passâmes la journée à chasser dans l'anse et aux environs, et à dix heures du soir nous fûmes de retour à bord. L'un de nos messieurs tua un héron blanc, qui ressemblait exactement à celui que l'on voit encore ou qu'on voyait autrefois en Angleterre.

» Depuis huit jours nous avions un beau temps continu, circonstance que je crois très peu commune dans cette partie de la Nouvelle-Zélande, et surtout à cette saison de l'année. J'en profitai pour compléter nos provisions d'eau et de bois, faire réparer les manœuvres, calfater le bâtiment, enfin tout disposer afin de me remettre en mer.

» Nos tentes et nos munitions étaient à bord le 28; je n'attendais que du vent pour sortir du havre par le nouveau passage dont j'ai parlé, et par où je me proposais de rentrer en mer. Comme il n'y avait plus rien sur la côte, je mis le feu à divers endroits du terrain que nous avions occupé; on le bêcha et on y sema différentes espèces de graines potagères. Le sol ne promettait pas un grand succès à la plantation, mais je n'en trouvai point de meilleur.

» Les améliorations que nous avions faites dans cet endroit annoncent bien la supériorité de puissance des hommes civilisés sur les hommes barbares. En peu de jours, dix Européens avaient éclairci et défriché les bois dans un espace de plus d'un acre, travail que cinquante Nouveaux-Zélandais, avec leurs outils de pierre, n'auraient pas fait en trois mois. Ce canton, où une quantité innombrable de plantes entassées sans aucun ordre offraient l'image du chaos, était devenu sous nos mains un champ où cent hommes exerçaient leur industrie sans relâche. Nous abattîmes de grands arbres, qu'on scia en planches ou qu'on fendit pour le chauffage. On plaça au bord d'un ruisseau, à qui nous facilitâmes l'entrée dans la mer, une longue file de futailles qu'on remplissait avec aisance. Plus loin on tirait des plantes indigènes, dont les naturels du pays ignoraient la propriété, une boisson agréable et salutaire, qui rafraîchissait les travailleurs. D'autres apprêtaient un repas de poissons délicieux. Les calfats et les matelots placés sur les côtés du vaisseau et sur les mâts contribuaient à animer la scène, et remplissaient l'air de leurs chants, tandis que l'enclume, au bas de la colline voisine, résonnait sous les coups du marteau. Déjà les arts commençaient à fleurir dans ce nouvel établissement : le crayon ou le pinceau d'un jeune artiste rendait la forme des animaux et des végétaux de ces bois déserts; cette contrée pittoresque et sauvage se retrouvait sur une toile. La nature, étonnée de se voir si fidèlement copiée, y conservait ses teintes et ses couleurs les plus brillantes. Les sciences ne dédaignaient point ce lieu solitaire : un observatoire garni des meilleurs instruments occupait le centre des ouvrages, et l'œil attentif d'un

astronome y contemplait le mouvement des corps célestes. Des philosophes observaient les plantes et les animaux des forêts et des mers. Enfin, on apercevait de tous côtés la naissance des arts et des sciences, au milieu d'un pays plongé jusque là dans une longue nuit d'ignorance et de barbarie; mais ce charmant tableau ne devait pas subsister long-temps; il s'évanouit comme un météore : nos outils et nos instruments furent reportés à bord; un reste de culture attesta seul notre séjour. Les ronces étoufferont peut-être bientôt les plantes utiles que soignaient nos mains; bientôt on ne trouvera plus de trace de nos ux, et la côte rentrera dans son premier chaos.

Traversée de la baie Dusky au canal de la Reine-Charlotte. Trombes. Réunion des deux vaisseaux.

» Depuis le trente avril jusqu'au 4 mai, on fut occupé à tirer le vaisseau de la baie Dusky. On parvint enfin au haut du passage qui mène à la mer, et les calmes accompagnés de pluie obligèrent l'équipage de s'arrêter à la pointe orientale de l'île.

» Les côtes à droite et à gauche étaient escarpées, et formaient divers paysages embellis par un grand nombre de petites cascades et de dragoniers.

» Le matin du 6, j'envoyai le lieutenant Pickersgill, accompagné des deux MM. Forster, examiner le second bras qui tourne à l'est. Un violent rhumatisme me retenait à bord. Sur ces entrefaites, je fis vider, nettoyer et aérer par le feu les entre-ponts et les ponts, soins qu'il ne faut jamais négliger de prendre dans les temps humides ou pluvieux. A un ciel clair, qui avait continué tout le jour, succéda une tempête du nord-ouest qui soufflait par fortes rafales accompagnées de pluie; ce qui m'obligea d'amener les vergues des perroquets et les basses vergues et de porter un autre grelin sur la côte. Ce temps orageux dura tout le jour et la nuit suivante. Nous eûmes ensuite calme et un bon temps.

» En remontant le nouveau bras, observe M. Forster, nous aperçûmes des deux côtés plusieurs cascades et une foule de poissons et d'oiseaux. Les bois, composés principalement d'abrisseaux, semblaient très dégarnis; la plupart des feuilles étaient tombées, et un jaune pâle déparait celles qui restaient. Ces annonces de l'hiver ne se montraient pas encore dans les autres parties de la baie, et il est probable que les hautes montagnes des environs, couvertes de neiges, contribuaient à cette décadence prématurée. A deux heures nous mangeâmes, au fond d'une petite anse, quelques poissons grillés, et le soir nous nous établîmes sur la grève. Nous fîmes du feu; cependant nous dormîmes très peu, parce que la nuit fut très froide. Le lendemain au matin nous nous remîmes en marche pour retourner au bâtiment; mais la tempête

nous suscita toutes sortes d'obstacles. Le vent était si fort, et les vagues si élevées, qu'en quelques minutes nous fûmes jetés à plus d'un demi-mille sous le vent, et nous courûmes de grands risques de périr. Nous eûmes beaucoup de peine à gagner le bras de mer d'où nous venions de sortir, et vers les deux heures de l'après-midi nous mouillâmes à l'entrée septentrionale d'une petite anse étroite. Notre canot amarré le mieux qu'il nous fut possible, nous gravîmes sur une colline, où nous fîmes du feu au milieu d'un rocher étroit, et nous essayâmes de griller quelques poissons.

» Quoique nous fussions mouillés jusqu'aux os, quoique le vent fût très froid, nous ne pûmes pourtant pas nous tenir près du feu : la tempête en précipitait les flammes en tourbillons autour de nous, et nous étions obligés à chaque moment de changer de place pour ne pas être brûlés. La tempête s'accrut tellement, qu'il était difficile de nous tenir debout sur ce terrain pelé : nous résolûmes donc, pour notre plus grande sûreté et celle de notre canot, de traverser l'anse, et de passer la nuit dans les bois, immédiatement sous le vent des hautes montagnes. Nous saisîmes tous un tison ardent, et nous sautâmes dans notre canot, comme si nous eussions marché à une expédition désespérée. Nous fûmes encore plus mal au milieu des bois que sur le rocher, car ils étaient si humides, que le feu avait peine à y brûler ; rien ne nous mettait à l'abri d'une grosse pluie ; l'eau qui tombait d'ailleurs des feuilles nous mouillait encore davantage, et la fumée que le vent empêchait de monter nous étouffait.

» Nous nous couchâmes sans souper, sur un terain humide, enveloppés dans des manteaux entièrement mouillés, et accablés de douleurs et de rhumatismes. Comme nous étions épuisés de fatigue, nous dormîmes quelques moments. A deux heures, un effrayant coup de tonnerre nous éveilla : la tempête, plus furieuse, était devenue un véritable ouragan. Le mugissement des vagues qu'on entendait de loin inspirait l'épouvante et n'était étouffé à certains intervalles que par l'agitation tumultueuse des forêts, et la chute bruyante de gros arbres qui se fracassaient en tombant autour de nous. Au moment où j'allais jeter un coup d'œil sur notre canot, un éclair terrible illumina tout le bras de la mer ; je vis les vagues écumantes se rouler en montagnes les unes sur les autres ; en un mot, tout semblait présager un bouleversement universel. L'éclair fut accompagné de l'explosion la plus éclatante que j'aie jamais entendue, et ce bruit, répété par les roches brisées qui nous environnaient, prit une nouvelle force. Nous passâmes la nuit dans cette situation déplorable. A six heures du matin la tempête s'apaisa, et nous rejoignîmes enfin le vaisseau.

» En quittant la baie Dusky, je fis route le long de la côte pour le canal de

la Reine-Charlotte, où je m'attendais à trouver *l'Aventure*. Le 17 mai, à quatre heures après midi, étant alors à environ trois lieues à l'ouest du cap Stephens, le vent, qui était bon, s'éteignit tout à coup, et nous eûmes calme; des nuages épais obscurcirent subitement le ciel et semblèrent annoncer une tempête. Nous serrâmes toutes les voiles. La terre paraissait basse et sablonneuse près du rivage, mais elle se relevait dans l'intérieur en hautes montagnes couvertes de neige. Nous vîmes de grandes troupes de petits pétrels voltiger ou s'asseoir sur la surface de la mer, ou plonger à une distance considérable, avec une agilité étonnante. Bientôt après nous aperçûmes six trombes : quatre s'élevèrent et crevèrent entre nous et la terre, c'est-à-dire au sud-ouest à nous; la cinquième était à notre gauche; la sixième parut d'abord dans le sud-ouest, au moins à la distance de deux ou trois milles du vaisseau. Son mouvement progressif fut au nord-est, non pas en ligne droite, mais en ligne courbe, et elle passa à cent cinquante pieds de notre arrière, sans produire sur nous aucun effet. Je jugeai le diamètre de la base de cette trombe d'environ cinquante à soixante pieds, c'est-à-dire que la mer dans cet espace était fort agitée, et lançait de l'écume à une grande hauteur. Sur cette base se formait un tube ou corps cylindrique par lequel l'air ou l'eau, ou tous les deux ensemble, étaient portés en jet spiral au haut des nuages. La trombe était brillante et jaunâtre quand le soleil l'éclairait, et son diamètre s'accroissait un peu vers l'extrémité supérieure. Quelques personnes de l'équipage dirent avoir vu un oiseau dans une trombe près de nous; en montant, il tournait comme le balancier d'un tournebroche.

» Pendant la durée de ces trombes, nous avions de temps à autre de petites bouffées de vent de tous les points du compas et quelques légers grains d'une pluie qui tombait ordinairement en larges gouttes. A mesure que les nuages s'approchaient de nous, la mer était plus couverte de petites vagues brisées, accompagnées quelquefois de grêle, et les brouillards étaient extrêmement noirs. Le temps continua à être ainsi épais et brumeux quelques heures après, avec de petites brises variables. Enfin le vent se fixa dans son ancien rumb, et le ciel reprit sa première sérénité. Quelques unes de ces trombes semblaient par intervalles être stationnaires; d'autres fois elles paraissaient avoir un mouvement de progression vif, mais inégal, et toujours en ligne courbe, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre; de sorte que nous remarquâmes une ou deux fois qu'elles se croisaient. D'après le mouvement d'ascension de l'oiseau, et d'après plusieurs autres circonstances, il est clair que des tourbillons produisaient ces trombes; que l'eau y était portée avec violence, et ne descendait pas des nuages, ainsi que le prétendent quelques personnes. Les trombes se manifestent d'abord par la violente agitation et le mouvement d'élévation de

l'eau ; un instant après on voit une colonne ronde ou un tube qui se détache des nuages placés au dessus, et qui en apparence descend jusqu'à ce qu'elle rejoigne au dessous l'eau agitée. Je dis en apparence, parce que je crois que cette descente n'est pas réelle, mais que l'eau agitée qui est au dessous a déjà formé le tube, et qu'il est trop petit ou trop mince pour être aperçu quand il commence à monter. Quand ce tube est formé ou qu'il devient visible, son diamètre apparent augmente, et il prend une dimension assez grande; il diminue ensuite, et enfin il se brise ou devient invisible vers la partie inférieure. Bientôt après, la mer au bas reprend son état naturel, les nuages attirent peu à peu le tube jusqu'à ce qu'il soit entièrement dissipé. Le même tube a quelquefois une direction verticale, et d'autres fois une direction courbe ou inclinée. Quand la dernière trombe s'évanouit, remarque Forster, il y eut un éclair sans explosion.

» Notre position, pendant la durée de ce phénomène, était très alarmante; ces trombes, qui servaient de point de réunion à la mer et aux nuages, frappaient d'admiration et de terreur, et nos marins les plus expérimentés ne savaient que faire. La plupart d'entre eux avaient vu de loin de pareils météores; mais jamais ils ne s'en étaient trouvés ainsi environnés de toutes parts, et nous connaissions tous la description effrayante qu'on a faite de leurs effets quand ils se brisent sur un vaisseau. Nous serrâmes les voiles; nous pensions tous que nos mâts et nos voiles auraient été mis en pièces si par malheur nous avions été entraînés dans le tourbillon. Il est difficile de dire si l'électricité contribue à ce phénomène. Cependant l'éclair que nous observâmes à l'explosion de la dernière colonne semble annoncer qu'elle y a certainement quelque part. Ces trombes parurent pendant environ trois quarts d'heure.

» On m'a dit, reprend Cook, qu'un coup de canon les dissipe, et je suis d'autant plus fâché de n'avoir pas essayé, que nous en étions assez proches, et que nous avions un canon tout prêt; mais dès que le danger fut passé, je ne pensai pas à nous en garantir, et j'étais trop occupé à contempler ces météores extraordinaires.

» Le 18, à la pointe du jour, nous fûmes vis-à-vis du canal de la Reine-Charlotte, où nous découvrîmes *l'Aventure*, par les signaux qu'elle nous fit : il faudrait avoir été dans une situation pareille à la nôtre pour sentir notre joie.

» Un lieutenant vint à mon bord, et m'apprit que le capitaine Furneaux nous attendait dans ce lieu depuis environ six semaines. A l'aide d'une brise légère, de nos canots et des marées, nous jetâmes l'ancre à six heures du soir, dans Ship-Cove, près de *l'Aventure*, qui, pour témoigner sa joie, tira treize coups de canon; nous en tirâmes autant.

Séjour dans le détroit de la Reine-Charlotte.

L'Aventure et *la Résolution*, réunis dans le canal de la Reine-Charlotte, continuèrent leurs observations sur la Nouvelle-Zélande.

« Le 20 mai 1773, nous nous rendîmes au hippa, ou fort des naturels du pays, où M. Bayley, l'astronome de *l'Aventure*, avait établi son observatoire. Il est situé sur un rocher escarpé, absolument séparé de tous les autres; il n'est accessible que d'un côté, et par un sentier très étroit et très difficile, où deux personnes ne peuvent pas marcher de front. Le sommet avait été jadis entouré de palissades; mais on les avait enlevées, et nos gens brûlaient le reste. Les cabanes des Zélandais, éparses en dedans de l'enclos, étaient composées d'un seul toit peu incliné, et avaient leurs côtés ouverts. Des branches d'arbres entrelacées comme des claies formaient (si l'on peut employer cette expression) la charpente de ces cabanes; de l'écorce d'arbre ou des filaments grossiers de phormium servaient de couverture. Nous apprîmes que l'équipage de *l'Aventure* les avait trouvées remplies de vermine, et surtout de puces, d'où l'on peut conclure qu'elles venaient d'être abandonnées. En effet, il est probable que les naturels n'habitent ces forteresses que lorsqu'ils se croient en danger, et qu'ils les désertent au premier moment où ils se trouvent en sûreté. M. Bayley vit aussi sur le rocher de l'hippa une quantité prodigieuse de rats: ils sont vraisemblablement indigènes de la Nouvelle-Zélande, ou du moins ces animaux s'y trouvaient avant la découverte de ces îles par les navigateurs européens. »

Cook et MM. Forster visitèrent les différents jardins où le capitaine Furneaux avait fait semer diverses sortes de légumes, qui étaient tous dans un état prospère, et qui pourront devenir fort utiles aux naturels du pays, s'ils en prennent soin.

« Les productions de ces jardins se servaient déjà sur nos tables, et nous mangions des légumes d'Europe, quoique l'hiver fût fort avancé; mais le climat dans cette partie de la Nouvelle-Zélande est très doux, et, malgré le voisinage des montagnes couvertes de neige, je crois qu'il gèle rarement dans le canal de la Reine-Charlotte; du moins, pendant notre relâche, nous n'eûmes point de gelée jusqu'au 6 juin.

» Le 23, nous reçûmes la première visite de naturels du pays, au nombre de cinq, qui dînèrent avec nous. Le soir on les renvoya chargés de présents.

» Ils ressemblaient aux Zélandais de la baie Dusky; mais ils paraissaient plus familiers et plus insouciants. Nous achetâmes leur poisson. Ils ne voulurent

boire que de l'eau, et il ne fut pas possible de leur faire avaler une goutte de vin ou d'eau-de-vie. Ils étaient si turbulents, que pendant le dîner ils couraient d'une chambre et d'une table à l'autre; ils dévoraient tout ce qu'on leur offrait, et aimaient passionnément l'eau sucrée. Ils mettaient les mains sur tout ce qu'ils voyaient, mais ils le rendaient au moment où on leur disait par signes que nous ne voulions ou que nous ne pouvions le leur donner. Ils estimaient singulièrement les bouteilles de verre, qu'ils appelaient *tâha ;* dès qu'ils en apercevaient une, ils la montraient du doigt; ils tournaient ensuite leur main du côté de leur poitrine, en prononçant le mot *mokh,* qu'ils employaient toujours quand ils désiraient quelque chose. Après qu'on leur eut indiqué l'usage et la dureté du fer, ils le préférèrent aux verroteries, aux rubans et au papier blanc. Nos matelots s'étant servis l'après-midi de leurs pirogues pour aller à terre, ils vinrent s'en plaindre au capitaine, dont ils connaissaient l'autorité sur l'équipage; on les leur rendit, et ils s'en allèrent contents.

» Quelques jours après, ces Indiens revinrent à bord. Nous leur demandâmes leur nom; mais ils ne nous comprirent qu'après différents signes; enfin, ils prononcèrent des mots qui étaient un singulier mélange de gutturales et de voyelles. Le plus vieux s'appelait Toouahânga, et les autres Kotoughâ-a, Koghoaà, Collâkh, et Tayouuaherioua. Ce dernier, jeune homme de douze à quatorze ans, paraissait le plus vif et le plus intelligent de tous; il mangea avec voracité d'un pâté de cormorans; et, contre notre attente, il en préférait la croûte. On lui offrit du vin de Madère; il en but plus d'un verre, en faisant d'abord des contorsions; on lui présenta ensuite un verre de vin doux du Cap, et il aimait si fort celui-ci, qu'il léchait continuellement ses lèvres, et il en demanda un autre verre. Ce second coup mit ses esprits en mouvement; il babilla avec une volubilité prodigieuse, il cabriolait dans la chambre, il voulait qu'on lui donnât le manteau de mer du capitaine, et fut très affligé de ce qu'on le lui refusa. Il demanda ensuite une bouteille vide, et comme nous ne jugeâmes pas à propos de la lui laisser, il sortit très mécontent. Apercevant sur le pont quelques uns de nos domestiques qui pliaient du linge, il saisit une nappe; mais comme on la lui arrachait, sa colère ne connut plus de bornes; il frappa du pied, il fit des menaces, et devint de si mauvaise humeur qu'il n'ouvrit plus la bouche. La conduite de ce jeune homme nous montra le caractère impatient de ces peuples, et en déplorant l'effet des liqueurs fortes, nous pensâmes qu'il était heureux qu'ils ne connussent aucune boisson enivrante, car dans l'ivresse ils seraient encore plus farouches et plus indomptables.

» Le 29, trente insulaires nous firent visite, et nous apportèrent une

grande quantité de poisson, qu'ils échangèrent contre des clous, etc. Je menai l'un de ces Zélandais à Motouara, et je lui montrai quelques pommes de terre qu'y avait semées M. Fannen, maître de *l'Aventure*. Il semblait qu'elles devaient réussir, et l'Indien en était si charmé, que de son propre gré il se mit à remuer la terre autour des plantes avec sa houe. On le conduisit ensuite aux autres jardins, et on lui fit voir les turneps, les navets, les carottes et les panais, racines qui, avec les pommes de terre, leur seront réellement plus utiles que tout ce que nous avons semé d'ailleurs. Il nous fut aisé de leur donner une idée de ces racines, en les comparant à celles qu'ils connaissaient.

» Parmi eux se trouvaient plusieurs femmes, dont les lèvres étaient remplies de petits trous peints en bleu noirâtre ; un rouge vif, avec un mélange de craie et d'huile, couvrait leurs joues. Elles avaient, comme celles de la baie Dusky, les jambes minces et torses, et de gros genoux, ce qui provient sûrement du peu d'exercice qu'elles font, et de l'habitude de rester les jambes croisées, et presque continuellement accroupies sur leurs pirogues. Elles avaient le teint d'un brun clair, entre la couleur d'olive et celle d'acajou ; les cheveux très noirs, le visage rond ; le nez et les lèvres un peu épais, mais non point aplatis ; les yeux noirs, assez vifs et ne manquant pas d'expression. Toute la partie supérieure de leur corps était bien proportionnée, et l'ensemble de leurs traits assez agréable. Nos matelots, qui n'avaient pas vu de femmes depuis le Cap, les trouvèrent très belles, et leurs avances ayant été accueillies, on ne peut pas avoir une grande opinion de la chasteté des Zélandaises. Cependant, avant de se livrer, elles consultaient les hommes, qui faisaient acheter leur consentement par un présent. Il ne paraît point que nos équipages aient eu des privautés avec des femmes mariées. Tant qu'elles sont filles, elles peuvent avoir des amants ; mais le mariage leur impose une fidélité rigoureuse. Comme ils respectent si peu la continence, l'arrivée des Européens ne semble pas avoir dépravé leur morale en ce point. Cependant ils ne se seraient peut-être jamais avilis jusqu'à vendre leur pudeur, si la vue de nos outils de fer n'avait créé pour eux de nouveaux besoins.

» Nous invitâmes plusieurs de ces Zélandais à venir dans la chambre, et tandis que M. Hodges s'occupait à peindre les figures les plus expressives, nous tâchions de les retenir assis quelques moments, en les amusant avec des bagatelles que nous leur montrions, et que nous leur offrions quelquefois. En général, ils avaient beaucoup de physionomie, surtout les vieillards, qui portent une barbe et une chevelure blanche ou grise. Des cheveux extrêmement touffus, qui tombaient en désordre sur le visage des jeunes gens, accroissaient la férocité de leurs regards. Leur stature est la même que celle des habitants de

la baie Dusky. Ils avaient des vêtements de phormium; mais au lieu d'être entrelacés de plumes, des morceaux de peau de chien pendaient aux quatre coins de ceux des plus riches. L'air commençant à être vif et les pluies très fréquentes, ils avaient presque continuellement autour de leur cou le manteau de natte dont il est parlé dans le premier voyage du capitaine Cook. Leurs autres vêtements étaient ordinairement vieux et sales, et moins proprement travaillés que ne l'assure le rédacteur. Les cheveux des femmes étaient arrangés avec soin; elles avaient une parure de tête.

» Quelques heures après leur arrivée à bord, ces Indiens se mirent à voler et à cacher tout ce qui tombait sous leurs mains. On en découvrit qui se passaient de l'un à l'autre une horloge de sable, une lampe, des mouchoirs et des couteaux; on chassa ignominieusement ces larrons, et on leur défendit de jamais rentrer sur notre bord. Accablés sous le poids de la honte, leur colère s'alluma, et l'un d'eux fit des menaces et des gestes frénétiques dans sa pirogue. Le soir ils débarquèrent vis-à-vis des vaisseaux; ayant dressé de petites cabanes de branches d'arbres, ils mirent leur pirogue sur la grève; ils firent du feu, et grillèrent du poisson pour leur souper.

» Deux ou trois familles de ces Indiens établirent leurs habitations près de nous; chaque jour ils pêchaient et nous apportaient ce qu'ils prenaient. Nous ressentîmes bientôt les heureux effets de cette proximité : car nous n'étions pas, à beaucoup près, aussi habiles pêcheurs qu'eux, et nous n'avions aucune manière de prendre du poisson qui fût égale à celle qu'ils employaient.

» Le 30 mai, après midi, on permit à la plupart des matelots d'aller à terre; ils y achetèrent des curiosités du pays, et les faveurs des Zélandaises, malgré le dégoût qu'inspirait la malpropreté de ces femmes. Leurs joues couvertes d'ocre et d'huile auraient suffi seules pour en éloigner des hommes délicats; mais quoique la puanteur les annonçât même de loin, quoique leurs cheveux et leurs vêtements fussent remplis de vermine, qu'elles mangeaient de temps à autre, tel est l'ascendant d'une passion brutale, que des Européens civilisés cherchaient avec elles les douceurs de l'amour.

» Durant ces ébats, une Zélandaise vola la veste d'un de nos matelots, et la donna à un jeune homme de ses compatriotes. Le matelot, voulant la lui arracher des mains, reçut plusieurs coups de poing. Il crut d'abord que l'Indien badinait; mais comme il s'avançait vers le rivage pour rentrer dans la chaloupe, le naturel lui jeta de grosses pierres. Le matelot, entrant en fureur, redescendit à terre, alla saisir l'agresseur, et, commençant un combat à la manière anglaise, il lui eut bientôt poché un œil et ensanglanté le nez. Le Zélandais, probablement très effrayé, refusa le défi, et prit la fuite.

» Le 1er de juin, des Zélandais que nous n'avions pas encore vus vinrent

nous faire visite. Leurs pirogues étaient de différentes grandeurs, et, ce qui est rare, trois avaient des voiles, c'est-à-dire des nattes triangulaires attachées au mât et à une vergue, et qui, formant un angle aigu avec le pied du mât, se pliaient très facilement. Cinq touffes de plumes brunes décoraient le bord supérieur ou la partie la plus large de la voile. Elles n'offraient pas cette perfection de sculpture et de dessin que le capitaine Cook vit aux autres pirogues de l'île du nord dans son premier voyage; elles paraissaient vieilles et usées. Quant à leur forme, elles ressemblaient, en général, à celles-là; elles avaient aussi à l'avant et à l'arrière un visage humain difforme, des pagaies proprement faites et à pale pointue. Les insulaires nous vendirent plusieurs ornements qui étaient nouveaux pour nous, surtout des morceaux de pierre verte, taillés de diverses manières, en forme de haches, en pendants d'oreilles et petits anneaux; d'autres représentaient une petite figure humaine contournée et ramassée, dans laquelle on avait inséré des yeux monstrueux de nacre ou d'autres coquillages. Les personnes des deux sexes portaient suspendue sur leur poitrine une de ces figures, qu'ils appelaient *tighi;* c'est peut-être pour eux une espèce de talisman. Ils échangèrent un tablier de leur natte la plus fine, couverte de plumes rouges, de morceaux de peau de chien blanche, et ornée de coquillages. Les femmes en portent de pareils dans leurs danses. Nous achetâmes aussi des hameçons de bois barbelés d'os; ils nous dirent que ces barbes, d'une forme grossière, étaient d'os humains. Leur poitrine était décorée de plusieurs colliers de dents humaines joints au tighi; ils les vendirent avec empressement pour des outils de fer ou des verroteries. Nous remarquâmes dans leurs pirogues un grand nombre de chiens, qu'ils paraissaient aimer beaucoup, et qu'ils tenaient attachés par le milieu du ventre. Ces chiens étaient de l'espèce à long poil; ils avaient des oreilles en pointe, et ils ressemblaient beaucoup au chien de berger de Buffon. Ils étaient de diverses couleurs : les uns tachetés, ceux-ci entièrement noirs, et d'autres parfaitement blancs. Ces chiens se nourrissent de poisson ou des mêmes aliments que leurs maîtres, qui ensuite les tuent pour manger leur chair et se revêtir de leurs fourrures. De plusieurs de ces animaux qu'ils nous vendirent, les vieux ne voulurent rien manger; mais les jeunes s'accoutumèrent à nos provisions. Des Zélandais vinrent à notre bord, et entrèrent dans nos chambres sans montrer l'étonnement et l'attention de notre vieil ami de la baie Dusky. Des lignes spirales sillonnaient profondément leur visage; l'un en particulier, qui était grand et fort et d'un âge mûr, avait des marques très régulières sur le menton, les joues, le front et le nez; de sorte que sa barbe, qui d'ailleurs aurait été très épaisse, ne consistait qu'en quelques poils épars. Cet homme, qui s'appelait Tringho-Ouaya, semblait avoir de l'autorité

sur les autres. Jusque alors nous n'avions observé aucune supériorité entre ceux qui étaient venus nous voir. Ils préféraient les chemises, et surtout les bouteilles, à toutes nos autres marchandises : c'est peut-être parce qu'ils n'ont de vase pour renfermer des liquides qu'une petite calebasse ou gourde qui croît seulement sur l'île du nord, et qui est extrêmement rare chez les habitants du canal de la Reine-Charlotte. Ils savaient bien cependant ne pas faire de marchés désavantageux; ils mettaient le plus haut prix à la moindre bagatelle qu'ils offraient en vente; mais ils ne s'offensaient pas si nous refusions d'acheter. Quelques uns, qui étaient de bonne humeur, nous donnèrent le spectacle d'un heiva ou d'une danse, sur le gaillard d'arrière. Placés de file, ils se dépouillèrent de leurs vêtements supérieurs; l'un d'eux chanta d'une manière grossière, et le reste accompagna les gestes qu'il faisait; ils étendaient leurs bras et frappaient alternativement du pied contre terre avec des contorsions de frénétiques. Ils répétaient en chœur les derniers mots, et nous y distinguions aisément une sorte de mètre; mais je ne suis pas sûr qu'il y eût de la rime. La musique était très sauvage et peu variée. Le soir, ils retournèrent au fond du canal d'où ils étaient venus.

» Le 3 juin, le charpentier alla, en canot, couper sur le côté oriental du canal des esparres dont nous avions besoin. A son retour, le canot fut chassé par une grande pirogue double remplie d'Indiens; mais on ne sait pas quel était leur motif. Notre canot, qui était sans armes, s'enfuit à toutes voiles. La prudence conseillait de ne pas se mettre au pouvoir de cinquante barbares, qui n'ont d'autres lois et d'autres principes que leur caprice.

» Le lendemain, dès le grand matin, quelques uns de nos amis nous apportèrent une bonne provision de poisson. L'un d'eux consentit à s'embarquer avec nous; mais quand il fut question de partir, il changea de résolution, ainsi que plusieurs autres qui avaient promis de s'en aller avec le capitaine Furneaux.

» On me dit que les Zélandais avaient voulu vendre leurs enfants; je reconnus que c'était une méprise. Ce bruit prit naissance à bord de *l'Aventure*, où personne ne connaissait la langue et les coutumes du pays. Les Indiens amenaient ordinairement leurs enfants avec eux, et ils nous les présentaient, dans l'espérance que nous leur donnerions quelque chose. La veille, dans la matinée, un homme m'avait ainsi présenté son fils, âgé d'environ neuf ou dix ans. Comme on assurait alors qu'ils vendaient leurs enfants, je crus qu'il voulait que j'achetasse le sien; mais je découvris enfin qu'il demandait pour lui une chemise blanche. Je lui en donnai une. L'enfant était si charmé de son nouveau vêtement, qu'il se promena sur le vaisseau, et se montra avec complaisance à tous ceux qu'il rencontrait. Cette liberté offensa un vieux bouc,

qui l'étendit sur le pont d'un coup de corne, et aurait recommencé si on ne fût allé au secours de l'enfant. La chemise fut salie; l'enfant n'osait reparaître devant son père, qui était dans ma chambre; il fallut que M. Forster l'introduisît : alors le pauvre enfant raconta une histoire très lamentable sur *gourey*, le grand chien (car c'est ainsi qu'ils appelaient tous les quadrupèdes que nous avions à bord), et on ne put le calmer que lorsqu'on eut lavé et séché sa chemise. Ce fait, minutieux en lui-même, prouvera combien nous sommes sujets à nous méprendre sur les intentions de ces peuples, et à leur attribuer des usages qui leur sont absolument étrangers.

» Vers les neuf heures, nous aperçûmes une grande pirogue double, montée par vingt ou trente hommes. Les Zélandais nos amis que nous avions à bord parurent fort alarmés; ils nous dirent que c'étaient leurs ennemis; et deux d'entre eux, l'un tenant à la main une pique et l'autre une hache de pierre, montèrent sur l'arrière du vaisseau; là ils défièrent leurs ennemis, par une espèce de bravade. Les autres qui étaient à bord se rendirent sur-le-champ à leurs pirogues, et gagnèrent la terre, probablement afin de mettre en sûreté leurs femmes et leurs enfants.

» Toutes mes sollicitations ne purent pas engager les deux qui nous restaient à appeler les étrangers le long de notre bâtiment; au contraire ils étaient fâchés de ce que je leur faisais des signes d'invitation; ils me priaient de plutôt tirer dessus. Les Indiens qui montaient la pirogue parurent faire peu d'attention à ceux qui étaient à notre bord; mais ils s'avancèrent lentement vers nous.

» Deux hommes d'une belle taille, l'un à l'avant et le second à l'arrière de la pirogue, se levèrent tandis que les autres restèrent assis. Le premier avait un manteau parfaitement noir de natte très serrée, garni de compartiments de peau de chien : il tenait à la main une plante verte (c'était du phormium, dont on a déjà parlé plusieurs fois), et de temps en temps il proférait quelques mots. Son camarade prononçait très haut et d'une manière solennelle une longue harangue bien articulée; tantôt il élevait, tantôt il abaissait sa voix. D'après la diversité de ses tons et de ses gestes, il semblait tour à tour faire des questions, se vanter, défier au combat et nous persuader; quelquefois il parlait sur un ton assez bas; puis il poussait tout à coup des exclamations violentes; ensuite il s'arrêtait un moment pour reprendre haleine. Quand il eut fini son discours, le capitaine l'invita à monter à bord. Il parut d'abord indécis et défiant; mais bientôt, emporté par son courage naturel, il entra sur le vaisseau, et fut suivi de tous ses gens. Ils saluèrent à l'instant, par une application de nez, les naturels qui étaient déjà à bord, et firent le même compliment à tous ceux d'entre nous qui se trouvèrent sur le gaillard

d'arrière. Les deux orateurs furent introduits dans la grand'chambre. L'un se nommait Térêtou ; il venait de la côte opposée de l'île septentrionale, appelée Tierraouhite.

» Dès qu'ils furent avec nous, la paix s'établit à l'instant de tous côtés. Il ne me parut pas que ces nouveaux venus eussent dessein d'attaquer leurs compatriotes ; du moins, s'ils avaient formé ce projet, ils sentirent que ce n'était ni le temps ni le lieu de commettre des hostilités. Ces étrangers demandèrent aussi, avant tout, des nouvelles de Topia, et quand ils apprirent sa mort, ils exprimèrent leur affliction par une espèce de lamentation qui me sembla plus feinte que réelle. Ses lumières et ses talents, la facilité avec laquelle il parlait le langage des Zélandais, l'avaient rendu cher à ces barbares. Déjà ceux que le capitaine Furneaux avait vus à son arrivée, et ceux qui venaient fréquemment nous visiter, s'étaient aussi informés de Topia, avaient témoigné le même regret en apprenant sa mort, et même demandé si nous ne l'avions pas mangé. Topia était peut-être plus propre que nous à conduire ces hommes à l'état de civilisation où sont parvenues les îles de la Société. En effet, nous ne prendrions pas dans nos instructions la voie la plus courte, parce que nous n'entrevoyons point les chaînons intermédiaires qui lient leurs faibles idées à la sphère étendue de nos connaissances.

» Térêtou et ses camarades étaient plus grands que les Zélandais que nous avions vus jusque alors. Nous n'avions pas remarqué parmi les habitants du canal de la Reine-Charlotte des habits, des ornements et des armes aussi riches que les leurs. Ils parlaient avec une volubilité absolument nouvelle pour nous. Ils avaient plusieurs manteaux couverts presque partout de peaux de chien, et mettaient un grand prix à ces manteaux, qui les préservaient du froid que l'on commençait à sentir. Ils portaient d'autres manteaux de fibres de phormium tout neufs et embellis par d'élégantes bordures, symétriquement travaillées en rouge, noir et blanc, et qu'on aurait pris pour l'ouvrage d'un peuple plus civilisé. Le noir est si fortement imprimé sur leurs étoffes, qu'il mérite l'attention de nos manufacturiers. En effet, on a grand besoin, en Angleterre, de productions végétales qui donnent cette couleur d'une manière durable ; mais nous connaissions si peu la langue de ces insulaires, qu'il ne nous a pas été possible d'acquérir des lumières sur ce point. Leurs manteaux sont carrés ; deux coins se rattachent sur la poitrine avec une épingle d'os de baleine ou de pierre verte. Un ceinturon d'une fine natte d'herbes lie sur leurs reins la partie inférieure du manteau, qui descend ensuite jusqu'au milieu de la cuisse, et quelquefois jusqu'au milieu de la jambe. Ils étaient d'ailleurs aussi malpropres que les Zélandais du canal de la Reine-Charlotte, et des essaims de vermine remplissaient leurs habits. Outre ceux

qui avaient le visage sillonné, d'autres y mettaient de l'ocre rouge et de l'huile; ils étaient charmés quand nous enduisions leurs joues de vermillon. Ils gardaient dans de petites calebasses proprement sculptées une huile très puante. Tous leurs outils étaient sculptés d'une manière élégante et faits avec beaucoup de soin ; le tranchant d'une hache qu'ils nous vendirent était du plus beau jade vert, et le manche relevé par une jolie ciselure.

» Ils nous apportèrent quelques instruments de musique, entre autres une trompette ou tube de bois d'environ quatre pieds de long, assez droit, de deux pouces de diamètre à l'embouchure, et de cinq à l'autre extrémité. Elle produisait un braiement sauvage, toujours sur la même note. Des joueurs plus habiles auraient pu en tirer de meilleurs sons. A l'aide d'une autre trompette, faite d'un grand burgau, montée en bois, sculptée et percée à la pointe où s'applique la bouche, ils produisaient un mugissement horrible. Nous donnâmes le nom de flûte à un troisième instrument : c'était un tube creux, élargi dans la partie du milieu, où il y avait une grande ouverture, une seconde et une troisième aux deux extrémités. Cette trompette, ainsi que la première, était composée de deux demi-cylindres creux, placés si exactement l'un sur l'autre qu'ils formaient un tube parfait. Une figure humaine décorait, comme à l'ordinaire, la proue de leur pirogue; mais outre les yeux de nacre de perle, une longue langue sortait de la bouche, probablement parce qu'ils sont dans l'usage de tirer la langue pour témoigner du mépris et faire un défi à leurs ennemis. La figure de la langue se trouve encore à la proue de leurs pirogues de guerre et à l'extrémité de leurs haches de bataille; ils la portent sur la poitrine, suspendue à un collier, et ils la sculptent même sur les pelles avec lesquelles ils vident l'eau, et sur leurs pagaies.

» Il y eut bientôt un commerce d'échange entre eux et nous. Ils achetaient avec beaucoup d'empressement nos ouvrages de fer. Il ne fut pas possible d'empêcher les matelots de vendre leurs habits pour des bagatelles sans utilité et sans aucun prix, ce qui m'obligea de renvoyer nos hôtes plus tôt que je ne l'aurais fait. En partant ils montèrent à Motouara, où, à l'aide de nos lunettes, nous découvrîmes quatre ou cinq pirogues et plusieurs Indiens sur la côte. Je résolus de m'y rendre en chaloupe avec M. Forster et un de mes officiers. Le chef, et toute la tribu, composée d'une centaine de personnes, hommes, femmes et enfants, nous reçurent bien.

» Nous leur donnâmes, entre autres objets, des médailles de cuivre doré, d'environ un pouce trois quarts de diamètre, qu'on nous avait chargés de répandre parmi les nouveaux peuples, comme des monuments de notre expédition. L'un des côtés représente la tête du roi, avec l'inscription : « George III, roi de la Grande-Bretagne, de France et d'Irlande » ; et le revers, deux vaisseaux

de guerre, avec ces noms, *la Résolution* et *l'Aventure*, et on lit sur l'exergue : Partis d'Angleterre au mois de mars 1772. Nous avions déjà donné quelques unes de ces médailles aux naturels de la baie Dusky, et à ceux du canal de la Reine-Charlotte. Comme ils avaient beaucoup d'armes, d'outils, de vêtements, etc., nous en achetâmes un grand nombre, et parce qu'ils montraient un certain respect pour Térêtou, Cook avait pensé que c'était un chef ou même un roi. Forster observe que le capitaine a pu se tromper, car ces insulaires ont constamment des égards pour les vieillards, vraisemblablement à cause de leur expérience. Les chefs, jeunes et dans la fleur de l'âge, sont toujours forts et actifs. Ils choisissent peut-être, ainsi que les sauvages de l'Amérique septentrionale, les hommes d'un courage et d'un talent reconnu, et bons soldats : en effet un peuple en guerre a besoin d'un pareil chef pour l'animer et le diriger. Plus on considère le caractère guerrier des Zélandais, et leur manière de vivre en petites peuplades, plus cette élection paraît nécessaire. Ils voient clairement que les qualités d'un chef ne se transmettent pas à son fils, et que le gouvernement héréditaire tend au despotisme.

» Ces Indiens avaient avec eux six pirogues et tous leurs meubles; d'où l'on peut conclure qu'ils étaient venus résider dans ce canal. Il faut cependant remarquer que, lors même qu'ils s'éloignent peu de leurs habitations, ils ont coutume de porter avec eux tous leurs biens; tout canton leur est indifférent dès qu'ils y trouvent la subsistance nécessaire : ainsi ils ne sont jamais hors de chez eux. Il est aisé d'expliquer par là l'émigration de ce petit nombre de familles qu'on trouve dans la baie Dusky. Comme ils vivent dispersés en petites troupes, ils éprouvent plusieurs inconvénients auxquels ne sont pas sujettes les sociétés réunies en forme de gouvernement. Celles-ci établissent des lois et des règlements pour l'utilité commune ; l'apparition des étrangers ne les alarme pas, et si l'ennemi public les attaque ou envahit leur pays, elles ont des forteresses où elles peuvent se retirer et défendre avec succès leurs propriétés et leurs foyers. Telle paraît être la situation des Zélandais d'Ihéi-Nomoueï; tandis que ceux de Tavaï-Poennammou mènent une vie errante, et ne jouissent presque d'aucun des avantages de la société, ce qui les expose à des alarmes continuelles. En général, nous les avons trouvés constamment sur leurs gardes; soit qu'ils voyagent, soit qu'ils travaillent, ils ont toujours les armes à la main. Les femmes elles-mêmes ne sont pas exemptes d'en porter, ainsi je le reconnus à notre première entrevue avec la famille de la baie Dusky. Chacune des deux femmes avait une pique de dix-huit pieds de long.

» J'ai fait ces réflexions parce que je ne me souviens pas d'avoir, lors de mon second voyage, revu un seul des insulaires que j'y avais aperçus trois

ans auparavant ; aucun ne m'a reconnu, non plus que les compagnons de mon premier voyage. Il est donc probable que la plus grande partie des Zélandais qui habitaient ce canal en 1770 en ont depuis été chassés, ou que de leur propre gré ils se sont retirés ailleurs. Il est sûr qu'en 1773 le nombre des habitants était diminué de plus des deux tiers. Leur forteresse, sur la pointe de Motouara, était déserte depuis long-temps, et dans toutes les parties du canal beaucoup d'habitations étaient abandonnées. Il ne faut cependant pas conclure de là que ce canton ait été jadis très peuplé, car chaque famille qui se meut de place en place peut avoir, pour sa commodité, plus d'une ou deux huttes.

» On demandera peut-être comment ces Zélandais, n'ayant jamais vu *l'Endeavour* ni personne de son équipage, ont appris le nom de Topia, et pourquoi l'on trouve parmi eux des meubles, etc., qui n'ont pu leur venir de ce bâtiment. Je répondrai que le nom de Topia était si généralement connu chez eux lors de ma première expédition que vraisemblablement il se répandit sur une grande partie de la Nouvelle-Zélande, et qu'il devint très familier à tout le monde. Ils auraient également demandé des nouvelles de Topia au premier vaisseau qui y serait arrivé, de quelque nation qu'il eût été. La plupart des objets et des marchandises qu'y laissa *l'Endeavour* ont sans doute passé de même entre les mains de ceux qui n'avaient jamais aperçu ce navire. J'obtins d'un des Indiens un pendant d'oreille d'un verre très bien poli. Ce verre leur avait sûrement été apporté par *l'Endeavour*.

» Après avoir demeuré environ une heure à Motouara avec ces Zélandais, je retournai à bord, et je passai en fête, avec le capitaine Furneaux et ses officiers, le reste de ce jour, anniversaire de la naissance du roi George III ; j'accordai une double ration aux matelots, et la joie fut générale.

» Les deux vaisseaux étant prêts à remettre en mer, je donnai au capitaine Furneaux le journal par écrit de la route que je projetais de suivre. Je lui dis que je voulais faire route à l'est, entre les 41ᵉ et 46ᵉ parallèles sud, jusqu'au 140ᵉ ou 135ᵉ degré de longitude ouest ; ensuite, si je ne découvrais point de terre, cingler vers Taïti, puis revenir de là à la Nouvelle-Zélande par la traversée la plus courte, et après y avoir fait du bois et de l'eau, me diriger au sud, reconnaître toutes les parties inconnues de la mer qui est entre le méridien de la Nouvelle-Zélande et le cap Horn. En cas de séparation avant notre arrivée à Taïti, je nommai cette île pour rendez-vous. Je lui recommandai de m'y attendre jusqu'au 20 août, et, si je ne le rejoignais pas à cette époque, de revenir promptement dans le canal de la Reine-Charlotte, et d'y rester jusqu'au 20 novembre ; enfin, si je ne le retrouvais point alors, d'appareiller et d'exécuter les instructions de l'amirauté.

» Quelques navigateurs traiteront peut-être d'extraordinaire le projet d'entreprendre des découvertes au sud jusqu'au 46e degré de latitude au milieu de l'hiver ; mais quoique cette saison ne soit point du tout favorable à de pareilles campagnes, il me parut nécessaire de ne pas perdre ce temps, afin de diminuer ce qui me restait à faire, car je craignais de ne pouvoir pas, l'été suivant, achever de reconnaître la partie méridionale du Grand-Océan ; d'ailleurs, si je découvrais quelque terre dans ma route à l'est, j'aurais pu commencer avec l'été à examiner ses côtes. Indépendamment de toutes ces considérations, je ne courais pas de grands dangers : mes deux vaisseaux étaient bien approvisionnés, et les équipages en bonne santé. Il était impossible de mieux employer la saison. En supposant que mes tentatives n'eussent aucun succès, je comptais du moins apprendre à la postérité qu'on peut naviguer sur ces mers et y entreprendre des découvertes même au milieu de l'hiver.

» Durant notre séjour dans le canal de la Reine-Charlotte, je fis des remarques qui ne me donnèrent pas trop bonne opinion de la morale des insulaires. Les femmes de la Nouvelle-Zélande m'avaient toujours paru plus sages que celles des îles du Grand-Océan. Si quelques unes accordèrent de légères faveurs à l'équipage de *l'Endeavour*, elles le faisaient ordinairement en secret, et les hommes ne semblaient pas s'en mêler. Mais on me dit alors qu'ils étaient les principaux entremetteurs d'un commerce honteux ; que, pour un clou ou tout autre objet, ils obligeaient les femmes à se prostituer elles-mêmes de gré ou de force, et sous les yeux du public. »

Relache a Taïti.

Le 7 juin 1773, les deux vaisseaux sortirent du canal de la Reine-Charlotte par le détroit de Cook, et firent route au sud. Pendant plus de deux mois de navigation, Cook et son collègue cherchèrent à découvrir un continent dans les latitudes moyennes de la mer du Sud ; mais ils ne rencontrèrent que des îles basses, à demi submergées, qui ne s'élevaient au dessus de la mer que de trois ou six pieds au plus. Ces îles paraissaient couvertes de cocotiers. Nos navigateurs avaient le plus grand besoin de rafraîchissements et de repos. Cook se détermina donc à relâcher dans la baie Oaïti-Piha, près de l'extrémité sud-est de Taïti. Les vaisseaux y abordèrent le 16 août. Il faut entendre Forster le jeune.

« Dès la veille, les montagnes de ce pays désiré sortaient du milieu des nuages dorés par le coucher du soleil. Tout le monde, excepté un ou deux

matelots qui ne pouvaient pas marcher, se rendit avec empressement sur le gaillard d'avant, pour contempler cette terre sur laquelle nous formions tant d'espérances, et qui enchante tous les navigateurs qui y ont abordé.

» Nous passâmes une nuit heureuse dans l'attente du matin. Nous résolûmes d'oublier les fatigues et l'inclémence du climat austral; la tristesse qui s'était emparée de nous se dissipait; l'image de la maladie et de la mort ne nous épouvantait plus.

» A la pointe du jour, nous jouîmes d'une de ces belles matinées que les poëtes de toutes les nations ont essayé de peindre. Un léger souffle de vent nous apportait de la terre un parfum délicieux, et ridait la surface des eaux. Les montagnes, couvertes de forêts, élevaient leurs têtes majestueuses, sur lesquelles nous apercevions déjà la lumière du soleil naissant. Plus près de nous on voyait une rangée de collines, d'une pente plus douce, mais boisées comme les premières, et agréablement entremêlées de teintes vertes et brunes; au pied, une plaine parée d'arbres à pain, au dessus desquels s'élevait une quantité innombrable de palmiers, vrais souverains de ces bocages ravissants. Tout semblait dormir encore; l'aurore ne faisait que poindre, et une obscurité paisible enveloppait le paysage. Nous distinguions cependant des maisons parmi les arbres, et des pirogues sur la grève. A un demi-mille du rivage, les vagues mugissaient contre un banc de rochers de niveau avec la mer, et rien n'égalait la tranquillité des flots dans l'intérieur du havre. Quand l'astre du jour commença à éclairer la plaine, les insulaires se levèrent, et animèrent peu à peu cette scène charmante. A la vue de nos vaisseaux, plusieurs se hâtèrent de lancer leurs pirogues, et de venir à nous, qui avions tant de joie de les contempler. Nous ne pensions guère que nous allions courir le plus grand danger, et que la destruction menacerait bientôt les vaisseaux et les équipages sur les bords de cette rive fortunée.

» Cependant les pirogues s'approchaient. L'une d'elles arriva près de *la Résolution*; elle était montée par deux hommes presque nus, qui avaient une espèce de turban sur la tête, et une ceinture autour des reins. Ils agitaient une large feuille verte en poussant des exclamations multipliées de *Tayo!* que, sans connaître leur langage, je prenais pour des expressions d'amitié. Nous jetâmes à ces insulaires un présent de clous, de verroteries et de médailles; ils nous offrirent en retour une grande tige de bananier, c'est-à-dire un symbole de paix, et ils désirèrent qu'on l'exposât dans la partie la plus visible du vaisseau. On le mit en effet sur les haubans du grand mât, et les deux ambassadeurs retournèrent à l'instant vers la terre. Bientôt nous découvrîmes sur le rivage une foule de gens qui nous regardaient, tandis que d'autres, d'après ce traité de paix, montaient leurs pirogues et les chargeaient

des différentes productions de leur pays. En moins d'une heure nous fûmes entourés de cent canots portant chacun un, deux, trois et quelquefois quatre personnes, qui nous montraient une parfaite confiance, et qui n'avaient aucune arme. Le son amical de tayo retentissait de toutes parts; nous le répétions de bon cœur et avec un extrême plaisir. Nous achetâmes des cocos, des bananes, des fruits à pain et d'autres végétaux, du poisson, des pièces d'étoffes, des hameçons, des haches de pierre, etc., etc. Les pirogues remplissant l'intervalle qui se trouvait entre notre bâtiment et la côte présentaient le tableau d'une nouvelle espèce de foire. Je me mis à la fenêtre de la chambre pour acheter des objets d'histoire naturelle, et en une demi-heure je rassemblai deux ou trois oiseaux inconnus, un grand nombre de poissons nouveaux, dont les couleurs, pendant qu'ils étaient en vie, étaient extraordinairement belles. Je passai la matinée à les dessiner et à peindre leurs couleurs brillantes avant qu'elles s'évanouissent.

» Les traits du visage des Taïtiens qui nous entouraient annonçaient la bonté; leur physionomie était agréable, et leur teint d'un brun d'acajou pâle; leur taille ne surpassait pas la nôtre; ils avaient de beaux cheveux et de beaux yeux noirs. Nous remarquâmes plusieurs femmes assez jolies pour attirer notre attention. Leur vêtement était une pièce d'étoffe, avec un trou au milieu où elles passaient leur tête, de manière que les deux bords pendaient devant et derrière jusqu'aux genoux. Une jolie toile blanche, pareille à une mousseline, formait différents plis autour de leur corps, un peu au dessous de la poitrine, et l'une des extrémités retombait avec grâce par dessus l'épaule. Si cet habit n'a pas la forme parfaite qu'on admire avec tant de raison dans les draperies des anciennes statues grecques, il est plus joli que je ne l'imaginais, et plus avantageux à la taille et à la figure qu'aucune des robes européennes que nous connaissions. Les deux sexes étaient embellis, ou plutôt défigurés par ces singulières taches noires qu'ils se font en se piquant la peau, et en mettant une couleur noire dans les piqûres. On en voyait particulièrement sur les fesses des hommes.

» Ils ne tardèrent pas à venir à bord. La douceur singulière de leur caractère se montrait dans leurs regards et dans toutes leurs actions. Ils nous prodiguaient des marques de tendresse et d'affection; ils nous prenaient les mains; ils s'appuyaient sur nos épaules, ou ils nous embrassaient. Ils admiraient la blancheur de nos corps, et souvent ils écartaient nos habits de dessus notre poitrine, comme pour se convaincre que nous étions faits comme eux.

» Plusieurs, voyant que nous désirions apprendre leur langage, puisque nous demandions les noms des différents objets, ou que nous répétions ceux qui se trouvent dans les vocabulaires des premiers voyageurs, se donnèrent

beaucoup de peine pour nous l'enseigner ; ils semblaient charmés quand nous rendions exactement la prononciation du mot. Aucune langue ne me paraît plus aisée à apprendre que celle-ci ; toutes les consonnes aigres et sifflantes en sont bannies , et presque tous les mots finissent par une voyelle. Il faut seulement une oreille délicate pour distinguer les modifications nombreuses de leurs voyelles, qui donnent une grande finesse à l'expression. Parmi plusieurs autres observations, nous reconnûmes que l'*O* et l'*E* qui commencent la plupart des noms et des mots qui se trouvent dans le premier voyage du capitaine Cook sont l'article que les langues orientales mettent devant la plus grande partie de leurs substantifs ; on devrait suivre cette orthographe. Je remarquerai ici que M. de Bougainville a saisi heureusement le nom de l'île sans l'*O* , et qu'il l'a exprimé par Taïti aussi bien que la nature du français peut le permettre.

» Un canot fut détaché en avant pour sonder le récif. Nos gens, descendus à terre, furent bientôt entourés d'insulaires. Entendant les cris des cochons, ils demandèrent à en acheter ; mais on répondit à toutes leurs instances que ces animaux appartenaient à l'éri ou au roi, et qu'ils ne pouvaient pas les vendre.

» Une autre pirogue plus grande que les autres nous amena un bel homme de plus de six pieds, et trois femmes. L'insulaire, qui nous apprit tout de suite qu'il s'appelait O-Taï, semblait être un personnage de quelque importance dans cette partie de l'île, et nous le prîmes pour un de ces vassaux ou francs-tenanciers dont parle le premier voyage de Cook. Il monta sur le gaillard d'arrière, pensant probablement qu'une place où s'asseyaient nos chefs lui convenait. Il était beaucoup plus blanc que ses compatriotes, et son teint ressemblait à celui des métis des îles d'Amérique. Ses traits étaient réellement agréables et réguliers ; il avait le front haut, les sourcils arqués, de grands yeux noirs, étincelants de feu, et le nez bien fait. Le contour de sa bouche avait une douceur et un charme tout particuliers ; ses lèvres étaient proéminentes, mais non pas démesurément grosses ; sa barbe noire et bien frisée ; ses cheveux, très noirs, tombaient en larges boucles sur ses épaules : s'apercevant que les nôtres étaient en queue, il se servit d'un mouchoir de soie noire, que M. Clarke lui avait donné pour se mettre à notre mode ; son corps, bien fait, était un peu trop fort, et ses pieds trop grands détruisaient un peu l'harmonie de l'ensemble.

» Des trois femmes, l'une était son épouse, et les deux autres ses sœurs. Les deux plus jeunes eurent beaucoup de plaisir à nous apprendre à les appeler par leurs noms, qui étaient assez harmonieux. L'une portait celui de Maroya, et l'autre celui de Maroraï. Elles étaient encore plus blanches qu'O-

Taï, mais plus petites au moins de neuf ou dix pouces. Maroraï avait la figure la plus gracieuse, les mains parfaitement potelées, et les contours des bras, des épaules et des reins, d'une délicatesse inexprimable. Leurs traits n'étaient pas si réguliers que ceux de leur frère; mais un sourire ineffable embellissait leur visage. Elles semblaient n'être jamais venues à bord de vaisseaux, car tous les objets excitaient leur admiration. Elles ne se contentèrent point de regarder autour des ponts; elles descendirent dans les cabanes des officiers, où un de nos Messieurs les conduisit, et elles en examinèrent les plus petits détails avec attention. Maroraï prit fantaisie d'une paire de draps qu'elle aperçut sur un des lits, et fit différentes tentatives inutiles pour les obtenir de son conducteur. Celui-ci lui demanda en échange une faveur particulière. Après avoir hésité un instant, elle y consentit avec une feinte répugnance; mais au moment où la victime approchait de l'autel de l'hymen, un événement malheureux interrompit la solennité. Notre vaisseau toucha contre un rocher; il fallut tout quitter pour le secourir.

» Durant cette position critique, où tout le monde travailla de toutes ses forces, plusieurs Taïtiens étaient sur nos bords et autour des vaisseaux. Ils paraissaient insensibles à nos dangers, ils ne montraient ni joie ni crainte quand les bâtiments touchaient. Cependant ils nous aidaient machinalement à virer le cabestan, à manier les cordages, etc. Pendant ces entrefaites, le thermomètre était à plus de 90° dans l'ombre, et le soleil brillait avec éclat sous un ciel d'une sérénité parfaite. Les Taïtiens nous quittèrent un peu avant le coucher du soleil.

» On passa la nuit, qui fut orageuse et pluvieuse, à courir de petites bordées, et nous vîmes les dangereux récifs éclairés par les flambeaux des pêcheurs taïtiens. L'un des officiers, allant se coucher, trouva son lit sans draps. La belle Maroraï en avait probablement pris soin, quand elle fut abandonnée par son amant. Elle dut mettre à son vol beaucoup d'adresse, car elle parut ensuite sur le pont, et personne ne s'en aperçut. Le lendemain au matin 17, nous mouillâmes dans la baie d'Oaïti-Piha. Les deux vaisseaux étaient entourés et remplis de Taïtiens, qui nous apportaient des cocos, des bananes et des monbins, des ignames et d'autres racines, qu'ils échangèrent contre des clous et des verroteries. Cook fit présent de chemises, de haches, etc., à plusieurs qui se disaient chefs. Ils promirent de lui envoyer en retour des cochons et des volailles; mais ils ne tinrent pas leur promesse.

» Les cris de ces insulaires nous étourdissaient. Leurs pirogues chaviraient souvent; mais ces accidents ne les déconcertaient point, car les hommes et les femmes sont d'habiles nageurs. Comme je leur demandais des plantes et d'autres curiosités d'histoire naturelle, ils m'en apportèrent plusieurs. Je rassem-

blai l'espèce commune de morelle noire et une belle erythrina ou fleur de corail. Ils avaient volé à bord différentes bagatelles; quelques uns même rejetaient secrètement de la hauteur de nos vaisseaux les cocos que nous avions déjà achetés une fois à leurs camarades, qui étaient dans leurs pirogues, et qui venaient sur-le-champ nous les revendre un seconde. Afin de prévenir cette friponnerie, on chassa les larrons, après les avoir punis du fouet, châtiment qu'ils supportèrent avec patience.

» La chaleur était aussi grande que la veille; malgré la transpiration abondante qu'elle occasionnait, le climat ne nous affectait pas trop. Nous étions charmés de remplacer un biscuit mangé de vers par des fruits à pain et des ignames. L'évi, qui est un fruit de la forme d'une pomme, nous fournissait un dessert délicieux. Nous désirions seulement acheter des cochons et des volailles.

» L'après-midi, Cook débarqua avec le capitaine Furneaux, afin d'examiner l'aiguade et de sonder les dispositions des Taïtiens. Il ne restait presque plus d'eau à bord; une chaloupe alla de suite en remplir quelques futailles.

» Durant cette petite expédition, les ponts furent remplis de Taïtiens, et, entre autres, de plusieurs femmes qui se livraient aisément aux sollicitations pressantes des matelots. Quelques unes, qui semblaient être venues à bord pour faire ce commerce, ne paraissaient pas avoir plus de neuf à dix ans, et on ne voyait en elles aucun signe de puberté. Un libertinage si prématuré doit avoir des suites funestes sur la nation en général, et je fus frappé d'abord de la petite stature de la classe inférieure du peuple, à laquelle appartiennent toutes les prostituées. Nous y avons remarqué peu d'individus au dessus d'une taille moyenne; un grand nombre était au dessous : observation qui confirme ce que Buffon a dit si judicieusement sur l'union prématurée des deux sexes. En général, leurs traits n'avaient rien de régulier et de distingué, si l'on en excepte les yeux, toujours grands et pleins de vivacité; mais un sourire naturel et un désir constant de plaire suppléaient tellement à la beauté, que l'amour ôtait la raison à nos matelots, et ils donnaient indiscrètement leurs chemises et leurs habits à leurs maîtresses. La simplicité d'un vêtement qui exposait à la vue un sein bien formé et des bras charmants contribuait d'ailleurs à exciter leur flamme amoureuse. Enfin le spectacle de plusieurs de ces nymphes qui toutes nues nageaient avec grâce autour de nos vaisseaux aurait suffi seul pour détruire le peu de force qu'un marin oppose à ses passions.

» Une circonstance insignifiante avait engagé ces femmes à se jeter à l'eau. Un des officiers, placé sur le gaillard d'arrière, voulut donner des grains de verroterie à un enfant de six ans qui était sur une pirogue; ils tombèrent dans la mer. L'enfant se précipita au même instant à l'eau, et plongea jusqu'à ce

qu'il les eut rapportés du fond. Afin de récompenser son adresse, on lui jeta d'autres bagatelles, et cette générosité tenta une foule d'hommes et de femmes, qui nous amusèrent par des tours surprenants d'agilité au milieu des flots, et qui non seulement repêchaient des grains de verroterie, mais même de grands clous qui, par leurs poids, descendaient promptement à une profondeur considérable. Quelques Taïtiens restaient long-temps sous l'eau, et nous ne revenions point de la prestesse avec laquelle ils plongeaient. Les ablutions fréquentes de ce peuple, dont le premier voyage de Cook a déjà parlé, leur rendent l'art de nager familier dès leur plus tendre enfance. A voir leur position aisée dans l'eau et la souplesse de leurs membres, nous les regardions presque comme des animaux amphibies. Le capitaine revint le soir sans avoir parlé au roi, qui avait fait dire qu'il nous rendrait visite le lendemain.

» Le capitaine Cook et ceux qui l'accompagnaient se promenèrent le long de la côte à l'est, suivis d'une quantité innombrable de Taïtiens, qui voulurent absolument les porter sur leurs épaules lorsqu'il fallut passer un ruisseau. Les insulaires les laissèrent ensuite, à l'exception d'un seul homme, qui les mena à une pointe de terre en friche où différentes espèces de plantes croissaient avec force parmi des buissons. En sortant de ces buissons, les Anglais aperçurent un bâtiment de pierre qui avait la forme d'un fragment de pyramide. La base avait environ trente pieds de face; tout l'édifice consistait en plusieurs terrasses ou degrés s'élevant au dessus les uns des autres, qui tombaient en ruines et couverts d'herbe et d'arbrisseaux, surtout dans la partie tournée vers l'intérieur de l'île. Le Taïtien leur apprit que c'était le cimetière ou le temple d'Ouahitoua, roi actuel de Tierrébou. Tout autour étaient placés quinze pieux minces, d'environ dix-huit pieds de long, sur lesquels on voyait sculptées six ou huit petites figures alternativement mâles et femelles; celle d'en-haut était toujours d'un mâle; toutes faisaient face à la mer, et ressemblaient parfaitement à celles qui sont sculptées à l'arrière des pirogues et s'appellent *É-ti*. Au delà du moraï, les Anglais découvrirent un toit soutenu par quatre poteaux, devant lequel, sur un treillage de baguettes, étaient placées des bananes et des cocos pour le dieu. Ils s'assirent à l'ombre de ce toit afin de s'y reposer, et leur guide, les voyant très fatigués, prit plusieurs bananes et les leur offrit, en les assurant qu'elles étaient bonnes à manger. Ils les trouvèrent délicieuses, et ils partagèrent sans scrupule ces mets destinés aux dieux.

» Avant de commencer nos excursions le 18, dès le grand matin, nous contemplâmes avec ravissement la scène qui s'offrait à nos yeux. Le havre où mouillaient les vaisseaux était très petit; il n'aurait pu en contenir d'autres,

L'eau y était aussi unie qu'un miroir, tandis qu'en dehors la mer brisait en écumant sur le récif. La plaine, au pied des collines, resserrée en cet endroit, présentait l'image de la fertilité, de l'abondance et du bonheur. Elle se partageait vis-à-vis de nous entre les collines, et formait une longue vallée étroite, couverte de plantations entremêlées de maisons. Les pentes des collines, revêtues de bois, se croisaient des deux côtés, et derrière la vallée nous apercevions les montagnes de l'intérieur, formant différents pics, entre autres une pointe remarquable, dont le sommet, penché d'une manière effrayante, semblait prêt à tomber. La sérénité du ciel, la douce chaleur de l'air, et la beauté du paysage, tout enchantait notre imagination et nous inspirait la gaîté.

» En débarquant nous nous hâtâmes de traverser la grève sablonneuse, où nous ne pouvions faire aucune découverte d'histoire naturelle, et nous avançâmes au milieu des plantations. Elles répondirent parfaitement à l'idée que je m'étais formée d'un pays que Bougainville compare à l'Élysée. Entrant au milieu d'un bosquet d'arbres à pain, sur la plupart desquels nous ne vîmes point de fruit dans cette saison d'hiver, nous suivîmes un sentier propre, mais étroit, quinous conduisit à plusieurs maisons à demi cachées sous des arbrisseaux. Des cocotiers dominaient les autres arbres; les bananiers déployaient leur large feuillage, et on apercevait quelques bananes bonnes à manger. D'autres arbres, couverts de branches d'un vert sombre, portaient des pommes dorées, qui par le jus et la saveur ressemblaient à l'ananas. Les espaces intermédiaires étaient remplis de mûriers à papier, de différentes espèces d'arum, d'ignames, de cannes de sucre, etc.

» Les cabanes des Taïtiens, placées à l'ombre des arbres fruitiers, sont peu éloignées les unes des autres, et entourées d'abrisseaux odorants. Nous ne fûmes pas moins charmés de la simplicité élégante de leur structure que de la beauté naturelle des bocages qui les environnaient. Les longues feuilles du pandang servaient de couvertures à ces édifices, soutenus par des colonnes d'arbre à pain, qui est ainsi utile à plus d'un égard. Comme un simple toit suffit pour mettre les Taïtiens à l'abri des pluies et des rosées de la nuit, et que le climat de cette île est un des plus délicieux de la terre, les maisons sont ouvertes sur les côtés. Quelques unes cependant, construites pour que l'on y fût plus en secret, étaient entièrement fermées avec des bamboux réunis par des pièces de bois transversales, de manière à donner l'idée d'une vaste cage. Celles-là ont communément un trou par où l'on entre. Ce trou est fermé par une planche. Nous observâmes devant chaque hutte des groupes d'habitants couchés ou assis comme les Orientaux, sur un vert gazon ou sur une herbe sèche, et passant ainsi leurs jours heureux à converser ou à se reposer. Les

uns se levaient à notre approche, et se joignaient à la foule qui nous suivait; mais le plus grand nombre, et surtout ceux d'un âge mûr, restant dans la même attitude, se contentaient de prononcer le mot de *Tayo* lorsque nous passions près d'eux. Ceux qui nous suivaient, nous voyant rassembler des plantes, s'empressèrent à en cueillir de pareilles, qu'ils venaient nous offrir.

» Une grande variété de végétaux croît naturellement au milieu des plantations, dans ce beau désordre de la nature, qui est réellement admirable, et qui surpasse infiniment la symétrie des jardins réguliers. Nous y avons trouvé plusieurs graminées, qui, quoique plus clair-semées que dans nos pays du nord, offraient cependant, en croissant à l'ombre, un lit de verdure d'une extrême mollesse et d'une fraîcheur remarquable; elles entretenaient assez d'humidité dans le sol pour nourrir les arbres. De petits oiseaux remplissaient les bocages d'arbres à pain, etc.; leur chant était très agréable, quoiqu'on dise communément en Europe (je ne sais pourquoi) que les oiseaux des climats chauds sont privés du don de l'harmonie. De très petits perroquets d'un joli bleu de saphir habitaient la cime des cocotiers les plus élevés, tandis que d'autres, d'une couleur verdâtre et tachetés de rouge, se montraient plus ordinairement parmi les bananiers, et souvent dans les habitations des Taïtiens, qui les apprivoisaient et qui estimaient beaucoup leurs plumes rouges. Un martin-pêcheur d'un vert sombre, avec un collier de la même couleur sur son cou blanc, un gros coucou et plusieurs sortes de pigeons ou de tourterelles sautaient d'une branche à l'autre, tandis qu'un héron bleuâtre se promenait gravement sur le bord de la mer, mangeant des coquillages et des vers. Un beau ruisseau qui roulait ses ondes argentées sur un lit de cailloux descendait d'une vallée étroite, et à son embouchure dans la mer offrait ses eaux aux gens de l'équipage qui étaient à terre pour remplir les futailles. En remontant ce ruisseau, je rencontrai une grosse troupe de Taïtiens qui suivaient trois hommes revêtus de différentes étoffes jaunes et rouges, avec de jolis turbans des mêmes couleurs. Chacun d'eux portait à la main un long bâton ou une baguette, et le premier était accompagné d'une femme qu'on nous dit être son épouse. Je demandai qui étaient ces gens-là. On me répondit que c'étaient les *te-aponnis ;* mais remarquant que je n'entendais pas assez leur langue pour comprendre ce terme, on ajouta que c'étaient des *tata-no t'eatoua*, des ministres de Dieu et du moraï ou du temple. Je m'arrêtai quelque temps parmi eux; et comme ils ne firent aucune cérémonie religieuse, je les quittai.

» Le capitaine Cook eut dans sa chambre, la plus grande partie du jour, un des prétendus éris; il lui fit et à tous ses amis beaucoup de présents; mais

on le surprit saisissant des effets qui ne lui appartenaient pas, et les tendant du haut des bouteilles à ses compatriotes qui étaient en dehors. On éleva contre ceux qui étaient sur le pont plusieurs autres plaintes du même genre, ce qui obligea de les chasser tous du vaisseau. Celui qui était dans la chambre s'empressa de sortir. Le capitaine était si blessé de sa conduite que, quand il fut un peu loin, il tira deux coups de fusil par dessus sa tête; alors le Taïtien quitta sa pirogue et se jeta à la nage. On détacha un canot pour saisir son embarcation; mais dès que nos gens approchèrent de la côte, les Taïtiens les assaillirent de pierres. Comme nos matelots n'étaient pas armés, le capitaine craignit pour eux; il monta un autre canot pour les secourir, et fit tirer un gros canon chargé de balles le long du rivage. A l'instant les Taïtiens abandonnèrent tous la grève; on emmena deux de leurs pirogues sans la moindre opposition. Il y avait sur une de ces pirogues un petit garçon qui était fort effrayé; on dissipa bientôt sa peur en lui donnant quelques bagatelles et en le remettant à terre. Quelques heures après, nous redevînmes bons amis, et le capitaine rendit les pirogues à la première personne qui vint les demander.

» Après la course du matin, nous étions retournés dîner à bord. L'après-midi nous allâmes faire une seconde promenade aux environs de l'aiguade, afin de tâcher de regagner la confiance des insulaires, que nos hostilités avaient éloignés de nous. Nous prîmes un chemin différent de celui du matin, et nous trouvâmes de nouvelles habitations environnées d'arbres fruitiers. Partout un peuple aussi aimable et aussi bon, mais réservé et craintif à cause de ce qui venait d'arriver. Enfin nous parvînmes à une grande maison appartenant à Ouaitoua, qui était alors dans un autre canton. Nous nous rembarquâmes avec une petite collection de nouvelles plantes.

» Jusqu'à ce soir aucun Taïtien n'avait demandé des nouvelles de Topia; deux ou trois s'informèrent de lui. Ils ne firent plus de question dès qu'ils apprirent la cause de sa mort : il parut qu'ils n'auraient pas éprouvé la moindre affliction s'il était mort autrement que de maladie. Ils parlèrent aussi peu d'Aotourou, l'homme qu'avait emmené M. de Bougainville; mais ils m'entretinrent sans cesse de M. Banks et de plusieurs autres personnes qui étaient avec le capitaine Cook lors du premier voyage.

» Les Taïtiens nous apprirent que Toutahah, qui était revêtu de l'autorité dans la plus grande des deux péninsules de Taïti, avait été tué dans une bataille qui s'était donnée entre les deux royaumes cinq mois auparavant, et que le prince régnant s'appelait O-Tou; que Toubouraï-Tamaïdé et la plupart de nos anciens amis des environs de Matavaï avaient aussi péri dans ce combat, ainsi qu'un grand nombre d'hommes du peuple; mais que la paix subsistait enfin entre les deux états.

» Le 19, dit Forster, nous fîmes des recherches de botanique. La pluie tombée la nuit avait fort rafraîchi l'air, et avant le lever du soleil notre promenade fut très agréable. Les plantes et les arbres semblaient ranimés, et les bocages exhalaient un plus doux parfum. Nous nous plaisions à entendre le concert des oiseaux. A peine eûmes-nous fait quelques pas, qu'un grand bruit venant de la forêt frappa nos oreilles; en suivant le son, nous parvînmes à un petit hangar, où cinq ou six femmes assises sur les deux côtés d'une longue pièce de bois carrée battaient l'écorce fibreuse du mûrier, afin d'en fabriquer leurs étoffes. Elles s'arrêtèrent un moment pour nous laisser examiner l'écorce, le maillet, et la poutre qui leur servait de table; elles nous montrèrent aussi, dans une écale de coco, une espèce d'eau glutineuse dont elles se servaient de temps en temps afin de coller ensemble les morceaux d'écorces. Cette colle est absolument nécessaire dans la fabrique de ces immenses pièces d'étoffes, qui, ayant quelquefois six à neuf pieds de large, et cent cinquante de long, sont composées de petits morceaux d'écorces prises sur des arbres assez menus.

» En examinant avec soin leurs belles et nombreuses plantations de mûriers, nous n'en avons jamais trouvé un seul de vieux : dès qu'ils ont deux ans, on les abat, et de nouveaux rejetons poussent de la racine, car heureusement il n'y a pas d'arbre qui se multiplie davantage, et si on le laissait croître jusqu'à ce qu'il fût en fleur et qu'il portât des fruits, peut-être qu'il couvrirait bientôt tout le pays. C'est toujours sur les jeunes qu'il faut enlever l'écorce : on a soin que leur tige devienne longue, sans aucune branche, excepté seulement au sommet; de sorte que l'écorce est la plus entière possible. Nous ne connaissions pas alors la méthode de la préparer avant qu'on la mette sous le maillet. Les femmes occupées de ce travail portaient de vieux vêtements sales et déguenillés, et leurs mains étaient dures et calleuses. Un peu plus loin, un homme, dont le regard prévenait en sa faveur, nous invita à nous asseoir à l'ombre devant sa maison, au milieu d'une vallée étroite. Sur une petite cour pavée de larges pierres, il étendit des feuilles de bananiers pour nous, et apportant un petit banc de bois assez propre, fait d'une seule pièce, il pria celui d'entre nous qu'il croyait être le principal personnage de s'y asseoir. Quand nous fûmes tous assis, il courut à sa maison chercher des fruits à pain cuits, qu'il nous offrit sur des feuilles de bananiers fraîches, et il nous présenta en outre un panier natté rempli d'évis, ou monbins, fruit dont le goût ressemble à celui de l'ananas. Nous déjeunâmes de bon cœur; l'exercice que nous venions de faire, l'air frais du matin et l'excellence de ces fruits avaient excité notre appétit. La méthode taïtienne d'apprêter le fruit à pain et les autres aliments avec des pierres échauffées

nous parut fort supérieure à celle de nos cuisines. Pour que rien ne manquât à son festin, notre hôte ouvrit cinq cocos, en les dépouillant de leur enveloppe avec ses dents; il versa dans une coupe très propre (c'était une écale de coco) la liqueur fraîche et limpide qu'ils renfermaient, et chacun de nous but à son tour. Les insulaires nous avaient témoigné de la bienveillance et de l'amitié dans toutes les occasions; ils nous avaient toujours donné, pour des bagatelles, des cocos et des fruits quand nous leur en demandions; mais nous n'avions pas encore vu d'exemple d'une hospitalité exercée d'une manière si complète. Nous tâchâmes de récompenser notre ami avec des verroteries et des clous, qui lui causèrent une joie extrême.

» Après avoir quitté cet asyle de l'hospitalité patriarcale, nous continuâmes notre promenade dans l'intérieur du pays, malgré la répugnance de plusieurs Taïtiens. Quand ils virent que nous persistions à le vouloir, la plus grande partie se dispersa au milieu des différentes habitations; il n'en resta qu'un petit nombre pour nous accompagner et nous servir de guides au pied des premières collines. Laissant les huttes et les plantations des Taïtiens derrière nous, nous montâmes un sentier battu à travers des arbrisseaux mêlés de plusieurs gros arbres. En examinant les coins les plus touffus, je trouvai plusieurs plantes et des oiseaux inconnus jusqu'ici aux naturalistes. Avec ces richesses, nous nous remîmes en route du côté de la mer, et les naturels en témoignèrent leur satisfaction. Un immense concours d'insulaires remplissait le lieu où nous marchions sur la grève. La chaleur excessive du soleil nous engagea à nous baigner dans la rivière voisine, et nous allâmes ensuite dîner à bord. La pluie nous y retint l'après-midi : j'arrangeai les plantes et les animaux que nous avions rassemblés, et je fis des dessins de ceux qui étaient nouveaux. Nos trois jours d'excursions n'avaient fourni qu'un petit nombre d'espèces différentes, ce qui prouve une excellente culture, dans une île aussi féconde que Taïti : car, au milieu d'un pays abandonné à lui-même, des milliers d'espèces différentes fourmilleraient en désordre. Le peu d'étendue de l'île, et son immense éloignement des continents à l'est et à l'ouest, ne comportent pas une grande variété d'animaux. Nous n'y avons vu, en quadrupèdes, que des cochons, des chiens, et des quantités incroyables de rats, que les naturels laissent courir en liberté, sans jamais essayer de les détruire. Le nombre des oiseaux y est assez considérable. Quand les insulaires se donnaient la peine de pêcher, ils nous vendaient toute sorte de poissons, parce que cette classe d'animaux court plus aisément d'une partie de l'Océan à l'autre, et surtout dans la zone torride, où certaines espèces sont connues tout autour du globe.

» Si la rareté des plantes qui croissent sans culture était peu avantageus

pour le botaniste, elle produisait les effets les plus salutaires pour les équipages, puisque le terrain était couvert de végétaux sains. De si bons aliments avaient opéré merveilleusement sur notre santé. Le brusque changement de diète produisit cependant quelques dysenteries. Nous n'avions pas pu obtenir autant de cochons que nous le désirions : on n'eut pas honte de proposer au capitaine d'enlever de force un nombre suffisant de ces animaux, et ensuite de donner en échange aux Taïtiens de nos marchandises pour en payer la valeur. Cette proposition basse et cruelle fut accueillie avec l'indignation et le mépris qu'elle méritait.

» Tous les jours nous avions le temps de pénétrer dans l'intérieur de l'île afin de remplir l'objet de notre destination, et recueillir diverses particularités propres à jeter du jour sur le caractère et les mœurs des Taïtiens.

» Le 20, à midi, continue Forster, je fis avec plusieurs officiers une promenade à la pointe orientale du havre. Arrivés à un petit ruisseau assez large et assez profond pour porter une pirogue, nous passâmes de l'autre côté, et nous aperçûmes parmi des arbrisseaux une maison assez vaste. Une grande quantité des plus belles étoffes de Taïti étaient étendues sur l'herbe devant cette habitation ; les insulaires nous dirent qu'on venait de les laver dans la rivière. Tout près de là, je vis suspendu à un bâton un bouclier de forme semi-circulaire, fait de baguettes d'osier et de filasse de cocotier, couvert de plumes éclatantes gris-bleuâtre, d'une espèce de pigeon, et orné de dents de requin disposées en trois cercles concentriques. Je demandai si on voulait le vendre ; on me répondit que non, et j'en conclus qu'on l'avait exposé à l'air, ainsi que nous exposons de temps en temps les choses que nous tenons dans des boîtes fermées. Un homme d'un âge mûr, couché fort à son aise au milieu de la hutte, nous invita à nous asseoir près de lui, et il examina avec curiosité mon habillement. Les ongles de ses doigts étaient très longs ; il en paraissait fier. C'est une marque de distinction parmi eux, parce que, pour les laisser croître de cette longueur, il ne faut pas être obligé de travailler. Les Chinois ont la même coutume. Il n'est peut-être pas possible aux Needham et aux de Guigne de déterminer si les Taïtiens l'ont tirée de l'extrémité de l'Asie, ou si le hasard les a conduits à la même idée. En différents coins de la hutte, des hommes et des femmes mangeaient séparément du fruit à pain et des bananes, et tous, à notre approche, nous invitèrent à partager leur dîner. Les premiers voyageurs ont déjà rapporté cet usage des deux sexes de manger séparément, et ils n'ont pas mieux réussi que nous à en découvrir la cause.

» En quittant cette maison nous nous rendîmes, à travers des arbrisseaux odoriférants, à une autre, où nous trouvâmes O-Taï, sa femme, ses enfants et ses sœurs, Maroya et Maroraï. L'officier qui avait perdu les draps de son lit

était avec nous ; mais, ne jugeant pas à propos de les redemander, il essaya plutôt de gagner les bonnes grâces de la belle. Elle accepta les grains de verroterie, les clous, etc., qu'on lui offrit ; mais elle fut inexorable aux sollicitations passionnées de son amant. Il est probable qu'ayant obtenu les draps qu'elle désirait, et pour lesquels seuls elle aurait pu condescendre à prodiguer ses faveurs, rien ne l'excitait plus à supporter les embrassements passagers d'un étranger. Cette idée nous semblait encore plus vraisemblable, quand nous considérions que sa famille jouissait d'un certain rang, et que, durant le long séjour du capitaine Cook lors de son premier voyage, il n'y avait point eu, ou du moins il n'y avait eu que très peu d'exemples de ce libertinage chez les femmes de la haute classe. Après avoir resté peu de temps avec eux, je retournai à la place de notre marché ; tous nos canots étant partis, j'osai m'embarquer sur une simple pirogue sans balancier, et pour un grain de verroterie, qui était tout ce qui me restait, j'arrivai sain et sauf à bord de *la Résolution*.

» Le lendemain nous partîmes dès la pointe du jour pour une promenade du côté de l'est. La plaine s'élargit à mesure que l'on s'avance au delà de la pointe orientale du havre d'Aïtépeha ; il y a par conséquent plus d'arbres à pain, de cocotiers et de bananiers, sur lesquels nous voyions déjà des bourgeons. Les habitations des Taïtiens étaient aussi plus nombreuses, plus élégantes et plus neuves que celles des environs de notre mouillage. Dans une de ces habitations, qui était entièrement formée de roseaux nous aperçûmes beaucoup de paquets d'étoffes et des cases pour des boucliers, qui, ainsi que la maison, appartenaient à Ouahitoua. Nous fîmes environ deux milles parmi des bocages d'arbres fruitiers les plus délicieux, au moment où les insulaires allaient à leurs travaux. Je reconnus bientôt les fabricants d'étoffe au bruit du maillet.

» Il ne faut pas supposer que les besoins de ces peuples les forcent à un travail constant, car ils se rassemblaient en foule autour de nous, ils nous suivaient toute la journée, et quelquefois même ils négligeaient pour nous leurs repas ; cependant ils ne nous accompagnaient point sans quelque motif d'intérêt. En général, leur conduite à notre égard était douce, amicale, et même officieuse ; mais ils guettaient toutes les occasions d'enlever adroitement quelques bagatelles, et lorsque nous leur rendions les regards affectueux qu'ils jetaient sur nous, ils profitaient du moment pour nous dire d'un ton mendiant : *Tayo poë ;* ami, quelque chose. Soit qu'on leur accordât leur demande ou qu'on la refusât, leur amabilité ne diminuait pas. Si ces demandes devenaient trop fréquentes, nous avions coutume alors de les contrefaire, et de répéter leurs paroles sur le même ton, ce qui excitait parmi eux des éclats de

rire universels. Ils parlaient communément très haut, et il semblait qu'ils s'entretenaient de nous. Chaque nouveau venu apprenait sur-le-champ des autres nos noms, qu'ils réduisaient à un petit nombre de voyelles et de consonnes plus douces; et on ne manquait pas de l'amuser en lui racontant ce que nous avions dit ou fait le matin.

» Les derniers arrivés voulaient ordinairement entendre un coup de fusil; nous y consentions, à condition qu'ils nous montreraient un oiseau pour but. Nous étions souvent embarrassés quand ils nous en indiquaient un éloigné de douze ou quinze cents pieds ; ils ne pensaient point que l'effet de nos armes à feu fût borné à un certain espace. Comme il n'était pas prudent de leur découvrir ce mystère, nous prétendions ne voir l'oiseau que lorsque nous étions assez près pour le tuer. La première explosion les effraya beaucoup, et produisit sur quelques uns une consternation si forte, qu'ils tombèrent à terre, et s'enfuirent ensuite à environ soixante pieds de nous. Ils se tinrent ainsi à l'écart jusqu'à ce que nous eûmes calmé leurs craintes par des démonstrations d'amitié, ou jusqu'à ce qu'un de leurs compatriotes, plus courageux, eût ramassé l'oiseau que nous venions de tuer. Bientôt ils se familiarisèrent avec ce bruit, et quoiqu'ils exprimassent toujours quelque émotion soudaine, cependant peu à peu ils surmontèrent leur frayeur.

» Malgré la réception amicale qu'on nous faisait de toutes parts, les insulaires avaient grand soin de cacher leurs cochons à nos yeux : si nous en parlions, ils semblaient affligés; ils disaient qu'ils n'en avaient point, ou ils nous assuraient qu'ils appartenaient à Ouahitoua, leur roi. Quoique nous vissions des étables pleines presque autour de chaque hutte, nous ne fîmes plus semblant de nous en apercevoir; cette conduite augmenta leur confiance envers nous.

» Après une marche d'un ou deux milles, nous nous assîmes sur de grandes pierres qui formaient une espèce de cour pavée devant une maison, et nous priâmes les habitants de nous donner du fruit à pain et des cocos en échange de nos marchandises. Ils nous en apportèrent à l'instant, et nous déjeunâmes. La foule qui nous suivait se tint à quelque distance, ainsi que nous l'avions désiré, pour que personne ne nous prît nos armes, etc., que nous étions obligés de quitter en mangeant. Afin de nous mieux traiter, on nous offrit une écale de coco remplie de petits poissons frais, que les Taïtiens ont coutume de manger crus, sans autre sauce que de l'eau ; j'en goûtai, et je ne les trouvai point désagréables. Mais comme nous étions dans l'usage de les manger cuits, nous les distribuâmes avec le reste du fruit à ceux de nos favoris qui se trouvaient dans la foule.

» Nous poursuivîmes alors notre promenade du côté des collines, malgré

les sollicitations opportunes des naturels, qui nous pressèrent de rester dans la plaine : nous reconnûmes tout de suite que c'était uniquement parce qu'ils n'aimaient pas la fatigue. Mais, sans changer de résolution, et laissant derrière nous presque toute la troupe, nous gagnâmes avec un petit nombre de guides une ouverture entre deux collines. J'y trouvai plusieurs plantes nouvelles pour nous; nous vîmes des hirondelles volant sur un petit ruisseau qui roulait ses eaux avec impétuosité; nous côtoyâmes ses bords jusqu'à un rocher perpendiculaire revêtu de divers arbrisseaux, et d'où il tombait en colonne de cristal, en formant à son pied une nappe tranquille et limpide entourée de fleurs odoriférantes. Ce lieu, d'où nous découvrions la plaine sous nos pieds, et plus loin la mer, était un des plus beaux sites qui ait jamais frappé mes regards; il rappelait à mon souvenir et surpassait les descriptions poétiques les plus riches. A l'ombre des arbres, dont les branches se courbaient mollement au dessus des ondes, nous jouîmes d'une brise agréable, qui calmait la chaleur du jour. Le bruit uniforme et imposant de la cascade n'était interrompu que par le gazouillement des oiseaux. Dans cette position, nous nous assîmes pour décrire nos nouvelles plantes, avant qu'elles se fussent flétries. Les Taïtiens nos camarades, nous voyant occupés, se reposèrent aussi parmi les arbrisseaux, et ils nous examinèrent attentivement et dans un profond silence.

» Nous aurions été charmés de passer tout le jour au fond de cette retraite; mais après avoir achevé nos notes et jeté un dernier coup d'œil sur cette scène charmante, nous redescendîmes dans la plaine. J'observai bientôt une foule d'insulaires qui s'avançaient vers nous, et nous distinguâmes M. Hodges et M. Grindall, qu'ils entouraient; nous les joignîmes, résolus de continuer ensemble notre course. Un jeune homme d'une physionomie très heureuse, qui s'était distingué par des démonstrations particulières d'attachement, fut chargé du portefeuille où M. Hodges conservait les esquisses et dessins qu'il faisait en se promenant. Il parut enchanté de cette confiance, et il se regarda comme un personnage devenu plus important aux yeux de ses compatriotes. Cette circonstance, jointe au maintien paisible de mes compagnons, qui marchaient sans armes, produisit un effet général sur tous ceux qui nous entouraient, car leur familiarité et leur affection en semblèrent fort augmentées.

» Nous entrâmes ensemble dans une hutte spacieuse, où nous vîmes une grande famille assemblée. Un vieillard d'un visage calme était couché sur une natte propre, il appuyait sa tête sur un petit tabouret qui lui servait de coussin. Des cheveux blancs couvraient sa tête vénérable; une barbe épaisse aussi blanche que la neige descendait sur sa poitrine; il avait les yeux vifs, et ses joues arrondies annonçaient la santé. Ses rides, symptômes de la vieillesse parmi nous, étaient en petit nombre, car l'inquiétude, le peine et le chagrin,

qui sillonnent nos fronts de si bonne heure, sont peu connus de cette nation fortunée. De jeunes enfants que nous prîmes pour ses petits-fils, absolument nus, suivant la coutume du pays, jouaient avec le vieillard; ses actions et ses regards nous apprirent que sa manière simple de vivre n'avait pas encore émoussé ses sens. Des hommes bien faits et des nymphes sans art, en qui la jeunesse suppléait à la beauté, entouraient le patriarche. Nous jugeâmes, en arrivant, qu'ils conversaient ensemble après un repas frugal.

» Ils nous prièrent de nous asseoir sur leurs nattes au milieu d'eux; nous ne leur donnâmes pas la peine de réitérer leur invitation. Comme ils n'avaient peut-être jamais vu d'étrangers, ils examinaient nos vêtements et nos armes, sans cependant s'arrêter plus d'un moment sur chaque objet. Ils admiraient la couleur de notre teint; ils serraient nos mains; ils paraissaient étonnés de ce que nous n'étions pas tatoués, et de ce que nous n'avions pas de grands ongles à nos doigts. Ils demandaient nos noms d'un air empressé, et quand ils les avaient appris, ils les répétaient avec un grand plaisir. Ces noms prononcés à leur manière différaient tellement des originaux, qu'un étymologiste aurait eu peine à les reconnaître; mais en revanche, ils étaient plus harmonieux et plus faciles à retenir : Forster fut changé en *Matara*, Hodges en *Oreo*, Grindall en *Térino*, Sparrman en *Pamani*, et George en *Teori*.

» Nous retrouvâmes ici, comme partout ailleurs, l'hospitalité des anciens patriarches. On nous offrit des cocos pour étancher notre soif. Un des jeunes hommes avait une flûte de bambou à trois trous; il en joua en soufflant avec le nez, tandis qu'un autre l'accompagna de sa voix. Toute la musique vocale et instrumentale consistait en trois ou quatre notes entre les demi-notes et les quarts de note, car ce n'étaient ni des tons entiers ni des demi-tons. Ces notes, sans variété ou sans ordre, produisaient seulement une espèce de bourdonnement léthargique, qui ne blessait pas l'oreille par des sons discordants, mais qui ne faisait aucune impression agréable sur notre esprit. Il est surprenant que le goût de la musique soit si général sur toute la terre, tandis que les idées de l'harmonie sont si différentes parmi les nations diverses.

» Charmé de ces tableaux de bonheur qui s'offraient à nos yeux, M. Hodges remplit son portefeuille de dessins, qui transmettront à la postérité les beautés d'une scène que les paroles seules ne peuvent pas faire connaître. Quand il dessinait, tous les naturels le regardaient attentivement, et ils semblaient charmés de trouver de la ressemblance entre ses portraits et quelques uns d'entre eux. Notre connaissance de leur langue, malgré nos efforts pour l'apprendre, était encore très imparfaite; ce qui nous priva du plaisir que nous aurait procuré une conversation avec ces bonnes gens. Quelques mots et une pantomime muette nous tinrent lieu d'un discours suivi. Cela suffisait

cependant pour amuser les naturels ; notre docilité et nos efforts pour leur plaire leur étaient au moins aussi agréables que leur caractère social et leur empressement à nous instruire l'étaient pour nous.

» Le vieillard, sans changer d'attitude, la tête toujours appuyée sur le tabouret, nous adressa plusieurs questions ; il nous demanda le nom du capitaine, celui du pays d'où nous venions, combien de temps nous resterions dans l'île, si nous avions nos femmes à bord, etc. La renommée paraissait lui avoir déjà appris tout cela ; mais il désirait l'entendre de nouveau de notre bouche. Nous satisfîmes sa curiosité sur ces différents points, le mieux qu'il nous fut possible, et après avoir offert à sa famille de petits présents de verroteries et d'autres bagatelles, nous continuâmes notre excursion.

» Ces pauses dans les cabanes hospitalières des insulaires nous rafraîchissaient tellement, que nous n'étions point du tout fatigués, et nous aurions fait aisément le tour de l'île de la même manière. La plaine au pied des montagnes ne présentait aucun obstacle à notre marche ; au contraire, les sentiers y étaient bien battus, et toute la surface parfaitement de niveau et couverte presque partout d'une belle pelouse. Nos pas ne rencontraient aucun animal malfaisant ; ni cousins, ni mousquites ne nous faisaient craindre leur piqûre en bourdonnant autour de nous. Les bocages d'arbres à pain interceptaient, par leurs épais feuillages, les rayons du soleil de midi, dont une brise de mer calmait d'ailleurs la chaleur. Les insulaires cependant, accoutumés à consacrer au repos le milieu du jour, s'échappaient un à un au milieu des arbrisseaux, de façon qu'il en resta peu avec nous.

» Environ deux milles plus loin à l'est, nous atteignîmes le rivage de la mer à un endroit où elle forme un petit golfe. Là, entourés de plantations de toutes parts, nous parvînmes à une clairière ou plaine, au milieu de laquelle nous aperçûmes un moraï ou cimetière composé de trois rangées de pierres en forme d'escaliers, chacune d'environ trois pieds et demi de hauteur, et couvertes d'herbes, de fougères et de petits arbrisseaux. Du côté de l'intérieur de l'île, l'édifice était entouré à quelque distance d'un enclos oblong de pierres, d'environ trois pieds d'élévation, en dedans duquel deux ou trois cocotiers solitaires, et quelques jeunes casuarinas avec leurs rameaux penchés, répandaient une mélancolie touchante sur cette scène. A quelque distance du moraï, et parmi un groupe épais d'arbrisseaux, je vis une hutte ou hangar peu considérable, où, sur une espèce de théâtre de la hauteur de la poitrine, était placé un cadavre couvert d'une pièce d'étoffe blanche qui pendait en différents plis. De jeunes cocotiers, des bananiers et des dragoniers s'élevaient et fleurissaient tout autour. Près de cette cabane il y en avait une autre où étaient des aliments pour la divinité (*Eatoua*), et un pieu planté en

terre, sur lequel nous vîmes un oiseau mort enveloppé dans un morceau de natte. Au milieu de cette hutte, adossée à une petite éminence, nous trouvâmes une femme assise dans l'attitude de la réflexion. Elle se leva à notre approche, et ne voulut pas nous permettre d'avancer vers elle. Nous lui offrîmes un petit présent, mais elle refusa de le toucher. Les naturels qui nous accompagnaient nous dirent qu'elle dépendait du moraï, et que le corps mort était celui d'une femme dont elle achevait peut-être les obsèques.

» Nous quittâmes ce lieu, qui avait réellement quelque chose d'imposant, et qui semblait très favorable aux méditations religieuses. Nous suivîmes le rivage jusqu'à une maison spacieuse, très agréablement placée parmi des bocages de petits palmiers chargés de fruits. Deux ou trois poissons grillés qu'un des Taïtiens nous avait vendus calmèrent un peu notre appétit, devenu très vif depuis notre déjeuner. Plusieurs d'entre nous se baignèrent aussi dans la mer pour se rafraîchir davantage, et ayant acheté quelques pièces d'étoffe de la fabrique du pays, ils s'en revêtirent à la mode de Taïti; ce qui fit un plaisir infini aux insulaires.

» Notre promenade se prolongea au delà d'un autre moraï assez semblable au premier, jusqu'à une maison propre, où un homme très gras, qui semblait chef du canton, se berçait voluptueusement sur un coussin de bois. Deux domestiques préparaient son dessert devant lui, en mêlant de l'eau, du fruit à pain et des bananes, dans un grand vase de bois, où ils mirent de la pâte aigrelette de fruit à pain fermenté (appelé *mahié*) : ils se servaient pour cela d'un pilon de pierre noire polie, qui me parut être une espèce de basalte. Sur ces entrefaites, une femme assise près de lui remplissait par poignées la bouche de ce glouton des restes d'un grand poisson bouilli, et de plusieurs fruits à pain, qu'il avalait avec un appétit vorace. Une insensibilité parfaite était peinte sur son visage, et je jugeai que toutes ses pensées se bornaient au soin de son ventre. Il daigna à peine nous regarder, et s'il prononçait quelques monosyllabes quand nous jetions les yeux sur lui, c'était seulement pour exciter sa nourrice et ses valets à faire leur devoir avec empressement. La vue de ce chef et les réflexions qu'elle fournit diminuèrent le plaisir dont nous avions joui dans nos différentes promenades sur l'île, et surtout ce jour-là : nous nous flattions d'avoir enfin trouvé un petit coin de la terre où les membres d'une nation qui n'est plus dans le premier état de barbarie partageraient la même égalité jusque dans les repas, et dont les heures de jouissance seraient proportionnées à celles du travail et du repos; mais nous vîmes un individu sensuel passer sa vie dans l'inaction la plus stupide, et ravir à la multitude qui travaille les productions de la terre, pour s'engraisser comme les parasites privilégiés des peuples policés, sans

rendre le moindre service à la société. Son indolence ressemblait à celle qu'on observe fréquemment dans l'Inde et les états de l'Orient, et méritait toutes les marques de l'indignation que sir John Mandeville exprime dans la relation de ses voyages d'Asie.

» En quittant ce Taïtien hébété, nous nous séparâmes. J'accompagnai M. Hodges et M. Grindall, que le bon insulaire chargé du portefeuille avait invités à se rendre à sa maison. Nous y arrivâmes à cinq heures du soir. C'était une cabane petite, mais propre, devant laquelle un grand tapis de feuilles vertes était étendu sur des pierres, et pardessus une quantité prodigieuse d'excellents cocos et de fruits à pain parfaitement grillés. Notre hôte courut sur-le-champ vers un homme et une femme âgés qui travaillaient à écarter les rats du milieu du festin, et il nous présenta son père et sa mère, qui témoignèrent beaucoup de joie de voir les amis de leur fils, et nous prièrent d'accepter le repas qu'ils nous avaient préparé. Nous fûmes d'abord très étonnés de trouver ces fruits tout prêts; mais je me souvins que notre ami avait envoyé en avant un de ses camarades il y avait quelques heures. Comme c'était le premier repas en règle de la journée, on conçoit aisément que nous mangeâmes de bon appétit. Il est impossible d'exprimer la satisfaction que nous témoignèrent le père et la mère de cet aimable jeune homme; ils se croyaient très heureux de ce que nous goûtions leurs excellents mets. Servis par des hôtes si respectables (qu'on me permette cette idée poétique), nous fûmes en danger d'oublier notre condition d'hommes, et nous aurions cru habiter la cabane de Beaucis et de Philémon, si notre impuissance à les récompenser ne nous eût fait souvenir que nous étions mortels. Nous rassemblâmes tous nos grains de verroterie et tous nos clous, et je les leur donnai plutôt comme une marque de notre reconnaissance affectueuse que comme un salaire. Le jeune Taïtien nous reconduisit jusqu'à la grève, vis-à-vis de nos vaisseaux, en nous apportant beaucoup de provisions que nous n'avions pas consommées à notre dîner. M. Hodges et M. Grindall lui offrirent une hache, une chemise et d'autres présents, et le soir il retourna dans sa famille, extrêmement content de ses richesses.

» Nous eûmes plusieurs entrevues avec Ouahitoua, roi de Taïti-Eti (la petite Taïti ou Tierrébou). Il était âgé de dix-sept ou dix-huit ans, et bien fait; il avait environ cinq pieds six pouces, et tout annonçait qu'il grandirait encore. Sa physionomie douce manquait d'expression, et marqua de la crainte et de la défiance à notre première entrevue, ce qui est peu d'accord avec les idées de majesté. Il avait le teint plus blanc que ses sujets, et les cheveux lisses, d'un brun léger, rougeâtres à la pointe. Tout son vêtement consistait en une ceinture blanche (maro) de la plus belle étoffe, qui lui descendait

jusqu'aux genoux. Sa tête, ainsi que le reste de son corps, était découverte. A ces côtés marchaient plusieurs chefs et nobles, remarquables par leur haute stature ; effet naturel de la quantité prodigieuse d'aliments qu'ils consomment. L'un d'eux était tatoué d'une manière très surprenante et très nouvelle pour nous : de grandes taches noires et de formes variées couvraient ses bras, ses jambes et ses côtés. Cet insulaire, qui s'appelait E-ti, était d'ailleurs d'une corpulence énorme. Le roi montrait pour lui beaucoup de déférence, et le consultait dans presque toutes les occasions. Pendant que le prince fut assis sur le tabouret qui lui servait de trône, son maintien fut plus grave et plus roide qu'on ne devait l'attendre de son âge. Il semblait cependant étudié et factice, et on voyait qu'il le prenait pour rendre l'entrevue plus auguste. Cet air de grandeur plaira peut-être à quelques lecteurs; malheureusement c'est une marque d'hypocrisie, et je ne comptais pas trouver ce vice à Taïti.

» Les spectateurs, au nombre de cinq cents au moins, faisaient tant de bruit, qu'il nous fut quelquefois impossible d'entendre un seul mot de la conversation; alors quelques officiers du roi criaient d'une voix de Stentor : *Mamo !* (silence), et accompagnaient leur commandement de quelques coups de bâton.

» Le prince nous reconduisit jusqu'au rivage. En marchant, il quitta sa gravité, qui ne lui était pas naturelle, et il parla avec beaucoup d'affabilité, même à nos matelots. Il vint me demander les noms de tous les Anglais présents, et si nous avions nos femmes à bord. Je lui répondis que non. Sa majesté, dans un accès de bonne humeur, nous permit à tous de choisir des compagnes parmi les Taïtiennes. Nous ne jugeâmes pas à propos de profiter de sa politesse. Il s'assit ensuite sous une cabane de roseaux qui appartenait à E-ti ; la chaleur nous contraignit à nous retirer près de lui. Il fit venir des cocos, et se mit à nous raconter l'histoire du *Pahei no peppe*, ou du vaisseau espagnol dont Touahaou nous avait parlé le premier. Suivant le récit du prince, un vaisseau étranger, quelques mois avant notre arrivée, mouilla dix jours à Ouhaïouréa ; le capitaine fit pendre quatre hommes de son équipage, et un cinquième échappa à la corde par la fuite. Nous demandâmes plusieurs fois, mais inutilement, à parler à cet Européen, qu'ils nommaient O-péhoutou. Les officiers de sa majesté, nous voyant si empressés sur cet article, nous assurèrent qu'il était mort. Nous avons appris depuis qu'à peu près à l'époque dont les insulaires parlaient, don Juan de Langara y Huarte, envoyé du port de Callao, avait visité Taïti ; mais les particularités de son voyage n'ont pas transpiré. Tandis que nous étions dans la maison d'E-ti, ce chef si gras qui paraissait être le principal conseiller du roi, il nous demanda

très sérieusement si nous avions un dieu, *Eatoua*, dans notre pays, et si nous avions coutume de le prier. Quand nous lui dîmes que nous reconnaissions une Divinité invisible, qui a créé toutes choses, et que nous lui adressions nos prières, il parut fort content, et il fit des réflexions sur nos réponses à plusieurs des personnes assises autour de lui. Il semblait ensuite nous avouer que les idées de ses compatriotes correspondaient aux nôtres en ce point.

» Tandis qu'E-ti parlait des matières religieuses, le roi Ouahitoua s'amusait avec la montre du capitaine Cook. Après avoir examiné d'un œil curieux le mouvement de tant de rouages qui semblaient marcher seuls, et montré son étonnement du bruit qu'elle faisait (ce qu'il ne pouvait pas exprimer autrement qu'en disant : Elle parle, *Parou*), il la rendit, en demandant à quoi elle servait. Nous lui fîmes concevoir avec beaucoup de peine qu'elle mesurait le jour, et qu'en cela elle était semblable au soleil, dont lui et ses compatriotes employaient la hauteur pour diviser le temps. Dès qu'il eut compris cette explication, il lui donna le nom de petit soleil, afin de nous montrer qu'il entendait parfaitement tout ce que nous lui avions dit.

» Avant notre départ, nous fîmes une dernière visite au roi. Un de nos soldats de marine, montagnard écossais, joua de la cornemuse devant le prince, et sa musique grossière, insupportable pour nous, charma les oreilles du monarque et de ses sujets. La défiance qu'annonçaient les regards d'Ouahitoua à notre première entrevue s'était dissipée. Sa jeunesse et son bon caractère le portaient à une confiance sans bornes, et il commençait déjà à nous en donner des preuves. On ne retrouvait plus en lui la gravité et la morgue qu'il avait affectées. Quelques unes de ses actions étaient même remarquables par leur puérilité; par exemple, il s'amusait à couper les bâtons en mille morceaux et à abattre des plantations de bananiers avec une de nos haches.

» Le 24 août, dès le grand matin, nous mîmes en mer. Dès que nous fûmes au large, plusieurs pirogues nous suivirent chargées de cocos et d'autres fruits, et les Taïtiens qui les montaient ne nous quittèrent qu'après avoir vendu leurs cargaisons. Plutôt que de manquer la dernière occasion d'acquérir des marchandises d'Europe, ils nous donnèrent leurs fruits à très bon marché. Le goût de la frivolité, si universel sur toute la terre, était alors si extravagant dans cette île, qu'un seul grain de verroterie suffisait pour payer une douzaine des plus beaux cocos, et on le préférait même à un clou. Les échanges se faisaient aussi avec plus de bonne foi. Les insulaires craignaient sans doute de rompre un commerce auquel ils mettaient un si grand intérêt.

» Les fruits que nous nous procurâmes dans cette baie contribuèrent beaucoup à rétablir les malades de *l'Aventure*. Plusieurs de ceux qui auparavant

ne pouvaient pas se remuer sans l'aide de quelqu'un marchaient déjà tout seuls. Au moment ou nous mouillâmes, *la Résolution* n'avait qu'un scorbutique à bord.

» Tant de nouveaux objets, dit Forster, et le peu de temps qu'on nous donna pour les examiner, avaient produit en nous un étourdissement et une agitation continuels; enfin nous respirions un peu. Ce moment de repos était d'autant plus doux, que nous pûmes suivre avec moins de désordre les réflexions qui s'étaient offertes en foule à notre esprit durant la relâche. Un résultat qui ne variait jamais, c'est que cette île est un des pays les plus heureux de la terre. Les rochers de la Nouvelle-Zélande charmèrent d'abord nos yeux, long-temps fatigués du spectacle de la mer, de la glace et du ciel; mais nous fûmes bientôt détrompés, et nous nous formâmes une idée juste de cette contrée, qui semble encore plongée dans le chaos. Taïti, au contraire, qui offre de loin une perspective agréable, et dont la beauté se développe à son approche, devint plus enchanteresse à mesure que nous faisions des excursions dans ses plaines. Le temps passé dans une longue traversée produisit sans doute de l'illusion les premiers jours; mais tout servait à terre à confirmer les émotions délicieuses que nous communiqua le premier coup d'œil, quoique nous n'eussions pas encore trouvé autant de rafraîchissements qu'à la Nouvelle-Zélande, et que nous mangeassions encore des provisions salées. La saison, qui répondait à notre mois de février, rendait naturellement les fruits rares. L'hiver, il est vrai, ne refroidit pas l'air comme dans les climats éloignés du tropique; mais c'est le temps où la végétation, pour remplacer les sucs qui ont formé la dernière récolte, en prépare de nouveaux; plusieurs plantes se dépouillent alors de leurs feuilles; quelques unes meurent jusqu'à la racine; les autres se dessèchent, parce qu'elles sont privées de pluie, dont l'absence est causée par le séjour du soleil dans un hémisphère opposé; un brun pâle ou sombre revêt toutes les plaines; les montagnes élevées conservent seulement des teintes un peu plus brillantes dans leurs forêts, humectées par les brouillards qui pendent chaque jour sur leurs cimes. Les naturels tirent de ces forêts, entre autres choses, une grande quantité de bananes sauvages (*vehi*), et ce bois parfumé (*é-ahaï*) avec lequel ils donnent à leur huile de coco une odeur très suave.

» Le soir nous fûmes pris par des calmes. Le lendemain un petit vent du sud-est nous porta en vue de la partie la plus septentrionale de Taïti; nous approchions peu à peu de la côte. Le soleil couchant répandait sur le paysage une charmante couleur de pourpre. Nous distinguions cette longue pointe avancée qui, d'après les observations qu'on y fit en 1769, fut nommée Pointe Vénus, et tout le monde convint que c'est sans aucune comparaison

la plus belle partie de l'île. Le district de Matavaï, qui se montrait nos yeux, présentait une plaine plus étendue que nous ne pensions, et la vallée qui remonte entre les montagnes formait un bocage très spacieux, compare aux petites clairières étroites de Tierrébou. En doublant cette pointe à trois heures, nous la vîmes couverte d'une foule prodigieuse d'insulaires qui nous regardaient avec attention; mais dès que nous fûmes à l'ancre dans la belle baie que cette pointe protége; la plus grande partie des Taïtiens fit précipitamment le tour le long du rivage, et franchit une colline pour aller à Oparri, canton voisin à l'ouest. Nous n'aperçûmes dans toute la troupe qu'un seul homme dont les épaules fussent couvertes. O-ouahaou nous dit que c'était le roi O-tou. Il était grand et d'une taille bien prise. Il s'enfuit lestement avec ses sujets, auxquels vraisemblablement nous fîmes peur.

» Quoiqu'il fît presque nuit quand nous jetâmes l'ancre, nos ponts furent en un moment remplis de Taïtiens. La reconnaissance qui se fit entre eux et plusieurs de nos officiers et de nos matelots fut très touchante. Le vieux et respectable O-ouahaou, dont on cite le caractère paisible et la bienveillance dans la relation du premier voyage de Cook, se ressouvint tout de suite d'avoir vu M. Pickersgill, et, l'appelant par son nom taïtien Pétrodoro, compta sur ses doigts que c'était le troisième voyage qu'il faisait à cette île: en effet, M. Pickersgill y avait déjà accompagné le capitaine Wallis en 1767, et le capitaine Cook en 1769.

» Ces Taïtiens échangèrent de noms avec nous en signe d'amitié, et chacun choisit un ami particulier, à qui il était spécialement attaché. Nous n'avions pas remarqué cette coutume aux environs de notre premier mouillage, où les insulaires, infiniment plus réservés, témoignaient quelque défiance. Ils quittèrent le vaisseau à sept heures; mais ils promirent de revenir le lendemain.

» La lune brilla toute la nuit au milieu d'un ciel sans nuage, et couvrit de ses rayons argentés la surface polie de la mer, tandis qu'elle éclairait dans le lointain un paysage charmant, qui semblait avoir été créé par la main d'une fée. Un silence parfait régnait dans l'air. On entendait seulement par intervalles les voix de quelques Taïtiens qui étaient restés à bord, et qui jouissaient de la beauté de la nuit avec les amis qu'ils avaient connus en 1769. Assis sur le vaisseau, ils conversaient par paroles et par signes. Nous les écoutions: ils s'informaient surtout de ce qui était arrivé aux étrangers depuis leur séparation, et ils racontaient à leur tour la fin tragique de Toutahah et de ses partisans. Gibson, le soldat de marine qui fut si enchanté de cette île, lors du premier voyage, qu'il déserta pour y rester, jouait un grand rôle dans cette conversation, parce qu'entendant le mieux la langue, les naturels l'aimaient

davantage. La confiance de ce peuple, et sa conduite cordiale et familière, nous causaient un grand plaisir. Son caractère se montrait à nous dans un jour plus favorable que jamais, et nous fûmes convaincus que le ressentiment des injures et l'esprit de vengeance tourmentent peu les bons et simples Taïtiens.

» Après avoir donné ordre de dresser les tentes pour les malades, les tonneliers, les voiliers et la garde, Cook partit le 26 pour Oparri, avec le capitaine Furneaux, Forster et d'autres, ainsi que Maratata et sa femme. »

Forster continue ainsi : « Dès que nous fûmes dans la pinasse, Maratata et sa femme y entrèrent sans aucune cérémonie, et se placèrent aux meilleures places de l'arrière. Ils furent suivis d'une foule de leurs compatriotes; mais comme ils remplissaient tellement le bateau, que nos matelots ne pouvaient pas manier leurs avirons, il fallut en chasser la plus grande partie. Ceux qu'on mit ainsi dehors n'étaient pas trop contents, car ils avaient paru très fiers de s'asseoir sur notre petit bâtiment, qui était nouvellement peint, et qui avait un très joli tendelet vert pour nous préserver du soleil. Nous traversâmes la baie, et nous approchâmes de la côte, près d'une pointe où de petits arbrisseaux environnaient un moraï de pierres, tel que nous en avions déjà observé à Aaitépéha. Le capitaine Cook connaissait ce cimetière et ce temple sous le nom de moraï de Toutahah, mais quand il l'appela par ce nom, Maratata l'interrompit, en l'avertissant que, depuis la mort de Toutahah, on l'appelait moraï d'O-tou. Belle leçon pour les princes, qu'on fait souvenir ainsi, pendant leur vie, qu'ils sont mortels, et qu'après leur mort le terrain qu'occupera leur cadavre ne sera pas même à eux! Le chef et sa femme ôtèrent en passant leurs vêtements de dessus leurs épaules, marque de respect que donnent les insulaires de tous les rangs devant un moraï, et qui semble attacher à ces lieux une idée particulière de sainteté. Peut-être suppose-t-on qu'ils sont honorés de la présence immédiate de la Divinité, suivant l'opinion qu'on a eue des temples dans tous les temps et chez toutes les nations.

» Au delà du moraï, nous côtoyâmes de près un des plus beaux cantons de Taïti, où les plaines paraissaient très spacieuces, et où les montagnes se prolongeaient par une douce pente en une longue pointe. Un nombre prodigieux d'habitants bordaient les rivages, couverts de gazon et ombragés de palmiers jusqu'aux bords de l'eau. La multitude nous reçut avec des acclamations de joie, et on nous conduisit à un groupe de maisons cachées sous des arbres.

» On nous mena ensuite à O-tou. Il était assis à terre, les jambes croisées, à l'ombre d'un arbre, et une immense troupe de ses sujets formait un cercle autour de lui. Après les premiers compliments, Cook lui offrit tout ce qui lui

parut avoir plus de prix à ses yeux. Il fit d'autres présents à plusieurs personnes de sa suite, et en retour on lui présenta une étoffe, qu'il refusa d'accepter, en disant que nos dons provenaient de Tayo, de pure amitié. Le roi s'informa de Topia et de tous les officiers, naturalistes, etc. qui étaient sur *l'Endeavour* lors du premier voyage ; il les appela par leur nom. Mais on eut toutes les peines du monde de lui arracher la promesse qu'il viendrait nous voir à bord. Il dit qu'il était *mataou no to pouponé,* c'est-à-dire qu'il craignait les canons. Toutes ses actions annonçaient en effet la timidité de son caractère. Il avait environ trente ans, une taille de six pieds ; il était beau, très bien fait et de bonne mine. Ses sujets paraissaient devant lui sans être couverts ; son père n'était pas excepté de cette formalité. On entend ici par découverts, qu'ils avaient la tête et les épaules nues, et qu'ils ne portaient aucune espèce de vêtement au dessus de la poitrine.

» Le respect pour le souverain n'empêcha pas le monde de s'amasser autour de nous avec l'empressement d'une extrême curiosité. La foule était bien plus nombreuse que lors de notre entrevue avec Ouahitoua, et les officiers même de la suite du roi étaient contraints de faire tous leurs efforts pour écarter la multitude. L'un en particulier déploya son activité d'une manière un peu brutale. Il battit impitoyablement les curieux, et il brisa plusieurs bâtons sur leur tête. Malgré ce dur traitement, les curieux revinrent aussi opiniâtrement à la charge que la populace d'Angleterre ; mais ils supportèrent l'insolence des ministres du prince avec plus de patience.

» Le roi de O-Taïti n'avait jamais vu nos compatriotes durant le premier voyage de Cook. Son oncle Toutahah avait à cette époque l'administration de toutes les affaires, et il craignait probablement de perdre son crédit parmi les Européens, s'ils venaient à découvrir qu'il n'était pas le plus grand personnage de l'île. On ne sait pas si Toutahah avait usurpé son autorité.

» Les longues moustaches d'O-tou, ainsi que sa barbe et ses cheveux touffus et bouclés étaient parfaitement noirs. La même physionomie, et une quantité aussi étonnante de cheveux formant une touffe épaisse autour de la tête, caractérisaient ses frères, l'un âgé d'environ seize ans, et l'autre de dix ; et ses sœurs, dont l'aînée semblait en avoir vingt-six. Les Taïtiennes portent en général leurs cheveux très courts. Il était donc extraordinaire de voir tant de cheveux sur les têtes de celles-ci, et sans doute c'est un privilége réservé aux princesses du sang royal. Leur rang cependant ne les dispense pas de l'étiquette générale de découvrir leurs épaules en présence du roi ; cérémonie qui procurait aux femmes des occasions sans nombre de montrer toute l'élégance de leurs formes. Pour leur commodité, elles arrangent de cent manières différentes, suivant leurs talents et leur bon goût, la simple draperie

d'une longue étoffe blanche qui compose leur vêtement. Il n'y a point parmi elles de mode qui les force à se défigurer comme en Europe ; mais une grâce naturelle accompagne leur simplicité.

» Le seul qui ne se découvrît pas devant le monarque était l'hoa ou ami du roi, l'un de ces officiers, qu'on peut comparer à nos gentilshommes de la chambre. On nous dit qu'il y en a douze, qui servent tour à tour. Les oncles, les tantes, les cousins et les autres parents de sa majesté, parmi lesquels nous étions assis, s'empressaient à l'envi de jeter sur nous des regards de tendresse, de nous faire des démonstrations d'amitié, et de nous demander de la verroterie et des clous. Ils prenaient divers moyens pour obtenir nos richesses, et ils ne réussissaient pas toujours. Quand nous distribuions des présents à un groupe de personnes, des jeunes gens ne craignaient pas de glisser les mains au milieu de celles des autres, et ils demandaient leur part comme si ce n'eût pas été une pure libéralité. Afin de les corriger de ces tentatives, nous ne manquions jamais alors de leur faire un refus net.

» Il était bien difficile cependant de ne rien donner à des vieillards vénérables qui, d'une main que l'âge allait bientôt paralyser, pressaient les nôtres avec ardeur, et nous adressaient leurs prières d'un ton de confiance qui ne pouvait manquer de nous intéresser. Les femmes âgées étaient sûres d'obtenir quelque chose en mêlant adroitement un peu de flatterie à leurs sollicitations. Elles s'informaient communément de nos noms, et, nous adoptant ensuite comme leurs fils, elles nous présentaient plusieurs des parents que nous donnait cette adoption. Après beaucoup de petites caresses, la vieille disait : *Aima poéti no te tayo mettoua?* (n'avez-vous quelque petite chose pour votre bonne mère?) Une pareille épreuve de notre attachement filial produisait toujours son effet, et nous en tirions les conséquences les plus favorables au caractère général du peuple, car c'est un raffinement des mœurs des nations polies d'attendre d'autrui de bonnes qualités que nous n'avons pas nous-mêmes. Les jeunes femmes gagnaient notre affection en nous appelant du tendre nom de frères. La plupart étaient assez bien, et elles faisaient toutes des efforts continuels pour nous plaire. On conviendra qu'il n'était pas possible de résister à cette séduction.

» Nous fûmes bientôt récompensés de nos présents, surtout de la part des femmes, qui envoyèrent à l'instant leurs domestiques (teouteous) chercher de grandes pièces de leurs plus belles étoffes teintes en écarlate, en couleur de rose ou de paille, et parfumées de leur huile la plus odorante. Elles les mirent sur nos premiers habits, et elles nous en chargèrent si bien, qu'ils nous était difficile de remuer. Après ces présents mutuels, elles nous firent

toutes sortes de questions sur Tabano (M. Banks) et sur Tolano (M. Solander), et tres peu sur Topia.

» Durant cette conversation, notre Écossais réjouit infiniment les Taïtiens en jouant de la cornemuse; il les jeta dans l'admiration et le ravissement. Le roi en particulier fut si charmé de ses talents, qui étaient bien médiocres, qu'il lui fit donner une grande pièce de l'étoffe la plus grossière.

» Comme cette visite nétait qu'une visite de cérémonie, nous retournâmes bientôt à notre chaloupe; mais nous fûmes retenus un peu plus long-temps sur la côte par l'arrivée d'Happaï, père du roi. Cet homme était grand et maigre; il avait la barbe et les cheveux gris; il paraissait âgé, mais il montrait encore de la force. Les relations des premiers voyageurs nous avaient déjà informé de cette étrange constitution en vertu de laquelle un enfant exerce la souveraineté pendant la vie de son père; mais nous ne pouvions pas voir sans surprise le vieux et vénérable Happaï nu jusqu'à la ceinture en présence de son fils. Les sentiments de respect attachés universellement à la paternité ont donc été abolis pour donner plus de poids à la dignité royale; un si grand sacrifice à l'autorité politique suppose plus de civilisation que les premiers navigateurs n'en ont attribué aux Taïtiens. Quoique Happaï ne jouît pas du suprême commandement, sa naissance et son rang lui attiraient les égards du peuple, et une protection spéciale du roi. La province ou le district d'Oparri était sous ses ordres immédiats, et fournissait à ses besoins et à ceux des personnes de sa suite. Nous prîmes congé du vieux chef et du roi, et nous retournâmes à bord de la pinasse, dont Maratata n'était pas sorti pendant toute l'entrevue. Il était très fier de ce qu'il semblait avoir des liaisons intimes avec nous.

» En arrivant aux vaisseaux, nous vîmes tout autour un grand nombre de Taïtiens; plusieurs étaient d'un rang distingué. Comme on permettait à ceux-ci d'entrer dans toutes les parties du bâtiment, ils nous suivaient partout en nous importunant de leurs demandes. Les capitaines, pour se soustraire à leurs sollicitations, allèrent à terre; nous les y accompagnâmes, afin d'examiner les productions naturelles du pays.

» Le 27, dès le grand matin, O-tou, avec une suite nombreuse, vint voir le capitaine Cook. Il envoya d'abord dans le vaisseau une grande quantité d'étoffes, des fruits, un cochon et deux gros poissons tout apprêtés. Le capitaine, s'avançant au côté du vaisseau, pria sa majesté d'entrer; mais le prince ne se remua de dessus son siége qu'après que Cook eut été enveloppé d'une quantité prodigieuse des plus belles étoffes du pays, qui lui donnèrent une grosseur monstrueuse. Enfin il monta à bord, avec sa sœur, un frère plus jeune que lui et plusieurs Taïtiens. On leur fit à tous des présents.

» Le monarque ne se hasarda qu'avec défiance sur le gaillard d'arrière, et embrassa le capitaine, qui prit, ainsi que ses officiers, tous les moyens possibles de calmer son inquiétude. Le gaillard était si plein des parents du prince, qu'on l'invita à venir dans la salle; mais la descente entre les ponts était une entreprise si périlleuse, suivant ses idées, qu'il n'y eut pas moyen de l'y déterminer, avant que son frère, jeune homme d'environ seize ans, qui mettait en nous une grande confiance, en eût fait l'essai. Après avoir reconnu la salle, qu'il trouva de son goût, il vint faire son rapport au roi, qui alors ne craignit plus de descendre. Le capitaine Cook était toujours chargé de ses étoffes taitiennes, et il commençait à avoir bien chaud. Sa majesté fut accompagnée dans la grande chambre par tous les insulaires de sa suite, qui avaient à peine assez de place pour se remuer. Chacun d'eux, comme je l'ai déjà dit, choisit parmi nous un ami particulier, et des présents réciproques furent le sceau de cette nouvelle liaison. Quand il fallut s'asseoir pour déjeuner, ils furent frappés de la nouveauté et de la commodité de nos chaises. Le roi fit beaucoup d'attention à notre déjeuner; il était fort étonné de nous voir boire de l'eau chaude (du thé), et manger du fruit à pain avec de l'huile (du beurre); il ne voulut goûter d'aucun de nos mets. Ses sujets ne furent pas si réservés.

» O-tou, ayant vu, dit Forster, l'épagneul de mon père, qui était un très beau chien, malgré la malpropreté qu'il avait prise à bord du vaisseau, par le contact du goudron et du brai, témoigna un grand désir de l'avoir, et on le lui donna sur-le-champ. Il commanda à un de ses gentilshommes ou *hoas* d'en avoir soin, et, conformément à ses ordres, cet homme porta toujours le chien derrière sa majesté.

» Dès qu'on eut déjeuné, le capitaine Cook prit dans sa chaloupe le roi, sa sœur, et autant de personnes qu'il put y en entrer, et il les ramena à Oparri. Le capitaine Furneaux offrit au roi deux chèvres. Pendant le passage, il nous adressa beaucoup de questions sur ces animaux, qui absorbaient toute son attention. Nous lui répétâmes souvent de quoi ils se nourrissaient et comme il fallait les soigner. Dès que nous fûmes à terre, je lui montrai un coin de terre couvert d'herbe, à l'ombre de quelques arbres à pain, et je l'avertis de les laisser toujours dans de pareils endroits. Le rivage était couvert, à notre débarquement, d'une foule d'insulaires, qui témoignèrent par des acclamations leur joie de revoir leur souverain. Une vieille femme respectable, mère de Toutahah, vint à la rencontre du capitaine. Elle le prit par les deux mains, et versa un torrent de larmes en lui disant : *Toutahah tayo no Touti maté Toutahah* (Toutahah, votre ami, ou l'ami de Cook, est mort). Il fut si touché de son maintien et de sa tendresse, qu'il lui aurait été impossible de ne pas mêler ses larmes aux siennes, si O-tou, qui survint, ne l'avait pas éloigné

d'elle. Il obtint de lui avec peine la permission de la revoir, et alors il lui donna une hache et quelques autres choses. Nous nous rendîmes ensuite à nos tentes sur la pointe Vénus, où les insulaires vendaient à très bas prix des végétaux de toute espèce, car ils donnaient un panier de fruits à pain ou de cocos pour un grain de verroterie. Mon père retrouva son ami O-ouahaou, qui lui offrit beaucoup de fruits, des poissons, des étoffes et des hameçons de nacre de perle. Ce présent méritait une récompense; mais le généreux Taïtien ne voulut absolument rien recevoir; il dit qu'il faisait ce don comme ami, et sans motifs d'intérêt.

» Nous retournâmes dîner à bord, et je passai l'après-midi à décrire et à dessiner des objets d'histoire naturelle. Sur ces entrefaites, les ponts furent remplis de Taïtiens des deux sexes, qui furetaient partout, et qui commettaient des vols dès qu'ils en trouvaient l'occasion. Le soir mes yeux furent frappés d'une scène nouvelle pour moi, mais familière pour ceux qui avaient déjà été à Taïti. Un grand nombre de femmes du peuple, retenues d'avance par nos matelots, restèrent à bord au coucher du soleil, après le départ de leurs compatriotes. Nous avions vu des exemples de prostitution parmi les femmes d'Oaïtépéha; mais, quelles que fussent leurs faiblesses pendant le jour, elles ne s'avisaient point de passer la nuit sur le vaisseau. Celles de Matavaï connaissaient mieux le caractère des matelots anglais; elles savaient bien qu'en se fiant à eux, elles emporteraient les grains de verroterie, les clous, les haches, et même les chemises de leurs amants. La soirée fut consacrée à la joie et au plaisir, aussi complétement que si on avait été à Spithead. Avant qu'il fût parfaitement nuit, les femmes s'assemblèrent sur le gaillard d'avant, et, l'une d'elles jouant de la flûte avec son nez, les autres exécutèrent toutes sortes de danses du pays, la plupart fort indécentes. Comme la simplicité de leur éducation et de leur vêtement donne un caractère d'innocence à des actions qui sont blâmables en Europe, on ne peut pas les accuser de cette licence effrénée qu'on reproche aux femmes publiques des nations policées. Enfin elles se retirèrent sous les ponts, et celles dont les amants purent les régaler de porc frais soupèrent sans se gêner, quoiqu'elles eussent refusé auparavant de manger en présence de leurs compatriotes. La quantité de porc qu'elles consommaient est étonnante, et leur voracité prouvait bien qu'elles mangent rarement dans leur famille de cette viande délicieuse. Les marques de sensibilité qu'avaient montrées la mère de Toutahah et O-ouahaou, et les idées avantageuses que nous avions conçues de l'innocence et du bonheur des Taïtiens, étaient si récentes à nos esprits, que nous fûmes révoltés à l'aspect de ces malheureuses qui s'abandonnaient à toute la brutalité de leurs passions.

» Le lendemain, le prince, avec sa sœur et ses officiers, vinrent le long du bord, et nous envoyèrent un cochon et une grande bonite; la sœur du roi monta seule à bord. Ils allèrent ensuite sur *l'Aventure*, offrir un pareil présent au capitaine Furneaux, qui fut obligé de se laisser charger d'étoffes, comme on l'a dit plus haut du capitaine Cook. M. Furneaux amena bientôt le monarque sur *la Résolution*, où Cook lui rendit en dons plus qu'il n'avait donné; il habilla sa sœur le plus élégamment qu'il lui fut possible; elle se tenait couverte devant O-tou ce jour-là, ainsi que son frère, et un ou deux de ses sujets. Toutes les femmes eurent grand soin de se découvrir les épaules devant Tedoua Toeouraï; on rendait les mêmes honneurs au jeune Tiéri Ouatô, qui était avec le roi son frère, et il nous parut que le titre d'Éri, commun à tous les chefs de cantons et à la noblesse en général, se donne encore par excellence aux personnes de la famille royale. Lorsque le roi jugea à propos de s'en aller, Cook le reconduisit dans une chaloupe à Oparri; les cornemuses, dont il aimait passionnément la musique, et les danses des matelots, l'amusèrent pendant la route; il ordonna, de son côté, à quelques uns de ses gens de danser : ils ne firent guère que des contorsions; plusieurs imitaient assez bien les matelots qui sautaient au son des cornemuses. En quittant le roi, il promit de revenir le lendemain; mais il ajouta que le capitaine Cook devait lui faire une visite auparavant.

» Le lendemain, au matin, on alla voir O-tou à Oparri, comme il l'avait désiré; Cook était accompagné du capitaine Furneaux et de plusieurs officiers. On fit présent au roi de différentes choses qu'il ne connaissait pas encore, et, entre autres, d'un large sabre. La seule vue de cette arme l'effraya tellement qu'on ne put lui persuader de l'accepter ni de la ceindre : il ne la porta que peu de temps à son côté; il pria tout de suite le capitaine Cook de la détacher, et de permettre qu'on l'ôtât de devant ses yeux.

» On nous mena ensuite au théâtre, où on joua pour nous un *héva*, ou pièce dramatique mêlée de danses et de paroles. Cinq hommes, et une femme, sœur du roi, étaient les acteurs. Il n'y avait d'autre musique que trois tambours. La comédie dura environ une heure et demie ou deux heures; elle fut assez bien jouée. Il ne nous fut pas possible d'en deviner le sujet. Quelques parties semblaient adaptées à la circonstance présente, car le nom de Cook y revenait souvent. D'autres n'avaient certainement aucun rapport à nous. Elle ne nous parut différer que par la manière de jouer de celles que nous avions vues à Ouliétéa, dans notre premier voyage. Tedoua Toeouraï montra un talent extraordinaire; son habit de danse était le plus joli de tous : de longs glands de plumes pendaient de la ceinture en bas, et relevaient sa parure. Dès que tout fut fini, le roi lui-même nous pria de partir, et il envoya sur la

chaloupe différentes espèces de fruits et de poissons tout apprêtés; nous retournâmes ainsi à bord chargés de présents.

Relache a Houaheiné.

» Au commencement de septembre, nous quittâmes la baie de Matavaï pour nous rendre à Houaheiné, où les vaisseaux arrivèrent le 3.

» Notre ami Poréo, le Taïtien que nous avions embarqué, vint à terre avec nous. Il avait un habit de toile et des culottes, et portait la poire à poudre et la gibecière du capitaine Cook. Il nous dit qu'il désirait passer pour un de nos gens, et pour cela il ne parlait jamais taïtien, mais il marmottait des mots inintelligibles qui en imposaient à la multitude. Afin d'augmenter l'illusion, il ne voulait plus qu'on l'appelât du nom de Poréo, et demanda qu'on lui en donnât un anglais ; les matelots le nommèrent sur-le-champ Tom, ce qui lui plut extrêmement. Il apprit bientôt le terme ordinaire *sir* (monsieur), qu'il rendait par *yorro*. Nous ne pouvions pas concevoir quel était son but en prenant ce déguisement, à moins qu'il ne se crût plus important sous le personnage d'un matelot anglais que sous celui d'un teouteou taïtien.

» Le lendemain, dit Cook, j'allai avec le capitaine Furneaux et M. Forster faire une première visite à Oréo, qui, à ce qu'on me dit, m'attendait. Un des insulaires nous conduisit à l'endroit où il était; mais on ne nous permit pas de sortir de la chaloupe avant d'avoir accompli en partie la cérémonie suivante, que les habitants de cette île pratiquent ordinairement en pareille occasion. Le canot dans lequel on nous pria de rester aborda devant la maison du chef, située près du rivage; on apporta à notre bord, les uns après les autres, et avec quelques simagrées, cinq petits bananiers, qui sont leurs emblèmes de paix; trois petits cochons, dont les oreilles étaient ornées de fibres de cocos, accompagnèrent les trois premiers, et un chien accompagna le quatrième. Chacun avait son nom particulier, et un sens un peu trop mystérieux pour que nous l'entendissions. Enfin le chef m'envoya une inscription gravée sur un petit morceau d'étain, que je lui avais laissée en 1769; elle était dans le même sac où je la plaçai alors; il s'y trouvait aussi une pièce fausse de monnaie anglaise et quelques grains de verroterie; ce qui prouve qu'il avait eu bien soin du tout.

» Quand ils eurent mis à bord des bateaux les bananiers, les cochons, le chien, etc., notre guide, qui se tenait toujours près de nous, nous pria de décorer trois petits bananiers de miroirs, de clous, de médailles, de verrote-

ries, etc. Nous obéîmes à l'instant, puis nous débarquâmes portant à la main les bananiers ainsi ornés, et on nous conduisit vers le chef à travers la multitude. Les insulaires se rangèrent en haie sur notre passage. On nous fit asseoir à quelques pas du chef; on nous ôta des mains nos bananiers, et on les posa devant lui l'un après l'autre, ainsi qu'on nous avait offert les précédents. L'un était destiné à l'*Eatoua*, ou Dieu, le second à l'*éri*, ou roi, et le troisième à *tayo*, l'amitié. Je voulus ensuite aborder le roi; mais on me dit qu'il allait s'avancer vers moi. Il vint effectivement se jeter à mon cou. Il n'observait plus de cérémonial; les larmes coulaient abondamment sur ses joues vénérables; il se livra à toute l'effusion de sa tendresse. Il me présenta ensuite ses amis, et je leur fis à tous des présents. J'offris à Oréo ce que j'avais de plus précieux, car je regardais cet homme comme un père. Il me donna en retour un cochon et une grande quantité d'étoffes, et me promit de pourvoir à tous nos besoins. On verra bientôt avec quelle exactitude il tint sa parole. Enfin nous prîmes congé de lui, et nous retournâmes à bord. Bientôt après M. Pickersgill revint avec quatorze cochons. Les échanges sur la côte et le long du vaisseau nous en procurèrent à peu près autant, outre des volailles et des fruits en abondance.

» Ce bon vieux chef vint me voir le jour suivant dès le grand matin, avec un jeune enfant d'environ onze ans. Il m'offrit un cochon et des fruits, et de mon côté je ne manquai pas de lui faire de nouveaux présents. Il porta son amitié si loin qu'il m'envoyait régulièrement chaque jour pour ma table une quantité de ses meilleurs fruits et de racines tout apprêtées. »

Forster continue ainsi le détail de ses observations : « Nous nous rendîmes, par terre, le docteur Sparrman et moi, à la maison d'Oréo, et, dans cette promenade, nous vîmes un grand nombre de cochons, de chiens et de volailles. Les poules erraient à leur gré au milieu des bois, et se juchaient sur des arbres fruitiers. Les cochons courent aussi en liberté; mais on leur donne chaque jour des rations régulières d'aliments, que de vieilles femmes leur distribuent. Nous en remarquâmes une en particulier qui nourrissait un petit cochon avec le mahié. Elle tenait le cochon d'une main, et lui offrait un morceau de couenne; dès que l'animal ouvrait la bouche pour saisir cet appât, elle lui jetait un morceau de pâte. Sans cet expédient le petit cochon n'aurait pas mangé. Ces quadrupèdes, malgré leur stupidité, étaient réellement soignés et caressés par toutes les femmes, qui leur offraient à manger avec une affection ridicule. Nous fûmes témoins d'un exemple remarquable d'attachement. Une femme peu âgée présenta ses mamelles pleines de lait à un petit chien accoutumé à la téter. Ce spectacle nous surprit tellement, que nous ne pûmes nous empêcher de témoigner notre dégoût; mais elle sourit, et elle

nous apprit qu'elle se laissait téter par de petits cochons. Nous reconnûmes ensuite qu'elle avait perdu son enfant. Cet expédient très innocent était pratiqué jadis en Europe. Les chiens de toutes ces îles sont courts; leur grosseur varie depuis celle d'un bichon jusqu'à celle d'un grand épagneul. Ils ont la tête large, le museau pointu, les yeux très petits, les oreilles droites; les poils un peu longs, lisses, durs et de différentes couleurs, plus communément blancs et bruns; ils aboient rarement; ils hurlent quelquefois, et montrent beaucoup d'aversion pour les étrangers.

» Nous trouvâmes quelques uns des oiseaux que nous avions déjà aperçus à Taïti, un martin-pêcheur à ventre blanc, et un héron gris. J'en tuai plusieurs de chaque espèce. Quelques personnes répandues dans la foule attachaient une idée de sainteté à ces oiseaux, et ils les appelaient *eatouas*, c'est-à-dire du même nom qu'ils donnent à leurs dieux; d'autres au contraire nous priaient de les tuer, et nous les montraient eux-mêmes à cet effet; quand nous les avions tués, aucun ne donna jamais la moindre marque de désapprobation. Ils ne les regardent pas comme des divinités, car les divinités, suivant eux, sont invisibles; mais le nom d'*eatoua*, par lequel ils les distinguent, suppose une plus grande vénération que celle qu'ont les vieilles femmes en Angleterre pour les hirondelles et d'autres oiseaux. Dans cette circonstance, ainsi que dans plusieurs autres relatives aux institutions civiles, politiques et religieuses de ces insulaires, nous ne pouvons pas donner au lecteur des idées précises, parce qu'ayant resté peu de temps parmi eux, et ignorant leur langue, nous n'avons acquis que des connaissances imparfaites.

» Avec les acquisitions que nous avions faites, nous poursuivîmes notre marche jusqu'au bras septentrional du havre, où M. Smith, un des maîtres, veillait aux travaux de l'aiguade. Des insulaires lui vendaient des cochons; mais les végétaux étaient si rares, que nous avions rarement des bananes, du fruit à pain et des cocos. Nous nous contentions de quelques ignames, qui, bouillies, tenaient lieu de pain. A midi nous atteignîmes la maison d'Oréo. L'après-dîner nous retournâmes chez lui. Il était entouré de plusieurs des principaux personnages de l'île. Ces insulaires ressemblaient si parfaitement aux Taïtiens, que je n'y apercevais aucune différence. Je ne puis pas confirmer l'assertion des premiers navigateurs, qui disent que les femmes de Houaheiné sont en général plus blanches et plus belles; peut-être n'avons-nous pu ni les uns ni les autres les juger en général. Elles ne demandaient pas avec autant d'importunité des grains de verroterie et des présents; elles n'étaient pas si empressées d'accorder leurs faveurs aux nouveaux venus, quoiqu'à notre débarquement et à notre départ, quelques unes de la classe inférieure eussent fait des avances d'une manière très marquée.

» Nous avons eu peu à nous louer de l'hospitalité de ces insulaires ; ils nous regardaient avec indifférence. Ils ne connaissent presque pas l'usage taïtien des présents réciproques. Dans nos promenades, ils ne nous fatiguaient point de leur présence; nous n'eûmes pas à nous plaindre d'eux, et dans quelques occasions nous avons dû être satisfaits de leur conduite envers nous.

» Le docteur Sparrman fit ensuite tout seul une autre promenade vers le côté septentrional de l'île; il trouva une grande lagune d'eau salée, qui s'étendait à plusieurs milles parallèlement à la côte, et qui exhalait une puanteur insupportable, à cause d'une vase putride répandue sur ses bords. Il cueillit plusieurs plantes assez communes dans les îles et sur les côtes des Indes orientales, mais plus rares dans les autres îles du Grand-Océan. Un naturel qui l'accompagna, et auquel il confia le sac des plantes, fut extrêmement fidèle. Quand le docteur s'asseyait pour écrire, l'insulaire s'asseyait derrière lui, et prenait dans ses mains les deux poches de son habit, afin, disait-il, d'empêcher les voleurs de venir le dépouiller. Par cette précaution, le docteur Sparrman n'avait rien perdu quand il revint à bord; plusieurs Indiens cependant, qui semblaient le regarder comme un homme qui était en leur pouvoir, avaient jeté sur lui des regards de malveillance, et lui avaient dit des injures.

» Le 6, M. Sparrman ayant imprudemment pénétré seul dans l'intérieur du pays pour ses recherches de botanique, deux insulaires l'invitèrent à s'avancer plus loin. Ils lui firent plusieurs protestations d'amitié, et répétèrent souvent le mot de *tayo*; mais, profitant bientôt d'un moment où il regardait d'un autre côté, ils arrachèrent de sa ceinture une dague, la seule arme qu'il eût, et ils lui en donnèrent un coup sur la tête à l'instant où ils se baissait pour s'armer d'un caillou. Ce coup le jeta par terre : alors ils lui déchirèrent sa veste de satin noir, et enlevèrent par lambeaux une partie de son habit. Cependant il se débarrassa de leurs mains, et, s'enfuyant vers la grève, il les devançait; mais des ronces embarrassèrent tellement sa marche que les Indiens l'atteignirent. Ils lui appliquèrent alors sur les tempes et sur les épaules un grand nombre de coups qui l'étourdirent; ils lui relevèrent sa chemise sur la tête, et se préparaient à lui couper les mains, parce que des boutons la retenaient au poignet; heureusement il ouvrit la manche avec ses dents, et les voleurs s'enfuirent en emportant leur butin. A cent cinquante pieds de là, des Indiens qui dînaient l'invitèrent à s'arrêter; mais il se hâta de gagner le rivage.

» Deux autres insulaires, le voyant ainsi dépouillé, ôtèrent sur-le-champ leurs vêtements d'étoffe, dont ils le couvrirent; un deux le mena à la place du marché, où se trouvaient un grand nombre d'insulaires. Au moment où

M. Sparrman parut dans l'état qu'on vient de décrire, ils prirent tous la fuite en grande hâte. Je conjecturai d'abord, dit Cook, qu'ils avaient volé quelque chose; je fus bientôt détrompé par M. Sparrman, qui nous raconta son aventure. Je rappelai quelques Indiens, les assurant que je ne me vengerais point sur les innocents; j'allai me plaindre à Oréo de cet outrage, et j'emmenai l'homme qui était revenu avec M. Sparrman, afin d'appuyer mon témoignage. Dès que le chef eut entendu les détails de cette attaque, il pleura et poussa des cris; plusieurs insulaires l'imitèrent. Les premiers transports de son chagrin calmés, il adressa des reproches à son peuple, et exposa (autant que nous pûmes le comprendre) que dans ce voyage ainsi que dans les précédents je l'avais traité de la manière la plus amicale, et qu'il était honteux de leur part de se conduire si mal envers nous. Il se fit donner le détail de ce qu'on avait volé à M. Sparrman, promit de mettre tout en œuvre pour le retrouver; et, se levant, il me pria de l'accompagner à mon canot. Ses sujets, craignant pour sa sûreté, à ce que j'imagine, employèrent tous les arguments imaginables afin de le dissuader de son projet, qui leur semblait téméraire. Il entra cependant sur mon bord, malgré tout ce qu'ils purent dire ou faire. M. Forster père offrit de rester à terre pour otage; Oréo n'y consentit pas; il se contenta de prendre avec lui un de ses parents.

» Dès que les insulaires aperçurent leur chef bien aimé absolument en mon pouvoir, ils poussèrent un grand cri. Ils témoignèrent une douleur inexprimable; ils étaient tout inondés de larmes; ils priaient, ils suppliaient, et même ils entreprirent de l'arracher par force du canot. Je joignis alors mes prières aux leurs, car je souffrais trop de les voir dans une si cruelle affliction. Tout fut inutile. Il insista pour que je vinsse à bord près de lui, et quand j'y fus, il ordonna de mettre au large. Sa sœur, avec un courage égal au sien, fut la seule personne qui ne s'opposa pas à son départ. Comme son intention était de courir avec nous après les voleurs, nous suivîmes la côte aussi loin que ce fut possible; ensuite ayant débarqué, nous parcourûmes quelques milles dans l'intérieur des terres, le chef nous servant de guide, et interrogeant tous ceux qu'il rencontrait. Enfin il s'arrêta à une maison au bord du chemin, fit apporter des cocos, et lorsque nous eûmes pris un léger rafraîchissement, il voulut aller plus loin. Je m'y opposai, croyant qu'il nous mènerait peut-être à l'extrémité de l'île. Les bagatelles que nous redemandions ne valaient presque pas la peine d'être emportées, quand on nous les aurait rendues.

» Oréo allégua bien des raisons pour me persuader de continuer notre route; il me dit que mon canot pourrait faire le tour des côtes et venir à notre rencontre, ou qu'une de ses pirogues nous ramènerait à notre vaisseau, si je croyais que le chemin fût trop long pour retourner à pied. Mais j'étais décidé

à m'en retourner, et il fut obligé de condescendre à ma volonté, dès qu'il vit que je ne le suivrais pas davantage. Je le priai seulement d'envoyer quelqu'un des insulaires à la recherche de ce qu'on nous avait volé. Car je reconnus que les voleurs avaient tant d'avance sur nous, qu'en les suivant jusqu'aux cantons les plus éloignés de l'île, il nous eût été difficile même de les apercevoir. D'ailleurs, comme je me proposais d'appareiller le lendemain au matin, cet événement nous causait un grand préjudice, en arrêtant toute espèce de commerce : en effet, les insulaires étaient si effrayés, qu'aucun d'eux ne s'approchait de nous, excepté ceux qui accompagnaient Oréo. Il devenait donc encore plus nécessaire d'abandonner la poursuite, afin de rétablir les choses dans leur premier état.

» En arrivant à notre canot, nous y trouvâmes la sœur d'Oréo et plusieurs autres insulaires qui s'étaient rendus par terre à cet endroit. Sur-le-champ nous repartîmes pour le vaisseau, sans même dire à Oréo de nous accompagner. Il persista cependant à nous suivre, et il monta avec nous, en dépit de l'opposition et des prières des insulaires qui l'entouraient. Sa sœur imita son exemple, et les larmes, les supplications de sa fille, âgée d'environ dix-huit ans, ne l'arrêtèrent point. Comme cette jeune personne, dans l'accès de sa douleur, se faisait des blessures à la tête avec des coquilles, sa mère fut obligée de les lui arracher des mains. Oréo s'assit à notre table, et dîna de bon cœur; sa sœur, suivant la coutume, ne mangea rien. Après dîner je payai par mes libéralités la confiance qu'ils avaient eue en moi. Je les mis tous deux à terre, au milieu de plusieurs centaines de leurs sujets qui les attendaient pour les recevoir. Un grand nombre embrassèrent Oréo avec des larmes de joie. Tout respirait alors le contentement et la paix. Le peuple accourait en foule de tous les cantons, avec des cochons, des vollailles et des fruits, de sorte que nous en remplîmes deux canots. Oréo lui-même m'offrit un très gros cochon et une grande quantité de fruits. On nous rapporta la dague (la seule chose de valeur que M. Sparrman eût perdue), avec un pan de son habit, et on nous assura que nous recevrions le reste le lendemain. On avait volé aussi différents effets à quelques uns de nos officiers qui étaient à la chasse, et on les rapporta de la même manière.

» Ainsi finit cette journée tumultueuse, dont j'ai parlé avec détail parce qu'elle montre la confiance extrême que ce brave chef avait en nous. On a peut-être droit d'en conclure que l'amitié est sacrée parmi eux. Nous étions, Oréo et moi, de véritables amis; nous avions accompli toutes les cérémonies en usage dans sa patrie; il semblait croire que personne ne pouvait briser ce respectable lien. Il me parut que c'était là le grand argument qu'il employa lorsque ses sujets voulaient l'empêcher d'entrer dans mon canot.

« Oréo, leur disait-il (car c'est ainsi qu'il m'appelait toujours), et moi, sommes amis; je n'ai rien fait pour perdre son attachement, pourquoi n'irais-je pas avec lui? » Nous pourrions cependant ne trouver aucun autre chef qui voulût agir de la même manière en pareille circonstance. Si l'on demande ce qu'il avait à craindre, je répondrai : Rien du tout, car je ne voulais pas lui faire le moindre mal, ni le retenir un moment de plus qu'il ne le souhaiterait. Mais ses sujets et lui ne pouvaient pas le savoir. Tout ce qu'ils voyaient, c'est que, dès qu'une fois il serait en mon pouvoir, toutes les forces de l'île ne suffiraient pas pour l'en arracher, et qu'ils seraient obligés de m'accorder pour sa rançon tout ce qu'il me plairait de leur demander. Ainsi ils avaient des motifs d'inquiétude sur sa sûreté et sur la leur.

» Le 7, de grand matin, tandis que les vaisseaux démarraient, j'allai, accompagné du capitaine Furneaux et de M. Forster, faire ma visite d'adieu à Oréo. Nous lui portâmes en présent des choses précieuses et surtout utiles; je lui laissai aussi la première inscription qu'il avait déjà si bien gardée, et j'y ajoutai quelques médailles avec une autre petite planche de cuivre, sur laquelle sont gravés ces mots : « Les vaisseaux de sa majesté britannique *la Résolution* et *l'Aventure* mouillèrent ici en septembre 1773. » Je renfermai le tout dans un sac; il me promit d'en prendre soin, et de le montrer aux premiers vaisseaux qui arriveraient. Ce bon vieillard m'embrassa les larmes aux yeux. On ne nous parla pas dans cette entrevue des habits de M. Sparrman. Je jugeai qu'on ne les avait pas trouvés, et je n'en dis rien, de peur d'affliger Oréo au sujet de choses que je ne lui avais pas donné le temps de recouvrer, car il était de très bonne heure.

» En arrivant aux vaisseaux, nous les trouvâmes entourés de pirogues remplies de cochons, de volailles et de fruits, que nous amenaient les insulaires, comme au premier jour de notre arrivée. A peine étais-je monté à bord, qu'Oréo lui-même vint annoncer que les voleurs étaient pris, et qu'il désirait que je me rendisse à terre, ou pour les punir, ou pour assister à leur châtiment; mais cela était impossible, car *la Résolution* mettait à la voile, et *l'Aventure* était déjà hors du havre. Oréo resta avec nous jusqu'à plus d'une demi-lieue en mer, et me fit ensuite de tendres adieux. Il s'en retourna sur une pirogue manœuvrée par un seul homme et par lui-même. Toutes les autres étaient parties. J'eus regret de ne pas descendre à terre avec lui, afin de voir de quelle manière ils punissent les coupables; je suis sûr que cette raison seule l'avait déterminé à venir à bord.

» Durant notre courte relâche à l'île fertile de Houaheiné, les deux vaisseaux achetèrent trois cents cochons, outre des volailles et des fruits; nous en aurions obtenu bien davantage si nous y étions restés plus long-temps.

» Avant de quitter cette île, le capitaine Furneaux consentit à recevoir à son bord un jeune homme nommé O-maï, natif d'Ouliétéa, où il avait eu quelques biens, dont les insulaires de Bolabola venaient de le déposséder. Je m'étonnai d'abord qu'il se chargeât de cet Indien, qui, n'étant distingué ni par sa naissance ni par son rang, ni remarquable par sa taille, sa figure et son teint, ne pouvait, suivant moi, donner une idée juste des habitants de ces îles heureuses : car les personnes du premier rang sont beaucoup plus blanches et plus intelligentes, et ont communément un meilleur maintien que les classes moyennes du peuple. Cependant, depuis mon arrivée en Angleterre, j'ai été convaincu de mon erreur : car, excepté son teint (qui est d'une couleur plus foncée que celui des éris ou grands, qui, comme dans les autres pays, mènent une vie plus sensuelle, et sont moins exposés à la chaleur du soleil), je ne sais pas si tout autre homme de son île se serait mieux conduit étant avec nous.

» O-maï a du bon sens, de la pénétration, de l'esprit et des principes honnêtes ; sa bonne conduite le rendait agréable à la meilleure compagnie de l'Angleterre, et un noble sentiment d'orgueil lui apprenait à éviter la société des personnes d'un rang inférieur. Il est dominé par des passions comme les autres jeunes gens, mais il a assez de jugement pour ne pas s'y abandonner. Je crois qu'il ne hait ni le vin ni les liqueurs fortes, et que, s'il s'était trouvé dans un repas où celui qui aurait bu le plus aurait été le plus fêté, il aurait aussi tâché de mériter des applaudissements ; mais, heureusement pour lui, il a remarqué que le bas peuple seul boit beaucoup, et comme il étudiait avec soin les manières et la conduite des personnes de qualité qui l'honoraient de leur protection, il était sobre et retenu, et je n'ai pas ouï dire que, durant deux années de séjour en Angleterre, il se soit une seule fois pris de vin, ou qu'il ait jamais montré le moindre désir de passer les bornes les plus rigoureuses de la modération.

» Immédiatement après son arrivée à Londres, le comte de Sandwich, premier lord de l'amirauté, le présenta au roi, qui l'accueillit avec une bonté et une affabilité extrêmes. O-maï conçut dès lors pour ce monarque un sentiment profond de reconnaissance et de respect. Il a été choyé par les premiers personnages d'Angleterre, et n'a rien fait pour démériter dans leur estime, qui ne s'éteindra qu'avec sa vie. Ses principaux protecteurs ont été mylord Sandwich, M. Banks et le docteur Solander. Le premier a pensé qu'il était du devoir de sa place de prendre soin d'un habitant de cette contrée hospitalière qui a fourni avec tant de générosité aux besoins des navigateurs anglais, et les autres ont voulu reconnaître la réception amicale qu'on leur avait faite dans son pays. On observera que, quoique O-maï ait toujours vécu, en

Europe, au milieu des amusements, l'idée de retourner dans sa patrie n'est jamais sortie de son esprit; il n'était pas impatient de partir, mais il témoignait du contentement à mesure que le moment approchait. Il s'est embarqué avec moi sur *la Résolution*, lorsqu'elle a été armée pour un autre voyage. Il est parti chargé de présents, pénétré de reconnaissance des bontés dont il avait été l'objet, et après avoir subi heureusement l'inoculation de la petite-vérole.

» Au moment, dit Forster, où il partit d'Houaheiné, il semblait être un homme du peuple. Il n'osait pas aspirer à la compagnie du capitaine, et préférait celle de l'armurier et des matelots. Mais quand il fut au Cap, où Cook l'habilla à l'européenne, et le présenta aux personnes les plus distinguées, il déclara qu'il n'était pas teouteou, et prit le titre d'hoa, ou d'officier du roi. On a raconté mille histoires fabuleuses sur cet Indien. On a dit, entre autres, qu'il était prêtre du soleil, dignité qui n'a jamais existé dans les îles d'où on l'a amené.

» Il a passé pour très stupide chez les uns, et très intelligent chez les autres. Sa langue, qui n'a point d'aigres consonnes, et dont chaque mot finit par une voyelle, avait si peu exercé son organe, qu'il ne pouvait point du tout prononcer les sons anglais les plus compliqués. On a fait beaucoup de remarques très peu justes sur ce défaut physique, ou plutôt sur ce défaut d'habitude. A son arrivée à Londres, il a partagé les spectacles et les plaisirs les plus brillants de cette grande métropole. Il imita aisément la politesse élégante de la cour, montra beaucoup d'esprit et d'imagination, et fit des progrès étonnants dans le jeu d'échecs. La multiplicité d'objets qui affectèrent ses sens l'empêchaient de s'occuper de ce qui pouvait être utile à lui-même et à ses compatriotes à son retour. Il était incapable d'embrasser d'un coup d'œil général tout notre système de civilisation, et d'en détacher ce qui est applicable au perfectionnement de son pays. La beauté, la symétrie, l'harmonie et la magnificence enchantaient ses sens. Accoutumé à obéir à la voix de la nature, il se livrait sans réserve à tous ses mouvements. Passant ses jours dans un cercle continuel de jouissances, il manquait de temps pour penser à l'avenir, et comme il n'avait pas le génie ni les talents supérieurs de Topia, son entendement a fait peu de progrès. Ce qu'on aura peine à croire, il n'a jamais formé le moindre désir de s'instruire de notre agriculture, de nos arts et de nos manufactures. Il est vrai que personne n'a cherché à exciter en lui ce goût ou à perfectionner son caractère moral. Il a prouvé à son départ que les scènes de désordre dont il a été témoin n'ont pas corrompu les bonnes qualités de son cœur. Il emporta avec lui toute sorte d'habits, d'ornements et de bagatelles, enfin tout ce qu'inventent chaque jour nos besoins factices. Son ju-

gement était encore dans l'enfance, et, comme un enfant, il désirait tout ce qui l'amusait et produisait sur lui des effets inattendus. C'est pour satisfaire ces goûts enfantins qu'on lui a donné un orgue portatif, une machine électrique, une cotte de mailles et une armure complète. Les lecteurs penseront peut-être qu'à son départ d'Europe il a embarqué des objets vraiment utiles à ses compatriotes ; je l'espérais moi-même, mais j'ai été trompé. Si nous ne renvoyons pas à sa patrie un citoyen bien formé, ou rempli de connaissances précieuses qui pourraient le rendre le bienfaiteur et peut-être le législateur de son pays, j'aime à penser du moins que les vaisseaux, en partant pour de nouvelles découvertes, porteront aux heureux insulaires de Taïti différents animaux domestiques, qui ajouteront peut-être au bonheur de ses habitants.

Relache aOuliétéa.

» Le 8 septembre 1773, nous fîmes voile pour Ouliétéa. Nous arrivâmes devant le havre d'Ohamanéo à la fin du jour.

» Orouhéra, un des chefs de Borabora (Bolabola), vint à bord sur une pirogue. Il était très robuste, mais il avait les mains très petites. Ses bras, tatoués, représentaient des figures carrées très singulières ; de grandes raies noires lui traversaient la poitrine, le ventre et le dos. Ses reins et ses cuisses étaient noirs partout. Il tenait à la main des branches vertes ; il offrit à mon père un petit cochon que plusieurs personnes de l'équipage avaient déjà dédaigné d'accepter. Après qu'il eut reçu en retour quelques outils de fer, il descendit tout de suite dans sa pirogue, et fut ramené à terre ; mais il renvoya bientôt à son nouvel ami une seconde pirogue chargée de cocos et de bananes. Les domestiques qui vinrent les offrir de sa part ne voulurent emporter aucun présent. Nous fûmes très touchés de cette marque de bienveillance.

» L'après-midi, un second chef de Bolabola vint à bord et changea de nom avec mon père ; il s'appelait Héréa. Nous n'avons pas vu d'homme si gros dans les îles du Grand-Océan. Il n'avait pas moins de cinquante-quatre pouces de circonférence à la ceinture ; une de ses cuisses en avait trente et un trois quarts. Ses cheveux le rendaient d'ailleurs remarquable : ils pendaient en longues tresses flottantes jusqu'au bas de son dos, et ils étaient si touffus, qu'ils donnaient à sa tête une grosseur extraordinaire. Sa corpulence, son teint, sa peau tatouée comme celle d'Orouhéra, annonçaient assez son rang, car les grands de cette île vivent dans l'indolence et la sensualité, ainsi que ceux de Taïti.

» Le lendemain au matin, nous fîmes une visite en forme à Oréo, chef de cette partie de l'île; nous portions avec nous des présents convenables. On ne nous assujettit à aucune cérémonie au débarquement; on nous mena de suite près de lui. Il était assis dans sa maison près du bord de l'eau : il nous y reçut, ainsi que ses amis, avec une extrême cordialité. Il témoigna beaucoup de joie de revoir le capitaine Cook, et lui demanda la permission de changer de nom. C'est la plus grande marque d'amitié qu'on puisse donner à un étranger.

» Oréo était d'une taille moyenne, mais très gros; il avait une physionomie pleine d'expression et d'esprit, une barbe clairsemée, d'un brun rougeâtre. Bannissant la cérémonie et l'affectation, il badinait et riait avec nous de très bon cœur. Sa femme était âgée; cependant son fils et sa fille ne paraissaient avoir que douze ou quatorze ans. La fille était très blanche; ses traits, et en particulier ses yeux, assez semblables à ceux des Chinois, son nez très bien fait, ne ressemblaient pas beaucoup à ceux du reste de la nation. Elle était petite et mignarde; toute sa personne, et en particulier ses mains, avaient de l'élégance et de la grâce; seulement ses jambes et ses pieds étaient un peu grands; ses cheveux courts nuisaient à sa figure; mais rien de si engageant que ses manières; quand elle sollicitait quelque chose, il n'était pas possible de rien refuser à sa voix douce et agréable. Au lieu de rester dans la maison, nous nous promenâmes au milieu des bocages, tirant quelques oiseaux et cueillant des plantes. Le bas peuple nous témoigna plus de familiarité et de confiance qu'à Houaheiné; mais il ne nous importunait point par ses demandes comme à Taïti.

L'après-midi, nous tuâmes dans une autre excursion des martins-pêcheurs, et au moment où je venais de tirer le dernier, nous rencontrâmes Oréo et sa famille qui se promenaient dans la plaine avec le capitaine Cook. Le chef ne remarqua pas l'oiseau que je tenais à ma main; mais sa fille déplora la mort de son éatoua, et s'enfuit loin de moi lorsque je voulus la toucher. Sa mère, et la plupart des femmes qui l'accompagnaient, paraissaient aussi affligées de cet accident; et, montant sur son bateau, le chef nous pria d'un air fort sérieux de ne pas tuer les martins-pêcheurs et les hérons de son île; mais il nous donna en même temps la permission de tirer tous les autres oiseaux. Nous avons essayé ensuite de découvrir la nature de leur vénération pour ces deux espèces d'oiseaux; toutes nos recherches ont été infructueuses.

» Le 10, Oréo nous invita à la représentation d'un héva. Le spectacle se donna sur un terrain d'environ soixante-quinze pieds de long et de trente de large, renfermé entre deux édifices parallèles l'un à l'autre. L'un était un bâtiment spacieux, capable de contenir un grand nombre de spectateurs; l'autre

une simple hutte étroite, soutenue sur une rangée de poteaux, ouverte du côté où l'on jouait la pièce, mais parfaitement fermée d'ailleurs avec des nattes et des roseaux. L'un des coins était clos de toutes parts : c'est là que s'habillaient les acteurs. Toute la scène était revêtue de trois grandes nattes, du travail le plus fini, et rayées en noir sur les bords. Dans la partie ouverte de la petite hutte, nous vîmes trois tambours de diverses grandeurs, c'est-à-dire trois troncs de bois creusés et couverts d'une peau de requin. Quatre ou cinq hommes qui en jouaient sans cesse, avec les doigts seulement, déployaient une dextérité étonnante. Le plus grand de ces tambours, haut d'environ trois pieds, en avait un de diamètre.

Nous étions assis depuis quelque temps sous l'amphithéâtre, parmi les principales femmes de l'île, quand les actrices parurent : l'une était Poyadéa, fille du chef Oréo ; l'autre, grande et bien faite, avait des traits agréables et un très beau teint. Leur habillement, très différent de celui qu'elles mettaient ordinairement, consistait en une pièce d'étoffe brune de la fabrique du pays, ou une pièce de drap bleu européen, serré avec soin autour de la gorge ; une espèce de vertugadin de quatre bandes d'étoffe, alternativement rouges et blanches, posait sur leurs hanches, et de là pendait jusqu'aux pieds ; enfin une toile blanche qui formait un ample jupon, et qui, traînant par terre de tous côtés, semblait devoir les embarrasser dans leurs mouvements. Le cou, les épaules et les bras étaient découverts; mais la tête était ornée d'une eoèce de turban élevé d'environ huit pouces, fait de plusieurs tresses de cheveux, qu'ils appellent *tamoaou*, et placées les unes sur les autres en cercles qui s'élargissent vers le sommet. On avait laissé au milieu un creux profond rempli d'une quantité prodigieuse de fleurs très odorantes de gardenia ou jasmin du Cap. Tout le devant du turban était embelli de trois ou quatre rangs de petites fleurs blanches qui formaient de petites étoiles, et qui produisaient sur les cheveux très noirs des danseuses le même effet que des perles. Elles se mirent à danser au son des tambours, et, suivant toute apparence, sous la direction d'un vieillard qui dansait avec elles, et prononçait plusieurs mots, que, d'après le son de sa voix, nous prîmes pour une chanson. Leurs attitudes et leurs gestes étaient très variés, et quelquefois nous aurions pu les trouver lascifs. Le mouvement de leurs bras est très gracieux, et l'action continuelle de leurs doigts a quelque chose d'extrêmement élégant. Mais ce qui blessa nos idées de grâce et d'harmonie, c'est l'odieuse coutume de tordre la bouche, et d'une si étrange manière, qu'il nous fut impossible de les imiter : elles la retirent d'abord de travers, et ensuite elles jettent tout à coup leur lèvres en avant avec des ondulations qui ressemblent à des convulsions subite.

» Après avoir dansé environ dix minutes, elles se retirèrent dans la partie de la maison où elles s'étaient habillées, et cinq hommes, revêtus de nattes, prirent leur place et jouèrent une espèce de drame composé d'une danse indécente et d'un dialogue qui avait de la cadence. Quelquefois ils se mettaient à crier en prononçant tous ensemble les mêmes mots. Ce dialogue semblait lié à leurs actions. L'un d'eux s'agenouilla; un second le battit, le prit par la barbe, et en fit autant aux deux autres; mais enfin le cinquième le saisit et le frappa d'un bâton. Ensuite ils se retirèrent tous, et les tambours donnèrent le signal du second acte de la danse, que les deux femmes exécutèrent presque de la même manière que le premier.

» Les hommes reparurent de nouveau; les femmes les remplacèrent, et finirent le quatrième acte. Elles s'assirent pour se reposer : elles paraissaient très lasses, car elles suaient beaucoup. L'une d'elles ayant de l'embonpoint et de la vivacité dans le teint, ses joues étaient couvertes d'un incarnat charmant. La seconde fille d'Oréo excita l'admiration par son jeu, quoiqu'elle se fût fatiguée la veille à jouer le matin et le soir. »

Le 15, l'après-midi, on représenta encore une pièce, dont Forster donne les détails suivants :

« On nous admit derrière la scène, et nous vîmes les actrices s'habiller. Elles obtinrent de nous des grains de verroterie, et nous imaginâmes de les placer nous-mêmes; elles furent enchantées de nos soins. Nous observâmes parmi les spectateurs les plus jolies femmes du pays; l'une d'elles était remarquable par le teint le plus blanc que j'aie aperçu dans ces îles. La couleur de son visage ressemblait à celle d'une cire blanche un peu ternie, mais elle paraissait en parfaite santé; ses beaux yeux et ses beaux cheveux noirs formaient un si charmant contraste, qu'elle excita notre admiration; aussi reçut-elle un grand nombre de petits présents. Cet hommage qu'on rendait à sa beauté ne fit qu'accroître davantage le goût de nos colifichets. Elle ne cessa pas de nous importuner tant qu'elle crut qu'il nous en restait un seul. Un de nos Messieurs tenant à la main un petit cadenas, elle le lui demanda tout de suite. Après avoir refusé pendant quelque temps, il consentit à le lui donner, et le mit à son oreille, en l'assurant que c'était là sa véritable place. Elle en fut joyeuse pendant quelques minutes; mais, le trouvant trop pesant, elle le pria de l'ouvrir et de l'ôter. Il jeta la clef au loin, en lui faisant comprendre que, lui ayant accordé ce qu'elle désirait, si elle en était embarrassée elle devait supporter cette peine comme un châtiment de son importunité. Elle devint inconsolable, pleura amèrement; elle s'adressa à nous tous en particulier, et nous conjura d'ouvrir le cadenas. Quand nous l'aurions voulu, nous ne le pouvions pas. Elle recourut alors au chef, qui, ainsi que sa femme, son fils et sa

fille, joignirent leurs prières aux siennes. Enfin on trouva une petite clef pour l'ouvrir; ce qui termina les lamentations de la pauvre Indienne, et rétablit la paix et la tranquillité parmi tous ses amis. Cette malice de notre part produisit un bon effet, car elle guérit les femmes de l'île de la vile habitude de mendier.

» Quelques circonstances survenues le lendemain matin 15 prouvent clairement la timidité de ce peuple. Nous fûmes surpris, dit Cook, qu'aucun insulaire ne vînt à bord. Deux hommes de *l'Aventure* ayant manqué à mes ordres, et passé toute la nuit à terre, je conjecturai d'abord que les insulaires les avaient dépouillés, et qu'ils craignaient de s'approcher de nous, de peur que je ne vengeasse cette insulte. Afin d'éclaircir cette affaire, nous nous rendîmes, le capitaine Furneaux et moi, à la maison d'Oréo. Il n'y avait personne; il s'était enfui avec toute sa famille, et tout le voisinage était en quelque sorte désert. Les deux hommes de *l'Aventure* reparurent enfin, et nous apprirent que les Indiens les avaient traités civilement, mais qu'ils ne pouvaient pas rendre raison de leur fuite précipitée. Le petit nombre de ceux qui osaient s'avancer vers nous dirent cependant que nos fusils en avaient tué plusieurs et blessé d'autres; ils nous indiquaient les endroits du corps par où étaient entrées les balles, etc.

» Ce récit me donna de l'inquiétude sur nos gens qui étaient allés à O-taha; je craignais qu'il ne fût arrivé quelque trouble dans cette île. Pour m'en assurer, je résolus de voir le chef lui-même. Je montai la chaloupe avec un des naturels, et je marchai le long de la côte au nord, vers l'endroit où on nous dit qu'il s'était retiré. Nous l'aperçûmes bientôt sur une pirogue; il débarqua avant que je pusse l'aborder. Nous mîmes à terre immédiatement après lui; mais il avait déjà quitté les bords de la mer pour s'enfoncer dans l'intérieur du pays. Nous fûmes cependant reçus par une troupe immense d'insulaires, qui me prièrent de les suivre. Un Indien s'offrit même à me porter sur son dos.

» Comme toute cette histoire me semblait cependant plus mystérieuse que jamais, et que j'étais absolument sans armes, je ne voulus pas m'écarter de la chaloupe : j'y remontai de nouveau, et je continuai d'aller à la piste du chef. J'arrivai bientôt à un endroit où notre guide nous dit qu'il était. La chaloupe échoua à quelque distance de la côte. Une femme âgée, d'un air respectable, et qui était l'épouse du chef, vint à notre rencontre. Elle se jeta dans mes bras, et pleura tellement, qu'il ne fut pas possible de lui arracher une parole. Je donnai le bras à cette femme, et je descendis à terre, contre l'avis de mon jeune Taïtien, qui paraissait plus effrayé que nous, et qui probablement croyait tout ce que les habitants du pays avaient raconté. Il s'approcha en hâte d'un de mes domestiques, lui rendit la poire à poudre qu'il

avait portée jusque alors, et dit qu'il allait revenir. Nous l'attendîmes assez long-temps en vain, et nous fûmes obligés de retourner à bord sans lui. Nous ne l'avons pas revu durant notre séjour dans l'île. Les naturels nous donnèrent peu d'éclaircissements sur sa fuite. Craignant qu'ils ne s'alarmassent de nouveau, si je faisais des recherches sur ce point, j'eus soin de n'en pas parler.

» Je trouvai le chef assis à l'ombre d'une maison devant laquelle s'étendait une vaste cour, et entouré d'une foule d'insulaires. Dès que je l'abordai, il jeta ses bras autour de mon cou et fondit en larmes. Toutes les femmes et quelques hommes pleurèrent aussi, de sorte que les lamentations devinrent générales. L'étonnement seul m'empêcha de verser des pleurs de mon côté. Il se passa un peu de temps avant qu'aucun d'eux voulût ouvrir la bouche. Enfin, après bien des questions, tout ce que j'appris, c'est que l'absence de nos canots les alarmait. Ils pensaient que les Anglais qui les montaient avaient déserté des vaisseaux, et que j'emploierais des moyens violents pour les reprendre. Quand je leur protestai que les chaloupes reviendraient, ils parurent joyeux et satisfaits, et ils convinrent tous, sans exception, que personne n'avait été blessé, ni de leurs compatriotes, ni des nôtres. Nous reconnûmes ensuite la vérité de ce dernier aveu. Je ne sais pas si ces alarmes eurent le moindre fondement, et, malgré mes recherches, je n'ai pas découvert comment cette consternation universelle prit naissance. Après un séjour d'environ une heure, je retournai à bord ; trois des naturels m'accompagnèrent. A mesure que nous avancions le long de la côte, ils annonçaient joyeusement à tous ceux de leurs compatriotes qu'ils rencontraient que la paix était faite.

» Ainsi se rétablit la tranquillité, et le lendemain au matin les Indiens se rendirent aux vaisseaux comme à l'ordinaire. Après déjeuner, le capitaine Furneaux et moi nous fîmes une visite au chef. Nous le trouvâmes dans sa maison, calme et même gai ; il vint dîner à notre bord avec quelques uns de ses amis. J'appris seulement alors que Poréo, mon jeune Taïtien, m'avait quitté. J'ai déjà dit plus haut qu'il était avec nous quand je courais après Oréo, et qu'il me conseilla de ne pas aller à terre. Il eut alors une telle frayeur, qu'il resta dans la chaloupe jusqu'à ce qu'il apprit que tout était concilié. Il descendit enfin à terre, où il rencontra bientôt une jeune femme pour laquelle il avait conçu de l'attachement; il s'en alla avec elle.

» L'après-midi nos bateaux revinrent d'O-taha chargés de bananes, fruits dont nous manquions le plus. Nos compagnons avaient fait le tour de l'île, conduits par Boba, un des éris ; les naturels les reçurent amicalement, les logèrent et leur donnèrent des vivres. Mais la seconde nuit leur repos fut troublé par des insulaires qui les volaient. Ils recoururent au droit de repré-

sailles, et de cette manière ils recouvrèrent la plus grande partie de ce qu'ils avaient perdu.

» En allant chez O-tah, les Anglais rencontrèrent une grande foule qui s'y rendait pour assister à un héva. Ils aperçurent aussi de loin une femme revêtue d'un habit singulier et toute noire. On leur dit qu'elle accomplissait les rites funéraires, et qu'elle pleurait un mort. Ils trouvèrent l'éri, qui était un vieillard, assis sur un escabeau de bois. Il en offrit la moitié à M. Forster père. La danse fut bientôt commencée par trois jeunes filles, dont la plus âgée n'avait que dix ans, et la plus jeune cinq. Trois tambours composaient, comme à l'ordinaire, la musique; et, dans les intervalles de la danse, trois hommes jouèrent une espèce de pantomime qui représentait des voyageurs endormis, et des voleurs enlevant adroitement leurs effets.

» Pendant la pièce, la foule ouvrit un passage à plusieurs insulaires, qui s'avancèrent deux à deux vers la maison, mais qui s'arrêtèrent à l'entrée. Ils étaient bien habillés; ils avaient des ceintures rouges autour de leurs reins; des bandes de cheveux tressés entouraient leur tête; toute la partie supérieure de leur corps était nue et ointe d'huile de coco. Les uns étaient des hommes faits, et les autres des enfants. O-tah les appelait *odaouiddi;* et d'après les gestes qu'il fit pour s'expliquer, nos Messieurs les prirent pour des pleureurs. Le terrain, à l'entrée, fut couvert d'une étoffe, qu'on ôta bientôt et qu'on donna au tambour. L'un de ces tambours se querella avec un autre naturel; ils s'arrachèrent les cheveux, et se donnèrent des coups. Pour que le spectacle ne fût pas interrompu, l'on appela un autre tambour, et les deux combattants furent chassés de la maison. Vers la fin de la danse, les spectateurs ouvrirent un passage, et les odaouiddi parurent encore une fois; mais ils restèrent debout, sans faire de cérémonies particulières.

» Un grand nombre de pirogues étaient rangées le long de la côte, devant la maison du chef; dans l'une, couverte d'un toit, se trouvait un mort dont on célébrait les funérailles. Nos Messieurs furent donc obligés de placer leurs canots un peu plus loin; ils couchèrent à leur bord.

»Le lendemain, les Anglais doublèrent la pointe septentrionale de l'île, toujours accompagnés d'O-tah, et ils virent sur leur route, en dedans du récif, de longues îles basses couvertes de palmiers et d'autres arbres; ils achetèrent d'excellentes bananes, et dînèrent un peu plus au sud, près de la maison de Boba, grand chef de l'île, qui gouvernait en qualité de vice-roi d'O-pouny. Après dîner, les Anglais n'ayant pas trouvé un sac qui contenait des clous, quelques miroirs et de la verroterie, les officiers résolurent d'user de représailles, afin de forcer les Indiens à la restitution. Ils commencèrent à prendre un cochon, des nacres de perle et des étoffes; mais il fallut pour cela mena-

cer les insulaires des armes à feu. Ils se partagèrent ensuite : une troupe garda les canots, une autre les choses saisies, et plusieurs, avec le lieutenant à leur tête, s'avancèrent dans le pays pour faire des saisies plus considérables. Le vieux chef O-tah les suivit tout effrayés. Les insulaires s'enfuyaient devant eux, emmenant leurs cochons au milieu des montagnes. L'officier tira trois coups de fusil pour les épouvanter. Alors un chef, qui avait une jambe et un pied monstrueusement enflés par l'éléphantiasis, vint offrir ses cochons et plusieurs balles d'étoffes.

» M. Pickersgill se rendit ensuite à la maison de Boba, où il enleva deux boucliers et un tambour. O-tah les quitta le soir ; mais il revint bientôt avec le sac volé, la moitié des clous et de la verroterie, et passa la nuit avec les Anglais. Le lendemain, dès le grand matin, on annonça aux Indiens qu'on leur rendrait tout ce qui avait été saisi, s'ils rapportaient ce qui manquait encore. O-tah, et l'autre chef à la grosse jambe, qui marchait cependant très bien, apportèrent le fer et les bagatelles, qui avaient été cachés parmi des buissons ; on rendit alors les étoffes, les cochons et les boucliers. M. Pickersgill récompensa le maître de la hutte où il avait passé la nuit, et reconnut aussi par des présents la fidélité et l'amitié du vieux chef. Les marchandises qu'il recouvra le mirent en état d'acheter des bananes dans le canton d'Héréroua, et ensuite au fond de la baie appelée d'A-potopoto, où l'on vit une des maisons les plus vastes de toutes les îles de la Société. Elle était remplie d'habitants qui en occupaient avec leurs familles différentes parties ; elle semblait plutôt un bâtiment public élevé pour servir d'asyle aux voyageurs, comme les caravanserais de l'Orient, qu'une habitation particulière.

» Ayant à bord une bonne quantité de provisions, dit Cook, je me décidai à remettre en mer, et j'en informai Oréo, qui me promit de me voir encore avant mon départ. A quatre heures nous commençâmes à démarrer. Dès qu'il fit jour, Oréo, son fils et quelques uns de ses amis, vinrent à bord, avec plusieurs pirogues chargées de fruits et de cochons. Les Indiens nous disaient : *Tayo boa atoï*, je suis votre ami, prenez mon cochon et donnez-moi une hache. Mais nos ponts étaient déjà si remplis, que nous pouvions à peine nous remuer ; nous avions à bord des deux vaisseaux près de quatre cents cochons. En comprenant ceux que nous avions mangés et salés, on nous en avait fourni plus de quatre cents dans cette île. Les uns pesaient cent livres, et davantage ; mais les autres pesaient, en général, de quarante à soixante livres. Il n'est pas aisé de dire combien nous en aurions acheté, si nous avions eu de la place pour tous ceux qu'on nous offrit.

» La fille d'Oréo, qui jusque alors n'avait jamais osé nous faire visite, vint à bord pour demander la couverture verte de mon canot, qu'elle désirait ar-

demment. Elle reçut quantité de présents; mais je ne pus lui accorder ce qu'elle souhaitait.

» Le chef et ses amis, ajoute-t-il, ne nous quittèrent que quand nous fûmes sous voile. Avant de s'en aller, il me pria instamment de lui dire si je reviendrais, et dans quel temps; question que me faisaient journellement plusieurs insulaires.

» Un grand nombre d'habitants d'Ouliétéa s'offrirent d'eux-mêmes à me suivre. Je jugeai à propos d'en prendre à bord un seul, âgé de dix-sept à dix-huit ans; il s'appelait Oedidi; il était natif de Bolabola, et proche parent d'Opouny, chef de cette île.

» Comme la relation de mon premier voyage traite fort en détail des productions des îles de la Société, des mœurs et des coutumes des habitants, je me bornerai à raconter de nouveaux faits ou à corriger les erreurs que je puis avoir commises.

» J'avais quelques raisons de croire que, dans leurs cérémonies religieuses, ils font des sacrifices humains. J'allai un jour avec le capitaine Furneaux visiter un moraï à Matavaï; nous étions accompagnés, comme dans toutes les autres occasions, d'un homme de mon équipage qui savait assez bien leur langue, et de plusieurs naturels du pays. J'y trouvai un tépêpotou, sur lequel était un cadavre et des viandes; de sorte que tout promettait du succès à mes recherches. Je proposai diverses questions relatives aux différents objets que j'avais sous les yeux : si les bananes étaient destinées à l'éatoua; s'ils sacrifiaient à l'éatoua des cochons, des chiens, des volailles, etc. L'un des insulaires, qui annonçait de l'intelligence et du bon sens, me répondit que oui. Je lui demandai ensuite s'ils sacrifiaient des hommes à l'éatoua. Il me répondit : *Taata eno*, c'est-à-dire, qu'ils immolaient des méchants hommes, *tiparrahi*, en les battant jusqu'à la mort. Je lui demandai en outre s'ils mettaient aussi à mort les hommes bons : il répondit que non; s'ils immolaient des éris : il me dit qu'ils avaient des cochons à donner à l'éatoua, et il répéta de nouveau : *Taata eno*; s'ils immolaient à l'éatoua les teouteous (les domestiques ou les esclaves), qui n'ont ni cochons, ni chiens, ni volailles, mais qui sont des hommes bons : il me répondit non, mais seulement les hommes méchants. Ses réponses à beaucoup d'autres questions que je lui fis semblaient toutes tendre à ce point, que des hommes, pour certains crimes, sont condamnés à être sacrifiés aux dieux, s'ils n'ont pas de quoi se racheter. Il en résulte, ce me semble, qu'en certaines occasions, ils jugent les sacrifices humains nécessaires; qu'ils prennent surtout pour victimes les hommes qui, dévoués à la mort par les lois du pays, sont pauvres et de la classe inférieure du peuple.

» L'insulaire à qui je proposai mes demandes prit beaucoup de peine afin

de m'expliquer les détails de cette coutume; mais nous ne savions pas assez la langue pour le comprendre parfaitement. O-maï m'a appris depuis qu'ils sacrifiaient des hommes à l'Être suprême. Suivant lui, les victimes dépendent du caprice du grand-prêtre, qui, dans les assemblées solennelles, se retire seul au fond de la maison de Dieu, et y passe quelque temps. En sortant, il annonce au peuple qu'il a vu le grand Dieu et conversé avec lui (ce pontife jouit seul de ce privilége); qu'il demande un sacrifice humain, et qu'il désire une telle personne présente, contre laquelle le prêtre a vraisemblablement de la haine. On tue sur-le-champ cet infortuné, et il périt ainsi victime du ressentiment du grand-prêtre, qui sans doute, au besoin, a assez d'adresse pour persuader que le mort était un méchant. Si j'en excepte les cérémonies funéraires, j'ai recueilli de la bouche d'autrui tout ce que je sais de leur religion; et comme les Européens qui se croient les plus habiles dans leur langue ne l'entendent qu'imparfaitement, l'on n'a pas encore de notions positives sur cette matière.

» La liqueur qu'ils font avec la plante appelée *ava ava* s'exprime de la racine, et non des feuilles, comme le dit la relation de mon premier voyage. La manière de la préparer est aussi simple qu'elle est dégoûtante pour un Européen. Plusieurs personnes mâchent ces racines jusqu'à ce qu'elles soient amollies; ensuite elles les crachent dans un même plat de bois ou dans un autre vase. Quand on en a mâché une quantité suffisante, on y met plus ou moins d'eau, suivant que la racine est plus ou moins forte. Dès que le jus est ainsi délayé, on le passe à travers une étoffe fibreuse qui tient lieu de pressoir : la liqueur est ensuite potable. Elle se fait toujours au moment où l'on veut la boire. Elle a une saveur poivrée; mais elle est un peu insipide. Quoiqu'elle soit enivrante, je ne l'ai vue qu'une fois produire cet effet : les naturels en prennent communément avec modération et peu à la fois. Ils mâchent souvent cette racine comme les Européens mâchent du tabac, et ils avalent leur salive; plusieurs en mangèrent des morceaux devant nous.

» Les habitants d'Ouliétéa cultivent une grande quantité de cette plante, et ceux de Taïti une très petite. Je pense qu'elle croît dans presque toutes les îles de cette mer; les Indiens en font le même usage, car Le Maire dit que les insulaires de Horn tirent d'une plante une liqueur de la manière que je viens de décrire.

» Ceux qui ont représenté les femmes de Taïti et des îles de la Société comme prêtes à accorder les dernières faveurs à tous ceux qui veulent les payer ont été très injustes envers elles. C'est une erreur : il est aussi difficile dans ce pays que dans aucun autre d'avoir des privautés avec des femmes mariées et avec celles qui ne le sont pas, si on excepte toutefois les filles du peuple;

plusieurs même parmi ces dernières sont chastes. Il est très vrai que dans ces îles, ainsi que partout ailleurs, il se trouve des prostituées; leur nombre y est peut-être plus grand. Telles étaient les femmes qui venaient à bord de nos vaisseaux ou dans le camp que nous avions sur la côte. En les voyant fréquenter indifféremment les femmes chastes et celles du premier rang, on est d'abord porté à croire qu'elles ont toutes la même conduite, et qu'il n'existe entre elles d'autre différence que celle du prix; c'est que, dans leur opinion, une prostituée ne commet pas un crime assez noir pour perdre l'estime et la société de ses compatriotes. Au reste, un étranger qui arrive en Angleterre pourrait, avec autant de justice, accuser d'incontinence toutes les femmes, s'il les jugeait d'après celles qu'il voit à bord des vaisseaux, dans un de nos ports ou dans les environs de Covent-Garden ou de Drury-Lane. Je conviens que toutes les Taïtiennes sont fort versées dans l'art de la coquetterie, et qu'elles se permettent toutes sortes de libertés dans leurs propos : il n'est donc pas étonnant qu'on les ait accusées de libertinage. »

Traversée d'Ouliétéa aux iles des Amis.

Middelbourg, Tongatabou, etc. — Détails sur les habitants de ces îles.

En quittant Ouliétéa, Cook fit route vers le sud-ouest, afin de sortir de la route des premiers navigateurs, et d'entrer dans le parallèle des îles de Middelbourg et d'Amsterdam.

« Oedidi, le jeune insulaire que nous avions pris sur notre bord (c'est Forster qui parle), fut vivement attaqué du mal de mer dès que nous fûmes au large; cependant, comme nous regardions le pic élevé de Bolabola, il eut assez de force pour nous dire : Je suis né sur cette île, et je suis proche parent d'O-pouny, le grand roi qui a conquis O-taha et Ouliétéa. Il nous apprit en même temps que son véritable nom était Mahiné, mais qu'il l'avait changé pour celui d'Oedidi, avec un chef d'Eiméo, usage commun dans toutes ces îles, ainsi qu'on l'a remarqué ailleurs. O-pouny était alors, suivant ce qu'il nous apprit, à Maouroua, île que nous passâmes l'après-midi : elle est composée d'une seule montagne, de forme conique, qui s'élève en pointe aiguë; et, d'après le rapport des habitants d'Ouliétéa, ses productions sont les mêmes que celles des autres îles de ce groupe.

» Notre jeune ami ne recouvra son appétit que le lendemain; il mangea un

morceau d'un dauphin qui pesait vingt-huit livres, et qui venait d'être pris. On lui proposa de le lui apprêter tout de suite ; il nous assura qu'il était beaucoup meilleur cru. On lui donna un vase rempli d'eau de mer, dans lequel il trempa la chaire comme dans une sauce, et mangea avec un grand plaisir; en place de pain, il mordait alternativement dans une pelote de mahié ou de pâte de fruit à pain.

» Avant de s'asseoir pour prendre son repas, il eut soin de séparer deux petits morceaux de poisson et de mahié, qu'il offrit à l'Éatoua ou à la divinité, prononçant en même temps quelques mots qui nous parurent une courte prière. Il fit la même cérémonie deux jours après quand il mangea du requin cru ; ce qui prouve que ses compatriotes ont des principes de religion.

» Le 1er octobre 1773, on découvrit l'île de Middelbourg, où nous arrivâmes le lendemain. Nous apercevions des plaines au pied des collines, et des plantations de jeunes bananiers dont les feuilles, d'un vert éclatant, contrastaient avec les teintes diverses des arbrisseaux et la couleur brune des cocotiers, qui semblait être l'effet de l'hiver. Le jour ne faisant que poindre, la lumière était si faible, que nous vîmes plusieurs feux briller entre les bois; peu à peu nous distinguâmes les insulaires qui marchaient le long du rivage. Les collines, basses et moins élevees au dessus du niveau de la mer que l'île de Wight, étaient ornées de petits groupes d'arbres épars, et l'espace intermédiaire paraissait couvert de gazon. Bientôt les habitants lancèrent leurs pirogues à la mer, et ramèrent de notre côté. Un Indien arriva à bord, nous présenta une racine de poivrier enivrant, et, après avoir touché nos nez avec cette racine en signe d'amitié, il s'assit sur le pont sans proférer un seul mot. Le capitaine lui offrit un clou, et à l'instant il le tint élevé au dessus de sa tête, en prononçant *sagafataï*, mot que nous prîmes pour un terme de remercîment. Il était nu jusqu'à la ceinture; mais de là jusqu'aux genoux il était enveloppé d'une pièce d'étoffe pareille à celle de Taïti, enduite d'une couleur brune et d'un apprêt qui la rendait roide et propre à résister à la pluie; il était d'une taille moyenne et d'un teint châtain, assez semblable à celui des Taïtiens du commun ; ses traits avaient de la douceur et de la régularité. Il portait sa barbe coupée ou rasée, ses cheveux noirs et frisés en petites boucles, et brûlés à la pointe. On distinguait sur chacun de ses bras des taches circulaires à peu près de la grandeur d'un écu, composées de plusieurs cercles concentriques de points tatoués à la manière des Taïtiens, mais qui n'étaient pas noirs. On remarquait encore d'autres piqûres noires sur son corps. Un petit rouleau était suspendu à chacun des trous de son oreille ; le petit doigt manquait à sa main gauche. Il garda long-temps le silence ; d'autres insulaires qui arrivèrent après lui furent plus communicatifs ;



54

L. Massard. del. Choubard, sc.

Ile de Mildebourg.

JEUNE FILLE

Voy. en Océanie. T. IV. 403

ayant accompli la cérémonie de toucher les nez, ils parlèrent un langage inintelligible pour nous.

» Les navires étaient entourés de pirogues, montées chacune par trois ou quatre hommes, qui faisaient beaucoup de bruit et montraient ce qu'ils avaient à vendre, en appelant pour attirer les acheteurs. Leur langage n'était pas désagréable; mais ils prononçaient sur une espèce de ton chantant tout ce qu'ils disaient. Plusieurs vinrent sur le pont, un entre autres que nous reconnûmes pour un chef, à l'autorité qu'il semblait avoir sur les autres. Cook lui donna une hache, des clous et d'autres choses qui lui causèrent une grande ioie; il gagna ainsi l'amitié de ce chef, qui se nommait Tiouny.

» Il admirait beaucoup nos étoffes et nos toiles anglaises; mais il donna ensuite la préférence à nos outils de fer. Sa conduite était aisée et confiante, car il entra dans la chambre et partout où nous jugeâmes à propos de le conduire.

» Bientôt, dit Cook, je m'embarquai avec plusieurs hommes sur deux canots, accompagné de Tiouny, qui nous conduisit dans une petite crique formée par les rochers, directement en face des vaisseaux; le débarquement y était très facile, les canots s'y trouvaient à l'abri de la lame. Une foule immense d'Indiens poussèrent des acclamations à notre arrivée sur le rivage. Aucun n'avait de bâton ni arme quelconque à la main, signe indubitable de leurs dispositions pacifiques. Ils se serraient de si près autour de nos embarcations, en offrant d'échanger des étoffes de leur pays, des nattes, etc., contre des clous, qu'il fallut un peu de temps avant de trouver de la place pour débarquer. Ils semblaient plus empressés à donner qu'à recevoir, car ceux qui ne pouvaient pas s'approcher assez nous jetaient par dessus les têtes des autres des balles entières d'étoffes, et se retiraient sans rien demander ni rien attendre.

» Un grand nombre d'hommes et de femmes, parfaitement nus, nageaient à côté de nous, en élevant d'une main des anneaux d'écaille de tortue, des hameçons de nacre de perle, etc., qu'ils voulaient vendre.

» Enfin, le chef fit ouvrir la foule à droite et à gauche jusqu'à ce qu'il y eût assez de place pour effectuer notre descente. Ils nous portèrent hors de nos chaloupes sur leurs dos. Le chef nous mena ensuite à son habitation, agréablement située à environ neuf cents pieds de la mer, à l'extrémité d'une belle prairie, et à l'ombre de quelques chaddecks. On voyait en face la mer et les bâtiments à l'ancre; derrière et de chaque côté, de jolies plantations qui annonçaient la fertilité et l'abondance. Dans un coin de la maison se trouvait une cloison mobile d'osier; les signes des habitants nous firent comprendre qu'elle séparait les lieux où ils couchent. Le plancher était couvert de nattes

sur lesquelles nous nous assîmes; les naturels s'assirent aussi en dehors, en formant un cercle autour de nous. On avait apporté nos cornemuses; j'ordonnai d'en jouer. Le chef, de son côté, commanda à trois jeunes femmes de chanter, ce qu'elles firent de bonne grâce; comme nous leur offrîmes à chacune un présent, toutes les autres se mirent à l'instant à les imiter. Leur chant était simple, harmonieux; il n'avait rien de dur ni de désagréable, comme l'est celui des Taïtiens. Les chanteuses battaient la mesure en frappant le second doigt sur le pouce, tandis que les trois autres doigts restaient élevés.

» Après être demeurés assis quelque temps, continue Cook, nous demandâmes à être menés dans une des plantations voisines où le chef avait une autre maison. On nous y donna à manger des bananes et des cocos, et on nous offrit à boire une liqueur extraite devant nous de jus d'êva. On nous présenta d'abord des morceaux de racines à mâcher; mais ayant prié qu'on nous dispensât de prendre part à cette opération, d'autres la firent pour nous. Quand ils eurent assez mâché de racines, ils les mirent dans un vase de bois, ensuite ils y versèrent de l'eau; dès que la liqueur exprimée fut potable, ils plièrent des feuilles vertes, et fabriquèrent ainsi des coupes qui tenaient près d'une demi-pinte; chacun de nous en reçut une entièrement pleine. Je fus le seul qui en goûtai; la façon dont on venait de la préparer avait éteint la soif de mes compagnons. La jatte cependant fut bientôt vidée, car les hommes et les femmes y puisaient. Je remarquai qu'ils ne se servaient pas deux fois de la même coupe, et que deux personnes ne burent jamais dans la même.

» Cette maison était située à un coin de la plantation, et avait en avant une espèce de cour où nous nous assîmes. Des arbres fruitiers étendaient leurs branchages tout autour, et formaient un ombrage charmant.

» Les naturels, observe Forster, venaient de nous accueillir au rivage avec la plus grande amitié. Un peuple qui aurait connu nos bonnes intentions ne nous aurait pas reçus d'une façon plus cordiale. Ces bons insulaires n'avaient jamais vu d'Européens; une tradition très imparfaite pouvait seule leur rappeler le voyage de Tasman. Toute leur conduite annonçait un caractère franc et généreux, sans basse défiance. Les femmes, de leur côté, ne nous montrèrent pas moins de bienveillance; elles nous témoignèrent par leurs regards et leur sourire que nous étions les bienvenus.

» Tandis que le capitaine parcourut les environs de la maison du chef, je fis avec quelques personnes une promenade assez avant dans la campagne. Une haie formée de roseaux entrelacés diagonalement, et d'une jolie forme, entourait la prairie. Deux portes, composées de plusieurs planches, et appendues à des gonds, donnaient entrée dans la plantation. Nous nous sépa-

râmes, afin d'examiner ce beau pays, et à chaque pas nous eûmes lieu d'être enchantés de nos découvertes. Les portes étaient disposées de manière qu'elles se fermaient d'elles-mêmes. Les clôtures étaient couvertes de plantes grimpantes, et surtout d'une liane qui avait des fleurs d'un bleu de ciel. Nous apercevions partout des jardins et des maisons dans les bocages; nous cueillîmes beaucoup de plantes que nous n'avions jamais vues dans les îles de la Société. Les insulaires semblaient plus actifs et plus industrieux que ceux de Taïti; au lieu de nous suivre en foule, ils nous laissaient passer seuls, à moins que nous ne les priassions de nous accompagner. Nous pouvions marcher nos poches ouvertes, si pourtant nous n'avions pas de clous, car ils les estiment tant, qu'ils résistaient difficilement à la tentation.

» Nous traversâmes ainsi plus de dix plantations ou jardins séparés par des enclos, et communiquant les uns avec les autres par les portes dont je viens de parler. A l'extrémité des jardins nous trouvions communément une maison dont les propriétaires étaient absents. Leur attention à séparer les propriétés suppose un degré de civilisation plus avancé que nous ne l'imaginions. Leurs arts, leurs manufactures et leur musique, sont plus perfectionnés que dans les îles de la Société. Mais les Taïtiens semblent avoir plus d'étoffes, plus d'opulence, ou plutôt plus de luxe, des maisons plus spacieuses et plus commodes. Si nos nouveaux hôtes ne jouissaient pas des dons de la nature avec autant de profusion que les Taïtiens, ils en jouissaient peut-être avec plus d'égalité.

» Les vieillards et les jeunes gens, les hommes et les femmes, nous prodiguaient les plus tendres caresses. Ils nous embrassaient, ils baisaient nos mains avec l'effusion la plus cordiale, et les mettaient sur leur sein en jetant sur nous des regards d'affection qui nous attendrissaient.

» Leur corps est très bien proportionné, et le contour de leurs membres fort agréable. Ils sont cependant plus musculeux que les Taïtiens, peut-être parce qu'ils font plus d'usage de leurs forces dans les travaux de l'agriculture et des arts. Leurs traits, qui ont de la douceur et de la grâce, diffèrent de ceux des Taïtiens en ce qu'ils sont plus oblongs qu'arrondis; leur nez est aussi plus aquilin, et leurs lèvres moins grosses. En général, la taille des femmes est moindre de quelques pouces que celle des hommes; mais elles ne sont pas aussi petites que les femmes du peuple de Taïti et des îles de la Société. De la tête à la ceinture, leur corps pourrait servir de modèle aux artistes; leurs mains et leurs bras ont toute la délicatesse de ceux des Taïtiennes; mais elles ont, comme elles, les jambes et les pieds trop gros. Nous n'étions pas frappés de cette différence de teint et de grosseur qui nous indiquaient sur-le-champ, à Taïti, les personnes d'un rang élevé. Le chef qui nous vint voir à

bord avait le même habillement que le peuple; rien d'ailleurs ne le distinguait; nous ne reconnûmes sa supériorité que par l'obéissance avec laquelle on accomplissait ses ordres.

» Leur peau était tatouée et noircie comme celle des autres insulaires de ces mers; mais, ce qui nous étonna, il font aussi subir cette opération aux parties les plus délicates du corps; ce qui doit être fort pénible, et même fort dangereux sur les extrémités glanduleuses.

» Parmi les hommes qui n'étaient pas entièrement nus, les uns avaient un morceau d'étoffe autour des reins, d'autres portaient un vêtement qui ressemblait à peu près à celui des femmes, c'est-à-dire une longue pièce d'étoffe peinte, soit en échiquier, soit comme nos étoffes à fleurs. Plusieurs se couvraient, en place d'étoffe, de nattes extrêmement bien travaillées. Une coquille de nacre de perle attachée à un collier pendait souvent sur la poitrine des hommes. Les femmes avaient aussi des colliers de plusieurs rangs de petits coquillages entremêlés de graines ou de dents de poisson; les oreilles de la plupart étaient percées chacune de deux trous garnis de nacre de perle, ou bien de petits rouleaux de roseaux peints et vernissés en rouge ou de différentes couleurs, mais par compartiments réguliers.

» Ils se servaient de peignes extrêmement propres et extrêmement ornés, composés de petites dents plates, d'environ cinq pouces de long, d'un bois jaune pareil au buis, et jointes très artistement ensemble par un tissu de fibres de cocos de couleur naturelle ou teintes en noir.

» Les petits bancs qui leur servent de coussins étaient aussi plus communs qu'à Taïti; j'y remarquai une grande quantité de vases aplatis dans lesquels ils mettent leurs aliments, et des spatules avec lesquelles ils fouettent la pâte du fruit à pain. Ils étaient faits de bois massue (*casuarina equisetifolia*), auquel on a donné ce nom parce qu'il fournit des armes à tous les insulaires du Grand-Océan.

» Ils ont des massues de toutes sortes de façons, et la plupart si pesantes, que nous pouvions à peine les soulever d'une main. La forme la plus commune est la quadrangulaire; elles présentent alors un rhomboïde à l'extrémité, en s'arrondissant ensuite graduellement du côté du manche. Plusieurs étaient plates, pointues, ou ressemblaient à une spatule; d'autres avaient de longs manches, etc., etc. La plupart offraient différents modèles de ciselure et de sculpture, ouvrage d'un long travail et d'une patience incroyable. Chaque compartiment était remarquable par une régularité qui nous surprenait, et la surface des massues aussi polie que si elles eussent été faites en Europe avec les meilleurs outils. Leurs lances étaient du même bois et travaillées aussi soigneusement. La construction des arcs et des traits est particulière. L'arc,

long de six pieds, et à peu près de l'épaisseur du petit doigt, forme une légère courbe quand il est relâché ; la partie convexe est cannelée d'un sillon profond dans lequel la corde se place, et qui est quelquefois assez large pour contenir le trait, fait de bambou, long de six pieds, et dont la pointe est d'un bois dur. Quand ils veulent bander l'arc, au lieu de le tirer de manière à augmenter sa courbure naturelle, ils le tirent en sens contraire, de façon qu'il devient parfaitement droit, et qu'il forme ensuite la courbe de l'autre côté. Ainsi la corde n'a jamais besoin d'être tendue ; le trait acquérant une force suffisante par le changement de la position naturelle de l'arc, le recul n'est jamais assez violent pour faire mal au bras. Nos matelots, ne connaissant point la nature de ces armes, en brisèrent plusieurs, parce qu'ils voulaient les tirer comme les autres arcs.

» L'immense quantité d'armes que nous aperçûmes répond très mal au caractère pacifique qu'annonçait la conduite des insulaires à notre égard, et leur empressement à nous les vendre. Il est probable qu'ils ont des querelles entre eux, ou qu'ils font la guerre aux îles voisines ; mais leur conversation ou leurs signes ne nous ont rien appris qui puisse jeter du jour sur ce sujet.

» Ils nous vendirent tout ce que nous voulûmes pour des petits clous, et même pour de la verroterie ; mais leur goût diffère de celui des Taïtiens, car ceux-ci préfèrent celle qui est transparente, tandis que les insulaires de Middelbourg ne prenaient que des grains noirs ou opaques à raies rouges, bleues et blanches.

» Nous rencontrâmes plusieurs insulaires couverts d'une lèpre de la plus mauvaise espèce. Nous aperçûmes aussi une femme dont le visage à demi rongé était extrêmement dégoûtant. Je ne me souviens pas d'avoir rien vu d'aussi horrible. Ces malades cependant paraissaient peu affligés de leur état. Ils faisaient des échanges avec autant d'activité que les autres, et ils nous offraient des provisions à acheter.

» A midi, nous retournâmes dîner à bord avec le chef. Il s'assit à table, mais il ne mangea rien ; ce qui était d'autant plus extraordinaire, que nous avions du porc frais rôti. Après dîner nous allâmes une seconde fois à terre, et nous fûmes encore reçus par une foule d'Indiens. »

Forster père fit ensuite une promenade dans l'intérieur du pays ; il en parle ainsi : « Les insulaires poussèrent des cris de joie à notre débarquement, comme le matin ; la foule était aussi nombreuse. On fit beaucoup d'échanges ; mais les provisions étaient rares, et nous ne trouvions point de chaddecks, parce que la saison n'était pas assez avancée. M. Hodges et moi, suivis d'un domestique et de deux insulaires qui voulurent bien nous servir de guides en cas de besoin, nous gravîmes une colline, afin d'examiner de nouveau l'in-

térieur du pays. Nous traversâmes de riches plantations ou jardins, enfermés par des haies de bambou ou des haies vives d'erythrina. Arrivés à un petit sentier entre deux enclos, nous vîmes des ignames et des bananiers plantés des deux côtés avec autant d'ordre et de régularité que nous en mettons dans nos jardins. Ce sentier conduisait dans une belle et grande plaine, couverte de riches pâturages. A l'autre extrémité commençait une allée délicieuse d'environ un mille de long, formée de quatre rangs de cocotiers, qui aboutissaient à un autre sentier, bordé de plantations très régulières, entourées de chaddecks, etc. Ce sentier menait, par une vallée cultivée, à un endroit où plusieurs chemins se croisaient; une jolie prairie, revêtue d'un gazon verdoyant et très fin, et ceinte de toutes parts de grands arbres touffus, s'offrit à nos regards. Une maison occupait un des côtés; nous n'y vîmes personne; les maîtres étaient probablement sur le rivage. M. Hodges s'assit pour dessiner ce paysage charmant. Nous respirions un air délicieux, embaumé de parfums exquis; la brise de mer jouait avec nos cheveux, et nous rafraîchissait; une foule de petits oiseaux gazouillaient de tous côtés, et les colombes amoureuses roucoulaient au fond du bocage. Les racines de l'arbre qui nous couvrait étaient remarquables. Elles s'élevaient à près de huit pieds au dessus du sol; ses gousses avaient d'ailleurs plus de trois pieds de long, et deux à trois pouces de large.

» Ce lieu solitaire et si fertile nous donna l'idée des bosquets enchantés sur lesquels les romanciers répandent tous les agréments imaginables. Il ne serait pas possible de trouver en effet un coin de terre plus favorable à la retraite, s'il y coulait une fontaine limpide ou un ruisseau; mais l'eau est la seule chose qui manque à cette île charmante. Je découvris à notre gauche une promenade couverte qui menait à une autre prairie, à l'extrémité de laquelle nous aperçûmes un monticule et deux huttes. Des bambous plantés en terre à la distance d'un pied l'un de l'autre entouraient la colline; on voyait sur le devant plusieurs casuarinas. Les naturels qui nous accompagnèrent ne voulaient point en approcher. Après nous être avancés seuls, nous regardâmes avec beaucoup de peine dans les huttes, parce que l'extrémité du toit n'était pas à plus d'une palme du sol. L'une renfermait un cadavre qu'on y avait déposé depuis peu; l'autre était vide. Ainsi le casuarina désigne les cimetières à Middelbourg comme aux îles de la Société. Sa couleur gris-brun, ses branches longues et touffues, dont les feuilles minces et clairsemées se penchent tristement vers la terre, conviennent à ces lieux mélancoliques autant que le cyprès. Il est probable que les mêmes idées qui ont consacré le dernier arbre sur la tombe des morts dans une partie de l'ancien monde engagent les habitants de ces régions à employer les premiers au même usage. La colline où se

trouvaient les huttes était formée de fragments de rocher de corail semblables au gravier, accumulés sans aucun ordre.

» En avançant un peu plus loin, nous vîmes des plantations aussi agréablement disposées, et des maisons semblables à celles que nous avions rencontrées. Nos Indiens nous firent entrer dans une de ces maisons, nous prièrent de nous asseoir, et nous donnèrent des cocos extrêmement rafraîchissants.

» Dans toute notre promenade, nous ne rencontrâmes que quelques insulaires, qui passèrent près de nous sans trop nous regarder. L'explosion et l'effet de nos fusils n'excitèrent ni leur admiration ni leur crainte. Ils ne montraient à notre égard aucun sentiment que celui de la bienveillance et de la politesse. Les femmes, réservées en général, repoussaient d'abord avec dégoût les entreprises indécentes des matelots; quelques unes cependant se montrèrent plus faciles, et appelèrent nos gens à elles par des gestes lascifs. »

Le 3 octobre, tandis que les vaisseaux mettaient sous voile, Cook avec le capitaine Furneaux et Forster allèrent prendre congé du chef. Il vint à leur rencontre sur le rivage. On s'assit sur l'herbe, et on y passa environ une demi-heure, au milieu d'une foule considérable d'insulaires. « Après avoir présenté au chef différentes graines de jardin, on tâcha, observe Forster, de lui faire comprendre que nous nous en allions; ce qui ne parut pas du tout l'émouvoir. Il monta dans notre chaloupe, accompagné de deux ou trois de ses sujets, afin de nous ramener au vaisseau; mais voyant *la Résolution* sous voile, il appela une de ses pirogues, il continua à échanger des hameçons contre des clous, et il s'appropria lui seul tout le commerce; mais quand il était à terre, on ne le vit jamais faire le moindre échange.

» Nous ne pûmes guère converser que par signes avec les naturels; nous rassemblâmes cependant un certain nombre de mots, et, guidé par les principes de la grammaire universelle et des dialectes, je m'aperçus bientôt que leur langue a une grande affinité avec celle de Taïti et des îles de la Société. O-maï et Oedidi déclarèrent d'abord que ce langage était absolument nouveau et inintelligible pour eux; cependant, quand je leur expliquai la ressemblance de plusieurs mots, ils saisirent à l'instant les modifications particulières de ce dialecte, et causèrent avec les insulaires beaucoup mieux que nous n'aurions pu faire après un long séjour parmi eux. Cette île les charmait; cependant ils remarquèrent bientôt ses inconvénients, et nous avertirent qu'il y avait peu de fruits à pain, de cochons, de volailles, et point de chiens. D'un autre côté, ils aimaient la grande abondance de cannes à sucre, et de ce poivre enivrant dont on a parlé plus haut.

» De Middelbourg ou Eouâh, nous nous rendîmes à Amsterdam ou Tongata-

bou. Dès que nous en eûmes découvert la côte occidentale, plusieurs pirogues, montées chacune par trois hommes, vinrent à notre rencontre. Les Indiens s'avancèrent hardiment le long des bâtiments; ils nous présentèrent quelques racines d'éva, et montèrent ensuite à bord sans autre cérémonie; ils nous invitaient, par tous les signes d'amitié qu'ils purent imaginer, d'aller dans leur île, et nous indiquaient un mouillage, du moins à ce que nous imaginâmes. Après avoir couru un petit nombre de bordées, nous mouillâmes dans la rade Van-Diemen, près des brisants qui bordent la côte. Une foule d'Indiens remplissaient alors nos navires. Les uns étaient venus en pirogues, d'autres accouraient à la nage; ainsi que ceux d'Eouâh, ils apportèrent des étoffes, des nattes, des outils, des armes et des ornements que nos matelots échangèrent contre leurs propres habits. Comme l'équipage devait probablement ressentir bientôt les suites de ce trafic, le capitaine, afin de l'arrêter et de nous procurer les rafraîchissements nécessaires, défendit d'acheter aucune curiosité.

» Cet ordre produisit un bon effet, car les naturels, voyant que nous ne voulions absolument que des comestibles, nous apportèrent des bananes et des cocos en abondance, des volailles et des cochons; ils les échangèrent contre de petits clous et des étoffes d'Europe. Ils donnaient un cochon ou une volaille pour les plus mauvaises guenilles. »

Après avoir pris ces arrangements et nommé des surveillants afin de prévenir les disputes, Cook descendit à terre accompagné du capitaine Furneaux, de Forster, de plusieurs officiers, et d'Attago, chef indien qui s'était attaché à lui dès le premier moment de son arrivée à bord, avant que l'on eût mouillé.

« J'achetai, continue Forster, plusieurs jolis perroquets, des pigeons et des tourterelles très bien apprivoisés. Oedidi achetait de son côté, avec beaucoup d'empressement, des plumes rouges, qui, à ce qu'il nous assura, auraient une valeur extraordinaire à Taïti et aux autres îles de la Société. Elles étaient communément attachées à des tabliers de danse ou à des diadèmes de feuilles de bananiers. Il nous protesta, avec un air d'extase tout à fait admirable, que la plus petite de ces plumes, large de deux ou trois doigts, suffirait pour payer le plus gros cochon de son île.

» Pendant toute la journée, nous parcourûmes les campagnes, et nous n'arrivâmes à bord qu'au coucher du soleil. Les vaisseaux étaient entourés de pirogues, et les naturels nageaient tout autour en faisant un grand bruit. Une grande quantité de femmes jouaient dans l'eau comme des animaux amphibies. On leur persuada aisément de monter à bord toutes nues. Elles ne montrèrent pas une plus grande chasteté que les femmes du commun de Taïti et des autres

îles de cet archipel. Les matelots, profitant de ces dispositions, renouvelèrent à nos yeux les scènes des temples de Cypre. Les femmes de Tongatabou se vendaient sans honte pour une chemise, un petit morceau d'étoffe ou quelques grains de verroterie. Leur lubricité cependant n'était point générale, nous présumons que pas une seule femme mariée ne se rendit coupable d'infidélité. Si nous avions connu la distinction des rangs comme à Taïti, il est probable que nous n'aurions observé des prostituées que dans la dernière classe du peuple.

» Aucune de ces femmes n'osa rester à bord après le coucher du soleil; elles retournèrent à terre, ainsi que la plupart des hommes, passer la nuit à l'ombre d'un bois qui bordait la côte. Ils allumèrent beaucoup de feux; on les entendit causer durant la plus grande partie de la soirée. Il paraît que leur empressement à faire des échanges avec nous ne leur permit pas de retourner à leurs maisons, qui étaient probablement situées dans la partie la plus éloignée de l'île. Nos marchandises étaient très précieuses à leurs yeux. Ils donnaient volontiers une volaille ou un monceau de bananes et de cocos pour un clou, qu'ils enfonçaient dans leur oreille, ou qu'ils portaient suspendu à leur cou. Leurs volailles sont d'un goût excellent. En général leur plumage est très luisant, avec un mélange agréable de rouge et de jaune. Nos matelots en achetèrent beaucoup, afin de jouir du barbare plaisir de les faire combattre. Depuis notre départ de Houaheiné, ils s'étaient amusés chaque jour à tourmenter ces pauvres oiseaux, à leur couper les ailes et à les exciter l'un contre l'autre. Ils réussirent si bien, que quelques poules de Houaheiné combattirent avec autant de fureur que les coqs d'Angleterre; mais celles de Tongatabou furent moins complaisantes et moins furieuses.

» Quatre jours après notre débarquement, nous reçûmes sur le rivage la visite du principal chef de l'île. On nous apprit qu'il s'appelait Ko-haghi-tou-fallango. Je ne puis pas dire si c'était son nom ou son titre, mais ils convinrent tous qu'il était ériki, ou roi. D'autres fois, en parlant de ce chef, ils le nommaient Latou-Nipourou; nous en conclûmes que le mot *latou* signifie un titre, parce que Schouten et Le Maire reconnurent, en 1616, qu'il avait cette signification aux îles des Cocos, des Traîtres et de Horn, situées dans ces parages, seulement à quelques degrés plus au nord. Ce qui confirme cette opinion, c'est que les vocabulaires que ces navigateurs intelligents nous ont laissés ont beaucoup de rapport avec la langue qu'on parle à Tongatabou, et qu'il existe une conformité parfaite dans le caractère et les usages de ces différents insulaires.

» Je trouvai ce roi assis avec une gravité si stupide et si sombre, dit Cook, que, malgré ce qu'on m'en avait dit, je le pris pour un idiot que le peuple ado-

rait d'après quelques idées superstitieuses. Je le saluai et je lui parlai ; mais il ne me répondit point ; il ne fit pas même attention à moi, et je n'aperçus pas le moindre changement dans les traits de sa physionomie. J'allais le quitter, lorsqu'un naturel, jeune et intelligent, entreprit de me détromper. Il s'expliqua de manière à ne me laisser aucun doute que c'était le roi ou le principal personnage de l'île. Je lui offris en présent ce que je destinais au vieux chef, une chemise, une hache, un morceau d'étoffe rouge, un miroir, quelques clous, des médailles et des verroteries. Il les reçut, ou plutôt il souffrit qu'on les mît sur sa personne et autour de lui sans rien perdre de sa gravité, sans dire un mot et sans tourner la tête ni à droite ni à gauche. Il fut constamment immobile comme une statue. Je le laissai dans la même position quand je retournai à bord, et il se retira bientôt après. A peine fus-je arrivé au vaisseau, qu'on vint me dire que ce chef avait envoyé une grande quantité de provisions. Une chaloupe alla les prendre sur le rivage ; elles consistaient en vingt paniers de bananes grillées, en ignames et fruits à pain, et un cochon rôti d'environ vingt livres. Mon détachement allait se rembarquer quand on apporta ces provisions au bord de l'eau. Les insulaires dirent que c'était un présent de l'ériki, c'est-à-dire du roi de l'île, à l'ériki du vaisseau. Je fus alors convaincu de la dignité de ce chef imbécille.

» Parmi les insulaires qui l'environnaient, nous reconnûmes, ajoute Forster, un prêtre qui, le lendemain de notre arrivée, nous avait conduits dans une espèce de temple ou cimetière. Il prenait une quantité prodigieuse de boisson enivrante, qu'on lui servait dans de petites coupes carrées de feuilles de bananier pliées d'une manière curieuse. Il nous présenta poliment de ce délicieux breuvage, et par civilité nous en goûtâmes. Son insipidité et son âcreté nous donnèrent des envies de vomir. Le saint homme en prenait chaque soir de si grandes doses, qu'il s'enivrait complétement. Il ne faut pas s'étonner si la mémoire lui manquait quand il récitait des prières ; s'il était maigre, si sa peau était écaillée, et enfin s'il avait le visage ridé et les yeux rouges. Il paraissait jouir de beaucoup d'autorité sur le peuple, et était toujours suivi d'un certain nombre de domestiques chargés de remplir ses coupes. Il gardait les dons qu'il recevait de nous, au lieu qu'Attago et plusieurs autres chefs donnaient à leurs supérieurs tout ce que nous leur offrions.

» Ce prêtre était accompagné de sa fille, à laquelle nous fîmes tous des présents. Elle avait des traits extrêmement réguliers, et était plus blanche que la plupart des femmes de l'île, qui semblaient lui montrer des égards. Quand on se nourrit des meilleurs fruits d'un pays, et qu'on passe sa vie loin des ardeurs du soleil, dans l'indolence et les plaisirs, on a naturellement le teint plus clair et les traits du visage plus délicats que ceux qui mènent une vie plus dure.

Ne peut-on pas en conclure que le luxe commence à s'établir dans cette île sous le voile de la religion, et qu'on pourra voir un jour cette nation soumise aux jongleries indécentes de ses prêtres?

» L'obéissance et la soumission de ce peuple pour ses chefs montrent bien que le gouvernement, sans être tout à fait despotique, est loin d'être populaire; cette espèce de constitution politique semble d'ailleurs faciliter la naissance du luxe. Cette observation paraît aussi applicable à la plupart des îles dans la partie occidentale du Grand-Océan, puisque les descriptions de Schouten et Le Maire, et de Tasman, correspondent sur tous les points principaux avec nos remarques.

» La réception amicale que les étrangers ont généralement éprouvée dans toutes les îles dépendantes de ce groupe nous a engagés à leur donner le nom d'îles des Amis.

» Nous pouvons assurer, comme Schouten, Tasman et Bougainville, que les naturels commettent des vols avec beaucoup de dextérité. Tasman et le capitaine Wallis ont aussi remarqué l'usage de se couper le petit doigt, et, suivant les relations circonstanciées de Schouten et Le Maire, les naturels de l'île de Horn avaient autant de soumission pour leur roi que ceux de Tongatabou. Comme ils venaient d'éprouver la force supérieure des étrangers, ils furent respectueux jusqu'à l'humiliation envers les Hollandais; le roi se prosternait lui-même devant un munitionnaire, et les chefs plaçaient leur cou sous ses pieds. Ces témoignages excessifs de vénération semblent annoncer de la bassesse et de la lâcheté; nous ne leur avons reconnu aucun de ces vices. Leur conduite à notre égard avait ordinairement cette liberté et cette hardiesse qu'inspire la droiture des intentions.

» Ici cependant, ainsi que dans toutes les autres sociétés humaines, on trouve des exceptions au caractère général, et nous avons eu lieu de déplorer les vices de quelques individus. Ayant quitté la grève, où le latou attirait l'attention de tout notre monde, nous entrâmes dans le bois, le docteur Sparrman et moi, pour chercher des objets d'histoire naturelle. Je tirai un oiseau, et l'explosion amena près de nous trois insulaires, avec lesquels nous conversâmes autant que le permit notre connaissance superficielle de leur langue. Bientôt après le docteur Sparrman fouilla un buisson pour y chercher une baïonnette qui était tombée du bout de son fusil. Un des insulaires, entraîné par une tentation irrésistible, saisit mes armes et se battit avec moi, s'efforçant de me les arracher. J'appelai le docteur, et les deux autres naturels s'enfuirent, ne voulant pas être complices de cette attaque. Pendant le combat, nos pieds s'étant embarrassés dans un arbrisseau, nous tombâmes tous deux; mais l'insulaire, voyant qu'il ne gagnait rien, et craignant

peut-être l'arrivée de mon camarade, se leva avant moi, et, profitant de cette occasion, il prit la fuite. Mon ami me joignit sur-le-champ, et nous convînmes que, s'il y avait de la perfidie et de la méchanceté dans la conduite du voleur, d'un autre côté, notre séparation avait été imprudente.

» Après avoir marché encore quelque temps sans aucun autre événement fâcheux, nous retournâmes au marché sur la grève, où nous trouvâmes presque tous ceux que nous y avions laissés. La plupart étaient assis en groupes composés de personnes de différents âges, qui semblaient être autant de familles séparées. Ils parlaient tous ensemble, sans doute de l'arrivée de nos vaisseaux; plusieurs femmes s'amusaient à chanter ou à jouer à la balle. Une jeune fille, qui avait les traits d'une régularité remarquable, les yeux étincelants de feu, le corps bien proportionné, et, ce qu'il y a de plus remarquable, de longs cheveux noirs et bouclés, tombant avec grâce sur ses épaules, jouait avec cinq gourdes, de la grosseur d'une petite pomme et parfaitement rondes; elle les jetait sans cesse en l'air l'une après l'autre, et y mit tant de dextérité, que, pendant un quart d'heure, elle ne manqua pas une seule fois de les ressaisir. Les musiciennes chantaient le même air que nous avions déjà entendu à Eouâh; chaque voix faisait sa partie en harmonie avec les autres, et toutes se réunissaient quelquefois en chœur.

» Les habitants de ces îles sont de la même taille que les Européens; leur teint est d'une légère couleur de cuivre, et il est plus égal que parmi les habitants de Taïti et des îles de la Société. Quelques uns de nous prétendaient que la race des insulaires d'Eouâh et de Tongatabou est beaucpup plus belle qu'à Taïti; plusieurs soutenaient le contraire, et j'étais de ce dernier avis. Quoi qu'il en soit, leur taille est bien prise; ils ont des traits réguliers; ils sont vifs, gais et actifs. Je n'ai rencontré nulle part de femmes si enjouées; elles venaient babiller à nos côtés sans la moindre invitation; dès que l'un de nous semblait les écouter, elles ne s'embarrassaient pas si on comprenait ce qu'elles disaient, pourvu qu'on eût l'air d'être content d'elles. En général, elles paraissaient avoir de la modestie, quoiqu'un grand nombre fussent très libres; et comme il y avait encore des vénériens à bord, je pris toutes les précautions possibles pour que l'île ne nous reprochât pas de l'avoir infectée. Les naturels ont montré dans toutes les occasions une forte propension au vol; ils sont presque aussi habiles filous que les Taïtiens.

» Leurs cheveux sont communément noirs, et surtout ceux des femmes. Nous en avons vu de différentes couleurs sur la même tête, car ils y mettent une poudre qui les teint en blanc, en rouge et en bleu. Les deux sexes les portent courts (je n'ai observé que deux exceptions à cet usage); la plupart les relèvent avec un peigne. Ceux des petits garçons sont ordinairement

coupés très ras ; on leur laisse seulement une simple touffe au sommet de la tête et de chaque côté de l'oreille. Les hommes coupent ou rasent leur barbe très près : cette opération se fait avec deux coquilles. Ils conservent leurs dents jusqu'à un âge avancé. La coutume de se tatouer est universelle : les hommes sont tatoués depuis le milieu de la cuisse jusqu'au dessus des hanches ; les femmes ne le sont que sur les bras et les doigts, et même très légèrement.

» Le vêtement des deux sexes est une pièce d'étoffe ou de natte, qui enveloppe la ceinture et descend au dessous du genou. De la ceinture en haut, les hommes et les femmes sont communément nus ; il paraît qu'ils oignent cette partie du corps tous les matins. Mon ami Attago ne manquait jamais de le faire ; mais je ne puis pas dire si c'était par égard pour moi, ou afin de se conformer à l'usage. Je crois qu'en cela il observait la coutume, car j'en ai remarqué d'autres qui s'oignaient comme lui.

» Les ornements communs aux deux sexes sont des amulettes, des colliers et des bracelets d'os, de coquillages, de nacres de perles, d'écaille de tortue, etc. Les femmes mettent d'ailleurs à leurs doigts des anneaux d'écaille très bien faits, et à leurs oreilles des rouleaux de la même matière, de la grosseur d'une petite plume ; quoiqu'elles aient toutes les oreilles percées, en général elles y portent peu de pendants. Elles se parent aussi quelquefois d'un tablier fait des fibres extérieures de la coque de coco, et parsemé d'un certain nombre de petits morceaux d'étoffe joints ensemble, de manière qu'ils forment des étoiles, des demi-lunes, des carrés, etc. Il est en outre garni de coquillages et couvert de plumes rouges ; il produit un effet agréable. Ils fabriquent la même étoffe et de la même matière qu'à Taïti, quoiqu'ils n'en aient pas autant d'espèces différentes, et qu'elle ne soit pas si fine ; mais leur méthode de la vernir est plus durable, et elle résiste quelque temps à la pluie ; avantage que n'a pas celle de Taïti. Ils la teignent en noir-brun, pourpre, jaune et rouge ; ils tirent leurs couleurs des végétaux. Ils font différentes nattes : les unes d'une très belle texture, dont ils se vêtent communément ; d'autres, plus grossières et plus épaisses, sur lesquelles ils se couchent, et qu'ils emploient à la voilure de leurs pirogues, etc. Au nombre de leurs meubles utiles il faut compter les paniers, les uns de la même matière que leurs nattes, et d'autres de fibres de cocos entrelacées. Ils s'usent peu et sont très beaux, ordinairement de diverses couleurs, et embellis de coquillages ou d'ossements. Leurs ouvrages montrent qu'ils ont du goût pour le dessin, et qu'ils ont l'adresse d'exécuter tout ce qu'ils entreprennent.

» Je ne puis pas dire comment ces peuples s'amusent dans leurs heures de loisir, car nous n'avons pas appris grand'chose sur leurs divertissements. Les femmes nous égayaient souvent par des chansons assez agréables ; elles

battaient la mesure en faisant claquer leurs doigts, comme on l'a déjà dit. D'après différentes observations particulières, nous conclûmes que leurs voix et leur musique sont très harmonieuses, et que leurs notes occupent beaucoup d'étendue. Je n'ai remarqué que deux instruments de musique : une grande flûte de bambou, qu'ils jouent avec le nez, comme à Taïti, mais à quatre trous, tandis que celle des Taïtiens n'en a que deux ; et une autre, composée de dix ou onze petits roseaux de longueur inégale, joints aux côtés l'un de l'autre, comme la flûte dorique des anciens. L'extrémité ouverte de tous ces roseaux, dans laquelle ils soufflent avec la bouche, est à égale hauteur, ou sur la même ligne. Ils ont aussi des tambours, qu'on peut comparer justement à un tronc d'arbre creux. Celui que j'ai examiné avait cinq pieds six pouces de long, et trente pouces de circonférence; d'une extrémité à l'autre s'étendait, en dehors, une fente large d'environ trois pouces, au moyen de laquelle on avait creusé l'intérieur. Ils battent sur le côté de ce tronc avec deux baguettes, et ils produisent un bruit sourd qui n'est pas même aussi musical que celui d'un tonneau vide.

» La méthode ordinaire de se saluer est de toucher ou de frotter avec son nez celui de la personne qu'on aborde, comme à la Nouvelle-Zélande. Ils déploient un pavillon blanc, en signe de paix à l'égard des étrangers. Mais les insulaires qui vinrent les premiers à bord apportèrent des plantes de poivre, et, avant de monter, ils les envoyèrent dans le vaisseau, témoignage de bienveillance le plus solennel que l'on puisse désirer. Leur franchise, lorsqu'ils montèrent sur nos bords et nous reçurent à terre, me fait penser que des alarmes étrangères ou domestiques ne troublent pas souvent la paix dont ils jouissent. Ils ont cependant des armes formidables, des massues et des pics de bois dur, des arcs et des traits. La forme de leurs massues, de trois à cinq pieds de long, varie beaucoup. Leurs arcs et leurs traits sont assez mauvais; les premiers sont très minces, et les seconds d'un faible roseau garni de bois dur à la pointe. Quelques unes de leurs piques ont plusieurs barbes, et elles doivent être fort dangereuses quand elles portent coup.

» Ils observent un singulier usage : ils mettent sur leur tête tout ce qu'on leur donne. Nous pensâmes que c'est une manière de remercier. On les exerce à cette politesse dès l'enfance, car, lorsque nous offrions quelque chose aux petits enfants, la mère élevait la main de l'enfant au dessus de sa tête. Ils suivaient même cette coutume dans leurs échanges avec nous ; ils portaient toujours à leur tête tout ce que nous leurs vendions, comme si nous le leur avions accordé pour rien. Quelquefois ils examinaient nos marchandises, et ils les rendaient, si elles ne leur convenaient pas ; mais quand ils les portaient à leur tête, le marché était irrévocablement conclu. Très souvent les femmes

me prenaient la main, la baisaient et l'élevaient au dessus de leur tête. Il s'ensuit que cette habitude, qu'ils appellent *fagafati*, a différents objets, suivant les circonstances, mais que c'est toujours une marque de politesse.

» Nous avons observé qu'un petit doigt, et souvent les deux, manquaient à la plupart des hommes et des femmes. Cette mutilation est commune à tous les rangs, à tous les âges et à tous les sexes. Elle n'a pas lieu non plus à une époque fixe de la vie, car j'ai vu des jeunes et des vieux à qui on venait de la faire, et à l'exception quelques enfants très petits, j'ai trouvé fort peu d'insulaires qui eussent les mains entières. Elle est plus universelle cependant parmi les vieillards que parmi les jeunes gens ; du moins chacun de nous fit cette remarque. M. Wales rencontra un jour un homme très âgé à qui il ne manquait aucun de ses doigts. Comme on avait déjà coupé le petit doigt aux enfants que nous voyions courir nus, nous demandâmes à connaître la cause de cette mutilation. Nos recherches furent d'abord inutiles; mais nous apprîmes ensuite qu'elle se fait à la mort de leurs parents et de leurs amis, ainsi que chez les Hottentots, les Guaranis du Paraguay, et les Californiens.

Séjour a la Nouvelle-Zélande.

» Le 7 octobre 1773, nous dîmes adieu aux îles de la zone torride, et nous fîmes route une seconde fois vers la Nouvelle-Zélande. Quatre mois s'étaient écoulés depuis notre départ de cette île, et dans cet intervalle nous avions traversé le Grand-Océan par des latitudes moyennes, au milieu de l'hiver; nous avions examiné un espace de plus de 40 degrés en longitude entre les tropiques, et rafraîchi les équipages à Taïti, aux îles de la Société et aux îles des Amis, pendant trente et un jours. La saison de continuer nos découvertes dans les hautes latitudes méridionales s'avançait, et les rochers sauvages de la Nouvelle-Zélande devaient nous prêter une seconde fois un asyle, aussi long-temps qu'il le faudrait pour préparer nos voilures et nos agrès à affronter les tempêtes et les rigueurs des climats glacés.

» Le 21, à cinq heures du matin, nous eûmes connaissance de la côte orientale de la Nouvelle-Zélande. Je souhaitais ardemment, dit Cook, avoir quelque communication avec les habitants de cette partie de l'île, aussi loin au nord qu'il me serait possible, c'est-à-dire dans les environs des baies de Pauvreté et de Tolaga, où je crois qu'ils sont plus civilisés qu'autour du canal de la Reine-Charlotte. Je voulais leur donner des cochons, des poules, des graines, des racines, etc., dont je m'étais pourvu.

» Les côtes sont blanches et escarpées du côté de la mer; on découvrit les huttes et les forteresses des naturels placées sur le sommet des rochers, comme les nids des aigles. Nous aperçûmes les habitants sur le rivage, et nous restâmes en panne quelque temps, pour qu'ils se rendissent à notre bord, et pour attendre *l'Aventure*. Mais ils ne paraissaient pas vouloir nous accoster; il est vrai qu'alors l'impétuosité du vent les aurait seule empêchés de le tenter. Aussitôt que nous eûmes rallié *l'Aventure*, nous fîmes voile pour le cap Kidnappers, que nous doublâmes à cinq heures du matin, et nous continuâmes de côtoyer le rivage jusqu'à neuf heures. Quelques pirogues se détachèrent du rivage. Je fis mettre en travers, afin de leur laisser le loisir d'arriver au vaisseau; mais je donnai à *l'Aventure* le signal de suivre sa route, ne voulant perdre que très peu de moments.

» La première pirogue qui nous aborda était montée par des pêcheurs, qui nous vendirent du poisson pour des pièces détoffe et des clous. La seconde avait à bord deux Indiens, que leur vêtement et leur démarche me firent prendre pour des chefs. Nous les engageâmes à monter sur le pont, en leur présentant des clous et d'autres objets. Ils recherchaient les clous avec un empressement qui montrait assez qu'on ne pouvait rien leur offrir de plus précieux. Je donnai à celui de ces deux hommes qui me parut le plus distingué les cochons, les poules, les semences et les racines. Je crois qu'il n'imaginait pas d'abord que je voulusse les lui laisser, car il y fit peu d'attention, jusqu'au moment qu'il ne douta plus que ce ne fût pour lui. Ce qui est assez singulier, un pareil don ne le jeta pas dans le même ravissement qu'un grand clou que je lui offris. Néanmoins je remarquai qu'en s'éloignant il considérait avec plaisir les cochons et les poules qu'il venait de recevoir. Il rangeait ces animaux les uns à côté des autres, et il veillait à ce qu'on ne les lui enlevât pas. Il me promit de n'en tuer aucun; et s'il tient sa parole, et qu'il en ait quelque soin, l'île entière pourra bientôt s'en trouver peuplée, car je lui laissai deux truies, deux verrats, quatre poules et deux coqs. Les graines étaient de celles qui auraient pour eux le plus d'utilité, telles que du froment, des fèves, des haricots, des pois, des choux, de grosses raves, des oignons, des carottes, des panais, des ignames, etc. Ces insulaires n'avaient par oublié *l'Endeavour*, car les premières paroles qu'ils prononcèrent furent : *Matao no te pou pou* (nous avons peur des canons). Comme ils ne pouvaient point ignorer ce qui était arrivé au cap Kidnappers dans mon premier voyage, ils connaissaient par expérience les effets terribles de ces instruments meurtriers.

» L'un de ces deux Indiens était d'une grande taille et d'un moyen âge. Il avait un vêtement élégant de phormium, d'une forme nouvelle pour nous

Ses cheveux, arrangés suivant la dernière mode du pays, étaient attachés au haut de la tête, huilés et garnis de plumes blanches. Il portait à chaque oreille un morceau de peau d'albatros couverte de son duvet blanc; son visage était tatoué en lignes courbes et spirales.

» Ayant observé, dit Forster, que le capitaine Cook tirait les clous qu'il lui donnait de l'un des trous du cabestan, où on les avait mis, il tourna en entier le cabestan, et il examina chacun des trous, comme pour voir s'il n'y en avait plus; ce qui prouve le prix qu'ils attachent aux outils de fer depuis le premier voyage de *l'Endeavour,* car, lors de cette dernière expédition, les Zélandais voulaient à peine les recevoir.

» Oedidi, qui ne comprit pas d'abord la langue des Zélandais comme Topia, apprenant de nous que ce peuple n'a point de cocos ni d'ignames, alla en chercher pour les offrir au chef; mais quand nous l'assurâmes que le climat n'était pas favorable à la culture des palmiers, il ne lui présenta que les ignames, et il lui fit sentir en même temps, par une harangue, tout le prix des cochons, des volailles, des semences, etc., qu'il recevait de nous. Après que notre compagnon de voyage eut bien parlé, le Zélandais, par reconnaissance, nous laissa sa hache de bataille, toute neuve. La tête, bien sculptée, était ornée de plumes rouges de perroquet, et de poils blancs de chien.

» Les deux Indiens, avant de partir, nous donnèrent le spectacle d'un héva ou d'une danse guerrière. Ils frappèrent du pied, ils brandirent leurs courtes massues et leurs piques, et firent des contorsions de visage, tirant la langue et beuglant d'une manière épouvantable.

» Après qu'ils nous eurent quittés, continue Cook, nous fîmes voile au sud. Le 22 on découvrit le cap Turnagain, et le jour suivant le cap Paliser; ce cap est la pointe septentrionale d'Iheï-nomaoui. Les coups de vent et les tempêtes furent si continus et si terribles, qu'il fut impossible d'y aborder avant le 2 novembre. Pendant cet intervalle, *l'Aventure* joignit *la Résolution;* bientôt après elle se sépara encore de nous, et on ne la revit plus. »

Forster retrace ainsi la situation de l'équipage durant cette tourmente :

« Quoique nous fussions au dessous d'une côte élevée et montagneuse, cependant les vagues s'élevaient très haut, et se prolongeaient à une grande distance. La violence de la bourrasque les dispersait en vapeurs qui couvraient de brumes la surface de la mer, et comme le soleil brillait sur un ciel sans nuage, l'écume blanche éblouissait nos yeux. Nous roulions çà et là à la merci des flots; nous embarquions souvent de grosses lames, qui se précipitaient sur les ponts avec une vitesse prodigieuse, et enlevaient tout ce qu'elles rencontraient. Les secousses continuelles qu'essuyait le bâtiment relâchaient les cordages et les manœuvres, et dérangeaient d'ailleurs tout ce qui était dans le

vaisseau, de manière que les yeux n'apercevaient qu'une scène générale de bouleversement et de confusion. Dans un de ces énormes roulis, la caisse d'armes posée sur le gaillard d'arrière fut arrachée et renversée contre la lisse de babord. L'un des volontaires, M. Hood, qui se trouva devant elle, échappa heureusement en se baissant, lorsqu'il la vit se détacher; il ne reçut aucune contusion, parce qu'il eut l'adresse de se placer dans l'angle que fit la caisse avec la lisse.

» Le désordre des éléments n'écarta pas de nous tous les oiseaux. De temps en temps un pétrel noir, ou oiseau de tempête, voltigeait sur la surface agitée de la mer, et résistait adroitement à la force de la tourmente, en restant à l'abri de la tête des lames soulevées. L'aspect de l'océan était alors superbe et terrible; tantôt au sommet d'une vague énorme, nous contemplions au dessous de nous une vaste étendue de mer sillonnée par un nombre infini de profonds canaux; d'autres fois la vague se brisait subitement sous nous, et nous plongeait dans une vallée profonde, tandis qu'une nouvelle montagne s'élevait à nos côtés, et de sa tête écumeuse et chancelante menaçait de nous engloutir.

» La nuit amena de nouvelles horreurs, surtout pour ceux qui n'étaient pas accoutumés à la mer dès leur enfance. On ôta les vitres de la chambre du capitaine, et on mit des volets en place, pour prévenir l'embarquement des lames lorsqu'on virait de bord. Cette opération troubla dans sa retraite un scorpion caché au fond d'une crevasse. Il était probablement entré à bord avec les fruits que nous avions pris sur les îles. Notre ami Oedidi nous assura qu'il ne faisait point de mal; mais sa figure seule nous inspirait la crainte. L'eau remplissait les lits de toutes les cabanes, et d'ailleurs le mugissement épouvantable des vagues, le craquement des membrures et le roulis, nous privaient du repos. Ce qui mettait le comble à cette scène d'horreur, c'est que nous entendions de temps en temps les voix des matelots, plus fortes que les vents ou que la mer en fureur, vomissant des imprécations affreuses. Il est impossible d'imaginer quels jurements variés, bizarres et horribles, leur emportement leur suggérait, sans motif, contre toutes les parties du bâtiment. Endurcis aux dangers dès le bas âge, l'image de la mort n'arrêta point leurs blasphèmes. »

Le 2 novembre, on gagna enfin le rivage d'Iheï-nomaoui. Cook, ayant découvert, au côté est du cap Tiéréouiti, une nouvelle baie qu'il n'avait point remarquée en 1770, y jeta l'ancre.

« Cette baie est entourée de montagnes noirâtres et pelées, d'une grande élévation, presque entièrement dénuées de bois et d'arbrisseaux; elles forment de hautes masses de rochers aigus en se prolongeant dans la mer. La

baie semblait s'étendre fort avant entre les montagnes, et sa direction laissait en doute si la terre sur laquelle gît le cap Tiéréouiti n'est pas une île séparée d'Iheï-nomaoui. Ce misérable pays était cependant habité.

» A peine fut-on à l'ancre, qu'on vit arriver trois pirogues, dont deux venaient d'un côté du rivage, et une de l'autre. Il ne fallut pas faire aux Indiens de vives instances pour en attirer trois ou quatre à bord. Les clous furent, de tout ce qu'on put leur présenter, ce qui leur fit le plus de plaisir.

» Ils portaient des manteaux vieux et sales, auxquels ils donnaient le nom de *bodghi*. La fumée qu'ils respirent continuellement dans leurs misérables cabanes, et un amas d'ordures qu'ils n'avaient peut-être jamais lavé depuis leur naissance, cachent entièrement la couleur de leur teint et répandent sur leur visage un jaune noir. La saison de l'hiver, qui allait finir, les avait probablement forcés à manger des poissons pourris, ce qui, joint à l'huile rance dont ils graissent leurs cheveux, les rendait d'une puanteur si insupportable, que nous les sentions et qu'ils nous dégoûtaient de très loin.

» Le lendemain, nous mouillâmes dans l'anse du canal de la Reine-Charlotte appelée Shipcove, d'où nous étions partis le 7 juin, près de cinq mois auparavant. Aussitôt nous reçûmes la visite des habitants, parmi lesquels le capitaine en reconnut plusieurs qu'il avait vus en 1770. Chacun, de son côté, renouvela les connaissances qu'il avait faites pendant la première relâche; nous les appelâmes par leurs noms, ce qui leur causa de grandes joies : sans doute qu'ils crurent que nous nous intéressions à eux, puisque nous les portions dans notre pensée. Le temps était beau et l'air chaud pour la saison; mais ces Indiens étaient tous couverts de ces manteaux déguenillés dont ils se couvrent pendant l'hiver. Nous leur fîmes plusieurs questions sur la santé de ceux de leurs compatriotes que nous ne voyions pas et que nous connaissions.

» Teirêtou, le chef qui avait prononcé une longue harangue le 4 juin, était au nombre des insulaires qui vinrent nous voir. Il portait alors de vieux habits, ou, pour parler le langage des gens polis, il était en déshabillé. Il n'avait plus de nattes brodées en peau de chien; ses cheveux, rattachés négligemment, au lieu d'être peignés, étaient couverts d'une huile puante; en un mot, d'orateur, de chef d'une troupe de guerriers, il était devenu un simple pêcheur. Nous eûmes peine à le reconnaître sous ce déguisement; à la fin cependant on lui rendit quelques honneurs, on le mena dans la grand'chambre, et on lui donna des clous. Nos outils de fer et nos étoffes de Taïti lui parurent si précieuses, ainsi qu'à ceux qui l'accompagnaient, qu'ils résolurent de s'établir près de nous, afin de profiter les premiers des avantages que leur offrait notre commerce, et peut-être de nous voler tout ce qu'ils pourraient.

» Nous allâmes à terre le matin et l'après-midi, et nous nous ouvrîmes un

passage à travers un labyrinthe de lianes entrelacées d'un arbre à l'autre. Oedidi, qui était avec nous, erra, de son côté, au milieu de ces forêts touffues. Il fut fort surpris d'y trouver un grand nombre d'oiseaux différents, dont le chant était agréable et le plumage très joli. Une quantité prodigieuse d'autres oiseaux suçaient les fleurs et quelquefois arrachaient la tige des radis et des turneps dans nos jardins. Nous en tuâmes plusieurs, et Oedidi, qui de sa vie n'avait manié des armes à feu, en tua aussi un au premier coup. Les sens des peuples qui ne sont pas très policés sont infiniment meilleurs que les nôtres, affaiblis par mille accidents. Nous fûmes surtout bien convaincus de cette vérité à Taïti : les naturels nous montraient très souvent des petits oiseaux dans l'épaisseur des arbres, ou des canards au fond des roseaux, tandis qu'aucun de nous ne pouvait les apercevoir.

» Nos plantations, abandonnées aux soins de la nature, étaient dans un état florissant. L'hiver doit être fort doux dans cette partie de la Nouvelle-Zélande, puisqu'il ne gela pas assez pour faire périr des plantes qui meurent chez nous aux mois de janvier et de février.

» Les matelots renouvelèrent leurs premières amours avec les Zélandaises. L'une de celles qui prodiguaient leurs charmes avait des traits assez réguliers, et quelque chose de doux et de tendre dans les yeux. Ses parents la donnèrent formellement en mariage à un des contre-maîtres, que ces insulaires chérissaient parce qu'il leur montrait de l'intérêt et de l'affection, ce qui ne peut qu'exciter l'attachement même des peuples sauvages. Toghiri, car c'est ainsi que s'appelait cette fille, fut aussi fidèle à son mari que si c'eût été un Zélandais. Elle repoussait impitoyablement les sollicitations des autres matelots, en disant qu'elle était mariée (*tirra tanè*). Quelque goût que l'Anglais eût pour sa femme zélandaise, il ne tenta jamais de l'amener à bord, concevant qu'il serait malhonnête de nous apporter la vermine qui remplissait ses habits et ses cheveux. Il allait donc la voir à terre, et seulement pendant le jour; il la régalait de biscuit pourri que nous avions jeté comme inutile, mais qu'elle aimait beaucoup.

» Oedidi était si accoutumé, dans sa patrie, à se livrer à tous les mouvements de la nature, qu'il n'hésita pas à satisfaire ses désirs à la Nouvelle-Zélande, quoiqu'il vît très bien que les femmes n'y valaient pas celles de son pays. La force de l'instinct triomphait de sa délicatesse. Eh! faut-il s'en étonner, puisque les Européens civilisés lui en donnaient l'exemple? Sa conduite envers les Zélandais mérite des éloges. Il découvrit bientôt que leur existence actuelle est fort misérable en comparaison de celle des naturels des îles du tropique, et il témoigna souvent de la pitié en faisant l'énumération de tout ce qui leur manquait. Il distribua des racines d'ignames à ceux qui vinrent

à bord du bâtiment ; il accompagna toujours le capitaine quand il allait planter ou semer un terrain dans ce havre. Il n'entendait pas assez bien leur langage pour converser aisément avec eux; mais il ne tarda pas à le comprendre mieux qu'aucun de nous, à cause de la grande affinité qui existe entre ce dialecte et le sien.

» Le 21 au matin, deux pirogues montées par des femmes vinrent de la côte. Elles témoignèrent beaucoup de frayeur sur le sort de leurs maris, qui, à ce qu'elles nous dirent, étaient allés combattre. D'après la direction qu'elles semblaient indiquer, nous conclûmes que leurs ennemis habitaient du côté de la baie de l'Amirauté.

» Le lendemain, en retournant au bâtiment, nous rencontrâmes sept ou huit pirogues qui arrivaient du nord, et qui, sans faire aucune attention à nous, allèrent directement dans une anse, tandis que d'autres insulaires vinrent à bord avec une grande quantité de vêtements et d'armes de toute espèce, qu'ils nous vendirent. Dans cette seconde relâche, nous ne les avions jamais vus si bien vêtus. Leurs cheveux étaient attachés au haut de la tête, et leurs joues peintes en rouge. Nous ne doutâmes plus alors qu'ils ne fussent allés combattre, ainsi que les femmes nous l'avaient dit la veille, car ils se parent dans ces occasions le mieux qu'il leur est possible. Je crains bien que notre présence n'ait ranimé de malheureux différents entre les tribus. Les officiers de notre équipage, peu satisfaits d'acheter les haches de pierre, les patou-patous, les haches de bataille, les étoffes, les pierres vertes, les hameçons, etc., qu'on nous apportait, en demandaient sans cesse davantage, et nous montrions aux insulaires des pièces d'étoffes si précieuses pour eux, que sûrement elles excitaient leurs désirs. Il est vraisemblable que, dès que ces fantaisies s'emparent de l'esprit des Zélandais, ils pensent que le moyen le plus court de les satisfaire est d'aller dépouiller leurs voisins de ces richesses recherchées par les étrangers. La grande quantité d'armes, d'ornements et d'étoffes, qu'ils étalaient alors, semblait prouver qu'ils venaient d'exécuter l'infâme dessein dont je parle, et sûrement ils n'en étaient pas venus à bout sans verser du sang.

» En revenant du bois, mon père, dit Forster, fut témoin d'un fait qui prouve la férocité de mœurs de cette nation sauvage. Un petit garçon d'environ six ou sept ans demanda un morceau de pingouin grillé que sa mère tenait à la main; comme elle ne le lui accorda pas tout de suite, il prit une grosse pierre, qu'il lui jeta à la tête. La femme se mit en colère, et courut pour le châtier; mais dès qu'elle lui eut donné le premier coup, son mari s'avança, la battit impitoyablement, la renversa à terre et la foula aux pieds, parce qu'elle avait voulu punir un enfant dénaturé. Ceux de nos gens qui remplissaient les futail-

les dirent à mon père qu'ils voyaient souvent de pareils exemples de cruauté, et surtout des fils qui frappaient leur mère, tandis que le père la guettait pour la battre, si elle entreprenait de se défendre ou de châtier son enfant. Le sexe le plus faible est maltraité chez toutes les nations sauvages; on n'y connaît d'autre loi que celle du plus fort. Les femmes sont des esclaves qui font tous les travaux, et sur lesquelles se déploie toute la sévérité du mari. Il semble que les Zélandais portent cette tyrannie à l'excès. On apprend aux garçons, dès leur bas âge, à mépriser leur mère.

» Quelques officiers descendus à terre pour s'amuser avec les habitants virent au milieu de la plage la tête et les entrailles d'un jeune homme tué depuis peu, et le cœur enfilé à un bâton fourchu arboré à l'avant d'une de leurs grandes pirogues.

» M. Pickersgill acheta la tête pour un clou; elle a été déposée à Londres dans le cabinet de Hunter, célèbre anatomiste, et membre de la Société royale. Les Zélandais qui vinrent à bord tandis que tout l'équipage examinait cette tête témoignèrent un grand désir de l'avoir; ils firent remarquer, par des signes très clairs, qu'elle était délicieuse. On ne jugea pas à propos de la leur accorder; mais on consentit à leur couper un morceau de la joue. Ils en parurent fort satisfaits, et nous prièrent de le cuire. On le grilla, et ils le mangèrent en présence de tout le monde.

» A la vue de cette tête sanglante, et en apprenant l'affreuse scène qui venait de se passer, dit Cook, je fus d'abord pénétré d'horreur et d'indignation contre ces cannibales. Mais considérant que c'était un mal sans remède, la curiosité l'emporta sur la colère, et, voulant être témoin d'un fait que tant de gens révoquent en doute, j'ordonnai qu'on fît griller un morceau de cette chair et qu'on le portât sur le gaillard d'arrière. Ce mets détestable ne fut pas plus tôt offert aux Zélandais, qu'un des anthropophages le mangea avec une avidité surprenante. A cet odieux spectacle, les uns, en dépit de l'horreur que nous inspire l'éducation pour la chair humaine, ne semblèrent pas fort éloignés de partager ces mets, et ils essayèrent de faire de l'esprit en comparant les batailles des Zélandais à des chasses; d'autres étaient si furieux, qu'ils voulaient qu'on massacrât tous ces cannibales, étant prêts à devenir de véritables assassins pour punir le crime imaginaire d'un peuple qu'ils n'avaient aucun droit de condamner; plusieurs vomirent, comme s'ils avaient pris de l'émétique; le reste déplorait la brutalité de la nature humaine.

» Oedidi en fut tellement affecté, qu'il devint immobile, et parut pétrifié; son visage exprimait l'horreur; son agitation se peignit dans tous ses traits d'une manière impossible à décrire. Revenu de cet état, il fondit en larmes, et continua de pleurer et de faire de vifs reproches aux Zélandais, en les

traitant d'hommes méprisables, et leur disant qu'il n'était pas ni ne serait jamais leur ami. Il ne souffrit pas même qu'ils le touchassent. Il tint le même langage à celui qui avait coupé le morceau de chair, et ne voulut point accepter le couteau qui avait servi à cette opération.

» Il se retira dans la grand'chambre, et là, il se livra à tout l'accablement et à tout le désordre de sa douleur. J'allai l'y voir, et je le trouvai entièrement baigné de larmes; il me parla beaucoup de l'affliction des parents infortunés de la victime qu'il avait vu manger. Cette preuve nous donna la meilleure opinion de son cœur. Son trouble dura plusieurs heures, et, dans la suite, il ne nous a jamais entretenus sur ce sujet sans émotion.

» Il fut impossible de découvrir la cause qui avait porté les Zélandais à cette expédition; tout ce qu'on put découvrir c'est qu'ils étaient allés à la baie de l'Amirauté, et que là ils s'étaient battus contre leurs ennemis, dont plusieurs restèrent sur la place. Ils disaient en avoir tué cinquante, ce qui n'est guère probable, puisque eux-mêmes ne formaient pas un corps plus nombreux.

» Que les habitants de la Nouvelle-Zélande soient antrhopophages, c'est donc un fait qu'il n'est plus permis de révoquer en doute. J'avais cité dans mon premier voyage, dit Cook, des détails assez circonstanciés de cette coutume; mais j'ai appris depuis qu'ils avaient été regardés comme douteux par plusieurs personnes, qui, sans doute, n'ont jamais sérieusement réfléchi sur l'état de l'homme sauvage, ou même de l'homme un peu civilisé. Les Nouveaux-Zélandais ne sont plus dans la première barbarie. Leur conduite envers nous était courageuse et douce; ils montraient de l'empressement à nous obliger dans toutes les occasions. Ils ont parmi eux des arts qui supposent beaucoup de jugement et une patience infatigable, et sont généralement moins enclins au vol que les autres insulaires du Grand-Océan. Je crois que ceux d'une même tribu, ainsi que les tribus qui sont en paix, se comportent humainement entre eux, et vivent en bonne intelligence. La coutume de manger leurs ennemis tués dans un combat (car je suis persuadé qu'ils n'en mangent point d'autres) est indubitablement de toute antiquité, et chacun sait que ce n'est pas une chose aisée de faire renoncer une nation à ses anciens usages, quelque atroces et quelque sauvages qu'ils puissent être, particulièrement si cette nation n'a aucun commerce avec d'autres peuples. Ce n'est que par l'effet de communications mutuelles que la plus grande partie du genre humain s'est civilisée, et les habitants de la Nouvelle-Zélande sont privés de ces avantages par leur position. Le commerce des étrangers adoucirait leurs mœurs et polirait leur esprit farouche; ou même, s'ils étaient réunis sous une forme fixe de gouvernement, ils auraient moins d'ennemis, et conséquemment cet usage, moins pratiqué, pourrait s'abolir

avec le temps. Ils ont maintenant peu d'idées de cette première maxime de la loi naturelle, *Traite les autres comme tu voudrais être traité toi-même*; ils les traitent comme ils s'attendent à en être traités. Si j'ai bonne mémoire, un des arguments qu'ils firent le plus valoir à Topia, qui souvent leur adressait de sanglants reproches sur cette horrible coutume, fut qu'il n'y a pas de mal à tuer et à manger un homme qui en ferait autant : car, disent-ils, quel mal peut-il y avoir à manger des ennemis que nous avons tués dans une bataille ? Nos ennemis ne feraient-ils pas la même chose de nous ? Je les ai souvent vus prêter une extrême attention aux discours de Topia ; mais je n'ai jamais observé qu'ils fussent satisfaits de ses arguments, ni que toute sa rhétorique en persuadât un seul de l'injustice de cet usage, et quand Oedidi et quelques autres en montrèrent de l'horreur, ils riaient de leur simplicité.

» Entre différentes raisons alléguées sur l'origine de cette effroyable coutume, on a cité le défaut de nourriture animale; mais je ne sais pas si on peut déduire cette raison des faits et des circonstances rapportées par les voyageurs. Sur tous les points de la côte où j'ai abordé, la pêche est si abondante, que les insulaires prenaient toujours une quantité de poisson plus que suffisante pour leur consommation et pour la nôtre; ils élèvent beaucoup de chiens ; ils savent tuer adroitement un grand nombre d'oiseaux sauvages. On ne peut donc alléguer la faim pour une des causes qui les rendent anthropophages. Mais, quelle qu'en soit la raison, il n'est que trop évident, je pense, qu'ils ont beaucoup de goût pour la chair humaine. »

Forster croit que ces sauvages reconnaissent un Être suprême et quelques divinités inférieures. Mais il n'a observé parmi eux aucune cérémonie qui ait rapport à une religion. « Nous n'y avons vu, dit-il, ni prêtres, ni jongleurs d'aucune espèce ; ce qui explique pourquoi ils sont si peu superstitieux. Lorsqu'une société a acquis les aisances de la vie, c'est alors que des individus sont assez adroits pour raffiner sur les idées de religion, afin de jouir de quelques avantages particuliers, et les Zélandais ne sont pas encore dans ce cas. »

Traversée de la Nouvelle-Zélande a l'ile de Paques.

Recherche d'un continent. Dangers de la navigation. Glaces.

« Le 26 novembre, après avoir doublé le cap Paliser, nous quittâmes enfin la Nouvelle-Zélande (c'est Forster qui continue), et nous fîmes route au sud-sud-est. Nous allions commencer cette nouvelle campagne en bonne

santé, suivant les apparences; mais peut-être que les fatigues et les travaux continuels que nous venions d'essuyer avaient réellement affaibli nos corps. Nous entreprenions cette navigation au milieu de plusieurs difficultés qui n'existaient pas auparavant. Nous n'avions plus à bord autant d'animaux vivants qu'en quittant le cap de Bonne-Espérance; le peu de provisions choisies qu'on servait aux officiers commençaient à nous manquer, et nous n'étions pas mieux nourris que les simples matelots. L'espoir de rencontrer de nouvelles terres s'était évanoui. Jusqu'aux sujets ordinaires de conversation, tout était épuisé. Cette campagne au sud ne promettait rien de nouveau à l'imagination, et ne se présentait à notre esprit qu'environnée d'horreurs et de périls. Nous venions de jouir de quelques beaux jours entre les tropiques. Les productions des îles avaient couvert nos tables de mets exquis, et le spectacle de beaucoup d'objets nouveaux chez des nations différentes nous avait procuré du plaisir. Mais ce moment agréable allait être remplacé par un long période de brumes, de gelées, de jeûnes, et surtout par une ennuyeuse monotonie.

» J'étais uniquement consolé par l'espoir d'achever le tour du monde, près du pôle austral, dans une latitude élevée, et d'être de retour en Angleterre dans huit mois. Cet espoir contribuait à ranimer le courage de tout le monde pendant que le mauvais temps continua; mais il finit par s'évanouir comme un songe, et la seule pensée qui put le remplacer fut d'être certains de passer une autre saison dans les îles heureuses de la zone torride.

» Le 13 décembre, le thermomètre était à 31°; il tomba une quantité prodigieuse de neige, qui remplissait tellement l'atmosphère, que nous ne voyions pas à trente pieds devant nous. Oedidi avait déjà témoigné sa surprise en observant les jours précédents de petites ondées de neige et de grêle. Ce phénomène est absolument inconnu dans son pays. Ces pierres blanches, qui se fondaient dans ses mains, étaient miraculeuses pour lui, et, malgré nos efforts pour lui expliquer que le froid contribuait à leur formation, je crois que ses idées sur cette matière n'étaient pas fort claires. Les flocons de neige qui ne cessèrent de tomber ce jour-là le surprirent plus que tout ce qu'il avait vu jusque alors. Après avoir considéré long-temps ses qualités singulières, il nous dit qu'il l'appellerait de la pluie blanche, quand il serait de retour dans son île. Il n'aperçut pas les premières glaces, parce que nous les dépassâmes de trop bonne heure dans la matinée; mais deux jours après, à environ 65° de latitude, il fut frappé d'étonnement en voyant un des plus gros glaçons, et lorsqu'il découvrit le lendemain une immense plaine de glace qui nous empêchait d'avancer plus loin au sud, il témoigna un grand plaisir, parce qu'il croyait que c'était une terre. Nous lui dîmes qu'il se trompait, et

qu'il n'avait que de l'eau sous les yeux; mais nous ne pûmes le lui persuader qu'en lui montrant la glace qui s'était formée dans les futailles sur le pont. Il nous répondit cependant qu'à tout événement il voulait lui donner le nom de terre blanche, afin de la distinguer de tout le reste.

» Il avait rassemblé à la Nouvelle-Zélande un certain nombre de petites baguettes dont il faisait soigneusement un paquet, ce qui lui tenait lieu de journal. A chaque île qu'il avait vue et visitée, après son départ des îles de la Société, il avait ajouté une petite baguette; de sorte que sa collection montait à neuf ou dix, dont il se rappelait très bien les noms dans l'ordre où nous les avions vues, et la terre blanche, ou ouhennoua-téatéa, était la dernière. Il demandait souvent à combien d'autres pays nous aborderions en allant en Angleterre, et, d'après quelques noms que nous lui dîmes, il forma un paquet séparé, qu'il étudiait chaque jour avec autant de soin que le premier. L'ennui de cette partie de notre voyage le rendait probablement si empressé d'en connaître la fin; les provisions salées, et la froideur du climat, contribuèrent à le dégoûter. Son amusement ordinaire était de détacher les plumes rouges des tabliers de danse qu'il avait achetés à Tongatabou, et d'en faire un panache de huit ou dix. Il passait le reste de son temps à se promener sur le pont, à parler avec les officiers et les bas-officiers, et à se chauffer dans la chambre du capitaine. Nous profitâmes de l'occasion pour nous instruire davantage de sa langue. Nous corrigeâmes peu à peu le vocabulaire que nous avions fait aux îles de la Société, et nous acquîmes ainsi, sur son pays et sur les îles voisines, des connaissances qui nous portèrent à y faire diverses recherches, durant notre seconde relâche.

» Les plaines de glaces se montrèrent autour de nous à divers points de l'horizon, dans la matinée du 15; nous étions en quelque sorte affalés, et, ne voyant pas la possibilité d'aller plus loin vers le sud, nous fîmes route au nord-nord-est pour nous dégager. Le temps, qui était déjà brumeux, le devint encore plus vers midi, ce qui rendit notre position, au milieu d'un grand nombre de rochers de glace flottante, extrêmement dangereuse. Vers une heure, tandis qu'on était à dîner, nous fûmes alarmés par l'apparition soudaine d'une grande île de glace, à l'avant à nous. Il était absolument impossible de virer de bord, vent devant ou vent arrière, à cause de l'extrême proximité de cet énorme glaçon; notre seule ressource fut de serrer le vent autant que nous pourrions, et d'essayer d'éviter le danger. Nous fûmes pendant quelques moments dans l'alternative la plus affreuse; enfin nous réussîmes à passer au vent de cet écueil mobile, mais nous n'en étions éloignés que de la longueur du bâtiment. Malgré les périls continuels auxquels nous étions exposés, l'équipage était moins inquiet que je ne l'aurais cru; et, de

même que dans une bataille le spectacle de la mort devient familier et souvent indifférent, de même, nous trouvant chaque jour en danger de périr, nous étions aussi tranquilles que si nous n'avions rien eu à craindre des flots, des vents et des rochers de glaces. Ces glaces étaient de toutes sortes de formes, comme celles que nous avions vues l'été précédent, et nous apercevions un grand nombre de pyramides, d'obélisques et de clochers, dont la hauteur n'était pas fort inférieure à celles que nous avions observées parmi les premières îles de glace en 1772; beaucoup d'autres aussi leur ressemblaient en ce qu'elles étaient très étendues, et parfaitement unies au sommet.....

» Le 23 à midi, l'on voyait vingt-trois îles de glace de dessus le pont, et deux fois autant du haut des mâts; cependant notre horizon ne s'étendait pas à plus de deux ou trois milles. A quatre heures de l'après-midi, nous rencontrâmes une quantité si prodigieuse de glaces en plaines, ou de glaces flottantes, qu'elles couvraient la mer dans toute l'étendue du sud à l'est, et elles étaient si épaisses et si serrées qu'elles obstruaient entièrement notre passage. Le vent étant assez modéré et la mer tranquille, je mis en travers le long du bord extérieur de la glace, et j'envoyai deux canots pour ramasser quelques glaçons. Sur ces entrefaites, on en prit de grands morceaux flottant le long du bâtiment, et on les hala à bord avec les palans à croc. L'enlèvement de la glace fut si pénible, à cause du froid, que les canots restèrent jusqu'à huit heures pour faire deux voyages. Je portai ensuite à l'ouest, avec un fort vent du nord, accompagné de neige et de verglas, qui, se gelant sur les agrès en tombant, rendait les cordages aussi durs que le fil d'archal, et les voiles roides comme des planches de bois ou des plateaux de métal. Les roues étaient d'ailleurs si fortement gelées dans les poulies, qu'il fallait faire les derniers efforts pour amener ou pour hisser un hunier. Le froid était si vif qu'à peine pouvait-on le supporter.

» Le 26 au matin, toute la mer, dit Cook, était en quelque sorte couverte de glace; dans une étendue de quatre ou cinq milles, limite de notre horizon, nous vîmes plus de deux cents grandes îles, outre une quantité innombrable de morceaux plus petits; cependant il n'y en avait pas de moins gros que la carcasse du bâtiment.

» On croyait voir, dit Forster, les débris d'un monde fracassé. Au milieu de ce bouleversement, on entendait retentir de toutes parts les imprécations et les jurements des matelots.

» Mon père et douze autres personnes, continue Forster, furent de nouveau attaqués de rhumatismes, et obligés de garder le lit. Le scorbut ne se montrait pas encore sous un aspect effrayant; mais tous ceux qui en avaient les plus légers symptômes (j'étais du nombre) burent deux fois par jour du

moût de bière frais bien chaud, et s'abstinrent, autant qu'il leur fut possible, de viandes salées. La langueur générale et l'air maladif de presque tout le monde semblaient nous menacer de suites plus funestes. Le capitaine Cook lui-même était pâle et maigre.....

» Le 14 janvier, ajoute Forster, une lame énorme frappa le vaisseau et inonda les ponts. L'eau de la mer retombait par dessus nos têtes, et éteignait nos lumières, de sorte que nous croyions quelquefois être engloutis et tomber dans l'abyme. Tout était à flot dans les cabanes ; notre situation était des plus tristes, même pour ceux qui avaient conservé leur santé, et insupportable pour les malades, à qui leurs membres perclus causaient des douleurs excessives. L'aspect de l'océan était épouvantable; on eût dit qu'il se mettait en colère de ce que de présomptueux mortels osaient pénétrer si loin. Tout portait l'empreinte de la tristesse; un silence affreux régnait autour de nous. Ceux même qui étaient accoutumés à la mer depuis leur enfance avaient du dégoût pour les nourritures salées. L'approche de l'heure du dîner nous faisait de la peine, et dès que l'odeur des aliments frappait nos sens, il nous était impossible d'en manger.

» Ce voyage ne peut être comparé à aucun autre pour les fatigues et les peines multipliées que nous avons essuyées. Les marins qui ont parcouru le Grand-Océan avant nous naviguaient en dedans du tropique, ou du moins sous la zone tempérée. Ils jouissaient presque toujours d'un ciel doux et serein, et ils voyageaient à la vue des terres, qui leur fournissaient des raf aîchissements. De pareilles campagnes sont des parties de plaisir à côté des nôtres. Les objets nouveaux et attrayants soulagent l'esprit, égaient la conversation, et raniment le corps. Mais au contraire les mêmes points de vue frappaient sans cesse nos regards; la glace, la brume, les tempêtes et la surface de la mer sans cesse agitée formaient une scène lugubre que n'égayaient jamais les rayons du soleil. Enfin le climat était rigoureux, et notre nourriture détestable; en un mot, nous végétions plutôt que nous ne vivions. Il semblait que tout notre être se détruisait, et nous devenions indifférents à tout ce qui anime la vie en d'autres temps. Nous faisions le sacrifice de notre santé, de nos sentiments, de nos jouissances, à la gloire de faire une navigation dans des parages inconnus jusque alors.

» La situation des matelots était aussi affligeante que celle des officiers par une autre cause. Leur biscuit, qu'on avait trié à la Nouvelle-Zélande, cuit de nouveau, et ensuite encaissé, était aussi gâté qu'auparavant; ce qui provenait de ce que, dans le triage, on en conserva de mauvais, et de ce que les tonneaux n'avaient été ni assez fumés, ni assez séchés. L'équipage ne recevait d'ailleurs que les deux tiers de sa ration ordinaire; mais une si petite quantité

de biscuit, à peine suffisante quand il est bon, était bien loin de l'être alors qu'il y en avait la moitié de pourri. Les hommes ne se plaignaient point. Ce jour cependant le premier aide du maître vint dire avec amertume au capitaine que ni lui ni ses camarades n'avaient de quoi se rassasier, et il lui montra en même temps des restes de son pain pourris et puants. Ses remontrances eurent de l'effet, et tout l'équipage reçut une ration ordinaire. Le capitaine sembla recouvrer ses forces à mesure que nous avançâmes vers le sud; mais ceux qui étaient attaqués de rhumatismes se trouvaient aussi indisposés que jamais. »

Ile de Paques.

Détails sur cette île et ses habitants. Statues gigantesques.

Le 11 mars, à huit heures du matin, après une périlleuse navigation, dont nous sommes obligé de supprimer les détails, on vit du haut des mâts une terre dans l'ouest, et à midi, on l'observa de dessus le pont, à la distance d'environ douze lieues.

« Il est difficile, dit Cook, de décrire la joie que ressentit l'équipage. On avait passé trois mois et demi sans voir terre; les tempêtes, les calmes, les changements de climat, la mauvaise nourriture, et les fatigues de toute espèce, avaient affaibli tout le monde. Chacun reprenait son courage et sa gaîté.

» Je ne doutai point que ce ne fût la terre de Davis ou l'île de Pâques, car son aspect, du point où nous étions, correspondait parfaitement à ce qu'en dit Wafer. Elle se montrait comme une masse noire peu agréable à la vue. On s'amusa à prendre des requins, dont plusieurs nageaient autour du vaisseau, et se jetaient avidement sur l'hameçon, qui était amorcé de porc ou de bœuf salé.

» En approchant de l'île, nous découvrîmes des habitants, à l'aide de nos lunettes. A mesure que nous avancions, la terre ne semblait pas très fertile, elle offrait peu de verdure, et on y voyait à peine quelques buissons; mais dans notre situation, le rocher le plus stérile était un charmant spectacle. Ce qui attirait davantage nos regards, c'étaient les statues que l'équipage de Roggeween prit pour des idoles. Nous vîmes plusieurs feux allumés auprès de ces statues. Les Hollandais, qui en aperçurent aussi, les prirent pour des sacrifices aux idoles; mais il paraît plus probable qu'ils étaient unique-

ment destinés à cuire les aliments des insulaires. Nous passâmes la nuit à courir des bordées, afin de nous tenir au vent de l'île, et aussi près que nous le pourrions, pour chercher un mouillage le lendemain.

» A l'aide de nos lunettes nous aperçûmes sur une pente plusieurs plantations. Cependant, la surface de l'île paraissait en général aride et sèche, et ces plantations étaient si clairsemées, qu'elles ne nous donnaient pas l'espoir de trouver d'abondantes provisions. Mais nos yeux, privés si long-temps du doux spectacle de la verdure, se portaient sans cesse sur cette île, où nous découvrîmes les habitants presque nus, qui descendaient précipitamment du haut des collines pour se rendre sur le bord de la mer. Nous ne vîmes pas qu'ils eussent des armes, ce qui nous fit bien augurer de leurs dispositions pacifiques.

» Bientôt, dit Forster, une pirogue montée par deux hommes s'approcha de nous; ils apportaient une provision de bananes mûres. Dès qu'ils furent près de nous, ils demandèrent une corde, afin d'y attacher les bananes, et prononcèrent le même mot dont les Taïtiens se servent. Ce fut un singulier spectacle que celui qu'offrait tout l'équipage, qui s'approcha pour contempler les bananes. Chacun désirait manger de ces beaux fruits. Toutes les physionomies respiraient la joie. Au moins cinquante d'entre nous s'efforcèrent de commencer une conversation avec les insulaires de la pirogue, et comme tout le monde leur parlait à la fois, ils ne pouvaient répondre. Le capitaine Cook leur jeta des rubans, des médailles et de la verroterie, pour les remercier de leurs présents. Ils parurent les admirer beaucoup, et les emportèrent sur-le-champ à terre. En nous quittant, ils attachèrent à une ligne de pêche qui pendait à l'un des côtés du bâtiment une petite pièce d'étoffe de la même écorce que celle des Taïtiens, et peinte en jaune.

D'après quelques paroles qu'ils proférèrent, nous conclûmes que leur langue est un dialecte du taïtien, qui est ainsi répandu jusqu'aux deux extrémités du Grand-Océan; tout d'ailleurs en eux confirmait cette opinion, et annonçait que les deux peuples ont une origine commune. Ils étaient d'une stature moyenne, mais un peu mince; leurs traits ressemblaient à ceux des Taïtiens, mais ils étaient moins agréables. L'un d'eux avait une barbe d'environ un demi-pouce; l'autre ne paraissait pas âgé de plus de dix-sept ans. Ils étaient tatoués comme les naturels des îles de la Société, des îles des Amis et de la Nouvelle-Zélande. Mais ce qui nous frappa le plus, ce fut la grandeur de leurs oreilles, dont l'extrémité inférieure était si allongée, qu'elle posait presque sur l'épaule, et percée d'un très grand trou, où l'on aurait pu mettre aisément quatre ou cinq doigts. Leur pirogue est à balancier, composée de differentes petites pièces qui n'ont pas plus de quatre ou cinq pouces de large, et deux ou trois pieds

de long, était d'environ dix ou douze pieds de longueur. Chaque homme tenait une pagaie, dont la pale était aussi de plusieurs pièces.

» Le 13 mars, dit Cook, on jeta l'ancre, tandis que dans un canot le maître sondait le mouillage. Un insulaire qui s'approcha de lui à la nage demanda instamment d'être amené au bâtiment, où il passa deux nuits et un jour. La première chose qu'il fit après avoir monté à bord fut de mesurer la longueur du navire, depuis le couronnement jusqu'à l'avant, et nous ramarquâmes que, pour compter les brasses, il exprimait les nombres par les mêmes termes que les Taïtiens. Son langage était d'ailleurs tout à fait inintelligible pour nous.

» Dès que les insulaires avaient observé notre canot en mer, ils s'étaient rassemblés sur le rivage, près de l'endroit où notre détachement semblait vouloir aborder. Au milieu d'une foule d'hommes nous en vîmes quelques uns revêtus d'une brillante étoffe jaune, ou plutôt couleur d'orange, et nous les prîmes pour des chefs. Nos yeux débrouillaient aussi l'aspect des maisons, qui paraissaient très basses et longues; elles ressemblaient beaucoup à un canot retourné la quille en haut.

» L'insulaire que le maître amena à bord avait environ cinq pieds huit pouces, et beaucoup de poil sur la poitrine et sur tout le corps. Son visage était brun foncé; sa barbe forte, mais coupée court, et noire comme les cheveux de sa tête, coupés de même très court. Le tatouage de ses jambes offrait des compartiments d'un goût que je n'ai remarqué nulle part. Tout son vêtement consistait en un ceinturon auquel pendait un réseau trop clair pour rien cacher à la vue; un os plat, à peu près de la forme d'une langue, et d'environ cinq pouces de long, tenait à un collier et tombait sur sa poitrine. Il nous dit que c'était un os de marsouin (ivi-toharra), et il se servait précisément des mêmes mots qu'aurait employés un Taïtien. Afin de se faire mieux entendre, il lui donna le nom d'ivi-iéka; nous reconnûmes que ces mots signifiaient l'os d'un poisson.

» Le maître nous raconta que, dès que l'Indien se fut assis dans la chaloupe, il se plaignit du froid et qu'il fit des gestes très intelligibles. On lui donna une veste; on lui mit un chapeau sur la tête. Ce fut dans cet équipage qu'il parut sur le pont. Nous lui offrîmes des clous, des médailles et des cordons de verroterie. Il nous pria de lui attacher ces derniers autour du front. Il montra d'abord de la crainte et de la défiance, et demanda si nous le tuerions comme un ennemi (matté-toa). Mais quand nous l'eûmes assuré qu'on le traiterait fort amicalement, il se crut en sûreté, et au lieu de témoigner de l'inquiétude, il ne parla que de danser (hêva). Nous eûmes peine à le deviner au premier moment; mais après lui avoir fait nommer différentes parties

du corps, nous reconnûmes bientôt que son langage approchait de celui des îles de la Société. Lorsque nous prononcions un mot qu'il n'entendait pas, il le répétait plusieurs fois, avec des regards qui exprimaient fortement son ignorance. A l'approche de la nuit, il dit qu'il voulait aller dormir, et se plaignit encore du froid. Forster père lui donna une étoffe de Taïti, de l'espèce la plus épaisse; il s'en couvrit, en disant qu'il la trouvait assez chaude. On le mena ensuite à la chambre du maître; il s'y coucha sur une table, et dormit tranquillement toute la nuit.

» Oedidi, qui avait déjà montré de l'impatience d'aller à terre, fut très charmé de trouver que les habitants de cette île parlaient presque sa langue. Il entreprit plusieurs fois de converser avec l'insulaire qui était à bord; mais il fut interrompu par les questions que d'autres personnes du vaisseau adressaient à notre hôte.

» Comme nous avions mouillé trop près des bords d'un banc de sable, dit Cook, une brise de terre nous chassa en mer le 14, à trois heures du matin. Tandis que l'on revenait jeter l'ancre moins près du bord, j'allai à terre avec les savants et le Taïtien pour examiner l'île et ses productions. Nous débarquâmes au milieu de cent insulaires rassemblés, et si impatients de nous voir, que quelques uns se jetèrent à la nage pour venir au devant des canots. Je leur fis des présents. Ayant compris par mes signes que nous voulions manger, ils nous apportèrent des patates, des bananes et des cannes à sucre, qu'ils échangèrent contre des clous, des miroirs et des morceaux de drap.

» Ils se montrèrent bientôt habiles voleurs, et aussi escrocs dans leurs marchés qu'aucun des peuples que nous avions vus jusque alors. Il était difficile de conserver nos chapeaux sur nos têtes, et de garder ce que nous avions dans nos poches, pas même ce qu'ils nous avaient vendu, car ils saisissaient la première occasion de nous l'enlever, de sorte que nous achetions deux ou trois fois les mêmes choses, et que nous finissions par ne pas les avoir.

» Les vêtements de ces insulaires, dit Forster, consistent en un ceinturon, d'où pend un morceau d'étoffe ou un réseau. Un petit nombre ont des manteaux peints en jaune qui descendent jusqu'aux genoux. On leur vit peu d'armes; quelques uns avaient des lances armées, à pointe triangulaire, de cette lave noirâtre qu'on appelle agate d'Islande, et des massues sculptées à une extrémité. Leur figure annonçait la stérilité du pays; on n'en vit pas un seul de grande taille. Leur avidité montrait leur pauvreté. Leur corps et leur visage étaient tatoués. Les femmes avaient des piqûres en place de mouches; elles s'étaient barbouillé le visage avec de la craie rouge et du blanc. Leurs traits sont minces et comme resserrés, mais non sauvages. Leur nez est un peu aplati entre les yeux; leurs lèvres sont moins épaisses que celles des

nègres; leurs yeux petits, d'un brun foncé; leurs cheveux noirs, courts et bouclés. Les femmes les portent longs. Les hommes mettent sur leur tête une couronne d'herbe, couverte d'un grand nombre de plumes noires, ou d'énormes chapeaux de longues plumes de goëland brun, ou d'un cercle de bois entouré de plumes blanches. Les femmes ont un grand et large chapeau pointu en avant et fait de nattes; elles ont des colliers et des pendants d'oreilles de coquillage. Elles ne brillent pas par leur chasteté. Leur nombre est petit, relativement à celui des hommes.

» Après avoir passé quelque temps sur le rivage parmi les insulaires, nous pénétrâmes dans l'intérieur des terres. Nous trouvâmes un espace élevé, dont la surface était pavée de pierres semblables à celles qui formaient les murailles; une colonne d'une seule pierre, élevée au milieu de cet emplacement, représentait une figure humaine à mi-corps, d'environ vingt pieds de haut, et de plus de cinq de large. La grossièreté du travail de cette figure annonce l'enfance des arts. Sur une tête grossièrement dessinée, on aperçoit à peine les yeux, le nez et la bouche. Les oreilles, excessivement longues, suivant la coutume du pays, sont moins mal représentées que le reste. Le cou est gros et court, et on ne distingue presque pas les épaules et les bras. Sur le sommet de la tête s'élève un énorme cylindre de pierre, de plus de cinq pieds de diamètre et de hauteur, placé tout droit. Ce chapiteau, qui approche de celui que des figures de divinités égyptiennes portent sur leurs têtes, est d'une pierre différente du reste de la colonne, et plus rougeâtre. La tête et ce qui la surmonte font la moitié de toute la figure. Nous n'avons pas remarqué que les naturels rendent aucun culte à ces colonnes; ils paraissent cependant avoir pour elles de la vénération, car ils témoignaient du mécontentement lorsque nous marchions sur l'espace pavé ou sur les piédestaux, ou que nous en examinions les pierres.

» A mesure que nous avancions, la surface du pays devenait plus stérile et plus hérissée de rochers épars dans le désordre du chaos. Il paraît que le petit nombre d'habitants qui nous reçurent au débarquement formait le gros de la nation, car nous n'en rencontrâmes pas d'autres dans notre promenade. Nous n'aperçûmes même que dix ou douze cabanes, quoique notre vue embrassât une grande partie de l'île. L'une des plus jolies était située sur un monticule, à environ un demi-mille de la mer, et nous y montâmes. Sa construction annonçait la pauvreté et la misère de ses propriétaires, tant elle était basse et grossièrement construite. Je me traînai à quatre pattes pour y entrer. L'intérieur de la case était absolument vide; je n'y vis pas même de l'herbe sur laquelle ont pût se coucher. Je ne pus me tenir droit dans aucune partie, excepté au point précis du milieu. Tout était sombre et triste. Les insulaires nous dirent que la nuit ils occupent ces cases. Ils doivent y être en-

tassés les uns sur les autres, puisque le nombre de ces maisons est si peu considérable ; à moins que le bas peuple ne couche en plein air, et ne laisse ces misérables huttes à ses chefs.

» La cabane que j'examinai était entourée d'une plantation de cannes à sucre et de bananiers, en fort bon état, vu la qualité pierreuse du terrain. Les bananiers croissaient tous dans des trous d'un pied de profondeur, faits, à ce que nous supposâmes, pour recueillir la pluie et la conserver plus long-temps autour de la plante. Sur ce mauvais terrain, les cannes à sucre poussent cependant des tiges de neuf ou dix pieds, et contiennent un suc très doux. Un insulaire que nous trouvâmes le matin nous offrit de ce jus, quand nous lui demandâmes quelque chose à boire. Nous en conclûmes que l'île est dépourvue d'eau ; mais, de retour au lieu du débarquement, nous rencontrâmes le capitaine, que les naturels avaient conduit très près de la mer à un puits creusé dans le rocher et rempli d'ordures. L'eau y était dégoûtante, et cependant les insulaires en burent avec beaucoup d'avidité. Le capitaine faisait des échanges avec les naturels, dont le nombre était diminué de moitié ; les autres étaient probablement allés dîner. Nous remarquâmes de nouveau que la quantité des femmes n'était pas du tout proportionnée à celle des hommes. Le matin elles étaient tout au plus au nombre de quinze ; alors il n'en restait que sept. Elles n'étaient ni réservées ni chastes, et pour un petit morceau d'étoffe les matelots assouvissaient leur passion. Leurs traits avaient assez de douceur ; mais leurs grands chapeaux pointus leur donnaient l'air de prostituées de profession. »

Relache aux Marquésas.

Exploration de ces îles. Détails sur les naturels.

« Je continuai, dit Cook, à faire route à l'ouest jusqu'au 6 avril, à quatre heures de l'après-midi, que, par 9° 20' de latitude sud, et 138° 14' de longitude ouest, nous découvrîmes une île dans l'ouest à la distance d'environ trois lieues. Deux heures après, nous en vîmes une autre, qui semblait plus étendue que la première. J'arrivai sur celle-ci, et je marchai à petites voiles toute la nuit, ayant un temps pluvieux, variable, et des rafales ; ce qui est assez commun dans cette mer, quand on est près d'une terre haute. Le lendemain au matin, à six heures, nous en aperçûmes une troisième. Je donnai ordre de gouverner entre les deux dernières. Bientôt après, nous en vîmes

une quatrième encore plus à l'ouest. Nous étions alors bien assurés que c'étaient les Marquésas, découvertes par Mendana en 1595. La première île était une nouvelle découverte, et je la nommai île de Hood, d'après le jeune volontaire qui la montra le premier; la seconde était celle de San-Pédro, la troisième la Dominica, et la quatrième Santa-Christina.

» La Dominica, la plus voisine de nous, était haute et montueuse; sa partie nord-est paraissait escarpée et stérile; mais nous observâmes plus au nord des vallées remplies d'arbres, et par ci par là quelques huttes.

» Nous rangeâmes la côte sud-est sans trouver la moindre apparence de mouillage. Je traversai le canal entre la Dominique et Sainte-Christine, en portant sur la dernière île, et je longeai la côte sud-est, en cherchant le port de Mandana.

» Nous remarquions des cantons agréables sur les deux îles, entre les fentes des montagnes; mais nous ne découvrions point de plaines pareilles à celles qui embellissent les îles de la Société. Cependant la côte de Sainte-Christine ranimait notre courage, et nous inspirait cette gaîté que ressentent tous les marins fatigués à l'aspect d'une campagne fertile. Les deux pointes de chaque anse que nous dépassâmes enfermaient une vallée boisée et couverte de plantations d'une charmante verdure. Nous voyions de toutes parts des habitants courir en contemplant notre vaisseau.

» Parvenu devant le port que nous cherchions, j'essayai d'y entrer; mais comme le vent était contraire, et qu'il soufflait par rafales violentes de cette haute terre, l'un des grains nous saisit au moment de la manœuvre, cassa un de nos mâts, et avant d'avoir viré, nous manquâmes d'être brisés contre les rochers sous le vent, ce qui m'obligea de porter au large et de courir une bordée; je revins ensuite vers la côte, et j'allai mouiller à l'entrée de la baie. A l'instant, une douzaine de pirogues montées par une quarantaine d'insulaires s'approcha de nous; mais il fallut beaucoup d'adresse pour engager les hommes à venir le long du bâtiment. Enfin une hache et des clous déterminèrent une des pirogues à s'avancer au dessous de la galerie; toutes les autres imitèrent ensuite cet exemple, et ayant échangé des fruits à pain et du poisson contre de petits clous, etc., elles retournèrent à terre après le coucher du soleil. Nous observâmes des amas de pierres à l'avant des pirogues, et chaque homme avait une fronde entortillée autour de sa main.

» Quelques unes des pirogues étaient doubles et portaient quinze hommes; d'autres, au contraire, plus petites, en contenaient de trois à sept. Ils commencèrent par nous offrir des racines d'éva (sans doute des symboles de paix), comme aux îles de la Société et aux îles des Amis; pour achever la cérémonie, nous ne manquâmes pas de les attacher aux haubans.

» Dès le grand matin du 8, les insulaires nous firent une seconde visite, en plus grand nombre que la veille. Ils nous vendirent du fruit à pain, des bananes et un petit cochon, contre des clous, des haches, etc. Mais ils voulaient souvent garder nos marchandises sans rien donner en retour; je fus obligé de tirer un coup de fusil par dessus la tête de l'un d'eux, qui nous avait déjà trompés plusieurs fois. Ils se comportèrent ensuite avec plus d'honnêteté, et bientôt après quelques uns montèrent à bord. Comme nous nous préparions alors à remorquer le vaisseau plus avant dans la baie, je m'embarquai sur un canot pour aller chercher un endroit où l'on pût commodément s'amarrer. Il y avait tant d'insulaires à bord, que je dis aux officiers : « Vous devez bien les guetter; sans cette précaution, ils commettront des vols. » A peine fus-je dans le canot qu'on me dit qu'ils avaient pris un des chandeliers de fer du passe-avant, et qu'ils l'emportaient en fuyant. J'ordonnai de faire feu sur la pirogue jusqu'à ce que je pusse l'atteindre avec la chaloupe; mais je défendis de tuer. Les insulaires faisaient trop de bruit pour que je fusse entendu, et le malheureux voleur fut tué au troisième coup. Deux autres qui l'accompagnaient se jetèrent à l'eau; mais ils rentrèrent sur leur bord au moment où je m'en approchai. Ils avaient jeté le chandelier dans la mer. L'un d'eux, homme d'un âge mûr, vidait le sang et l'eau en poussant des éclats de rire convulsifs; l'autre, un jeune homme d'environ quatorze ou quinze ans, jetait sur le mort un regard triste et abattu; nous eûmes par la suite lieu de croire que c'était son fils.

» Les insulaires, ajoute Forster, traînèrent la pirogue sur la côte à travers le ressac, et portèrent le mort dans les bois. Bientôt on entendit le son des tambours, et l'on vit un nombre considérable d'habitants rassemblés sur la grève, et armés de piques et de massues; ils semblaient nous faire beaucoup de menaces. On ne peut s'empêcher de gémir sur le sort de ce malheureux, tué si légèrement. On accuse de cruauté, et avec raison, les premiers conquérants de l'Amérique, parce qu'ils traitaient les peuples de ce continent comme des animaux qu'il est permis de tuer pour son amusement; et combien d'insulaires du Grand-Océan ont péri par les armes des Européens dans le dix-huitième siècle! Oedidi fondit en larmes quand il vit un homme assassiner un autre homme pour une pareille bagatelle. Sa commisération doit faire rougir ces marins civilisés qui parlent si souvent d'humanité sans que leurs cœurs soient plus compatissants.

» Je suivis les insulaires dans la baie, dit Cook, et je persuadai à ceux d'une pirogue de venir le long de mon canot. Je leur donnai des clous et d'autres choses, ce qui dissipa un peu leurs craintes. Après avoir examiné la baie et trouvé de l'eau douce (c'était ce dont nous avions le plus besoin), je retour-

nai à bord, et on alla placer l'ancre. Il semble que les insulaires, connaissant alors l'effet de nos armes à feu, devaient être intimidés; mais dès que la chaloupe eut laissé tomber l'ancre, deux hommes sur une pirogue quittèrent la côte, saisirent la corde de la bouée, et entreprirent de la traîner à terre, sans savoir à quoi elle tenait. De peur qu'après avoir découvert cette méprise ils n'enlevassent la bouée, on leur tira un coup de fusil. La balle n'alla pas jusqu'à eux, et ils n'y firent pas la moindre attention; mais une seconde ayant passé par dessus leurs têtes, ils abandonnèrent la bouée et s'enfuirent vers le rivage. Pendant notre relâche, nous n'eûmes pas occasion de tirer un autre coup de fusil: ce dernier les frappa peut-être plus que la mort de leur compatriote, parce qu'il leur montra que l'éloignement ne les mettait pas en sûreté; c'est du moins ce que nous imaginâmes en les voyant dans la suite fort effrayés à la vue de nos armes. Quelques vols qu'ils commissent, je résolus de ne plus les punir, parce que notre séjour parmi eux ne devait pas être de longue durée. Le trouble et l'embarras qu'ils nous causèrent nous retardèrent si long-temps, qu'avant que nous fussions prêts à lever l'ancre le vent s'accrut et souffla par rafales du dehors de la baie; de sorte qu'il fallut amarrer plus fortement. Les insulaires se hasardèrent bientôt à revenir près de nous. Il y avait sur la première pirogue qui s'avança un homme qui semblait au dessus du commun. Il s'approchait lentement avec un cochon sur son épaule, et il prononçait quelques mots que nous n'entendions pas. Dès qu'il fut le long de *la Résolution*, je lui fis présent d'une hache et de plusieurs autres choses. En retour, il me donna son cochon, et je le déterminai enfin à monter à mon bord, où il resta peu de temps. Il fut si bien reçu que ceux des autres pirogues imitèrent son exemple, et les échanges se rétablirent à l'instant.

» Sur ces entrefaites, j'allai à terre avec un détachement, les savants et Oedidi, pour voir ce qu'on pouvait y faire; les insulaires nous accueillirent d'une manière très amicale, et comme s'il n'était rien arrivé; ils nous vendirent des fruits et de petits cochons. Après avoir chargé la chaloupe d'eau, je retournai à bord.

» Nous fûmes reçus, dit Forster, par plus de cent insulaires armés de piques et de massues, dont ils n'essayèrent pas de faire le moindre usage. Nous les priâmes de s'asseoir, et ils y consentirent sur-le-champ. Leur prodiguant ensuite toutes les marques possibles d'attachement et de bienveillance, nous essayâmes de justifier ce qui était arrivé; nous leur dîmes que nous n'avions tiré sur un de leurs compatriotes que parce qu'il venait de nous voler; que nous désirions vivre en bonne intelligence avec eux; que nous voulions seulement faire de l'eau, du bois, etc., et que nous leur donnerions des clous, des haches, etc. Nos raisonnements spécieux les séduisirent. Ils sem-

blaient persuadés que le mort avait mérité d'être tué, et ils nous menèrent le long de la grève à un ruisseau, où l'on transporta ensuite les futailles.

» Nous n'aperçûmes aucune femme dans la foule. Elles s'étaient probablement retirées au fond des montagnes à la première alarme. Quelques hommes, qui paraissaient être les conducteurs, étaient mieux armés et plus parés que les autres, qui n'avaient pour vêtement qu'un petit morceau d'étoffe autour des reins. Ils étaient grands et très bien faits. On n'en voyait pas un seul gros et gras comme les Taïtiens, ni maigre ou rapetissé comme les habitants de l'île de Pâques. Le tatouage qui couvrait presque entièrement le corps de ceux d'un moyen âge empêchait d'apercevoir l'élégance de leurs formes; mais comme les jeunes gens n'étaient pas encore tatoués, on voyait aisément qu'ils étaient extrêmement bien faits. La plupart pourraient être mis à côté des plus fameux modèles de l'antiquité. Le teint de ces jeunes insulaires n'était pas aussi brun que celui des gens du peuple des îles de la Société; mais les hommes faits paraissaient infiniment plus noirs, à cause du tatouage, dont les piqûres étaient disposées avec la plus grande régularité; les marques d'une jambe, d'un bras et d'une joue, etc., correspondaient exactement avec celles de l'autre. Elles ne représentaient ni un animal, ni une plante; mais elles consistaient en taches, en spirales, raies, échiquier et lignes, qui offraient un aspect très bigarré. La physionomie de ces insulaires, agréable et ouverte, annonçait de la vivacité; ils avaient les yeux grands et noirs; les cheveux noirs aussi, bouclés et forts, si on en excepte un petit nombre qui les avaient de couleur cendrée. En général, leur barbe était peu fournie, à cause des cicatrices imprimées par le tatouage.

» Le 9, dès le grand matin, les canots allèrent faire de l'eau comme à l'ordinaire, et nos gens n'aperçurent les naturels qu'au moment de leur retour. Après le déjeuner, le capitaine débarqua avec la garde, et les insulaires se précipitèrent en foule autour de lui; mais dès que la garde fut descendue à terre, il eut toutes les peines du monde à les empêcher de s'enfuir. Enfin leurs craintes se dissipèrent, et ils nous vendirent des fruits et des cochons. Il paraît qu'ils avaient pris la fuite la veille parce qu'ils ne le voyaient pas à la tête du détachement, et sans sa présence ils se seraient également retirés.

» Vers midi, un chef, suivi de beaucoup de monde, se rendit au lieu du débarquement. Le capitaine lui offrit toutes les bagatelles qu'il avait; le sauvage, de son côté, donna quelques uns des ornements dont il était paré. Ces échanges finis, il parut que la bonne intelligence régnait entre nous. Ayant acheté assez de fruits pour en charger deux canots, nous retournâmes dîner à bord, sans que le chef voulût nous accompagner.

» Il portait un manteau d'écorce de mûrier, pareille à l'étoffe de Taïti; il

avait aussi un diadème, un hausse-col, des pendants d'oreilles, enfin des touffes de cheveux autour des jambes. On nous fit entendre que c'était le roi de toute l'île, quoiqu'on ne lui témoignât pas beaucoup de respect. Il nous dit qu'il s'appelait Honou, et qu'il était *he-kaoï*, titre qui correspond sans doute à l'éri de Taïti et à l'ériki des îles des Amis. Il paraissait intelligent, doux et affable; sa figure était d'ailleurs très expressive.

» Oedidi, qui aimait passionnément ce peuple, parce qu'il ressemblait par les mœurs, le langage et la figure, à ses compatriotes, conversait sans cesse avec les insulaires, et en achetait un grand nombre d'ornements. Il leur apprit différents usages de son pays, et entre autres la méthode d'allumer du feu en frottant l'un contre l'autre des morceaux de bois secs de l'*hibiscus tiliaceus*. Ils prêtèrent une oreille attentive à ses instructions. Les insulaires estimaient fort les plumes de Tongatabou, et ils les achetaient volontiers au prix de leurs parures de tête ou de tous leurs ornements. Nous ne vîmes qu'une seule femme âgée assise dans un cercle au milieu de ses compatriotes; son vêtement d'étoffe d'écorce ressemblait à celui des femmes des îles de la Société; à sa figure on l'aurait prise pour une Taïtienne.

» Nous fîmes environ un mille et demi sur le bord méridional du ruisseau; après avoir traversé un terrain dégarni, d'où l'on découvrait en plein le havre, nous entrâmes dans un bois épais, planté principalement de rattas ou noyers de Taïti, fort grands, et de beaux arbres à pain : on trouve ces deux espèces dans les plaines de Taïti, où la chaleur est moins violente que dans ces îles. Nous arrivâmes enfin à une des maisons des insulaires. C'était une misérable cabane, en comparaison des hautes maisons des îles de la Société; elle était placée sur une plate-forme de pierres ni assez unies ni assez égales pour qu'on pût s'y asseoir sans se briser le corps, quoiqu'elles fussent couvertes de nattes. Les naturels avaient dressé sur cette base des cannes de bambou serrées très près les unes des autres, et d'environ cinq ou six pieds d'élévation; le tout était terminé par un toit composé de petits bâtons couverts de feuilles d'arbres à pain et de rattas. Toute la hutte avait environ quinze pieds de long et huit ou dix de large. L'usage où ils sont de placer leurs habitations sur des fondements de pierres semble supposer que le pays est sujet, en certaines saisons de l'année, à de fortes pluies et à des inondations. Nous y trouvâmes de grandes auges de bois remplies de morceaux de fruits à pain mêlés avec de l'eau. Trois Indiens qui parurent près de la hutte allèrent nous chercher de l'eau à un ruisseau qui coulait à environ trois cents pieds de là. Les ayant remerciés de leur obligeance par des présents, nous nous rendîmes au rivage, puis nous retournâmes à bord. En entrant dans notre canot, nous courûmes le plus grand risque de chavirer; le ressac, qui frappait contre les

rochers, nous couvrit entièrement d'eau. Oedidi, qui était resté à terre, nous voyant en danger, se jeta à la mer, et nagea jusqu'au canot, afin de ne pas nous exposer à un nouveau péril quand nous voudrions aller le reprendre.

» Après le dîner, mon père accompagna le capitaine à terre, et trouva près du rivage plusieurs maisons, sans voir de femmes. C'était le lieu où les insulaires avaient porté le corps de l'homme tué la veille. En arrivant à une cabane qui appartenait au défunt, le capitaine demanda s'il n'avait ni femmes, ni fils, ni sœurs, ni parents; on lui dit qu'elles pleuraient le mort au sommet de la montagne : d'où l'on peut soupçonner que les palissades ou enclos qu'on voit le long du sommet des rochers sont les cimetières des habitants. Le capitaine fit des échanges en cet endroit, et quoiqu'il fût entouré des parents de l'insulaire tué, on n'aperçut parmi eux ni animosité ni ressentiment.

» Malgré la chaleur extrême, nous résolûmes, le lendemain, le docteur Sparrman et moi, de gravir la montagne, espérant que nous serions récompensés de nos peines par de nouvelles découvertes. J'avais surtout envie d'examiner les palissades qui sont au sommet, et sur lesquelles chacun formait différentes conjectures. M. Patten et deux autres officiers nous accompagnèrent. Après avoir traversé le joli ruisseau où les matelots remplissaient les futailles, nous prîmes un sentier par où le plus grand nombre des insulaires qui s'étaient rendus près de nous étaient arrivés de l'intérieur. La montée ne fut pas d'abord très fatigante : nous atteignîmes le haut de plusieurs collines doucement inclinées, presque de niveau, et où nous vîmes de vastes plantations de bananiers disposées dans un ordre admirable. Ces cantons cultivés se découvraient tout à coup à nos regards, parce que nous marchions à travers un bois d'arbres fruitiers très touffu; ce qui nous procurait un ombrage frais et agréable. Nous rencontrions çà et là un cocotier solitaire, qui, loin d'élever avec fierté sa tête majestueuse, se trouvait abaissé et caché par des arbres d'une espèce inférieure. En général, ce palmier aime un terrain bas, et ne croît pas bien sur les montagnes; voilà pourquoi il abonde sur des bancs de corail où il se trouve à peine assez de terre pour ses racines. Quelques insulaires nous suivaient, et nous en vîmes passer plusieurs qui allaient à notre marché.

» A mesure que nous montions, nous laissions derrière nous un grand nombre de maisons, toutes construites sur une base de pierre exhaussée. Les unes paraissaient neuves et très propres en dedans; mais je ne pus pas y distinguer ces lits dont font mention les Espagnols, qui sans doute veulent parler seulement des différentes nattes répandues sur le plancher.

» Le terrain devenait à chaque pas plus escarpé et plus hérissé de roches. Le ruisseau coulait souvent dans un ravin profond, au bord duquel notre

sentier était assez dangereux; il nous fallut traverser l'eau plusieurs fois. Les maisons devenaient plus fréquentes à mesure que nous approchions du sommet. Nous prîmes du repos en différents endroits, et partout des fruits et de l'eau nous furent offerts par les naturels, qui ressemblent trop aux Taïtiens pour ne pas être hospitaliers comme eux. Nous n'en aperçûmes pas un seul de difforme ou de mal fait; ils étaient tous forts, grands et extrêmement agiles. La nature du pays contribue à leur activité, et l'exercice qu'ils sont obligés de prendre conserve probablement l'élégance de leurs formes. A environ trois milles du rivage, nous aperçûmes une jeune femme qui, sortant d'une maison située devant nous, montait en hâte la colline. Elle était vêtue d'une étoffe de mûrier qui descendait jusqu'à ses genoux. Ses traits nous parurent agréables; mais nous n'en jugeâmes que de loin, car elle eut soin de se tenir à cent pieds de nous. Les naturels nous firent alors des signes pour retourner sur nos pas, et témoignèrent du mécontentement de ce que nous avancions encore. Comme nous voulions, le docteur Sparrman et moi, conserver les plantes que nous avions rassemblées, nous revînmes effectivement en arrière, tandis que M. Patten et les autres allèrent environ deux milles plus loin, sans rien découvrir de nouveau. La chaleur du jour, notre mauvaise santé et la fatigue de la route, nous avaient épuisés; d'ailleurs rien n'annonçait que nous serions bientôt au sommet, et il semblait éloigné de plus de trois milles au delà d'un espace infiniment plus escarpé que celui que nous venions de parcourir.

» Tous les cantons que nous vîmes sont couverts d'un terreau gras, et parsemés de belles plantations et de bocages de différents arbres fruitiers. Les rochers au dessous, qui se montrent principalement près des bords du ruisseau ou sur les côtés escarpés du sentier, contiennent des productions volcaniques. Par leurs minéraux, ces îles ressemblent donc aussi à celles de la Société, dont la plupart paraissent avoir eu des volcans. Nous remarquâmes autour des cabanes beaucoup de cochons, de poules, et de temps en temps des rats. Les arbres sont habités par une foule de petits oiseaux de l'espèce de ceux de Taïti, mais moins nombreux et moins variés. Enfin les Marquésas ne diffèrent des îles de la Société qu'en ce qu'elles n'ont pas la belle plaine qui entoure celles-ci, et le récif de corail qui forme leurs excellents havres.

» Nous nous hâtâmes de gagner le bord de la mer avant le départ des canots. Le bâtiment, à notre arrivée, était entouré de pirogues de différentes parties de l'île. L'alarme que le meurtre de l'Indien avait répandue parmi eux le premier jour était alors oubliée. Ils conversèrent familièrement, et témoignèrent une extrême joie de tout ce qu'ils voyaient. Ils se souvenaient si peu de ce meurtre, que plusieurs nous volèrent aussi souvent que l'occasion s'en présenta; mais quand on les surprenait, ils ne manquaient jamais de rendre

paisiblement ce qu'ils venaient de prendre. Ils dansèrent beaucoup sur les ponts. La ressemblance de leurs danses avec celles des Taïtiens nous frappa. Il paraît que leur musique est aussi la même; ils ont des tambours pareils. Oedidi en acheta un.

» Les habitants des Marquésas sont la plus belle race d'hommes des îles de cette mer. Ils surpassent peut-être toutes les autres nations par la régularité de leur taille et de leurs traits. Cependant la ressemblance de leur langage avec celui que parlent les naturels de Taïti et des îles de la Société prouve qu'ils ont une même origine. Oedidi conversait assez bien avec eux; mais quoique je susse un peu la langue de Taïti, je ne venais pas à bout de me faire entendre. Ils ont les dents moins bonnes et les yeux moins vifs et moins animés que plusieurs autres nations. Quelques uns portent les cheveux longs; mais en général ils les ont courts, et ils laissent seulement de chaque côté de la tête deux touffes relevées par un nœud. Ils arrangent de différentes manières leur barbe, qui est communément longue. Les uns la partagent et l'attachent en deux touffes au dessous du menton, d'autres la tressent, ceux-ci la laissent flotter, et ceux-là la coupent à une certaine hauteur.

» Leur vêtement, le même qu'à Taïti, est composé également d'écorce d'arbres; mais ils n'ont pas une aussi grande quantité d'étoffes, et elles ne sont pas aussi bonnes. La plupart des hommes seraient entièrement nus, sans le *morra* (comme on l'appelle à Taïti), c'est-à-dire sans une bande de toile qui passe autour de la ceinture, et tombe entre les jambes. Ce simple vêtement suffit au climat, et satisfait la modestie. Les femmes sont vêtues d'une pièce d'étoffe qui enveloppe leurs reins en forme de jupon, et descend au dessous du milieu de la jambe; un manteau flottant couvre leurs épaules. La principale parure de tête des hommes, et leur premier ornement, est une sorte de large diadème artistement fait des fibres de la bourre de cocos. Ils placent au devant une coquille de nacre de perle arrondie, et de la dimension d'une soucoupe; devant celle-ci une seconde plus petite, d'un autre coquillage, dont les trous offrent diverses figures curieuses; au centre de cette seconde, un morceau de nacre de perle rond, à peu près de la grandeur d'un écu, et enfin un morceau de coquille comme le second, qui est peint et de la grandeur d'un shilling. Cet ornement pare ordinairement leur front; quelques uns en portent aussi de chaque côté de la tête: alors il est fait de plus petites pièces. Tous ces diadèmes sont embellis de plumes de la queue des coqs ou des pailles-en-cul, posées debout, de façon qu'elles forment un joli panache. Ils mettent autour de leur cou un collier de bois léger dont le côté supérieur et l'inférieur sont couverts de petits pois rouges qui y sont collés avec de la gomme. Ils garnissent aussi leurs jambes, leur ceinture et leurs bras, de touffes de che-

veux d'homme attachés à un cordon. Souvent au lieu de cheveux ils emploient des plumes courtes. Ils vendaient pour peu de chose tous leurs autres ornements ; mais ils semblaient mettre le plus grand prix à ces derniers, quoiqu'ils fussent remplis de vermine. Il est probable qu'ils conservent ces touffes de cheveux en mémoire de leurs parents morts, ou bien ce sont des dépouilles de leurs ennemis qu'ils regardent comme des trophées de leurs victoires. Un gros clou ou quelque chose qui frappait fortement leurs yeux finissait cependant par surmonter leur répugnance à céder ces précieuses bagatelles.

» On aperçoit rarement tous ces ornements sur la même personne ; le chef qui vint nous faire visite est le seul que j'aie vu avec tout cet attirail. Leurs ornements ordinaires sont des colliers, des amulettes faites de coquillages, etc. Je n'ai remarqué aucun pendant d'oreille, quoiqu'ils eussent tous les oreilles percées. Cependant quelques uns avaient fiché dans ce trou des morceaux de bois oblongs, ovales, aplatis, et peints en blanc.

» Leurs maisons sont placées dans les vallées, sur les côtés des collines, et près de leurs plantations. Elles sont construites de la même manière qu'à Taïti, mais avec beaucoup moins de soin ; elles sont couvertes simplement de feuilles d'arbre à pain. La plupart sont bâties sur un espace carré ou oblong, pavé en pierres, élevé un peu au dessus du niveau du terrain. On voit aussi de semblables espaces pavés près de leurs maisons ; ils vont s'y asseoir et s'y récréer.

» Nous n'avons trouvé nulle part de fruits à pain aussi gros et aussi délicieux que les leurs ; nous en achetâmes plusieurs parfaitement mûrs, qui étaient tendres comme des flans, mais un peu trop su rés.

» Ce peuple est moins propre dans ces repas que les Taïtiens ; leur cuisine est sale. Ils font cuire les cochons et la volaille dans un four de pierre chaude, comme aux îles de la Société. Ils grillent au feu les fruits et les racines, et, après en avoir ôté l'écorce ou la peau, ils les mettent avec de l'eau dans une huche, où j'ai vu les hommes et les cochons manger tous ensemble. Je les ai trouvés un jour délayant des fruits et des racines au fond d'un vase chargé d'ordures, au moment où les cochons venaient d'y manger. Ils n'avaient lavé ni le vase, ni même leurs mains, qui n'étaient pas moins sales, et lorsque je leur témoignai que c'était dégoûtant, ils se moquèrent de moi. Je ne sais si tous sont de même : les actions de quelques individus ne suffisent pas pour juger de toute une nation. Je ne sais pas non plus si les hommes et les femmes mangent séparément.

» Voici cependant un article sur lequel ils sont plus propres que les Taïtiens : aux îles de la Société, les excréments qui remplissent les chemins blessent

tous les matins l'odorat et la vue; mais les habitants des Marquésas sont accoutumés, comme les chats, à les cacher dans les entrailles de la terre. Les Taïtiens comptent sur le secours des rats, qui mangent avidement ces ordures. Ils sont convaincus que leur usage est le plus propre du monde, car Topia reprocha aux Européens leur prétendue délicatesse, quand il vit dans chaque maison de Batavia un petit édifice destiné à Cloacine.

» Leurs massues et leurs piques ressemblent à celles de Taïti; elles sont un peu mieux faites. Ils ont aussi des frondes, avec lesquelles ils jettent des pierres fort loin; mais ils n'ont pas une extrême adresse pour toucher le but.

» Leurs pirogues sont de bois, et de l'écorce d'un arbre mou qui croît abondamment près de la mer, et qui est très propre à cet usage. Elles ont de seize à vingt pieds de long, et environ quinze pouces de large; deux pièces de bois solides forment l'avant et l'arrière; l'arrière s'élève ou se courbe un peu, mais dans une direction irrégulière, et finit en pointe; l'avant se projette horizontalement, et offre une ressemblance grossière d'un visage humain sculpté. Elles se manœuvrent avec de pagaies, et plusieurs ont une sorte de voile latine faite de natte.

» Les habitants des Marquésas ne peuvent pas goûter les avantages que procurent à ceux des îles de la Société les fertiles plaines qui bordent leurs côtes. Après avoir cultivé le terrain nécessaire à leur subsistance, il ne reste plus d'espace pour ces vastes plantations de mûriers, qui frappent partout les yeux à Taïti, et lors même qu'ils auraient de l'emplacement, ils ne pourraient pas y employer le temps qu'exige cette culture. On ne remarque point aux Marquésas l'opulence et le luxe, la profusion d'aliments, la quantité et la variété d'étoffes dont jouissent les Taïtiens; mais les insulaires y ont le nécessaire. Ils sont tous égaux, actifs, bien portants, et rien ne peut les priver de ce qui fait leur bonheur. Les Taïtiens ont plus d'aisance; ils sont peut-être plus habiles dans les arts, et ils mènent une vie plus délicate; mais ils ont perdu leur égalité primitive, une partie vit des travaux de l'autre, et des maladies les punissent déjà de leurs excès. »

Retour a Taïti.

Le 13 avril, on quitta les Marquésas pour aller à Taïti.

« Il n'est pas possible, dit Forster, de décrire la joie que ressentit l'équipage en voyant qu'on faisait route pour Taïti. Assurés de la bienveillance des insulaires, nous regardions cette île comme une seconde patrie.

» Oedidi était peut-être plus empressé que nous tous de voir Taïti, où il n'avait jamais été, quoique plusieurs de ses parents et de ses amis y fissent leur séjour. Les habitants des îles de la Société la regardent comme la plus riche et la plus puissante ; nous lui avions souvent dit la même chose. Sa curiosité n'en était que plus vive. D'ailleurs, ayant rassemblé un grand nombre de curiosités, il comptait qu'elles le rendraient un personnage important parmi ses compatriotes. Enfin il avait acquis tant de nouvelles idées et visité des pays si lointains et si inconnus, qu'il espérait attirer les regards et l'attention du sien. Il était ravi de penser que chacun le caresserait, que son intimité avec nous, que la connaissance qu'il avait de nos usages et de nos manières, et par dessus tout l'usage qu'il ferait de nos armes à feu pour se divertir, l'élèveraient au dessus des autres insulaires. Sans doute il souhaitait aussi de rendre service à ses compagnons de voyage, qu'il aimait d'un attachement sincère, et dont il était généralement estimé.

» Nous eûmes connaissance de la haute terre de Taïti le 21 avril, et à midi nous nous trouvions à environ treize lieues à l'est de la pointe Vénus, sur laquelle on gouverna.

» Chacun contemplait la métropole des îles du tropique ; elle était infiniment plus belle alors que huit mois auparavant. Sur les montagnes, les forêts, revêtues d'un feuillage nouveau, semblaient étaler avec complaisance la variété de leurs teintes ; les coteaux et les plaines surtout brillaient par l'éclat de leurs couleurs ; la verdure la plus vive embellissait leurs fertiles bocages ; tout rappelait à notre esprit l'île enchantée de Calypso. L'imagination et les yeux revolaient sans cesse vers ce délicieux paysage, et, ce qui accrut encore nos plaisirs en longeant la côte, nous découvrîmes des lieux que nous avions déjà parcourus.

» Dès que les insulaires nous aperçurent, ils mirent leurs pirogues en mer et nous apportèrent des fruits en présent. Parmi les premiers qui vinrent à bord se trouvaient deux jeunes gens d'un certain rang que nous fîmes entrer dans la chambre, où on leur présenta Oedidi. La politesse de la nation voulait qu'ils lui offrissent en dons des vêtements. A l'instant ils ôtèrent les leurs, qui étaient d'une étoffe fine, et les mirent sur ses épaules. Pour les remercier, il leur montra tous ses trésors, et il leur donna quelques plumes rouges, auxquelles ils attachaient un grand prix.

» Le lendemain 22, à six heures du matin, on mouilla dans la baie de Matavaï. Nous fûmes aussitôt entourés d'une foule de pirogues.

» Oedidi, qui était allé à terre avec le capitaine, ne revint pas le soir ; il avait rencontré plusieurs de ses parents, et en particulier sa sœur Téïäa, une des plus jolies femmes de l'île, mariée à un homme grand et bien fait, ap-

pelé Nouna, personnage d'un certain rang, et natif d'Ouliétéa. Sa maison, très vaste, était située près de nos tentes, à environ trois cents pieds au delà de la rivière. Oedidi avait quitté ses vêtements européens avant d'aller à terre, et mis ceux que ses amis lui avaient donnés. Il changea de costume avec un empressement et un plaisir qui montraient sa prédilection pour les usages et les mœurs de son pays. Il ne faut pas s'étonner qu'un naturel des îles de la Société préfère la vie heureuse, les aliments sains et les habits simples de ses compatriotes, à l'agitation perpétuelle, aux mets dégoûtants et à la parure gênante et bizarre d'une troupe de navigateurs européens, puisqu'on voit les Esquimaux retourner joyeusement dans leur affreux pays pour se nourrir de la chair et de l'huile rance de baleine, après avoir mangé à Londres des mets infiniment plus délicats et joui de tous les plaisirs et de la magnificence de cette grande capitale.

» Oedidi fut traité ainsi qu'il l'espérait. Tous les Taïtiens qui le virent le regardaient comme un prodige. Ils lui offrirent les mets les plus exquis, plusieurs vêtements complets, et les nymphes de l'île lui prodiguèrent leurs faveurs. Il aimait le plaisir comme tous les enfants de la nature. Privé de femmes pendant long-temps, et ayant pris peut-être du goût pour la débauche en fréquentant les matelots, il ne manqua pas de profiter de l'occasion, et ne revint plus guère à bord. Ce qui lui donnait le plus de goût pour rester à terre, c'est qu'il pouvait aisément y satisfaire tous ses désirs. D'ailleurs le vaisseau, sous un climat chaud, est un asyle peu commode pendant la nuit. Il y aurait été enfermé dans une chambre étroite et puante, au lieu qu'à terre il respirait un air pur, embaumé de parfums délicieux, et rafraîchi par une brise de terre exactement pareille au zéphyr dont parlent tant les poëtes. Enfin l'heureux Oedidi goûta des jouissances dont nous sommes incapables de sentir le charme.

» Dès le premier soir les matelots appelèrent des femmes à bord, et les excès de la nuit furent incroyables.

» Les femmes qui avaient passé la première nuit à bord revinrent la nuit suivante accompagnées de plusieurs autres, de sorte que chaque matelot eut la sienne. La nuit fut très belle et la lune charmante, et comme nous célébrions la fête de saint George, patron de la Grande-Bretagne, ils mêlèrent les plaisirs de Vénus aux orgies de ces anniversaires.

» Le 24, le roi O-tou et plusieurs autres chefs, suivis d'un nombreux cortége, nous rendirent visite, dit Cook, et nous apportèrent en présent dix ou douze gros cochons et des fruits. Nous les accueillîmes le mieux qu'il nous fut possible. Averti de l'arrivée du prince, j'en tirai un augure favorable, et sachant combien il était important de gagner son amitié, j'allai à sa rencontre

près de nos tentes, puis je le conduisis sur mon canot, ainsi que ses amis, à bord, où ils restèrent à dîner. Ils partirent ensuite chargés de présents et très contents de notre réception.

» Le roi était accompagné de sa sœur Touraï et de son frère, et il ne montrait plus cette défiance qu'il avait lors de notre première relâche. Il demanda surtout des plumes de perroquet rouge, qu'il appelait *oura*. Les petits présents de ce plumage précieux qu'Oedidi fit à ses amis donnèrent sans doute occasion aux demandes du prince. Cherchant à l'instant tout ce que nous avions rassemblé aux îles des Amis, nous en trouvâmes une quantité considérable, que nous ne jugeâmes pas à propos de montrer tout à la fois. Les Taïtiens mettent un prix inestimable à ces plumes rouges, dont les guerriers ornent leurs vêtements, et dont ils se servent peut-être dans les grandes solennités.

» Le lendemain, malgré un orage violent accompagné de tonnerre, d'éclairs et de pluie, le roi revint avec beaucoup de provisions. Les principaux personnages des deux sexes s'efforcèrent aussi à gagner nos bonnes grâces en nous amenant des cochons, des fruits et tout ce que produisait l'île, afin d'obtenir de même des plumes d'oura. Il fut heureux pour nous d'en avoir beaucoup, car notre fonds de marchandises était alors fort épuisé; de sorte que sans elles il eût été difficile d'approvisionner le vaisseau des rafraîchissements nécessaires.

» Notre ami Potatou, Ouhaïneou, sa femme actuelle, et Polatehéra, sa première femme, vinrent aussi nous voir. Ils étaient attirés par l'éclat de nos plumes rouges; ils ne négligèrent rien pour en avoir; ils donnèrent les plus gros cochons pour de petits morceaux d'étoffe garnis de ces plumes.

» Sur ces entrefaites, nous fûmes assaillis d'un orage si violent, que l'on plaça une chaîne de cuivre tout au haut du grand mât. A l'instant où un des matelots venait de la dégager du milieu des haubans, et de jeter l'extrémité par dessus bord, un éclair terrible brilla au dessus du vaisseau, et nous vîmes la flamme courir tout le long de la chaîne jusqu'à la mer; il fut suivit d'un coup de tonnerre épouvantable qui ébranla tout le bâtiment, au grand étonnement des Européens et des Taïtiens qui étaient à bord. Cette explosion ne nous causa pas le moindre dommage, ce qui prouve l'utilité de la chaîne électrique.

» Nous trouvâmes qu'on venait de construire et qu'on construisait beaucoup de grandes pirogues et de maisons de toute espèce; que le même peuple qui, huit mois auparavant, n'avait pas d'asyle pour s'y mettre à l'abri, vivait alors dans des habitations spacieuses; on apercevait d'ailleurs toutes les marques de la prospérité d'un état naissant.

» D'après ces favorables circonstances, Cook résolut de faire un long sé-

jour à Taïti ; en conséquence on porta à terre les futailles vides et les voiles pour les réparer ; on se prépara à calfater le bâtiment et à raccommoder les agrès : la longue navigation sous les hautes latitudes australes avait rendu tous ces travaux indispensables.

Flotte de Taïti. Divers incidents. Simulacre d'un combat naval.

» Le matin du 26, dit Cook, j'allai à O-parri, avec quelques uns de nos officiers et M. Forster, pour faire à O-tou une visite en forme. En approchant, nous aperçûmes beaucoup de grandes pirogues en mouvement, et nous fûmes surpris, à notre arrivée, d'en voir plus de trois cents rangées en ordre le long de la côte, toutes complétement équipées et armées, et sur le rivage un nombre considérable de guerriers. Un armement si inattendu, rassemblé autour de nous dans l'espace d'une nuit, excita différentes conjectures. Nous débarquâmes cependant au milieu de la flotte ; nous fûmes reçus par une foule immense de Taïtiens. La plupart avaient des armes ; les autres n'en avaient pas. Le cri des derniers était *Tayo no O-tou*, et celui des premiers *Tayo no Taouha*. Ce chef, à ce que nous apprîmes par la suite, était amiral ou commandant de la flotte et des troupes. Au moment où je mis à terre, un autre chef, nommé Ti, oncle du roi et un de ses ministres, vint à ma rencontre. Je lui demandai des nouvelles d'O-tou. Taouha vint bientôt me recevoir avec beaucoup de courtoisie ; il me prit par une main, et Ti par l'autre. Sans savoir où je désirais aller, ils me traînèrent ainsi à travers le peuple, qui se sépara en deux haies, et qui, de toutes parts, poussait vers moi les acclamations d'amitié *Tayo no Touti*. Une partie voulait me conduire à O-tou, et l'autre voulait que je restasse près de Taouha. Arrivé à la place d'audience, on étendit une natte sur laquelle on me fit asseoir. Ti me quitta ensuite, et il alla chercher le roi. Taouha m'engageait à ne pas m'asseoir et à le suivre ; mais comme je ne connaissais pas ce chef, je n'y consentis point. Ti revint bientôt, et, voulant me mener vers le prince, il me prit par la main. Taouha s'y opposa ; de sorte que les deux Taïtiens, me tirant chacun à eux, me fatiguèrent beaucoup, et je fus obligé de dire à Ti de permettre à l'amiral de me mener vers sa flotte. Dès que nous fûmes devant le bâtiment amiral, nous trouvâmes deux haies d'hommes armés, destinés, à ce que je pensai, à écarter les spectateurs et à m'ouvrir un passage ; mais comme j'étais résolu à ne pas y aller, je donnai pour excuse l'eau qui se trouvait entre les pirogues et moi. A l'instant un homme se jeta à mes pieds, et m'offrit de me porter. Je déclarai alors positivement que je ne voulais pas. Taouha me quitta sans que je visse quel chemin il prit ; tout le monde refusa de me le dire.

» Taouha s'en alla très froidement; il paraît qu'il était fâché. Il avait beaucoup d'autorité, car au moment qu'il s'approcha de nous, les gens du peuple s'écrièrent : « Voici Taouha ! » et ils lui firent place avec une sorte de respect qui nous étonna.

» En jetant les yeux autour de moi, j'aperçus Ti, qui, je crois, ne m'avait jamais perdu de vue; je lui demandai des nouvelles du roi, et il m'apprit qu'il était allé dans le pays de Mataou, et il me conseilla de me retirer sur ma chaloupe. Nous suivîmes son conseil dès que nous fûmes rassemblés, car M. Edgecumbe, mon lieutenant, était seul à mes côtés; les autres se trouvaient poussés et confondus dans la foule comme nous l'avions été.

» En entrant dans notre chaloupe, nous profitâmes du moment pour examiner cette grande flotte. Les bâtiments de guerre consistaient en cent soixante grosses doubles pirogues de quarante à cinquante pieds de long, bien équipées et bien armées; mais je ne suis pas sûr qu'elles eussent leur complément de guerriers et de rameurs, ou plutôt je ne le crois pas. Les chefs et tous ceux qui occupaient les plates-formes de combat étaient revêtus de leurs habits militaires, c'est-à-dire d'une grande quantité d'étoffes, de turbans, de cuirasses et de casques. La longueur de quelques uns de ces casques embarrassait beaucoup ceux qui les portaient; tout leur équipage semblait mal imaginé pour un jour de bataille, et plus propre à la représentation qu'au service. Quoi qu'il en soit, il donnait sûrement de la grandeur à ce spectacle, et les guerriers ne manquaient pas de se montrer sous le point de vue le plus avantageux.

» Des pavillons et des banderolles décoraient toutes les pirogues, de sorte qu'elles formaient un spectacle majestueux que nous ne nous attendions pas à voir dans ces mers. Des massues, des piques et des pierres, composaient leurs instruments de guerre. Les bâtiments étaient rangés près les uns des autres, la proue tournée vers la côte; le vaisseau amiral occupait le centre. Indépendamment des bâtiments de guerre, on voyait cent soixante-dix doubles pirogues moindres, toutes portant un petite cabane, avec un mât et une voile, ce dont manquaient les pirogues de guerre. Nous les jugeâmes destinées aux transports et à l'avitaillement, car ils ne laissent dans leurs bâtiments de guerre aucune espèce de provisions. Je calculai qu'il n'y avait pas moins de sept mille sept cent soixante hommes sur ces trois cent trente bâtiments. Ce nombre paraît d'autant plus incroyable, qu'on nous dit qu'ils appartenaient seulement aux districts d'Attahourou et d'Ahopatéea. Dans ce compte je suppose que chaque pirogue de guerre contenait quarante hommes, guerriers et rameurs, et chacune des petites, huit hommes. Quelques uns de nos messieurs évaluèrent à un nombre supérieur la quantité de monde qui se trouvait sur les pirogues de guerre; il est sûr que la plupart semblaient avoir besoin de plus de

pagayeurs que je ne leur en suppose; mais, je le répète, je crois qu'elles n'avaient pas leur monde complet. Topia m'apprit, dans mon premier voyage, que toute l'île ne levait que six ou sept mille hommes. Mais puisque deux districts fournissaient ce nombre de soldats, ses calculs devaient être ceux des anciens temps, ou bien il n'y comprenait que les *tatitous*, c'est-à-dire les guerriers ou les hommes adonnés aux armes dès leur enfance, et non pas les rameurs, ni ceux qui étaient nécessaires à la manœuvre des autres pirogues. Je crois, au reste, qu'il parlait de la milice sur pied, et non pas de toutes les forces que l'île peut mettre en campagne au besoin.

» Le spectacle de cette flotte agrandissait encore les idées de puissance et de richesses que nous avions de cette île, et tout l'équipage était dans l'étonnement en pensant aux outils imparfaits que possèdent ces insulaires. Nous admirions la patience et le travail qu'il leur a fallu pour abattre des arbres énormes, couper et polir les planches, et enfin porter ces lourds bâtiments à un si haut degré de perfection. C'est avec une hache de pierre, un ciseau, un morceau de corail et une peau de raie, qu'ils avaient fait ces ouvrages.

» Après avoir bien examiné cette flotte, je désirai beaucoup de revoir l'amiral, afin d'aller avec lui à bord des pirogues de guerre. Nous demandâmes en vain de ses nouvelles. Je mis à terre pour m'informer où il était; mais il y avait tant de bruit et tant de foule, que personne ne fit attention à ce que je disais. Enfin Ti arriva, et me chuchota à l'oreille qu'O-tou était parti pour Matavaï; il me conseilla de retourner et de me rembarquer pour descendre dans un autre endroit. Je suivis son conseil, qui fit naître dans notre esprit différentes conjectures. Nous en conclûmes que Taouha était un chef puissant et mécontent, qui se disposait à faire la guerre à son souverain, car nous n'imaginions pas qu'O-tou pût avoir d'autre raison de quitter O-parri comme il le fit.

» A peine fûmes-nous hors d'O-parri, que toute la flotte se mit en mouvement du côté de l'ouest, d'où elle venait. En arrivant à Matavaï, nos amis nous dirent qu'elle faisait partie d'un armement destiné contre Eimeo, dont le chef avait secoué le joug de Taïti et s'était rendu indépendant. On nous apprit encore qu'O-tou n'était pas à Matavaï, et que même il n'y était point venu ; de sorte que nous ne concevions pas les raisons de sa fuite d'O-parri. Ceci nous engagea à y retourner une seconde fois l'après-midi. Nous l'y retrouvâmes alors, et nous sûmes qu'il avait évité de me voir le matin parce que, quelques uns de ses sujets ayant volé plusieurs de nos vêtements qu'on lavait à terre, il craignait que je n'en exigeasse la restitution. Il me demanda à diverses reprises si je n'étais pas fâché; quand je l'assurai que non, et que les voleurs pouvaient garder les effets, il parut satisfait. Taouha prit l'alarme

en partie pour le même sujet. Il pensa que le mécontentement m'empêchait d'aller à bord de son bâtiment, et que je n'aimais pas voir dans mon voisinage tant de forces, dont je ne connaissais pas la destination. Ainsi une méprise m'ôta l'occasion d'examiner avec plus de soin une partie des forces navales de cette île, et de m'instruire davantage de leurs manœuvres. Une pareille circonstance ne se présentera plus, car la flotte était commandée par un chef brave, intelligent et éclairé, qui aurait répondu à toutes mes questions; et comme nous aurions eu les objets sous les yeux, nous nous serions sûrement entendus les uns les autres. Malheureusement Oedidi ne nous accompagnait pas ce matin-là, et Ti, le seul homme sur qui nous pouvions compter, ne servait qu'à nous embarrasser davantage.

» Le matin du 27 avril, Taouha m'envoya deux gros cochons et des fruits par deux de ses domestiques, à qui il avait donné ordre de ne rien recevoir; et en effet, je leur offris des présents qu'ils ne voulurent point accepter. Bientôt j'allai à O-parri, où je trouvai ce chef et le roi, et après être resté peu de temps à terre, je les ramenai dîner à bord, ainsi que Tarevatou, frère cadet du roi, et Ti. En approchant de mon vaisseau, l'amiral, qui n'en avait jamais vu, témoigna une extrême surprise. On le conduisit dans l'intérieur du bâtiment, et il en examina toutes les parties avec une grande attention. O-tou faisait les honneurs, et lui expliquait tout, car alors il connaissait bien la structure de *la Résolution*. Taouha, ayant dîné, mit un cochon dans les entreponts, et se retira sans que j'en susse rien. Il ne me laissa pas le temps de le remercier, par des libéralités, de ce présent, ni de celui qu'il m'avait fait le matin. Le roi et sa suite partirent aussi bientôt. O-tou montrait du respect pour ce chef; il désirait que je lui en témoignasse de mon côté, et cependant il en avait conçu de la jalousie, je ne sais pourquoi. Il nous avait avoué franchement la veille que Taouha n'était pas son ami. Ces deux chefs me sollicitèrent à bord de les aider contre Tierrebou, quoique la paix régnât alors entre les deux royaumes, et on me dit que leurs forces réunies allaient marcher contre Eiméo. Je ne sais pas s'ils me firent cette proposition dans la vue de rompre avec leurs voisins et leurs alliés, en cas que je promisse du secours, ou seulement pour sonder mes dispositions. Probablement ils auraient embrassé volontiers une occasion qui les mît en état de conquérir ce royaume, et de le réunir au leur comme autrefois. Quoi qu'il en soit, je n'entendis plus parler de ce projet, et je ne dis rien qui pût les y encourager. »

Forster ajoute ce qui suit : « Je fus frappé de l'extrême attention que portait Taouha sur toutes les parties du bâtiment. Il admirait la force et la grosseur des couples, des mâts et des cordages, et il trouva nos manœuvres et nos machines si supérieures à celles de son pays, qu'il nous demanda plusieurs

choses, et surtout des câbles et des ancres. Il était alors vêtu comme le reste du peuple, et nu jusqu'à la ceinture, à cause de la présence du roi. J'eus peine à le reconnaître ; il avait beaucoup d'embonpoint et un ventre énorme, que les longs plis de ses habits militaires cachaient la veille. Ses cheveux étaient gris-argent, et sa physionomie la meilleure et la plus prévenante que j'aie jamais vue sur ces îles. Il mangea de bon cœur, ainsi qu'O-tou, ce qu'on lui servit. Le roi, qui se mettait fort à son aise, ne se gênait pas plus que chez lui, et il prenait plaisir à instruire Taouha de nos manières. Il lui apprit à se servir du couteau et de la fourchette, à manger du sel avec la viande et à boire du vin. Il badinait sur la couleur rouge du vin, et au moment où il allait l'avaler, il disait que c'était du sang. Taouha, ayant goûté du grog, qui est composé d'eau-de-vie et d'eau, voulut aussi goûter de l'eau-de-vie seule, et l'appela *evaï no Bretanni*, de l'eau de la Bretagne; il en but un verre sans faire de grimaces. Il fut très gai, ainsi que sa majesté, et ils montrèrent l'un et l'autre beaucoup de goût pour notre manière de vivre et d'apprêter les aliments.

» Dans la foule de pirogues qui ne cessaient de nous entourer, il y avait toujours des chefs de district, qui nous apportaient des cochons et ce qu'ils avaient de plus précieux pour les échanger contre des plumes rouges, auxquelles ils mettaient un prix extravagant. Ces plumes produisirent une grande révolution dans les liaisons des femmes avec nos matelots ; ceux qui avaient eu soin de faire provision de cette marchandise précieuse aux îles des Amis recevaient les avances des Taïtiennes, et choisissaient parmi elles celles qui leur plaisaient davantage. Le fait suivant prouvera quelles tentations irrésistibles ces plumes excitaient dans l'âme des Taïtiens. J'ai dit ailleurs que les femmes des chefs ne permettaient aucune liberté aux Européens, et que, si avant le mariage les filles accordaient leurs faveurs, les épouses ne souillaient point la couche nuptiale. Cependant un chef vint offrir sa femme au capitaine Cook, et la Taïtienne, suivant l'ordre de son mari, essaya de séduire le capitaine; elle montra ses charmes avec beaucoup d'immodestie. Je fus fâché que cette proposition vînt de la part de Potatou, dont le caractère était d'ailleurs sans tache; mais après nous avoir déployé tant de grandeur, il se porta à cet excès de bassesse. Sa conduite nous inspira une indignation que nous ne pûmes pas nous empêcher de lui témoigner. Nous lui fîmes de sanglants reproches sur sa faiblesse. Heureusement les matelots avaient vendu aux Marquésas une quantité considérable de ces plumes rouges avant de savoir le prix qu'elles auraient à Taïti. Si toutes ces richesses y avaient été apportées, il est probable que la valeur des provisions se serait tellement accrue, que nous aurions obtenu moins de rafraîchissements que lors de notre première relâche. Une

seule plume formait un présent d'une extrême valeur, et fort supérieur à un grain de verroterie et à un clou; le plus petit morceau d'étoffe revêtu de ces plumes produisait l'ivresse de joie que ressentirait un Européen qui trouverait le diamant du grand-mogol. Potatou nous apporta son casque monstrueux de cinq pieds de haut, et l'échangea contre des plumes; d'autres suivirent son exemple, et chaque matelot acheta des boucliers sans nombre. Ce qui est plus étonnant, ils nous offrirent ces singuliers habits de deuil dont il est question dans le premier voyage de Cook, qu'ils refusèrent absolument d'échanger en 1769. Ces vêtements, composés des productions les plus rares de l'île et de la mer qui l'environne, et travaillés avec un soin et une adresse extrêmes, doivent être parmi eux d'un prix considérable. Nous n'en achetâmes pas moins de dix, qu'on a rapportés en Angleterre. Le capitaine Cook en a donné un au Muséum britannique.

» Ordinairement le plus proche parent du mort porte cet habillement bizarre; il tient dans sa main deux grandes coquilles perlières avec lesquelles il produit un son continuel, et dans l'autre un bâton armé de dents de requin dont il blesse tous les naturels qui s'approchent par hasard de lui. Je ne sais pas quelle a été l'origine de cette singulière coutume, mais il me semble qu'elle est destinée à inspirer de l'horreur, et l'ajustement fantastique décrit dans la relation du premier voyage du capitaine Cook ayant cette forme effrayante et extraordinaire que les nourrices attribuent aux esprits et aux fantômes, je suis tenté de croire qu'il y a quelque superstition cachée sous ce rit funéraire. Peut-être imaginent-ils que l'âme du mort exige un tribut d'affliction et de larmes, et c'est pour cela qu'ils appliquent des coups de dents de requin. Quoi qu'il en soit, les naturels ne nous ont donné aucune lumière sur ce sujet. Ils nous parlaient fort en détail de la cérémonie et du vêtement; mais il ne nous a pas été possible de nous faire entendre quand nous demandions la cause de cet usage. Oedidi découvrit seulement qu'à la mort d'un homme c'est une femme qui accomplit ce rit funéraire, et que c'est un homme à la mort d'une femme.

» En Angleterre, les habits de deuil de Taïti ont excité tant de curiosité, qu'un matelot en a vendu un vingt-cinq guinées. Les Taïtiens, à cet égard, ne le cèdent en rien aux nations civilisées. Après qu'Oedidi eut raconté tout ce qu'il savait des pays qu'il avait vus, les chefs nous demandèrent sans cesse des curiosités de Tongatabou, Ouaïhou et Ouaïtahou, plutôt que les marchandises d'Angleterre. Les ajustements de tête en plumes rouges des deux dernières îles, et les paniers, les massues et les étoffes peintes de la première, leur plaisaient extrêmement; ils acquéraient avec empressement les nattes de Tongatabou, quoiqu'en général elles fussent pareilles à celles qu'ils fabriquent.

Nos matelots profitèrent de cette fantaisie pour les tromper ; ils leur vendaient sous le nom de Tongatabou des nattes achetées aux îles de la Société. Ainsi il existe une ressemblance universelle dans les goûts des hommes de tous les pays.

» Ce rapport nous parut encore plus frappant en les voyant écouter avidement les histoires d'Oedidi, leur compatriote. Ils le suivaient toujours en foule ; les vieillards lui témoignaient beaucoup d'estime, et les principaux personnages de l'île, sans en excepter la famille royale, recherchaient sa compagnie. Outre le plaisir de l'entendre, ils obtenaient de lui des présents fort riches. Il passait son temps si agréablement à terre, où il trouvait à chaque pas de nouveaux amis, qu'il venait rarement à bord, à moins que ce ne fût pour y chercher quelques uns de ses trésors, ou pour montrer le bâtiment à ses connaissances, et les présenter au capitaine et à ses compagnons de voyage. Ce qu'il racontait cependant paraissait quelquefois trop merveilleux pour être cru, et les Taïtiens nous demandaient alors s'il disait la vérité. La pluie changée en pierre, les rochers blancs et les montagnes solides que nous convertissions en eau douce, enfin le jour perpétuel du cercle antarctique, leur semblaient surtout si inconcevables, que nous eûmes peine à les persuader. Ils crurent plus aisément ce qu'on leur raconta des cannibales de la Nouvelle-Zélande, quoique cet usage les remplît d'horreur.

» Oedidi, pendant une excursion que fit mon père, amena sur *la Résolution* une troupe de Taïtiens pour leur montrer la tête du Zélandais que M. Pickersgill conservait dans de l'esprit de vin. Après qu'on la leur eut fait voir, d'autres accoururent en foule, afin de jouir d'un si étrange spectacle. Je fus présent toutes les fois qu'on l'exposa devant eux, et, ce qui m'étonna, ils ont dans leur langage le terme de *te taë-aïï*, mangeurs d'hommes, qu'ils prononcèrent tous dès le premier abord. En proposant des questions sur cette circonstance extraordinaire aux chefs et aux insulaires les plus intelligents, ils me dirent qu'ils savent par tradition que très anciennement il existait dans leurs îles des mangeurs d'hommes d'une taille très robuste, qui causèrent de grands ravages dans le pays, mais que cette race abominable était éteinte depuis long-temps. O-maï, avec qui j'ai causé sur ce sujet en Angleterre, m'a dit depuis la même chose, et en termes encore plus forts. Faut-il en conclure qu'une troupe de cannibales descendirent jadis dans cette île? ou n'est-il pas évident plutôt que les Taïtiens furent autrefois anthropophages, avant d'arriver à ce degré de civilisation qu'ont amené par la suite l'excellence de leur climat, et la profusion de végétaux et de nourritures animales dont ils jouissent? Plus on examine l'histoire des différentes nations, et plus cet usage semble universel. On voit encore à Taïti des restes d'anthropophagie. Le

capitaine Cook y remarqua, en 1769, quinze mâchoires récemment détachées d'autant de cadavres, et suspendues devant une maison.

» Pendant la nuit du 28, un des naturels, essayant de voler une futaille à l'aiguade, fut pris en flagrant délit, envoyé à bord, et mis aux fers. O-tou et les autres chefs le virent dans cette situation. Après que le capitaine leur eut exposé le crime du prisonnier, O-tou demanda sa liberté. Cook la refusa, en disant que, puisque nous punissions les hommes de notre équipage quand ils commettaient la moindre offense envers ses sujets, il était juste aussi de châtier ce Taïtien. En conséquence, il ordonna qu'on conduisît le voleur à terre dans les tentes, et, le suivant avec O-tou et Taouha, il fit mettre la garde sous les armes, et attacher l'Indien à un poteau. O-tou, sa sœur, et plusieurs naturels demandèrent sa grâce avec instance; Taouha, sans proférer un seul mot, était fort attentif à tout ce qui se passait. Le capitaine adressa alors des plaintes au roi sur la conduite de cet homme, et sur celle de son peuple en général; il lui dit que nous ne leur prenions rien sans le payer, et, énumérant les différents articles que nous leur donnions en échange de leurs provisions, animaux, outils, étoffes, etc., il insista particulièrement sur ce qu'ils avaient tort de nous voler, puisque nous étions leurs amis; ajoutant que le châtiment de cet homme serait un moyen de sauver la vie à quelques uns de ses compatriotes, en les détournant de commettre de pareils crimes, pour lesquels ils seraient tués tôt ou tard à coups de fusil.

» Ces arguments, qu'il comprit très bien, parurent le persuader, et il supplia seulement que l'homme ne fût pas *mattéerou* (mis à mort). Alors on commanda à la foule, qui était assez nombreuse, de se tenir à une distance convenable; et en présence de l'assemblée, le voleur reçut vingt-quatre coups de fouet. Il les supporta avec beaucoup de fermeté. Les naturels s'enfuirent effrayés; mais Taouha, courant après eux, les rappela et les harangua plus d'une demi-heure. Son discours était composé de phrases courtes dont on n'entendit que quelques unes; mais, à ce que nous apprîmes, il récapitula une partie de ce que le capitaine venait de dire à O-tou; il exposa les divers avantages que nous leur avions procurés, et, condamnant leur conduite passée, il leur recommanda d'en avoir une différente à l'avenir. La grâce de ses gestes et l'attention de ses auditeurs le firent paraître à nos yeux un grand orateur.

» O-tou ne dit pas un mot. Dès que Taouha eut fini sa harangue, on ordonna aux soldats de marine de faire l'exercice, et de tirer des volées à balles. Comme ils étaient très prompts dans leurs manœuvres, il est plus aisé de concevoir que de décrire l'étonnement des insulaires, surtout de ceux qui n'avaient rien vu de semblable auparavant. Les chefs prirent ensuite congé et se reti-

rèrent avec leur cortége, plus effrayés peut-être que charmés de ce qu'ils avaient vu.

» Taouha revint l'après-midi avec sa femme, qui était très âgée, et qui semblait avoir un aussi bon caractère que son mari. Ils montaient une grande double pirogue, garnie d'un dentelet sur l'arrière, et conduite par huit pagayeurs. Ils nous invitèrent, M. Hodges et moi, dit Forster, à entrer dans leur bâtiment, et nous les accompagnâmes à O-parri. Pendant la route, Taouha nous fit différentes questions, et en particulier sur la nature et la constitution de notre patrie. Il croyait que M. Bancks était au moins frère du roi, et le capitaine Cook grand-amiral; il fut fort étonné et il nous écouta avec une extrême attention quand nous lui apprîmes qu'il se trompait. Mais dès que nous lui dîmes que nous n'avions ni cocos, ni arbres à pain, il parut avoir assez mauvaise opinion de notre pays, malgré les avantages que nous lui exposions d'ailleurs. En débarquant, il ordonna de servir un repas de poissons et de fruits. Nous venions de quitter la table avant de partir du bord; mais ne voulant pas le blesser, nous nous assîmes et nous mangeâmes des mets excellents. Nous comparions cet heureux pays au paradis de Mahomet, où l'appétit n'est jamais rassasié. J'ai oublié de dire que, voulant tout de suite manger avec nos mains, Taouha nous arrêta, et nous pria d'attendre. Bientôt un homme de sa suite apporta un grand couteau de cuisine, et des bâtons de bambou qui devaient nous tenir lieu de fourchettes. Taouha découpa les mets, et il nous donna à chacun un bambou, en disant qu'il mangerait à la manière anglaise; au lieu de porter son fruit à pain à sa bouche en gros morceaux, il le coupait en petites parcelles, et il en prenait une après chaque bouchée de poisson, pour montrer que, depuis le temps qu'il avait dîné avec nous, il n'avait pas oublié nos usages. Sa femme dîna à part quand nous eûmes fini, suivant la coutume invariable du pays. Après nous être promenés, et après avoir causé avec eux jusqu'au coucher du soleil, nous nous embarquâmes sur leur pirogue, pour aller au canton d'Attahourou, dont une partie appartenait à Taouha. Ils nous firent de tendres adieux, et promirent de revenir au bâtiment sous peu de jours. Nous louâmes une double pirogue pour un clou, et nous fûmes de retour à bord avant la nuit.

» Le nombre des prostituées était fort augmenté sur notre bord depuis que nous avions montré les plumes rouges. Cette nuit plusieurs rôdèrent autour des ponts, cherchant des amoureux. Le porc frais les attirait aussi, car, privées chez elles de ce mets exquis, elles tâchaient d'en obtenir de nous; quand elles en venaient à bout, elles en mangeaient une quantité incroyable. La digestion les exposait ensuite à de grands embarras, et elles troublaient souvent les matelots qui voulaient dormir après les fatigues de la journée. Dans

certaines occasions pressantes, elles désiraient être accompagnées de leurs amants; mais comme ceux-ci n'y consentaient pas toujours, les entreponts se remplissaient d'ordures. Tous les soirs ces femmes se divisaient en différentes troupes, qui dansaient sur les gaillards d'arrière et d'avant et sur le milieu du pont. Leur gaîté était tumultueuse et approchait quelquefois de l'extravagance; d'autres fois l'originalité et la bizarrerie de leurs idées nous amusaient. Un de nos scorbutiques, à qui les nourritures végétales avaient rendu un peu de force, excité par l'exemple de ses camarades, fit sa cour à une Taïtienne, la mena vers le soir dans son poste, et alluma une chandelle. L'Indienne regarda son amant en face, et s'apercevant qu'il avait perdu un œil, elle le prit par la main et le conduisit sur le pont auprès d'une fille qui avait éprouvé le même accident, et lui dit : « Celle-ci vous convient, mais pour moi je n'aurai pas de privautés avec un borgne. »

» Le 1er mai, mon père alla à terre, et trouva O-retti, le chef d'Ohiddéa, canton et havre où mouilla Bougainville. Ce chef demanda au capitaine Cook si, à son retour en Angleterre, il verrait Bougainville, qu'il appelait Potaveri. Sur la réponse négative du capitaine, il adressa la même question à mon père, qui lui dit que cela était possible, quoiqu'il ne vécût pas dans le même royaume. « Alors, reprit O-retti, dites-lui que je suis son ami, que je désire le revoir à Taïti; et afin que vous vous souveniez de ma commission, je vous enverrai un cochon dès que je serai chez moi. » Il se mit ensuite à raconter que son ami Bougainville avait deux vaisseaux, et sur l'un d'eux une femme laide. Il revint souvent à cette circonstance, car il lui paraissait extraordinaire qu'une femme seule s'embarquât dans une pareille expédition. Il parla aussi de l'arrivée d'un vaisseau espagnol, que nous avions déjà apprise durant notre première relâche; mais il nous assura que lui et ses compatriotes ne sentaient pas beaucoup d'affection pour ces étrangers.

» Nous apprîmes qu'Oedidi venait d'épouser la fille de Toperri, chef de Matavaï. L'un des midshipmen nous dit qu'il avait assisté à ce mariage, et qu'il avait vu un grand nombre de cérémonies; mais quand on le pria de nous les raconter en détail, il répondit que, quoiqu'elles fussent très curieuses, il ne pouvait s'en rappeler aucune, et que d'ailleurs, s'il s'en souvenait, il ne saurait comment s'exprimer. De cette manière nous perdîmes l'occasion de faire des découvertes intéressantes sur les usages de ces insulaires. C'est dommage qu'un observateur intelligent n'ait pas été témoin de ce mariage. Oedidi amena son épouse à bord. Elle était très jeune, d'une petite taille, et sa beauté n'avait rien de remarquable; mais, très versée dans l'art de demander des présents, elle allait sur chaque partie du vaisseau, rassemblant une grande quantité de grains de verroterie, de clous, de chemises et

de plumes rouges que chacun s'empressait de lui donner, parce que nous aimions tous son mari. Oedidi nous apprit qu'il désirait beaucoup s'établir à Taïti, parce que ses amis lui offraient des terres, une maison et des propriétés de toute espèce; il était agrégé à la famille d'un éri, estimé par le roi lui-même et respecté de tous les insulaires; et même un de ses amis lui avait donné un domestique ou teouteou, qui, ne le quittant jamais, exécutait ponctuellement ses ordres, et qui enfin par sa soumission et son obéissance ressemblait à un esclave.

» Quoique Oedidi eût renoncé au projet de venir en Angleterre, Houno, jeune homme plein d'intelligence, souhaitait de visiter cette contrée; il pria instamment mon père, ainsi que plusieurs autres de nos messieurs, de le prendre à bord. Mon père ayant proposé de se charger de tous les frais, le capitaine Cook y consentit sur-le-champ, et on annonça au Taïtien qu'il devait s'attendre à ne jamais revoir sa patrie, parce que peut-être on n'enverrait pas un autre vaisseau à Taïti. Houno était trop empressé de partir pour que cette difficulté l'arrêtât : il sacrifia l'espoir de retourner dans son pays au plaisir de connaître le nôtre; mais le soir, le capitaine déclara qu'il ne voulait point le recevoir sur son vaisseau, et le jeune homme fut obligé de rester à Taïti. Comme nous nous proposions de lui faire apprendre les métiers de charpentier et de serrurier, il serait retourné dans son île avec des connaissances au moins aussi utiles qu'Omaï, qui, après un séjour de deux ans en Angleterre, sera en état d'amuser ses compatriotes avec la musique d'une orgue portative ou avec des marionnettes.

» Le lendemain, à notre retour, nous y trouvâmes toute la famille royale, et dans la foule Néehourraï, sœur aînée d'O-tou, mariée à Taré-Deré, fils d'Amo. Taré-Ouatou, frère du roi, resta parmi nous après que tous les autres furent partis, et passa la nuit à bord. Pour l'amuser, on tira des feux d'artifice du haut des mâts, ce qui lui causa un extrême plaisir. A souper, il nous fit l'énumération de ses parents, et il nous raconta l'histoire de Taïti. O-maï m'a confirmé en Angleterre tous les détails qu'il me donna. Il nous apprit qu'O-ammo, Happaï et Toutaha étaient trois frères, et qu'O-ammo, comme le plus vieux, avait la souveraineté de tout Taïti. Il épousa O-poréa (Obéréa), princesse du sang royal, et il en eut Taré-Deré, qui fut appelé, dès le moment de sa naissance, Éri-Rahaï, ou roi de Taïti. Sous le règne d'O-ammo, le capitaine Wallis visita l'île, et trouva Obéréa revêtue de l'autorité souveraine. Environ un an après son départ, une guerre s'alluma entre O-ammo et son vassal Ouahitoua, roi de la plus petite péninsule. Ouahitoua débarqua à Paparra, où O-ammo résidait; et après avoir mis en déroute ses troupes, et massacré une grande partie de ses soldats, il brûla les plantations et les cabanes,

et emmena tous les cochons et toutes les volailles qu'il put trouver. O-ammo et Obéréa, avec toute leur suite, dont O-maï m'a dit qu'il faisait partie, s'enfuirent dans les montagnes au mois de décembre 1768. Le conquérant consentit enfin à la paix, à condition qu'O-ammo se dépouillerait du gouvernement, et que le droit de succession serait ôté à son fils, et donné à O-tou, fils aîné de son frère Happaï. La convention fut agréée, et Toutaha, frère cadet d'O-ammo, fut nommé régent. Cette révolution ressemble beaucoup à celles qui arrivent souvent dans les royaumes despotiques de l'Asie. Il est rare que le conquérant ose gouverner le pays qu'il a subjugué ; ordinairement il le pille, et il y nomme un autre souverain, qu'il choisit dans la famille régnante.

» Obéréa avait de fréquentes querelles avec son mari, et elle le battait souvent. Ils se séparèrent. Le mari prit pour maîtresse une jeune femme très belle, et Obéréa, de son côté, prodigua ses faveurs à Obadi et à d'autres amants. Les infidélités d'O-ammo semblent avoir été le fondement de ces disputes. Ces brouilleries, qui ne sont pas aussi communes à Taïti qu'en Angleterre, arrivent cependant quelquefois, surtout si la femme commence à perdre ses charmes, et exige toujours les mêmes soins. Voici un second fait dont nous fûmes témoins. Polatehéra, jadis femme de Potatou, mais qui en était alors séparée, avait pris en sa place un jeune mari ou amant, dès qu'elle avait vu son premier amant s'attacher à une autre Taïtienne. Le jeune homme aimait une fille de son âge ; ils se donnaient des rendez-vous sur notre vaisseau, et comme ils ne cachaient pas bien leurs amours, on les découvrit. La fière Polatehéra les surprit un matin, donna à sa rivale plusieurs coups sur la tête, et fit à l'amant coupable une sévère réprimande.

» Le capitaine Cook trouva, en 1767, le gouvernement de Taïti dans les mains de Toutahah. Ce prince, devenu fort riche par les présents qu'il avait reçus des Anglais, après le départ de *l'Endeavour*, persuada aux chefs de Taïti-Noué de marcher contre Ouahitoua, qui avait fait un si sanglant outrage à sa famille. Ils équipèrent une flotte, et se rendirent à Tierrebou, où Ouahitoua se prépara à les recevoir ; mais comme c'était un vieillard, qui désirait finir ses jours en paix, il assura Toutahah, par députés, qu'il était son ami, qu'il lui resterait toujours attaché, et il le conjura de retourner dans son pays, sans attaquer ceux qui l'aimaient. Toutahah, dont ces caresses ne changèrent point la résolution, donna ordre de livrer bataille. La perte fut à peu près égale des deux côtés, et Toutahah se retira, afin d'attaquer l'ennemi par terre. Happaï et toute sa famille, désapprouvant cette entreprise, restèrent à O-parri ; mais Toutahah emmena O-tou, et marcha sur l'isthme situé entre les deux péninsules. Ouahitoua vint à sa rencontre. Il se livra un combat san glant ; Toutahah y périt, et son armée fut dispersée. Quelques Taïtiens nous

dirent qu'il fut fait prisonnier et mis à mort ensuite ; mais d'autres nous assurèrent, et surtout Omaï, qu'on le trouva dans le fort de la mêlée. O-tou se retira en hâte au fond des montagnes avec un petit nombre d'amis choisis, et Ouahitoua, suivi de ses forces victorieuses, marcha sur-le-champ à Matavaï et à O-parri. A son arrivée, Happaï s'enfuit; mais Ouahitoua lui fit dire qu'il n'avait aucun différend avec lui ni avec sa famille, et qu'il avait toujours souhaité la paix. O-tou revint bientôt du sommet des montagnes, et joignit son père, ainsi que tous ceux qui l'accompagnaient. Une paix générale fut conclue. O-tou prit les rênes du gouvernement, et les améliorations que nous remarquions depuis huit mois semblent prouver qu'il travaille avec intelligence au bien-être de ses sujets.

» Taré-Ouatou nous apprit en outre que son père avait huit enfants. Une chevelure touffue et un air de bonne santé, sans trop d'embonpoint, paraissaient caractériser toute la famille. En général leurs traits étaient agréables ; mais ils avaient le teint un peu brun, si on en excepte celui d'Otou. Ils étaient chéris de la nation, qui aime passionnément ses chefs. Leur conduite est en effet si affable et si affectueuse, qu'elle inspire une bienveillance universelle.

» Tedoua-Toouraï, la seconde des filles, accompagnait ordinairement le roi son frère quand il venait nous voir à bord ; elle ne croyait pas s'abaisser en vendant aux matelots des fruits et différentes curiosités pour des plumes rouges. Se trouvant un jour dans la grand'chambre avec O-tou, le capitaine et mon père, elle regardait des tas d'outils de fer et d'autres marchandises : le capitaine ayant été appelé sur le pont, elle chuchota quelque chose à son frère, qui à l'instant s'efforça de détourner l'attention de mon père en lui proposant diverses questions. Mon père, qui s'aperçut de ses desseins, fit semblant de ne pas regarder autour de lui, et la princesse, croyant ne pas être vue, cacha deux grands clous dans les plis de son vêtement. Quand le capitaine rentra, mon père l'avertit de ce petit stratagème ; mais ils jugèrent qu'il valait mieux n'en rien dire que de l'ébruiter. On remarquera que, toutes les fois qu'elle avait témoigné du goût pour quelques unes de nos richesses, on ne les lui avait pas refusées ; au contraire, nous lui en donnions plus qu'elle n'en demandait. Il est donc extraordinaire qu'elle ait eu la tentation de voler une chose qu'elle pouvait acquérir honnêtement. Plusieurs des femmes qui étaient à bord l'accusaient de conduire dans son lit des teouteous, ou des hommes d'un rang inférieur, sans que son frère en sût rien. Dans un pays où l'on suit librement les mouvements de la nature, on ne peut pas attendre de la réserve de ceux à qui le rang permet encore plus qu'aux autres de faire toutes leurs volontés. Les passions sont les mêmes partout ; le même instinct domine l'esclave et le prince, et produit toujours le même effet dans tous les pays.

» Le 14 mai, Oedidi se rendit à bord, et nous apprit qu'il se décidait à rester dans l'île; mais on le détermina à nous accompagner àOuliétéa. Il présenta au capitaine plusieurs insulaires de Bolabola, dont l'un était son frère. Ils demandaient à être conduits aux îles de la Société. Le capitaine y consentit.

» Tout transporté de joie, il nous annonça en secret qu'il avait partagé la couche d'Obéréa la nuit dernière. Il regardait cette faveur signalée comme une marque de distinction, et il nous montra plusieurs pièces de l'étoffe la plus fine qu'elle lui avait données. Obéréa, malgré sa vieillesse, conservait donc encore des désirs très vifs.

» A quelque temps de là, continue Cook, Taouha, Potatou, O-ammo, Happaï, Obéréa et quelques autres de nos amis nous apportèrent des fruits. Pour monter Taouha sur le vaisseau, on descendit un fauteuil soutenu par des cordes, et nous le hissâmes en haut; ce qui lui fit un grand plaisir, et ce qui étonna beaucoup ses compatriotes. On le plaça ensuite sur le gaillard d'arrière. Sa femme était avec lui. Parmi divers présents que je lui fis se trouvait une flamme anglaise, qui l'enchanta d'autant plus qu'on lui en apprit l'usage.

» Nous parlâmes de l'expédition projetée contre Eiméo, et Taouha continua de nous assurer qu'elle aurait lieu immédiatement après notre départ. Malgré sa maladie, il était déterminé à commander la flotte en personne. Il nous dit que sa vie était peu importante, puisqu'il ne pouvait pas être long-temps utile à son pays; quoique très infirme, il était fort gai; tous ses sentiments annonçaient le véritable héroïsme. Il prit congé de nous avec une tendresse et une cordialité extrêmes.

» Dès que nous eûmes renvoyé nos amis, nous aperçûmes un grand nombre de pirogues de guerre doublant la pointe d'O-parri. Voulant les examiner de plus près, je me rendis en hâte au rivage avec quelques uns de nos messieurs. J'arrivai avant que les pirogues eussent débarqué, et j'eus occasion de voir de quelle manière elles approchent de terre. Quand elles se trouvèrent devant l'endroit où elles projetaient d'atterrir, elles se formèrent en divisions composées de trois ou quatre bâtiments (peut-être qu'il y en avait un peu plus dans chaque division) qui se suivaient de près, et ensuite chaque division, l'une après l'autre, pagaya de toutes ses forces vers le rivage. La manœuvre s'exécuta d'une manière si adroite, qu'elles formèrent le long de la grève une ligne qui n'avait pas un pouce d'inflexion. Les rameurs étaient excités par leurs chefs, placés sur les plates-formes, et dirigés par un homme qui tenait une baguette à la main, et qui occupait l'avant de la pirogue du milieu. Ce conducteur annonçait aux rameurs, par des paroles et par des gestes, quand ils devaient pagayer tous à la fois, quand l'un des côtés devait s'arrêter, etc.

La promptitude de tous leurs mouvements prouvait leur habileté dans la manœuvre. Ensuite nous mîmes à terre, et nous allâmes à bord de plusieurs de ces pirogues, afin de les mieux considérer.

» La flotte, composée de quarante voiles, et équipée de la même manière que celle dont on a parlé plus haut, appartenait au petit district de Tettaha, et elle venait à O-parri passer, comme la première, la revue du roi. Elle était suivie de quelques petites pirogues doubles, qu'ils appelaient *maraïs*, et qui avaient à l'avant une espèce de double couchette couverte de feuilles vertes, chacune suffisant pour contenir un homme. Ils nous dirent que c'est là qu'on dépose les morts. Je suppose qu'ils voulaient parler des chefs, car autrement ils devraient perdre peu de monde dans les combats. O-tou, qui était présent, eut la bonté d'ordonner, à ma prière, à quelques unes des troupes de faire leur exercice.

» Deux détachements commencèrent d'abord avec des massues; mais ce combat finit tout de suite, de sorte que je n'eus pas le temps de faire des observations. Ils livrèrent ensuite un combat singulier, et ils montrèrent avec beaucoup de prestesse les différentes manières de se battre. Ils paraient fort adroitement les coups que leurs adversaires essayaient de leur porter. Ils étaient armés de massues et de piques qu'ils lançaient comme des dards. Ils faisaient un saut en l'air pour éviter les coups de massues sur les jambes, se courbaient un peu et sautaient de côté pour esquiver les coups destinés à la tête : ainsi le coup portait à terre. Ils paraient les coups de pique ou de dard à l'aide d'une pique qu'ils tenaient droit devant eux, et qu'ils inclinaient ensuite plus ou moins, suivant la partie du corps qu'attaquait leur antagoniste. En remuant un peu la main à droite ou à gauche, ils échappaient facilement et d'une manière aisée à toutes les atteintes qu'on essayait de leur porter. Il me sembla que, lorsqu'un combattant avait paré les coups de l'autre, il ne profitait pas de l'avantage qui s'offrait à lui; par exemple, après avoir paré un dard, il se tenait toujours sur la défensive, laissant son antagoniste en prendre un autre, et ne profitait pas du temps pour le transpercer. Ces champions ne portaient aucun vêtement superflu. Les spectateurs leur enlevèrent une ou deux pièces d'étoffe dont ils étaient couverts, et ils nous les donnèrent.

» Dès que le combat fut fini, la flotte partit sans suivre aucun ordre; chaque bâtiment s'empressa de gagner le large le premier. Nous allâmes avec O-tou à un de ses chantiers, où on construisait deux grandes *pahiés ;* chacune avait cent huit pieds de long. On était prêt à les lancer, et on voulait en faire une double pirogue. Le roi me demanda un grappin et une corde; j'y ajoutai un petit pavillon anglais et une flamme (dont il connaissait très bien l'usage), et je le priai de donner à la pahié le nom de *Britannia*. Il y consentit, et elle reçut effectivement ce nom.

» L'homme qui commandait la manœuvre avec une baguette à la main, observe Forster, peut être comparé au kéleusès des navires des anciens Grecs, et cette flotte de Taïti nous rappela souvent les forces navales qu'employait cette nation dans les premiers temps de son histoire. Les Grecs étaient sans doute mieux armés, parce qu'ils faisaient usage des métaux; mais on voit par les écrits d'Homère qu'ils combattaient sans ordre, et que leurs armes étaient aussi simples que celles de Taïti. Les efforts réunis de la Grèce contre Troie ne furent guère plus considérables que l'armement d'O-tou contre l'île d'Eiméo, et il y a apparence que les *mille carinæ* si célébrées n'étaient guère plus formidables qu'une flotte de grandes pirogues qui exigent chacune de cinquante à cent vingt hommes pour les manœuvrer. La navigation des Grecs ne surpassait pas celle des Taïtiens d'aujourd'hui par son étendue, car elle se bornait à de courtes traversées d'une île à l'autre; et comme les étoiles, pendant la nuit, dirigeaient les navigateurs dans l'Archipel, elles guident aussi les insulaires du Grand-Océan. Les Grecs avaient de la bravoure: les blessures nombreuses des chefs de Taïti sont des preuves de leur courage et de leur intrépidité. Il paraît que, dans les batailles, leur imagination s'exalte jusqu'à la frénésie, et que leur bravoure est toujours en accès: d'après les combats d'Homère, il est évident que l'héroïsme qui produisait les exploits que chante le poète grec était exactement de la même nature. Qu'il nous soit permis de prolonger encore un peu cette comparaison. On nous peint les héros d'Homère comme des hommes d'une taille et d'une force plus que naturelles: les chefs de Taïti, comparés au bas peuple, sont si supérieurs par leur stature et l'élégance de leurs formes, qu'ils paraissent être d'une race différente. Leurs estomacs, d'une dimension prodigieuse, exigent une quantité extraordinaire d'aliments: les héros du siége de Troie sont, comme les chefs de Taïti, fameux par la quantité d'aliments qu'ils consommaient, et il paraît que les Grecs n'aimaient pas moins le porc que les Taïtiens d'aujourd'hui. On observe la même simplicité de mœurs dans les deux nations, et leur caractère est également hospitalier, affectueux et humain. Il existe même de la ressemblance dans leur constitution politique. Les chefs des districts de Taïti sont des princes puissants, qui n'ont pas plus de respect pour O-tou que les Grecs n'en avaient pour Agamemnon; et on parle si peu du bas peuple dans l'Iliade, qu'on a lieu de supposer qu'il avait aussi peu d'importance que les teouteous du Grand-Océan. Enfin je pense que la ressemblance pourrait être poussée plus loin; mais je n'ai voulu que l'indiquer, sans abuser de la patience des lecteurs. Ce que j'ai dit prouve assez que les hommes parvenus au même degré de civilisation se ressemblent les uns les autres plus que nous ne le croyons, même aux deux extrémités du monde. Je serais fâché d'avoir fait ces

courtes observations si elles engageaient un écrivain systématique à trouver une origine commune aux Grecs et aux insulaires du Grand-Océan. La manie de rapprocher les Égyptiens et les Chinois, par exemple, a excité tant de disputes, que les vrais savants désirent qu'elle ne devienne pas une maladie contagieuse.

» O-tou proposa à mon père et à M. Hodges de rester à Taïti, et il leur promit très sérieusement de les faire éris ou chefs des riches cantons d'O-parri et de Matavaï. Je ne sais si cette invitation avait des motifs d'intérêt ou si elle provenait uniquement de la bonté de son cœur. Nous quittâmes cet aimable prince avec l'émotion et la tristesse naturelles en pareilles occasions.

» Un des aides du canonnier fut si enchanté de la beauté de l'île et du caractère de ses habitants, qu'il forma le projet d'y rester. Sachant bien qu'il ne pouvait pas l'exécuter tant que nous serions dans la baie, dès que nous en fûmes dehors, et qu'on eut rentré les chaloupes et déployé les voiles, il se jeta à l'eau. Il était bon nageur; mais on le découvrit bientôt : un canot le poursuivit et le reprit. On observa à mi-chemin, entre *la Résolution* et le rivage, une pirogue qui semblait nous suivre, mais qui était destinée à le prendre à bord. Dès que les Taïtiens qui la montaient aperçurent notre canot, ils se tinrent éloignés. Notre déserteur avait concerté son plan avec eux, et O-tou, qui en fut instruit, l'avait encouragé. Ils espéraient, avec raison, qu'un Européen leur procurerait de grands avantages.

» Dès qu'on l'eut ramené, je le fis mettre aux fers pour quinze jours, et je fis route pour Haouaheiné, afin d'y voir nos amis. »

Relache a Houaheiné et Ouliétéa.

Spectacle dramatique. Société des Arréoïs. Comédie de *l'Enfant vient.*

« Un vent frais, dit Forster, nous éloignait de Taïti. Nous ne cessions de contempler cette île charmante, lorsqu'un autre spectacle attira nos regards sur les ponts. C'était une des plus belles femmes de l'île, qui avait résolu de venir avec nous à Ouliétéa, sa patrie. Ses parents, qu'elle avait quittés quelques années auparavant pour s'enfuir avec son amant, vivaient encore, et sa tendresse filiale la portait à les revoir. Elle ne craignait point leur colère; au contraire, elle s'attendait à en être bien reçue. En effet, ces insulaires pardonnent aisément les fautes de jeunesse. Comme O-tou avait défendu expres-

sément à aucune de ses sujettes de nous suivre, elle s'était cachée à bord durant la dernière visite de ce prince; mais se voyant alors en pleine mer, elle ne craignit point de se montrer. Le frère d'Oedidi, son domestique et deux autres naturels de Bolabola nous accompagnèrent aussi. Ils se fiaient à des étrangers qui avaient ramené si fidèlement un de leurs compatriotes, et qui s'efforçaient de leur donner toutes sortes de marques d'amitié. Leur compagnie anima notre conversation et abrégea en quelque sorte notre traversée de Taïti à Houaheiné. La Taïtienne portait l'habit complet d'un de nos officiers, et elle était si charmée de son nouveau vêtement, qu'elle descendit à terre ainsi vêtue dès qu'on eut abordé. Elle dîna avec les officiers sans le moindre scrupule, et elle rit des préjugés de ses compatriotes avec toute la grâce des femmes du monde. Si son éducation avait été soignée, elle aurait brillé par son esprit, même en Europe, puisque son extrême vivacité, jointe à des manières très polies, la rendait déjà supportable.

» Nous marchâmes toute la nuit, dit Cook, et le 15 mai au matin, nous découvrîmes Houaheiné. A une heure après-midi, on mouilla à l'entrée septentrionale du havre d'O-ouharré. Durant les manœuvres, plusieurs insulaires vinrent nous faire une visite; le vieux chef Ori, qui était à leur tête, m'offrit un cochon et d'autres présents avec les cérémonies accoutumées.

» Le 17 au soir, dit Cook, quelques uns de nos Messieurs assistèrent à un spectacle dramatique. La pièce représentait une fille qui s'enfuyait avec nous de Taïti. Le fait était vrai, et la jeune femme dont il a été question plus haut vit elle-même jouer ses propres aventures; ce qui lui causa tant de chagrin, que nos Messieurs eurent toutes les peines du monde à l'engager à rester jusqu'à la fin. Elle versa beaucoup de larmes. La réception que lui firent ses amis à son retour formait le dénoûment, qui n'était guère favorable à la pauvre Taïtienne.

» Comblés des bons traitements de ce peuple, nous nous séparâmes le 23 mai 1774. Le bon vieux chef fut le dernier insulaire qui quitta le vaisseau. En partant, je lui dis que nous ne le reverrions plus. Il se mit à pleurer, et répondit : « Laissez venir ici vos enfants, et nous les traiterons bien. »

» Dès que nous eûmes débouqué du havre, je fis voile et je portai le cap sur l'extrémité méridionale d'Ouliétéa. Le 25 nous arrivâmes devant le canal, où le vaisseau pénétra à toutes voiles le plus qu'il nous fut possible. Le chef Oréo, mon vieil ami, et plusieurs autres, vinrent nous voir. Ils ne manquèrent pas de nous apporter des présents. Le lendemain, j'allai à terre, avec les officiers, lui rendre sa visite, et lui offrir les présents accoutumés. En entrant dans sa maison, nous fûmes reçus par quatre ou cinq vieilles femmes qui pleuraient et se lamentaient, et qui en même temps se découpaient la

tête avec des instruments de dents de requin ; le sang inondait leurs visages et leurs épaules. Ce qu'il y eut de plus fâcheux, il fallut essuyer les embrassements de ces vieilles furies, ce qui nous couvrit de sang. Cette cérémonie finie (car c'en était une), elles sortirent, se lavèrent, et revinrent bientôt aussi joyeuses que le reste de leurs compatriotes. Oréo parut enchanté de notre retour. La présence d'Oedidi, celle d'un ambassadeur du pays que nous venions de quitter, et que nous amenions, affermit sans doute la bonne opinion qu'il avait de nous, et inspira la confiance à tout son peuple. Après être restés là peu de temps, le chef et ses amis mirent un cochon et des fruits dans ma chaloupe, et vinrent dîner à bord avec nous.

» L'après-midi, ajoute Forster, nous nous promenâmes, autant que le permit la pluie, le long de la crique où était le vaisseau. La côte était bordée d'une quantité innombrable de pirogues, et chaque maison ou cabane fourmillait d'habitants qui se préparaient à faire de bons dîners sur des tas de provisions accumulées partout. On nous dit que la société des arréoïs était alors réunie. Durant notre relâche à Houaheiné, nous avions vu soixante-dix pirogues montées par plus de sept cents arréoïs qui partirent un matin pour Ouliétéa ; nous apprîmes ici qu'ils passèrent quelques jours au côté oriental de cette île, et qu'ils étaient arrivés sur la côte ouest seulement un jour ou deux avant nous. Nous remarquâmes que c'étaient tous des personnages de quelque importance et de la race des chefs. Le tatouage des uns offrait de grandes et larges figures : Oedidi nous assura que c'étaient les premiers de l'ordre, et que plus ils étaient couverts de piqûres, et plus leur rang était élevé. En général ils étaient tous robustes et bien faits, et tous guerriers de profession. Oedidi avait beaucoup de respect pour cette société ; il nous déclara qu'il en était. Ceux qui la composent sont unis par les liens d'une amitié réciproque, et ils exercent entre eux l'hospitalité dans toute son étendue : dès qu'un arréoï en va voir un autre, quoiqu'il ne le connaisse pas, il est sûr qu'on pourvoira à ses besoins, et qu'on lui donnera ce qu'il lui plaira de demander ; on le présente aux membres de l'ordre, qui se disputent à qui le comblera de plus de caresses et de présents. C'est pour cela qu'Oedidi jouit de tant de plaisirs à Taïti. Les premiers insulaires qui le virent à bord étaient arréoïs, et à l'instant ils lui offrirent leurs habits, parce qu'il n'avait que des vêtements européens. Il paraît qu'une ou plusieurs personnes de chaque petite famille de chef entrent dans cette communauté, dont la loi invariable et fondamentale est qu'aucun des membres ne peut avoir d'enfants. D'après le témoignage des naturels les plus éclairés, nous avons lieu de croire que, dans son institution primitive, on exigeait un célibat perpétuel ; mais comme cette loi blesse trop les mouvements de la nature, qui sont d'une vivacité ex-

traordinaire dans ce climat, ils y manquèrent bientôt; ils conservent cependant l'esprit de cette abstinence en suffoquant tous les enfants qui naissent parmi eux.

» Les arréoïs jouissent de différents priviléges, et on a pour eux une grande vénération aux îles de la Société et à Taïti; ils sont très fiers de ne point avoir d'enfants. Quand on dit à Topia que le roi d'Angleterre avait une nombreuse famille, il avoua qu'il se croyait plus grand que ce prince, parce qu'il était arréoï. Chez la plupart des autres peuples, le nom de père est honorable, et il imprime le respect; mais un arréoï taïtien le prend pour un terme de mépris et de reproche.

» Dans les grandes assemblées que tiennent les arréoïs, et dans les voyages qu'ils font, ils se nourrissent des végétaux les plus exquis; ils mangent beaucoup de porc, de viande de chien, de poissons et de volailles, que les teouteous, ou la classe inférieure du peuple, leur fournissent libéralement. On leur prépare aussi la boisson de racine de poivre, dont ils font une consommation étonnante. Les plaisirs sensuels les accompagnent partout où ils vont; ils ont une musique et des danses qu'on dit être très lascives, surtout la nuit, quand ils ne sont vus de personne.

» Quelques arréoïs sont mariés à une femme, de la manière qu'Oedidi avait épousé la fille de Toparri; mais d'autres ont une maîtresse passagère; la plupart fréquentent sans doute les prostituées, si communes sur toutes les îles. La dissolution est beaucoup plus universelle dans chaque pays policé de l'Europe, et je ne crois pas qu'on puisse en conclure qu'il existe une société d'hommes et de femmes aussi débauchés qu'on suppose les arréoïs

» Quand on considère le caractère doux, généreux et affectueux des Taïtiens, on ne conçoit pas comment ils peuvent massacrer leurs enfants; on est révolté de la barbarie farouche du père, et surtout de la dureté impitoyable de la mère, qui étouffe la voix et l'instinct de la nature : mais la coutume, on le sait, éteint tous les sentiments et tous les remords. Dès qu'on m'eut assuré que les arréoïs pratiquent cet usage cruel, je reprochai à notre ami Oedidi de se vanter d'être d'un si détestable corps; j'employai tous les arguments possibles, et je le convainquis enfin : il me promit de ne pas tuer ses enfants, et de quitter la société dès qu'il obtiendrait le titre glorieux de père. Il nous protesta que les arréoïs ont très rarement des enfants. Comme ils choisissent vraisemblablement leurs femmes et leurs maîtresses parmi les prostituées, et comme d'ailleurs ils portent la volupté à un point extrême, ils n'ont pas beaucoup à craindre d'engendrer. Les réponses d'O-maï, que j'ai consulté sur ce sujet après mon retour en Angleterre, m'ont fait encore plus de plaisir, car elles diminuent la noirceur de ce crime, et lavent le gros de la nation du

reproche qu'on pourrait lui faire d'y prendre part. Il m'a confirmé que les lois immuables des arréoïs ordonnent de mettre à mort les enfants ; que la prééminence et les avantages d'un arréoï sont si précieux, qu'il leur sacrifie la pitié ; que la mère ne consent jamais à cet horrible assassinat, mais que son mari et les autres membres la persuadent de se dessaisir de l'enfant, et que, lorsque les prières ne suffisent pas, on emploie la force. Il ajoutait en outre que ce meurtre se commet toujours en secret, de manière que personne du peuple ni même des teouteous et des domestiques de la maison ne le voit ; enfin, que, si quelqu'un en était témoin, les meurtriers seraient tués.

» Le 27, dès le grand matin, Oréo, sa femme, son fils, sa fille et plusieurs de ses amis, nous firent une visite, et nous apportèrent une assez grande quantité de toutes sortes de rafraîchissements. C'était pour ainsi dire les premiers que nous eussions obtenus. Ils restèrent à dîner.

» Après midi, nous les accompagnâmes à terre, où on joua pour nous une pièce appelée *Mididii Haramaï*, ce qui signifie *l'Enfant vient.* Le dénouement fut l'accouchement d'une femme en travail : ils firent paraître tout à coup sur la scène un gros enfant, haut d'environ six pieds, qui courut autour du théâtre, traînant après lui un grand torchon de paille suspendu par une corde à son nombril.

» L'homme qui joua le rôle de la femme fit tous les gestes que les Grecs allaient admirer dans les bosquets de Vénus Ariadne, près d'Amathonte, où on observait la même cérémonie, le second jour du mois de Gorpioeus, en mémoire d'Ariadne, qui mourut en couche. Ainsi l'imagination folle des hommes a inventé dans tous les pays les coutumes les plus extravagantes. Il est impossible d'exprimer les éclats de rire des naturels lorsqu'ils virent le nouveau né courir sur la scène, et poursuivi par les danseuses, qui essayaient de l'attraper. Les femmes contemplèrent sans rougir toute la pièce, qui n'était point du tout indécente pour elles, et elles ne furent pas obligées, comme nos dames d'Europe, de regarder à travers leurs éventails. Au commencement, à la fin et dans les entr'actes, il y eut des danses et des pantomimes. Poyadoua, fille d'Oréo, déploya son agilité ordinaire, et nous l'applaudîmes de bon cœur. Des hommes jouèrent aussi des farces, dans les chansons desquelles nous reconnûmes le nom du capitaine Cook, et de plusieurs personnes de l'équipage. Il nous parut qu'il était question d'un vol commis par un de leurs compatriotes. Une autre farce représenta l'invasion des insulaires de Bolabola ; ils se battirent les uns les autres à coups de courroie ou de fouet, ce qui produisait un bruit retentissant.

» Cook eut occasion de voir une seconde fois la pièce de *l'Enfant vient*, et il remarqua qu'au moment où ils reçurent l'homme qui représentait l'enfant,

ils comprimèrent et aplatirent son nez. On peut en conclure qu'ils compriment ainsi celui des enfants à l'instant où ils naissent, et voilà sans doute pourquoi en général ils ont le nez plat.

» Notre ami Oedidi était peut-être le seul des nobles qui ne partageait point la joie et les divertissements de ses compatriotes. Il ne recevait pas les marques distinguées de faveur qu'on lui avait prodiguées à Taïti, car il paraît que, même dans les îles du Grand-Océan, un homme n'est jamais moins estimé que dans son pays. Tous ses parents, qui étaient fort nombreux, attendaient de lui des présents, comme une obligation de sa part. A Taïti, au contraire, sa libéralité lui faisait des amis et lui procurait beaucoup d'avantages. Tant qu'il resta à ce généreux Indien quelques unes des richesses qu'il avait rassemblées, au péril de sa vie, pendant notre dangereuse et triste campagne, on ne cessa point de lui en demander; et, quoiqu'il donnât de bon cœur tout ce qu'il avait, ses connaissances l'accusaient d'avarice. Il fut bientôt réduit à venir à bord nous supplier de lui accorder de nouveaux trésors, car il n'avait plus que des plumes rouges et quelques autres curiosités qu'il destinait à Opouny, son parent, roi de Bolabola.

» Un jour, nous débarquâmes au coin d'une maison où nous aperçûmes quatre figures de bois de deux pieds de long, rangées sur une tablette. Elles avaient une pièce d'étoffe autour des reins, et sur leurs têtes une espèce de turban garni de longues plumes de coq. Un naturel qui occupait la cabane nous dit que c'étaient *Eatoua note teouteou*, les dieux des serviteurs ou des esclaves. Cette assertion ne suffit peut-être pas pour conclure qu'ils les adorent, et qu'on ne permet point aux serviteurs et aux esclaves d'avoir les mêmes dieux que les hommes d'un rang plus élevé. Je n'ai jamais ouï dire que Topia eût fait une pareille distinction, ni même que ses compatriotes rendissent un culte à quelque chose de visible. D'ailleurs ce sont les premières divinités de bois que nous ayons rencontrées sur ces îles; nous jugeâmes que c'étaient des dieux uniquement sur la parole d'un insulaire, peut-être superstitieux, et que peut-être nous n'avons pas compris. Cependant les habitants de cette île sont en général plus superstitieux qu'à Taïti. Dans la première visite que je fis au chef, il me pria de ne permettre à personne de mon équipage de tuer des hérons ni des piverts, oiseaux aussi sacrés chez eux que les rouges-gorges, les hirondelles, etc., le sont parmi les vieilles femmes en Angleterre. Topia, qui était prêtre, et qui connaissait bien la religion, les coutumes et les traditions de ces îles, ne montra pourtant aucun respect pour ces oiseaux. Je fais cette remarque parce que plusieurs de nos officiers pensaient que ces oiseaux étaient des éatouas ou dieux.

» Les insulaires, sachant que nous mettrions bientôt à la voile, nous ap-

portèrent le 31 plus de fruits qu'à l'ordinaire. Parmi ceux qui vinrent à bord se trouvait un jeune homme de six pieds quatre pouces et six dixièmes ; sa sœur, plus jeune que lui, avait cinq pieds dix pouces et demi. »

Religion des îles de la Société.

« Parmi les naturels des îles de la Société, observe Forster, il existe un petit nombre d'hommes instruits des traditions nationales et des idées de mythologie et d'astronomie répandues dans ces pays. Oedidi, tandis que nous étions en mer, nous avait souvent parlé d'eux comme des plus savants de ses compatriotes ; il les nommait *tata-o-rerro*, terme qu'on peut rendre par celui de maître. Après beaucoup de recherches nous trouvâmes dans le district d'Hamaménou un chef nommé Toutavaï qui portait ce titre. Nous regrettâmes de ne l'avoir pas connu plus tôt ; mais mon père résolut d'employer le temps qui lui restait à faire des recherches sur un sujet aussi intéressant que l'histoire des opinions religieuses.

» Toutavaï fut charmé de trouver une occasion de déployer ses connaissances ; il était flatté de notre attention à l'écouter, et il parla sur le même objet avec plus de patience et plus long-temps que nous ne l'attendions d'un habitant de ces îles, dominé par la vivacité et la légèreté de son caractère. La religion de ces insulaires paraît former un système de polythéisme singulier. Quelques peuples, absorbés par le soin de pourvoir à leur subsistance, ne s'élèvent pas jusqu'à la Divinité ; mais ils sont en bien petit nombre. Ceux de Taïti et des îles de la Société croient à l'existence d'un Être suprême, créateur de toutes choses.

» Toutavaï commença par nous apprendre que sur chaque île de ce groupe on donne un nom différent au Dieu suprême, créateur de la terre et du ciel ; et, voulant s'exprimer plus clairement, il ajouta que sur chaque île on croit à des divinités différentes, parmi lesquelles il en est une, reconnue de toutes, qui tient le premier rang. O-Marrào a créé la mer ; O-Maoui, dieu puissant, qui produit les tremblements de terre, a créé le soleil. La divinité qui réside dans cet astre, et qui le gouverne, se nomme Toutoumo-Hororriri. Ils lui donnent une très belle forme, et des cheveux qui lui descendent jusqu'aux pieds. Ils assurent que les morts vont partager son habitation, et que là ils mangent continuellement du fruit à pain et du porc qui n'ont pas besoin d'être préparés au feu. Ils croient que chaque homme a au dedans de lui un être séparé appelé Ti, qui agit d'après l'impression des sens, et qui de ses conceptions forme des pensées. (Les naturels donnent aux pensées le nom de *paroù no te obou*, ce qui signifie littéralement *paroles dans le ventre*.)

Cet être, qui ressemble à l'âme, existe après la mort, et habite les images de bois placées autour des cimetières, auxquelles ils donnent le nom de Ti. Ainsi la croyance d'une vie à venir, et l'union de l'esprit et de la matière, sont répandues jusque sur les îles les plus éloignées. Nous n'avons pas pu découvrir s'ils admettent des récompenses ou des châtiments dans l'autre monde ; mais il est probable que ces idées ne sont point étrangères à une nation dont la civilisation est aussi avancée que celle de Taïti.

» La lune, suivant eux, a été créée par une divinité femelle nommée O-Hienna, qui gouverne aussi cette planète, et qui réside dans les taches ou les brouillards noirs. Les femmes chantent un couplet qui semble être un acte d'adoration à cette divinité.

» On a lieu de supposer que, pour les Taïtiens, la déesse de la lune n'est pas la chaste Diane des anciens, mais plutôt l'Astarté des Phéniciens. Les étoiles ont été créées par une déesse appelée Tettou-Matarou, et les vents sont gouvernés par le dieu Orri-Orri.

» Outre ces grandes divinités, ils ont un nombre considérable de dieux inférieurs, dont quelques uns passent pour être méchants et pour tuer les hommes pendant leur sommeil. Le tahova-rohaï, ou le grand-prêtre de l'île, les adore publiquement dans les principaux moraïs. On adresse aux dieux bienfaisants des prières, qu'on ne prononce pas à haute voix. Nous ne remarquions ces prières qu'au mouvement des lèvres des insulaires. Le prêtre lève les yeux au ciel, et l'éatoua ou dieu est supposé descendre et converser avec lui sans être aperçu du peuple et sans être entendu de qui que ce soit, excepté du prêtre, qui, comme on voit, a soin de voiler la religion de mystères.

» On offre aux dieux des cochons, des volailles rôties et toutes sortes de comestibles ; mais on ne rend d'autre culte aux divinités inférieures, et surtout aux esprits malfaisants, qu'une espèce de sifflement. On croit que quelques uns habitent une certaine île déserte, nommée Mannoa, où on les voit sous la figure d'hommes grands et forts, qui ont des yeux farouches et qui dévorent ceux qui approchent de leur côte. Ceci fait peut-être allusion à l'anthropophagie, qui semble avoir existé jadis sur ces îles, comme je l'ai observé ailleurs. Certaines plantes et certains oiseaux sont consacrés particulièrement aux divinités.

» Les prêtres conservent leurs places pendant leur vie, et leur dignité est héréditaire. Le grand-pontife de chaque île est toujours un éri, qui jouit du premier rang après le roi. On les consulte dans la plupart des occasions importantes ; on leur donne ce que le pays produit de meilleur, car ils ont trouvé le moyen de se rendre nécessaires. Un ou deux docteurs ou tata-o-rerro, comme Toutavaï, qui savent la théogonie et la cosmogonie, et qui, à de certains

temps, instruisent le peuple, habitent dans chaque canton. Les Indiens conservent ainsi leurs connaissances en géographie et en astronomie et sur la division du temps.

» Le 4 juin, dès le grand matin, j'ordonnai, dit Cook, de tout apprêter pour mettre à la voile. Le chef Oréo, et toute sa famille, vinrent à bord nous dire adieu pour la dernière fois; ils étaient accompagnés d'Ouourou, l'éri de Hi; de Boba, l'éri d'Otaha, et de plusieurs de leurs amis. Ils nous apportèrent tous des présents; mais Ouourou en fit un beaucoup plus considérable que les autres, parce que c'était sa première et sa dernière visite. Ils me supplièrent de revenir les voir. Le chef, sa femme et sa fille, et surtout les deux femmes, pleurèrent presque sans interruption. Quand il fallut lever l'ancre, ils prirent congé de nous de la manière la plus affectueuse et la plus tendre. La dernière prière d'Oréo fut encore pour m'engager à revenir. Quand il vit que je ne voulais pas le lui promettre, il demanda le nom de mon *moraï* ou du lieu où l'on m'enterrerait. Quelque étrange que fût cette question, je lui répondis aussitôt : *Stepney*, nom de la paroisse que j'habite à Londres. Il me supplia de le répéter plusieurs fois jusqu'à ce qu'il le pût prononcer. Alors cent bouches à la fois s'écrièrent : *Stepney moraï no Touté*, Stepney le tombeau de Cook. Forster m'apprit ensuite qu'un homme, à terre, avait demandé la même chose; mais il fit une réponse différente et plus convenable, en disant qu'un marin ne savait pas où il serait enterré. Toutes les grandes familles de ces îles ont coutume d'avoir des cimetières particuliers, qui passent avec leurs biens à leurs héritiers. Le *moraï* d'O-parri, à Taïti, pendant le règne de Toutaha, était appelé *moraï no Toutaha;* mais on le nomme aujourd'hui *moraï no O-tou*, comme on l'a déjà remarqué. Quelle plus grande preuve d'amitié ces insulaires pouvaient-ils nous donner que de vouloir se souvenir de nous lors même que nous ne serions plus? Nous leur avions répété souvent que nous les voyions pour la dernière fois; ils voulurent savoir dans quel endroit nos cendres iraient se joindre à celles de nos ancêtres.

» Comme je ne pouvais ni promettre ni espérer qu'on enverrait de nouveaux vaisseaux visiter ces îles, Oedidi, notre fidèle compagnon, se décida à rester dans sa patrie; mais il nous quitta avec des regrets qui montraient bien son estime pour nous; rien ne put l'y déterminer que la crainte de ne jamais revoir son pays. Quand le chef me pressait avec tant d'instance de revenir, je lui fis quelquefois des réponses qui lui laissaient un peu d'espérance. Oedidi, à l'instant, me tirait de côté et se faisait répéter ce que je venais de dire. Lorsqu'il fallut nous séparer, il courut de chambre en chambre pour embrasser tout le monde.

» Je ne puis pas décrire les angoisses qui remplirent l'âme de ce jeune homme quand il s'en alla ; il regarda le vaisseau, il fondit en larmes, et se coucha de désespoir au fond de sa pirogue. En sortant des rescifs, nous le vîmes encore qui étendait les bras vers nous.

» Au moment où il sortit du vaisseau, il me demanda *tatou parou*, quelque chose qu'il pût montrer aux commandants des autres bâtiments qui, dans la suite, relâcheraient sur son île. J'y consentis ; je lui donnai un certificat du temps qu'il avait été avec nous, et le recommandai à ceux qui toucheraient ici par la suite.

» En abordant sur ces îles la première fois, j'avais envie de visiter la fameuse Bolabola de Topia ; mais comme j'avais pris à bord assez de rafraîchissements de toute espèce, et que la route que je projetais exigeait tout mon temps, je renonçai à ce dessein, et je cinglai à l'ouest, faisant nos adieux à ces îles fortunées où la nature a d'une main prodigue répandu ses faveurs.

Séjour aux iles des Amis.

» Le 26 juin, nous jetâmes l'ancre en vue d'Anamoka, et aussitôt nous vîmes arriver des pirogues de toutes les parties de l'île. Elles apportaient des ignames et du poisson, qu'elles échangèrent pour de petits clous et de vieux morceaux d'étoffes. Un de ces Indiens se saisit de la sonde, et, malgré toutes les menaces que put lui faire Cook, il eut la hardiesse de couper la ligne. On tira sur sa pirogue un coup de mousquet chargé à balle ; il se retira tranquillement de l'autre côté du vaisseau. On lui redemanda le plomb une seconde fois, mais en vain. On tira sur lui à dragées, et quand il se sentit blessé, il rama à l'avant du vaisseau, où pendait une corde, à laquelle il attacha la sonde. Ses compatriotes, peu contents de cette restitution, le chassèrent de sa pirogue et le contraignirent de s'enfuir à terre à la nage.

» Entre autres marques d'hospitalité qu'on donna au capitaine Cook, une des plus belles femmes de l'île lui fit une offre qu'il n'accepta pas. On défendit aux personnes infectées ou guéries depuis peu de la maladie vénérienne d'aller à terre, et on défendit aussi d'admettre aucune femme dans le vaisseau. Un grand nombre d'Indiennes qui vinrent sur des pirogues semblaient fort empressées de faire connaissance avec les matelots ; mais après avoir pagayé quelque temps autour du vaisseau, comme on ne voulut pas les recevoir, elles s'en retournèrent très mécontentes.

» Le capitaine, ayant monté la chaloupe, ordonna à un canot de nous sui-

vre avec les pièces à l'eau, pour les remplir. Les Indiens nous aidèrent à conduire ces futailles à l'aiguade et à les ramener; un clou et un grain de verroterie étaient le prix de ce petit service. Ils nous apportèrent des fruits et des racines en si grande abondance, que la chaloupe et un canot en emportèrent leur charge et revinrent en prendre une autre dans la matinée, pendant qu'un autre canot remplissait tous les tonneaux.

» Les bananes et les cocos étaient rares en proportion des pamplemouses et des ignames; le fruit à pain était encore plus rare, quoique les arbres qui donnent ces trois fruits fussent très nombreux. Les hommes n'avaient pour vêtement qu'une petite ceinture autour des reins; quelques uns cependant, ainsi que la plupart des femmes, portaient une étoffe d'écorce peinte, très roide, ou des nattes qui leur descendaient du bas du dos à la cheville du pied.

» Les cris de tous ceux qui avaient quelque chose à vendre devinrent si forts à notre débarquement sur la côte que nous nous hâtâmes de pénétrer dans l'intérieur du pays, dont l'aspect était singulièrement attrayant. des plantes variées couvraient le terrain avec profusion, et les plantations de toute espèce faisaient de cette île un charmant jardin; les haies, qui arrêtaient notre vue à Tongatabou, beaucoup moins fréquentes ici, n'enfermaient qu'un côté du sentier, et laissaient l'autre découvert à l'œil. Le terrain, qui n'était pas parfaitement de niveau, s'élevait en plusieurs petits mondrains, environnés de haies et de buissons, formant une très agréable perspective. Le chemin que nous suivions passait quelquefois sous de longues allées d'arbres élevés, plantés à des distances considérables les uns des autres, et dans l'intervalle la plus riche verdure tapissait le terrain. D'autres fois, un berceau touffu d'arbustes odorants se prolongeait sur nos têtes, et nous cachait entièrement le soleil. On apercevait çà et là un mélange de plantations et de terres en friche.

» Les maisons des insulaires étaient d'une forme singulière; elles avaient à peine huit ou neuf pieds de haut; les parois, proprement faites de roseaux, qui, loin d'être perpendiculaires, convergeaient beaucoup vers le fond, ne s'élevaient pas à plus de trois ou quatre pieds de hauteur; le toit formait un faîte au sommet; de sorte que le corps de la maison ressemblait à un pentagone. Elle était couverte de branchages, et le toit formait une saillie au delà des parois de la maison, disposées en pente sur un des longs côtés; à quinze à dix-huit pouces de terre, se trouvait une ouverture d'environ deux pieds en carré, qui tenait lieu de porte. La longueur de l'habitation ne surpassait jamais trente pieds, et la largeur était communément de huit ou neuf.

» De grosses racines d'igname, qui semblent être la principale nourriture des insulaires, remplissaient toujours l'intérieur. Cette espèce de lit doit être

assez dure, et cependant, pour dormir la nuit, ils se contentent d'étendre quelques nattes par dessus. Les petites selles sur lesquelles les Taïtiens appuient leur tête sont très communes ici, et servent au même usage. Nous observâmes aussi plusieurs hangars ouverts, soutenus par des poteaux, pareils à ceux que nous avions vus à Tongatabou. Le sol de ceux-ci était couvert de nattes, et nous les crûmes destinés à être occupés pendant le jour.

» Dans notre course, nous passâmes à côté d'un grand nombre de ces habitations; mais nous vîmes peu d'habitants; la plupart étaient à notre marché. Tous ceux que nous rencontrâmes nous traitèrent poliment; ils inclinaient leurs têtes, disant : *Lelei ouoa,* bon ami, ou bien ils employaient d'autres expressions qui annonçaient leur bon caractère et leurs dispositions amicales à notre égard. Ils nous servaient de guides; ils allaient nous cueillir des fleurs au haut des plus grands arbres, et nous chercher des oiseaux au milieu de l'eau; ils nous montraient souvent les plus belles plantes, dont ils nous apprenaient les noms. Si nous leur en faisions voir une dont nous voulions emporter des échantillons, ils couraient en chercher fort loin; ils nous offraient avec empressement des cocos et des pamplemouses, et ils portaient avec joie de gros fardeaux pour nous. Un clou, un grain de verroterie, ou un mauvais morceau d'étoffe, leur paraissaient une récompense précieuse; en un mot, dans toutes les occasions, ils étaient disposés à nous obliger.

» Durant notre promenade, nous atteignîmes une grande lagune d'eau salée à l'extrémité septentrionale de l'île. Ce lac qui en un endroit n'était séparé de la mer que de quelques pieds, avait environ trois milles de long et un de large; trois petites îles, remplies d'arbres disposés d'une manière pittoresque, ornaient cette belle pièce d'eau, dont les bords attiraient sans cesse les regards. Le paysage, réfléchi sur les ondes, accroissait encore les délices de cette scène; nous en jouîmes tout à loisir du haut d'une éminence où des arbres élevés et des arbustes épais nous mettaient à l'abri du soleil.

» Je n'avais point vu d'île qui offrît une aussi grande variété de sites dans un si petit espace, et nous n'avons trouvé nulle part autant de jolies fleurs; leur doux parfum embaumait l'air. Le lac était rempli de canards sauvages; les bois et les côtes abondaient en pigeons, perroquets, râles et petits oiseaux. Les naturels nous en vendirent plusieurs.

» Les personnes qui étaient restées à bord avaient acheté beaucoup de provisions; toute la poupe était chargée de pamplemouses d'une excellente saveur, et d'une si prodigieuse quantité d'ignames, que nous en mangeâmes chaque jour, durant plusieurs semaines, en place de biscuit. Quelques Indiens qui étaient venus des îles voisines sur de grandes pirogues doubles avaient aussi vendu des armes et des ustensiles.

» M. Patten, notre chirurgien, ayant engagé un naturel à le suivre pour quelques grains de verroterie, erra sans crainte dans une grande partie de l'île. Après avoir fait une bonne chasse, il pensa à revenir à l'anse sablonneuse; l'insulaire portait onze canards. Trouvant les canots partis, il fut un peu déconcerté. Une foule nombreuse le pressa de toutes parts; il se rendit comme il put sur la côte vis-à-vis du vaisseau, d'où nous l'aperçûmes pendant le dîner. Chemin faisant, l'homme qui était chargé des canards en laissait tomber à dessein quelques uns; mais M. Patten se retournait pour les ramasser. La foule, l'entourant alors de plus près, le menaça de piques dentelées; il n'y eut que la crainte du fusil qui imposa aux insulaires. Plusieurs femmes, assises près des hommes, s'efforçaient, par mille gestes lascifs et par mille postures immodestes, de détourner son attention; mais sa situation était trop critique pour se laisser ainsi séduire.

» Quelque temps après une pirogue arriva du vaisseau, et M. Patten promit un clou au propriétaire de ce bâtiment s'il voulait le conduire à bord de *la Résolution*. Le marché se conclut, et au moment où il entrait sur le canot, les naturels lui arrachèrent son fusil, lui prirent tous ses canards, excepté trois; l'empêchèrent de partir, et même renvoyèrent la pirogue. Fort effrayé, il résolut de se rendre une seconde fois au sommet d'un rocher, où il croyait qu'il serait vu plus aisément du vaisseau. L'audace des Indiens s'accroissant à chaque instant, ils le dépouillèrent. Il se laissa tranquillement enlever sa cravate et son mouchoir; mais voyant qu'ils saisissaient ses habits avec violence, et qu'ils lui faisaient des gestes très menaçants, il désespéra de sa vie. Il est difficile de se représenter son inquiétude et ses angoisses. Il chercha dans toutes ses poches un couteau ou un autre instrument avec lequel il pût se défendre ou se venger en mourant. Il n'avait qu'un mauvais étui de cure-dents : il l'ouvrit, et le présenta avec assurance à ces brigands, qui, voyant qu'il était creux, reculèrent de deux ou trois pas; il continua à les intimider avec cette arme formidable. Ces misérables tenaient cependant toujours leurs piques levées contre lui. Comme le soleil dardait ses rayons sur sa tête, et qu'il avait marché tout le jour, il était épuisé de fatigue, et il commençait à désespérer de sa vie, lorsqu'une jeune femme très belle, remarquable par de longs cheveux qui flottaient en boucles sur son sein, eut pitié de lui. Elle s'avança hardiment du milieu de la foule; l'humanité et la compassion étaient peintes dans ses yeux; son visage annonçait tellement l'innocence et la bonté, qu'il fut impossible à M. Patten de se défier d'elle. Elle lui offrit un morceau de pamplemouse, qu'il accepta avec empressement et avec beaucoup de reconnaissance, et quand il eut mangé ce premier morceau, elle lui en donna d'autres. Enfin deux canots se détachèrent du vaisseau. A cette vue toute la

foule se dispersa. La généreuse Indienne, et un vieillard, qui était son père, restèrent assis près du chirurgien avec la tranquillité qu'inspire une conduite noble et vertueuse. Elle demanda le nom de son ami; il lui dit celui que les Taïtiens lui avaient donné, Patini. Elle l'adopta sur-le-champ, en le changeant en Patsini. M. Patten, entrant dans le canot, fit présent à cette femme et à son père de divers objets qu'il emprunta de l'équipage.

» Dès que le capitaine fut instruit de cet événement, il descendit à terre dans ce même lieu. A son approche, quelques insulaires se retirèrent en hâte. Il trouva sur les bords de l'anse nos officiers, avec un grand nombre d'Indiens. On n'avait fait aucune démarche pour recouvrer le mousquet; il crut devoir dissimuler, et en cela il convint qu'il eut réellement tort. La facilité que les insulaires avaient eue de se saisir de cette arme; qu'ils croyaient bien sûrement en leur possession, les encouragea à de nouvelles tentatives. L'alarme que ce vol avait répandue s'étant dissipée, ils apportèrent assez de provisions pour nous mettre en état de retourner à bord avant la nuit avec nos bateaux bien chargés.

» Les naturels firent, dès le même jour, d'autres petits vols: ils ne paraissaient pas être moins filous que les habitants de Tongatabou et des îles de la Société.

» Le 28, de très bonne heure, le second canot, aux ordres du lieutenant Clerke et du maître, débarqua pour faire de l'eau. Les insulaires, qui s'étaient rassemblés, se conduisirent avec si peu de ménagement, que l'officier ne savait trop s'il devait descendre les futailles; mais, comptant sur mon arrivée, il s'y hasarda. Ce ne fut pas sans beaucoup de rumeur qu'on parvint à les remplir et à les charger. Pendant ce travail, les Indiens ôtèrent au lieutenant son fusil et l'emportèrent. Ils prirent aussi quelques outils du tonnelier, et enlevèrent aux autres ce qui se trouva sous leurs mains; ils commirent tous ces vols furtivement, et sans employer la force ouverte. Je débarquai, ajoute Cook, au moment que ce canot allait retourner à bord; les naturels, en grand nombre sur la plage, me voyant arriver, prirent la fuite. Je soupçonnai une partie de ce qui était arrivé; cependant j'en engageai plusieurs à demeurer, et mon lieutenant m'informa de toute l'affaire. Je résolus aussitôt de les forcer à la restitution. Dans ce dessein, je donnai ordre de faire débarquer tous les soldats de marine armés, et de tirer du vaisseau deux ou trois coups de canon, pour avertir M. Forster, qui se trouvait dans l'intérieur de l'île avec plusieurs autres personnes : car je ne savais pas comment les insulaires se conduiraient dans cette occasion. Je renvoyai ensuite tous les canots, et je ne gardai que la chaloupe, avec laquelle je restai au milieu d'un grand nombre d'habitants, qui montraient à mon égard les dispositions les plus amicales. Je

les persuadai si bien de mon intention, que long-temps avant l'arrivée des soldats de marine on avait rapporté le fusil de M. Clerke. Mais ils me firent plusieurs instances pour que je n'insistasse pas sur le reste. L'arrivée de M. Edgecumbe avec les soldats de marine causa aux insulaires qui étaient présents une crainte si vive, que quelques uns s'enfuirent. Je fis d'abord saisir deux grandes pirogues doubles qui étaient dans l'anse. Un Indien voulut résister : je tirai sur lui à dragées, et je l'obligeai à se retirer en boitant. Les insulaires alors, convaincus que l'affaire était sérieuse, prirent la fuite. Je les rappelai, et plusieurs revinrent avec confiance. Cet acte de sévérité eut tout l'effet que j'en attendais : le second mousquet fut incessamment rendu. J'ordonnai à l'instant qu'on relâchât les pirogues, afin de leur apprendre par quel motif on les avait arrêtées. Le reste de ce qu'ils avaient volé étant d'une mince valeur, je ne poussai pas plus loin les recherches. Dans cet intervalle, le second canot était revenu à l'aiguade, et nous remplîmes nos futailles sans que les Indiens osassent s'en approcher, à l'exception d'un seul qui, dans tout ceci, avait hautement désapprouvé la conduite des autres.

» En revenant de l'aiguade, je trouvai beaucoup d'Indiens rassemblés près de l'anse, ce qui fit conjecturer à quelques uns de mes officiers que l'homme à qui j'avais tiré un coup de fusil était mort ou mourant. Cette conjecture me paraissait très peu vraisemblable. Je m'adressai à un naturel, qui semblait jouir d'une certaine considération, pour nous faire rendre l'herminette du tonnelier, perdue dans la matinée. Aussitôt il détacha deux hommes, et je crus que c'était pour nous la rapporter. Mais je reconnus bientôt que nous ne nous étions pas entendus : car, au lieu de l'herminette, on me présenta l'homme que j'avais blessé, et qu'ils avaient couché sur une planche. Le voyant étendu à mes pieds avec toutes les apparences de la mort, je fus ému de ce triste spectacle. J'observai cependant bientôt qu'il n'avait de blessures qu'à la main et à la cuisse. J'envoyai chercher le chirurgien pour visiter ses plaies et y appliquer un remède convenable; ensuite je parlai de l'herminette à différents insulaires, car j'étais résolu de me la faire rendre. Je questionnai en particulier une vieille Indienne, qui, depuis mon premier débarquement, avait toujours eu beaucoup de choses à me dire. Dans cette occasion, elle donna une libre carrière à la volubilité de sa langue. Toute son éloquence était presque en pure perte. Je compris seulement de sa harangue que je ne devais pas insister sur la restitution d'une chose de si peu de valeur. S'apercevant que j'y étais déterminé, elle se retira avec trois ou quatre autres femmes, et, l'instant d'après, l'herminette me fut rapportée. Mais la vieille ne reparut plus. J'en fus fâché, car je voulais lui faire un présent, pour la récompenser de l'intérêt qu'elle avait pris à toutes nos affaires.

» La première fois que j'étais venu à terre pour reconnaître l'aiguade, cette vieille m'avait présenté une fille, en me faisant entendre qu'elle était à mon service. La jeune miss, qui avait probablement reçu ses instructions, exigeait pour préliminaire un grand clou ou une chemise. Je lui dis par signes que je n'avais rien à lui donner, espérant par là m'en débarrasser, mais je me trompais fort, et la vieille m'assura que je pouvais disposer de la jeune personne, et remettre à une autre fois ma reconnaissance. Sur mon refus, la vieille s'emporta et se mit à m'injurier. Je comprenais peu ses discours; mais ses gestes avaient une expression qui annonçait assez le sens de ses paroles. Elle me disait avec un rire moqueur : « Quelle espèce d'homme êtes-vous, de rejeter ainsi les caresses d'une si jolie fille? » Il est vrai que la jeune personne était d'une grande beauté; cependant j'aurais mieux résisté à ses charmes qu'aux invectives de la vieille, et je me hâtai de rentrer dans la chaloupe. La vieille me pressait encore de prendre la jeune fille à bord, mais cela était d'autant moins possible, qu'avant de quitter le vaisseau j'avais expressément défendu d'y recevoir aucune femme, sous quelque prétexte que ce pût être, et cela pour des raisons que j'aurai bientôt occasion d'exposer.

» Ces insulaires firent tout ce qu'ils purent pour regagner nos bonnes grâces. Après avoir rendu le fusil et la hache, une femme d'un moyen âge, qui semblait jouir de beaucoup d'autorité, dépêcha dans l'intérieur du pays quelques uns de ces gens, qui rapportèrent la gibecière et le fusil de M. Patten.

» D'autres femmes, qui assistèrent au pansement de leur compatriote blessé, paraissaient fort empressées de rétablir la paix; leurs timides regards nous reprochaient notre superbe et violente conduite. Elles s'assirent sur un joli gazon, et, formant un groupe de plus de cinquante, elles nous invitèrent à nous placer à leurs côtés. Chacune d'elles avait des pamplemousses; elles nous en donnaient des petits morceaux, en nous prodiguant toutes les marques possibles de tendresse et d'affection. L'amie de M. Patten fut une des plus caressantes. Elle occupait un des premiers rangs parmi les beautés de l'île; sa taille avait de la grâce, toute sa personne offrait les contours les mieux dessinés, les formes les mieux proportionnées. Ses traits, parfaitement réguliers, étaient pleins de douceur et de charme; ses grands yeux noirs étincelaient de feu; son teint était plus blanc que celui du bas peuple, et elle portait une étoffe brune, qui lui serrait le corps au dessous de la gorge, mais qui s'élargissait ensuite par en bas. Ce vêtement lui allait peut-être mieux que la robe européenne la plus élégante.

» Dès que l'affaire fut arrangée, en apparence, à la satisfaction de tout le monde, nous retournâmes dîner à bord, où, trouvant une quantité considérable de fruits et de racines, j'ordonnai qu'on se tînt prêt à mettre à la voile. »

Le 21 juillet 1774, Cook, après avoir visité différentes îles, arriva en vue de Mallicolo.

« Dès que nous fûmes à l'ancre, dit Forster, plusieurs insulaires arriverent dans leurs pirogues. On leur donna des étoffes de Taïti, qu'ils acceptèrent avec empressement, et par reconnaissance ils offrirent quelques unes de leurs flèches, d'abord celles qui étaient armées seulement de bois, et ensuite d'autres armées de pointes d'os, et barbouillées d'une gomme noirâtre qui nous les fit croire empoisonnées. On les essaya sur un petit chien de Taïti, qu'on blessa à la jambe; mais cette blessure n'eut aucune suite funeste. La langue de ce peuple est si différente de tous les dialectes de la mer du Sud que nous avions entendus jusque alors, que nous n'y comprîmes pas un seul mot. Ces insulaires ne ressemblaient pas non plus par la stature à leurs voisins; ils étaient tous extrêmement minces, et, en général, leur taille n'excédait pas cinq pieds quatre pouces; leurs membres manquaient souvent de proportion; ils avaient les jambes et les bras longs et grêles; le teint d'un brun noirâtre; les cheveux noirs, frisés et laineux. Les traits de leur visage nous paraissaient plus extraordinaires que tout le reste : ils avaient le nez large et plat, les pommettes des joues proéminentes comme les nègres, le front très petit, et quelquefois extrêmement déprimé. Le visage et la poitrine de la plupart étaient d'ailleurs peints en noir, ce qui nous blessait encore plus que leur laideur naturelle. Quelques uns portaient sur la tête un petit bonnet de natte, mais ils étaient tous absolu nent nus. La plupart des autres nations se servent d'une pagne par pudeur; mais le rouleau d'étoffe que ces insulaires portent constamment relevé et attaché à la ceinture blesse tout à fait la modestie.

» Ils ne cessèrent de parler autour du bâtiment d'un ton très élevé; mais en même temps ils mirent tant de bonne humeur dans leurs propos, qu'ils nous amusèrent; dès que nous jetions les yeux sur l'un d'eux, il babillait sans aucune réserve, en faisant des grimaces affreuses. D'après leurs manières, leurs figures et leur loquacité, nous les comparions à des singes.

» Le soir ils retournèrent à terre; ils y allumèrent des feux, et on les entendit parler aussi haut entre eux qu'ils avaient parlé près de nous; mais à huit heures ils revinrent tous au vaisseau sur leurs pirogues, avec des tisons brûlants, afin de recommencer une nouvelle conversation. Ils se retirèrent vers la côte à minuit; ils chantèrent et battirent du tambour jusqu'au jour, et même nous en vîmes quelques uns qui dansaient : nous en conclûmes qu'ils sont très gais.

» Le lendemain, au point du jour, ils revinrent dans leurs pirogues et se mirent à nous appeler; il en monta plusieurs à bord. Ils ne tardèrent pas à se familiariser; quelques uns grimpèrent avec la plus grande aisance, par les

haubans, jusqu'au haut des mâts. Nous n'avons jamais rencontré de peuple si intelligent; ils comprenaient nos signes et nos gestes comme s'ils les avaient vu pratiquer depuis long-temps, et en peu de minutes ils nous apprirent un grand nombre de mots de leur langue.

» Ils désiraient tout ce qu'ils voyaient; mais ils ne murmuraient point quand on ne le leur accordait pas. Ils admiraient beaucoup les miroirs, et prenaient un extrême plaisir à s'y regarder : ce peuple laid nous semblait plus entiché de sa figure que la belle nation de Taïti et des îles de la Société.

» Ils avaient les oreilles percées, et un trou dans la cloison des narines, où ils portaient un morceau de bâton, ou deux petits cailloux de sélénite ou d'albâtre joints ensemble de manière qu'ils formaient un angle obtus. Des bracelets proprement travaillés de petites coquilles noires et blanches ornaient la partie supérieure de leurs bras; ces bracelets les serraient si fortement, qu'ils avaient sans doute été mis dans le bas âge. Leur corps n'était point tatoué.

» Le 22, nous partîmes dans deux canots, et nous descendîmes en présence de quatre ou cinq cents habitants rassemblés sur le rivage. Quoique tous fussent armés d'arcs, de flèches, de massues et de lances, ils ne firent pas la moindre opposition; au contraire, voyant, dit Cook, que je m'avançais seul, sans armes, un rameau vert à la main, l'un d'eux, qui paraissait être un chef, s'avança seul, donna son arc et ses flèches à un autre, et se mit dans l'eau pour venir à ma rencontre. Il portait un pareil rameau, qu'il échangea contre le mien; et, me prenant ensuite par la main, il me présenta à ses compatriotes. Je leur distribuai des petits présents, tandis que les soldats de marine se rangèrent en bataille sur la plage. Je fis signe à ces insulaires (car nous n'entendions pas un seul mot de leur langue) que nous avions besoin de bois, et ils nous répondirent que nous pouvions en couper. Dans ce moment on amena un petit cochon, qu'on m'offrit, et je donnai au porteur une pièce d'étoffe, dont il parut charmé. Nous espérions obtenir bientôt de ces Indiens d'autres provisions; mais nous nous trompions. Le cochon avait été apporté non pour être changé, mais probablement pour être offert comme le sceau de la pacification. Nous n'obtînmes d'eux qu'une demi-douzaine de cocos, et une très petite quantité d'eau douce. Ils ne mettaient aucune valeur aux clous ni à nos outils de fer, et même ils n'estimaient rien de tout ce que nous avions. De temps à autre ils échangeaient une flèche pour une pièce d'étoffe, mais ils consentaient rarement à se départir d'un arc. Ils ne voulaient point que nous quittassions le rivage pour entrer dans l'intérieur, et ils désiraient fort que nous retournassions au vaisseau.

» Plusieurs d'entre eux s'assirent volontiers près de nous au pied d'un arbre, afin de nous apprendre leur langage. Ils étaient fort surpris de notre

aptitude à nous souvenir des mots qu'ils prononçaient, et ils semblaient réfléchir comment, avec une plume et du papier, il était possible de conserver des sons. Non seulement ils mettaient du zèle à nous instruire, mais ils désiraient aussi d'apprendre notre langue, dont ils prononçaient si exactement les termes, que nous admirions la vivacité de leur pénétration et l'étendue de leur intelligence.

» Comme nous sortions du havre à la marée basse, un grand nombre d'habitants étaient alors sur les récifs qui bordent l'île, pour y amasser des coquillages. Ainsi notre séjour sur leur côte ne les empêcha point de suivre leurs occupations ordinaires. Sans doute que, ne leur causant aucune inquiétude, si nous eussions fait un plus long séjour nous aurions lié une plus étroite amitié avec eux. On pourrait presque les regarder comme une espèce de singes, car ils sont très laids et très mal proportionnés, et à tous égards ils diffèrent beaucoup des nations que nous avons visitées dans cette mer. Ces hommes, d'une très petite race, sont d'une couleur bronzée. Ils ont la tête longue, le visage plat, et la mine des singes. Leurs cheveux, généralement noirs ou bruns, sont courts et crépus, sans être aussi doux et aussi laineux que ceux d'un nègre d'Afrique. Leur barbe est forte, touffue, et ordinairement noire et courte. Mais ce qui ajoute infiniment à leur difformité, c'est une ceinture ou corde qu'ils portent tous autour des reins, et qu'ils serrent si étroitement sur le ventre, que la forme de leur corps est semblable à celle d'une grosse fourmi. Ce cordage est aussi gros que le doigt, et forme une entaille si profonde sur le nombril, que le corps paraît en quelque sorte double. Les hommes vont tout nus, et à peine se couvrent-ils les parties naturelles d'un morceau de natte, ou d'une feuille dont ils se servent comme d'une pagne.

» Nous vîmes peu de femmes, et elles n'étaient pas moins hideuses que les hommes. Elles se peignent de rouge la tête, le visage et les épaules. Elles portent une espèce de jupe; quelques unes avaient sur le dos une sorte d'écharpe où elles placent leurs enfants. Il n'en vint aucune à bord, et quand nous étions à terre, elles se tinrent toujours à une certaine distance. Leurs parures sont des pendants d'oreilles d'écaille de tortue, et des bracelets. Un de ces bracelets nous a paru très curieux. Sa largeur était de quatre à cinq pouces; il était fait avec de la tresse ou de la ficelle, et garni d'écaille; il se mettait précisément au dessus du coude. Au poignet droit ils ont un cercle de dents de cochon et de grands anneaux d'écaille, avec une plaque de bois arrondie autour du poignet gauche. Ils sont encore dans l'usage de se percer la cloison du nez, pour la décorer d'une pierre blanche courbe d'environ un pouce et demi de longueur. »

Relache aux Nouvelles-Hébrides.

Relations avec les naturels de l'île de Tanna. Détails sur le pays et ses habitants.

« Le 5 août, nous découvrîmes une île que nous sûmes depuis s'appeler Tanna. Tandis qu'on remorquait le vaisseau, les insulaires s'assemblèrent en divers endroits du rivage ; tous étaient armés d'arcs, de flèches, etc. Quelques uns s'avancèrent vers nous à la nage, d'autres dans des pirogues. Ils se montrèrent d'abord timides, et n'approchèrent qu'à la distance d'un jet de pierre ; insensiblement ils devinrent plus hardis, et des pirogues, qui passèrent sous l'arrière, y firent des échanges. Une des premières, s'étant approchée d'aussi près que la crainte le lui permit, jeta à bord des cocos. Je descendis dans un canot pour la joindre, et je lui donnai quelques pièces d'étoffes, ce qui engagea les autres à se rendre sous l'arrière, où leur conduite devint bientôt fort insolente. Ils essayèrent d'enlever tout ce qui était à leur portée ; ils saisirent le pavillon, en voulant l'arracher de son mât ; d'autres s'efforçaient de faire sauter les ferrures du gouvernail. Ce qui nous tracassa le plus fut leur acharnement après les bouées des ancres ; elles ne furent pas plus tôt hors des canots, qu'ils cherchèrent à les enlever. Des coups de fusil tirés en l'air n'eurent aucun effet ; mais au bruit de la décharge d'un canon de quatre, la frayeur les saisit, et ils sautèrent tous hors de leurs pirogues pour se jeter à la nage. Dès qu'ils virent qu'il ne leur était arrivé aucun mal, ils rentrèrent dans leurs canots, poussèrent des cris en nous menaçant de leurs armes, et retournèrent hardiment aux bouées. Il fallut faire siffler quelques balles autour de leurs oreilles. Quoique aucun d'eux n'eût été blessé, on leur avait inspiré assez de crainte pour les écarter. Bientôt ils se retirèrent sur le rivage, et il nous fut permis de dîner sans être troublés de leur part.

» Je comptai, observe Forster, les pirogues qui nous entouraient : elles étaient au nombre de dix-sept ; les unes portaient vingt-deux hommes, d'autres dix, sept, cinq, et les plus petites deux ; de sorte qu'en tout il y avait plus de deux cents insulaires. Ils disaient quelques mots par intervalles, et semblaient nous adresser des questions ; mais quand nous prononcions un mot du dialecte de Taïti ou de Mallicolo, ils le répétaient sans paraître le connaître en aucune manière.

» Le premier vol qu'ils entreprirent de commettre fut de prendre un filet

qui contenait la viande salée de notre dîner, qu'on laissait flotter dans la mer pour l'y rafraîchir. On s'en aperçut, et on poussa des cris pour les engager à cesser. Ils s'arrêtèrent effectivement; mais l'un d'eux brandit sa pique contre nous; un second ajusta un trait sur son arc, et sembla viser tour à tour plusieurs personnes placées sur le gaillard d'arrière. Le capitaine, afin de les effrayer, se disposa à tirer un coup de canon; mais auparavant il fit signe aux pirogues de se ranger de côté, pour qu'elles ne fussent pas exposées à l'action du boulet. Ces marques d'autorité ne les offensèrent point, et ils vinrent promptement se placer à notre arrière. Au bruit du canon, on vit les deux cents Indiens se jeter à la mer, et au milieu de cette consternation générale, un jeune homme, bien fait et d'une physionomie très ouverte, resta seul dans sa pirogue, sans donner le moindre indice d'étonnement ou de crainte; mais avec un air de gaîté, il jeta des regards de dédain sur ses compatriotes effrayés. Voyant ensuite que notre bravade n'avait eu pour eux aucune suite funeste, ils causèrent d'un ton très haut, et ils parurent rire de leur propre épouvante.

» J'observai un autre trait de courage dans un vieillard qui se trouvait autour d'une bouée, qu'il voulait probablement enlever. Quoiqu'il eût été blessé par un premier coup de fusil, il ne désempara point, et il garda son poste à la seconde et à la troisième décharge; et même après avoir ainsi enduré notre feu, il eut assez de générosité et de hardiesse pour venir nous offrir son amitié et nous présenter un coco.

» Pendant tout ce temps, un vieillard très paisible fit plusieurs voyages du rivage au vaisseau, apportant chaque fois des cocos ou un igname, et prenant en échange tout ce qu'on voulait lui donner.

» Ces insulaires étaient d'une moyenne stature, infiniment plus forts et mieux proportionnés que les habitants de Mallicolo, et, comme ceux-ci, entièrement nus. Ils portaient aussi comme eux une corde autour du ventre; mais elle ne coupait pas leur corps d'une manière aussi choquante. Quelques femmes que nous vîmes de loin me paraissaient moins laides que celles de Mallicolo; deux filles tenaient chacune une longue pique à la main.

» Une pirogue où étaient trois Indiens s'approcha de l'arrière. L'un d'eux, brandissant sa massue d'un air arrogant, en frappa le côté du vaisseau, et commit divers actes de violence; mais il offrit enfin de l'échanger pour un cordon de verroterie et d'autres bagatelles. On les lui descendit du vaisseau avec une corde; au moment qu'il les eut en sa possession, il se retira avec ses compagnons, en forçant de rames, sans vouloir livrer sa massue ou quelque autre chose en retour. C'était là ce que j'attendais, et je n'étais pas fâché d'avoir une occasion de convaincre la multitude qui bordait le rivage de l'ef-

fet de nos armes à feu, en ne leur faisant que le moins de mal possible. J'avais un fusil de chasse chargé de dragées, que je tirai, et quand ils furent hors de la portée du mousquet, on lâcha quelques coups de mousqueton. A ce bruit, ils sautèrent par-dessus bord, se couvrant de leur pirogue, et nageant avec elle jusqu'au rivage. Cette mousquetade ne produisit que peu ou point d'impression sur ces insulaires; ils n'en parurent que plus insolents, et commencèrent à pousser des cris et des huées.

» Après avoir assuré sur ses ancres le vaisseau, qui présentait le travers au rivage, et placé l'artillerie de manière à commander tout le havre, je m'embarquai, avec les soldats de la marine et un détachement de matelots, dans trois canots, et je fis ramer vers le rivage. Deux troupes d'insulaires, rangées des deux côtés du lieu de débarquement, avaient laissé entre elles un espace d'environ cent à cent vingt pieds, dans lequel étaient placés des régimes de bananes, un igname et deux ou trois racines. Entre ces fruits et le bord de la mer, ils avaient dressé dans le sable (je n'ai jamais su à quel propos) quatre petits roseaux, à deux pieds environ l'un de l'autre, sur une ligne perpendiculaire à la mer. Ils y étaient encore deux ou trois jours après. Le vieillard dont j'ai déjà parlé, et deux autres, étaient près de ces roseaux, et nous invitaient par signes à descendre à terre. Mais je n'avais pas oublié le piége qu'on nous avait tendu, et où je pensai me laisser prendre, dans la dernière île.

» Tous ces apprêts devaient nous donner des soupçons sur leur dessein. Je répondis en faisant signe aux deux divisions, composées d'environ neuf cents hommes, de se retirer en arrière, et de nous laisser un plus grand espace. Le vieillard parut les y engager. Ils n'eurent pas plus d'égard pour lui que pour nous; ils se rapprochèrent encore davantage. A l'exception de deux ou trois, ils étaient tous armés. En un mot, tout tendait à nous faire croire qu'ils se proposaient de nous attaquer à notre descente. Il était aisé d'en prévoir les conséquences : un grand nombre d'entre eux auraient été tués ou blessés, et nous-mêmes aurions difficilement échappé à leurs traits; deux choses que je voulais également prévenir. Voyant qu'ils refusaient de nous laisser de la place, je crus qu'il était plus à propos de les effrayer que de les contraindre à la fuite par des décharges meurtrières. Je fis tirer un coup de mousquet par dessus la tête de la division de notre droite, qui était la plus nombreuse (il y avait environ sept cents Indiens). Mais l'alarme ne fut que momentanée; bientôt ils revinrent de leur frayeur, et commencèrent à nous menacer avec leurs armes. Un des plus impudents nous montra son derrière dans une attitude qui ne laissait aucune équivoque. Il se frappait les fesses avec sa main, ce qui est un défi et un appel au combat chez toutes les

nations de la mer du Sud. Nous répondîmes à ces bravades par trois ou quatre coups de fusil. C'était le signal de commandement pour le vaisseau, qui, dans ce moment, fit jouer l'artillerie, et le rivage fut bientôt balayé.

» Le 9, en quittant le rivage, j'engageai un jeune Indien, appelé Ouaagou, à me suivre à bord. C'était celui qui montra tant de sang-froid en restant seul dans sa pirogue lorsqu'à l'explosion du canon deux cents autres insulaires se jetèrent pêle-mêle dans la mer. Avant le dîner, je lui montrai toutes les parties du vaisseau ; mais je remarquai que rien ne pouvait fixer un moment son attention, ni lui causer la moindre surprise. Il n'avait jamais vu de chèvres, ni de chiens, ni de chats, et il les prenait pour des cochons, en les appelant *bougas*. Je lui fis présent d'un chien et d'une chienne, qu'il paraissait préférer aux autres espèces d'animaux. Un instant après son arrivée à bord, quelques uns de ses amis, qui le suivirent dans une pirogue, vinrent le demander, probablement par inquiétude pour sa sûreté. Il regarda par la fenêtre ; dès qu'il eut parlé, ils retournèrent au rivage, et lui apportèrent aussitôt un coq, une petite canne à sucre et des cocos, qu'il me donna. Au dîner, il ne voulut goûter d'autre viande que du porc salé ; il mangea volontiers de l'igname, et but un verre de vin. Ses manières à table furent très décentes ; la seule chose qui nous parut mal propre, c'est qu'en place de fourchette il se servait d'un petit bâton qu'il portait dans ses cheveux, et avec lequel il se grattait de temps en temps la tête. Comme ses cheveux étaient arrangés, suivant la dernière mode du pays, à la porc-épic, et remplis d'huile et de peinture, il nous dégoûta encore davantage ; mais il ne croyait pas manquer à la politesse.

» Tous les matins, observe Forster, nous faisions de petites courses dans l'intérieur du pays. Différents détours nous conduisirent un jour à des habitations où des femmes apprêtaient le dîner. Elles grillaient des racines d'ignames et d'eddoes sur un feu allumé au pied d'un arbre. Notre approche les effraya ; mais nos conducteurs les tranquillisèrent, et elles continuèrent leur opération. Nous nous assîmes au pied d'un arbre, devant une des maisons, et nous essayâmes de causer avec les insulaires, tandis que quelques uns d'eux étaient allés nous chercher des rafraîchissements. Je notai un grand nombre de mots de leur langue, et nous eûmes le plaisir de satisfaire leur curiosité relativement à nos habits, nos armes, etc., sur lesquels ils n'avaient pas encore osé nous adresser une seule question. Les habitants des plantations voisines, apprenant notre arrivée, se rassemblèrent en foule autour de nous, et parurent charmés de ce que nous conversions amicalement et familièrement avec eux. Je frédonnai par hasard une chanson : ils me prièrent instamment de chanter. Quoique aucun de nous ne fût habile musicien, nous satisfîmes

leur curiosité, et nous leur chantâmes différents airs. Les chansons allemandes et anglaises, surtout les plus gaies, leur plaisaient infiniment; mais les airs suédois du docteur Sparrman obtinrent des applaudissements universels.

» Quand nous eûmes fini, nous les priâmes de vouloir bien aussi nous donner une occasion d'admirer leurs talents. L'un d'eux commença à l'instant un air très simple, mais harmonieux. Nous n'en avions jamais entendu un pareil chez les différentes nations du Grand-Océan. Il embrassait une plus grande quantité de notes que ceux de Taïti, ou même de Tongatabou, et il avait un tour sérieux qui le distinguait avantageusement de la musique plus douce et plus efféminée de ces îles. Les mots paraissaient disposés en mètre, et sortaient de la bouche avec aisance. Dès que le premier insulaire eut fini sa chanson, un autre en entonna une seconde. La composition en était différente, mais toujours dans ce style sérieux qui indique le caractère général du peuple. En effet, on les voyait rarement rire de bon cœur, ou badiner comme les nations plus polies des îles des Amis et de la Société, qui savent déjà mettre un grand prix à ces petites jouissances. Les naturels nous montrèrent aussi en cette occasion un instrument musical composé de huit roseaux, comme le syrinx de Tongatabou, avec cette différence, que la grosseur des roseaux décroissait en proportion regulière, et qu'il comprenait une octave, quoique les roseaux ne fussent pas parfaitement d'accord. Peut-être qu'ils auraient joué devant nous de cet instrument, si l'arrivée de quelques uns de leurs compatriotes qui venaient nous offrir des cocos, des ignames, des cannes à sucre et des figues, ne nous avait obligés de négliger les musiciens pour nous occuper de ceux qui nous apportaient un pareil présent.

» Arrivés sur la grève, nous y passâmes quelque temps au milieu des naturels qui y étaient rassemblés. Il y avait plus de femmes que nous n'en avions encore vu. La plupart étaient mariées, et portaient leurs enfants dans un sac de nattes sur leur dos. Quelques unes avaient, dans des paniers de baguettes pliantes, une couvée de petits poulets; elles nous présentèreut des yambous et des figues. Nous en aperçûmes une qui avait un panier rempli d'oranges vertes. Nous n'avions pas remarqué un seul oranger dans les plantations : nous fûmes charmés de trouver ce fruit à Mallicolo et à Tanna, parce qu'il y a lieu de supposer que c'est aussi une production des îles voisines. Une autre femme nous donna un pâté ou pudding, dont la croûte était de bananes et d'eddoes, et qui contenait en dedans des feuilles de l'okra mêlées avec des amandes de coco. Ce pudding, d'un excellent goût, montrait que ces femmes ont des connaissances sur la cuisine. Nous achetâmes aussi des flûtes de huit roseaux, des arcs, des traits et des massues.

» L'après-dîner, nous allâmes sur la colline faire une autre visite aux

naturels. Quelques uns vinrent à notre rencontre à moitié chemin, et nous conduisirent à leurs huttes. Dès que nous fûmes assis avec le père d'une de ces familles, homme d'un moyen âge et d'une physionomie intéressante, nos amis nous prièrent de nouveau de chanter. Nous y consentîmes volontiers, et lorsqu'ils parurent s'étonner de la différence de nos chansons, nous tâchâmes de leur faire comprendre que nous étions de différents pays. Alors, nous indiquant un vieillard dans la foule de nos auditeurs, ils nous dirent qu'il était natif d'Irromanga, et ils l'engagèrent à nous amuser par ses chants. L'Indien s'avança à l'instant au milieu de l'assemblée, et commença une chanson, pendant laquelle il fit différents gestes qui nous divertirent, ainsi que tous les spectateurs. Son chant ne ressemblait point du tout à celui des insulaires de Tanna; il n'était ni désagréable, ni discordant avec la musique. Il paraissait aussi avoir un certain mètre, mais très différent du mètre lent et sérieux que nous avions entendu le matin.

» Tandis que l'insulaire d'Irromanga chantait, les femmes sortirent de leurs huttes, et vinrent former un petit groupe autour de nous. En général, elles étaient d'une stature beaucoup moindre que celle des hommes; elles portaient de vieux jupons d'herbes et de feuilles, plus ou moins longs, suivant leur âge. Celles qui avaient fait des enfants, et qui semblaient âgées d'environ trente ans, ne conservaient aucune des grâces de leur sexe, et leurs jupons touchaient à la cheville du pied. De jeunes filles d'environ quatorze ans avaient des traits fort agréables, et un sourire qui devint plus touchant à mesure que leur frayeur se dissipa. Elles avaient les formes sveltes, le bras d'une délicatesse particulière, le sein rond et plein. Elles n'étaient vêtues que jusqu'au genou. Leurs cheveux bouclés flottaient sur leur tête, ou étaient retenus par une tresse, et la feuille de bananier verte qu'elles y portaient ordinairement montrait avec plus d'avantage leur couleur noire. Elles avaient des anneaux d'écaille de tortue à leurs oreilles. Nous remarquâmes que la quantité de leurs ornements s'accroît avec l'âge; les plus vieilles et les plus laides étaient chargées de colliers, de pendants aux oreilles et au nez, et de bracelets. Il me parut que les femmes obéissaient au moindre signe des hommes, qui n'avaient pour elles aucun égard. Elles traînaient tous les fardeaux, et peut-être que ce genre de travail et de fatigue contribue à diminuer leur stature, car les charges ne sont pas toujours proportionnées à leur force.

» Comme nous n'attendions plus qu'un vent favorable pour partir, nous cherchâmes à bien employer le reste du temps. Un détachement nombreux descendit à terre; mais chacun se sépara et alla de son côté. Je rencontrai beaucoup d'Indiens qui se rendaient au rivage; ils sortirent tous du sentier

pour me faire place, quoique je fusse sans compagnon, et aucun d'eux n'entreprit de m'offenser. Je fis seul plusieurs milles vers un canton que nous n'avions pas encore examiné. Des bocages très épais cachaient le chemin que je suivis, et je n'apercevais que par intervalles les plantations qui couvraient la croupe de la colline. Je vis les naturels couper ou émonder des arbres, ou creuser la terre avec une branche qui leur tenait lieu de bêche, ou planter des ignames, etc. J'entendis aussi un homme qui, en travaillant, chantait à peu près sur le même ton que les chanteurs dont on a parlé plus haut. La plupart des plantations de Tanna sont en ignames, bananiers, eddoes et cannes à sucre. Toutes ces plantes, étant fort basses, permettent à l'œil d'embrasser une grande étendue de terrain. Des arbres touffus occupent çà et là des espaces solitaires, et produisent des scènes très pittoresques. Le sommet de la colline plate qui borde une partie de l'horizon paraît festonné de petits bosquets où les palmiers élèvent majestueusement leurs têtes par dessus les autres arbres.

» Ceux qui savent jouir des beautés de la nature concevront le plaisir qu'on goûte à la vue de chaque petit objet, minutieux en lui-même, mais important au moment où le cœur s'épanouit et qu'une espèce d'extase transporte les sens. On contemple alors avec ravissement la face sombre des terres préparées pour la culture, la verdure uniforme de prairies, les teintes différentes et la variété infinie des feuillages. Un pareil spectacle dans toute sa perfection était ici étalé à mes regards. Quelques arbres réfléchissaient mille rayons ondoyants, tandis que d'autres formaient de grandes masses d'ombrages, en contraste avec les flots de lumière qui couvraient tout le reste. Les nombreux tourbillons de fumée qui jaillissaient de chaque bocage offraient l'idée de la vie domestique. Mes pensées se portèrent naturellement sur le bonheur de ce peuple, en considérant ces vastes champs de bananiers qui m'environnaient de toutes parts, et qui, par leurs fruits, me paraissaient avoir été choisis avec raison pour les emblèmes de la richesse et de la paix.

» Le paysage, à l'ouest, n'était pas moins admirable que celui dont je viens de parler. La plaine était entourée d'un grand nombre de collines fertiles, revêtues de bois entremêlés de plantations, et par derrière s'élevait une chaîne de hautes montagnes qui ne sont pas inférieures à celles des îles de la Société, quoiqu'elles semblent être d'une pente plus aisée. J'examinai cette scène champêtre du milieu d'un groupe d'arbres que les liserons et d'autres plantes grimpantes enlaçaient de leurs fleurs odorantes. La richesse du sol est prodigieuse, car des palmiers déracinés par les vents et couchés à terre avaient poussé de nouveaux branchages. Du milieu du feuillage, différents oiseaux, ornés des plus belles couleurs, m'égayaient par leurs chants; la

sérénité de l'air et la fraîcheur de la brise contribuaient d'ailleurs à l'agrément de ma situation.

Les habitants de Tanna sont d'une médiocre stature et minces de taille; on en voit beaucoup de petits, peu de gros ou de robustes, et ils sont bien de figure; mais on remarque rarement à Tanna ces beaux traits si communs parmi les insulaires des îles de la Société, des Amis et des Marquésas. Je n'ai pas trouvé un seul homme gras; ils sont tous pleins de vivacité et de feu, ils ont le nez large, les yeux pleins et doux. La physionomie de la plupart est ouverte, mâle et prévenante. Ils sont, comme les peuples des tropiques, agiles et dispos. Ils excellent à manier leurs armes, et montrent de l'aversion pour le travail; jamais ils ne voulurent nous aider en quelque ouvrage que ce fût, tandis que les habitants des autres îles s'en faisaient un plaisir. Leur penchant pour l'oisiveté se manifeste surtout par la manière indigne dont ils traitent les femmes, qui ne sont proprement que des bêtes de somme. J'en ai vu marcher une ayant un gros paquet et un enfant sur le dos, et un autre paquet sous le bras, tandis qu'un jeune homme qui allait devant elle ne tenait à la main qu'une massue ou une lance. Nous avons fréquemment observé le long de la plage, sous l'escorte d'un certain nombre d'hommes armés, de petits troupeaux de femmes chargées de fruits et de racines; mais rien n'est plus rare que de rencontrer des hommes portant des fardeaux.

» Je ne dirai pas que les femmes y sont belles; mais je pense qu'elles sont assez jolies pour les habitants, et qu'elles le sont trop pour l'usage qu'ils en font. Elles ne portent qu'une corde autour des reins, et quelques brins de paille qui y sont attachés devant et derrière. Les deux sexes sont d'une couleur très bronzée, mais non pas noire; ils n'ont même aucun trait des nègres. Ils paraissent plus bruns qu'ils ne le sont naturellement, parce qu'ils se peignent le visage avec un fard; ils usent aussi d'un fard rouge, et d'une troisième sorte brunâtre, ou d'une couleur entre le rouge et le noir. Ils se mettent de larges couches de tous ces fards, non seulement sur le visage, mais encore sur le cou, les épaules et la poitrine. Pour appliquer ces peintures, ils se servent d'huile de coco; ils se font des barres obliques de deux ou trois pouces de large. Ils emploient rarement la couleur blanche, mais ils couvrent quelquefois une moitié du visage de rouge, et l'autre moitié de noir.

» Les hommes n'ont d'autre vêtement qu'une ceinture et une pagne, qu'ils placent d'une manière aussi indécente que les habitants de Mallicolo. Les femmes s'enveloppent aussi d'une pièce d'étoffe qui les couvre de la ceinture aux genoux, en forme de jupe, et cette étoffe est de fibres de bananiers. »

Cook désigna sous le nom de Nouvelles-Hébrides les découvertes qu'il fit dans ce point du globe.



Nouvelle-Calédonie.

Voy. Autour du Monde. T. IV, 493.

Exploration des côtes de la Nouvelle-Calédonie.

» Au lever du soleil, le 1er septembre 1774, après avoir couru la nuit au sud-ouest, nous perdîmes toute terre de vue. Le vent continuant de régner dans la partie du sud-est, nous poursuivîmes notre route au sud-ouest. On aperçut, le 4, une terre que Cook nomma le cap Colnett, nom du volontaire qui la découvrit le premier. Ensuite on vit plus distinctement une longue côte et un canal dans lequel on crut pouvoir entrer.

« Je voulais y atterrir, dit Cook non seulement pour la reconnaître, mais plus encore pour avoir occasion d'y observer une éclipse de soleil qui devait bientôt arriver. Dans ce dessein, je fis mettre le vaisseau en travers, et je chargeai deux canots armés d'aller sonder le canal; sur ces entrefaites, dix à douze grandes pirogues à la voile n'étaient qu'à une petite distance de nous. Toute la matinée, nous les avions vues partir de différents endroits du rivage. Quelques unes s'étaient arrêtées près des récifs, où nous supposâmes qu'elles s'occupaient à la pêche. Aussitôt qu'elles furent rassemblées, elles s'avancèrent toutes à la fois sur le vaisseau, et elles en étaient assez près quand nous mîmes dehors nos canots, qui probablement les alarmèrent, car, sans s'arrêter, elles allèrent vers un récif, et nos bateaux les suivirent. Nous reconnûmes alors que ce que nous avions pris pour des ouvertures dans la côte n'était qu'une terre basse sans interruption. On peut en excepter l'extrémité occidentale, qui formait une île connue sous le nom de Balabéa, ainsi que nous l'apprîmes ensuite.

» Les canots nous ayant fait le signal pour le passage, nous entrâmes dans le canal. Sur notre route, nous prîmes à bord les deux canots. L'officier qui les commandait m'informa qu'il avait abordé deux pirogues, dont les Indiens s'étaient montrés obligeants et civils. Ils lui offrirent quelques poissons, et en échange il leur présenta des médailles, etc. Dans une des pirogues était un jeune homme fort et robuste, que nous prîmes pour un chef; ses camarades lui donnaient tout ce qu'ils recevaient.

» A peine eut-on mouillé l'ancre, que nous fûmes environnés d'une foule d'Indiens, qui nous avaient suivis dans seize ou dix-huit pirogues, et dont la plupart étaient sans armes. Ils n'osèrent pas d'abord accoster le vaisseau; mais bientôt nous leur inspirâmes la confiance de s'approcher assez pour recevoir des présents. Nous les leur descendions au bout d'une corde, à laquelle ils attachaient en échange des poissons tellement gâtés, que l'odeur en était insupportable; ce qui était déjà arrivé dans la matinée. Ces échanges formant entre nous une sorte de liaison, deux Indiens hasardèrent de monter

à bord, et bientôt les autres remplirent le vaisseau. Quelques uns s'assirent à table avec nous. La soupe aux pois, le bœuf et le porc salés étaient des mets qu'ils n'eurent pas la curiosité de goûter; mais ils mangèrent des ignames que nous avions encore, et qu'ils nommèrent *oubi*. Ce mot diffère peu d'*oufi*, ainsi qu'on les appelle dans la plupart des îles, à l'exception de Mallicolo.

» Comme toutes les nations que nous avions récemment visitées, ces Indiens sont presque nus; à peine se couvrent-ils les parties naturelles d'une espèce de pagne, telle qu'on en porte à Mallicolo. Ils furent curieux d'examiner tous les coins du vaisseau, qui leur causait une extrême surprise. Les chèvres, les cochons, les chiens et les chats leur étaient si inconnus, qu'ils n'avaient pas même de termes pour les nommer. Ils paraissaient faire un grand cas des clous et des pièces d'étoffe, parmi lesquelles les rouges étaient les plus estimées.

» Après dîner, nous allâmes à terre avec deux canots armés. Un de ces insulaires qui s'était attaché à moi de son propre mouvement nous accompagnait. Nous débarquâmes sur une plage sablonneuse, en présence d'un grand nombre d'habitants qui s'étaient rassemblés pour nous voir; aussi nous reçurent-ils avec des démonstrations de joie, et cette surprise naturelle à un peuple qui voit des hommes et des objets dont il n'a pas encore d'idée. Je fis des dons aux insulaires que me présenta mon nouvel ami, et qui étaient ou des vieillards, ou des gens de considération; mais il ne marqua aucun égard pour quelques femmes placées derrière la foule, et il me retint la main lorsque je voulus leur donner des grains de verroterie et des médailles. Nous retrouvâmes ici le même chef qu'on avait vu le matin dans une des pirogues. Il se nommait Téabouma, comme nous l'apprîmes alors. Nous ne fûmes pas à terre dix minutes, qu'il fit faire silence. Tout le peuple lui ayant donné cette marque d'obéissance, il prononça un petit discours. A peine eut-il fini, qu'un autre chef imposa silence à son tour, et parla. Ces harangues étaient composées de phrases courtes, à chacune desquelles deux ou trois vieillards répondaient par des branlements de tête et une espèce de murmure, sans doute en signe d'applaudissement. Peut-être aussi qu'il proposait des questions auxquelles on lui répondait. Il nous était impossible de deviner le sens de ces harangues, qui, nous étant adressées, ne contenaient vraisemblablement rien que de favorable pour nous. Tout le temps que ces chefs parlèrent, j'observai le peuple, et je ne vis rien qui dût nous inspirer de la défiance.

» Nous nous mêlâmes ensuite dans la foule pour les mieux examiner. Plusieurs, qui paraissaient affectés d'une espèce de lèpre, avaient les jambes et

les bras prodigieusement gros. Ils étaient absolument nus, si on en excepte un cordon qu'ils portaient autour de leur ceinture, et un second autour de leur cou. Le petit morceau d'étffə d'écorce de figuier qu'ils replient quelquefois autour de la ceinture, ou qu'ils laissent flotter, mérite à peine le nom d'une couverture; il ne sert pas plus de voile que celui des Mallicolais, et aux yeux des Européens il était plutôt malhonnête que décent. Chaque habitant de cette île, ainsi que les naturels de Tanna et de Mallicolo, était une figure ambulante du dieu Priape. Les idées de modestie sont différentes dans chaque pays, et changent aux différents époques de la civilisation. Lorsque tous les hommes vont nus comme à la Nouvelle-Hollande, où par pudeur on ne porte pas le moindre vêtement, on se regarde avec autant de simplicité que si on était vêtu. Les habits à la mode, et les armures des quinzième et seizième siècles, dans toutes les cours d'Europe, passeraient à présent pour fort indécents. Qui osera dire qu'il y avait alors moins de modestie qu'aujourd'hui?

» Cette même pièce d'étoffe que les habitants de la Nouvelle-Calédonie contournent d'une manière si indécente est souvent d'une telle longueur, qu'ils en attachent l'extrémité à la corde qui est autour de leur cou. Plusieurs portaient à cette corde de petits grains d'une pierre néphrétique d'un vert pâle, qui est de la même espèce que celle de Tanna, et presque semblable à celle de la Nouvelle-Zélande; quelques uns avaient sur leur tête des bonnets cylindriques noirs, d'une natte très grossière, entièrement ouverts aux deux extrémités, et de la forme d'un bonnet de hussard : ceux des chefs étaient ornés de petites plumes rouges; de longues plumes noires de coq en décoraient la pointe. A leurs oreilles, dont l'extrémité est étendue jusqu'à une longueur prodigieuse, et dont tout le cartilage est fendu comme à l'île de Pâques, ils suspendent une grande quantité d'anneaux d'écaille de tortue, ainsi que les insulaires de Tanna, et ils mettent dans le trou un rouleau de feuilles de canne à sucre. Ils sont d'une grande stature et bien proportionnés, d'une figure intéressante, et d'un châtain foncé; ils ont la barbe et les cheveux noirs, et si frisés, que plusieurs individus paraissaient laineux.

» Comme nous remontions une petite rivière, M. Forster tira un canard qui volait au dessus de nous; ce fut le premier usage que ce peuple nous vit faire de nos armes. Mon ami le demanda, et quand nous mîmes à terre, il raconta à ses compatriotes de quelle manière cet oiseau avait été tué. M. Forster répéta la même expérience, afin de leur donner, par ces innocents moyens, une idée de notre puissance.

» La rivière n'ayant pas plus de quarante pieds de large, nous débarquâmes sur ses bords, élevés d'environ deux pieds au dessus de l'eau. Nous y vî-

mes des familles d'insulaires ; les femmes et les enfants vinrent familièrement autour de nous, sans montrer la moindre marque de défiance ou de mauvaise volonté. Le teint des femmes était en général de la même couleur que celui des hommes, et leur stature moyenne ; quelques unes étaient grandes, avec des formes un peu grossières et robustes. A voir leur vêtement, qui les défigurait beaucoup, on les croyait accroupies : c'était un jupon court, composé de filaments ou de cordelettes d'environ huit pouces de long, repliées plusieurs fois autour de la ceinture. Les cordelettes étaient placées les unes au dessus des autres, en différentes rangées qui formaient autour du corps une espèce de couverture de chaume qui ne cachait pas plus d'un tiers de la cuisse ; elles étaient quelquefois teintes en noir ; mais communément les extérieures étaient seules de cette couleur, tandis que les autres étaient couleur de paille sale. Ces femmes portaient, de même que les hommes, des coquillages et des morceaux de jade comme pendants d'oreilles. D'autres avaient trois lignes noires qui se prolongeaient longitudinalement de la lèvre inférieure jusqu'au bas du menton. Ce tatouage avait été fait de la même manière qu'aux îles des Amis de la Société.

» Le 6, nous eûmes la visite de quelques centaines d'Indiens : les uns arrivaient dans des pirogues, et les autres à la nage ; ils avaient dans chacune des feux qui brûlaient sur des pierres. Bientôt les ponts et toutes les parties du vaisseau en furent pleins. Mon ami, qui était du nombre, m'apporta des racines ; tous les autres n'avaient avec eux aucune sorte de provisions. Des femmes accompagnaient les hommes ; mais elles ne vinrent point à bord. Quelque uns qui étaient armés de massues et de dards échangèrent ces armes pour des clous, des pièces d'étoffes, etc.

» L'après-midi du 7, Forster fit une excursion dans l'intérieur. Nous trouvâmes, dit-il, sur la grève une grande masse irrégulière de rochers de dix pieds cubes, d'un amphibole d'un grain serré, étincelant partout de grenats un peu plus gros que des têtes d'épingle Cette découverte nous persuada davantage que cette île renferme des minéraux précieux. Dans la partie que nous avions déjà reconnue, elle différait de toutes celles que nous avions examinées en ce qu'elle n'offrait point de productions volcaniques. Après nous être enfoncés dans les bois très épais qui bordent la côte de toutes parts, nous y rencontrâmes de jeunes arbres à pain qui n'étaient pas encore assez gros pour porter du fruit ; mais ils semblaient être venus sans culture : ce sont peut-être des arbres indigènes dans cette île. J'y recueillis aussi une espèce de fleur de la passion. On croyait que cette fleur ne se trouvait qu'en Amérique.

» Je me séparai de mes compagnons ; je parvins à un chemin creux et sablonneux, rempli des deux côtés de liserons et d'arbrisseaux odoriférants, et qui

paraissait avoir été le lit d'un torrent ou d'un ruisseau. Il me conduisit à un groupe de deux ou trois huttes, environnées de cocotiers. A l'entrée de l'une d'elles j'observai un homme assis, tenant sur son sein une petite fille de huit ou dix ans, dont il examinait la tête. Il fut d'abord surpris de me voir; mais, reprenant bientôt sa tranquillité, il continua son opération. Il avait à la main un morceau de quartz transparent, et, comme l'un des bords de ce quartz était tranchant, il s'en servait, au lieu de ciseaux, pour couper les cheveux de la petite fille. Je leur donnai à tous les deux des grains de verroterie noire, dont ils semblèrent fort contents.

» Je me rendis alors aux autres cabanes, et j'en trouvai deux placées si près l'une de l'autre, qu'elles enfermaient un espace d'environ dix pieds carrés, entouré en partie de haies. Trois femmes, l'une d'un moyen âge, la seconde et la troisième un peu plus jeunes, allumaient du feu sous un grand pot de terre. Dès qu'elles m'aperçurent, elles me firent signe de m'éloigner; mais voulant connaître leur méthode d'apprêter les aliments, je m'approchai. Le pot était rempli d'herbes sèches et de feuilles vertes, dans lesquelles elles avaient enveloppé de petits ignames. Ces racines sont donc cuites dans ce pot à peu près de la même manière qu'à Taïti dans un trou rempli de terre et de pierres chaudes. Ce fut avec peine qu'elles me permirent d'examiner leur pot; elles m'avertirent de nouveau par signes de m'en aller, et, montrant les cabanes, elles remuèrent leurs doigts à différentes reprises sous leur gosier. Je jugeai que, si on les surprenait ainsi seules dans la compagnie d'un étranger, on les étranglerait ou on les tuerait. Je les quittai donc, et je jetai un coup d'œil furtif dans les cabanes, qui étaient entièrement vides.

» En regagnant le bois, je rencontrai le docteur Sparrman. Nous retournâmes vers les femmes, afin de les revoir et de me convaincre si j'avais bien interprété leurs signes. Elles étaient toujours au même endroit; nous leur offrîmes tout de suite des grains de verroterie, qu'elles acceptèrent avec de grands témoignages de joie; elles réitérèrent cependant les signes qu'elles avaient fait quand j'étais seul; elles semblèrent même y joindre la prière et les supplications. Afin de les contenter, nous nous éloignâmes à l'instant. Quelque temps après, nous rejoignîmes le reste de nos compagnons, et comme nous avions soif, je demandai de l'eau à l'homme qui coupait les cheveux de la petite fille. Il me montra un arbre auquel pendaient une douzaine de coques de cocos remplies d'eau douce, qui nous parut un peu rare dans ce pays. Nous retournâmes à l'aiguade par terre et en chaloupe.

» Chemin faisant, je tuai plusieurs des oiseaux curieux dont l'île est remplie, et entre autres une espèce de corneille commune en Europe.

» Il y avait à l'aiguade un nombre considérable de naturels : quelques uns,

pour un petit morceau d'étoffe de Taïti, nous portèrent, en sortant de la chaloupe ou en y entrant, l'espace de cent vingt pieds, parce que l'eau était trop basse pour que les canots vinssent jusque sur le rivage. Nous y aperçûmes des femmes qui, sans craindre les hommes, se mettaient au milieu de la foule, et s'amusaient à répondre aux caresses et aux avances des matelots. Elles les invitaient communément derrière des buissons; mais dès que les amants les suivaient, elles s'enfuyaient avec tant d'agilité, qu'on ne pouvait les attraper. Elles prenaient ainsi plaisir à déconcerter leurs adorateurs, et elles riaient de bon cœur toutes les fois qu'elles leur jouaient ce tour. »

» L'après-midi, l'officier de garde informa le capitaine que le chef Téabouma était venu avec un présent d'ignames et de cannes à sucre. Il lui envoya en retour deux jeunes chiens, un mâle et une femelle. Ce chef ne pouvait d'abord se persuader qu'on les lui donnât ; dès qu'il en fut convaincu, il parut transporté de joie, et à l'instant même il les conduisit à son habitation.

» Le 10, deux canots se rendirent à l'île de Balabéa; le chef, appelé Téaby, et les habitants, qui s'étaient assemblés sur le rivage, afin de voir les Européens, leur firent l'accueil le plus obligeant. Néanmoins, pour n'être point trop pressés par la foule, les officiers tirèrent une ligne, et avertirent les insulaires de ne point passer outre. Ils se conformèrent à cette défense, et bientôt après l'un d'eux sut la tourner à son avantage. Il avait quelques cocos qu'un des nôtres voulut lui acheter, et qu'il ne jugeait pas à propos de vendre. S'étant retiré et se voyant suivi par l'acheteur, il s'assit sur le sable, traça autour de lui un cercle, comme il l'avait vu faire aux gens de l'équipage, et signifia à celui qui l'importunait de ne point dépasser sa ligne de démarcation : on souscrivit à ses intentions. Comme ce fait a été bien attesté, je ne lai pas cru indigne de trouver place dans ce journal.

» L'un des naturels qui accompagnaient les canots à Balabéa s'appelait Boubik; il était très facétieux, et à cet égard fort différent de la plupart de ses compatriotes. Il parla d'abord beaucoup à nos gens; mais ensuite les vagues s'élevant et inondant le bateau, il devint silencieux, et se glissa dans la couverture de la chaloupe pour se mettre à l'abri des vagues et dissiper le froid que le vent produisait sur son corps nu. Comme il n'avait point pris de provisions, la faim le pressa tout à coup, et il reçut avec reconnaissance ce qu'on lui donna.

» Les naturels de cette île sont exactement de la même race que ceux de la Nouvelle-Calédonie; leur caractère est aussi doux. Ils vendirent volontiers leurs armes pour de petits ouvrages de fer ou des étoffes de Taïti.

» Le détachement se retira le soir sous des buissons, et, après avoir grillé le poisson qu'il avait acheté, il soupa. Quelques naturels restèrent avec M.

Pickersgill, et parlèrent d'une grande terre qu'ils disaient être au nord, et qu'ils appelaient Mingha, dont les habitants étaient leurs ennemis et fort adonnés à la guerre. Ils indiquèrent aussi un tertre ou *tumulus* sépulcral où était enterré un de leurs chefs tué par un naturel de Mingha. Comme quelques uns des matelots rongeaient des os de bœuf sur la fin du souper, les Indiens se mirent à causer entre eux d'un ton fort haut et avec agitation; ils regardaient nos gens d'un air surpris et dégoûté; enfin ils s'en allèrent tous ensemble, témoignant par des signes qu'ils soupçonnaient les étrangers de manger de la chair humaine. M. Pickersgill essaya de les détromper; mais il ne put pas se faire entendre. Cela eût été d'autant plus difficile que les insulaires n'avaient jamais vu de quadrupèdes en vie.

» Les Indiens de la Nouvelle-Calédonie sont les seuls du Grand-Océan qui n'aient pas à se plaindre de notre arrivée parmi eux. Quand, d'après les nombreux exemples cités dans ce voyage, on considère combien il est aisé de provoquer la violence des marins, qui se jouent si légèrement de la vie des Indiens, on doit avouer qu'il leur a fallu un degré extraordinaire de douceur pour ne pas attirer sur eux un seul acte de brutalité.

» Nous n'avons rien remarqué qui semblât avoir un rapport même éloigné à la religion, et nous n'avons observé aucune coutume qui offrît la moindre apparence de superstition. Leurs idées sur ces matières sont vraisemblablement aussi simples que le reste de leur caractère. Nous avons vu quelques uns de leurs cimetières. Sans doute des cérémonies accompagnent leurs funérailles, mais nous ne les connaissons pas. »

Relâche à la Nouvelle-Zélande et à la Terre du Feu.

Cook quitta la Nouvelle-Calédonie le 13 septembre, et fit route pour la Nouvelle-Zélande, dans l'intention de toucher au port de la Reine-Charlotte, pour rafraîchir l'équipage et mettre le vaisseau en état de soutenir la navigation des hautes latitudes méridionales.

« Le 17 octobre, nous eûmes la vue du mont Egmont, couvert d'une neige éternelle; l'aspect de cette montagne, située à la côte occidentale de la Nouvelle-Zélande, et qui forme la pointe nord du détroit de Cook, est majestueux; les collines voisines ressemblent à des mondrains; la base s'aplatit peu à peu; elle forme enfin de tous côtés une plaine étendue, et son sommet se termine en une petite pointe. D'après l'espace qu'occupe la neige, on suppose que sa hauteur n'est guère inférieure à celle du pic de Ténériffe.

» Nous mouillâmes pour la troisième fois dans l'anse appelée Ship-cove, dont nous étions partis onze mois auparavant. La vue des différents objets

qui avaient déjà frappé nos regards nous causait une sensation agréable, malgré l'aspect sauvage de la contrée ; l'espoir de rétablir notre santé et de réparer nos forces nous inspirait une gaîté extraordinaire; quoique des pluies fréquentes et des coups de vent nous fatiguassent, nous nous trouvions heureux d'être sur les côtes de la Nouvelle-Zélande. La saison n'était pas avancée dans ce climat rigoureux ; rien n'annonçait encore la verdure du printemps.

» Après midi, on ne put point lever l'ancre. J'allai avec la seine dans l'anse pour essayer d'y prendre du poisson. En descendant sur le rivage, je songeai d'abord à visiter l'endroit où, à mon départ la dernière fois, j'avais laissé une bouteille qui renfermait des instructions pour *l'Aventure*. Elle avait été enlevée; mais était-ce par les insulaires ou par l'équipage du capitaine Furneaux?

» Le bruit des mousquets annonça notre arrivée. Les insulaires parurent, et nous hélèrent; mais à mesure que nous approchâmes de leurs habitations, ils se retirèrent tous dans les bois, à l'exception de deux ou trois qui restèrent les armes à la main sur une éminence près du rivage. Au moment de la descente, ils nous reconnurent. La joie prit alors la place de la crainte, les autres insulaires accoururent, et nous embrassèrent en frottant leur nez contre les nôtres à la manière du pays ; ils sautèrent et dansèrent autour de nous de la manière la plus extravagante; mais j'observai qu'ils ne permirent pas à des femmes, que nous voyions dans l'éloignement, de venir près de nous. On leur fit présent de haches, de couteaux, de clous, des étoffes de Taïti que nous avions dans le bateau; ils nous donnèrent en retour une grande quantité de poissons. Parmi ces Indiens il s'en trouvait peu que nous reconnussions. Je leur demandai pourquoi ils avaient paru nous craindre : ils répondirent d'une manière si ambiguë, que tout ce que nous y pûmes comprendre, c'est qu'il était question de meurtre.

» Ils avaient des vêtements vieux, déchirés et sales. Leurs cheveux flottaient en désordre; ils exhalaient au loin la puanteur. Je remarquai qu'après nous avoir parlé de batailles et de morts, ils nous demandaient de temps en temps si nous étions fâchés, et ils semblaient douter de la sincérité de nos protestations d'amitié. Nous craignîmes qu'il ne fût arrivé une dispute entre les naturels et l'équipage de quelque vaisseau européen. Le sort de *l'Aventure* nous inquiétait. Nous employâmes tous les moyens possibles pour gagner la confiance des naturels, et nous y réussîmes.

» Le 25, de très bonne heure, nos amis se rendirent à bord, conformément à leur promesse de la veille. Ils avaient avec eux quantité de beaux poissons, qu'ils échangèrent pour des étoffes de Taïti.

» L'un d'eux, d'un moyen âge, qui semblait être le principal personnage de cette petite troupe, nous dit qu'il s'appelait Piteri; il nous témoigna plus

d'amitié que les autres. Nous les quittâmes en admirant leur courage, qui dédaignait de se cacher au moment où ils craignaient que nous ne profitassions de notre supériorité de nombre : nous ignorions alors combien ils avaient lieu de craindre notre ressentiment, ce qui donne encore plus d'éclat à leur bravoure. »

Sitôt que le vaisseau fut réparé, le 10 novembre 1774, on débouqua par le détroit de Cook, et l'on fit route vers la Terre du Feu.

« Nous commençâmes cette navigation, dit Forster, avec plus de gaîté que la dernière campagne que nous avions faite au sud. D'ailleurs les vents d'ouest qui dominent dans ces latitudes étaient en notre faveur ; nous savions que les travaux et les fatigues de notre long voyage approchaient de leur fin. Nous nous croyions déjà hors de tout danger. L'espérance de revoir l'Europe après tant de périls et de peines semblait nous inspirer une nouvelle ardeur.

» Le 27 novembre, dit Cook, nous étions par 55° 6' de latitude, et 138° 56' de longitude ouest. Je renonçai alors à tout espoir de rencontrer une terre dans cette partie de l'Océan, et je me décidai à faire voile directement vers l'entrée occidentale du détroit de Magellan, dans le dessein de ranger la côte méridionale de la Terre du Feu jusqu'au détroit de Le Maire, en doublant le cap de Horn. Comme cette côte est imparfaitement connue, je pensai qu'en la prolongeant je rendrais un plus grand service à la géographie et à la navigation que par tout ce que je pouvais espérer de trouver dans une latitude plus haute. L'après-midi le vent souffla par rafales, et enleva le grand mât de perroquet.

» Le 17 décembre, on aperçut la terre par 51° 21' sud, et environ 17° ouest. Durant toute notre navigation, le temps avait été singulièrement orageux.

» La Terre du Feu offre l'aspect le plus sauvage, le plus stérile et le plus désolé que j'aie jamais vu. Elle semble entièrement composée de rochers et de montagnes, sans la moindre apparence de végétation. Ces montagnes se terminent par des précipices horribles, dont les bords escarpés s'élèvent à une hauteur prodigieuse. Les montagnes de l'intérieur étaient couvertes de neige ; celles de la côte en étaient dégagées. Nous jugeâmes que les premières appartenaient au corps de la Terre du Feu, et que les autres étaient des îles rangées de manière à présenter l'apparence d'une côte continue. »

Le 21 décembre on arriva sur la rade de Noël, et dès le lendemain des détachements allèrent dans différents sens explorer le pays.

« Les naturels, sur neuf pirogues, vinrent le long du vaisseau, et quelques uns montèrent à bord ; il ne fut pas nécessaire de les presser beaucoup pour cela, car ils paraissaient fort bien connaître les Européens, et ils avaient plusieurs couteaux de fer.

» Le lendemain ils nous firent une autre visite. Je m'aperçus qu'ils étaient de la même nation que j'avais vue autrefois dans la baie de Bon-Succès, et que Bougainville distingue sous le nom de Pechereis, mot que ces Indiens prononçaient à tout moment. Ils sont petits, laids et très maigres; ils ont les yeux fort petits et sans expression, les cheveux noirs et lisses, flottant en désordre et barbouillés d'huile. Ils n'avaient sur le menton que quelques poils clair-semés, et leur nez répandait continuellement du *mucus* dans leur bouche ouverte : toute leur figure annonçait la misère et la saleté la plus horrible. Leurs épaules et leur estomac sont larges et osseux, et le reste de leur corps si mince et si grêle qu'en voyant séparément ces différentes parties nous ne pouvions croire qu'elles appartinssent à la même personne; leurs jambes étaient arquées, et leurs genoux d'une largeur disproportionnée. Je n'en ai pas vu un seul de grand. Ils étaient presque nus; une peau de phoque leur servait de vêtements; quelques uns en portaient deux ou trois cousues ensemble, de manière qu'elles formaient un manteau qui descendait jusqu'au genou; mais la plupart n'en avaient qu'une seule, assez large pour couvrir leurs épaules; les parties inférieures étaient absolument découvertes. On nous dit que les femmes se cachent le milieu du corps avec un morceau de peau de phoque, mais que d'ailleurs elles sont vêtues comme les hommes. Elles restèrent dans les pirogues, ainsi que leurs enfants.

» Je remarquai de loin que ces femmes avaient autour de leur cou un grand nombre de coquillages suspendus à un cordon de cuir, et que leur tête était couverte d'une espèce de bonnet composé de grandes plumes d'oies blanches, placées toutes droites; de sorte que cette parure ressemblait aux fontanges françaises du dernier siècle. Leur teint naturel paraissait être d'un brun olivâtre, luisant comme le cuivre; le visage de plusieurs était bariolé de raies de peinture rouge et quelquefois blanche. J'observai deux enfants à la mamelle entièrement nus : par là on les endurcit dès leur naissance à la fatigue et au froid. Les enfants ne prononçaient guère que le mot *pecherei*, que nous prîmes quelquefois pour un terme de tendresse, et d'autres fois pour une expression de malaise ou de douleur. Ces Indiens avaient des arcs, des traits, et des dards ou plutôt des harpons d'os placés au bout d'un bâton. Je crois qu'avec ces armes ils tuent des phoques, des poissons, et peut-être aussi des baleines, comme le font les Esquimaux.

» Je leur fis donner du biscuit; mais je ne remarquai pas qu'ils l'aimassent autant qu'on me l'avait dit. L'instinct leur a peut-être appris que cet aliment n'est pas aussi bon pour eux que la viande de phoque pourrie. Ils préféraient les médailles, les couteaux, etc. Il y avait dans chacune de leurs pirogues un feu autour duquel se serraient et se réchauffaient les femmes et les enfants.

Je ne puis pas supposer qu'ils portent du feu dans leurs canots uniquement pour cet usage ; c'est plutôt afin d'être toujours prêts à en allumer à terre, partout où ils débarquent : car, quelle que soit leur méthode de s'en procurer quand ils n'en ont point, ils ne sont pas sûrs de trouver toujours du bois sec qui s'enflamme à la première étincelle. Ils ont aussi dans leurs pirogues de grandes peaux de phoques, que je jugeai destinées à les abriter quand ils sont en mer, et à couvrir leurs huttes à terre ; ils les employaient quelquefois comme des voiles. Leurs pirogues étaient très grossières et d'écorce d'arbres ; de petits bâtons servaient à maintenir la courbure de l'écorce. Leurs pagaies étaient mauvaises, et ils manœuvraient fort lentement. Chaque canot contenait de cinq à huit personnes, y compris les enfants. Bien différents de tous les insulaires du Grand-Océan, ils gardaient un profond silence en approchant du vaisseau. Ceux qui montèrent à bord ne témoignèrent pas la moindre curiosité ; ils ne parurent charmés de rien ; ils acceptèrent des grains de verroterie sans reconnaissance et sans y mettre aucun prix ; ils nous abandonnèrent avec la même indifférence leurs armes et leurs peaux de phoques déchirées. Ils ne semblaient pas même remarquer notre supériorité sur eux, et nous ne surprîmes pas dans leurs regards ni dans leurs gestes un seul signe d'admiration à la vue de tous les objets que contient un vaisseau, toujours merveilleux aux yeux des sauvages. Tout en eux annonçait la stupidité et l'insouciance.

» Quelques uns proféraient un petit nombre de mots, outre celui de *pecherei*, dans lesquels je remarquai beaucoup de consonnes et de gutturales, surtout les *ll* des Gallois (Fl.). Ils semblaient tous grasseyer fortement, ce qui contribua à rendre inintelligible ce qu'ils disaient. Nous leur fîmes en vain les gestes que les plus misérables insulaires du Grand-Océan avaient aisément compris. Ils ne montrèrent pas la moindre envie de nous instruire de leur langage, et comme aucune de nos richesses n'excitait leurs désirs, ils ne prenaient pas de peine pour se faire comprendre.

Toutes les personnes qui avaient été du voyage de *l'Endeavour* convinrent que les Indiens qu'ils avaient vus à la baie de Bon-Succès étaient plus à leur aise et plus heureux que ceux-ci. Leur taille était plus haute ; ils portaient des bottines, ce qui rendait leur pied plus sûr ; enfin ils étaient plus communicatifs et avaient des idées de civilité. Ceux-ci, au contraire, étaient si stupides, si indolents et si misérables, qu'ils ne voulaient ou ne pouvaient point se préserver de la rigueur du temps. Je ne puis pas imaginer un être plus misérable que celui qui est privé de raison au point d'être incapable de combiner de pareilles idées.

» Ces sauvages, en mangeant la chair de phoque pourrie, préféraient la

partie huileuse, et la seule attention qu'ils eurent pour les matelots fut de leur en offrir. Tous les peuples des hautes latitudes aiment cette huile par instinct ; on dit qu'elle réchauffe leur corps contre la rigueur du froid. Les vêtements, les armes, les ornements, les ustensiles et tout le corps de ces sauvages exhalaient une puanteur si insupportable que nous ne pouvions demeurer longtemps parmi eux : les yeux fermés nous les sentions à une distance considérable. On aura peine à le croire, et cependant c'est un fait, ces mauvaises exhalaisons réprimèrent tellement les désirs des matelots les plus sales et les plus déterminés, qu'ils n'essayèrent pas de contracter de liaisons avec les femmes.

» Nous n'avons remarqué aucune espèce de subordination parmi ces sauvages : leur vie approche plus de celle des brutes que celle d'aucune autre nation. Il est très probable que ce sont de malheureux proscrits de quelque tribu voisine qui mène une vie plus douce, et que, réduits à vivre dans cette partie sauvage de la Terre du Feu, ils ont insensiblement perdu toutes leurs idées, excepté celles que renouvellent sans cesse les besoins les plus pressants. Ils errent peut-être cherchant de la nourriture d'une baie ou d'un golfe à l'autre, car nous avons lieu de croire qu'ils passent leur hiver dans le canton le moins rigoureux de cet horrible pays.

» Ils se retirèrent tous avant dîner, et ne partagèrent pas notre régal de Noël. Je crois que personne ne les y invita, car leur saleté et leur puanteur suffisaient pour ôter l'appétit à l'Européen le plus vorace. C'eût été dommage de ne pas profiter des nourritures fraîches que nous avait fournies le hasard. On servit donc des oies rôties et bouillies, des pâtés d'oies, etc. Il nous restait encore quelques bouteilles de vin de Madère, la seule de nos provisions qui se fût améliorée en mer ; de sorte que nos amis d'Angleterre ne fêtèrent peut-être pas Noël plus gaîment.

» Les matelots, ayant commencé cette fête la veille, burent encore toute la journée du 26 ; la plupart étaient morts ivres. Le capitaine les fit jeter dans les canots comme des animaux, et on les mena à terre, où ils reprirent leurs sens à l'air.

» Le capitaine Cook a donné à cette rade le nom de Noël, à cause de cette fête que l'équipage y célébra.

» Le 29, à six heures du matin, on doubla le cap de Horn, et l'on quitta le Grand-Océan pour entrer dans l'océan Atlantique.



24 L. Massard del. Choubard sc.

Cap de bonne Espérance.

Arrivée au cap de Bonne-Espérance. Nouvelles de *l'Aventure*. Détails sur le massacre de l'équipage d'un de ses canots.

» Le 22 mars 1775, nous jetâmes l'ancre dans la baie de la Table. J'appris alors que *l'Aventure* avait relâché au Cap en retournant en Angleterre, et j'y trouvai une lettre du capitaine Furneaux, qui m'instruisait de la perte de sa chaloupe et de dix de ses meilleurs hommes dans le canal de la Reine-Charlotte. Voici la relation qu'il en donne :

« Sur la fin de notre séjour à la Nouvelle-Zélande, en décembre 1773, les insulaires du port de la Reine-Charlotte se rendirent à bord comme auparavant; ils nous vendirent du poisson, des armes et des outils de leur fabrique, pour des clous, etc. Ils paraissaient très bien disposés pour nous; cependant ils vinrent deux fois à nos tentes au milieu de la nuit dans l'intention de nous voler; mais on les découvrit avant qu'ils eussent rien pris.

» Le 17, après avoir achevé l'eau et le bois dont nous avions besoin, et tout disposé pour appareiller, le grand canot alla cueillir des plantes comestibles. Je chargeai M. Rowe, midshipman, de commander ce petit équipage, et je lui ordonnai de revenir le soir, parce que je voulais mettre à la voile le lendemain; mais le bateau ne revenant pas le même soir, ni le lendemain au matin, je conçus de vives inquiétudes. J'envoyai donc un canot sous le second lieutenant M. Burney, avec des matelots et dix soldats de marine. Je chargeai M. Burney de bien examiner la baie orientale, et ensuite de se rendre à l'anse où M. Rowe avait dû aller; et s'il n'y trouvait aucun vestige de la chaloupe, de remonter le canal, et de s'en revenir le long de la côte ouest. Comme M. Rowe était parti du vaisseau une heure avant le temps fixé, et à la hâte, j'étais persuadé que sa curiosité l'avait conduit dans la baie orientale, où personne de l'équipage n'avait jamais été, ou bien que quelque accident était arrivé au canot, qu'il avait été emporté à la dérive par la négligence de celui qui le gouvernait, ou qu'il s'était brisé au milieu des rochers. Ce fut l'opinion générale, et d'après cette supposition, l'aide du charpentier s'embarqua, et prit quelques feuilles de fer-blanc. Je ne soupçonnai pas que nos gens pussent avoir été attaqués par les naturels, car nos canots avaient souvent été beaucoup plus haut avec moins de monde. Je reconnus bientôt quelle était mon erreur. M. Burney, de retour à onze heure le même soir, nous raconta ce qui suit :

» Ayant doublé l'île en dedans de la pointe, j'examinai chaque anse à bas-bord sur ma route; je regardai soigneusement tout autour avec une lunette que j'avais prise à cet effet. A une heure et demie, nous nous arrêtâmes à une

grève à gauche, qui se prolongeait vers le haut de la baie, pour y cuire quelques aliments, car nous n'avions emporté que de la viande crue. Durant cette opération, je vis sur la côte opposée un Indien qui courait le long du rivage au fond de la baie. Notre viande étant apprêtée, nous nous rembarquâmes, et bientôt nous arrivâmes au fond, où nous aperçûmes une bourgade zélandaise.

» Comme nous nous approchions, quelques insulaires descendirent sur les rochers, et nous avertirent par signes de nous en retourner; mais voyant que nous ne faisions aucune attention à eux, ils changèrent de ton. Nous trouvâmes six grandes pirogues tirées sur la grève, la plupart doubles, et beaucoup de naturels, quoiqu'il n'y en eût pas autant qu'on aurait pu l'attendre du nombre des maisons et de la grandeur des pirogues. Laissant les matelots pour garder le canot, je descendis à terre avec le caporal et cinq soldats de marine. J'examinai la plupart des habitations: je n'y vis rien qui pût me donner des soupçons. Trois ou quatre sentiers bien battus conduisaient par les bois à plusieurs autres maisons; mais les insulaires continuant à montrer à notre égard des dispositions amicales, je crus inutile de pousser plus loin nos recherches. En retournant à la grève, je vis qu'un Indien avait apporté un paquet d'*hepatous* (de longues piques); mais observant que je le regardais d'un air très sérieux, il les mit à terre et se promena avec une indifférence apparente. Quelques uns de ses compatriotes semblèrent effrayés; je donnai un miroir à un, et un grand clou à un second. A l'aide de ma lunette, j'examinai tous les environs; mais je ne vis ni chaloupe, ni pirogue, ni rien qui annonçât des habitants. Je me contentai de tirer des coups de fusil, comme j'avais fait dans toutes les anses que j'avais dépassées dans ma route.

» Je rangeai alors de près la côte orientale, et j'arrivai à un autre village, où les Indiens nous invitèrent à descendre à terre. Je leur demandai des nouvelles de la chaloupe: ils répondirent qu'ils n'en savaient point. Ils semblaient tous bien intentionnés, et nous vendirent du poisson. Une heure après notre départ de cette plage, je remarquai sur une petite grève une grande double pirogue qui venait d'y échouer, avec deux hommes et un chien. Dès que les naturels nous aperçurent, ils sortirent de leurs pirogues et s'enfuirent dans les bois. J'espérai qu'on me donnerait dans ce lieu des nouvelles du canot de M. Rowe. Nous allâmes à terre, nous y trouvâmes des débris du canot, et des souliers, dont l'un fut reconnu pour avoir appartenu à M. Wood-House, un de nos midshipmen. Un matelot m'apporta en même temps un morceau de viande, croyant que c'était de la viande salée qu'avait emportée l'équipage du canot; mais en l'examinant et la sentant, je trouvai qu'elle était fraîche. M. Fanin (le maître d'équipage), qui m'accompagnait, supposa que c'était de la chair de chien. J'adoptai son opinion, car j'ignorais encore que cette peuplade fût

cannibale; mais la preuve la plus horrible et la plus incontestable nous en convainquit bientôt.

» Apercevant une vingtaine de paniers placés sur la grève, et fermés avec des cordages, nous les ouvrîmes. Les uns étaient remplis de chair rôtie, et d'autres de racines de fougère, qui servent de pain aux naturels. En continuant nos recherches, nous trouvâmes plusieurs autres souliers, et une main que nous reconnûmes sur-le-champ pour être celle de Thomas Hill, parce qu'elle représentait les lettres *T. H.*, tatouées à la manière des Taïtiens. Nous remontâmes à quelque distance dans les bois, mais nous n'aperçûmes rien autre chose. En descendant, nous découvrîmes un espace rond, couvert nouvellement de terre, d'environ quatre pieds de diamètre, où quelque chose avait été enterré. Comme nous n'avions point de bêche, nous nous mîmes à creuser avec un coutelas, et sur ses entrefaites je lançai en mer la pirogue des Zélandais, dans le dessein de la détruire; mais voyant beaucoup de fumée qui s'élevait par dessus la colline la plus proche, je fis rentrer tout le monde à bord de la chaloupe, et je me hâtai de profiter du temps qui me restait avant le coucher du soleil.

» A l'ouverture de la baie voisine, nous vîmes quatre pirogues, une simple et trois doubles, et sur le rivage un grand nombre d'Indiens, qui, à notre approche, se retirèrent sur une petite colline, tout près du bord de l'eau, et d'où ils nous parlèrent. Un grand feu était allumé au sommet de la haute terre, derrière les bois, et de là jusqu'au bas de la colline tout le terrain était rempli de Zélandais, comme si c'eût été une foire. Dès que nous approchâmes, je fis tirer un coup de mousqueton sur une des pirogues, car je les soupçonnais pleines d'hommes cachés au fond. Elles étaient toutes à flot; cependant on ne voyait personne dedans. Les sauvages, sur la petite colline, continuaient à pousser des cris, et nous invitaient par signes à débarquer. Dès que nous fûmes près de terre, nous fîmes une décharge générale. La première volée ne parut pas leur causer une vive impression; mais à la seconde, ils décampèrent le plus vite qu'ils purent, et quelques uns poussèrent des hurlements. Nous continuâmes à tirer des coups de fusil, tant que nous en aperçûmes quelques uns à travers les buissons. Deux des Indiens, très grands et très forts, ne pensèrent à s'en aller que lorsqu'ils furent abandonnés par tous leurs compatriotes; ils se retirèrent ensuite avec sang-froid : leur fierté ne leur permettait pas de courir. L'un d'eux cependant tomba et resta étendu, ou bien se traîna sur les pieds et les mains pour se sauver; l'autre échappa sans paraître blessé. Je débarquai ensuite avec les soldats de marine, et M. Fanin resta pour garder le canot.

» Sur la grève, je trouvai deux paquets de céleri qu'avait cueillis M. Rowe

pour en charger son canot. Un aviron brisé était fiché en terre; les naturels y avaient attaché leurs pirogues, preuve que l'attaque s'était passée en ce lieu. Je fis alors des recherches soigneuses derrière la grève, pour voir si le bateau s'y trouvait. Bientôt une scène affreuse de carnage s'offrit à nos yeux : les têtes, les cœurs et les poumons de plusieurs de nos gens étaient épars sur le sable, et à peu de distance les chiens rongeaient leurs entrailles.

» Tandis que nous contemplions ces déplorables restes sans pouvoir nous en séparer, M. Fanin nous héla, pour nous avertir qu'il voyait des sauvages se rassembler dans les bois. Nous retournâmes sur-le-champ au canot, et, traînant avec nous les pirogues des Indiens, nous en détruisîmes trois. Sur ces entrefaites, le feu du sommet de la colline disparut. Nous entendions les Indiens parlant fort haut dans les bois; je crois qu'ils se disputaient pour savoir s'ils nous attaqueraient et s'ils essaieraient de reprendre leurs pirogues. Comme il se faisait tard, je descendis de nouveau à terre, et je regardai encore une fois derrière la grève, afin de voir si le canot du malheureux M. Rowe avait été traîné dans les buissons. Mais comme je ne l'aperçus point, je me mis en route pour le vaisseau: toutes nos forces auraient à peine suffi pour monter la colline, et c'eût été une témérité folle de nous hasarder dans l'intérieur du pays avec la moitié du monde que j'avais, car il fallait en laisser une moitié pour garder le canot.

» En débouquant de la partie supérieure du canal, nous découvrîmes un très grand feu, environ trois ou quatre milles plus haut; il formait un ovale complet, s'étendant du sommet de la colline presque au bord de l'eau. Je consultai M. Fanin. Nous fûmes tous deux d'avis que nous ne pouvions espérer que la triste satisfaction de tuer quelques sauvages de plus. En laissant l'anse, nous avions fait une décharge générale vers l'endroit où parlaient les Indiens; mais comme nos armes étaient humides, les fusils ne partirent pas. Ce qu'il y a de pis, la pluie commença à tomber, nos munitions étaient plus qu'à moitié consommées, et nous laissions six grandes pirogues derrière nous. Avec tant de désavantage, je ne crus pas devoir m'avancer plus loin, uniquement pour goûter le plaisir de la vengeance.

« En passant entre deux îles rondes, situées au sud de la baie, nous crûmes entendre quelqu'un qui nous appelait. On cessa de ramer, nous écoutâmes: aucun bruit ne frappa nos oreilles. Il est probable que M. Rowe et tous ses camarades avaient été tués sur le lieu.

» Les malheureux qui furent ainsi massacrés étaient la plupart de mes meilleurs matelots, tous robustes et d'une bonne santé. M. Burney rapporta à bord deux mains : l'une de M. Rowe, qu'on reconnut par une cicatrice; l'autre, de Thomas Hill, comme on l'a déjà dit, et la tête de Jacques Sevilley.

On les enveloppa dans un hamac, et on les jeta à la mer avec assez de lest et de boulets de canon pour les faire tomber au fond. M. Burney ne retrouva point d'armes, mais seulement des lambeaux d'une paire de culottes, un habit et six souliers. »

On se figure aisément combien les détails de ce malheur dûrent affecter l'équipage du capitaine Cook. Il ne séjourna au cap de Bonne-Espérance que le temps nécessaire pour se réparer. *La Résolution* remit à la voile le 27 avril, et arriva le 29 juillet à Portsmouth, après une navigation de trois ans et dix-huit jours.

Tel a été le second voyage entrepris pour la découverte d'un continent austral par un homme aussi heureux qu'intrépide, aussi humain qu'éclairé, aussi digne de l'admiration et de la reconnaissance des siècles que les Colomb et les Magellan, et dont la gloire est bien plus pure que celle des Gama et des Cortez. Que ne lui doivent point en effet la géographie, l'art nautique, l'histoire naturelle, et la philosophie morale ! Mais outre la multitude d'observations intéressantes dont sa relation a enrichi le domaine des sciences, ce navigateur intrépide a tâché d'introduire dans les diverses régions éparses sur la surface du Grand-Océan plusieurs races d'animaux, et différentes espèces de végétaux utiles ; et si l'intelligence des insulaires seconde ses généreux desseins, il aura enrichi leur pays de beaucoup de choses précieuses qui leur manquaient.

La relation de son second voyage, dont on vient de voir l'extrait, a été écrite par lui-même. Il faut la lire dans l'original, pour se faire une juste idée de l'étendue de son mérite. C'est un modèle de simplicité et de précision ; et, sans qu'il fasse un vain étalage de ses sentiments, on reconnaît dans son auteur un homme vraiment humain et sensible.


CARTE
de
L'EUROPE
dressée et dessinée
SOUS LA DIRECTION
de
Mr. J. G. Barbié du Bocage
1843
OCÉAN GLACIAL ARCTIQUE
OCÉAN ATLANTIQUE
ISLANDA
LES BRITANNIQUES
MER DU NORD
MER NOIRE
MER CASPIENNE
MER MÉDITERRANÉE
AFRIQUE
ALGÉRIE
TURQUIE D'ASIE
EMPIRE OTTOMAN
EMPIRE D'AUTRICHE
EMPIRE DE RUSSIE
RUSSIE D'EUROPE
RUSSIE D'ASIE
SIBÉRIE
FRANCE
ÉCHELLE. (1/22.000,000)
Myriamètres
Lieues de 25 au Degré
Lieues Marines
Long. Occid.
Long. Orient.

TABLE DES MATIÈRES

VOYAGES AUTOUR DU MONDE.

MAGELLAN.

BYRON.

WALLIS.

BOUGAINVILLE.

SURVILLE.

MARION.

COOK. — Premier voyage.

COOK. — Deuxième voyage.